This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PFr
244
10

KG 140

Harvard College
Library

FROM THE FUND IN MEMORY OF
Henry Wadsworth Longfellow
BEQUEATHED BY HIS DAUGHTER
Alice M. Longfellow
MDCCCCXXIX

LA

JEUNE BELGIQUE

LA

JEUNE BELGIQUE

—

TOME DEUXIÈME

BRUXELLES
BUREAUX : 74, AVENUE DE LA TOISON D'OR

—

1882-1883

△

~~RFoL 244.10~~

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
LONGFELLOW FUND
July 6, 1923

NAIS MICOULIN

I

A la saison des fruits, une petite fille brune de peau, avec des cheveux noirs embroussaillés, se présentait chaque mois chez un avoué d'Aix, M. Rostand, tenant une énorme corbeille d'abricots ou de pêches, qu'elle avait peine à porter. Elle restait dans le large vestibule, et toute la famille, prévenue, descendait.

— Ah ! c'est toi, Naïs, disait l'avoué. Tu nous apportes la récolte. Allons, tu es une brave fille... Et le père Micoulin, comment se porte-t-il ?

— Bien, monsieur, répondait la petite en montrant ses dents blanches.

Alors, Mme Rostand la faisait entrer à la cuisine, où elle la questionnait sur les oliviers, les amandiers, les vignes. La grande affaire était de savoir s'il avait plu à l'Estaque, le coin du littoral où les Rostand possédaient leur propriété, la Blancarde, que les Micoulin cultivaient. Il n'y avaient là que quelques douzaines d'amandiers et d'oliviers, mais la question de la pluie n'en restait pas moins capitale, dans ce pays qui meurt de sécheresse.

— Il a tombé des gouttes, disait le plus souvent Naïs ; le raisin aurait bien besoin d'eau pour grossir.

Puis, lorsqu'elle avait donné toutes les nouvelles, elle mangeait un morceau de pain avec quelque reste de viande, et elle repartait pour l'Estaque dans la carriole d'un boucher qui venait à Aix tous les quinze jours. Souvent, elle apportait des coquillages, une langouste, un beau poisson, le père Micoulin pêchant plus encore qu'il ne labourait. Quand elle arrivait pendant les vacances, Frédéric, le fils de l'avoué, descendait quatre à quatre dans la cuisine pour lui annoncer que toute la famille

allait bientôt s'installer à la Blancarde, en lui recommandant de tenir ses filets et ses lignes prêts. Il la tutoyait, ayant joué avec elle à l'âge de cinq ans ; depuis l'âge de douze ans seulement, elle l'appelait « Monsieur Frédéric », par respect. Toutes les fois que le père Micoulin l'entendait dire « tu » au fils de ses maîtres, il la soufflétait. Mais cela n'empêchait pas que les deux enfants fussent de très bons amis.

— Et n'oublie pas de raccommoder les filets, répétait le collégien.

— N'ayez pas peur, monsieur Frédéric, répondait Naïs. Vous pouvez venir.

M. Rostand était fort riche. Il avait acheté à vil prix un hôtel superbe, rue du collége. L'hôtel de Coiron, bâti dans les dernières années du dix-septième siècle, développait une façade de douze fenêtres, et contenait assez de pièces pour loger cent locataires. Là-dedans, au milieu de ces appartements immenses, la famille composée de cinq personnes, en comptant les deux vieilles domestiques, semblait perdue. L'avoué occupait seulement le premier étage. Depuis dix ans, le rez-de-chaussée et le second étage étaient à louer ; mais tout le monde s'en allait devant ces vastes salles délabrées. Alors, il s'était décidé à fermer les portes et à abandonner les deux tiers de l'hôtel aux araignées. L'hôtel, vide et sonore, avait des échos de cathédrale au moindre bruit qui se produisait dans le vestibule, un vestibule gigantesque avec une cage d'escalier monumentale où l'on aurait aisément construit une maison moderne.

Dans les villes de vieille noblesse, comme Aix, cette ancienne capitale déchue aujourd'hui, des quartiers entiers sont ainsi à peu près déserts. Les familles nobles qui ont conservé leurs hôtels, y vivent dans l'ombre, d'une vie silencieuse et retirée. Quant aux hôtels qui ont passé entre des mains bourgeoises, ils abritent des locataires plus modestes et moins bruyants encore ; des bureaux s'y sont installés, quelques industriels les ont transformés en magasins, d'autres restent inhabités et tombent en ruines. La vérité est que ces vastes constructions n'ont plus leur raison d'être à cette heure. Il fallait, pour les remplir, l'existence fastueuse des anciens seigneurs, avec leurs familles nombreuses, leurs courtisans, leurs valets. Aujourd'hui, les parvenus les plus riches reculent eux-mêmes devant des réparations énormes et des trains de maison, qui d'ailleurs seraient ridicules au milieu de la médiocrité de la province. Et telle est la raison de la mélancolie actuelle de ces belles demeures princières : elles sont trop vastes et trop magnifiques pour notre temps.

M. Rostand avait commis le meurtre de couper en deux par une cloison le grand salon d'honneur de son hôtel, un salon gigantesque de

douze mètres carrés que quatre fenêtres éclairaient. Puis, il avait installé là, dans un compartiment, son cabinet, et dans l'autre, le cabinet de ses clercs. Le premier étage comptait en outre six pièces dont la plus petite avait cinq mètres. Mme Rostand, Frédéric, les deux vieilles bonnes, habitaient des chambres hautes comme des chapelles, dont les coins se perdaient dans une ombre grise. L'avoué s'était décidé à faire installer dans un ancien boudoir une grande cuisine, pour rendre le service plus commode ; auparavant, lorsqu'on se servait de la cuisine du rez-de-chaussée, les plats arrivaient complétement froids, après avoir traversé l'humidité glaciale du vestibule et de l'escalier. Et le pis était que cet appartement démesuré se trouvait meublé de la façon la plus sommaire. Dans le salon, un ancien meuble vert, en velours d'Utrecht, espaçait son canapé et ses huit fauteuils, style empire, aux bois raides et tristes ; un petit guéridon de la même époque semblait un joujou au milieu de l'immensité de la pièce ; sur la cheminée il n'y avait qu'une horrible pendule de marbre moderne, entre deux vases, tandis que le carrelage passé au rouge et frotté luisait d'un éclat dur. Les chambres à coucher étaient encore plus vides. On sentait là le tranquille dédain des familles du Midi, même les plus riches, pour le luxe et le confort des appartements, dans cette bienheureuse contrée du soleil où la vie se passe au dehors. Les Rostand n'avaient certainement pas conscience de la mélancolie, du froid mortel qui régnaient dans ces grandes salles nues, dont la tristesse de ruines semblait accrue par la rareté et la pauvreté des meubles. Cette bourgeoisie économe installée dans cette royale demeure en augmentait l'abandon.

M. Rostand était pourtant un homme fort adroit. Son père lui avait laissé une des meilleures études d'Aix, et il trouvait encore moyen d'augmenter sa clientèle par une activité rare dans ce beau pays de paresse. Petit, remuant, avec un fin visage de fouine, il s'occupait passionnément de son cabinet. Le soin de sa fortune le tenait d'ailleurs tout entier, et il ne jetait pas même les yeux sur un journal pendant les heures de flânerie qu'il tuait au cercle. Mme Rostand, au contraire, passait pour une des femmes les plus intelligentes et les plus distinguées de la ville. Elle était née de Villebonne, ce qui lui laissait une auréole de dignité, malgré sa mésalliance. Mais elle montrait un rigorisme si outré, elle pratiquait ses devoirs religieux avec tant de rigueur, qu'elle avait comme séché dans l'existence méthodique qu'elle menait.

Cependant, Frédéric grandissait entre ce père si affairé et cette mère si rigide. Pendant ses années de collége, il fut un cancre de la plus belle

espèce, tremblant devant sa mère, mais ayant tant de répugnance pour le travail que, dans le salon, le soir, il lui arrivait de rester deux heures le nez sur ses livres, sans lire une ligne, l'esprit perdu, tandis que ses parents s'imaginaient, à le voir, qu'il étudiait ses leçons. Irrités de sa paresse, ils le mirent pensionnaire au collége pendant deux ans; mais il ne travailla pas davantage, il fut même plus libre qu'à la maison, enchanté de ne plus sentir toujours peser sur lui les terribles yeux de sa mère, ne faisant rien, ne vivant que pour les heures de récréation. Aussi, Mme Rostand, alarmée des allures émancipées qu'il prenait, le retira-t-elle pour l'avoir de nouveau sous sa férule. Il termina ainsi sa seconde et sa rhétorique, surveillé de si près, qu'il dut enfin travailler; elle examinait ses cahiers, le forçait à répéter ses leçons, se tenait derrière lui à toute heure, comme un gendarme. Grâce à cette surveillance, Frédéric ne fut refusé qu'une fois aux examens du baccalauréat.

Aix possède une école de droit renommée, dont le fils Rostand suivit naturellement les cours. Dans cette ancienne ville parlementaire, il n'y a guère que des avocats, des avoués et des notaires, groupés autour de la Cour. On y fait son droit quand même, quitte ensuite à planter tranquillement ses choux. Frédéric continua d'ailleurs sa vie de collége, travaillant le moins possible, tâchant simplement de faire croire à sa mère qu'il travaillait beaucoup. Mme Rostand, à son grand regret, avait dû lui accorder une plus grande liberté. Maintenant il sortait quand il voulait et n'était tenu à se trouver là qu'aux heures de repas; le soir, il devait rentrer à neuf heures, excepté les jours où on lui permettait le théâtre. Alors commença pour lui cette vie d'étudiant de province si monotone, si pleine de vices, lorsqu'elle n'est pas entièrement donnée au travail.

Il faut connaître Aix, la tranquilité de ses rues où l'herbe pousse, le sommeil qui endort les habitants et les maisons, pour comprendre quelle existence vide y mènent les étudiants. Ceux qui travaillent ont la ressource de passer les journées devant leurs livres. Mais ceux qui se refusent à suivre sérieusement les cours, n'ont d'autres refuges pour se désennuyer que les cafés où l'on joue et certaines maisons où l'on fait pis encore. Frédéric se trouva être un joueur passionné; il passait au jeu la plupart de ses soirées et les achevait ailleurs. Un sensualité de gamin échappé du collége le jetait dans les seules débauches que la ville pouvait offrir, une ville où manquaient les filles libres qui peuplent à Paris le quartier latin. Seulement, ses journées ne lui suffirent bientôt plus, il s'arrangea pour avoir également ses nuits, en volant une clef de la maison. De cette façon, il passa très agréablement ses années de droit.

Frédéric, d'ailleurs, avait compris qu'il devait se montrer un fils soumis. Toute une hypocrisie d'enfant courbé par la peur lui était à peu près venue. Sa mère maintenant se montrait satisfaite ; il la conduisait à la messe, gardait une allure très correcte, lui contait tranquillement des mensonges énormes qu'elle acceptait, devant son air de bonne foi. Et son habileté devint telle que jamais il ne se laissa surprendre, trouvant toujours une excuse, inventant des histoires extraordinaires pour se préparer d'avance des arguments. Il payait ses dettes de jeu en empruntant de l'argent à ses cousins. Il tenait toute une comptabilité compliquée. Une fois, après un gain inespéré, il réalisa même ce rêve d'aller passer une semaine à Paris, en se faisant inviter par un ami, qui possédait une propriété près de la Durance.

Au demeurant, Frédéric était un charmant jeune homme, grand et de figure régulière, avec une belle barbe noire qui commençait à pousser. Ses vices le rendaient très aimable, auprès des femmes surtout. On le citait pour ses bonnes manières. Les personnes qui connaissaient ses farces, souriaient un peu ; mais, puisqu'il était assez décent pour cacher cette moitié suspecte de sa vie de jeune homme, on devait encore lui savoir gré de ne pas étaler ses débordements comme certains étudiants grossiers qui faisaient le scandale de la ville.

Frédéric allait avoir vingt et un ans. Il devait bientôt passer ses derniers examens. Son père, encore jeune et peu désireux de lui céder tout de suite son étude, parlait de le pousser dans la magistrature debout. Il avait à Paris des amis qu'il ferait agir pour obtenir une nomination de substitut. Frédéric ne disait pas non ; jamais il ne combattait ses parents d'une façon ouverte ; mais il avait un mince sourire qui indiquait son intention bien arrêtée de continuer l'heureuse flânerie dont il se trouvait si bien. Il savait son père riche, il était fils unique, pourquoi aurait-il pris la moindre peine ? Et il renvoyait tout à plus tard, il était trop jeune. En attendant, il fumait des cigares sur le Cours, allait dans les bastidons voisins faire des parties fines, fréquentait journellement en cachette les maisons les plus suspectes, ce qui ne l'empêchait pas d'être aux ordres de sa mère et de la combler de prévenances. Quand une noce plus débraillée que les autres lui avait brisé les membres et compromis l'estomac, il rentrait dans le grand hôtel glacial de la rue du Collége où il se reposait avec délices. Le vide des pièces, le sévère ennui qui tombait des plafonds lui semblaient avoir une fraîcheur calmante. Il s'y remettait, en faisant croire à sa mère qu'il restait là pour elle, jusqu'au jour où, la santé et l'appétit revenus, il machinait quelque nouvelle esca-

pade. Du reste, le meilleur garçon du monde, pourvu qu'on ne touchât pas à ses plaisirs.

Naïs, cependant, venait chaque année chez les Rostand, avec ses fruits et ses poissons, et chaque année elle grandissait; elle avait juste le même âge que Frédéric, trois mois de plus environ. Aussi, Mme Rostand lui disait-elle chaque fois :

— Comme tu te fais grande fille, Naïs!

Et Naïs souriait en montrant ses dents blanches. Le plus souvent Frédéric n'était pas là. Mais, un jour, la dernière année de son droit, comme il allait sortir, il trouva Naïs debout dans le vestibule, avec sa corbeille. Il s'arrêta net d'étonnement. Il ne reconnaissait pas la longue fille mince et déhanchée qu'il avait vue, l'autre saison, à la Blancarde. Naïs était superbe, avec sa belle tête brune, sous le casque sombre de ses épais cheveux noirs; et elle avait des épaules fortes, une taille ronde, des bras magnifiques dont elle montrait les poignets nus. En une année, elle avait poussé comme un jeune arbuste.

— C'est toi! dit-il d'une voix balbutiante.

— Mais oui, monsieur Frédéric, répondit-elle en le regardant en face, de ses grands yeux où brûlait un feu sombre. J'apporte des oursins... Quand venez-vous? Faut-il qu'on prépare les filets?

Il la contemplait toujours, il murmura, sans paraître avoir entendu :

— Tu es bien belle, Naïs!... Qu'est-ce que tu as donc?

Ce compliment la fit rire. Puis, comme il lui prenait les mains, ayant l'air de jouer, ainsi qu'ils jouaient ensemble autrefois, elle devint sérieuse, elle le tutoya brusquement, en lui disant tout bas, d'une voix un peu rauque :

— Non, non, pas ici... Prends garde, voici ta mère.

II

Quinze jours plus tard, la famille Rostand partait pour la Blancarde. L'avoué devait attendre les vacances des tribunaux, et d'ailleurs le mois de septembre était d'un grand charme, au bord de la mer. Les chaleurs finissaient, les nuits avaient une fraîcheur délicieuse.

La Blancarde ne se trouvait pas dans l'Estaque même, un bourg situé à l'extrême banlieue de Marseille, dans un cul-de-sac de rochers,

qui ferme le golfe de ce côté. Elle se dressait au delà du village, sur une falaise; de toute la baie, on apercevait sa façade jaune, au milieu d'un bouquet de grands pins. C'était une de ces bâtisses carrées, lourdes, percées de fenêtres irrégulières, qu'on appelle des châteaux en Provence. Devant l'habitation, une large terrasse s'étendait à pic sur la mer, et d'où l'on découvrait le plus magnifique horizon qu'on pût rêver. Derrière la maison, il y avait un vaste clos, des terres maigres où quelques vignes, des amandiers et des oliviers consentaient seuls à pousser. Mais un des inconvénients, un des dangers de la Blancarde était que la mer ébranlait chaque année la falaise; comme des infiltrations, provenant sans doute de sources voisines, se produisaient dans cette masse énorme de terre glaise et de roches, il arrivait à chaque saison que quelque bloc énorme se détachait pour tomber dans l'eau avec un bruit épouvantable. Peu à peu, la propriété s'échancrait. Des pins avaient déjà été engloutis.

Depuis quarante ans, les Micoulin étaient mégers à la Blancarde. Selon l'usage provençal, ils cultivaient la terre et partageaient les récoltes avec le maître de la propriété. Ces récoltes étant très maigres d'ordinaire, les Micoulin seraient morts de faim, s'ils n'avaient pas pêché la sardine l'été. Entre un labourage et un ensemencement, ils donnaient un coup de filet. La famille était composée du père Micoulin, un dur vieillard à la face noire et creusée, devant lequel toute la maison tremblait; de la mère Micoulin, une grande femme abêtie par le travail de la terre au grand soleil; d'un fils qui servait pour le moment dans la marine, et de Naïs que son père envoyait travailler dans une fabrique de tuiles, malgré toute la besogne qu'il y avait à la maison. Dans l'habitation du méger, une masure collée à l'un des flancs de la Blancarde, on entendait rarement sonner un rire ou une chanson. Micoulin gardait un silence de vieux sauvage, enfoncé dans les réflexions de son expérience. Les deux femmes éprouvaient pour lui ce respect terrifié que les filles et les épouses du Midi témoignent au chef de la famille. Et la paix n'était guère troublée que par les appels furieux de la mère, la grande Catherine, qui se mettait les poings sur les hanches pour enfler son gosier à le rompre, jetant aux quatre coins du ciel le nom de Naïs, dès que sa fille disparaissait. Naïs entendait d'un kilomètre, et rentrait, toute pâlie de colère contenue.

Elle n'était point heureuse, la belle Naïs, comme on la nommait à l'Estaque. Elle avait seize ans que le père Micoulin, pour un oui, pour un non, la frappait au visage, si rudement, que le sang lui partait du nez; et encore aujourd'hui, malgré ses vingt ans passés, elle avait les

épaules toutes bleues des sévérités de son père. Celui-ci n'était point méchant, il usait simplement avec rigueur de ses droits, voulant être obéi, ayant dans le sang l'ancienne autorité latine, le droit de vie et de mort sur sa famille. Un jour, Naïs, rouée de coups, ayant osé lever la main pour se défendre, il avait failli la tuer. La jeune fille, après ces corrections, restait frémissante. Elle s'asseyait par terre, dans un coin noir, et là dévorait l'affront, avec des yeux secs. Une rancune sombre la tenait ainsi immobile et muette pendant des heures, roulant des vengeances qu'elle ne pouvait exécuter. C'était le sang même de son père qui se révoltait en elle, un emportement aveugle, un besoin furieux d'être la plus forte. Quand elle voyait sa mère, tremblante et soumise, se faire toute petite devant Micoulin, elle haussait les épaules de mépris. Elle disait souvent : « Si j'avais un mari comme ça, je le tuerais. »

Naïs préférait encore les jours où elle était battue, car ces violences la secouaient. Les autres jours, elle menait une existence si étroite, si enfermée, qu'elle se mourrait d'ennui. Son père lui défendait de descendre à l'Estaque, la tenait à la maison dans des occupations continuelles ; et, même lorsqu'elle n'avait rien à faire, il fallait qu'elle restât là, sous ses yeux. Aussi attendait-elle le mois de septembre avec impatience ; quand les maîtres habitaient la Blancarde, la surveillance de Micoulin se relâchait forcément. Naïs, qui faisait des courses pour Mme Rostand, se dédommageait de son emprisonnement de toute l'année.

Un matin, le père Micoulin avait réfléchi que cette grande fille ne rapportait rien à la maison. Alors, par avarice, il l'émancipa, il l'envoya travailler dans une tuilerie. Bien que le travail des tuileries fût très dur, Naïs était enchantée. Elle partait dès le matin, allait de l'autre côté de l'Estaque et restait là au grand soleil, à retourner des tuiles pour les faire sécher. C'était une besogne de manœuvre, mais elle ne sentait plus son père derrière elle, elle riait librement avec des garçons. Ce fut là dans ce labeur si rude, qu'elle se développa et devint une si belle fille. Le soleil lui dorait la peau, semblait lui mettre au cou une large collerette d'ambre ; ses cheveux noirs poussaient, s'épaississaient, comme pour la garantir de leurs mèches volantes ; son corps, continuellement penché et balancé dans le va-et-vient de sa besogne, prenait une ampleur et une souplesse viriles. Lorsqu'elle se relevait, sur le terrain battu, au milieu de ces argiles rouges, elle ressemblait à une statue antique, à quelque terre cuite puissante, tout à coup animée par la pluie de flammes qui tombaient du ciel. Aussi le père Micoulin la couvait-il de ses petits yeux gris, en la voyant embellir. Elle riait trop, cela ne lui paraissait pas naturel qu'une

fille devint si forte. Et il se promettait d'étrangler les amoureux, s'il en découvrait autour de ses jupes.

Des amoureux, Naïs en aurait eu des douzaines, mais elle les décourageait. Elle se moquait de tous les garçons. Son seul bon ami était un bossu, qui travaillait à la même tuilerie qu'elle, un petit homme nommé Toine, que la Maison des enfants trouvés d'Aix avait envoyé à l'Estaque, et qui était resté là, adopté par le pays. Il riait d'un joli rire, ce bossu, avec son profil de polichinelle. Naïs le tolérait pour sa douceur. Elle faisait de lui ce qu'il lui plaisait, le rudoyait souvent, lorsqu'elle avait à se venger sur quelqu'un d'une violence de son père. D'ailleurs, cela ne tirait pas à conséquence. Dans le pays, on riait de Toine. Le père Micoulin avait dit : « Je lui permets le bossu, je la connais, elle est trop fière ! »

Cette année-là, quand Mme Rostand arriva à la Blancarde, elle demanda au méger de lui prêter Naïs, une de ses bonnes étant malade. Justement, la tuilerie chômait. D'ailleurs, Micoulin, si dur pour les siens, se montrait très politique avec les maîtres; il n'aurait pas refusé sa fille, même si la demande l'avait contrarié. M. Rostand avait dû se rendre à Paris, pour des affaires compliquées, et Frédéric se trouvait seul à la campagne avec sa mère. Le premier jour, le jeune homme était pris d'un grand besoin d'exercice, grisé par l'air de la mer, partant avec Micoulin dans une barque, pour aller jeter ou retirer les filets, faisant de longues promenades au fond des gorges qui viennent déboucher à l'Estaque. Puis, cette belle ardeur se calmait, Frédéric restait étendu des journées entières sous les pins, au bord de la terrasse, endormi à moitié, regardant le balancement monotone de la mer, qui finissait par lui causer un ennui mortel. Au bout de quinze jours, généralement, le séjour de la Blancarde l'assommait. Alors, il inventait chaque matin un prétexte pour filer à Marseille.

Le lendemain de l'arrivée des maîtres, Micoulin, à quatre heures du matin, appela Frédéric, comme il en avait l'habitude. Il s'agissait d'aller lever des jambins, de longs paniers à étroite ouverture de souricière, dans lesquels les poissons de fond se prennent. Mais le jeune homme fit la sourde oreille. La pêche ne paraissait pas le tenter. Quand il fut levé, il s'installa sous les pins, allongé sur le dos, les regards perdus dans le ciel. Sa mère fut toute surprise de ne pas le voir partir pour une de ces grandes courses dont il revenait affamé.

— Tu ne sors pas? lui dit-elle.

— Non, mère, dit-il. Puisque papa n'est pas là, je reste avec vous.

Et le méger qui entendit cette réponse, murmura en patois :

— Allons, monsieur Frédéric ne va pas tarder à partir pour Marseille.

Mais le jeune homme demeura sous les pins. La semaine s'écoula, il était toujours allongé, changeant simplement de place quand le soleil le gagnait. Il avait fini par prendre un livre par contenance; seulement il ne lisait guère; le livre, le plus souvent, traînait parmi les aiguilles de pins séchées sur la terre dure. Frédéric ne regardait même pas la mer; la face tournée vers la maison, il semblait s'intéresser au service, guetter les bonnes qui allaient et venaient, traversant la terrasse à toutes minutes; et quand c'était Naïs qui passait, de courtes flammes s'allumaient dans ses yeux de jeune maître sensuel. Naïs paraissait comprendre le trouble dont elle l'agitait; elle ralentissait le pas, s'en allait avec le balancement rythmé de sa taille, sans jamais jeter un regard sur lui. Mais tout en elle, le petit bruit de sa jupe, la paresse de sa marche, disait qu'elle se savait désirée, invitait Frédéric à se lever et à la suivre.

Pendant quelques jours, ce jeu dura. Devant sa mère, Frédéric traitait Naïs presque durement, en servante maladroite; la jeune fille grondée baissait la tête, avec une sournoiserie heureuse, comme pour jouir de ces fâcheries. Un matin surtout, au déjeuner, Naïs cassa un saladier, Frédéric s'emporta.

— Est-elle sotte! cria-t-il. Où a-t-elle la tête?

Et il se leva furieux, en ajoutant que son pantalon était perdu. Une toute petite goutte d'huile l'avait taché au genou. Mais il en faisait une affaire.

— Quand vous me regarderez! Donnez-moi une serviette et de l'eau... Aidez-moi.

Alors, Naïs trenmpa le coin d'une serviette dans une tasse, puis se mit à genou devant Frédéric pour frotter la tache.

— Laissez cela, répétait Mme Rostand. C'est comme si vous ne faisiez rien.

Mais Naïs ne lâchait point la jambe de son jeune maître, qu'elle continuait à frotter de toute la force de ses beaux bras. Cependant, Frédéric grondait toujours des paroles sévères.

— Jamais on n'a vu une pareille maladresse... Elle l'aurait fait exprès que ce saladier ne serait pas venu se casser plus près de moi... Ah bien! si elle nous servait à Aix, notre porcelaine serait vite en pièces.

Ces reproches étaient si peu proportionnés à la faute que Mme Rostand crut devoir calmer son fils, lorsque Naïs ne fut plus là.

— Qu'as-tu donc contre cette pauvre Naïs? dit-elle. On dirait que tu

ne peux la souffrir... Je te prie d'être plus doux pour elle. C'est une ancienne camarade de jeu, et elle n'a pas ici la situation d'une servante ordinaire.

— Eh! elle m'ennuie! répondit Frédéric, en affectant un air de brutalité.

Le soir même, à la nuit tombée, Naïs et Frédéric se rencontrèrent dans l'ombre, au bout de la terrasse. Ils ne s'étaient point encore parlé seul à seule. On ne pouvait les entendre de la maison. Les pins secouaient dans l'air mort une chaude senteur résineuse. Alors, Naïs, à voix basse, demanda, en retrouvant le tutoiement de leur enfance :

— Pourquoi m'as-tu grondée, Frédéric!... Tu es bien méchant.

Il ne répondit pas. Il lui prit simplement les mains, il l'attira contre sa poitrine. Elle se laissa faire, sans répondre à son étreinte, et s'en alla ensuite, pendant qu'il s'asseyait sous le parapet, pour ne point paraître devant sa mère tout secoué d'émotion. Dix minutes plus tard, Naïs servait à table, avec son grand calme un peu fier.

Ils ne se donnèrent point de rendez-vous. Ce fut une nuit qu'ils se trouvèrent sous un olivier, en haut de la falaise. Le soir, pendant le dîner, leurs yeux s'étaient plusieurs fois rencontrés avec une fixité ardente. Peut-être s'étaient-ils compris, sans avoir besoin d'échanger une parole. La nuit était très chaude, Frédéric resta à sa fenêtre jusqu'à minuit passé, semblant attendre, interrogeant l'ombre. Vers une heure, il aperçut une forme vague qui se glissait sur la terrasse et se perdait dans les arbres. Alors, il n'hésita plus. Il descendit par sa fenêtre sur le toit d'un hangar, d'où il sauta ensuite à terre, en s'aidant de longues perches posées là dans un angle; de cette façon, il était certain de ne pas réveiller sa mère. Puis, quand il fut en bas, il gagna les arbres à son tour, il marcha droit à un vieil olivier, comme averti, certain que Naïs l'attendait.

— Tu es là? demanda-t-il à demi-voix.

— Oui, répondit-elle simplement.

Et il s'assit près d'elle, dans le chaume; il la prit à la taille, tandis qu'elle appuyait la tête sur son épaule. Un instant, ils restèrent sans parler. Le viel olivier, au bois noueux, les couvrait de son toit de feuilles grises. En face d'eux, la mer s'étendait, noire, immobile sous les étoiles. Marseille, au fond du golfe, était caché par une brume; à gauche, seul le phare tournant de Planier revenait toutes les minutes, trouait les ténèbres d'un rayon jaune, qui s'éteignait brusquement; et rien n'était plus doux ni plus tendre que cette lumière sans cesse perdue au fond de l'horizon et sans cesse retrouvée.

— Ton père n'est donc pas là? reprit Frédéric.

— J'ai sauté par la fenêtre, dit-elle de sa voix grave.

Ils ne parlèrent point de leur amour. Cet amour venait de loin, du fond de leur enfance. Maintenant, ils se rappelaient les jeux, où le désir perçait déjà dans l'enfantillage. Cela leur semblait naturel de glisser à une liaison. Ils n'auraient su que se dire, ils ne s'aimaient point pour toujours, ils avaient simplement l'impérieux besoin d'être l'un à l'autre. Frédéric trouvait Naïs belle, originale avec son hâle et son odeur de terre, et Naïs goûtait un désir de fille battue à se sentir la maîtresse du jeune maître. Elle s'abandonna. Le jour allait paraître, quand tous deux se glissèrent dans leurs chambres par le chemin qu'ils avaient pris pour en sortir.

III

Quel adorable mois! Il ne plut pas un seul jour. Le ciel toujours bleu développait un satin que pas un nuage ne venait tacher. Le soleil se levait dans un lac rose et se couchait dans une poussière d'or. Pourtant, il ne faisait point trop chaud, la brise de mer se levant avec le soleil et s'en allant avec lui; puis les nuits avaient une fraîcheur délicieuse, tout embaumée de plantes aromatiques, chauffées pendant le jour, fûmant dans l'ombre.

Le pays est superbe. Des deux côtés du golfe, des bras de rochers s'avancent, tandis que des îles, au large, semblent barrer l'horizon; et la mer n'est plus qu'un vaste bassin, un lac d'un bleu intense par les beaux temps. Au pied des montagnes, au fond, Marseille étage ses maisons sur des collines basses; quand le temps est clair, on aperçoit de l'Estaque la jetée grise de la Joliette, avec les fines mâtures des vaisseaux dans le port; puis, derrière, des façades se montrent dans des massifs d'arbres, la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde blanchit sur une hauteur, en plein ciel. Et la côte part de Marseille, s'arrondit, se creuse en larges échancrures avant d'arriver à l'Estaque, bordée d'usines qui lâchent, par moments, de hauts panaches de fumée. Quand le soleil tombe d'aplomb, la mer, presque noire, est enserrée dans les bras des rochers d'une blancheur éclatante, chauffée de jaune et de rouge. Les pins font des taches d'un vert sombre, sur les terres couleur brique. C'est un vaste

tableau, un coin entrevu de l'Orient, s'enlevant dans la vibration aveuglante du soleil.

Mais l'Estaque n'a pas seulement cette échappée sur la mer. Le village, adossé aux montagnes, est traversé par des routes qui vont se perdre au milieu d'un chaos de roches grandioses. Le chemin de fer de Marseille à Lyon court au milieu des grands blocs, traverse des ravins sur des ponts, s'enfonce brusquement dans le roc lui-même où il reste sous terre pendant une heure et demie dans ce tunnel de la Nerte qui est le plus long de France. Et rien n'est plus sauvage ni plus majestueux que ces gorges qui se creusent entre les collines, chemins étroits et tortueux serpentant au fond d'un gouffre, flancs arides de montagnes plantés de pins, dressant des murailles aux colorations superbes de rouille et de sang. Parfois, les défilés s'élargissant, un champ maigre d'oliviers occupe le fond d'un vallon, une maison perdue montre sa façade aux volets fermés. Puis, ce sont encore des allées entre des ronces, des fourrés impénétrables, des éboulements de cailloux, des torrents desséchés, toutes les surprises d'une marche dans un désert. En haut, au-dessus de la bordure noire des pins, le ciel met la bande continue de sa fine soie bleue.

Et il y a aussi l'étroit littoral entre les rochers et la mer, des terres rouges où les tuileries, la grande industrie de la contrée, ont creusé d'immenses trous, pour extraire l'argile. C'est un pays crevassé, bouleversé, à peine planté de quelques arbres. La sécheresse est telle, qu'elle finit par donner à ce coin poudreux un caractère d'ardente passion. Sur les chemins, on croirait marcher dans une tombée de neige, on enfonce jusqu'aux chevilles; et, aux moindres souffles de vent, de grandes poussières volantes poudrent les haies et les arbres. Le long des murailles chauffées, qui jettent des chaleurs de fours, de petits lézards gris dorment au soleil, tandis que, dans les herbes rôties, des nuées de sauterelles s'envolent avec un crépitement de brasier. Dans l'air immobile et lourd, dans la somnolence de midi, il n'y a d'autre vie que le chant monotone des cigales.

Ce fut dans cette contrée de flammes que Naïs et Frédéric s'aimèrent pendant un mois. Il semblait que tout ce feu du ciel était passé dans leur sang. Les huit premiers jours, ils se contentèrent de se retrouver la nuit, sous le même olivier, au sommet de la falaise. Ils y goûtaient des joies exquises. La nuit fraîche calmait leur fièvre, ils tendaient parfois leurs faces et leurs mains brûlantes au vent qui soufflait, pour les rafraîchir comme dans une source froide. La mer, à leurs pieds, au bas des roches, avait une plainte lente et voluptueuse. Une odeur pénétrante

d'herbes marines qui montait les grisait de désirs. Puis, aux bras l'un de l'autre, las, à moitié endormis, ils regardaient, de l'autre côté des eaux, le flamboiement nocturne de Marseille, les feux rouges de l'entrée du port jetant dans la mer des reflets sanglants, les étincelles du gaz dessinant, à droite et à gauche, les courbes allongées des faubourgs; au milieu, sur la ville, c'était un pétillement de lueurs vives, tandis que le jardin de la colline Bonaparte était nettement indiqué par deux rampes de clartés qui tournaient au bord du ciel. Toutes ces lumières, dans cet éloignement, au delà du golfe endormi, semblaient éclairer quelque ville du rêve, que l'aurore devait faire évanouir. Et le ciel, élargi dans l'ombre, au-dessus du chaos noir de l'horizon, était pour eux un grand charme, un charme qui les inquiétait et les faisait se serrer davantage l'un contre l'autre. Une pluie d'étoiles tombait. Les constellations, dans ces nuits claires de la Provence, avaient des flammes vivantes. Par moments, une étoile filait, laissait une traînée d'or. Puis, le ciel reprenait l'immobilité scintillante de son infini, lentement emporté dans une ronde immense. Alors, frémissant sous ces vastes espaces, ils préféraient baisser la tête, ne plus s'intéresser qu'à l'étoile solitaire du phare de Planier, dont la lueur dansante les attendrissait, pendant que leurs lèvres se cherchaient de nouveau.

ÉMILE ZOLA.

(La suite à la prochaine livraison.)

POÉSIES

LE VIEUX TAMBOUR

A Émile Van Arenbergh

Je suis un vieux tambour. Autrefois, sur ma peau,
Quand le ciel du matin semble un bouquet de roses,
De Cythère avolaient les amours en troupeau,
Et mon âme sonnait sous des baguettes roses.

Je suis un vieux tambour. Naguère, après l'assaut,
Quand les soudards tuaient les femmes dans les bouges,
La volupté du sang me spasmait d'un tressaut,
Et mon âme hurlait sous des baguettes rouges.

Je suis un vieux tambour. Maintenant mes bois morts
Geignent sous le malheur, la honte, le remords...
Plus d'aube rosoyante et de flambantes gloires.

Aujourd'hui, recouvert d'un long crêpe de deuil,
Sourdement je sanglote au devant d'un cercueil,
Et mon âme se meurt sous des baguettes noires.

ALBERT GIRAUD.

UN CABARET FLAMAND

A François Coppée.

C'est un cabaret sans égal
Vanté pour sa bière flamande
Qu'on déguste comme un régal;
C'est un cabaret sans égal
Groupant dans son vaste local
La gent assoiffée et gourmande;
C'est un cabaret sans égal
Vanté pour sa bière flamande.

Après les tristes jours d'hiver
Où le ciel est morne et maussade,
Comme il est proprement ouvert
Après les tristes jours d'hiver;
Ses petits volets peints en vert
Se détachent sur la façade
Après les tristes jours d'hiver
Où le ciel est morne et maussade.

L'intérieur en est charmant;
Le sable trace des méandres
Sur les carreaux bleus en ciment;
L'intérieur en est charmant,
Et je ne sache pas vraiment
Qu'il soit plus belle auberge en Flandres!
L'intérieur en est charmant,
Le sable trace des méandres.

Les affiches sur le mur blanç
Annoncent les ventes publiques;
On les parcourt en s'attablant
Les affiches sur le mur blanc;
Et l'horloge dans l'air troublant
A des tic-tac mélancoliques;
Les affiches sur le mur blanc
Annoncent les ventes publiques!

Vers la cuisine on voit souvent
S'ouvrir la porte entre-baillée
Qu'a repoussée un pied d'enfant.
Vers la cuisine on voit souvent
Le jardin qui frissonne au vent
Et la verdure ensoleillée;
Vers la cuisine on voit souvent
S'ouvrir la porte entre-baillée.

Dans la cour pleine de fumiers
Où vit tout un peuple de poules
Qui picore autour des pommiers,
Dans la cour pleine de fumiers
Des paysans et des fermiers
Fument la pipe et jouent aux boules
Dans la cour pleine de fumiers
Où vit tout un peuple de poules.

C'est dimanche, et le cabaret
Est plein de monde après la messe:
On vide des pintes d'un trait;
C'est dimanche, et le cabaret
Est si joyeux qu'on y voudrait
Danser comme aux soirs de kermesse!
C'est dimanche, et le cabaret
Est plein de monde après la messe!

La pompe grince, on verse encor :
On verse encor ; la bière mousse !
Les acteurs valent le décor ;
La pompe grince, on verse encor :
Comme une meute au son du cor,
Toute la foule se trémousse !
La pompe grince, on verse encor ;
On verse encor ; la bière mousse !

Un joueur d'orgue entre soudain,
Tous les buveurs sont en goguette :
On chante, on rit dans le jardin ;
Un joueur d'orgue entre soudain
Et mieux que dans un bal mondain
On va danser dans la guinguette !
Un joueur d'orgue entre soudain,
Tous les buveurs sont en goguette.

Teniers en eût fait un panneau
Plein de magots soûlés, en lutte,
A la kermesse d'un hameau.
Teniers en eût fait un panneau
En dessinant sur un tonneau
Un bohème — joueur de flûte !
Teniers en eût fait un panneau
Plein de magots soûlés, en lutte.

Le soleil qui flambe gaîment
En miroirs transforme les vitres ;
Et sur le vieux comptoir flamand
Le soleil qui flambe gaîment
Allume et dore également
Les pintes d'étain et les litres ;
Le soleil qui flambe gaîment
En miroirs transforme les vitres.

Là, pompant de la bière, c'est
La fille du baes — une gouge
Que, dès dix ans, on embrassait!
Là, pompant de la bière, c'est
La paysanne sans corset,
La paysanne blonde et rouge;
Là, pompant de la bière, c'est
La fille du baes — une gouge.

Elle doit boire un petit coup
Selon l'usage; à chaque verre;
Avec ceux qui sont de son goût
Elle doit boire un petit coup.
Puis on la baise dans le cou
Et la gaillarde laisse faire;
Elle doit boire un petit coup
Selon l'usage, à chaque verre.

Mais elle giflerait ces gars
S'ils osaient lui pincer la taille,
Quand elle va sous les hangars;
Mais elle giflerait ces gars,
Car jamais leurs lascifs regards
A sa vertu n'ont fait d'entaille;
Mais elle giflerait ces gars
S'ils osaient lui pincer la taille!

Malgré ce qu'en dit le curé,
Au fond c'est une honnête fille;
Son amoureux est rassuré
Malgré ce qu'en dit le curé;
Ils se marieront; c'est juré!
L'anneau d'argent à son doigt brille
Malgré ce qu'en dit le curé,
Au fond c'est une honnête fille!

GEORGES RODENBACH.

SEPTEMBRE

—

Dans son sang répandu l'Été blond agonise;
Septembre psalmodie une antienne de mort,
Tandis qu'insoucieux le refrain s'éternise
Du buisson plein de nids et du ruisseau qui dort.

Aux haleines du soir vibre cette musique
Comme un adieu suprême aux lèvres d'un amant,
Et des trêfles coupés vers le soleil phtisique
Un regain de senteurs monte confusément.

Le bois a pris des tons de cuivre. Les vieux chênes,
Songeant avec horreur aux froides nuits prochaines,
Penchent leur front altier qu'Octobre va meurtrir.

L'Été blond agonise au fond du ciel morose :
Septembre à son chevet le contemple mourir,
Et tristement effeuille une dernière rose.

PAUL BERLIER.

TROP SAGE

—

M. & Mme Douret, les bijoutiers de la rue de la Madeleine, avaient un fils dont ils étaient très fiers, & qu'on citait en exemple. Dans le quartier, les enfants qui avaient l'habitude de tenir, au dîner, leur couteau en arrêt sur la table, ou qui se servaient de leur doigts en guise de fourchette, & préféraient enployer celle-ci à faire des trous dans la nappe, ne recevaient pas une taloche sans être invités à prendre modèle sur Alexandre Douret.

« Il ne rendra pas sa femme malheureuse, celui-là », insinuaient plusieurs fois par jour à leurs demoiselles, innocemment, en matière de conversation, les mamans à la recherche d'un gendre. Et malgré cette assurance, les jeunes filles de répondre invariablement : « Mais je n'en veux pas, moi!.. »

Dans la rue, en voyant passer ce grand garçon à l'air modeste qui, très droit, les deux mains pendant, regardait devant lui, ne tournait jamais sa figure imberbe, sans rien de vif, où voltigeaient de fins cheveux blonds, les promeneurs, se poussant du coude, chuchotaient : « Voilà un bonhomme qui n'a pas donné de fil à retordre à ses parents!... »

Depuis le jour où, doucement, régulièrement, il était entré dans ce monde, il avait grandi presque sans pleurer. Il eut, dès les premiers mois, cette physionomie calme qu'il garda toute sa vie. Il satisfaisait aux moindres désirs, les prévenait. Et lorsqu'il sut lire les chiffres, sa mère racontait avec orgueil aux clientes & aux visiteuses, que le soir la pendule ayant sonné huit heures, il venait lui dire : « Petite mère, il est temps de me coucher... »

En classe, si le professeur oubliait par hasard de donner un devoir pour le lendemain, Alexandre le lui rappelait. « Conduite exemplaire » disaient ses bulletins de la semaine; & à la fin de l'année il rapportait tous les prix. « Ce n'est pas mal » disait le père, qui trouvait naturel de le voir revenir pliant sous les couronnes : « Alexandre n'était-il pas le plus sage de tous les élèves ? »

Mais on refusait de jouer avec lui « parce qu'il ne faisait pas assez de bruit. » Il était forcé, aux récréations, de rester dans son coin, les larmes aux yeux, comme un « mouchard ». Puisqu'il le fallait, il s'enhardit un jour, tandis que tout le monde, courbé sur les cahiers, écrivait, & que le maître de calligraphie, après avoir distribué les modèles sommeillait dans son fauteuil, à

le réveiller par une boule de papier mâché. Le vieux se leva en sursaut, fit appeler un pion. « Monsieur le surveillant, voici le coupable, je crois, dit-il en désignant Alexandre devenu blême; — « Vous vous trompez, monsieur le professeur, répondit l'autre, & sans même regarder l'élève Douret, il lança un coup d'œil menaçant sur le fond de la classe, en imprimant un mouvement terrible à sa moustache de bouledogue : « Je sais qui c'est moi; je connais mes gaillards; non, non, ce n'est pas lui !... »

Et bien d'autres niches qu'il fit à ses professeurs, pour se concilier les camarades ! Mais le tour joué, il redevenait, quoiqu'il en fût, l'écolier obéissant au geste & à l'œil. En dépit de lui-même, cette désespérante réputation de docilité resta collée à son nom comme une étiquette. Et maintenant — il avait dix-sept ans — lorsque son ami Labiau, qui faisait sa polytechnique, demandait la permission d'aller passer la soirée à l'Eden, le père, toujours inquiet pour la vertu de son fils, répondait : « A une seule condition, c'est que tu iras avec Alexandre. De celui-là, au moins, je suis sûr... »

Le jeudi & le dimanche, à moins qu'il ne fît une promenade avec ses parents, Alexandre sortait rarement. L'estaminet lui faisait peur comme un mauvais lieu; jamais il n'y mettait les pieds. Son travail lui laissait quelques après-midi; il les passait dans sa chambre, à griffonner; la littérature qui le consolait de ses peines, était le but secrètement désiré de sa vie; & il ambitionnait, pour commencer, d'entrer à un journal. Il avait écrit du reste, pour une petite feuille manuscrite qui passait en classe sur le pupitre, des bouts d'article charmants, d'une gaîté discrète, un peu voilée. Mme Douret, à qui en un jour d'expansion, il avait conté son rêve, promit d'en parler à son mari. « Allons donc, dit le vieux en haussant les épaules. Une tête froide comme la sienne? Je le connais mieux que ma poche. Il est né pour le commerce, cet enfant ! »

Les mécomptes se suivaient.

A l'occasion de l'anniversaire de Mme, les Douret donnèrent une soirée, où l'on invita les amis de la maison, les Labiau, les Fabry, les Dupuis, avec leur famille. Les jeunes gens, tous condiciples d'Alexandre, étaient venus un peu avant leurs parents. Alexandre les avait conduit à sa chambre, et tandis que le monde arrivait en bas, il travaillèrent à achever une comédie satirique — contre les professeurs, naturellement — qu'il faisaient en collaboration pour leur journal manuscrit. Vers le milieu de la soirée, comme ils ne descendaient pas : « Dieu sait, dit Mme Labiau, les méchancetés qu'il vont mettre dans leur pièce! Si quelqu'un allait un peu voir là haut ? »

— Oh, madame, fit M. Douret, vous pouvez être tranquille. Notre Alexandre est avec eux; je vous garantis qu'ils ne dépasseront pas les bornes. »

Un peu après neuf heures, ils arrivèrent. Le jeune Fabry donna lecture de la comédie. Le maître de latin, prudhomme doublé d'un avare, ouvrait la scène avec son fils ;

— Eh bien, qu'est-ce que tu me veux avec tes jérémiades?

— Mais papa j'ai faim...

Et l'autre d'une voix tonnante :

— Maheureux! tu as donc tous les vices!...

Au second acte, le professeur de français (un ancien commis-voyageur) donnait sa leçon entre deux voyages, revenant d'avoir été « faire la place » ; il dictait un chapitre du *Télémaque,* une énorme marmotte de cuir sous chaque bras; quand il lui fallait tourner la page, il agitait la tête, & deux élèves venaient tenir la marmotte.

On riait aux éclats. « Eh bien, M. Douret, fit Mme Labiau en désignant d'un regard glorieux ses deux fils, auxquels personne n'avait jamais entendu ouvrir la bouche que pour dire bonjour & bonsoir, « que dites-vous de ces deux méchants garçons? Ça ne respecte rien » Et, les appelant auprès d'elle, elle leur donna sur la joue une petite tape en disant de façon à être entendue de tout le monde : « Quelle vilaine paire de mauvais garnements vous faites, tout de même! »

Alexandre ne dit rien. C'était lui qui avait composé la pièce.

Les dames se remirent à leur tricot, les messieurs allumèrent un cigare. Près de la cheminée, les jeunes filles étaient assises en rond; elle faisaient semblant de travailler à un ouvrage de main; de temps en temps, l'une ou l'autre jetait en échappade un regard de côté à ce garçon qu'on voulait leur endosser à toutes; &, sans lever les yeux de sa broderie, elle lançait à mi-voix une observation, accueillie par des petits rires étouffés.

Alexandre sentit que l'on parlait de lui. Il s'approcha, & entendit une gamine de quinze ans qui disait : Mais non, il n'est pas sage; il est *saʒe!* »

Souriant tristement, Alexandre regarda le groupe. Un peu à l'écart, se tenait assise une amie de sa sœur, qu'on appelait Mlle Pauline; elle était courbée sur son travail, sérieuse, malgré les drôleries décochées en tapinois à Alexandre. L'on voyait ses bandeaux lustrés passer sous un grand nœud de soie noire; à chaque mouvement qu'elle faisait, deux longues nattes se balançaient sur son dos. Il lui sembla trouver une sympathie au milieu de ces railleuses, et, quoiqu'il l'eût rencontrée souvent, il remarqua pour la première fois qu'elle était belle.

Son regard réservé, un peu sévère, lui resta dans la mémoire; les lumières éteintes, il mit longtemps à s'endormir : assoupi, il voyait le nœud de soie voltiger autour de son oreiller, avec les deux tresses caressant la taille fine de la robe claire.

Il la revit la semaine d'après, à une fête chez les Labiau. Au moment de s'en retourner (il était très tard) on s'aperçut que la bonne de Mlle Pauline oubliait de venir la prendre. Quel cavalier choisir? Les mamans tinrent un conciliabule. Une d'elle proposa le fils de la maison.

— Y pensez-vous, madame? Mon démon de fils avec une enfant de cet âge!

— C'est juste.

— Eh bien, dit une autre, si vous voulez avoir la conscience en repos, envoyez le jeune Douret. il n'est pas compromettant, celui-là.

Mlle Pauline s'embobelina dans son manteau, et partit avec Alexandre. Elle lui donnait le bras; c'était la première fois qu'il se trouvait aussi près d'une femme; et cette main légère reposant mollement sur son bras, lui donnait une sensation inconnue, très douce, avec un peu de fierté, comme à un puissant protégeant un faible. Ils ne s'étaient jamais trouvés seuls; depuis une demi-heure ils cheminaient ainsi par les rues désertes, sans rencontrer personne; il aurait voulu continuer ainsi longtemps, et il pensa au bonheur qu'il y aurait à l'avoir pour soi, toujours. Enfin, au coin du boulevard, sous le frisselis des feuilles qui semblaient les cacher aux regards, serrant un peu plus fort son bras, il lui murmura tout bas, non sans trembler :

— C'est avec vous que je voudrais vivre!...

La jeune fille le regarda. Elle s'arrêta; un éclat de rire fila, envoyant dans la nuit ses notes comme des fusées :

— Eh mais... voyez donc!... Dieu me pardonne, il me fait la cour!...

Alexandre rentra chez lui, atterré. Cette horrible renommée de garçon vertueux qui s'acharnait après lui, l'obsédait. Pour la jeter bas, il jura de prendre une maîtresse... non, plusieurs! de faire des dettes qu'il ne paierait pas... Tout un plan. Avec une joie d'enfant. il trouvait peu à peu, dans un coin inconnu de son cœur, des trésors de perversité. « Et moi aussi, je pourrais comme un autre, commettre un crime. » Il s'endormit, et bientôt, faisant jaillir le sang jusqu'au ciel, il charcutait ses proches à tour de bras, taillant de ci, assommant de là. Le nœud de soie noire voletait devant lui, les deux nattes flottant au vent; et, avec un sourire, il rêva qu'il le rattrapait enfin, après avoir glissé sur quelque chose de gluant, qui était les entrailles de son père.

Un matin, on le trouva au pied de son lit, un flot de sang coulant de sa bouche, & dans sa main crispée un revolver. La police, prévenue en toute hâte, constata le suicide.

Mais, deux jours après :

— Monsieur le commissaire, vous savez l'affaire Douret, dit l'adjoint qui venait d'entrer dans le bureau?

— Eh bien?

— Il n'y a pas suicide.

— Et le revolver qu'il tenait en main?

— Écoutez. J'ai interrogé les voisins. Le défunt, tous l'affirment sous serment, était un homme irréprochable, le plus paisible — et le plus heureux — du quartier; il n'aurait pas, pour une fortune, risqué un acte seulement blâmable. Ils mettraient leur tête à couper, qu'il n'y a pas eu, qu'il *ne peut pas* y avoir eu suicide.

MAURICE SULZBERGER.

HIVER

—

EAU-FORTE

—

Entendant des sanglots, je poussai cette porte.
Les quatre enfants pleuraient & la mère était morte.

V. H.

La neige était tombée lentement, implacablement, toute la nuit.

Sur les talus, elle s'était amoncelée; elle s'était amoncelée dans les branches glacées des arbres et, au loin, des monticules blancs renflaient le sol, semblant cacher des tombes.

Puis, soudain, une bourrasque s'était levée, et sifflante & grondante, la neige avait tourbillonné, tandis que des gémissements étaient sortis, lugubres, de la carcasse sèche des vieux troncs. Toute la nature avait voulu secouer cette chape froide qui s'appesantissait sur elle; les branches s'étaient démenées pour revivre, & de grands hurlements de douleur étaient partis de la forêt gelée, avaient couru sur la plaine, avaient bondi dans les buissons, avaient rampé dans les labours, et, du ciel gris, toujours, la neige lourde était tombée. Un immense frisson avait mordu la terre, une angoisse avait poigné toutes choses, comme si une main rigide eût courbé sous elle la vie des bois & la vie des plaines.

Dans l'air, des trouées d'ouragan s'élargissaient parfois, pareilles à des routes de fantomes; tout souffrait sa vie figée par le vent âpre qui bisait, tout grelottait sous la trombe blanche, & dans le silence, interrompu seulement par le sifflement de la tourmente, les flocons s'abattaient toujours, sans trève.

Dans la nuit, une habitation apparut, sordide, bâtie de terre glaise, couverte de chaume; elle semblait trembler devant la fureur universelle.

De la porte disjointe, les rayons livides d'une lampe fumeuse tombaient en raies grises sur la neige de la route, et avec eux, se mêlant à la douleur terrienne, des sanglots sortaient par les ais mal joints; j'ouvris la porte; les quatre enfants pleuraient & la mère était morte.

MAX WALLER.

LE

TRIBUT DE ZAMORA

—

I

Après les chutes successives de *Cinq-Mars* & *Polyeucte*, le *Tribut de Zamora* vint sombrer à son tour sur la scène de l'opéra de Paris. Néanmoins, les Anversois, fanatiques de Gounod, voulurent tenter, cette fois encore, ce qu'ils avaient en vain tenté pour le *Polyeucte* : Ils l'ont fait sans plus de succès; car il ne faut point s'y tromper, dans les manifestations d'enthousiasme qui ont accueilli Gounod, l'œuvre n'était pour rien; elle est restée devant le public belge, la médiocrité que Paris avait appréciée à sa juste valeur. A l'heure actuelle, le calme s'est rétabli, les trépignements ont cessé; la presse quotidienne à payé son tribut d'éloges à l'auteur. A nous, qui voyons l'œuvre dépouillée de tout ornement étranger, sera-t-il permis de dire notre pensée entière? Peut-être, la sympathie & le respect que nous professons pour le chef de l'école française nous en donnent-ils le droit.

Et d'abord, il y aurait un moyen simple de couper court à toute critique : le sujet était absurde, donc le musicien ne pouvait rien en tirer; endossons le four à M. Dennery, & renvoyons Gounod absous. Ce serait fort bien si celui-ci avait travaillé sur un thème à lui imposé; mais ce sujet l'a-t-il choisi, oui ou non? Dès lors, en conserve-t-il sa grosse part de responsabilité?

Je ne sais quel reporter a dit que, sans demander d'inspiration à son poème, il s'était contenté d'y voir un canevas à romances, ballades, chœurs, &... Nous voila bien loin alors, de cette prime idée qu'aurait eue le maître de mettre en musique le *Cid*. M. de Lagenevais dit, en effet :

« M. Charles Gounod, toujours poursuivant sa marotte de travestir les vrais chefs-d'œuvre en faux chefs-d'œuvre, avait eu l'intention de mettre tout simplement le *Cid* en musique. Mais lorsqu'on vint s'adresser à Dennery pour l'exécution d'un pareil projet, le galant homme, d'un esprit si avisé, se récusa discrètement, et, comme on insistait, proposa quelque chose d'approchant : *Le Tribut*

de Zamora, une manière d'à peu près : on resterait ainsi dans l'époque & dans la couleur du sujet, on aurait des Chrétiens & des Sarrazins panachés, la croix et le croissant, les vierges andalouses & les jolies Mauresques, les cathédrales & les alhambras, tout cela sans se rendre coupable d'un sacrifice, ni se donner du ridicule. »

Il est évident que sur une base aussi puérile, l'œuvre ne pouvait tenir, mais nous ne pouvons admettre entièrement cette supposition de l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes.* Nous croyons qu'une pensée plus digne a donné naissance à cette œuvre, qui devait malheureusement avorter; que si Gounod a adopté le poème, c'est que le poème l'inspirait réellement, c'est qu'une figure le tentait parmi ce monde de pantins, la seule qui fût humainement tracée, celle d'*Hermosa.* Il a cru trouver l'élément d'un effet intense dans le personnage de cette héroïne chez qui le souffle patriotique se double de l'exaltation de la folie, et se disant tout ce que la Krauss donnerait de relief à cette figure, il a écrit avant toute autre peut-être, la grande scène du troisième acte entre *Hermosa* & *Xaïma.* — En deux mots, rappelons-la :

C'est au moment où Hermosa va recouvrer la raison & reconnaître sa fille; au nom de Zamora, elle tressaille, son imagination s'éveille; une à une, elle revoit dans son rêve, les péripéties du massacre des siens, les Sarrazins vainqueurs, la ville en feu, d'où s'élèvent les stances patriotiques de l'hymne national : « *Debout! enfants de l'Ibérie!* » Puis, tout-à-coup, croyant apercevoir dans la mêlée son époux, elle le voit qui chancelle, tombe... Et la folle, renversée comme lui dans une convulsion qui la tord, couchée à plat, se soutenant le buste à peine, d'une main crispée au sol, les yeux agrandis, le visage empreint d'horreur, redit d'une voix plus sombre, saccadée, râlante, la *Marseillaise de Zamora*; elle la dit lentement, en défaillant, et, sur les derniers mots, tombe raide.

Dans cette interprétation, ce que la Krauss a été à Paris, Mlle Poissenot l'a été à Anvers : superbe, géniale. Aussi a-t-elle provoqué un véritable délire d'enthousiasme parmi la foule qui lui a fait une ovation, comme à l'auteur. Mais l'auteur, c'était elle, qui avait su dramatiser les seize mesures d'un chant vulgaire, au point d'allumer au cœur d'un public haletant cette étincelle d'émotion, et suppléer, par son tempérament d'artiste, au souffle de grandeur que la scène n'avait point par elle-même. Car, ici encore, le compositeur ne paraît pas avoir atteint son but.

Que dire maintenant du reste? Le *Tribut de Zamora,* c'est ce que nous venons de montrer; l'unique personnage vrai qui tienne sur ses pattes, c'est Hermosa; l'unique scène, celle-ci, qui renferme à elle seule tout le drame; hors ça, plus rien; rien que des fragments épars, sans lien, sans suite logique. Ainsi du final du deuxième acte, qui reproduit exactement la scène de séparation du premier, sauf qu'elle substitue à la loterie de chair, une vente à l'encan. Ainsi du final du premier acte, où l'effet de l'hymne national est raté. Ainsi, enfin,

du quatrième acte, qui vient là comme une queue de drame, et non comme une conclusion nécessaire. Tout cela est mal charpenté, maladroitement conduit, & le musicien a naturellement suivi un système analogue dans la mise en œuvre de ce meli-melo de choses disparates. Tantôt croyant s'élever au sublime, il s'arrête, essoufflé, à mi-chemin ; tantôt il retombe platement dans le poncif & la banalité. Sa barcarolle dansée est un feuillet de très ancienne romance et tous ses airs de ballet manquent de caractère & d'originalité.

En général, les deux premiers actes sont les moins bien venus, tant au point de vue du développement des idées,que de la forme mélodique & harmonique. Certaines parties sont traitées en opéra comique, tels les couplets d'entrée de la basse, voire en opérette. Ça & là, d'impardonnables négligences d'orchestration. Nulle part, une trace d'unité dans la conduite de l'idée musicale, & rarement on y découvre l'expression juste de sentiment qui fait la force de l'opéra lyrique. C'est tout cela, sans doute, qui a fait dire que Gounod retournait au genre italien ; et de fait, il est retourné là, à un genre très rococo qui n'a pas de nom. Sa prétendue œuvre n'est qu'un amalgame de mauvais goût, au bas duquel l'auteur de *Faust* ne devait pas mettre son nom. A la question de savoir si cette œuvre est française, allemande ou italienne, si elle est de lui ou de tout autre, nous répondrons, nous, qu'*elle n'est pas*.

Et maintenant, si, au lieu de s'attaquer encore aux gigantesques épopées, le doux poète, dont le tempérament n'est rien moins que cornélien, avait choisi quelque sujet de moindre envergure, mais plus humain, plus moderne, il eût produit peut-être une œuvre bien vivante, dans le cadre de l'opéra lyrique. C'est là, en effet, le véritable domaine de l'école qui a produit *Faust, Sapho, Cinq-Mars, Paul* & *Virginie, la Statue*. C'est cette école aussi dont les tendances répondent le mieux aux aspirations de l'époque, puisqu'elle puise ses forces dans des préceptes de vérité, de sincérité. Mais cette dernière production de Gounod semble dénoter sa désertion des rangs de cette pure école française, dont les circonstances naturelles l'ont fait créateur et chef ; il semble actuellement qu'il renie ses enfants & qu'il aille à l'encontre de l'évolution progressiste, qu'en fait, il a toujours appuyée.

II

Dans le grand mouvement naturaliste qui s'est accentué de Glück à Wagner, malgré les rossignolements de l'école italienne, Gounod marque un jalon, une étape ;non pas qu'il ait exposé ou formulé des principes nouveaux; mais, en suivant seulement son instinct de poète, il en est arrivé à exprimer si parfaitement le génie français, qu'il semble personnifier l'école dont il est le chef, et c'est de lui que dérive en droite ligne la pléïade moderne, nécessairement influencée, dans de certaines limites, par Wagner. Gounod n'a jamais pontifié,

par la simple raison qu'il n'était point le pontife d'une doctrine nouvelle. Il n'est pas un génie, puisqu'il n'a rien créé; il s'est contenté d'arriver en plein romantisme avec assez de talent pour quintessencier les aspirations de toute une race, de toute une époque, dans son œuvre dont un critique a dit : « C'est l'œuvre d'un artiste accompli, la poésie d'un nouveau poète. »

Voilà pour l'histoire théorique. Pour ce qui est de l'application, il a commis un chef-d'œuvre qui suffira sans doute à l'immortaliser.

Tel est l'homme, qu'il y a quinze jours. Anvers acclamait frénétiquement, et tel il restera, en dépit des attaques & des échecs futurs possibles.

Ses œuvres d'aujourd'hui ne prouvent rien ou peu de choses; c'est à vingt ans en arrière qu'il nous faut retourner pour le juger dans son milieu. Mais, quoi qu'il dise ou qu'il fasse aujourd'hui, nous applaudissons en lui son glorieux passé, laissant à la postérité le soin de le juger plus sévèrement, pour ne conserver de l'œuvre que ce qui sera digne de l'ouvrier.

HENRY MAUBEL.

—

Le jeudi 23 novembre, a eu lieu au *Musée du Nord,* le grand concert de charité, au bénéfice des enfants pauvres, soirée charmante rehaussée par le concours de Mlle Degeneffe, de MM. Fontaine & Peters, tous trois sortis brillamment de notre Conservatoire de musique, avec des qualités diverses.

Décidément, la flûte solo n'est plus de mode; quoique M. Fontaine se soit tiré très honnêtement de son morceau de la *Marie Stuart,* de Pratten, & de la *Fantaisie* de Mersman, le succès n'a pas été pour lui.

Nous avons préféré la forte voix, peut-être un peu chevrotante, de M. Peters. Il a chanté, avec un rare sentiment, *La Coupe du roi de Thulé,* cette charmante ballade de Diaz, mais mieux encore le magistral *Hymne à la Charité* de M. Auguste Deppe. Ce morceau, composé pour la fête de Murcie, fut, on s'en souvient, chanté avec orchestre & chœurs, par le regretté ténor Sylva. Chanté, cette fois, par une basse vigoureuse, sans les voix d'ensemble, l'*Hymne à la Charité* n'en a pas moins fait une forte impression; la voix de M. Peters, graduellement élevée aux notes psalmodiées & majestueuses du refrain, a fait ressortir si bien les beautés de premier ordre de l'*Hymne,* que le public a bissé le morceau, avec une réelle unanimité d'admiration.

Mlle Degeneffe, dont la voix très juste & très expressive manque de méthode dans l'émission, a dit avec beaucoup de goût la *Cavatine de Sémiramis* & le *Printemps* de Tito Mattei.

C'est le moment ou jamais de dire le poncif éternel : « *Somme toute, soirée charmante!* »

REVUE DES LIVRES

—

LA REVUE MODERNE. — Nous transcrivons dans l'*Europe du Dimanche* (5 novembre) l'annonce d'un événement palpitant pour nous tous qui aspirons à la renaissance de nos lettres :

« Une nouvelle publication, la *Revue moderne*, paraîtra à Bruxelles le 15 décembre, *payant ses auteurs* & *ne s'occupant pas de politique*.

Le comité se compose de MM. Léon Cladel, Edmond de Goncourt, Edm. Picard, Camille Lemonnier, Victor Arnould, Carl Vogt & Giraud-Teulon.

Le programme provisoire de la *Revue moderne* est ainsi conçu :

« Un grand mouvement s'est fait dans les lettres françaises, depuis quelques années; on a vu se lever une génération nouvelle qui, dégagée aujourd'hui des exagérations de la première heure, affirme le principe de l'observation servie par des procédés d'artiste. Il semble qu'il n'y ait plus de romantisme ni de naturalisme. Celui qui, dans une forme originale, s'incarne *lui-même*, celui-là est *l'écrivain* & l'on peut dire qu'il n'y a plus, à l'heure présente, qu'une école : celle de la *personnalité*.

Une seule aspiration relie les écrivains : c'est l'*effort au vrai* qui sera la marque de notre époque, le désir d'approfondir la pensée & de l'enchâsser dans une forme artiste.

Dans la science, une évolution s'est faite également : l'observation en est devenue le pivot, et, marchant sûrement par une synthèse lente, cette science rayonne superbement dans la gloire de notre siècle.

Une revue manquait, en notre pays, qui marchât d'heure en heure dans cette direction.

La Revue moderne est fondée.

Peut-être le terrain n'est-il pas prêt encore en Belgique, à de telles tentatives; mais nous comptons, pour le fertiliser, sur l'appui des lettrés & des artistes. »

Voilà un programme net : rien que de l'art, pas de politique. En dehors de la lutte bête des partis, une revue doit réussir, ayant le calme de l'art & la sérénité des hauteurs. »

Cette revue ne fera pas concurrence à la *Jeune Belgique*. Celle-ci sera le marche-pied pour arriver à celle-là. La *Jeune Belgique* sera un organe de combat; la *Revue moderne* restera plus calme; la *Jeune Belgique* deviendra de plus en plus jeune & indépendante. Elle appelle tous les jeunes à sa tribune où l'on ne mâchera pas les mots, & toutes les idées modernes & originales continueront à y avoir droit de cité.

Et maintenant, *go, ahead!* & bûchons ferme!

Voici le sommaire du 1er numéro de *La Revue moderne*, sauf changements ultérieurs :

I.	Programme.	
II.	Léon Cladel & sa Kyrielle de chiens.	*Léon Cladel.*
III.	Les Hauts plateaux de l'Ardenne.	*Edmond Picard.*
IV.	Mathusalem Cox.	*Camille Lemonnier.*
V.	Poésies : Symphonie en blanc.	*Georges Rodenbach.*
VI.	— Rendez-vous posthume.	*Émile Verhaeren.*
VII.	Kees-Doorik (fragment).	*Georges Eekhoud.*
VIII.	Chronique artistique : Vereschagin.	*Théodore Hannon.*
IX.	Chronique musicale : Le Mefistofele de Boïto.	*Albert Giraud.*
X.	Chronique scientifique : La vision des sons.	
XI.	Chronique littéraire.	

Dans les numéros suivants, on trouvera une longue nouvelle inédite de la délicate Caroline Gravière : *Pamphlet contre l'amour.*

⁂

AVENTURES EN FLANDRE, par *Émile Greyson.* — Un vol. Bibl. Gilon. 60 cent.

M. Greyson est arrivé à un art salutaire & simple dont nous le félicitons. Quoique, en général, nous n'approuvions pas la direction qu'a adoptée la Bibliothèque Gilon qui, obligée à donner deux volumes par mois, accueille bien des médiocrités, nous avouons que des œuvres telles que celles de M. Greyson sont excellentes pour le public populaire. Rappelant les simplicités rustiques d'Henri Conscience, les *Aventures en Flandre* sont un des bons livres de la collection verviétoise.

⁂

ESSAI DE POÉSIE POPULAIRE, par *Ch. Potvin* & *Félix Frenay.* — Un vol. Bibl. Gilon. 60 cent.

Perruques & crinières, il n'y a que cela en littérature.

Crinières, c'est solide, cela tient, cela fait partie intime d'un système que l'usage a nommé pileux; c'est jeune, cela pousse ferme & drû comme épis.

Perruques, ohimé! c'est mobile, cela bouge, cela n'appartient à personne; couvercle d'impuissance sénile, c'est vétuste, ne croît point, moisit, & au-dessous transparaît, brillant, avec l'éclat lunaire des billes de billard, un genou.

Perruques, c'est le passé; crinières, c'est l'avenir; perruques, c'est ce qui

tombe devant crinières : ce qui se lève; c'est ce qui s'écroule en face de ce qui germe; c'est la paille à côté du grain! Perruques, c'est ce qui grogne; crinières, c'est ce qui chante. Perruques, c'est le *De Profundis;* crinières, c'est le *Hosanna!*

Et de tout temps, au milieu de l'évolution humaine, ceci a combattu cela, vaincu aussi.

Crinières, c'est ce qui n'est pas de l'Académie des lettres, des Belles-lettres! — Ayez pitié de nous, Seigneur! — ce sont les travailleurs qui, non soutenus, ont dit : « je veux », qui se sont dressés de toute leur hauteur et, avec la fermeté des rocs, ont tenu bon contre l'officialisme littéraire; ce sont ceux qui n'ont pas été appréciés d'abord & qui n'ont point failli, malgré; qui ont vu les rubans s'accrocher — avec la honte de se sentir pollués — aux fracs rouillés des gérontes, & qui se sont esclaffés.

Car vous ne savez pas, vous qui vivez en ce siècle supercoquentieux, à Bruxelles, en Brabant, ou à Bruges, en Flandre; car vous ne savez pas, vous Wallons francs, ni vous habitants de Meulebeke, car vous ne savez pas, bonnes panses, vous dont les jambes boudinent & dont les joues s'envermillonnent, ribauds fils de Jordaens & de Teniers, vous ne savez pas qu'il existe en notre très benoite ville, sous le mayeur Buls & sous le roi Léopold deuxième du nom, une Académie royale des Belles-lettres n'admettant le plus généralement dans son chaste sein que perruqueux & cancres!

Oh! il faut encourager ces choses!

Le patriotisme avant tout! comme disait... M. de Tocqueville, parbleu!

Soyons sérieux.

Avez-vous lu *La Mère de Rubens?* Non?

Ni moi non plus... C'est remarquable, *La Mère de Rubens.*

Voyez-vous, l'Art populaire, il n'y a que cela.

Lorsque je chante — sur une lyre dépouillée de toute serge — et que c'est à un ami que je m'adresse, ces vers merveilleux :

Quand le poète ou le savant
T'ouvre les parages du livre.
Ami, tu dois penser souvent
A ceux qui ne peuvent t'y suivre:

Ceux qui restent fixés *aux bords*
Du désert de l'inconscience,
Lorsque, toutes voiles dehors
Tu vogues en pleine science... etc.

lorsque, dis-je, je psalmodie ces strophes superlativement gracieuses, d'un goût exquis, d'une harmonie suave, dont la majesté grandiose n'est un mys-

tère pour aucun de ceux qui restent fixés au bord du désert de l'inconscience. lorsqu'enfin j'ouvre les parages d'un tel livre, j'ai fait de la Poésie populaire. Cela n'est pas douteux.

La poésie populaire est un dieu, voila, & M. Charles Potvin est son prophète.

En réfléchissant bien, cet *Essai* — c'est un essai! — *de Poésie populaire*, payé au taux ordinaire — très ordinaire — de M. Gilon, doit avoir produit cinquante francs à partager en quatre : une part pour M. Frenay qui, avec son grand talent, est allé s'acoquiner là d'une façon navrante; une part pour les héritiers de M. Jan van Ryswyck qui a « essayé quelques pages du recueil; une part pour M. Aug. Claus qui a « essayé » de traduire ces pages, & enfin, une part pour M. Potvin qui a essayé de faire de mauvais vers & qui a magistralement réussi, oh! oui!

Donc M. Potvin (Charles, de l'Académie) doit avoir reçu douze francs cinquante centimes, en paiement de son volume de Poésie populaire (Essai).

C'est bien payé.

—

LES DEUX SENTIERS, comédie en un acte, par *Félix Wagener*. — Une brochure. Verviers.

De M. Potvin, de l'Académie, à M. Félix Wagener qui n'en est pas encore, mais qui en sera — n'en doutez point — il n'y a qu'un pas.

Ce brave M. Félix Wagener nous fait vraîment de la peine; il a de si bonnes intentions; tout ce qu'il écrit est si profondément honnête; chaque ligne ressemble à une médaille de sauvetage, chaque feuille à un certificat de bonne conduite. Dans cette zone liégeo-verviétoire, où *cependant* le mouvement intellectuel s'accentue de jour en jour, les lauriers s'amoncellent sur sa vénérable tête; les soirées populaires de Verviers le couronnent; il fait partie de la Société poétique méridionale; de l'Académie des poètes, de la Société des Concours de Bordeaux; Évariste Carrance lui a serré la main en l'appelant : « cher confrère » et Claire Carrance lui a donné une plume d'oie avec une mèche de ses cheveux; partout il a remporté des succès: je suis sûr qu'au quartier de la rue des Houblonnières qu'il habite, la marchande de beurre ne l'appelle que « Monsieur le Poète », & que sa cuisinière vide tous les jours son panier à papier, pour avoir des autographes du maître. Je parierais que lorsque, de derrière son comptoir, l'épicier du coin le voit passer, le front penché, avec une allure méditative, il laisse aller sa balance de cuivre & dit à ses jasantes « pratiques » :

— Vous voyez bien cet homme; on dirait d'un bourgeois, n'est-ce pas! Eh bien! c'est M. Félix Wagener.

— Allons!

— Comme je vous le dis.

— Félix Wagener des *Soirées?*

— Précisément.

— L'auteur de *Mary l'Institutrice?*

— Vous l'avez dit.

— Et des *Deux Sentiers?*

— C'est cela même.

— Bah!

Et les « pratiques » de pousser la tête hors de la boutique pour voir quel effet M. Wagener fait, de dos.

Absolument le même effet que ses œuvres!

Il nous a adressé les *Deux Sentiers,* pour que nous lui exprimions notre avis, & certes il nous dira :

« . . . . . j'aurais lieu de plainte
Si, m'adressant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir & me déguiser rien. »

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur Félix Wagener, je le veux bien. Vos *Deux*... Eh bien! non, monsieur Wagener, cela vous ferait de la peine... et vous êtes si bon!

—

LE LIVRE DE L'ANGE, par *Othon Ribère.* — Une brochure. Rozez. Prix : 75 cent.

Avec Othon Ribère, le preux des anciens jours, c'est une autre affaire. Lui, intitule bravement sa plaquette : *Le Livre de l'Ange,* & comme épigraphe, ce livre (qui est une brochure) porte ces mots de Balmès : « Terre à terre, pratique & positif, voilà le monde. » Cela est tiré de *l'Art d'arriver au vrai;* or comme cet art consiste à dire la vérité tout de suite, nous nous résumerons. M. Othon Ribère qui, dans la jeunesse littéraire, est une figure très sympathique, a fait infiniment mieux que le *Livre de l'Ange.* Il s'obstine à rester dans la note terne de l'ancienne école; au lieu d'orner ses strophes des paillettes et des fioritures que chaque poète moderne sème avec son originalité propre, il reste dans la banalité du vers qui a douze syllabes & voilà tout.

Comme les descendants de Lamartine, il continue la tradition de la désespérance *voulue* & gémit, comme tous les rimeurs convaincus, sur son cœur brisé; il appelle à grands cris « l'âme sœur de son âme! » il prétend « consumer sa vie en souhaits incessants », il pleure, gémit, sanglote, alors qu'un seul accent mâle, alors qu'un seul frémissement de la corde humaine, agitée de sa main d'artiste, ferait cent fois mieux notre aflaire.

—

LES CHANSONS PARISIENNES, par *Maurice Boniface.* — Un vol. Paris. Marpon & Flammarion. 3 fr.

Il serait difficile de rattacher à un maître la poésie primesautière de M. Boni-

face. Son livre est fait de fantaisie jeune, d'intimité, de fraîcheur. Rarement une banalité le dépare & des frisées de joie s'en éparpillent. Certaines chutes de strophes sont adorables. Le poète a vu passer un cercueil de jeune fille dans la gloire d'un soleil éblouissant; six hommes portent la bière, de loin la famille suit; des enfants habillés de blanc accompagnent la morte en silence; & du ciel rayonnant sur l'escorte...

Le soleil de printemps ironique & vainqueur,
Jetait son beau rayon, qui met la joie au cœur,
Comme s'il eût voulu tenter un coloriste.
C'était si gracieux que ce n'était plus triste.

Plus loin, dans un colloque qu'il intitule *Peurs de la lune*, M. Boniface se lance dans une fantasia plus drôle :

« Ah! soupira la lune. Épargne tes reproches.
Je ne sortirai plus que par les temps couverts.
Hélas! je sens déjà que les malheurs sont proches.
On va peut-être encor me réciter des vers.

« Je ne crains rien de toi. Ta rime est pauvre & leste.
Mais les autres, les purs, amants des nuits d'été,
Diront que je suis blonde & que je suis céleste,
Et voila deux mille ans qu'on me l'a répété.

Il y aurait bien des choses à citer encore de ce recueil de poésies boulevardières, lestes & originales qui sautillent avec des préciosités de marquises & des mièvreries de grisettes. Nous transcrivons encore : *A une promeneuse :*

Un inconnu plein d'audace
N'osant vous parler en face
Écrit.
Vous l'excuserez, madame,
Étant certainement femme
D'esprit.

Si je fais une bévue,
Tant pis, mais je vous ai vue
Au Bois.
Mon cœur a pris comme poudre.
Croyez-vous au coup de foudre?
J'y crois.

Et j'aime, la chose est sûre.
Hier j'ai senti la blessure
Trop bien.
Vous êtes blonde & céleste,
Ange, je ne sais du reste
Plus rien,

Pas même votre langage,
Mais il doit être, je gage,
Charmant.
Et c'est pourquoi comme un autre
Je brûlerais d'être votre
Amant.

Ce brusque aveu vous étonne
Bah! L'attente est monotone.
Pourquoi
Vouloir qu'un amant soupire?
Soyons francs. Plus d'un est pire
Que moi.

Je fais un peu de musique
Et suis doué d'un physique...
Normal.
On dit — et je m'en honore —
Que je ne suis pas encore
Trop mal.

Si vous vous sentez, madame,
Des papillons noirs à l'âme,
Un jour,
Vous viendrez à ma demeure
Les oublier dans une heure
D'amour.

—

CONTES JOYEUX DE BOCCACE. — Un vol. Boitte. 50 cent.

Giovanni Boccacio di Certaldo! Au nom harmonieux du conteur florentin s'attache une enfilée de bons souvenirs.

A vingt-huit ans, Boccace est à Naples, sous le Pausilippe, près du tombeau de Virgile, & sur ses ruines évoquantes, comme si l'âme du grand bucolique se fût transfusée en son âme, il foule aux pieds famille & passé, se trempe le cœur au soleil d'Italie et, s'inspirant de Dante & de Pétrarque, jette aux nues bleues

les chants d'une poésie nouvelle, étrange, licencieuse, qui bientôt court la contrée sur les bouches populaires.

Et c'est le *Décaméron* qui égrène ses contes avec des retroussis de robes courtes, des rires ouverts, des sous-entendus folichons...

L'aurore se lève des cocus battus & contents, des escalades de balcons, sous le regard azuré des lunes italiennes, des mères & complices regrettantes.

La Renaissance érudite se lève déjà en plein quinzième siècle avec ce florentin trouveur qui par avance sillonne sa face du large rire de François Rabelais. Fiametta se joint à Laure & à Béatrice pour former le groupe des trois grâces de la Poésie, Fiametta la belle aux cheveux d'or, la douce, la toute charmante.

Il existait déjà de Boccace une édition d'amateurs en six volumes, mais les contes ne se lisent plus à de telles doses. Il fallait au lecteur un manuel gaulois où, dans les simplicités d'un art primitif, il pût se reposer de nos névroses littéraires. La nouvelle édition qu'on nous offre est bien le *vade-mecum* de ceux-là qui veulent les meilleures pages des auteurs ayant beaucoup produit. Malgré leur gauloiserie, ces livres ont, comme certains vitraux gothiques, leur chasteté naïve, & M. Boitte a bien fait de fournir aux bourses modestes l'édition élégante qu'il nous donne aujourd'hui.

MAX WALLER.

—

CAMILLE, par *Roger de Goey*. — Un vol. Huy. 2 fr. 50.

Nous citons pour mémoire ce volume fort intéressant & curieux où malheureusement l'auteur s'est laissé aller à faire de la politique, cette lèpre de la littérature. L'appréciation de ces sortes de livres sort absolument de notre cadre et nous le regrettons vivement.

—

LES JEUDIS DE M. TOBY, par *J. de Mauriac*. — Un vol. Bibl. Gilon. 60 cent.

Ceci est d'un autre genre. *Les Jeudis de M. Toby*, de Mme Francis de Boussiron, sont un excellent abrégé des principes fondamentaux de l'architecture élémentaire, traités dans le langage intime de la conversation.

—

A LAS TRES NOUIRIÇOS, poème languedocien, par *Aug. Fourès*. — Une broch. Montpellier.

Poème haut en couleur, écrit dans la langue chaude de Mistral par un délicat.

—

VERS ET CHANSONS, par *L.-H. Lecomte*. — Un vol. Paris. Patay. 1 fr. 50.

Caveau *for ever!* On a beau s'asseoir sur les bérangèreries & les déroulèdades, elles repoussent, que c'est une idéale épidémie. M. Lecomte, qui aime

cela — question d'appréciation — n'y a pas failli. Voici des chansons ni meilleures ni moins bonnes que toutes celles qu'on a écrites jusqu'ici & qui, sur l'aile de l'oubli, iront avec une sereine résignation au Caveau ou... au grenier.

—

L'INCESTE, tel est le titre du nouveau roman d'Odysse Barot que viennent de publier les éditeurs Rouveyre & Blond, & qui paraît appelé à un immense succès.

Intérêt poignant du sujet; enchaînement étrange des péripéties les plus dramatiques; caractères pris sur le vif; succession de scènes d'un effrayant naturalisme; types aussi originaux que vrais; mélange habile de situations émouvantes et de tableaux de mœurs, aboutissant à un dénoûment tragique; tout se réunit pour faire de cette fiction, aussi saisissante par le fond que littéraire et châtiée par la forme, l'une des œuvres les plus remarquables qui aient paru depuis longtemps. Le personnage épisodique de *Boit-sans-soif* est, à lui seul, une trouvaille & un chef-d'œuvre d'observation & d'analyse.

L'Inceste sera, assurément, l'événement de la saison.

En même temps que la cinquième édition de *L'Inceste*, les éditeurs Rouveyre & Blond mettent en vente aujourd'hui, un nouveau roman du même auteur : *Madame la Présidente*, qui n'obtiendra pas moins de succès que ses œuvres précédentes.

Madame la Présidente sera bientôt dans toutes les mains.

Jamais Odysse Barot n'avait déployé à un tel degré, & dans un récit plus émouvant, les qualités d'observation, d'analyse & de style qui l'ont placé depuis longtemps au rang des romanciers français.

—

Pour paraître le 1er *janvier* 1883 :

LES NUITS PARISIENNES, par *Ernest d'Orllanges*, avec dessins de Ch. Grandmange. — Un vol. Paris. 3 fr. 50.

Ce volume, depuis longtemps attendu & désiré par tous ceux qui en ont lu ou entendu dire des extraits, est au rebours de tous les autres volumes, en ce sens qu'il n'a pas la prétention de combler une lacune.

Des sujets du parisianisme le plus brûlant & croustillants en diable y sont traités avec une verve puissante & une ironie fort originale.

Les vers de M. d'Orllanges ne procèdent pas du naturalisme, mais bien plutôt d'un réalisme mélangé de scepticisme.

Le livre est plein d'amertume malgré des saillies & des éclairs de joie. Les tristesses seules y sont vraies, la joie y est d'apprêt.

Ernest d'Orllanges est un des plus francs disciples de Villon & surtout de Richepin.

La forme est très soignée, mais malgré cela pas de prétention... Une poésie *bon enfant* & qui plaît par sa crânerie et son débraillé.

Il a plus d'esprit que de cœur, plus d'imagination que d'enthousiasme.

Ses croyances ont dû être tuées par le malheur & son scepticisme doit lui être venu d'avoir beaucoup souffert.

Son réalisme est tout dans l'expression & la forme nullement dans le fond.

Beaucoup de pièces abordent des sujets excessivement scabreux & qui ne peuvent pas être lus indistinctement par tous les yeux.

Aussi, dans sa préface, dit-il avec Théophile Gautier, dont il est un profond admirateur :

Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines...

M. Grandmange, qui lui a prêté l'appui de son crayon, est un jeune artiste impressionniste plein d'avenir & qui n'en est plus à ses coups d'essai.

—

Notre éditeur, Lucien Hochsteyn, fera paraître le 15 décembre, le roman dès longtemps attendu de Georges Eekhoud : *Kees Doorik*, une étude forte des mœurs du Polder. Ce roman dont nous avons eu le rare bonheur de lire quelques pages, est une révélation nouvelle du talent rude de celui qui a écrit *Myrtes et cyprès, Zigzags poétiques* & *Les Pittoresques*.

Un peu plus tard paraîtront chez le même éditeur : *Les Flamandes*, d'Ém. Verhaeren, *Le Scribe*, d'Albert Giraud, avec une préface de J.-K. Huysmans (1er février), *Vers d'automne*, d'Hélène Swarth, *Histoires de cornes*, de Théo Hannon, *La Vie bête*, de Max Waller, avec une préface de Camille Lemonnier et une eau-forte de Théo Hannon, (15 février), un volume d'Émile Van Arenbergh & un volume de Georges Rodenbach.

NEMO.

—

CORRESPONDANCE.

A M. le directeur de la *Jeune Belgique*.

Monsieur le directeur,

On vient de me passer le dernier numéro de la *Jeune Belgique*.

J'y trouve quatre pages d'insultes à mon adresse. Passons, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je le répète, M. Verhaeren a dit :

1°. Que la préface promise par M. de Laprade pour les *Poésies inédites* de Lamartine, n'existait pas. — C'est faux & je l'ai prouvé ; j'en ai même donné des extraits.

2°. Que les *Poésies inédites* ne renferment que des *réimpressions*, à l'exception de trois *piécettes*. — C'est faux et je l'ai prouvé. (1)

3°. Que le « plan » de l'épopée des *Visions* se trouve tout au long dans le *Cours familier de littérature*. — C'est faux & je l'ai prouvé : l'auteur, en appréciant la *Divine Comédie*, n'avait fait connaître que la conception de son œuvre.

Je pourrais ajouter encore, pour répondre à l'affirmation d'une prétendue *banqueroute de la vogue* du poète, des chiffres de vente écrasants, produits par moi dans le *Journal des Beaux-Arts* : deux cent soixante-dix mille exemplaires, de 1871 à 1878. c'est-à-dire trente-huit mille cinq cent soixante-et-onze par an. et plus de *cent* par jour ; mais je me borne aux points signalés plus haut.

Que répond à ces trois points, dans sa longue diatribe, M. Giraud. qui n'aime pas à ergoter ? — Rien.

Je relève des contre-vérités. Ce sont des faits. Les nier. impossible. Comment alors qualifier la conduite de M. Verhaeren ? Deux mots se sont présentés à ma pensée : « *témérité* » & « *mauvaise foi* ». J'ai choisi le premier... pour être poli. Cela fâche Mr. Giraud. Mais alors... préfère-t-il le second ? Qu'il se tire de là. C'est tout ce que je veux lui dire ; et, s'il lui prend encore envie de « m'agonir » d'un nouveau flux d'injures écrites en argot de polichinelle, qu'il me permette de ne pas m'y arrêter plus que je ne fais aujourd'hui. Ceci n'est pas « ergoter », je pense. Nul ne m'accusera d'abuser du droit de réponse, en vous priant d'insérer cette lettre en tête de votre plus prochain numéro.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

FERD. LOISE.

Mons, le 22 novembre 1882.

—

De mes presses, le trente novembre 1882.

LVCIEN-CHARLES HOCHSTEYN, IMPRIMEVR-ÉDITEVR.

Bruxelles, 8, *rue de la Paille*.

BALLADE

POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN

Avec son manteau de vigogne,
Son manchon de peau de bison,
Son chapeau fleuri sans vergogne,
Qui se moque de la saison,
Ses grands yeux couleur d'horizon
Et sa chevelure d'or forte
Qu'ambitionne maint Jason,
La Muse sonne à votre porte.

O voyou violet de trogne,
Loqueteux sans pain ni tison,
Chiffonnier mangeur de charogne,
Poète buveur de poison,
A genoux! Faites l'oraison!
Avec sa consolante escorte
De songes bleus en pâmoison,
La Muse sonne à votre porte.

Bourgeois bourgeonné de bourgogne,
Chauve comme un mur de prison,
Ventru comme un père Gigogne,
Doré comme un nouveau blason,
Épicier éternel, oison,
Crapaud, pachyderme, cloporte,
Barricadez votre maison :
La Muse sonne à votre porte.

ENVOI

Bon lecteur, cette livraison
Pour vos étrennes vous apporte
Prose & doux rhythmes à foison.
La Muse sonne à votre porte.

I. G.

—

NAIS MICOULIN

Mais une nuit, ils trouvèrent une large lune à l'horizon, dont la face jaune les regardait. Dans la mer, une traînée de lumière luisait, comme si un poisson gigantesque, quelque anguille des grands fonds, eût fait glisser les anneaux sans fin de ses écailles d'or ; & un demi-jour éteignait les clartés de Marseille, baignait les collines & les échancrures de la côte. A mesure que la lune montait, le jour grandissait, les ombres devenaient plus nettes. Alors, ce témoin les gêna. Ils eurent peur d'être surpris en restant si près de la Blancarde. Au rendez-vous suivant, ils sortirent du clos par un coin de mur écroulé, ils promenèrent leurs amours dans tous les abris que le pays offrait. D'abord, ils se réfugièrent au fond d'une tuilerie abandonnée ; il y avait là un hangar ruiné, qui surmontait une cave, dans laquelle les deux bouches du four s'ouvraient encore. Mais ce trou les attristait, ils préféraient sentir sur leurs têtes le ciel libre. Ils coururent les carrières de terres rouges, trouvant des enfoncements délicieux, de véritables déserts de quelques mètres carrés, d'où ils entendaient seulement les aboiements des chiens qui veillaient dans les bastides. Ils allèrent plus loin, se perdirent en longues promenades le long de la côte rocheuse, du côté de Niolon, ou bien suivirent le chemin étroit des gorges, cherchant les grottes, les crevasses lointaines. Ce fut pendant quinze jours des nuits pleines de jeux & de tendresse. La lune avait disparu, le ciel était redevenu noir ; mais maintenant, il leur semblait que la Blancarde était trop petite pour les contenir, ils avaient le besoin de se posséder dans toute la largeur du pays.

Une nuit, comme ils suivaient un chemin au-dessus de l'Estaque, pour gagner les gorges de la Nerte, ils crurent entendre un pas étouffé

qui les suivait, derrière un petit bois de pins planté le long de la route. Ils s'arrêtèrent, pris d'inquiétude.

— Entends-tu ? demanda Frédéric.

— Oui, quelque chien perdu, murmura Naïs.

Et ils continuèrent leur marche. Mais, au premier coude du chemin, comme le petit bois cessait, ils virent distinctement une masse noire qui se glissait derrière les rochers. C'était, à coup sûr, un être humain bizarre et comme bossu. Naïs eut une légère exclamation.

— Attends-moi, dit-elle rapidement.

Elle s'élança à la poursuite de l'ombre. Bientôt Frédéric entendit un chuchotement de voix. Puis, Naïs revint, tranquille, un peu pâle.

— Qu'est-ce donc ? demanda le jeune homme.

— Rien, dit-elle.

Puis, après quelques pas, elle reprit :

— Si tu entends marcher, n'aie aucune inquiétude. C'est Toine, tu sais, le bossu. Il veut veiller sur nous.

Et, en effet, Frédéric parfois sentait dans l'ombre quelqu'un qui les suivait. Il y avait comme une protection autour d'eux. A plusieurs reprises, Naïs avait voulu chasser Toine ; mais le pauvre être ne demandait qu'à être son chien ; on ne le verrait pas, on ne l'entendrait pas, pourquoi alors ne point le laisser libre d'agir comme il lui plairait ? Dès lors, si les amants eussent écouté, quand ils échangeaient leurs baisers dans les tuileries en ruines, au milieu des carrières désertes, au fond des gorges perdues, ils auraient surpris au loin des bruits étouffés de sanglots. C'était Toine, leur chien de garde, qui pleurait dans ses poings tordus en les entendant s'embrasser.

Et ils n'avaient pas que les nuits. Maintenant, ils s'enhardissaient, ils profitaient de toutes les occasions. Souvent, dans un corridor de la Blancarde, dans une pièce où ils se rencontraient, ils échangeaient un long baiser. Même à table, lorsque Naïs servait & que Frédéric demandait du pain ou une assiette, il trouvait moyen de serrer les doigts de la jeune fille. L'austère Mme Rostand, qui ne voyait rien, accusait toujours son fils d'être trop sévère pour cette pauvre Naïs. Un jour, elle faillit les surprendre ; mais la jeune fille, ayant entendu le petit bruit de sa robe, se baissa vivement & se mit à essuyer avec son mouchoir les pieds de Frédéric, blancs de poussière.

Ils goûtaient encore mille petites joies. Souvent, après le dîner, quand la soirée était fraîche, Mme Rostand voulait faire une promenade. Elle prenait le bras de son fils, elle descendait à l'Estaque, en chargeant

Naïs de porter son châle, par précaution. Tous trois allaient ainsi voir arriver les pêcheurs de sardines. En mer, des lanternes dansaient, avec de longs reflets dans l'eau. Peu à peu ces clartés se rapprochaient, on distinguait bientôt les masses noires des barques, qui venaient aborder avec le sourd battement des rames. Les jours de grande pêche, des voix joyeuses s'élevaient, des femmes accouraient, chargées de paniers. Alors, les trois hommes qui montaient la barque se mettaient à dévider le filet, laissé en tas sous les bancs. C'était comme un large ruban sombre, tout pailleté de lames d'argent; les sardines, pendues par les ouïes à chaque maille, s'agitaient encore, jetaient des lueurs de métal, & elles tombaient dans les paniers, pareilles à une pluie d'écus, à la lumière assourdie des lanternes. Souvent, Mme Rostand restait près d'une barque, amusée par ce spectacle; elle avait lâché le bras de son fils, elle causait avec les pêcheurs, tandis que Frédéric, près de Naïs, en dehors du rayon de la lanterne, lui serrait les poignets à les briser.

Cependant, le père Micoulin gardait son silence de bête expérimentée et têtue. Il allait en mer, revenait donner un coup de bêche, de sa même allure sournoise. Mais ses petits yeux gris avaient depuis quelque temps une inquiétude particulière. Il jetait sur Naïs des regards obliques, sans rien dire. Elle lui semblait changée, il flairait en elle quelque chose qu'il ne s'expliquait pas. Elle devenait insolente. Un jour, elle osa lui tenir tête. Le père Micoulin lui allongea un tel soufflet qu'il lui fendit la lèvre.

Le soir quand Frédéric sentit sous un baiser la bouche de Naïs enflée, il l'interrogea vivement.

— Ce n'est rien, un soufflet que mon père m'a donné, dit-elle.

Sa voix s'était assombrie. Comme le jeune homme se fâchait & déclarait qu'il mettrait ordre à cela :

— Non, laisse, reprit-elle, c'est mon affaire... Oh ! ça finira un jour.

Elle ne lui parlait jamais des coups qu'elle recevait. Seulement, les soirs où son père lui avait administré quelque correction, elle se pendait au cou du jeune homme avec plus d'ardeur, comme pour se venger de la rudesse dans laquelle on l'avait élevée.

Depuis trois semaines, elle sortait presque chaque nuit. D'abord elle avait pris toutes les précautions imaginables, puis une audace froide lui était venue, & elle osait tout. Quand elle comprit que son père se doutait de quelque chose, elle redevint prudente. Elle manqua deux rendez-vous. Sa mère lui avait dit que Micoulin ne dormait plus la nuit: il se levait, allait d'une pièce dans une autre. Sans doute, il s'était aperçu de ses sorties. Mais, devant les regards suppliants de Frédéric, le troisième jour,

Naïs oublia de nouveau toute prudence. Elle descendit vers onze heures, en se promettant de ne point rester plus d'une heure dehors ; & elle espérait que son père, dans le premier sommeil, ne l'entendrait pas.

Frédéric l'attendait sous les oliviers. Sans lui parler de ses craintes, elle refusa d'aller plus loin. Elle se sentait trop lasse, disait-elle, ce qui était vrai, car elle ne pouvait dormir pendant le jour. Ils s'assirent à leur place accoutumée, au-dessus de la mer, en face de Marseille allumé. Le phare de Planier luisait, Naïs s'endormit sur l'épaule de Frédéric, en le regardant. Alors, le jeune homme ne remua plus ; il voulait la laisser se reposer, & peu à peu il céda lui-même à la fatigue, ses yeux se fermèrent. Tous deux, aux bras l'un de l'autre, mêlaient leurs haleines régulières, sous le ciel étoilé.

Aucun bruit, seul le petit cri aigu des sauterelles vertes. La mer dormait comme les amants. Alors une forme noire sortit de l'ombre et s'approcha avec lenteur. C'était le père Micoulin, qui, en s'éveillant, n'avait plus trouvé Naïs dans sa chambre. Il était sorti, en emportant une petite hachette, à tout hasard. Quand il aperçut les deux amoureux sous l'olivier, où ils tachaient la terre d'une masse noire, il s'avança en serrant le manche de la hachette. Chez cet homme rude, si jaloux de son autorité, une colère furieuse montait. Il levait son arme, avec la pensée de les frapper tous les deux. Mais les enfants ne bougeaient point, il put arriver jusqu'à eux, se baisser, les regarder au visage. Un cri faillit lui échapper, il écarta vivement la hachette. Dans l'homme qui était là, il venait de reconnaître le jeune maître. Non, non, il ne pouvait le tuer ainsi ; son sang répandu sur ce sol qui en garderait la trace, lui coûterait trop cher. Il se releva, se tint à quelque distance. Son visage tanné, que la colère creusait davantage, prenait une rigidité de réflexion profonde. Un paysan n'assassine pas son maître, parce que le maître, même mort, est plus fort que lui ; il l'étouffe, il se venge sans laisser derrière lui une seule preuve. Et le père Micoulin eut cette force de commander à sa brutalité, il hocha la tête, il s'en alla à pas de loup, en laissant les deux amoureux dormir.

Quand Naïs rentra, un peu avant le jour, très inquiète de sa longue absence, elle trouva sa fenêtre & sa chambre telles qu'elle les avait laissées. Au déjeûner, Micoulin la regarda tranquillement manger son morceau de pain. Elle se rassura, son père ne savait rien.

IV

— Monsieur Frédéric, vous ne venez donc plus en mer ? demanda un jour le père Micoulin.

Mme Rostand, assise sur la terrasse, à l'ombre des pins, travaillait à un ouvrage de broderie, tandis que son fils, couché à ses pieds, s'amusait à jeter des petits cailloux.

— Ma foi, non ! répondit le jeune homme. Je deviens paresseux.

— Vous avez tort, reprit le méger. Hier, les jambins étaient pleins de poissons... On prend ce qu'on veux en ce moment... Cela vous amuserait. Accompagnez-moi donc demain matin.

Il avait l'air si bonhomme, que Frédéric, qui songeait à Naïs & ne voulait pas trop le contrarier, finit par dire :

— Mon Dieu ! je veux bien... Seulement, il faudra me réveiller. Je vous préviens qu'à cinq heures, je dors comme une souche.

Alors Mme Rostand leva la tête, légèrement inquiète.

— Et surtout soyez prudents, murmura-t-elle. Je tremble toujours, lorsque vous êtes en mer.

Le lendemain matin, Micoulin eut beau appeler monsieur Frédéric, la fenêtre du jeune homme ne s'ouvrit pas. Alors, il dit à sa fille, d'une voix particulière, qu'elle ne remarqua pas :

— Monte, toi... Il t'entendra peut-être.

Et ce fut Naïs qui, ce matin-là, réveilla Frédéric. Encore tout ensommeillé, il la prit entre ses bras ; mais elle lui rendit vivement son baiser & s'échappa. Dix minutes plus tard, le jeune homme descendit, tout habillé de toile grise. Le père Micoulin l'attendait patiemment, assis sur le parapet de la terrasse.

— Il fait déjà frais, vous devriez prendre un foulard, dit-il.

Naïs remonta chercher un foulard. Puis les deux hommes descendirent l'escalier aux marches raides qui conduisait au bas de la falaise, pendant que la jeune fille, debout, les suivait des yeux. En bas, le père Micoulin leva la tête, regarda Naïs une fois encore, pendant que deux grands plis se creusaient aux coins de sa bouche.

Depuis deux jours, le terrible vent du nord-est, le mistral, soufflait. La veille, il était tombé vers le soir. Mais, au lever du soleil, il avait repris, faiblement d'abord. La mer, à cette heure matinale, un peu houleuse sous les souffles brusques qui la fouettaient, prenait un bleu intense; et, éclairée de biais par les premiers rayons, elle roulaient de petites flammes à la crête de chaque vague. Le ciel était presque blanc, d'une limpidité cristalline. Marseille, dans le fond, avait une netteté de détails qui permettait de compter les fenêtres sur les façades des maisons; tandis que les rochers du golfe s'allumaient de teintes roses & jaunes d'une délicatesse extrême.

— Nous allons être joliment secoués pour revenir, dit Frédéric.

— Peut-être, répondit simplement le père Micoulin.

Il ramait en silence, sans tourner la tête. Le jeune homme avait un instant regardé son dos rond, en pensant à Naïs; il ne voyait du vieux que la nuque brûlée du hâle & deux bouts d'oreilles rouges où pendaient des anneaux d'or. Puis, il s'était penché, s'intéressant aux profondeurs marines qui fuyaient sous la barque. L'eau se troublait, seules de grandes herbes vagues flottaient comme des cheveux de noyé. Cela l'attrista, l'effraya même un peu.

— Dites donc, père Micoulin, reprit-il après un long silence, voilà le vent qui prend de la force. Soyez prudent... vous savez que je nage comme un cheval de plomb.

— Oui, oui, je sais, dit le vieux de sa voix sèche.

Et il ramait toujours, d'un mouvement mécanique, se balançant tranquillement, les bras élargis & ramenés. La barque commençait à danser, les petites flammes aux crêtes des vagues étaient devenues des flots d'écume qui volaient sous les coups de vent. La mer avait encore noirci sous le ciel pâle. Frédéric ne voulait pas montrer sa peur, mais il était médiocrement rassuré, il eût beaucoup donné pour se rapprocher de la terre. Il s'impatienta, il cria :

— Où diable avez-vous fourré vos jambins, aujourd'hui ?... Est-ce que nous allons à Alger ?

Mais le père Micoulin répondit de nouveau sans se presser :

— Nous arrivons, nous arrivons.

Puis, tout d'un coup, il lâcha les rames, il se dressa dans la barque, cherchant du regard les deux points de repère; & il dut ramer quelques minutes encore, avant d'arriver au milieu des bouées de liège, qui marquaient la place des jambins. Mais, avant de se mettre à retirer les paniers, il resta plusieurs secondes les yeux tournés & fixés du côté de la

Blancarde. Frédéric, en suivant la direction de ses regards, vit distinctement, près des pins, une tâche blanche. C'était Naïs qui était restée sur la terrasse, & dont on apercevait la robe claire. Le père Micoulin eut un imperceptible hochement de tête.

— Combien avez-vous de jambins? lui demanda Frédéric.

— Trente-cinq... Il ne faut pas flâner.

Alors, il saisit la bouée la plus voisine, il tira le premier panier. La profondeur était énorme, la corde n'en finissait plus. Enfin, le panier apparut, avec la grosse pierre qui le maintenait au fond de la mer; et, dès qu'il fut hors de l'eau, trois poissons qui s'y trouvaient pris, se mirent à sauter comme des oiseaux dans une cage. On aurait cru entendre un bruit d'ailes. Dans le second panier, il n'y avait rien. Mais, dans le troisième, se trouvait, par une rencontre assez rare, une petite langouste qui donnait de violents coups de queue. Alors, Frédéric se passionna, oubliant ses craintes, se penchant au bord de la barque, attendant les paniers avec un battement de cœur. Quand il entendait le bruit d'ailes, il éprouvait une émotion pareille à celle du chasseur qui vient d'abattre une pièce de gibier. Un à un, cependant, tous les paniers rentraient dans la barque; l'eau ruisselait, bientôt les trente-cinq y furent. Il y avait au moins dix kilogrammes de poisson dans une corbeille, ce qui est une pêche superbe pour la baie de Marseille, que plusieurs causes & surtout l'emploi de filets à trop petites mailles dépeuplent depuis de longues années.

— Voilà qui est fini, dit le père Micoulin. Maintenant, nous pouvons retourner.

Il avait rangé ses paniers à l'arrière de la façon la plus minutieuse. Mais, quand Frédéric lui vit préparer la voile, il s'inquiéta de nouveau disant qu'il serait plus prudent de revenir à la rame, par un vent pareil. Le vieux haussa les épaules. Il savait ce qu'il faisait. Et, avant de hisser la voile, il jeta encore un regard du côté de la Blancarde. Naïs était toujours là, avec sa robe claire.

Alors, la catastrophe fut subite, comme un coup de foudre. Plus tard, quand Frédéric voulut s'expliquer l'accident, il se souvint que brusquement un souffle s'était abattu dans la voile, puis, que tout avait culbuté dans la mer. Et il ne se rappelait rien autre chose, un grand froid seulement, avec une profonde angoisse. Il devait la vie à un miracle : il était tombé avec les paniers liés ensemble, qui l'avaient soutenu comme sur un radeau. Des pêcheurs ayant vu l'accident, accoururent & le recueillirent, ainsi que le père Micoulin qui se dirigeait déjà en nageant vers la côte.

Mme Rostand dormait encore. On lui cacha le danger que son fils

avait couru. Au bas de la terrasse, Frédéric & le père Micoulin, ruisselant d'eau, trouvèrent Naïs qui avait suivi le drame.

— Quel gredin de sort! criait le vieux. Nous avions ramassé les paniers, nous allions rentrer... C'est du guignon.

Mais Naïs, très pâle, regardait fixement son père.

— Oui, oui, murmura-t-elle, c'est du guignon... Seulement, quand on vire contre le vent, on est sûr de son affaire.

Alors, Micoulin s'emporta.

— Fainéante, qu'est-ce que tu fais là?... Tu vois bien que monsieur Frédéric grelotte... Allons, aide-le à rentrer.

Le jeune homme en fut quitte pour passer la journée dans son lit. Il parla d'une migraine à sa mère. Le lendemain, il trouva Naïs très sombre. Elle refusa de nouveaux rendez-vous; puis, le rencontrant un soir dans le vestibule, elle le prit d'elle-même entre ses bras, elle le serra avec passion. Jamais elle ne lui confia les soupçons qu'elle avait conçus. Seulement, à partir de ce jour, elle veilla sur lui. Puis, au bout d'une semaine, elle commença à douter. Son père allait et venait comme d'habitude; même il semblait plus doux, il la battait moins souvent.

Chaque saison, une des parties des Rostand était d'aller manger une bouillabaisse au bord de la mer, du côté de Niolon, dans un creux de rocher. Ensuite, comme il y avait des perdreaux dans les collines, les messieurs tiraient quelques coups de fusil. Cette année-là, Mme Rostand voulut emmener Naïs, qui les servirait; & elle n'écouta pas les observations du père Micoulin, qui traitait sa fille de propre à rien.

On partit de très bonne heure. Il n'y avait dans la barque que Mme Rostand, Frédéric, Naïs et le père Micoulin. La matinée était d'une douceur charmante. La mer, unie comme une glace sous le blond soleil, déroulait une nappe bleue, du bleu le plus tendre, moiré de nuances délicates; aux endroits où passaient des courants, la mer frisait, le bleu se fonçait un peu, avec une pointe de laque violette, tandis qu'aux endroits morts, le bleu pâlissait, prenait une transparence laiteuse; & l'on eût dit, jusqu'à l'horizon limpide, une vaste pièce de satin déployée, aux reflets changeants. Sur ce lac endormi, la barque glissait mollement.

On aborda sur une étroite plage, à l'entrée d'une gorge. Il y avait là, au fond, une muraille de roches superposées qui abritait du soleil. Et l'on s'installa au milieu des pierres, sur une bande de gazon brûlé, qui devait servir de table.

C'était toute une histoire que cette bouillabaisse en plein air. D'abord, le père Micoulin rentra dans la barque & alla seul retirer ses jambins,

qu'il avait placés la veille. Quand il revint, Naïs avait arraché dans la colline des thyms, des lavandes, un tas de buissons secs suffisant pour allumer un grand feu. Le piquant de cette partie était de laisser le vieux faire la bouillabaisse, la soupe au poisson classique, dont les pêcheurs du littoral se transmettent la recette de père en fils. C'était une bouillabaisse terrible, fortement poivrée, terriblement parfumée d'ail écrasé. Les Rostand s'amusaient beaucoup de la confection de cette soupe.

— Père Micoulin, dit Mme Rostand qui daignait plaisanter en cette circonstance, allez-vous la réussir aussi bien que l'année dernière ?

Le père Micoulin semblait très gai. Il nettoya d'abord le poisson dans l'eau de mer, puis alla chercher une grande poêle, au fond de la barque. Ce fut vite bâclé : le poisson dans la poêle, couvert d'eau, avec de l'oignon, de l'huile, de l'ail, une poignée de poivre, une tomate, un demi verre d'huile ; puis la poêle sur le feu, un feu formidable à rôtir un mouton. Les pêcheurs disent d'ordinaire que le mérite de la bouillabaisse est dans la cuisson ; il faut que la poêle disparaisse au milieu des flammes. Cependant, Micoulin, très grave, coupait des tranches de pain dans un saladier. Au bout d'une demi-heure, il versa le bouillon sur les tranches & servit le poisson à part.

— Allons, dit-il, elle n'est que brûlante.

Et la bouillabaisse fut mangée au milieu des plaisanteries.

— Dites donc, Micoulin, vous avez mis de la poudre dedans?

— Elle est bonne, mais il faut avoir le gosier en fer.

Lui, mangeait tranquillement, avalant une tranche à chaque bouchée. D'ailleurs il témoignait, en se tenant un peu à l'écart, combien il était flatté de déjeuner avec ses maîtres.

Après le déjeuner, on resta là, à l'ombre, en attendant que la grosse chaleur fût passée. Les rochers, éclatant de lumière, avec leurs tons roux, étalaient des ombres noires. Des buissons de chênes verts les tachaient au loin de marbrures sombres, tandis que, sur les pentes, des bois de pins montaient, réguliers, pareils à une armée de petits soldats en marche. Un lourd silence tombait avec l'air chaud.

Mme Rostand avait apporté l'éternel travail de broderie qu'on lui voyait toujours aux mains. Naïs s'était assise près d'elle, en paraissant s'intéresser au va-et-vient de l'aiguille. Mais son regard cherchait son père toutes les minutes. Il faisait sa sieste, allongé à quelques pas. Un peu plus loin, Frédéric dormait lui aussi, sous son chapeau de paille rabattu, qui lui protégeait le visage.

Vers quatre heures, tous deux s'éveillèrent. Micoulin jurait qu'il

connaissait une compagnie de perdreaux, au fond de la gorge. Trois jours auparavant, il les avait encore vus. Alors, Frédéric se laissa tenter, tous deux prirent leur fusil.

— Je t'en prie, criait Mme Rostand, sois prudent... Le pied peut glisser, & l'on se blesse soi-même.

— Ah! ça arrive, dit tranquillement Micoulin.

Ils partirent, ils disparurent tous les deux derrière la haute muraille du rocher. Naïs se leva brusquement & les suivit à distance, en murmurant :

— Je vais voir.

Elle se hâta, les deux hommes avaient déjà disparu. Au lieu de rester dans le sentier au fond de la gorge, elle se jeta à gauche, parmi les buissons, pressant le pas, évitant de faire rouler les pierres. Enfin, au coude du chemin, elle aperçut Frédéric. Sans doute, il avait déjà fait lever une fois les perdreaux, car il marchait rapidement, à demi courbé, prêt à épauler son fusil. Elle ne voyait toujours pas son père. Puis, tout d'un coup, elle le découvrit de l'autre côté du ravin, sur la pente où elle se trouvait elle-même ; il était accroupi, il semblait attendre. A deux reprises, il leva son arme. Si les perdreaux s'étaient envolés entre lui et Frédéric, les chasseurs en tirant pouvaient s'atteindre. Naïs, se glissant de buisson en buisson, était venue se placer, pâle & anxieuse, derrière le vieux.

Les minutes s'écoulaient. En face, Frédéric s'était enfoncé derrière un pli de terrain. Il reparut, il resta un moment immobile. Alors, de nouveau, Micoulin accroupi leva son fusil, ajustant longuement le jeune homme. Mais, d'un coup de pied, Naïs haussa le canon & le coup partit en l'air, avec une détonation terrible, qui roula dans les échos de la gorge.

Le vieux s'était dressé. En apercevant Naïs derrière lui, il saisit son fusil fumant par le canon, comme pour l'assommer d'un coup de crosse! La jeune fille se tenait debout, toute blanche, avec des yeux qui jetaient des flammes. Il n'osa pas frapper, il bégaya seulement en patois, tremblant de rage :

— Va, va, je le tuerai.

Au coup de feu du méger, les perdreaux s'étaient levés, Frédéric en avait abattu deux. Vers six heures, les Rostand rentrèrent à la Blancarde. Le père Micoulin ramait, de son air de brute têtue & tranquille.

V

Septembre s'achevait. Après un violent orage, l'air avait pris une grande fraîcheur. Les jours devenaient plus courts, & Naïs ne s'échappait plus la nuit, en donnant pour prétexte à Frédéric qu'elle était trop lasse, qu'ils prendraient du mal sous les abondantes rosées qui trempaient la terre. Mais comme elle venait chaque matin, vers six heures, & que Mme Rostand ne se levait guère que trois heures plus tard, elle montait dans la chambre du jeune homme, elle restait quelques instants avec lui, l'oreille aux aguets, écoutant par la porte laissée ouverte.

Ce fut l'époque de leurs amours où Naïs témoigna le plus de tendresse à Frédéric. Elle le prenait par le cou, approchait son visage, le regardait de tout près avec une passion, qui lui emplissait les yeux de larmes. Il lui semblait toujours qu'elle allait le perdre, qu'elle le voyait pour la dernière fois. Puis, elle lui mettait vivement une pluie de baisers sur le visage, comme pour protester & dire qu'elle saurait bien le défendre.

— Qu'a donc Naïs ? disait souvent Mme Rostand. Elle change tous les jours.

Elle maigrissait en effet, ses joues devenaient creuses. On aurait dit qu'un feu intérieur la brûlait. La flamme de ses regards s'était encore assombrie. Elle avait de longs silences dont elle sortait en sursaut, comme si elle venait de dormir & de rêver.

— Ma fille, si vous êtes malade, il faut vous soigner, répétait la vieille dame.

Mais Naïs, alors, souriait d'un étrange sourire.

— Oh! non, madame, je me porte bien, je suis heureuse... Jamais je n'ai été si heureuse.

Un matin, comme elle l'aidait à compter le linge, elle s'enhardit, elle osa questionner sa maîtresse.

— Vous resterez donc tard à la Blancarde, cette année ?

— Jusqu'à la fin octobre, répondit Mme Rostand.

Et Naïs demeura debout un instant, les yeux perdus ; puis elle dit tout haut, sans en avoir conscience :

— Encore vingt jours.

Un continuel combat l'agitait. Elle aurait voulu garder Frédéric auprès d'elle, & en même temps, à chaque heure, elle était tentée de lui crier : Va-t'en ! Pour elle, il était perdu ; jamais cette saison d'amour ne recommencerait, elle se l'était dit dès le premier baiser ; même, un soir de sombre tristesse, elle se demanda si elle ne devait pas laisser tuer Frédéric par son père, pour qu'il lui appartint toujours dans la terre ; mais la pensée de le savoir mort, lui si délicat, si blanc, plus demoiselle qu'elle, lui était insupportable, & sa mauvaise pensée lui fit horreur. Non, non, elle le sauverait, il n'en saurait jamais rien, il ne l'aimerait bientôt plus ; seulement, elle serait heureuse de penser qu'il vivait.

Souvent, elle lui disait, le matin :

— Ne sors pas, ne va pas en mer, l'air est mauvais.

D'autres fois, elle lui conseillait de partir.

— Tu dois t'ennuyer, tu ne m'aimeras plus... Va donc passer quelques jours à Aix ou à Marseille.

Lui, s'étonnait de ces changements d'humeur. Il trouvait Naïs moins belle, depuis que son visage se séchait, & une satiété de ces amours originales commençait à lui venir. Il regrettait l'eau de cologne & la poudre de riz des filles qu'il fréquentait à la ville.

« Je le tuerai... Je le tuerai... » Naïs n'entendait que ces mots bourdonner à ses oreilles. La nuit, elle s'éveillait en rêvant qu'on tirait des coups de feu. Elle devenait peureuse, poussait un cri, pour une pierre qui roulait sous ses pieds. A toute heure, quand elle ne le voyait plus, elle s'inquiétait de « monsieur Frédéric ». Et, ce qui l'épouvantait, c'était qu'elle entendait du matin au soir le silence entêté du père Micoulin répéter : « Je le tuerai. » Il n'avait plus fait une allusion, pas un geste, pas un mot ; mais, pour elle, les regards du vieux, chacun de ses pas, sa personne entière disait qu'il tuerait le jeune maître à la première occasion. Seulement, il ne voulait pas être inquiété par la justice. Plus tard, il verrait ce qu'il ferait de Naïs. En attendant, il la traitait à coups de pied, comme un animal qui a fait une faute.

— Et ton père, il est toujours brutal, lui demanda un matin Frédéric, qui fumait des cigarettes dans son lit pendant qu'elle allait et venait dans la chambre, mettant un peu d'ordre.

— Oui, oui, répondit-elle, il devient fou.

Et elle montra ses jambes toutes noires de meurtrissures. Puis, elle répéta ces mots qu'il disait parfois d'une voix assourdie :

— Ça finira, ça finira.

Dans les premiers jours d'octobre, elle devint encore plus sombre. Elle avait des absences, remuait les lèvres, comme si elle se fût parlé tout bas. Frédéric l'aperçut plusieurs fois debout sur la falaise, ayant l'air d'examiner les arbres autour d'elle, mesurant d'un regard la profondeur du gouffre. A quelques jours de là, il la surprit avec Toine, le bossu, cueillant des figues, dans un coin de la propriété. Toine venait aider Micoulin, quand il y avait trop de besogne. Il était sous le figuier, et Naïs, montée sur une grosse branche, plaisantait ; elle lui criait d'ouvrir la bouche, elle lui jetait des figues, qui s'écrasaient sur sa figure. Le pauvre être ouvrait la bouche, fermait les yeux avec extase ; & sa large face exprimait une béatitude sans bornes. A deux autres reprises, Frédéric crut s'apercevoir que Naïs se montrait très douce pour le bossu ; elle le laissait s'approcher, sans le chasser comme elle faisait auparavant, ce qui le gonflait d'une telle joie qu'il semblait se redresser & grandir. Certes, Frédéric n'était pas jaloux, mais il ne put s'empêcher de la plaisanter.

— Toine se jetterait dans le feu pour nous, dit-elle de sa voix brève. Il ne faut pas le maltraiter, on peut avoir besoin de lui.

Toine continua de venir presque chaque jour à la Blancarde. Il travaillait sous les oliviers, sur la falaise, à creuser un étroit canal pour mener les eaux à l'autre bout de la propriété, dans un jardin maraîcher qu'on tentait d'établir. Parfois Naïs allait le voir travailler ; & ils causaient vivement tous les deux. Il fit tellement traîner cette besogne, que le père Micoulin finit par le traiter de fainéant & par lui allonger des coups de pied dans les jambes, comme à sa fille.

Il y eut deux jours de pluie. Frédéric, qui devait retourner à Aix la semaine suivante, avait décidé qu'avant de partir il irait donner en mer un coup de filet avec le père Micoulin. Devant la pâleur de Naïs, il s'était mis à rire, en disant que cette fois il ne choisirait pas un jour de mistral. Alors, la jeune fille, puisqu'il partait bientôt, voulut lui accorder encore un rendez-vous la nuit. Vers une heure, ils se retrouvèrent sur la terrasse. La pluie avait lavé la terre, une odeur puissante sortait des verdures rafraîchies. Lorsque cette campagne si desséchée se mouille profondément, elle prend une intensité de couleurs & de parfums extraordinaires : les terres rouges saignent, les pins ont des reflets d'émeraude, les rochers laissent éclater des blancheurs de linges fraîchement lessivés. Mais, dans la nuit, les amants devinaient seulement cette nouvelle jeunesse de la campagne & n'en goûtaient que les senteurs décuplées.

L'habitude les mena sous les oliviers. Frédéric s'avançait vers celui qui avait abrité leurs premiers baisers, tout au bord du gouffre, lorsque

Naïs, comme revenant à elle, le saisit par les bras, l'entraîna loin du bord, en disant d'une voix effrayée :

— Non, non, pas là !

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-il.

Elle balbutiait, elle finit par dire qu'après une pluie comme celle de la veille, la falaise n'était pas sûre. Elle ajouta :

— L'hiver dernier, un éboulement s'est produit là-bas.

Ils s'assirent plus en arrière, sous un autre olivier. Ce fut leur dernière nuit d'amour. Naïs avait des étreintes inquiètes. Elle pleura tout d'un coup, sans vouloir dire pourquoi elle était ainsi secouée. Puis, elle tombait dans des silences pleins de froideur. Et comme Frédéric la plaisentait sur l'ennui qu'elle éprouvait maintenant avec lui, elle le reprenait follement dans ses bras, en murmurant :

— Non, non, ne dis pas cela... Je t'aime trop... Mais, vois-tu, je suis malade, cette nuit. Et puis, c'est fini, tu vas partir... Ah ! mon Dieu, c'est fini...

Il eut beau chercher à la consoler, en lui disant qu'il reviendrait de temps à autre, & qu'au prochain automne, ils auraient encore deux mois devant eux ; elle hochait la tête, elle sentait bien que c'était fini. Leur rendez-vous s'acheva dans un silence embarrassé ; ils regardaient la mer, Marseille qui étincelait, le phare de Planier qui brûlait solitaire & triste ; peu à peu, une mélancolie leur venait de ce vaste horizon. Quand Frédéric, vers trois heures, quitta Naïs & qu'il l'embrassa, il la sentit toute grelottante, toute glacée entre ses bras.

Le jeune homme ne put dormir. Il lut jusqu'au jour, & tout enfiévré d'insomnie, il se mit à la fenêtre, dès que l'aube parut. Justement, le père Micoulin allait partir pour retirer ses jambins. Comme il passait sur la terrasse, il aperçut le jeune maître en levant la tête.

— Eh bien ! monsieur Frédéric, ce n'est pas ce matin que vous venez avec moi ? demanda-t-il.

— Ah ! non, père Micoulin, répondit le jeune homme ; j'ai trop mal dormi... Demain, c'est convenu.

Le méger s'éloigna en traînant les jambes. Il lui fallait descendre et aller chercher sa barque au pied de la falaise, juste sous l'olivier qui avait abrité les amours de sa fille. Quand il eut disparu, Frédéric, en levant les yeux, fut étonné de voir Toine déjà au travail ; il se tronvait près de l'olivier, une pioche à la main, réparant l'étroit canal que les pluies avaient crevé. L'air était très frais, il faisait bon à la fenêtre. Le jeune homme rentra dans sa chambre pour rouler une cigarette. Mais

comme il revenait lentement s'accouder, un bruit épouvantable, un grondement de tonnerre, se fit entendre ; & il se précipita.

C'était un éboulement. Il vit seulement Toine qui se sauvait en agitant sa bêche, dans un nuage de poussière. Au bord du gouffre, le vieil olivier aux branches énormes s'enfonçait, tombait tragiquement dans la mer. Un rejaillissement d'écume montait. Cependant, un cri terrible avait traversé l'espace. Et Frédéric aperçut alors Naïs, qui, sur ses bras raidis, dans un élan de tout son corps, se penchait au-dessus du parapet de la terrasse, pour voir ce qui se passait au bas de la falaise. Elle restait là, immobile, allongée, les poignets comme scellés dans la pierre. Mais elle dut avoir la sensation que quelqu'un la regardait par derrière, car elle se tourna, elle cria en apercevant Frédéric :

— Mon père, mon père !

Une heure après, en déblayant les décombres, on trouva, sous les pierres, le corps de Micoulin horriblement mutilé. Toine, tremblant, racontait qu'il avait failli être entraîné ; & tout le pays déclarait qu'on n'aurait pas dû faire passer un ruisseau là-haut, à cause des infiltrations. La mère Micoulin pleura beaucoup. Naïs accompagna son père au cimetière, les yeux secs & enflammés, ne pouvant trouver une larme.

Cependant, le lendemain de l'accident, Mme Rostand avait absolument voulu rentrer à Aix. Frédéric fut très satisfait de ce départ, en voyant ses amours dérangées par ce drame horrible ; d'ailleurs, décidément, les paysannes ne valaient pas les filles de la ville. Il reprit son existence. Sa mère, touchée de l'effort qu'il avait fait pour lui tenir compagnie à la Blancarde, lui accorda une liberté plus grande. Aussi passa-t-il un hiver charmant, faisant venir des dames de Marseille, qu'il hébergeait dans une chambre louée par lui, au faubourg. Il découchait, ne rentrait dans le grand hôtel froid de la rue du Collège qu'aux heures où sa présence était absolument nécessaire. Il avait résolu le problème de satisfaire sa famille, tout en ne se gênant en rien. Et il espérait bien que son existence coulerait toujours ainsi.

A Pâques, M. Rostand dut aller à la Blancarde. Frédéric trouva un prétexte pour ne pas l'accompagner. Quand l'avoué revint, il dit, au déjeuner :

— Naïs se marie.

— Bah ! s'écria Frédéric, un peu étonné.

— Et vous ne devineriez jamais avec qui, continua M. Rostand. Elle m'a donné de si bonnes raisons...

Naïs épousait Toine, le bossu. Comme cela, rien ne serait changé à

la Blancarde. On garderait pour méger Toine, qui prenait soin de la propriété depuis la mort du père Micoulin. Frédéric écoutait tout cela avec un petit sourire gêné. Puis, il trouva lui-même l'arrangement très heureux pour tout le monde.

— Naïs est bien vieillie, bien enlaidie, reprit M. Rostand. Je ne la reconnaissais pas. C'est étonnant comme ces filles, au bord de la mer passent vitent... Elle était très belle, cette Naïs.

— Oh ! un déjeuner de soleil, dit Frédéric, qui acheva tranquillement sa côtelette.

ÉMILE ZOLA.

GLOIRE EN TOC

—

Il est toujours intéressant d'étudier comment une renommée s'établit à Paris.

Il ne s'agit pas, pour trouer d'un coup de coude la tourbe compacte des obscurs & des lutteurs, de travailler ferme, de peiner dur en des veilles fiévreuses; il s'agit d'arriver à un moment donné, d'être mis en relief par une circonstance absolument étrangère à votre personnalité.

Si vous tapez dans l'œil d'un journaliste influent qui, pour vous, consente à emboucher une trompette retentissante, vous êtes sacré grand homme du jour au lendemain, vous passez sans crier gare de la benoîte notoriété qui vous berçait à la fulgurante & crue lumière de la célébrité !

Ce phénomène vient de se produire encore une fois : un écrivain dont le nom était à peu près ignoré hier, est désormais fiché en vedette sur la cote du marché parisien. M. Maurice Rollinat a été tiré des limbes: il plane, il est admis.

Depuis de longues années M. Rollinat clamait ses vers dans les brasseries du Quartier-Latin, où ils étaient appréciés, nous assurent les chroniqueurs.

Il s'est trouvé là côte à côte avec Harry Alis, Antony Blondel, Émile Goudeau, Tancrède Martel & d'autres encore, qui marchent, phalange drue, à l'assaut des gloires acceptées. Ils ont tous du talent, du nerf, une outrance psychologique qui les incite à rendre les fièvres de notre existence contemporaine. Ils sont naturalistes en un sens, quoique l'un d'eux, Félicien Champsaur, ne semble point pénétré pour Émile Zola d'une tendresse bien profonde.

L'on commence à compter avec eux : des journaux ont été cléments à leurs débuts, et, ce qui mieux vaut, les ont priés de passer à la caisse.

Cependant personne d'entre eux, sauf M. Goudeau dont le talent est hors pair, n'est en possession d'une renommée indiscutable. Le seul Maurice Rollinat est en scène : un parterre d'écrivains & de reporters le contemple, bouche bée, disant la coupe de ses vêtements, notant ses gestes, & si sa petite santé continue à être excellente.

Vous savez l'aventure : M. Rollinat, qui était un *jeune* malgré ses trente-quatre automnes, est invité l'un de ces soirs derniers chez Mme Sarah Bernhardt. Il entre dans le salon avec une pose lamartinienne, passe dans une hirsute chevelure une longue & maigre main de squelette, puis se met à débiter d'une voix caverneuse des poésies macabres, accompagnées d'une musique de cimetière.

Il faut croire que c'était surprenant, car Dona Sol se déclare émerveillée : Rollinat lui a ouvert des horizons où elle se pâme, les invités se récrient, & M. Albert Wolff, qui était de la fête, monte à la tribune du *Figaro* & y sonne un boniment enflammé en l'honneur de l'astre naissant.

Le branle était donné.

Les autres feuilles ne veulent pas rester en arrière d'informations : voilà tout Paris pendu à la « patte de lièvre » de Rollinat; c'est une traînée de poudre.

Un à un les gazetiers palpent sa garde-robes, fouillent ses armoires, insinuent leur nez dans ses intimités les plus secrètes, puis quand leur inquisition s'est lassée, ils nous le montrent apothéosé, enguirlandé de légendes, lui qui, vingt-quatre heures auparavant, n'eût peut-être pas déniché un éditeur assez galant pour patronner ses débuts.

Car Maurice Rollinat est un véritable débutant.

Il a donné autrefois un volume « *Dans les brandes* » qui a passé inaperçu. Dans quelques semaines seulement il se présentera avec sa prime-œuvre, les *Névroses*. Des fragments en ont été publiés déjà par le *Figaro* & le *Voltaire*. Ils n'ont rien d'extraordinaire.

On s'attend, en lisant ces morceaux autour desquels a mugi une si furieuse réclame, à éprouver des sensations neuves, & l'on craint le « petit souffle » dont parle l'Écriture. Eh bien ! c'est une déception.

L'auteur de *Mademoiselle Squelette* a lu Baudelaire & Edgar Poe. Il est comme eux épris du mystique, du charme troublant de l'au-delà : l'horreur des sépulcres ouverts & des songes nocturnes a laissé une moiteur sur son front ; mais cette émotion de l'infini n'a-t-elle point battu dans la poitrine de celui qui effeuilla les *Fleurs du Mal ?*

Oh ! qu'il est redoutable, ce Baudelaire !

A celui qui l'a médité il reste une sorte de bourdonnement dans la cervelle. Les conditions de la vie morale sont altérées : l'intelligence, au lieu de percevoir la réalité du monde, cède à un cauchemar. Des formes rôdent çà & là ; ces formes se rejoignent, ébauchent des chimères qui se meuvent à leur tour ; celui qui se laisse aller à leur vague & impérieuse attirance se sent dominé, enlacé, hypnotisé. Il s'essaie alors à fixer sur le papier le tableau qui l'obsède, croit à une inspiration personnelle, et n'arrive en fin de compte qu'à exprimer ce qu'un autre, ce que l'Autre a exprimé avant lui.

Tel est le cas de M. Rollinat. L'étrangeté & l'énormité baudelairiennes l'ont fasciné, & de bonne foi, il a redit les vers qui depuis vingt ans chantent en nos mémoires.

Il paraît que Maurice Rollinat possède un art particulier de débiter sa poésie. Possible, mais encore faut-il que l'impression persiste à la lecture, & cette impression je ne l'ai nullement éprouvée.

Conçoit-on, d'ailleurs, une littérature vouée au macabrisme?

Faire grimaces des têtes de morts, entrechoquer des fémurs, montrer sous la blondeur lunaire des squelettes sérénadant leurs belles, c'est très bien... comme fantaisie.

Ériger le mortuaire en dogme, graver sur une pierre tombale le Credo littéraire, c'est de l'enfantillage, c'est du romantisme démodé, ni plus ni moins que rapières, mâchicoulis, échelles de soie & couleuvrines.

L'avenir est ailleurs. Victor Hugo a donné le plus prodigieux coup d'aile qui ait frissonné sous le vaste ciel, mais ceux qui l'ont suivi se sont platement embourbés.

Nous sommes, nous autres, d'une génération qui réclame des œuvres robustes & nous préférons celui qui erre sous les frondaisons profondes, à celui qui s'en va, la prunelle mélancolique, noctambuler par les cimetières!

FRANTZ MAHUTTE

—

POÉSIES

PREMIER JANVIER

—

En avant! beaux esprits, tournez vos compliments,
Courbez vos fronts aussi vides que vos paroles;
Dites ces phrases qui, faites depuis cent ans,
Sur vos lèvres de fous semblent encore plus folles.

C'est le jour consacré. Dans un baiser fiévreux,
Sur le coup de minuit l'amoureuse se dresse,
Et, le regard empli d'un espoir bienheureux,
Souhaite à son amant un nouvel an d'ivresse.

Le bébé rose & blond, levé de grand matin,
En grimpant comme un chat sur le lit de sa mère,
Récite un compliment d'un petit air mutin.

Et le vieillard, saisi d'une pensée amère,
Entendant tous ces cris, ces souhaits & ce bruit,
Dit, en hochant la tête, « Encore une qui fuit! »

ÉDOUARD LEVIS

—

STERCORAIRES

—

A la face du ciel, chez les peuples du Gange,
Toutes les saletés des villes sans égout
— Pour la mouche & le vers délicieux ragoût —
Bavent sur le pavé leur innommable fange.

Des tas de détritus & des déjections
Blondes, où luit parfois la blancheur des cadavres,
Forment des continents de caps mous & de hâvres
Qu'un liquide puant baigne d'infections.

Bouses, fumiers malsains, carcasses & charognes
Braisillent au soleil qui fait fumer leur jus.
Les vautours vidangeurs & les aigles goulus
Disputent ce festin aux macabres cigognes.

Puis, repus de poisons, loin des lieux habités
Ils cherchent pour mourir les hauts monts solitaires.
— Les poètes aussi, pareils aux stercoraires,
Mangent les excréments des boueuses cités.

Les intestins chargés de pourriture humaine,
Dont le venin leur brûle & leur corrompt le sang,
Sur leurs Himalayas ils crèvent en poussant
Un effroyable cri de douleur & de haine.

IVES GILBERT

LE NOËL DU PAUVRE

—

Noël! Noël!... La nuit repose. Des cieux lourds,
Lentement, sourdement, tombe, tombe la neige,
O linceul! Et la bise en grand tumulte assiége
Les toits emmitouflés dans leur morne velours.

Le ciel est noir. — Au bas la rue est claire & gaie.
Noël! Noël! Chacun s'envole aux réveillons...
« Regarde, sœur, — disait un pauvret en haillons —
« Le bel arbre aux jouets brillants! » Elle bégaie :

« Près de leur mère vois ces enfants, beaux, heureux...
« Ni faim, ni larmes! C'est Noël toujours pour eux. »
« Comme il fait froid, ô sœur, & tristes dans nos bouges! »

Mais soudain un carrosse, en son élan mortel,
A renversé l'enfant, — & comme des fleurs rouges,
Sur la neige éclata son sang. — Noël! Noël!

THÉO HANNON

AVRIL

—

Quand avril, habillé de rose,
Émoustille les amoureux,
Mon pauvre cœur devient morose,
C'est un souvenir douloureux.

Ils suivent les sentiers ombreux,
Riant, chantant, pleurant sans cause.
Moi, je vais, sombre & ténébreux,
Où ma mie à jamais repose.

Soudain, bercé d'un fol espoir,
Joyeux, je m'arrête & crois voir
Les traits de la chère endormie.

Rêve charmant, triste réveil !
Je prends les rayons du soleil
Pour les cheveux blonds de ma mie.

GEORGES VICAIRE

—

DIALOGUES DES MORTS

POUR FAIRE SUITE A CEUX DE LUCIEN

—

Sous ce titre, la JEUNE BELGIQUE *donnera une suite de pochades du même genre qui alterneront avec LES BLESSÉS DE SEPTEMBRE, silhouettes académiques dont les premières, abominablement méchantes, paraîtront dans nos prochaines livraisons. Écrites par tout un groupe de rédacteurs, ces fantaisies ne seront signées que de la tête de mort, embléme académique et sépulcral.*

—

La scène se passe dans le grand salon de Pluton. La salle, tendue de crèpe noir, est plongée dans une sorte de pénombre bleue ; quelques chouettes, perchées sur le dossier de fauteuils en bois de sapin, causent entre elles. Sur le rebord de la fenêtre, un vieux corbeau lit les œuvres d'Edgar Poe, tandis que deux squelettes jouent au saute-mouton.

En l'an futur 1900.

I

BERNAYS

Tiens ! n'est-ce pas l'ami Vaughan que je vois entrer dans l'asile des morts ? Je parie que cette vieille bête de Caron...

BEAUMARCHAIS

Présent !

BERNAYS

... l'aura laissé monter dans sa barque, de peur d'être refroidi par une cartouche Gaupillat.

VAUGHAN

(Il entre en se tordant de rire.)

Ah! ah! non, là, vrai! ils sont impayables. Ah! ah! ces médecins! et Van Maldeghem! & Demeure! & la petite Raskart! & le ranz des vaches Pfister! Ah! ah! Tiens! bonjour Guillaume, comment vas?

BERNAYS

Fulton Robert, & toi?

VAUGHAN

Ah! mon vieux, j'ai eu une rude idée de t'assassiner! mais là, une rude idée! Figure-toi qu'on m'a poursuivi, arrêté, trrrainé devant la cour d'assises... du Brabant, s'il vous plaît! Et ces diables de journaux m'ont mis dedans, mon bon, en plein. Ils commencent par m'annoncer que je serai jugé lorsqu'on aura achevé le nouveau palais de justice; car on...

BEAUMARCHAIS

(visiblement agacé.)

Présent, vous dis-je.

VAUGHAN

... bâtit un palais de justice, tu sais. J'étais tranquille pour le reste de mes jours; on m'apportait du *Globe* de bons petits plats; je commençais à engraisser...

BRILLAT-SAVARIN

L'obésité entraîne avec elle le dégoût pour la danse...

VAUGHAN

Qu'est-ce que cette grosse andouille? *(Il tape sur le ventre de Brillat-Savarin.)* ... je commençais à engraisser, tandis que ce brave Van Maldeghem s'amincissait à chercher le mobile du crime. Eh bien, mon cher, ils n'ont pas attendu & m'ont jugé dans cette ignoble boîte de la rue de Ruysbroeck... A propos, est-ce que je t'ai sérieusement fait mal?

BERNAYS

Mais non, mais non, mon vieux camarade! Tu as un chic pour vous coucher! Non, j'ai éprouvé une agréable fraîcheur dans les moëlles, & je me suis étalé. Par exemple, je voudrais bien savoir par où j'ai saigné.

J'ai lu dans l'*Étoile belge* (que Mégère a bien voulu me passer) que Guillery penche pour la nuque & Vleminckx pour le nez.

VAUGHAN

Ah ! ah ! mais tu as carrément saigné des deux côtés, voilà le hic.

BERNAYS

Et les médecins?

VAUGHAN

Oh ! ceux-là, je te les recommande ; une scène, mon ami, une scène Appelle donc M. Poquelin.

BERNAYS

Poquelin ! Poquelin ! Eh ! tapissier !

SGANARELLE
(Entrebaillant la porte)

Messeigneurs, mon maître est en conversation avec M. Van Isegham, qui fait suspendre ses rideaux.

BERNAYS

Appelle-le tout de même, animal !

II

MOLIÈRE

(Il entre gravement en tirebouchonnant sa perruque, & salue d'un air narquois.)
Messieurs, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire.

BERNAYS

Assieds-toi, mon ami.

MOLIÈRE
(se cabrant.)

Eh ! l'amitié demande un peu plus de mystère.

VAUGHAN

Allons, c'est bon ! tu nous embêtes avec ton français de cathédrale.

MOLIÈRE

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut!

BERNAYS

Voyons, messieurs, mes chers amis...

LA FONTAINE

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose!

FENAYROU

(Il entre en brâmant à la cantonade.)

Tuyaux de plomb! Faut pas de tuyaux de plomb?

BERNAYS

Poquelin, as-tu lu le *Journal des Tribunaux?*

MOLIÈRE

Il me fut lu hier dans une compagnie.

BERNAYS

Sais-tu bien que la cour d'assises du Brabant t'a éclipsé net? Des médecins adorables, mon cher!

RABELAIS

Et m'esbahyz grandement d'ung tas de folz philosophes & medicins qui perdent le temps; car ilz ny font que rauasser & mieulx leur vauldroit se frotter le ventre, que de perdre ainsy le temps à disputer de ce dont ilz ne sçauent l'origine.

LE BIBLIOPHILE JACOB

(avec volubilité.)

François. Rabelais. *Pantagruel*, livre 1er, chapitre XXXIII, page 121, édition Ledentu.

VAUGHAN

Ah! ça, mais! ils rabachent donc tous, ces génies. Un imbécile plutôt; qu'on m'amène un imbécile!

CHARLES POTVIN

Présent!

VAUGHAN

Je te disais donc, mon cher Bernays, que ces médecins...

VICTOR HUGO

(Il entre au son des trompettes de Jéricho qui jouent MALBROUCK.*)*

Bon appétit, messieurs!

VAUGHAN

... que ces médecins...

VICTOR HUGO

(Il pousse un rugissement.)

. . . . . Il n'est pas d'animal,
Pas de corbeau goulu, pas de loup, pas de chouette,
Pas d'oison, pas de bœuf, pas même de poète,
Pas de mahométan, pas de théologien,
Pas d'échevin flamand, pas d'ours & pas de chien,
Plus laid, plus chevelu, plus repoussant de formes,
Plus caparaçonné d'absurdités énormes,
Plus hérissé, plus sale & plus gonflé de vent
Que cet âne bâté qu'on appelle un savant!

(Bernays, Beaumarchais, Vaughan, Brillat-Savarin, Sganarelle, Molière, Fenayrou, La Fontaine, Rabelais, le bibliophile Jacob & Charles Potvin s'évanouissent, foudroyés. L'obscurité se fait soudaine & sur le rebord de la fenêtre, seul, le vieux corbeau lit les œuvres d'Edgar Poe.

L'HUISSIER GUIOT

Silence!

REVUE DES LIVRES

—

CONFUCIUS, par *Louis Hymans*. — Un vol. Bibl. Gilon, 60 cent.

La besogne du critique, aujourd'hui fort simplifiée, consiste à deviner ce que l'écrivain pense de son livre. Or, dans la pensée de M. Louis Hymans, *Confucius* n'est autre chose qu'une autobiographie.

Ne riez pas. S'élever à soi-même un petit bronze n'est pas une action tant sotte & tant blâmable. C'est d'un homme prudent & bien avisé. Pour l'avoir oublié, feu certains académiques, — mourir est leur seule manière d'être un feu — furent cruellement désappointés, qui, aujourd'hui encore, de malerage de n'être point statués, gémissent lugubrement, la nuit, dans les cheminées.

Oui, une autobiographie.

Écoutez cette description du tempérament chinois : « On se demandera quel est le secret de la vaste influence de Confucius. La réponse est facile. Il était Chinois & ses leçons étaient appropriées au caractère de la nation. L'esprit des Mongols, essentiellement flegmatique & positif, répugne à tout examen des choses abstraites, & leurs habitudes calmes & placides excluent les exagérations des tempéraments ardents. Une morale très simple & de gros bon sens, suffisait donc aux besoins d'un peuple qui n'avait qu'une très vague idée de la vie future. »

Ces Chinois-là, ce sont des Belges.

Le milieu nettement déterminé, M. Hymans se met en scène sous le pseudonyme de Confucius : « Ses talents avaient attiré l'attention, & peu de temps après son mariage, on lui offrit le poste de gardien des entrepôts de blé. La nécessité de gagner sa vie l'obligea d'accepter ces fonctions, & il fut promu à la fonction de conservateur des domaines publics. »

On ne saurait croire jusqu'où cette nécessité de gagner sa vie entraîna le philosophe... Confucius. Cette nécessité lui fit accepter un siège à la Chambre des représentants de Pékin, une place de membre correspondant de l'Académie du Céleste Empire, de membre honoraire de l'Académie d'Anvers, ville très mandarine, le crachat d'officier de l'Ordre de Léopold, la rédaction en chef de l'*Écho du Parlement*, de l'*Office de Publicité*, une correspondance de *la Meuse*,

qui, notoirement, sont organes chinois ; plus une foule de sinécures dans une foule de commissions, qui sont là-bas des associations d'écrevisses pour le progrès à reculons. Oh ! la dure nécessité de gagner sa vie !

C'est pendant qu'il se distendait à occuper toutes ces places, que Confucius eut un fils. « Confucius jouissait à ce point de l'estime publique, que le prince régnant, à la nouvelle de cet heureux événement, lui fit présent d'une carpe. Cette circonstance lui fit donner le surnom de *Li*, qui veut dire carpe en chinois. »

On voit que M. Hymans, — & c'est là une forte preuve de sincérité — relate jusqu'aux épigrammes qui le piquèrent. En effet, offrir une carpe à un homme aussi prodigieusement disert que Louis Hymans, cela veut dire, en bon chinois belge : taisez-vous ! ô Li, Li Hymans, avouez-moi que Léopold II eut, en cette circonstance, beaucoup d'esprit !

Il est un point cependant où la franchise de l'autobiographie hésite. « Confucius, dit-il, perdit sa mère en l'an 528 avant J.-C., & ce deuil mit fin à ses fonctions administratives. D'après une antique loi de la Chine, à peu près tombée en désuétude, les enfants étaient obligés de renoncer à tout emploi quand ils perdaient leur père ou leur mère. Confucius, impatient de rétablir dans sa patrie l'observation de cette vieille coutume, ressuscita pour son compte cette prescription. » Cette fois-ci, ô Li, Li Hymans, l'autobiographie disparaît, et nous sommes en Chine.

DU SAINT-GOTHARD A SYRACUSE, par *Émils Cauderlier*. — Un volume. Paris. Dentu. 3 fr. 50.

De M. Louis Hymans, qui écrit d'exécrables notes de voyage, à M. Émile Cauderlier qui en écrit de très attachantes, la transition me semble très douce, d'extrême à extrême. Très originalement, M. Cauderlier a rompu avec les admirations classiques du touriste en Italie. Quand des choses réputées belles ne lui ont rien dit, il l'avoue, & quand il découvre une beauté où d'autres n'en soupçonnent guère, il ose l'avouer encore. Pour faire cela simplement, sans iconoclastie ni bravade, il faut presque de l'héroïsme. M. Cauderlier qui brosse quand il le veut des morceaux de style, me semble attiré surtout par les détails nets, précis, dont l'enchaînement peut seul donner une ossature aux livres.

CINQUANTE ANS DE LIBERTÉ, T. IV. HISTOIRE DES LETTRES, par *Charles Potvin*. — Un vol. Bruxelles. Weissenbruch. 20 fr.

Ce livre n'est point payé à M. Potvin.

Puisque « la nécessité de gagner sa vie » ne le forçait pas à l'écrire, M. Potvin est inexcusable.

Ce n'est pas même un livre, mais une indigeste table des matières. Pas une idée d'ensemble, pas une apparence de méthode. Rien que des noms & des titres faisant cortège. La théorie des milieux inappliquée ; nulle étude des influences étrangères ; l'essence du romantisme belge — indéfinie ; à plaisir écartées, les

causes de notre avortement littéraire. Une espèce d'appel nominal des prosateurs & des poètes.

Ajoutez à ces défauts de conception, des haines politiques qui égarent & des jalousies littéraires qui rêvent d'être perfides. M. Potvin — je le dis avec d'autant plus de franchise que je partage, en les exagérant encore, ses convictions politiques, — à force de mêler la politique à la littérature, est devenu le plus bel exemple d'intolérance artistique, une manière de bigot libre-penseur. « Êtes-vous franc-maçon? demandait-il un jour à un jeune poète qui lui présentait une pièce de vers. Cette question semble absurde au premier abord. Mais en y songeant bien, elle est d'une ingénieuse logique. Lire une longue pièce de vers pour apprécier le talent d'un écrivain, & même après cette lecture, n'avoir pas d'opinion sienne, c'est décourageant. Au contraire, poser au jeune rimeur cette question : « Êtes-vous maçon? » est un beaucoup plus bref procédé. — Oui? Vous êtes un génie! — Non? Vous êtes un croûtard! Or, quand on est Charles Potvin, il faut être avare de son temps.

C'est dans cet esprit étroit & partial qu'il écrit son livre. Un auteur a-t-il des attaches catholiques, rien de lui ne vaut. Et la prose de M. Potvin prendra des attitudes dédaignantes, qui parfois atteignent un comique inattendu. Savez-vous comment M. Potvin apprécie Octave Pirmez?

Le genre de M. Pirmez, ose-t-il écrire, *ne se soutient que par la clarté, à défaut de grandeur.*

Telle est l'opinion de M. Potvin sur Octave Pirmez, ce pur & harmonieux styliste que la royale amplitude de ses phrases & leur envolée imaginative ont fait comparer à Châteaubriand. Tout cela, M. Potvin d'ailleurs ne l'ignore point; mais il se cramponne à son principe : tout ce qui est catholique est mal écrit. Puisque M. Potvin tient beaucoup à l'emploi du mot catholique, nous dirons, en retournant sa formule comme une tortue : Il n'y a de catholique que ce qui est mal écrit. Mais alors vous même, M. Potvin, vous n'êtes pas aussi libéral que vous le pensez.

J'ai parlé de jalousies littéraires. Jugez :

Edmond Picard, l'écrivain de race de *La Forge Roussel,* est étranglé dans le nœud coulant de cette critique : « ... Ne trouvant aucune ouverture à la carrière littéraire, aucune satisfaction dans la carrière politique, il était devenu un de nos premiers avocats. Mais il avait gardé *le goût* des lettres. »

Quant à Camille Lemonnier, le premier de nos écrivains, cette expansive et forte nature d'artiste, le rutilant peintre du *Mâle,* l'âpre sculpteur de phrases du *Mort,* celui dont Léon Cladel a dit que les livres sont « noirs comme les enfers & rouges comme les batailles de la Bible », M. Potvin (Charles) nous apprend que *son observation ne va pas bien loin,* que son art lui fait oublier *la sûreté de l'étude* & la *chasteté du style,* qu'enfin il a essayé de percer je ne sais quelle impasse par un *genre à la mode : Le Mâle.*

Cet indigeste livre est écrit dans une langue qui oscille entre le barbarisme

et la charade. Lisez cet amphigourique morceau où M. Potvin s'assied sur un encensoir : « ... Bientôt les transes qui centuplent l'amour conjugal auprès d'un it de malade me firent commencer *En Famille,* qu'achevèrent l'espoir d'un premier enfant & *le bonheur d'être père, que devait compléter dix ans après un malheur cruel.... Aucun succès ne m'a manqué :* amitiés viriles, estimes sérieuses, critiques sincères ou passionnées, haines politiques, *Prix quinquennal!* Aucun, excepté celui qui nous a échappé à tous, l'intérêt constant, l'attention soutenue d'un *public nombreux d'acheteurs!* »

Cette chaotique compilation a valu à son auteur une humiliante mésaventure. Comme M. Potvin s'occupait à dresser une table alphabétique des écrivains belges, avec leur profession en regard, il voulut ajouter à son nom : *Poète, rentier.* Mais une main vengeresse & douce, despotique comme la volonté, la main de l'ironique & lumineuse Muse de Banville, contraignit le grimaud à se rédiger ainsi : *Charles Potvin, rentier, poète.*

L'AIGUILLEUR, par *Henri Nizet.*

C'est avec un soupir de soulagement que je m'ensauve de cette cuistrerie pour souhaiter la bienvenue à l'un de nos plus méritants jeunes écrivains. Depuis un an déjà, je suivais attentivement M. Nizet dans des articles de l'*Europe. L'Hypothèse psychique,* & le *Bazar* m'avaient surtout arrêté. Il s'y révélait un styliste en pleine possession de lui-même, sollicité par toutes les intensités modernes. Ces qualités maîtresses sont saillantes dans l'*Aiguilleur,* où s'annonce aussi un observateur. Préparé comme il l'est, M. Nizet nous doit maintenant une œuvre d'haleine plus longue, qui lui assure aux yeux du grand public, une place de choix, — méritée.

JACQUES GERVAIS, comédie en 4 actes, par *Louis Claes.* — Un vol. Bruxelles. Félix Callewaert, 2 fr. 50.

Une chose me frappe : en Belgique comme en France, la nouvelle génération littéraire, si vivace & si remuante dans le roman & la poésie, n'aborde guère le théâtre. Certes, les qualités même du romancier naturaliste deviennent presque des défauts à la scène, & les écrivains de l'école nouvelle semblent reconnaître par leur abstention qu'il n'ont pas le tempérament dramatique.

Eh bien, je crois ces craintes exagérées. Il suffit d'oser, comme l'a fait l'auteur de *Jacques Gervais,* une comédie fortement charpentée, au dialogue souvent spirituel & dramatique, d'une littérature pas assez déguisée même, reproche honorable pour un dramaturge. Les personnages sont étudiés avec un soin rare, une passion quelquefois heureuse. Plus que Gervais, largement conçu sans doute, mais qui n'est pas neuf, nous aimons les personnages de Du Reux et d'Adrienne, d'une réelle humanité.

Je regrette vivement que M. Claes se soit cru obligé d'attaquer dans sa pièce l'auteur du *Mâle,* qu'il n'a point le droit de juger, de cette façon, ni sur les planches.

MÉNAGES PARISIENS, par *Alain Bauquenne*. — Un vol. Paris, Ollendorff. 3 fr. 50.

Ceci est un mets vraiment parisien, comme l'annonce le titre, qui, — chose méritoire pour un titre — ne ment pas. Dans cette suite de nouvelles rapides, écrites de brio, pirouettantes d'esprit, & parfois attendries, l'auteur se présente au public boulevardier flanqué, à gauche, de Gustave Droz, à droite, d'Eugène Chavette. Si *Les Coccinelles* font penser à l'*Omelette, Totote (Extrait des mémoires d'un père)*, rappelle la verve tout de go, le primesaut bon enfant, le rire large du *Père d'Adolphe*. Ajoutons qu'Alain Bauquenne — qualité rare chez les parisianistes — a du style. Il possède un sentiment de la couleur très vif, et, par instants, dénonce une très originale fantaisie. Lisez ce passage d'*Appartement de Garçon*:

« Au fond de la haute armoire, quadrillée de guirlandes sur les vitres, les vieilles orfèvreries, les seaux d'argent, les corbillons, la vaisselle plate, arrondissaient, pour faire risette, leur bouche en cœur, arlequinées par le reflet des verrières de la fenêtre... » Vous y reconnaîtrez une plume savante, qui peut, en des œuvres légères, dessiner des fanfreluches parisiennes, mais qui aussi a écrit *L'Écuyère*, — un roman de haute valeur littéraire. — & qui, j'en suis certain, ne déformera point son bec à fine pointe dans l'encrier de la production pour le boulevard.

LA CHUTE DE MISS TOPSY, par *Édouard Rod*. Un vol. Bruxelles, Kistemaeckers. 4 fr.

Parmi les nouvelles recrues du bataillon de Médan, Édouard Rod, de plus en plus, s'affirme. Les chefs de l'école naturaliste : Zola, Goncourt, de leur aveu même, ont encore des attaches romantiques. Les nouveaux venus semblent s'en dégager complètement. Ils appliquent dans leur entière rigueur, les principes du *Roman Expérimental* & de *Nos Romanciers naturalistes*. Plus le moindre grossissement lyrique, plus de transfiguration. La réalité surprise, fidèlement traduite. Une langue plus contenue, plus simple, à découpures nettes, dont les phrases ne s'empâtent plus, mais se cassent brusquement pour le relief. Telles sont les principales qualités de *La Chute de Miss Topsy*, l'histoire peu compliquée des amours d'un commis avec une écuyère, qui se termine par une très belle impression de la vie manquée, & dont l'avant dernier chapitre est une des pages les plus sobrement colorées, les plus intimement émues, & les plus justes de ton qu'il m'ait été donné d'admirer depuis longtemps.

LA VIE PRIVÉE DE CAMUS D'ARRAS, par *Antony Blondel*. Un vol. Paris, Maurice Dreyfous. 3 fr. 50.

Voici quelqu'un. Depuis Flaubert, on n'a pas écrit d'étude plus large et plus sincère d'un coin de province. Antony Blondel est un observateur superbement doué, une déliée & subtile nature. Son Pierre Camus, sa Victoire, sont des individualités puissamment, sobrement campées, dont la carrure, sur le fonds un peu terne de l'analyse, énergiquement s'enlève. Fatalement, on rap-

proche Antony Blondel de Stendhal. C'est la même inquisition des personnages, la même subtilité aux double fonds diplomatiques. J'ajoute : la même phrase mécanique & impersonnelle. Car j'ai goût de faire à l'auteur une querelle de style. Sa langue m'a paru sèche, d'une vie trop automatique, & négligeante du relief. J'insiste sur cette question de forme, d'abord parce qu'Antony Blondel est un écrivain auquel on doit la vérité, ensuite parce que le dédain systématique de la forme picturale, musicale, sculpturale, n'est pas un fait isolé, mais la tendance de toute une nouvelle école. Il semble qu'on ait pris au sérieux certaines théories d'Émile Zola, sur l'abus de la ciselure & des joailleries de style. Certes il ne faut pas apporter à l'étude des milieux bourgeois un effarement lyrique de prophète, comme le néo-romantisme l'a fait; mais il faut s'inspirer de la formule de Flaubert, qui, sans transfiguration aucune, a écrit des analyses bourgeoises de grand style. Or, aujourd'hui, Zola développe la théorie du renoncement à la forme. *Pot-Bouille,* — qui peut être un roman de grande portée scientifique, une cruelle & véridique analyse — a donné le signal d'une décadence naturaliste. On écrit encore de très solides enquêtes sociales, mais on ne polit plus des œuvres d'art. On nous ramène à un classicisme nouveau, aussi exsangue, aussi anémique que le premier.

LE CAPITAINE BURLE, par *Émile Zola.* — Un vol. Paris. Charpentier, 3 fr. 50.

Ceci m'amène naturellement au dernier volume de nouvelles d'Émile Zola. Quoique ce ne soit là qu'une œuvre d'entr'acte, elle reflète fidèlement la situation d'esprit de l'auteur. J'ai déjà dit, ici même, ma profonde admiration pour l'écrivain de *La Curée,* & de *La Faute de l'abbé Mouret.* Ce que j'aimais en lui, plus que l'observateur, c'était le prodigieux poète de l'épanouissement, des forces, de la sève; un des grands remueurs de la langue, depuis Hugo; le descriptif au verbe évocateur & si despotique, que ses moindres coins de nature hantent les mémoires; le musicien de phrases dont la prose garde l'eurythmie des beaux vers; bref, le Zola un peu romantique pour lequel le Zola naturaliste semble, bien à tort, implorer merci. Ce culte pour le Zola néo-romantique, je le conserve toujours, mais j'ai peine à l'étendre au Zola de *Pot-Bouille.* Non que je sois parmi les gens que la crudité de l'étude effarouche; mais parce que ce roman renferme des symptômes de déchéance voulue & de volontaire amoindrissement.

Zola, épouvanté par « le tas de rhétorique romantique qu'il a déjà derrière lui », fait un effort au simple, au sobre, au laconisme. Observé par la forme de Flaubert, d'un si juste & si inaltérable équilibre, Zola depuis *Pot-Bouille* s'ampute, & sans atteindre à la condensation de Flaubert, gâte inutilement son opulente & prodigue nature. Il va même jusqu'à « lâcher » complètement sa forme, dont l'idéal devient je ne sais quelle solidité massive, je ne sais quelle carrure bourgeoise, dont un exemple frappant se trouve dans le premier chapitre de *Pot-Bouille. Le capitaine Burle* accentue encore cette préoccupation

de simplicité. Certes, souvent, encore, l'ancien Zola reparaît, comme dans cette *Mort du paysan*, dont le *Figaro* obtint la primeur, & qui reste une des pages les plus larges & les plus intenses de l'écrivain. Mais l'ensemble du livre dénonce un amoindrissement calculé, une obstination de logique dans le faux, qui, j'en ai peur, finiront par assourdir & par éteindre le sonore génie d'un de nos plus grands écrivains contemporains.

POUR FAIRE RIRE, par *Armand Silvestre*. — Un vol. Paris. Marpon et Flammarion, 5 fr.

A vous, descendance lointaine de Rabelais, de Brantôme, de Mathurin Regnier, a vous qui aimez un verbe énorme, turbulent, de trogne rouge, un rire gras de panses gavées devant lesquelles s'échancrent les tables, à vous tous, qui, dans de croustillantes histoires, aimez la nudité du mot propre, la bonne farce d'antan, mélancolisée aujourd'hui par de piteux poètes de cimetière à faces de carême-prenantes, or à vous, frères de l'excellente doctrine, joyeux plante-cuillées & pique-fourchettes, je recommande le nouveau livre du très docte & gentil chroniqueur Armand Silvestre, un avenant volume, riant à l'œil, enjolivé de piquantes illustrations par Kauffmann, un porte-crayon très humouristique.

L'ART AU XVIIIe SIÈCLE, par *Edmond* & *Jules de Goncourt*, 3e série. — Un vol. Paris. Charpentier, 3 fr. 50.

Voici deux noms souverains, devant lesquels tous les artistes se découvrent. A leurs magistrales études sur Watteau, Latour, les Saint-Aubin, et Greuze, ils ajoutent aujourd'hui des transpositions de Fragonard & de Prud'hon. Érudition de mains premières, imagination sympathique s'identifiant avec les peintres, pénétrante intelligence des époques, rien ne manque à ces prodigieuses résurrections des arts abolis. Quels délicats chefs-d'œuvre, épars semés dans les adorables études sur Watteau & sur Fragonard, les deux poètes du XVIIIe siècle. Comme en leurs réductions de tableaux, les Goncourt sont servis par le maniérisme de leur plume inquiète, qui transpose, aussi bien que celle de Gautier les couleurs & les lignes, mais qui rend mieux la vibration, le mouvement, le caprice des lumières, trop souvent immobilisés dans les traductions de Gautier. La couleur des Goncourt est spirituelle : elle a une âme.

MES SOUVENIRS, par *Théodore de Banville*. — Un vol. Paris. Charpentier. 3 fr. 50.

Camille Lemonnier définit Banville en un mot : « Il est glorieux! » Banville, en effet, c'est le poète des auréoles, des splendeurs, des gloires : sa phrase est lumineuse, avec des mots adamantins où radient de blanches & calmes lueurs.

Et cet aristocratique esprit ne voit les réalités qu'à travers une fine poussière rose, la poussière des ailes de Psyché. Un carnaval bergamasque, lâché en pleins boulevards de Paris, avec sa folle fantaisie de Pierrots, d'Arlequins, et de Gilles, au milieu de la noire tristesse de nos habits & de nos twines, telle

est l'imagination du poète. Le monde de Banville est un monde où tout ce qui est impossible arrive, où rien n'étonne, sauf ce qui est banal & vulgaire. Son humanité est quintessenciée, & son dialogue, de plusieurs tons au dessus du ton de la voix parlée, à des sonorités grêles & lointaines. Elles viennent de loin, en effet, les capricieuses chansons de Banville : du pays de Shakspeare, des îles heureuses de Watteau, des horizons bleus de Breughel de Paradis, de la claire fantasmagorie de Bergame. Banville porte l'habit moderne, c'est vrai, mais comme le porterait un Pierrot tombé de la fantasiante lune, pour avoir manqué de respect aux reines de la féerie. Imaginez-vous maintenant les hommes & les œuvres de 1830 se reflétant au travers d'un pareil cerveau, & vous aurez une idée assez juste de ce merveilleux volume : *Mes Souvenirs*. Hugo, Gautier, Baudelaire, Dumas, Roqueplan, Monsieur Scribe défilent indiqués d'un trait, et d'une ressemblance supérieure à la plate fidélité photographique, puisqu'elle fond l'homme & son œuvre dans un simulacre glorieux. N'y cherchez aucune rancœur, aucune haine. Pour pénétrer les génies, Banville a l'enthousiasme, l'admiration, & cette raison suprême, dominant la vulgaire raison pédante, et que les seuls poètes atteignent : le sens révelé du beau, la Grâce artistique. Les Ponsards & les Scribes, il les déconcerte par d'éloignantes politesses, il les berne par de sournoises phrases élogieuses, douces & persifflantes, comme d'ironiques flûtes. Et s'il exécute un malheureux coupable d'avoir fait, comme le prétendait ce Mercutio, Albert Glatigny, « rimer tambour avec gouvernement », voyez comme Banville a la main légère, effleurante, comme, sans paraître y songer, il les annihile, les réduit à n'être plus que des choses, en leur enlevant leur souffle poussif, & comme alors il feint d'être surpris de voir ces grimauds renversés sous leur œuvre, tués par elle, par son propre vide, comme sous une cloche pneumatique! Si Banville ne hait personne, je ne sache personne dont il ne soit simplement, profondément aimé. Il dégage une invincible sympathie, & vous ne réussiriez pas plus à ne pas adorer ce rare & indulgent esprit, qu'à trouver une rime riche ou un vers nombreux chez les infidèles de la poésie. Surtout par le constant respect de son art, il attire & charme. Si avant de publier un livre hâtif où les suprêmes Idées sont trahies pour les pauvretés de l'or, où la religieuse & immortelle Forme est blasphémée, les écrivains tentés songeaient : « Qu'en dirait le maître Banville? », ils s'épargneraient pour l'avenir le plus cruel remords qui soit : celui d'avoir outragé la sereine Lumière. Car Banville, aussi bien pour les petits chroniqueurs condamnés à la tristesse du rire, que pour les rimeurs élus, sur lesquels des palmes frissonnent, Banville pour tous est une infaillible & vivante Conscience.

ALBERT GIRAUD

L'espace nous manque pour parler longuement de la réimpression qui vient de paraître chez M. Brancart à Bruxelles, du croustillant conte de Voisenon : *Le sultan Misapouf* & *la princesse Grisemine.* Cette littérature folichonnante où, au milieu des retroussis pompadouresques, éclatent en gerbes parfumées l'Orient fantaisiste & la France poudrée, a le charme fugitif de la pastille à la violette. Le lecteur s'y retrempe aux délicatesses égrillardes d'une époque adorable où le conte joyeux piqué de mouches & fardé de rose amenait aux lèvres des belles marquises un idéal sourire de pastel, M. Marc Auriol, notre collaborateur, a écrit pour *Le sultan Misapouf* une préface très littéraire dans laquelle il esquisse à grands traits la vie de Voisenon, dans ce cadre enguirlandé du XVIIIe siècle. Cette étude très cherchée, & très trouvée d'ailleurs, ne manquera pas de plaire à tous ceux qui, suivant la mode actuelle, s'intéressent à l'époque « scandaleuse » du marquis de Voisenon.

Secouons la veloutine de la princesse Grisemine & tombons dans la galette que nous offre M. Clovis Mignot, — connais pas — sous le titre nouveau, simple, exquis, de... *Poésies.* Il y en a quinze pages & cela se paie 50 centimes chez M. Bellinger à Nantes. Je conseille fortement de les acheter, l'auteur devant être dans la misère la plus sordide pour écrire ces rimes plus sordides encore !

Un livre franchement gai, plein d'humour & finement observé : CHATTES ET RENARDS, par Carolus Brio, dont la plume alerte & souple excelle à esquisser les fantaisies mondaines. En quelques nouvelles trés joliment contées l'auteur trace comme autant de croquis de la guerre amoureuse ; il dit, l'astucieuse stratégie de l'homme, l'enjoleuse tactique de la femme. Être amusant sans grivoiserie, réaliste sans brutalité, dérober aux fleurs du mal leur parfum, sans leur emprunter leur poison, tel est le but qu'a su atteindre ce livre aimable. Sa place, à coup sûr, n'est pas au pensionnat, mais elle est marquée au boudoir. Ajoutons que *Chattes* & *Renards* est coquettement édité par E. Rouveyre et G. Blond, avec illustrations de Japhet & fait partie de la collection des *Contes Gaillards,* si justement appréciée des bibliophiles.

A la même collection vient de s'ajouter encore un nouveau volume de M. Lucien-Victor Meunier, l'heureux auteur de *Chair à plaisir* & de *Miettes d'Amour.* BAISERS TRISTES, tel est le recueil de ce livre où M. Meunier a fait connaître ses talents sous un nouvel aspect. Ce sont quelques nouvelles, les unes si navrantes que l'émotion prend le lecteur à la gorge, les autres si tendrement mélancoliques que d'elles-mêmes les larmes montent aux yeux. Tous les friands de lettres, les amateurs de vraie littérature voudront lire ces pages exquises. *Baisers tristes* aura certainement plus de succès encore que ses deux aînés. Les ravissantes illustrations qui ornent ce livre sont dues à M. René-Victor Meunier.

Viennent de paraître : chez Muquardt, une très intéressante brochure de M. Charles Donald sur *La situation politique* & *la lutte des partis en Belgique.*

Ce travail, extrait de la *Revue britannique* & écrit pour elle, est un résumé excellent de notre histoire présente ; écrite par un français, mais avec une grande impartialité, elle ne peut qu'être très utile à ceux dont l'intellect s'effraie des complexités de nos luttes.

Chez Gilon : *Le Roman d'un chat,* par Marguerite Van de Wiele. 2e édit.

Chez Delacre : *Le Livre de la toilette,* par le Dr Emile Transer.

Chez A. Ghio : *Nita,* par Paul Noun, un roman d'amour plein de passion et d'entraînement ; les détails charmants de l'amour irrésistible des jeunes gens, le cadre enchanteur des vertes forêts du Morvan, tout captive dans ces pages éloquentes. Dès les premières pages le récit vous empoigne si bien qu'on ne peut lâcher le volume qu'à la fin. Le tableau de la chaste & fougueuse passion des deux héros Nita & Didier, forme un contraste enivrant, qui saura toucher le cœur de toutes les lectrices.

Chez Parent : *Les Monuments à travers les âges,* par A. Dardenne.

Chez Lebègue, à Bruxelles : *Contes de Noël* & *d'Avril,* par Paul Wodon. D'autres recueils du même : *Heures graves, Heures bénies* & *Pages d'amour,* paraîtront à leur tour sous le titre général, qui indique en un mot l'esprit de l'œuvre. Tous romantiques à la façon de Musset, nous avons eu nos jours bleus d'illusions & d'enthousiasmes. Les *Contes de Noël* & *d'Avril* se rattachent à cette prime jeunesse où l'on croit au beau & au bien ; ils racontent les joies et les peines d'un âge où l'adolescent fait homme, se donne tout entier de cœur, sans arrière-pensée. Aujourd'hui, parmi nos fiévreuses peintures des choses matérielles, ces contes d'hier sont bien un peu pâlots, mais qu'importe, s'ils ont la fraîche naïveté d'un rêve de jeunesse narré sincèrement ; & même, il y avait de l'honnêteté littéraire à donner tels quels, dans leur forme simple, ces vers qui n'ont rien de la ciselure moderne.

Un critique a dit que ces piécettes avaient parfois l'allure fière & bravache de celles de Musset, & M. Paul Wodon n'est pas, en effet, sans analogie avec le poète du Saule. De ses contes, dont plusieurs sont alertement troussés en vers de huit syllabes, citons *Lorenzo* & plus loin *Claribel,* où nous trouvons des strophes très harmonieuses de forme, & de beaux élans lyriques.

En attendant les autres volumes qui permettront de juger, dans son ensemble, l'œuvre achevée, souhaitons la bienvenue à M. Wodon comme à tous ceux qui viennent grossir les rangs de notre Belgique littéraire.

Terminons par quelques mots sur un excellent journal *Le Do-Mi-Sol* que dirige à Verviers, notre ami & collaborateur, Gustave Andel, & dont notre ami, Albert Giraud, est le correspondant. A l'heure où la lutte devient plus âpre, où la dernière croûte bourgeoise doit être extirpée de nos lettres, Gustave Andel lutte, deux fois la semaine, pour le bon combat de l'art moderne, et avec la légèreté de plume que nos lecteurs lui connaissent, défend les idées larges, audacieuses, progressistes que nous défendons nous-même. *Le Do-mi-Sol* deviendra grand là-bas & ici.

NEMO

DIALOGUES DES MORTS

POUR FAIRE SUITE A CEUX DE LUCIEN

—

La scène se passe dans le grand salon de Pluton, tendu de noir. Çà et là des crânes, au centre desquels brûlent des bougies, font lanternes vénitiennes. Quelques squelettes lancent des calembourgs. Le vieux corbeau s'est endormi sur le haut dossier de son fauteuil; à ses serres git, incoupée, *La Famille Buvard* de Louis, dit Hymans.

En l'an futur 1900.

III

ROLLINAT

(Il se promène, l'air fatal, en roulant des yeux pyramidaux.)

O toi qui m'as si souvent visité,
Satan, vieux roi de la Perversité,
Fais-moi la grâce, ô sulfureux messire,
Par un minuit lugubrement tinté,
De voir entrer chez moi la dame en cire!

(Un grand éclat de rire se fait entendre; c'est, dans un coin de la salle, Rops et Baudelaire qui se tordent.)

BAUDELAIRE

(Il s'adresse à M. Rollinat.)

Il te faut pour gagner ton pain de chaque soir
Comme un enfant de chœur jouer de l'encensoir,
Chanter des *Te-Deum auxquels tu ne crois guère*,

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas
Et *ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,*
Pour faire épanouir la rate du vulgaire!

LISZT

Eh! Chopin! Chopin! viens donc rire!

UN SQUELETTE MANIAQUE

Austère Liszt!

ÉMILE VERHAEREN

Jamais ne m'épata de plus plat calembourg.

SARAH BERNHARDT

(Minaudant.)

Je suis plus plate encore.

CHARLES POTVIN

Et mon style, qu'en faites-vous, madame?

LOUIS HYMANS

Et le mien?

HENRI DE BORNIER

Et le mien?

ALBERT WOLFF

Et le mien?

LÉON CLADEL

Chut! assez jaboté, motus!

LE SQUELETTE MANIAQUE

Motus vivendi.

M. DE LONGÉ

(Exaspéré.)

A la porte !

BANVILLE

(Mélancoliquement.)

Voici le temps pour les coquecigrues !

LOUIS HYMANS

(Avec fureur.)

Arrière une littérature dont la gestation, si elle arrivait à son terme, enfanterait la négation du goût, la décadence et le mépris de toute culture sociale !

BANVILLE

(A L. H.)

As-tu bien déjeuné, Jacquot ?

LOUIS HYMANS

(Il lève la patte sur Camille Lemonnier.)

Pss ! pss ! pss !

CAMILLE LEMONNIER

(Il prend ses jumelles et regarde à ses pieds.)

Çà ne fait rien ? çà ne tache pas.

LOUIS HYMANS

Mon œuvre me défend ! Je marche...

UN FROMAGE DE ROQUEFORT

Comme moi !

THÉO HANNON

(Il entre en frisant ses crocs, puis s'adressant au groupe d'enfants qui jouent dans un coin de la salle.)

Jeunes poulettes, vous que des mamans sans cœur
Mènent coucher en temps des poules.

MARGUERITE VAN DE WIELE

(Effarouchée.)

Monsieur Hannon va encore me faire rougir !

THÉO HANNON

(Il déclame d'un air triomphant.)

La très chère était appuyée
Au balcon à trèfles pesantss,
Regardant passer les passant,
Distraite, et la mine ennuyée.
A pas de loup je m'avançai...

HENRY KISTEMAECKERS

Tais-toi, malheureux ! tu vas me faire saisir !

PLUTON

Messieurs, faites silence, ou je me verrai obligé de vous lire la *Revue de Belgique !*

A l'occasion du carnaval, je me suis entendu — pour la première fois ! — avec madame Proserpine, afin de nous divertir un peu. Une fête monstre vous attend dans les salons du palais ; le programme se composera d'une foire dans le goût flamand...

M. VAN ISEGHEM

Jan ver mille !

PLUTON

... d'une kermesse à laquelle j'ai l'honneur de vous convier tous.

(Les morts se précipitent vers les valves.)

LE VIEUX CORBEAU

(éveillé en sursaut.)

Hein ! quoi ! quel est ce tumule ? (*Il regarde mélancoliquement* La Famille Buvard *gisant à ses pieds,*) Ce livre-là, voyez-vous : Nevermore ! nevermore !

IV

KERMESSE FLAMANDE

Des baraques disposées en ligne. Au milieu une grande toile peinte représente un phénomène vivant, devant laquelle un squelette pître joue des castagnettes avec ses métatarses, en hurlant le boniment. Plus loin, des squelettes déguisés en hommes vendent de la double brune ; le spectre de Hamlet, l'ombre de Juliette ; le fantôme de Marguerite ; personnages du premier tableau.

LE PITRE

Mesdames et messieurs, venez voir le phénomène le plus extraordinaire et le plus impossible de la terre et des cieux, un homme bizarre qui n'est pas un homme, qui tient du perroquet, du singe, du coiffeur, de tous les êtres inférieurs, depuis le mollusque jusqu'à l'éponge ; un poète, messieurs et dames, qui se nourrit exclusivement de barbarismes, de chevilles et de cacophonies ; il a été présenté à toutes les cours du monde ; aucun succès ne lui a manqué, ni amitiés solides, ni estimes viriles, ni prix quinquennal ; rien, sauf l'attention soutenue d'un nombreux public d'acheteurs. En avant, la musique ! venez voir le phénomène vivant qui est mort !

Messieurs, il y avait à Bruxelles, en Brabant, trois hospices : le Fontainas pour les vieux hommes, le Pachéco pour les vieilles femmes, et l'Académie pour les vieilles bêtes. Il en était. Saluez. C'est un immortel. L'empereur du Japon l'a nommé Ko-Ko du céleste empire.

LE SQUELETTE MANIAQUE

Il y a deux ans : l'an mauvais et l'an pire.

ROCHEFORT

Hou ! Hou !

UN BRASSEUR FLAMAND

Lambic ! brune ! faro ! six cents la chope.

LE SPECTRE D'HAMLET

Oh ! give us a bit of Stout ! goddam !

MARGUERITE

Donner Wetter ! hast du kein Bairischer, oder Münchener oder Nürnberger Bier ?

PAGANINI

(*Il entre en se dandinant.*)

Macaroni, pifferaro, allegretto, zut, dolce con amore, Piccolino! Ze zouis il signor Paganini, li plous grang mouzicieng dou monde!

POTVIN

Il sort de la baraque, radieux.

Enfin, c'est fini mon rôle de phénomène! Je jouis d'un bonheur qui ne manque plus que d'être complété par un malheur cruel.

LA PRINCESSE DE GÉROLSTEIN

Allons ouste, le vieux! (*Elle donne un coup de pied à Charles.*)

HYMANS

(*S'approche d'elle en arrondissant son geste, et, d'une voix suave.*)

Vous allez nous quitter, princesse,
Pour devenir archiduchesse.

(UN ÉCHO IMPLACCABLE.)

Et sur le trône des Hapsbourg
Faire asseoir le sang des Cobourg.

(*Le sirocco, le simoun et le mistral passent en se donnant le bras et balaient l'assemblée.*)

MASSART

Vision fugitive et toujours poursuivie!

POST SCRIPTUM

CHARLES POTVIN

Monsieur Tête-de-mort...

LE SQUELETTE MANIAQUE

Vous qui faites le crâne...

CHARLES POTVIN

... je suis indignement bafoué dans vos stupides dialogues! Je demande une réparation.

TÊTE-DE-MORT

(*Avec compassion.*)

Une réparation? Ah! mince! vous en avez bien besoin, mon pauvre Charles!

LA GRANDE CAVALCADE

DES LIEUX COMMUNS

—

Une *bouche inutile*, gueulant la *Marseillaise du Progrès*, annonce aux *masses indisciplinées* le

CHAR DE L'ÉTAT

que traînent les *Séides du despotisme*. Un *gardien sévère des mœurs* tient les *rênes du gouvernement*. Le Char représente un superbe *boulevard de la civilisation*, planté d'*arbres de la liberté*, *émaillé* de *fleurs de rhétorique*. Aux quatre coins tournent gravement des *sphères gouvernementales*, pleines de petits messieurs en habits noirs. Debout sur le *trône et l'autel*, un *honorable membre*, irréprochablement cravaté de blanc, proclame avec *une émotion indicible* les splendeurs des vertus civiques. Une *voix plus autorisée*, perchée sur le suprême degré de *l'échelle sociale*, pérore dans un *autre ordre d'idées*.

Tandis que les *Prétoriens en délire* foulent aux pieds la *conscience publique indignée*, les *hommes providentiels*, descendus tout exprès de leur Sinaï en carton-pierre, bénissent le *suffrage éclairé* qui, revêtu d'un solennel *verdict de la nation*, permet aux *rois-citoyens* de s'asseoir sans façon sur les *nouvelles couches*, tout en respectant avec autant d'honneur que de gloire les *immortels principes*. C'est en vain que plusieurs *arrogances sacerdotales* expectorent leur bile sur les *Colonnes de l'État ;* ces *ilotes ivres* courent aux *gémonies*, et les *libres institutions que l'Europe nous envie*, s'assoient paisiblement dans le *Temple du Commerce*. Alors les *pionniers de la civilisation* dont le *besoin se fait généralement sentir*, préludent aux *nécessités impérieuses* en préparant les *urnes* pour le *soulagement universel*. Dans son cabinet M. Guizot « proscrit les bases du lien social ». Et tout au sommet du char, l'*Extinction du paupérisme* en tunique d'azur, étend ses ailes de pourpre et d'or sur la *Bastille de la réaction*.

CHAR DE L'INQUISITION

Il roule sur la *Roue de la Fortune* et représente *les plus mauvais jours de notre histoire*. La *fumée des bûchers* entoure le *pilori de l'indignation publique* qui *traine un peu partout* sur des braises *à feu et à sang*, la déplorable *victime, de l'arbitraire*. Les *stygmates de l'infamie* tatouent Philippe II et le duc d'Albe. Torquemada, évadé du drame de Hugo, allume le *flambeau de l'obscurantisme*, répand du poivre dans les *plaies de la société* et se dilate au *supplice d'une femme*. Il joue avec une orfèvrerie de pinces, de tenailles, de *fers rouges*. Un membre de la Chambre fournit les *fers blancs*. Un hideux fouillis d'*instruments de terrorisation*, parmi lesquels gît *En famille*, de Charles Potvin. Le *Masque de l'hypocrisie* se décolle. Et sous une descente planante d'*auréoles du malheur* et de *palmes du martyre*, flambe atrocement, devant un cortège d'inquisiteurs, *monstres à face humaine*, le suprême *Auto date Coffee !*

Quatre journalistes, à cheval sur des clarinettes, lancent de formidables *canards*. Un *pourceau d'Epicure*, truffe au vent, précède

***

LA CAGE DE FER

forgée par MM. Louis XI, La Balue, et Cie, c'est le grand char zoologique. Les *mouches du coche* caracolent à l'entour, guettées par l'*araignée du plafond*. Voici l'*Aigle de Meaux* qui plume le *Cygne de Mantoue*. Dans un coin mal famé les *Rats de l'Opéra* pincent un cancan avec les *Rats d'église*. Le *Coq-à-l'âne* fait des calembourgs pour ébourriffer les *Dindons de la farce*. Sous les fleurs, le *Serpent de l'envie* siffle le *Lion du jour*, à la grande joie de deux *Ours mal léchés*, tandis, que, avec des *larmes de crocodiles*, les *Oies du Capitole pleurent comme des veaux*. Les *Tigres altérés de sang* agonisent d'injures un pauvre *bouc émissaire*. Des *chiens dévorants*, du chenil de Racine, gardent dans une loge solidement grillée l'*hydre du Cléricalisme*. Au dessus de la cage le *Singe du génie* médite sur le trente-deuxième adultère des *fidèles colombes*. Le char est suivi par les *Moutons de Panurge*.

***

CHAR PANORAMIQUE

Le char représente le *Struggle for life*. Au premier plan gisent des *tas d'arguments* qui *comblent* d'énormes *lacunes*. Sur le *terrain de la lutte à outrance*, derrière le *mur de la vie privée*, au bas duquel des avocats font

sentinelle, sur le *domaine des suppositions gratuites*, s'élève l'*édifice de notre Constitution*. Un massif d'*arbres généalogiques* aux *racines grecques* entretiennent, à peu de frais, un ombrage perpétuel. Derrière, à peu près à la *hauteur d'une institution*, jetant des flammes brûlantes, scintille le *phare de la civilisation*. Un grand calme, venant des *vastes horizons*, s'épand sur les *spectacles de la Nature*. Au loin, parmi les raves et les betteraves de la *haute culture intellectuelle*, le conseil de perfectionnement attise des *foyers de lumière*. Des *sommités scientifiques* dressent leurs arêtes montagneuses au dernier plan. Des *points de vue* encore plus *élevés* s'argentent de *neiges éternelles*. Dans un coin, au fil d'une *rivière de diamants*, des blanchisseuses *lavent des fautes*.

Mais soudain, les *orages de la vie* éclatent. Des *signes des temps* fulgurent au ciel. De *nouvelles perspectives* se creusent. La *pente du gouffre*, dérobée sous des fleurs, devient glissante, la *Roche tarpéienne* se rapproche du *Capitole*. Une pluie métamorphose le paysage en une immense *vallée de larmes*. M. Charles Potvin, aux lueurs d'un feu personnel, la traverse sur le *pont aux ânes*. Un *bruit qui court traîne sur la claie*

***

LE CONCERT EUROPÉEN

Un *souffle épique* vacarme dans les *trompettes de la Renommée* qui, mieux que la *flûte champêtre*, fait vibrer les *cordes sensibles* au son des *harmonies de la nature?* Écoutez les *harpes éoliennes* arpéger des *accords de vues !* Le *clavier de l'âme humaine* joue la *marche logique des événements ;* les *coryphées du parti* chantent un *chœur d'imprécations*, et deux *virtuoses d'élite* fondent en un *touchant ensemble* le *cri du cœur* et la *voix du sang*.

***

CHAR ANATOMIQUE

Sur une table d'amphithéâtre s'étale un mannequin gigantesque. Il a les *jambes à son cou*, son *ventre à terre*, le *profil perdu*. *Établi sur un large pied*, comme la Philomène de *Bazoef*, il étire paresseusement des *bras de mer*, et presse avec désespoir son *front de bataille*. Une *main de fer*, pétrissant sa *chair à canon*, lui communique la *chair de poule*. Des régions abdominales s'échappent ses *entrailles de père*. Toutes les *forces vives* de la nation s'éplorent autour. La *tête du mouvement* se perd, le *cœur du sujet* s'atten-

drit, et devant le patient qui *prête le flanc* au *sein des commissions* en délire, sortant d'un nuage biblique, les *doigts roses de l'aurore* s'enfoncent dans l'*autre face de la question.*

***

LE CHAR DE LA PEINTURE

Dans les *cadres de l'armée* s'épanouit la *peinture des sentiments.* Un *peintre de mœurs,* très affairé, et qui ressemble à Ensor, s'échine à rendre sur la toile la *couleur d'une opinion.* Il y renonce, et la remplace par une ombrelle rose. Mademoiselle Marguerite Van de Wiele, costumée en *demi-teinte,* barbouille l'éditeur Gilon avec des *pinceaux vengeurs.* Ferdinand Loïse surveille les *noirs complots* d'Émile Verhaeren contre Lamartine. Le *rire jaune* du chanoine Bernard et la *voix blanche* de Mgr du Rousseaux forment un drapeau aux couleurs pontificales. Tout près, et lui montrant le poing, *jurent des couleurs* rationalistes. Théo Hannon survient, et fait baisser les yeux à la *demi-teinte* en lui montrant de *coupables dessins.* M. Slingeneyer avale le *burin de l'histoire.* Et, tout au sommet, Jan van Beers, en échevin de l'état-civil, procède au *mariage des couleurs,* qui se dispersent aussitôt pour courir commettre des *adultères.*

Gallien et Hippocrate, fouettant une *fièvre de cheval,* conduisent

LE CHAR DE LA MÉDECINE

Pitié suprême ! Le *corps du délit* est étendu sur le *siège de la maladie.* La *lèpre des couvents* ronge ses chairs ; les organes internes sont dévorés par le *chancre de la superstition ;* le *virus démagogique* développe dans les tissus la *gangrène du monarchisme.* Tout son sang charrie une effroyable *corruption électorale.* Le *scalpel de la science* se bouche le nez devant cette *infection naturaliste.* Au sommet du char planent lugubrement, comme deux anges noirs, la *Contagion révolutionnaire* et l'*Épidémie du scepticisme.*

PIERROT.

POÉSIES

NOËL DU CŒUR

—

C'est liesse en la nature entière,
Le Christmas carillonne, enfin !
C'est fête chez la gent rentière,
C'est fête chez les meurt-de-faim.

Noël vient mettre tout en joie :
Les vitrines des charcutiers.
Où bombent les dindons altiers
Près du Jambonneau qui roujoie,

Et les montres des confiseurs
Éxagérant les flatteries
Des savoureuses chatteries
Aux inestimables douceurs.

La neige qui partout se plaque
Met la nappe pour l'affamé,
Et des draps pour ce mal-famé :
Le vagabond dont la dent claque.

Ce doit être Noël aussi
Pour les naïfs dont l'âme tendre
Voudrait célébrer, sans attendre,
L'objet de son dolent souci.

Les truffes paradisiaques,
Les gingembres férus d'amour.
Les bourgognes remplis d'humour,
Tous ces grands aphrodisiaques

Réveillent les sens en rumeur
Et viennent répandre leur lave
Dans le cœur, l'éternel esclave !
Des amoureux en belle humeur.

Arrière, filles maigrelettes
Dont la peau descend à plis droits,
Comme une robe aux tours étroits,
Sur vos impalpables squelettes !

A moi la femme blonde, aux chairs
Grasses, dûment apéritives,
Et dont les rondeurs nutritives
Ont des luisants qui nous sont chers !

Car,— dédaignant les cochons d'Inde
Ou d'autres lieux — mon large cœur
Veut, en un réveillon vainqueur,
Veut se payer cent sous de dinde !

THÉODORE HANNON.

VERS BERGAMASQUES

—

A Paul Verlaine.

Colombine rêve, surprise
De sentir un cœur dans la brise
Et d'entendre en son cœur des voix.

P. VERLAINE.

Colombine en jupe courte
Et Pierrot en pantalon
Large et long
Tiennent des discours qu'écoûrte
Le crin-crin d'un violon.

Exquis est le paysage,
Et Pierrot comme un marquis
Est exquis.
De même il a de l'usage,
Les esprits lui sont acquis.

La Colombine est exquise
Avec sa robe en brocart
Rouge, car
Elle n'en fait qu'à sa guise,
Risquant jusqu'au grand écart.

***

Colombine est presque tendre,
Pierrot n'a plus les yeux creux,
Bienheureux :
Si bas, qu'on ne peut entendre,
Ils rient et causent entre eux.

Colombine rit et cause !
Pierrot qui seul sait de quoi
Se tient coi,
Chatouillé par tout ce qu'ose
Cette enfant qui lui dit « toi » ;

Qui le tutoie et le serre
De plus en plus sur son cœur
Escroqueur,
De bien d'autres cœurs corsaire,
De soupirs, toujours vainqueur.

***

Douce, oh ! si douce est la brise,
Si doux le soleil levant,
Que souvent
Eux deux que son baiser grise
Oublient le rythme, rêvant.

Mais à quoi ? Çà se devine !
Certainement le Pierrot
Rêve au rôt
Arrosé de la divine
Liqueur d'un immense broc.

La belle rêve toilette
Claire, robe à falbalas,
Bandeaux plats
Fleurant bon la violette
Et rubans couleur lilas.

ALFRED POUTHIER.

POCHADE

—

Un soir de Carnaval et d'écœurement bête,
Je fis dans mon fauteuil un rêve souhaite,
Me figurant l'enfer, où s'en vont les poètes
Vivre après leur trépas leur immortalité.

Drôle était-ce de les contempler dans cet antre :
Les uns repus, rassis, le visage empourpré ;
D'autres montrant du doigt le vide de leur ventre,
Où depuis l'*Obiit* plus rien n'était entré.

Ils passaient, noirs et lents, mêlés à l'ombre blême,
Où ne brûlait aucun bec de gaz près des murs,
Où seuls de lourds quinquets de foire — vieux système,
Ouvraient leur œil jauni dans des recoins obscurs.

Je vis Musset penaud, fouillant en vain sa poche.
Rien ! pas un sou vaillant ! — Rolla, dit une voix.
Puisque tu n'as plus rien du tout dans ta sacoche,
Ne vas-tu pas mourir une seconde fois ?

Murger, toujours bon cœur, prêta deux francs, sans dire
Qu'il les avait lui-même empruntés hier, fort tard,
Pour rapiécer le vieil acajou de sa lyre,
Le premier à Marcel, le second à Schaunard.

Gautier, prêtre indien, était assis au centre
D'un tas d'or, aussi lourd et large qu'un baril,
Et les regards fixés vers le nu de son ventre,
Comme un chou de Bruxelle exhibait son nombril.

Tout près d'un océan immonde, sur la dune,
Causaient et discutaient, Glatigny, sec et beau,
Qui vécut ses trente ans dans un rayon de lune,
Comme une maigre épée en un maigre fourreau,

Et Charles Baudelaire, opiumesque ivrogne,
Qui, tous les soirs, voulait que les vents étonnés
Lui servissent, bien crus, des parfums de charogne,
Et pour les mieux humer s'ouvrait des doigts le nez.

Lamartine pleurait sous les branches d'un saule,
Au bord d'un lac d'azur, les pieds effleurant l'eau,
Et quand il lui tombait des feuilles sur l'épaule,
Il les baisait et les mettait dans son chapeau.

Il gémissait : Elvire ! et l'écho disait : Vire !
De bord ! fit Lamartine. — Alors mit tête au jour
Un poisson vieux farceur, qui lui râla : Messire,
Jamais ne m'épata de plus plat calembourg.

La muse de Barbier, large, les seins à l'aise
Dans l'emprisonnement ouaté du corset,
Jouait sur la guitare un air de Marseillaise,
Qu'un lapin à tambour mécanisé bissait.

Ce fut tout. Je les vis s'enfuir dans la bruine.
Je m'éveillai. — Pierrot cocu sortait du bal;
Arlequin avait pris la taille à Colombine;
Et dans la nuit mourraient les bruits du Carnaval.

ÉMILE VERHAEREN.

SENSATIONS

Il y avait une fois...

Elle venait tous les dimanches soirs. Au coup de sept heures, elle entrait, la douce vieille, sa robe, comme celle d'une jeune fille, légèrement retroussée sur la pointe de ses bottines, pour éviter la boue. Nous restions seuls; sous l'abat-jour la lampe brûlait lentement, éclairant le grand fauteuil où la vieille se reposait; un reflet tombait sur ses joues, un peu décolorées, semblables aux pétales séchées entre les pages d'un livre.

— Vous n'êtes plus fatiguée, ma tante? Eh bien, contez-moi une histoire.

Elle réfléchissait quelque minutes, puis passant la main sur les deux boucles blanches qui tirebouchonnaient sous la dentelle de sa coiffe:

— Il était une fois...

Et moi, petit enfant, le coude sur mes cahiers tachés d'encre, je l'écoutais, les yeux large ouverts.

Les merveilleux contes!

Elle me disait comment, le matin, à l'heure où nous dormons encore, les chérubins viennent recueillir les larmes que les fleurs ont pleuré la nuit dans leurs corolles, et les remontent au ciel pour en faire les âmes des petites filles. Vers le soir, une fée descend sur un nuage, s'arrêtant pour déposer les pétiotes dans les maisons. Avec quelle tendresse on les reçoit, et comme les sœurs, autour du berceau bien blanc, leur font risette! Mais d'autres tombent chez des méchants; pour elles, pas de bons parents qui les aiment: des mégères qui les harcellent, sans pitié pour leur chair délicate. Les pauvrettes n'osent pas se plaindre, mais elles sont si pâles que tout le monde devine qu'elles mourront bientôt. Et alors, elles vont droit au Paradis; Dieu le Père

est là qui les attend ; il veut qu'elles soient heureuses pour l'éternité. Des ailes diaphanes comme la gaze, avec des couleurs prises aux arcs-en-ciel, leur poussent sur le dos, comme aux papillons : elles deviennent des anges du bon Dieu. Et les séraphins leur apportent des poupées, des poupées qui marchent, qui parlent, autrement jolies que celles qu'on a sur la terre ; et puis des étoiles, de vraies étoiles pour se mettre dans les cheveux.

Bien d'autres histoires encore !

La petite princesse aussi qui, malgré la défense du roi son père, était venue prendre le frais sur les nénuphars, et qui, pour avoir désobéi, s'en était allée à la dérive, bien loin. Le roi inquiet envoyait des guerriers pour la chercher. Les chevaliers, tout bardés de fer, après s'être recommandés à Madame la Vierge, partirent en guerre au grand galop de leurs chevaux, et les pièces de leur armure, où le soleil mettait des flammes, s'entrechoquaient avec un bruit effroyable. Bien facilement ils massacraient le dragon couvert d'écailles qui gardait la grotte où le courant avait emporté la princesse, et ils ramenaient celle-ci dans son pays. Au retour, ils trouvaient sur le perron du palais le roi attendant, désespéré, avec des larmes qui tombaient sur sa large barbe blonde. Soudain, au claquement des sabots des chevaux, comme ses yeux s'illuminaient ! Pleurant et riant, il embrassait la princesse qui pleurait aussi, jurait qu'elle ne recommencerait plus. Et le soir il y avait bal au palais. Dans les salles en enfilade où les lustres versaient leur lumière, faisaient étinceler les dorures des lambris, le chambellan paraissait devant l'assistance, annonçait Sa Majesté. Bientôt le monarque entrait en habit de gala, pourpoint de velours chamarré, couronne en tête, bas blancs ; il donnait la main à la princesse sa fille, et après avoir répondu d'un signe de tête aux révérences, il dansait avec la princesse un menuet. Les quadrilles commençaient : sur une file, les dames de la cour s'avançaient dans leurs robes de soie claire, mesurant leurs pas sur la cadence des violons ; et au sommet de leur tête, une aigrette de plumes roses, retenues par un bouton de diamant, se balançait...

— Ma tante, que vous savez de belles choses !

La tête pleine, je montais me coucher. Comme j'entrais au lit, des lutins, des farfadets, dont les yeux pétillaient sous la broussaille de leurs sourcils grisonnants, ramenaient, de leurs mains liliputiennes, la chaude couverture sur mes oreilles. Je m'assoupissais. A moitié endormi,

une ondine aux cheveux lourds m'attirait, me conduisait à travers des allées d'arbres en corail, au palais des fées de la mer; j'entrais, le ballet des fée s'arrêtait pour me recevoir; elles rejetaient de leur blanche main leur chevelure flave sur leurs épaules, et leurs sandales cessaient de battre le parquet de cristal où se réflétait la lune, tandis que dans le lointain j'entendis les harpes, touchées par le doigt des nymphes, exhaler, comme en un sanglot, des sons presque liquides...

. . . . . .

Voilà longtemps qu'elle a cessé de conter, la pauvre ancêtre, et mes cheveux striés de gris avertissent que je deviens un ancien à mon tour. Souvent je contemple un pastel jauni qui la représente, souriant de son sourire de vieille. Je me ressouviens, à ces heures-là, et je souhaite qu'un de ces génies dont elle parlait me dise : « Fais un vœu, il sera exaucé. » Je demanderais de la voir entrer un soir, comme les dimanches d'autrefois, secouant la neige de ses fourrures. Et alors, je donnerais cinq ans de ma vie pour jeter bas un instant ce bloc de soucis qui nous force, cariatides haletantes, à nous roidir sans cesse, je les donnerais pour me sentir enfant une heure, une heure seulement, et entendre cette voix qui évoquait mes rêves : « Il y avait une fois.... »

MAURICE BURNY.

VIEILLES NOUVELLES

—

I.

DANS LE MONDE.

Les salons où l'on danse se sont rouverts; les habits noirs se sont retapés sous la chaude caresse du fer, et les blanches épaules se sont décolletées au milieu de la neige immaculée des mousselines et des tarlatanes.

Plusieurs fois déjà nos pauvres pieds se sont plaints à *cors* et à cris dans la laque cruelle des escarpins, et nos bras se sont arrondis avec toute grâce, s'offrant aux bras nus des jeunes filles.

Cela me rappelle une scène à la Droz que me racontait un soir, avec le brio qu'on lui connaît, ce bon père de famille Albert d'Azcot, naguère sémillant dandy, le plus bourgeoisant aujourd'hui des bourgeois.

« C'était en janvier, me disait-il en se versant une tasse de thé, oui, en janvier chez madame X...., tu sais bien la belle madame X..., qui est si bien avec le petit machin de la rue...., enfin, ça ne fait rien. Il était minuit. La salle, comble, resplendissait. Se heurtant et se pressant dans le tournoiement ininterrompu de la valse, les couples glissaient, embrassés, sous la lumière tombante des lustres et des girandoles. Au fond, caché par des caisses d'orangers et de fougères, l'orchestre rythmait les mesures mollement entraînantes d'un air de Suppé. Dans les coins, des groupes de femmes agées commèraient, détaillant les toilettes, dévisageant les jeunes qui, gênés, passaient en baissant tout-à-coup la voix comme pour des confidences. Quelques mamans se haussaient en quête de leurs filles cachées dans le remous onduleux de la danse, tandis que, s'entremêlant et fouettant les pantalons noirs des cavaliers, les robes claires à traînes sur lesquelles tremblaient des fleurs jetées, balayaient le parquet de leur blanc tourbillon.

« Et de cette affluence bourdonnante jaillissaient à gauche, à droite, partout, des rires de femmes perlés comme le bruit des sources.

« Dans les salons qui s'ouvraient sur la droite de la salle principale, d'autres groupes plus calmes se formaient, et des hommes en habit noir, dont la figure jaunissait sur la blancheur mate du linge, jouaient au whist, jetant méthodiquement leurs cartes, sans parler, avec des airs de diplomates.

« Assis dans un boudoir couleur de bronze, sur un pouf capitonné, je frisai ma moustache, incrustai dans mon œil gauche mon monocle et commençai l'assaut; ma cousine Mariette, adorable dans sa robe de foulard crême, boudait, me tournant impertinemment le dos et jouant avec son éventail qu'elle tapotait sur sa petite main rose.

« Eh bien, cousine?

— Eh bien! non, là!

« Vous ne voulez pas de moi, cousine?

— Ni de vous ni d'un autre; je ne me marierai pas.

« Toutes les jeunes filles disent cela; si on les croyait, l'humanité...

— L'humanité! vous voilà déjà avec vos grands mots, cela vous va si mal, mon pauvre Albert!

« Ah! cousine, j'ai gagné une manche : la pitié!

— Peu flatteuse, je vous jure.

« Ne jurez pas, cousine...

— D'ailleurs, je n'épouserai jamais un...

« Un?

— Un gommeux, na! déclara-t-elle en s'animant, et alors, se tournant vers moi, elle continua avec volubilité :

« Oui, un gommeux, avec votre rond de verre, vos souliers pointus, vos cheveux plaqués, vos poses de vieillard « qui a de l'expérience, » vos mines impossibles; est-ce que je vous connais, moi, lorsque vous ne pouvez pas dire deux mots naturellement; lorsque, pour dire bonjour, vous vous croyez obligé de pincer les lèvres et d'arrondir le geste; je n'ai pas envie d'épouser un singe, voilà! monsieur mon cousin d'Azcot. »

« Je me sentis bête, mais mon orgueil fut cruellement blessé; Mariette s'était levée, avait d'un coup de pied rejeté sa traîne derrière elle et, majestueusement, avait « défilé » sous mes yeux au bras d'un attaché d'ambassade.

« Je me mis à réfléchir. J'étais donc un poseur, un gommeux, une « tête qu'on ne peut présenter », un singe! Oh! elle l'avait dit : un singe!

« Je me levai, descendis au vestiaire, pris ma fourrure, montai dans

un fiacre et retournai chez moi, décidé. Dans ma chambre, mon domestique m'attendait en lisant l'*Indépendance*.

« Vite, Pierre, une paire de souliers mats sans pointes.

— Mais monsieur n'en a pas !

« Ce ne serait pas difficile à trouver, si j'en avais ; allez en prendre chez mon père.

— « Bon ! Maintenant, jetez-moi cela par la fenêtre. Et je lui donnai mon monocle; puis, d'un coup de brosse, je rabattis mes accroche-cœur et commandai ma voiture. Une demi-heure après, j'étais au bal; le cotillon allait commencer; une débandade se faisait. Je cherchai Mariette et ne tardai pas à la retrouver dans le boudoir, toujours avec son attaché d'ambassade.

« Mariette fit un petit cri d'étonnement, puis un sourire si doux, si reconnaissant, que j'en eus presque les larmes aux yeux.

« Dis donc, Mariette, te souviens-tu, quand nous dansions là-bas, sur la pelouse du château d'Azcot ? Si tu veux, nous danserons comme alors.

« Elle prit mon bras, radieuse, et murmura :

« Te revoilà, Albert ! »

« Et maintenanrt tu veux bien de moi ?

« Un long accord éclata qui emporta la réponse; les couples s'ébranlèrent, et mon bras passé autour de la taille de Mariette fut notre anneau de fiançailles.

II.

CHERS SOUVENIRS

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés;
La belle que voilà
Ira les ramasser.

Oh ! cette naïve chanson que rythmait la danse des petites filles blanches du Parc, en plein été, tandis que les pompiers, assis en rond dans le kiosque, jouaient *Guillaume Tell !*

Nous n'irons plus au bois ! c'est fini, les folles promenades bras dessus, bras dessous.

Nous n'irons plus au bois nous rouler dans les pommes de pin qui s'attachent aux vêtements.

Les lauriers sont coupés et les feuilles sont mortes; l'automne est venue avec son soleil pâle comme un visage de nonne.

Les lauriers sont coupés et l'été a dépouillé sa belle robe vert tendre, jusqu'aux chaleurs prochaines.

La belle que voilà ira les ramasser, ces lauriers secs, et elle s'en fera une couronne d'Ophélie, la petite reine que tant j'aimais !

La belle que voilà est devenue une grande demoiselle avec de soyeux cheveux blonds et une taille fine. Des bêtes qui ont des moustaches et une barbe tournent autour de la belle que voilà. Ne lui faites pas de mal !

Elle s'appelle Alice et je la nommais Blanchette.

Nous jouions à cache-cache, et lorsque je devins malade et qu'on dut me rouler au Parc dans une voiture, elle venait me montrer ses petites dents blanche et me rire au nez en me racontant des histoires, et je disais toujours : Encore, encore !

Elle avait été très sage et sa petite mère lui avait donné une poupée aux yeux pâles qui disait *maman, papa*, d'une voix nasillarde.

Son frère avait été bien méchant; il avait dit que Blanchette était trop grande pour jouer avec une poupée.

— Mais ce n'est pas une poupée, avait répondu Blanchette, c'est ma fille, entendez-vous ?

Un jour la, mignonne m'avait dit :

— Tu ne sais pas ? nous allons donner un grand bal.

— « Un grand bal ?

— Oui, reprit-elle en sautant et en frappant l'une contre l'autre ses menottes roses, et maman a dit qu'elle t'inviterait.

Je fus bien flatté.

— Mais, d'abord, tu dois demander à tes parents.

— « Bien sûr.

— ... Et tu te feras beau; tu seras mon petit mari et je serai ta petite femme. »

Douce logique d'enfant !

J'avais sept ans et un magnifique costume en velours noir. Un bal, c'était la magnificence des magnificences ! Tout ce qui brille et tout ce qui se mange : lustres et bonbons, voilà un bal, pensais-je. De fait, est-ce autre chose ?

Aujourd'hui, que je n'ai plus dix ans et que, ficelé dans un habit noir qui me fait ressembler à un serveur, je risque de loin en loin un escarpin verni dans les soirées d'hiver, il me semble que le bal de Blanchette devait être plus spirituel que ces réunions où les femmes se maquillent le visage et le cœur, où les hommes se plaquent les cheveux et l'esprit.

Dieu de Dieu! la vieille garde qui ne meurt jamais, qu'on revoit partout, qui ne manque pas à une soirée, et qu'il faut faire valser, tandis qu'il serait si bon de fumer sa cigarette, au coin du feu, en lisant Rabelais!

Dieu de Dieu! les chipies, les grues, les vieilles filles qui hargnent, les aigres-douces qui mignardent, les jeunes vieillotes qui se cambrent!

Bon petit bal d'enfant; ô Blanchette, où es-tu, ma tant jolie, avec ta robe de mousseline et tes boucles blondes?

Bon petit bal d'enfant! ô Blanchette, toi, tout mon passé qui rayonne, toute ma jeunesse qui chante, toute ma joie qui revient!

Comme ils sont loin, ces jours; il me semble que des siècles ont passé sur eux, et lorsque le printemps revient et que j'erre avec mes soucis et mes peines, un écho très moëlleux et très tendre m'apporte, dans une brise tiède, la douce et ravissante ronde d'autrefois :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés!

MAX WALLER.

REVUE DES LIVRES

KEES DOORIK, SCÈNES DU POLDER, par *Georges Eekhoud*. Un vol. in-18. 3 fr. 50. Bruxelles. Lucien Hochsteyn.

Avec ce livre, dont l'impression très artistique est le brillant début de l'éditeur Lucien Hochsteyn, Georges Eekhoud se place définitivement à la tête de nos écrivains nationaux. A ceux qui nous contestent une littérature originale, il vient de répondre par le meilleur argument qui soit : une œuvre, où se dénoncent la personnalité d'un tempérament & la main d'un maître ouvrier.

Kees Doorik est un de ces livres que les poètes gestent depuis leur puberté littéraire, qu'ils entrevoient longtemps avant de les styler, qui transparaissent dans l'incertitude des premiers écrits, & qu'une obsession toujours grandissante force enfin l'artiste, vers l'époque de la maturité intellectuelle, à réaliser.

Déjà, dans *Myrtes & Cyprès*, son volume de début, puis dans les *Zigzags poétiques*, & dans son dernier recueil de vers, *Les Pittoresques*, Georges Eekhoud portait en lui *Kees Doorik*. Ouvrez les *Myrtes & Cyprès :* au milieu de l'éploration & de la vaguesse lamartiniennes, çà & là détonne un vers rude, brusquement cassé, au verbe inquiet & frémissant, une strophe révoltée contre les autres, où je gagerais que des critiques à courte vue, lors de l'apparition du volume, ont découvert des fautes, mais qui n'étaient que les premiers sons inouïs d'un puissant instrument qui s'accordait. Ainsi, dans une pièce qui date de 1870, toute mielleuse & susurrante d'ailleurs, soudain dissonne, — dissonne superbement à mes oreilles, ce vers :

Le silence a fermé les bouches de l'espace.

Ainsi, pêle-mêle avec des paysages de nature romantisée, qui sublimisent et transfigurent tout, avec des apothéoses à la façon de Lamartine & de Hugo, cette simple & forte esquisse qui, en 1874 déjà, prélude aux sobres & noires descriptions du Polder :

L'automne allait venir... Sur les halliers touffus
Apparaissaient déjà des tons bruns & confus ;
Le rouge cramoisi montait au vert des haies ;
Les sapins exhalaient de sauvages senteurs ;
L'air était tiède & pur; de bleuâtres lueurs
D'un beau ciel recueilli tombaient sur les futaies.

De même, dans *Guzman,* dans ce rappel espagnolisant de Musset, ces alexandrins qui trahissent la recherche de l'expression robuste, de l'image férocement juste, & qui ne recule pas devant l'exagération nécessaire pour le relief :

Les couteaux sont tirés aux refrains des chansons ;
L'âme quitte le corps, pareille à ces bouchons
Qui volent au plafond en cassant la bouteille !

De même encore, dans *La Guigne,* ce poème où les nerfs commencent à se tendre & les muscles à saillir, où l'observation locale se fond avec l'hispanisme, contraste bien anversois du reste, ces strophes du *Lavis* sont restées dans toutes les mémoires :

Les soirs d'été surtout la scène est pittoresque.
Le linge sèche au vent sur le balcon mauresque.
Les vieilles sur le seuil tricotent en jasant,
Le chef ridé branlant dans le bonnet grotesque,
Le corps pelotonné, ramassé, l'œil luisant,

Avides au détail d'un récit médisant.
D'autres d'un café noir se versent une tasse,
La prennent à deux mains de peur qu'elle ne casse,
Hument à petits coups le breuvage odorant,
Et font claquer la langue avec béatitude...

De même, aussitôt que dans *La Guigne,* Eekhoud s'attaque aux horizons crépusculaires, & si étrangement suggestifs des bords de l'Escaut, le vers a des balancements lents & larges de bestiaux regagnant l'étable, des vocables vitreux, vaguement éblouis, comme la prunelle à la fois stupide & superbe des ruminants, & la description se clôt sur ce trait magnifique, que seul un poète élu était capable d'imaginer :

Les prés sont endormis. Entre les digues mornes,
Le fleuve se déroule à l'horizon sans bornes.
Surpris dans le repos qui se répand sur nous,
Vers le croissant des cieux, taillé comme leurs cornes,
Les taureaux mugissants lèvent leurs muffles roux.

J'insiste à dessein sur les vers de Georges Eckhoud : d'abord, parce que la critique à cette malencontreuse tendance de ne voir dans un poète qu'un monsieur qui apprend à écrire en prose; ensuite, pour désobliger les bonnes âmes qui ne demandent pas mieux que d'écraser les poésies sous un roman ; enfin, et c'est là mon principal motif, parce qu'il n'existe pas de génération spontanée en littérature, & que, pour apprécier justement ce qu'un artiste édifie aujourd'hui, il faut étudier ce qu'il échafaudait hier.

Dans *Kees Doorik*, Georges Eekhoud rompt définitivement avec ses souvenirs romantiques. Il s'est aperçu que sa nature foncière se rebellait contre la molle mélancolie de la strophe des *Méditations,* & contre l'incisif, le spirituel couplet, la dialoguante fantaisie de *Namouna.* Il a regardé autour de lui. Il a eu la révélation d'une poésie nouvelle, rude, scabreuse, gutturale, où la sève a ses explosions, la poésie du Polder, avec ses teintes assourdies, ses gris brouillés, ses noirs attristants, son grand paysage fluide, qui souvent s'estompe dans de longs brouillards pâles comme des buées d'étuve, ses horizons de rêve sombre & abruti, ses reculantes & infinies perspectives, où, noyées dans les nèbles, ça & là, en des attitudes incertaines & fantomatiques, se dressent des apparences de cahutes & d'arbres, & parfois des ailes de moulin lentement tournantes, comme un grand oiseau noir se débattant sur le ciel. Et, dans ce paysage scrupuleusement traduit, Georges Eekhoud a campé d'inoubliables figures de rustres. Rablés en colosses, d'une lourdeur placide & bovine qui parfois, quand elle voit rouge, se soûle en des orgies de sang, fiers de leur force, n'ayant, au lieu de sentiments humains, que l'animale conscience & le physique orgueil de leur robustesse, dépensant les énergies de leurs corps en accouplements avec la glèbe, en fauves & mordants baisers sur les brunes lèvres de la terre, puis soudain s'affolant d'une passion brute pour la première jupe qui passe, sans lyrisme d'âmes primitives, sans naïveté d'adorants, mais avec des fougues bestiales, fécondant, la femelle comme ils ensemencent l'humus, — la femelle qui n'est pour eux qu'une espèce d'humus un peu plus vivant que l'autre ! Et grippe-sous, renfermés, sournois, madrés autant qu'un procureur, habiles à parler autour de leur pensée, créanciers féroces, débiteurs insolvables jusqu'aux menaces de saisie, puis alignant, pièce par pièce, en soupirant dru, la somme exigée, recommençant le calcul dix fois, harassant l'attention de l'adversaire, & finissant toujours par le frustrer de quelques argents, — tels sont-ils, les rustiques de Dinghelaar & de Cappellen, dans les scènes du Polder, de Georges Eekhoud.

Le sujet de *Kees Doorik* peut tenir en quelques lignes. Kees Doorik est valet de ferme chez la baesin Annemie, la riche veuve du fermier Nelis Cramp. Le jeune gars s'éprend d'Annemie. Un mauvais gamin, Janneke, chargé par Wannes Andries, le frère d'Annemie, d'espionner les gens de la ferme, surprend les amours naissantes de la baesin & du domestique. Andries, qui veut empêcher sa sœur de se remarier, lui arrache le renvoi de Kees. A la kermesse de Putte, la fermière s'amourache d'un nouvel amant : Jurgen Faas, un riche paysan du Polder. Kees Doorik, à la traditionnelle fête des Gansryders, dont Jurgen Faas est proclamé roi, apprend tout à coup le prochain mariage d'Annemie & de Jurgen Faas. Fou de jalousie, Kees Doorik est accroché par son rival ivre, qui lui narre, entre deux hoquets, ses faciles amours avec Annemie. Kees Doorik voit rouge, & tue Jurgen Faas.

La donnée est simple, largement humaine ; les rustiques sont d'un dessin superbe, où se fondent la patience des traits longtemps caressés, & la soudaineté du crayon qui, d'un seul coup, indique la ligne ; & le dénouement d'une grandeur épique, s'allume d'une effrayante gloire de sang.

Si l'on étudie le livre en ses détails, l'intérêt ne faiblit pas un instant. Entre les capitales scènes du drame, se déroulent quelques eaux-fortes admirablement mordues, où l'artiste évoque les vieux us du Polder. Tout dénonce une observation scrupuleuse, un œil qui voit, qui garde la vision, une main qui obéit à l'impérieuse pensée. Cette œuvre a une brusque évidence de vérité qui agrippe, secoue, & ne lâche plus. Les plus insaisissables attitudes, les plus vagues profits des choses, leurs profondes intimités, Georges Eekhoud traduit tout, réalise tout. Sa moindre description est évocative comme la vie elle-même.

Lisez cet original chapitre du repas dans la grande chambre :

« ... Les garçons se précipitèrent vers la table, s'affalèrent lourdement sur les escabeaux ; les mains calleuses posées au-dessus des genoux, les pieds rapprochés, les jambes & les coudes écartés. Quoiqu'il n'y eût pas de boue aux champs, ils avaient laissé leurs sabots dans la cuisine, par un excès de déférence pour les arabesques de sable blanc dessinées par Paulke sur le dallage de briques rouges lavées au fiel de bœuf.

« Leurs yeux doux de belles brutes affamées, où la fatigue mettait plus de langueur nouvelle, jaugeaient l'épaisseur de la couche de victuailles ; leurs narines se dilataient, caressées par les vapeurs grasses s'élevant vers le plafond, et leurs oreilles de faunes, écartées de la tête, écoutèrent quelques secondes le rissolement du lard prolongeant sur le plat la cuisson de la casserole.

« La baesin prit place en face de Kees. Elle se signa, joignit les mains. Les paysans l'imitèrent, penchèrent la tête. On entendait à présent le tictac régulier de la grande horloge enfermée dans sa haute cage de chêne, à vitrine. Puis, armés de leurs fourchettes, les hommes & les deux femmes piquèrent à même le plat, creusant devant eux autant de brèches dans le ragoût. Ils mangeaient sans rien dire, mâchaient bruyamment, engloutissaient avec une voracité de

poissons, des goulées de légumes & de viande, ou échancraient d'épais chanteaux de pain de seigle, savoureux, légèrement acidulé.

« ... Les fourchettes cessèrent leur va-et-vient. Repus, les hommes coulaient lentement leurs mains ouvertes de leur poitrine à leur cuisse, en poussant un soupir de sensualité satisfaite. »

On le voit, Georges Eekhoud est un observateur de premier ordre. Pourtant, s'il n'était que cela, je ne louangerais pas son livre. Que les naturalistes me le pardonnent, — existe-t-il un naturaliste ? — ce que je recherche surtout dans une œuvre, c'est la personnalité de l'écrivain. Or, le roman de Georges Eekhoud est doublement personnel.

Personnel d'abord par la langue. Langue rude, abrupte, aux soudaines cassures, où les pâtes grises & noires dominent, brusquement magnifiées par de grandes explosions rouges, langue admirablement adaptée aux choses qu'elle exprime, tantôt sournoise, retorse & têtue comme les paysans du livre, tantôt, comme eux, primesautière, bestiale, cruelle, avec des phrases spontanées comme des cris. Langue large & puissante, qui parfois se contourne pittoresquement, pareille à cet Escaut qui, « là-bas, derrière les digues, roule ses eaux blondes » ; langue enfin, qui charrie, pêle-mêle dans l'emportement de ses vagues, toutes les richesses & les naïvetés du patois.

Personnel, le roman l'est aussi par son impression d'ensemble. Georges Eekhoud exprime ce qu'il a vu, certes ; mais il exprime en même temps les sensations que les paysages du Polder lui ont suggérées. Il subit fortement l'effet réflexe de la vision sur l'esprit, sans lequel il n'y a point d'artiste. Comme tous les grands amants de notre terre, il a vu son coin natal à travers une forte & religieuse émotion, à travers la mélancolie physique naturelle aux tempéraments du Nord. Eekhoud nous apparaît comme une espèce de Millet flamand, un Millet plus sûr & plus robuste, le poète du cal & des héroïsmes paysans.

*
* *

LES FLAMANDES, poésies, par *Émile Verhaeren*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50. Bruxelles. Lucien Hochsteyn.

Un des grands écrivains français de notre temps, le plus profond historien et le plus pénétrant critique du XIXe siècle, Taine, démontre que l'artiste ne doit pas, en des œuvres scrupuleuses, traduire les réalités, mais abstraire un des éléments essentiels de son sujet, & l'exagérer.

Un poète belge, dans un volume qui, chose rare, est un volume définitif, vient de confirmer, par un éclatant exemple, la théorie de l'exagération nécessaire.

Émile Verhaeren appartient à la race flamande des faiseurs de chairs. C'est Jordaens poète.

Plus d'une fois, dans mes promenades à travers les musées, devant les Rubens, les Jordaens, les Teniers, les Steen, devant ces merveilles de l'art flamand, devant le *Martyre de Saint-Liévin*, qui n'a d'un martyre que le nom, où l'extase du supplicié, la descente glorieuse des anges porte-palmes, tout l'appareil religieux s'éclipse, & qui n'est qu'une rouge tuerie, le rêve atroce et superbe d'un soudard soûlé de sang, un cauchemar écarlate, un fouillis de chevaux cabrés sur le ciel, de chiens hurlant aux blessures, & que traverse furieusement le torse athlétique d'un tortureur au large turban de pourpre; — devant *Le Satyre* & *le Paysan,* cette plantureuse épopée du ventre, où les attablés, le corps sur les plats, lapant les sauces gluantes, les joues fluxionnées de viandes & de lards, la balèvre animale & tombante, depuis deux siècles, se gavent; — devant les *Kermesses* de Teniers, ces intempérances de bière, de mangeailles, d'amour, où, dans un coin, avec le glou-glou des bouteilles, se vident les ivrognes; — devant *L'Offre galante,* de Steen, cette verveuse et cochonne anecdote où les mots crus, saisis par le peintre au vol, semblent collés aux juteuses couleurs de la toile; — et, devant les intérieurs tranquilles des petits maîtres, où le sujet, presque toujours le même, est sacrifié aux belles ombres rousses, aux antithèses du clair obscur, aux teintes savoureuses et appétissantes de cette peinture si ragoûtante qu'elle semble une cuisine, aux lumineuses taches, aux avivantes éclaboussures de soleil sur le rire des cuivres, devant ces miracles de l'art des ancêtres, devant ces prestigieux tableaux d'existence béate, souvent j'ai regretté que notre si mélancolieuse & décrépite poésie n'allât redemander la santé & la joie à ces grands & prodigues dispensateurs de la sève.

Depuis que j'ai lu *Les Flamandes,* ce regret, je ne l'ai plus.

Émile Verhaeren est un tempérament matériel, l'un des plus matériels et l'un des plus puissants que je connaisse. Flamand d'origine & de nature, surtout attiré, comme Jordaens & Steen, — pour qui l'art fut une immortelle ribotte, — par le côté charnel, exubérant des gars & du pays de Flandre, par l'exultante fécondité de ses femmes & de ses terres, par le grand coup de folie, d'ivresse & de chaleur qui traverse les foires, par la truculence des couleurs, par la formidable kermesse des contours, des lumières & des musiques. Comme les vieux peintres des musées, il a longuement contemplé les hommes et les choses de la patrie, — mais, au lieu de les photographier dans leur réalité immédiate, ce qu'un écrivain médiocre eut essayé, — il a cherché, et atteint, une réalité supérieure : la quintessence des mœurs & des aspirations d'une race. Georges Eekhoud, dans *Kees Doorik,* incarne l'idéal sombre, mélancoliquement animal, vaguement religieux du rustre en communion avec la glèbe. Émile Verhaeren, lui, dégage l'idéal charnel flamand, l'idéal des amours de ventre, des hilarantes & sempiternelles godailles. A travers l'exagérant lyrisme d'une poésie royalement outrancière, il a concentré cet idéal dans une magistrale œuvre qui évoquera, pour les générations prochaines, comme Jor-

daens & Steen l'évoquèquent pour les générations passées, les gloires de la grasse Vie rouge !

Les Flamandes s'ouvrent par une ode d'un large vol descriptif, *les Vieux Maîtres*, dédiée à Jean Richepin, & qui me semble un des efforts les plus heureux du poète :

Dans les bouges fumeux où pendent des jambons,
Des boudins gras, crevant leurs tissus de vessies,
Des grappes de poulets, des grappes de dindons,
D'énormés chapelets de volailles farcies,
Tachant de rose & blanc les coins du plafond noir,
En cercle, autour des mets entassés de la table
Qui saignent, la fourchette au flanc, dans un tranchoir,
Tous ceux qu'auprès des brocs la goinfrerie attable :
Craesbeke, Brakenburgh, Teniers, Dusart, Brauwer,
Avec Steen, le plus gros, le plus ivrogne au centre,
Sont réunis, menton gluant, gilet ouvert,
De rires plein la bouche & de lard plein le ventre.
Leurs commères, corps lourds où se bombent les chairs
Dans la nette blancheur des linges du corsage,
Leurs versent à jets longs de superbes vins clairs
Qu'un rais d'or du soleil égratigne au passage,
Avant d'incendier les panses des chaudrons.

Claironne après, l'*Art flamand,* une rutilante invocation aux femmes de Rubens, de Jordaens & de Steen, une ardente symphonie de chairs rouges, de seins en sueur, de croupes vautrées, où l'assaut des satyres & des faunes, fonce en une ruée de débauche, une vision violente & ignée, férocement & superbement triviale, ci & là relevée par un trait de grandesse, exaltée jusqu'aux sommets de la poésie par l'apothéose de la fin :

Dans la splendeur des paysages,
Et des palais lambrissés d'or,
Dans la pourpre & dans le décor
Somptueux des anciens âges,

Vos femmes suaient la santé,
Rouges de sang, blanches de graisse,
Elles menaient les ruts en laisse,
Avec des airs de royauté !

A l'*Art flamand* succède une très longue pièce, *Les Plaines flamandes*,

d'une touche plus reposée, d'une couleur moins triomphante, très belle & très haute encore dans ses assourdissements calculés. Paysages de mai, perspectives estivales, tombées de soleil derrière les bois roux d'automne, horizons de neige & de ciel mat où des vols noirs de corbeaux simulent de rapides aspergées d'encre, tout y dénonce un pinceau riche & franc, habile à traduire la vibrante lumière qui baigne les choses.

Se pressent alors les *Croquis de Ferme*, tout un musée de sonnets picturaux, version de la vie des champs, où se jouent les salubrités du vent & les fantaisies du soleil. Je cite, parmi les meilleurs, *Les Granges, l'Abreuvoir, Les Greniers, Les Espaliers,* & surtout *La Cuisson du Pain,* un chef-d'œuvre d'opulentes couleurs, de clarté chaude, & dont la dernière image n'a pu être inventée que par un intense & grand poète :

Les servantes faisaient le pain pour les dimanches,
Avec le meilleur lait, avec le meilleur grain,
Le front courbé, le coude en pointe hors des manches,
La sueur les mouillant & coulant au pétrin.

Leurs mains, leurs doigts, leur corps entier fumait de hâte ;
Leur gorge remuait dans les corsages pleins ;
Leurs deux poings monstrueux pataugeaient dans la pâte,
Et la moulaient en ronds comme la chair des seins.

Dehors, les grands fournils chauffaient leurs braises rouges ;
Et deux par deux, du bout d'une planche, les gouges
Dans le ventre des fours engouffraient les pains mous.

Et les flammes, par les gueules s'ouvrant passage,
Comme une meute énorme & chauve de chiens roux,
Sautaient en rugissant leur mordre le visage.

Puis, vers la fin du volume, *Kato, Les Truandailles, La Vache,* d'une fougue lyrique haletante, *Amours de Gars,* une page de réalisme épique, sonore & flambante, digne du maître auquel elle est dédiée ; *Les Femmes de Rubens,* larges strophes aux chairs pulpeuses & fleuries, un éblouissement de nudités fières ; & cet autre chef-d'œuvre : *Les Vieilles,* une élégie se terminant en satire, où tinte une forte & matérielle mélancolie, une inspiration qui m'é-

voque le souvenir de Ronsard, mais d'un Ronsard flamand plus robuste, de plus haute envergure, débarrassé de la grâce un peu vernie des diminutifs :

Les chairs, les belles chairs en fleur des gouges mortes,
Jeunes encor, où vont-elles ? Et qui de nous
Les verra resplendir ailleurs rouges & fortes,
Et les adorera toujours, à deux genoux ?
Souvent lorsque juillet flamboie, on rêve d'elles,
De leurs beaux corps défunts qu'on a connus jadis,
Et plus haut que ne va le vol des hirondelles,
Près des cieux, on croit voir de lointains paradis
Embrasés de lumières & tapissés de nues,
Où, l'œil vainqueur, les seins sortis du corset d'or,
Des anneaux de rubis cerclant leurs jambes nues,
Le front plaqué d'un feu de soleil qui s'endort,
Les gouges dans leur gloire ardente se promènent.

Puis enfin, pour clore le livre, *Les Paysans*, une longue pièce au prélude calme & analysant, qui après s'enfièvre & se congestionne dans une rage lyrique, & qui rougeoie d'une furieuse description de kermesse, une des pages les plus féroces & les plus précipitées de toute la littérature française :

Aux kermesses pourtant les paysans font fête,
Même les plus crasseux, les plus ladres. Leurs gars
Y vont chercher femelle & s'y chauffer la tête.
Un fort repas, graissé de sauces & de lards,
Sale à point les gosiers & les enflamme à boire.
On roule aux cabarets, goussets ronds, cœurs en feu,
On y bataille, on y casse gueule & mâchoire
Aux gens du bourg voisin qui voudraient, nom de Dieu !
Lécher trop goulument les filles du village,
Et gloutonner un plat de chair, qui n'est pas leur.
Tout l'argent mis à part y passe, en gaspillage,
En danse, en brocs offerts de sableur à sableur,
En bouteilles gitant à terre en tas difformes ;
Des plus fiers de leur force ont des gestes de roi,
A rafler d'un seul trait des pots de bière énormes,
Et leurs masques, plaqués de feu, suant l'effroi,
Avec leurs yeux sanglants & leur bouche gluante,
Allument des soleils dans le grouillement noir.

Tel est, en raccourci, ce livre puissant, qui hausse Émile Verhaeren au premier rang, non seulement des écrivains belges, mais encore des poètes français contemporains.

Après cette réduction des *Flamandes*, il importe de dégager la psychologie de l'œuvre.

Certes, Émile Verhaeren est le Flamand, & le Flamand matériel que dénonce son livre. Il ne peut être question ici, ni d'idéal factice, ni d'originalité long cherchée, ni d'une gageuré d'art, — ce que de très perspicaces critiques ne manqueront pas d'insinuer. Je connais Émile Verhaeren depuis quatre ans. En 1879, *Les Flamandes* le hantaient déjà. *La Vachère,* une des pièces les moins fortes du recueil, date de cette époque. Depuis, Émile Verhaeren s'est développé, mais dans le même sens, & là où certains cerveaux obscurs découvriront sans doute un parti pris de singularité, il n'y a que la facile expansion d'un tempérament.

Ce n'est, en effet, que dans la poursuite d'un idéal personnel, nourri de son sang & de sa moëlle, que le poète atteint la fougue & l'intempérance lyriques, & qu'il appose au bas de son œuvre cette rare & royale & léonine signature : la griffe.

Oui, Émile Verhaeren est bien l'homme de son livre, l'homme de ses vers sanguins, charnus, rouges & blancs comme les corps des nymphes de Rubens. Sans doute ses *Flamandes* sont une protestation contre les chloroses modernes, contre les

... yeux malades de phtisiques
Où micassent les désespoirs,
Les grâces fausses & gommées
S'allanguissant sur les sofas,
Dans des peignoirs en taffetas
Et des chemises parfumées,

Mais il est sûr, lui, le poète charnel, le matérialiste entêté, de ne pas ouvrir son volume à quelques-uns de ces rhythmes morbides, à quelques-unes de ces sensations rares, de ces images aux correspondances mystiques qui sont le principal objectif des stylistes contemporains? N'est-ce pas dans *Les Flamandes* que je trouve ces vers :

Des ardeurs s'allumant au *feu noir* des viols.

. . . . . .

Comme d'un *blanc parfum* de fades renoncules.

. . . . . .

Mais en face le lait restait froid, restait *vierge*

. . . . . .

En automne, saison des belles *pourritures*

. . . . . .

Les flots traînent ce grand horizon dans leurs moires,
Se vêtent de ses tons *électriques* & *faux*.

. . . . . .

Ces images, grandes & glorieuses d'ailleurs, je ne songe pas à les reprocher au poète. Même, elles m'éjouissent, car elles semblent annoncer chez Émile Verhaeren une tendance à spiritualiser davantage son art, à traduire *l'au-delà* des choses. Et seulement après avoir étudié ces vers qui ne sont pas dans l'entière logique du livre, on saisit l'idée génératrice des *Flamandes*. Par tempérament, Émile Verhaeren est poussé vers les franchises & les verdeurs d'autrefois. Mais il subit aussi l'influence fatale de son époque : la domination des nerfs. Et, alors cet intense volume m'apparaît à la fois comme un hommage à la plantureuse vie des ancêtres, — & comme un regret.

Par les nombreuses citations que j'ai faites, on a pu juger la force & le génie pictural de la langue. Les expressions tiennent debout, mais sans le secours des tropes. Les couleurs riches, vibrantes, grasses, donnent des fêtes aux yeux. Et, les strophes savamment orchestrées, clament la pensée du poète dans une violente gloire sonore.

J'espère que *Les Flamandes* seront applaudies avec véhémence. Déjà, les vieux maîtres flamands, à cette table croûlant de rouges viandes où le poète les a vus trôner, s'entretiennent de lui. Jordaens approuve de la tête ses *Truandailles,* Teniers, ses *Paysans,* Dusart, *l'Abreuvoir,* Brakenburgh se lève titubant pour dresser un couvert, Steen, la trogne hilare, s'érige comme à l'arrivée d'un nouveau mangeur, & les immortelles gouges, descendues de leurs cadres, versant au cristal des coupes un vin de soleil, encerclent un grand fauteuil roux cloué d'or, — qui attend.

ALBERT GIRAUD.

LE SCRIBE, par *Albert Giraud.* Un vol. in-18. 3 fr. 50. Bruxelles. (Lucien Hochsteyn).

Livre étrange, nerveux à l'excès, bilieux, — superbe ! Sur un fond douloureux de passions exulcérées, de haine, de colère, de faux amour, de lancinantes souffrances, s'auréole cette blême & fascinante figure, — le Scribe,

Ainsi, dans les orageuses soirées automnales, on voit à l'horizon un phtysique soleil agoniser sur de sales nuages verts, jaunes & rouges, des nuages de bile, de joie & de sang.

Jean Heurtaut, le scribe, c'est l'actuel poète, l'être détraqué, aux maigreurs morbidement débiles, sans chairs ni muscles, aux nerfs exaspérés, secoués de longs furieux spasmes, où le corps s'use, comme un violon dont la trop mince table d'harmonie, sous la tyrannique tension des cordes, trépide à se briser.

Né dans une petite ville, fils de placides commerçants, d'une tranquille santé bourgeoise, il est le légitime enfant des vastes cités modernes, lui, le maladif, qui semble avoir bu par tous les pores leur alcoolique atmosphère. Et c'est là qu'il ira vivre, dans les fourmillantes & corrosives grandes villes, ce milieu naturel de son maigre & nerveux corps, de son intelligence qui quintescencie.

Hélas ! vivre, pour celui-là, c'est mortellement souffrir.

Il est poète. Il aime.

Poète, de cette exsangue race qui a pour nourrice notre insalubre époque, — il écrit le lumineux poème de ceux qui n'ont pas vingt ans, & qui, parce qu'ils souffrent, rêvent la Beauté impassible, dans une immortelle tranquillité majestueuse.

Il aime, — d'un amour absolu, de toutes ses ardeurs d'adolescent resté longtemps vierge, de toute la véhémence de sa paroxyste nature.

Mais Mirah, l'adorée, Mirah, la féline, joue avec son cœur comme avec une souris rouge. Et, parce qu'elle l'aime, l'orgueilleuse frigide, elle veut étrangler son génie, elle veut l'arracher à cette rivale jalousée, la Muse.

Un soir, Jean Heurtaut entend Mirah dire à une amie : « Oui, si quelque poètereau te tombe sous la patte, imite-moi ; persuade-le qu'il est une croûte, et il t'aimera. »

Et, dans le cœur foudroyé du Scribe, l amour, en un instant, s'éteint.

Ici, commence véritablement le poignant drame.

Guéri de son amour, Jean Heurtaut, le fatal malade, est repris du mal d'écrire. Talonné par la fièvre, il travaille. Et quel travail ! C'est la langue ennemie qu'il doit vaincre, la langue qui, furieusement, se débat, révoltée. Les mots en colère refusent d'obéir ; le verbe fuit comme un visqueux serpent que les mains convulsivement serrées ne peuvent retenir. La phrase se rebelle contre l'audacieux pétrisseur, et, entre ses doigts fébriles, s'écroule. De quoi te sert, poète, d'avoir en ton souffle un feu d'âme, si le corps de ton œuvre dans ta main tombe en poudre, insoumise argile que tu veux en vain façonner à ton image !

Lutte formidable !

Le poète en sort vainqueur, mais frappé à mort. Par une pure & parfumée fin de jour, qu'empourpre de gloire un couchant soleil, il meurt, tenant à la

main son livre, ce livre écrit avec son sang, ce livre dont l'enfantement lui a coûté la vie, — ce livre qui, né dans la colère, la haine & le poison, ira tuer à son tour d'autres âmes.

Rien de plus tragiquement simple que cette histoire. A peine y trouverait-on ce que les pédants nomment un nœud, ce que le vulgaire appelle une intrigue. C'est une saignante analyse des douleurs toute modernes, que dans leur monstrueux cerveau & leurs despotiques nerfs & leur aimant cœur, pâtissent aujourd'hui ceux qui ont le malheur de naître poètes. Il ne s'agit ici, ni des lamartiniennes confidences d'un amour dépareillé, ni des bestiales coucheries réalistes, que l'énormité seule peut rendre lyriques : c'est l'effroyable souffrance d'une âme géante qui se débat contre l'impuissance de la matière, c'est l'horrible agonie d'un superbe & doux esprit, qui, aux temps des Sophocle et des Virgile, eût été Virgile ou Sophocle, & qui, enfermé dans un corps malsain, dans une vie morbide, dans une époque impoétique, venu trop tard dans un siècle trop vieux, férocement se venge de son martyre par une œuvre inouïe, qui communiquera son mal aux quatre coins du monde, comme une hideuse et purulente & inguérissable lèpre.

Albert Giraud a fait là un maître livre. Notre public belge l'appréciera-t-il? J'en doute. Cela n'est pas écrit pour la foule. Les critiques de pacotille crieront au scandale, comme s'il était scandaleux d'enfoncer le scalpel dans de putrides chairs & de crier au monde : Regarde, voilà le mal qui te pourrit!

Les journalistes aveugles, dont l'imbécilité a plâtré les yeux, comme fit l'hirondelle à Tobie, parleront d'infection réaliste, comme s'il y avait le moindre réalisme dans ce cri de révolte de l'esprit contre la chair!

Mais les artistes comprendront ce livre. Ils y verront leur vie moribonde, et de leur cœur jaillira une immense sympathie pour l'écrivain qui les a si bien compris. Albert Giraud sera, pour ces viriles pages, rageusement haï & vigoureusement aimé.

Je veux dire un mot de la langue dont il s'est servi. Le délicat poète, qui, le mois dernier, a, dans la *Revue Moderne,* si finement orfévré douze rondels bergamasques, a dompté, lui, le verbe farouche. Merveilleusement les mots obéissent au despotisme de sa pensée. L'œuvre étrange éclate dans toute la superbe bizarrerie d'un style nouveau & parfait. Peut-être lui reprochera-t-on ses fières phrases qui sonnent comme d'inaudites symphonies, & ses hardis néologismes moulant la pensée comme un maillot couleur chair. Tout cela a pourtant sa raison profonde. Cet écrivain tout de nerfs & de sensations, Albert Giraud, coupe aux mots leurs caudales syllabes incolores ; trop de vocables traînent à leurs pieds ailés le pesant boulet des désinences en *ment;* leur chaîne est coupée, ils s'élancent radieusement libres : *chatoiement* devient *chatoi, flamboiement, flamboi;* & à l'amputation de ce membre exsangue, ils gagnent une santé nouvelle, pleine de jeunesse & de couleurs.

Et ce n'est pas seulement la couleur que ce superbe style apothéose ; le

dessin, la ligne, que Théophile Gautier seul a su tracer dans ses nettes phrases, se découpent superbement dans celle d'Albert Giraud. L'ordre bizarre des mots, pour quiconque lit avec des yeux d'artistes, fait saillir des angles, arrondit de graciles courbes, creuse de profondes perspectives, casse les mordants traits avec une brusque arrête.

Avec quelle vivacité de ligne, quelle profusion d'éblouissantes couleurs il peint, par exemple, ce bal au théâtre :

« Sous la gloire des mythologiques plafonds, sous l'or incendié des lustres, sous une poussière de gaz & de chaleur, au rhythme de la *Valse des Roses*, la foule toujours accrue par les vomissants couloirs, bondit, sonnante du trépi des pieds, des fusants rires, des quolibets crevant à la surface de ce moutonnement comme des bulles d'air sur l'eau, des lambeaux de musique hurlés en chœur après l'orchestre, sonores haillons arrachés par la crapule à la planante et tournoyante valse, la foule, où les couples, sous les invisibles & claquants fouets de la bestiale joie, tournent avec le bruit & le vertige des toupies, la foule, où se confondent dans une rapide hallucination de couleurs les intrigants dominos, les gibbeux polichinelles, les serpentins arlequins dont les battes battent, les matamorants matamores aux insolentes moustaches en croc, les escarmouchants scaramouches, les estudiantinos guitarant, les faméliques Macaires, les enfarinés & lunaires pierrots, la foule, où sur un fond d'habits noirs les violents oripeaux, éclatent à l'œil, comme de jaunes, d'indigos, de bleus, de verts, de rouges pétardants pétards ! »

IWAN GILKIN.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Le recueil des scènes désopilantes du *Colonel Ramollot,* ce type étourdissant créé par Charles Leroy, vient de paraître à la librairie Marpon & Flammarion, avec eau-forte & illustrations.

Le *Colonel Ramollot* est déjà célèbre, car il n'est pas de fête artistique, où l'on ne demande à l'auteur sur l'air des lampions : *Ramollot !*

Charles Leroy ne le cède en rien à ses devanciers : Galetti, Durandeau, Noriac, etc. Avec un tact rare, il a su éviter les redites & trouver un filon nou-

veau. On dirait un chirurgien faisant de la dissection. On croirait qu'il est né enfant de troupe, passant sa vie à la caserne où à la cantine.

Le *Colonel Ramollot* restera le type du Prudhomme militaire, & qui n'a eu la bonne fortune d'entendre l'auteur, voudra au moins lire : *Pinteau, la Baignoire, la Musique, le Tableau d'avancement*, etc.

*
* *

Sommaire du n° 2 de la *Revue Moderne* (20 Janvier) :

Gambetta	*Victor Arnould.*
Bilan du suffrage censitaire . . .	*Edmond Picard.*
Rondels bergamasques	*Albert Giraud.*
Bonshommes & Bonnes femmes . .	*Henri Nizet.*
A travers le Gothard	*A.-J. Wauters.*
Chronique artistique.	*Théo Hannon.*
— littéraire	***

Le prochain numéro de la *Revue Moderne* (20 février), contiendra :

Rococo.	*Ed. & J. de Goncourt.*
Pamphlet contre l'amour . . .	*Caroline Gravière.*
Sixain de sonnets	*Iwan Gilkin.*
Line, poésie.	*Georges Eekhoud.*
Richard Wagner (1re partie) . . .	***
A travers le Gothard (fin) . . .	*A.-J. Wauters.*
Chronique littéraire	*Max Waller.*
— scientifique	Dr *W.*
— judiciaire.	*Nève.*
— artistique.	*Théodore Hannon.*

*
* *

Vient de paraître à Liége une intéressante étude de M. Célestin Demblon sur le fécond écrivain *Joseph Demoulin*.

— Viennent de paraître chez Boitte : *Les Galanteries de la Bible*, le poème joyeux de Parny l'érotique, qui attribuait sa *conversion* à la lecture de la Bible, que son confesseur lui avait toujours interdite !

Jonglant avec les vers de huit que tant prisait son siècle, Parny a la facilité de Voltaire & la grâce de Dorat. L'éditeur qui réimprime aujourd'hui la galante œuvre dans une édition mignonne & « bon marché », a joint aux *Galanteries de la Bible* les *Tableaux égrillards : la Rose, la Main, le Songe, le Baiser, les Rideaux*, toutes ces petites scènes poudrederizées qui rappellent

les licences roses de Fragonard, & que l'on déguste ainsi que des sorbets, aux heures de flemme.

— Chez Parent : le *Voyage à travers l'Univers*, de Paul Combes, dans la très excellente *Bibliothèque belge illustrée* que nous ne saurions assez recommander aux maisons d'éducation & aux familles. La science, mise à la portée de tous sous une forme attrayante qui appelle la lecture, est dans ce volume, comme dans *Les Monuments à travers les âges*, qui l'a précédé sous la signature de E.-J. Dardenne, traitée d'une main familière & savante que nous approuvons de tous nos encouragements.

L'ART DE LA FEMME. — Sommaire du n° 2 — (15 Janvier 1883). (Rouveyre & G. Blond, imprimeurs-éditeurs, 98, rue de Richelieu, à Paris). — *Le Costume Féminin*, par Marguerite d'Aincourt. Illustrations de Cortazzo et Scott (deuxième article). — *Les Salons de Paris*, par Bachaumont. Illustrations de Cortazzo (deuxième article). — *Hygiène de la Parisienne*, par le docteur Darfeu. Illustrations de Cortazzo (deuxième article). — *Le chien de Loulou*, par Henry Desbruyère. Illustrations de Henriot. — *Le Théatre à Paris en* 1883, par Pierre Decourcelle (deuxième article). — *Album musical de l'Art de la Femme*, *Floréal*, paroles & musique, par Édouard Okolowicz. — *Courrier illustré de la Mode parisienne*, par une parisienne (Camée). (Deuxième article). — La Bourse & les affaires.

Cette publication paraît les 1er & 15 de chaque mois & contient de 32 à 40 pages de texte; l'abonnement d'un prix modique (30 francs par an), est offert comme surprise & cadeau par toute la haute société parisienne.

Un numéro spécimen est adressé franco contre envoi de 1 franc 50 centimes en timbres-poste.

LE CORRESPONDANT BELGE. — Sommaire du n° 1 :

Le Ménétrier (conte), *Frédéric Cousot*. — Robert Helmont, *Alphonse Daudet*. — Devant la mer (poésie), *Frédéric Cousot*. — Croquis bruxellois, *Théodore Hannon*. — Caractères drôles : Nicolas Tacite, *Georges Bauwens*. — Revue littéraire, *Albert Giraud*. — Notes de musique, *Ernest Van Dyck*. — Bavardages d'un peintre, *C. Gernot*. — Architecture, *D...* — Causerie scientifique, *Georges Kaiser*. — Carnet d'un flâneur. — Bulletin financier, *A.*, *A.* — Bibliographie, *Serge Aubry*.

NEMO.

LUCIEN-CHARLES HOCHSTEYN, IMPRIMEUR.

Bruxelles, 8, *rue de la Paille*.

GUSTAVE DORÉ

Quarante années d'incessante production tiennent dans sa vie — et c'est à cinquante et un ans qu'il est mort. Existence consacrée à l'art sous toutes ses formes : caricature, dessin historique et religieux, statuaire, peinture de genre et paysage. Mais le sculpteur, le peintre de ces tours romantiques qui se décarcassent dans le bitume, un rayon de lune filtrant à travers leurs brêches comme à travers les côtes d'un squelette ; le paysagiste des torrents qui précipitent leur écume entre les granits alpestres, avec, dans le lointain, des montagnes bleues plaquées sur un ciel indigo — espèces de chromolithographies rapportées de ce pays que nous a gâté la chromolithographie — sont, on peut le dire, déjà oubliés. Ce qui reste debout, c'est le caricaturiste, et c'est «l'illustrateur.»

Illustrateur, Gustave Doré l'est d'instinct. Il sait à peine tenir une plume, que ses cahiers de «déliés» se couvrent de figurines et de silhouettes. A onze ans, il imprime ses premiers dessins. Depuis ce jour-là, sans compter les travaux courants, vont sortir de son atelier pour se répandre dans toute l'Europe, sertis à sa marque, les joyaux de l'esprit, les livres qui forment la bibliothèque de l'humanité.

Il commence par la caricature, au *Journal pour rire*, où il plaisante les mœurs contemporaines. Rien du fausset de Cham, moins encore du cruel coup de crayon de Daumier : une communicative jovialité, une indéfectible bonne humeur : c'est le rire pour le rire. Le « tous-les-jours » de la vie apparaît en ces amusantes pochades avec toutes ses cocasseries, depuis le *Garde-national* à qui son ceinturon bouclé sous l'aisselle donne l'air d'une femme enceinte de trois mois, jusqu'au *Bassin de natation*, où des gaillards aux anatomies dérisoires piquent des têtes au milieu des bourgeois ventripotents qui font la planche, les nombrils émergeant de l'eau comme de burlesques nénuphars.

Entretemps, sa verve, avec l'ardeur d'un vin jeune, prend du corps, fermente à faire éclater le léger flacon de verre dans lequel on l'a embouteillée ; et c'est le broc de Rabelais, pas trop grand pour elle, qu'elle

va emplir, frémissante, emplir jusqu'au bord, en épandant sa mousse sur la table. Le *Rabelais*, c'est son chef-d'œuvre. Le long des pages de ces deux volumes in-folio, des débandades de croquis, trognes joufflues, ventres distendus à crever—car Gustave Doré a une prédilection pour la rondeur du trait — roulent leurs larges allégresses. Sur l'herbe verte, devant les bons géants, Grandgousier et Gargamelle la mamelue, une gogaille se vautre, pour laquelle des douzaines de bœufs empalés rôtissent au soleil, enduits de sauce qui grésille, lapée par les flammes ; pots et plats trottent sur la table, aussitôt sèchés ; on plonge le nez, dans les gobelets ; les gigots empoignés à même laissent au joues deux rigoles de jus. A distance, les « povres vilains » se divertissent, jouent au saut-de-mouton, dévalent les tertres à écorche-cul ; gaillards et commères dansent — autour d'une clique d'oies qui, attendant le coutelas, claironnent en allongeant le cou,— des rondes affolées où le vent soulève les jupes. Dans un coin, près d'un banqueteur qui se soulage, un bonhomme regarde la feuille à l'envers, les genoux repliés, les bras étendus à terre, christ de la beuverie, la tête cachée par son ventre qui s'arrondit en dôme. Tournez la page et vous verrez surgir comme par une lucarne les hures d'aubergistes, pouffant dans leur lard, si rouges et si luisants qu'on les dirait arrosés de sauce — les crânes de moines, auréolés par une tonsure qui se perd entre les plis de leur nuque. Dans les cérémonies, d'innocents chantres d'église lancent les notes à pleine volée par dessus leur livre de messe, la bouche élargie en entonnoir dilatant les narines, mettant un froncement aux sourcils, sous lesquels les pupilles roulent, effroyables. Puis, c'est Panurge, l'effilé, les prunelles toujours dardées de côté, à la recherche d'un nouveau tour — frère Jean des Etommeures, sanglé dans sa cordelière comme un baril dans son cerceau, sortant du froc une gueule dont le nez pudiquement rouge se cache entre les mamelons des bajoues, boursoufflées, envahissant chaque jour un peu plus la bouche et les yeux. Plus loin, sergents, huissiers, chicaneurs serrant leurs doctes lèvres, laissent flotter sur leurs mâchoires leur peau trop large, ridée, tannée comme un vieux cuir, ou étendent à perte de vue au dessus d'un nez en pied de marmite,un front grotesquement développé par les méditations juridiques. — Et partout dans cette liesse épanouie, où rit une bonhomie digne parfois de la mâle bonté du Tourangeau, les géants mettent, comme une protection, leur carrure monstrueuse.

C'est le carnaval de tous les types du temps jadis. Feuilletez les *Contes drôlatiques*, folichonnante parodie du *moyennageux*, romantique raillerie du romantisme. Les rapières, comme dans les mélodrames, soulèvent le pan des manteaux ; les toques des velours s'empa-

nachent d'une floraison de plumes retombantes qui, dans les cavalcades, émouchent la figure du voisin, ou balaient la croupe du cheval ; des armures, sous lesquelles il n'y a peut-être personne, causent, visière baissée, avec de gentes dames en robe écussonnée, tandis que les coins d'aciers de la visière se relèvent vers le cimier avec une minauderie de joli-cœur. Et sur les degrés des palais, larges comme des avenues, dans les ruelles où les tours en poivrière étranglées piquent sur le ciel sombre, les pointes de leurs éteignoirs, se passent, l'ombre à des balcons en surplomb, des scènes innommables...

Le *Rabelais* terminé, Gustave Doré se sent mordu, comme Daumier le fut toute sa vie, du désir de sortir de la caricature, de faire du « grand art ». Il rêve d'illustrer la *Bible*, le *Dante*, l'*Arioste*, *Don Quichotte*, *La Fontaine*, tous les génies. Tâche au dessus des forces humaines et qu'il accomplit. Œuvre trop vaste pour n'être pas médiocre. Si médiocre qu'elle fût, elle venait à son heure — les vignettistes du groupe de 1830 avaient fait leur temps — et, cause plus sérieuse de succès, elle avait les vanités pour elle : les acheteurs s'imaginaient comprendre et favoriser ce « grand art » que croyait pratiquer celui qui signait. Négligeant maintenant les gracieuses fadaises de Tony Johannot, les bourgeois étaient fiers de posséder pour quelques louis ces albums où s'étalent à chaque page d'énormes compositions, presque des tableaux. Livres d'étrennes — et ce mot dit bien ce qu'ils sont — on trouve sur les guéridons de tous les salons leurs reliures rouges à gaufrures d'or. Dans *Don Quichotte*, la gaîté jaillit encore par places : le flacon verse ses dernières gouttes. Quelques verveuses têtes de chapitre : voyez Sancho, embarrassé, se grattant du doigt l'occiput ; ailleurs une petite hôtesse blanche dans le décolleté de son corsage, rengorgée comme une colombe, accueille les propos d'un torero avec des rires qui secouent sa taille grassouillette, tandis que dans le fond s'approchent, les yeux fulgurant sous le feutre, deux longs escogriffes, la moustache en croc, une cape rapiécée pendant sur leurs tibias. — L'on va aux grandes illustrations, et au lieu du picaresque attendu, voleurs de grand chemin, gueux espagnols aux allures de princes du sang, matamorant, au bruit du grelot des mules, pour une infante à accroche-cœurs, on trouve du sérieux, un sérieux sans couleur, blanc et sec comme la poussière des sierras.

Les *Fables de La Fontaine* sont traduites avec une mièvrerie de boîtes à dragées. Mais la *Bible*? La vierge aurore de l'homme et de la terre, les Babylones disparues, les cités maudites s'effondrant au geste de Dieu, y revivent-elles? Faut-il parler de la *Divine comédie*? Que sont devenues les géhennes de l'Enfer, la gloire des élus dans les éternelles

clartés du Paradis? Les tortures, que l'âpre Gibelin dessina d'une plume d'acier trempée de fiel, apparaissent, sous le crayon de Gustave Doré, dans des paysages sans intérêt ni vraisemblance, mers noirâtres épaisses comme l'encre, bombant leurs reflets métalliques au pied de vertigineux blocs de basalte qui s'enfoncent dans le ciel uniformément noir, avec un ange, atôme lumineux, assis à leur sommet. Epouvantails qui n'effraient plus que les petits enfants... le soir. Plus ennuyeux qu'un chant de la *Messiade*, ses Empyrées où les figures travaillées par hachures blanches, ont l'air de bonhommes en verre filé, sont vulgaires comme des apothéoses d'opéras, à la lumière électrique.

La célébrité, qui attend si souvent pour venir, que le talent s'en soit allé, était arrivée. Elle promenait son nom dans toute l'Europe: Les éditeurs à l'affût lui arrachaient ses dessins sans presque lui laisser le temps de les achever : « Produisez, Produisez ! » Les personnages ne se détachent plus du fond gris que par le linéament du contour. Plus rien de gaulois : c'est anglais, c'est allemand, c'est du faux grandiose — où pourtant il laisse toujours sa marque. Devant ces planches énormes, on ne s'écrie point : « voilà qui est vrai » — on dit : « voilà du Gustave Doré. » On les regarde, mais pour n'y pas revenir parce que le détail manque, ce détail observé sans lequel on ne fait pas grand. L'imagination seule travaille, débridée. Tout y est au dessus de la nature, ou plutôt à côté. On pense à la boursoufflure d'un poème épique improvisé au courant de la parole. Gustave Doré est devenu l'Ossian de « l'illustration. »

Non, son œuvre, nous l'avons dit, est tout entier dans le *Pantagruel* et dans les *Contes drôlatiques* : il fut alors un artiste à la fois si primesautier et si imprégné de l'inspiration des deux maîtres que le souvenir de ses dessins demeurera attaché à celui de leur texte.

Et maintenant, quand son talent devrait, par un de ces hasards qu'offrent les renommées, passer de goût du jour au lendemain, il lui resterait encore, comme à ce prodigieux Dumas dont il venait de modeler la statue, la gloire d'avoir été l'amuseur de cette portion de l'humanité que voit s'écouler un demi-siècle.

MAURICE BURNY.

LE CAFÉ LAFLEUR

Nous sommes en 1880. C'est dans la banlieue de Paris, à V..., tout au bout de la commune, passé le dernier réverbère ; — près d'un fort. Une petite maison blanche, isolée, touchant aux premiers champs; avec, derrière, un jardin où sont quatre ou cinq tables sous des tonnelles. Sur la façade un gros tronc de glycine, vieux, tordu, garanti par un treillis, mord le mur et monte sans branches jusqu'au dessus de la porte d'entrée; là, sous les fenêtres du premier étage, et sur toute la façade, s'étendent des branches garnies de feuilles naissantes d'un vert frais, un peu jaune; et, d'entre ces feuilles, pendent de longues grappes de fleurs violettes, gracieuses et lourdes. — C'est le printemps.

La maison a bonne apparence; au premier, trois fenêtres garnies de rideaux blancs ; trois chambres meublées ; deux, presque toujours retenues à l'avance, sont généralement occupées par des officiers, la troisième n'est jamais louée, et cependant, jamais d'écriteau à la porte de la maison, qui, du reste, n'a aucune enseigne annonçant qu'on y loge au mois ou à la nuit. Cette chambre inhabitée est la plus confortable des trois, bourgoisement meublée, un bon lit toujours blanc, une armoire, une toilette, un tapis moelleux, une pendule toujours à l'heure et deux fauteuils méritant ce nom ; enfin trois gravures dans des cadres dorés : « *Dieu et Patrie* », un prêtre qui lit son bréviaire en montant sa garde l'arme au bras; — les deux autres, formant pendants : « *Ça ira* », et « *Ç'a été* », deux vieilles estampes licencieuses — en somme de quoi contenter l'honneur et l'amour, la religion et le péché, Mars et Vénus. — La chambre de la servante est au second dans les mansardes, à côté d'une autre, mansardée aussi, mais plus grande, occupée par les époux Lafleur.

Au rez-de-chaussée, une boutique de débitant, porte vitrée au milieu, et sur les carreaux dépolis des fenêtres cette inscription : « *Café Lafleur — Vins et Eaux-de-vie* ». La devanture est peinte en rouge sombre, et sur chaque appui de fenêtre il y a des pots de fleurs, en dehors. A l'intérieur quelques tables longues où l'on sert à manger ; puis, une cloison vitrée où des rideaux plissés et tendus par des tringles en haut

et en bas, cachent un grand cabinet où se tiennent les clients sérieux, sur la gauche une vaste cuisine d'où s'échappe une bonne odeur de pôt-au-feu et de viandes roties. On sent que dans cette maison tout doit être ponctuel, militaire, régulièrement ordonnancé.

*
* *

On appelle volontiers la patronne « la mère » ou « maman Lafleur », — le patron jamais autrement que « monsieur Lafleur ».

Madame Lafleur est une belle femme, jeune encore, bien en chair, forte, rougeaude, bien portante. Véritable reine de débit, elle sait attirer et captiver sa clientèle par tous les moyens, — voire les plus naturels ! — on l'aime, on la craint, on l'écoute. Elle a le rire bruyant, la plaisanterie salée, le sous-entendu grivois ; elle se tient pourtant et l'on dit d'elle : « la mère n'est pas commode ». Elle a la main leste ; — il faut conserver ses distances.

Il y a des jours, à peu près réguliers, où Madame Lafleur a la migraine et garde la chambre ; elle a ses intimes qui viennent la voir, on passe par le jardin, et ces jours-là Monsieur Lafleur s'absente. C'est Marie, la bonne, qui sert au comptoir.

Elle est nouvelle, cette bonne ; un vrai morceau de roi, dix-huit ans, et fraiche..! C'est la fille de Pierre Maréchal, un brave homme.

La maison a une clientèle diverse : les dimanches d'été, d'honnêtes parisiens, de petits boutiquiers en villégiature, qui font prendre l'air à leur marmaille ou à leur grande fille à marier pendue au bras du prétendu, le premier commis, s'y arrêtent, attirés par la bonne mine de l'établissement, pour se livrer à une orgie de lapin sauté. La maison est tenue sur un bon pied ; on y revient ; Madame Lafleur ne tolère ni les braillards ni les femmes qui se font remarquer, et souvent elle dit à ses habitués du dimanche : « au moins on peut amener ses filles ici », et la maman ne manque jamais de répéter à son aînée, la grande qui tourne toujours ses talons : « Félicie.? madame Lafleur, en voilà une femme d'ordre, et soigneuse !..»

En semaine on donne à manger à des ouvriers bien, à des contremaîtres d'ateliers, tous gens de fort appétit, qui dépensent, et veulent une nourriture saine et abondante ; pas de dessert, un bon café après l'ordinaire. — On ne sert jamais plus d'un litre à chaque client, c'est la règle ; et le crédit, le plus restreint possible, ne dépasse jamais le samedi de paye. Il y a quelques habitués qui prennent pension ; c'est madame Lafleur qui les sert à part, dans le cabinet vitré.

Le soir, un peu tard et après les derniers dîners, tout change ; une dizaine de noctambules s'emparent du cabinet et y sont chez eux :

espèce de comité en permanence, de génération spontanée, — citoyens vivant comme poussent les champignons, à l'ombre ; et comme eux presque tous vénéneux. C'est le club des mécontents, des grincheux, des médisants, des disgraciés, des blackboulés ; club qui a son loustic, Rémy dit *Traîne-patte*, un peintre de lettres, très entreprenant avec les femmes, se vantant de leurs faveurs et ne collectionnant que leurs gifles; il a une jambe qui n'entre jamais que bien après lui, de là son surnom. Traîne-patte lance comme pas un la tyrolienne de gosier, et n'a pas son pareil pour imiter les cris d'animaux ou organiser le boucan dans une réunion publique ; — en somme une forte colonne de cette petite église dont il est le pître.

Frimeux : l'intime du précédent ; — est employé dans une banque véreuse ; toujours bien mis, barbe peignée, brun, du linge propre blanchi par sa femme qui fait des ménages pour s'aider à élever deux enfants. Frimeux quitte son bureau à quatre heures mais dîne rarement chez lui : — de la soupe, et de l'eau dans laquelle rouillent des clous pour la rendre fortifiante.... nourriture de femme, soit.... lui mange chez Lafleur, et sa pauvre dévouée, une simple, le plaint et dit : « Frimeux se donne trop de mal pour la commune. »

Ce froid petit homme jure dans ce milieu de grotesques, il est sinistre mais convenable, « *on peut le sortir* » dit Traîne-patte. C'est la plus affreuse petite vipère qui soit, c'est lui qui invente les calomnies, les répand, souffle le feu, entretient les jalousies, les animosités de commune ; et tout cela sans profit, par plaisir. Frimeux fait de l'art pour l'art. Cependant il voudrait se sortir du bourbier, il a de l'ambition mais n'est pas aidé, il dit s'être mal marié, avoir une femme bête, et il attend.

Il y a là le bilieux, candidat inamovible qui a usé toutes les couleurs d'affiches ; grand, jaune de teint, il ressemble à un peuplier sans feuilles et a une maladie de foie ; arrivera à l'état de squelette avant sa mort et ne sentira rien après, — vit avec sa bonne. Enfin deux ou trois pochards de profession qui disposent des voix d'une partie de leur atelier ; un imbécile que sa femme envoie faire de la politique après son dîner, pour être libre d'aider le voisin à n'en pas faire ; — puis le classique mouchard complémentaire, retraité de la préfecture, qui fait double emploi avec Monsieur Lafleur ; et enfin le bon-enfant, un palefrenier très honoré de faire les courses et de trinquer avec des électeurs influents.

Un dernier : Lartigue, — un grand corps, trente ans, le front bas, des cheveux ras qui se redressent, peu de barbe, toujours en gilet à manches et sans cravate. Un débraillé. Déhanché, membré, laisse voir une poitrine velue. Quand il a bu, un mince filet de bave violacée suinte

à chaque coin de sa bouche; et il a le rire hébêté, le rire rouge et menaçant d'un habitué du couteau. Avec cela l'œil atône de quelqu'un qui a eu de mauvaises habitudes dans sa jeunesse N'a pas de métier avoué, se dit journalier, mais on sait qu'il a été tondeur de chiens à Ménilmontant, et qu'à présent il vit avec, et de l'unique fille de mauvaise vie qu'il y a dans la commune. Lartigue est une utilité, un ouvrage de défense; on l'a en cas de coups à éviter ou à donner, plutôt à donner.— Au total, un monsieur avec qui il serait imprudent de lier conversation sur la grand' route. —

Chaque soir on fait de la cuisine électorale, et celle-ci est comme l'autre, on perd l'appétit à la voir faire. Tous ces Francs-Juges délibèrent quotidiennement, boivent, conspuent et sauvent la commune à l'heure où les honnêtes gens sont couchés. Souvent, à la sortie, il sont en désaccord sur les moyens, et le passant attardé qui tombe au milieu de tous ces sauveurs commence prudemment par se sauver lui-même.... à toutes jambes.—

***

Ce qui est à remarquer dans ces sortes d'associations, c'est la parfaite connaissance d'eux-mêmes qu'ont tous ces augures qui ne peuvent se regarder sans une envie de rire; ils se possèdent à fond, et cette fraternité du vice qui leur donne des yeux de lynx, fait naître entre ces cyniques une confiance réciproque, attendu l'impossibilité où ils sont de se trahir. Il y a de rares exceptions. Or, dans ce cénacle, où l'on ne parlait que de prolétariat, un seul prolétaire avait accès, et encore était-il admis par tolérance. C'était Pierre Maréchal, le père de Marie, la servante des Lafleur.

Maréchal était maître paveur, travailleur endurci, rangé, il apportait de grosses semaines à sa bourgeoise ; et Marie, sa fille unique, fut bien élevée et choyée comme une demoiselle. Mais la mère Maréchal mourut et le pauvre homme demeura seul, ahuri. Fort comme un bœuf et doux comme un agneau, il s'acoquina, ne sais comment, avec les Lafleur. Sa fille entra chez eux en service, et le père, depuis lors, ne quitta guère la maison que pour s'aller coucher, tristement et le plus tard possible, Les purs sentirent, d'instinct, que le pauvre diable était trop épais pour être dangereux, et lui firent une petite place.

Quant Marie entra comme servante, Frimeux eut un sursaut de joie: convoitise ou seulement plaisir de voir quelqu'un qui se noie? — peut-être les deux. *Traîne-patte*, au contraire, avait, dans un bon mouvement, dit à Maréchal :

— Père Pierre placez votre fille ailleurs.

Maréchal faillit se fâcher. Lafleur l'avait déjà fasciné ; — celui-là, disait-il, est un bon.

Etre un bon, résumait tout pour le père Pierre.

Traîne-patte lui dit encore :

— « C'est votre affaire, Maréchal, mais vous êtes une vieille bête. »

***

Lafleur : le patron, *Monsieur* Lafleur, est un homme grisonnant, trapu, de taille moyenne ; une barbe dure et courte lui donne un faux air de cabotin sans emploi ; l'allure commune, le visage tout sillonné de petites craquelures vineuses, la bouche lippue ; — cet inclassé a quelque chose de répulsif.

Froid, réservé, il jouit d'un grand prestige, dans le comité nocturne où il pontifie. Il ne prend généralement la parole que quand son auditoire est allumé, passé minuit, une fois les volets clos, heure à laquelle il résoud la question sociale, qu'il possède à fond.

Il parle avec lenteur, traîne ses mots ; sans doute pour s'entendre plus longtemps. Il revient à tout propos sur un prétendu voyage en Amérique, — et probablement n'en a pas dépassé les carrières. Il a l'habitude de terminer, de conclure, par un éloquent *Vox populi, Vox Dei !*, ce qui fait que Maréchal dit partout que Monsieur Lafleur a été au collège et qu'il *sait* le latin.

Lafleur à le plus profond mépris pour les simples républicains : des canailles ! comme les autres ; — et leur République ?... une farce ! ce qu'il nous faut c'est la Sociale.

— Qu'est-ce que c'est ? — dit toujours Pierre Maréchal.

Lafleur est l'homme des réunions publiques, l'orateur ennuyeux ressassant continuellement les mêmes lieux communs, faits de lambeaux de phrases usées, cousus les uns au bout des autres. De ce tœnia de l'éloquence de bas-fonds, qui use de la tribune et en abuse, on peut dire qu'il rend ses discours. Coiffé d'un chapeau haut de forme, dont le coup de fer n'a fait que donner du lustre aux taches graisseuses ; vêtu d'une redingote râpée, très boutonnée, qui ne laisse voir que la pointe d'un col douteux et une grosse épingle de chrysocale piquée sur une cravate à pois bleus ; cet être hybride, ni bourgeois ni prolétaire, détonne lugubrement au milieu d'un public d'ouvriers.

(à continuer) HYPPOLYTE DEVILLERS.

REMEMBRANCES

Ce soir-là, vers dix heures, Madame Jalain était seule dans son boudoir, et vraiment il fallait toute l'importance d'un 31 décembre pour priver la jolie veuve de son entourage mondain. Mais cette soirée étant officiellement consacrée aux fêtes de famille, il était de bon ton qu'on réveillonnât chez soi.

L'année finissait mal, très mal. Depuis l'aube la neige tombait, molle et lente, désespérément, comme pour engourdir le mouvement de Paris fiévreux. Un vrai temps de funérailles, triste et grave, mettant un suaire à l'an qu'on enterrait. Une froideur humide, glacée, tombait des lourds nuages et s'infiltrait partout.

Dans le boudoir la jeune femme se pelotonnait, frileuse, près du feu. Les buches brûlaient comme à regret, suintant, avec une fumée bleuâtre, de grosses larmes de sève sur les cendres qui luisaient rouge.

Malgré elle, Madame Jalain songeait. Certaines dates font penser, toujours, fatalement. Celle-ci plus que toute autre. Chacun se remémore les choses gaies où tristes — plus souvent tristes — qui jalonnent pour lui les heures parcourues si vite depuis le jour gris de pluie où cette année, maintenant vécue, naissait maussade, grosse d'inconnu.

Que faire se soir? Madame Jalain attendait pour le goûter de minuit quelques uns de ces parents que l'on voit par habitude, comme ces meubles que l'on a toujours connu autour de soi et parmi lesquels on a vieilli. Que faire en les attendant? Une sorte d'ennui affadissant enveloppait la jeune femme, un engourdissement semblait monter du mobilier aux tons clairs, de la symphonie de couleurs gaies que la lueur rose de la lampe noyait dans une harmonie discrète.

Machinalement la veuve prit dans un tiroir une liasse de papiers — des lettres gardées elle ne savait pourquoi — et pour s'occuper se mit à les classer. Sa pensée voyageait toujours, elle remontait loin, dans la

poussière des choses passées, jusqu'au jour où, indifferente, elle avait mis sa main dans celle de l'homme dont elle portait aujourd'hui le nom. Ils étaient partis côte à côte « pour le grand voyage ! » comme disait son oncle André en buvant aux mariés.

Puis elle revoyait, peu après, la mort soudaine de ce mari, la rupture de cette chaîne sans amour qui cependant n'avait été lourde à aucun.— Les lettres passaient toujours dans ses doigts, les papiers clairs, les bristols gris s'amoncelaient, exhalant ce relent particulier de l'encrevieillie. Madame Jalain ne relisait pas, elle arrangeait en petits tas, distraitement.

Maintenant sa pensée retraçait ce moment troublé de sa vie, moment encore tout proche, où pour la première fois elle avait senti battre son cœur et où, pensant à un homme, elle s'était dit sans rougir : Je l'aime !

Lui aussi l'aimait. — Du moins elle l'avait cru. Quel rêve de refaire à son bras le grand voyage !

Et puis, un soir, son délicieux émoi quand enfin il avait avoué son amour, et l'instant d'après, l'épouvantable écroulement, car brusquement elle avait compris ce qu'était cet amour : un caprice ! — ce qu'il voulait : une maîtresse !

C'est vrai, il était beaucoup plus riche qu'elle !

Un sanglot lui monta aux lèvres, et fiévreusement elle chercha parmi les lettres une lettre de lui, la seule qu'il lui eut écrite, réponse ironique au billet indigné par lequel elle avait consommé la rupture.

Que tout cela était vil !

Une volonté d'oublier la prenait, il lui sembla que du passé rien ne devait rester et qu'avec l'année nouvelle sa vie devait recommencer. Alors bravement, sans un regard, elle jeta au feu cette lettre, et comme, anéantie, elle regardait de ses yeux fixes le papier noirci se recroqueviller tandis qu'au dessus une flamme dansait claire, la bonne voix bourrue de l'oncle André la fit tressaillir : « Allons ma nièce, nous avons bien fini l'année ? Je te la souhaite bonne et heureuse ! »

PAUL LAMBER

Décembre 1881.

MENUETTO DES BAISERS

—

Au temps du Rococo, au temps des Pompadour, qui donnaient à baiser aux écuyers galants, la pointe de leurs ongles roses — quand les violons du roi, piano, pizzicato, rythmaient le menuet joli — tendres marquis poudrés, chiquenaudant leur jabot, marquisettes mignardes, une mouche piquée au coin d'un éternel sourire, deux par deux s'en allaient, toute jeunesse et tout amour, pincer, dans les coins sombres, le menuetto des baisers, pizzicato, pianissimo... autemps jadis....—

Mais il n'est pas fini, le doux règne des belles. Des Pompadour d'antan, toutes ne sont pas mortes. Les plus jeunes nous restent, rieuses, gracieuses, pour picoter nos cœurs d'un petit rire cruel, au plus timide aveu et les faire saigner goutte à goutte. —

Elles ont secoué la poudre de leurs toisons, sur les cheveux blanchis des vieilles endormies. A force de menuets, leurs mouches sont tombées, creusant de noires fossettes au coin de leur sourire. Leurs petits pieds cambrés, lassés de compasser d'antiques révérences, se détachent du sol, montent, s'élèvent, planent sur d'invisibles ailes, dans le tournoiement voluptueux des valses: valses lentes, valses blondes, valses molles.... Et quand nous les avons, souples et frémissantes, en nos bras mi-pâmées, les mignonnes fragiles, nous n'osons point presser trop fort leurs membres frêles, de peur de les casser. —

Des soirs, pourtant, la valse les rend graves, tristes.—

Tandis que, sous le cliquetant pailletis des lustres, lourds soleils dont la clarté s'épand en brûlantes coulées, les ors flamboient; les pierreries ruissellent ; la foule houle et roule dans un éblouissement de lumières et de sons. Nous glissons à l'écart, vers les salons étroits, hermétiquement clos de tentures épaisses : salons coquets, chauffés, ouatés, moitement tièdes. A deux, nous restons là, blottis dans du velours. Tous les bruits du dehors, les clameurs, les rumeurs s'étouffent. Les éclatants *forte* des valses s'assoupissent. Il ne nous en vient plus que très lointainement, une musique sourde, un rythme berçant, sonore.... à peine. Nos marquisettes songent. —

Leurs yeux et leur pensée, dans l'outre-mer des ciels, poursuivent des amours joufflus. —

Nous, qui ne rêvons plus, nous nous disons tout bas, en les voyant ainsi : quel frissonement effleurerait leur être, à l'attouchement doux de chaudes lèvres rouges, sur le charnel satin de leurs épaules blanches.

HENRY MAUBEL

POÈMES IRONIQUES

—

FRAGMENTS

—

LA BIBLE DE MÉPHISTO

Un soir, je compulsais les livres de cabale,
Où, comme un cheval fou, l'esprit humain s'emballe
Dans l'ornière et sur les cailloux de l'infini :
Le vieux Platon avec son idéal béni,
Kant, sa critique d'or, Spinosa, ses facettes,
Monsieur Victor Cousin, ses petites recettes,
Bonald, le Rêve en Dieu, Comte, le positif,
Darwin, la Lutte et le Principe sélectif,
Büchner, Force et Matière, Allan-Kardec, les gnômes,
Monades, antités, cellules et fantômes,
Tous sans pouvoir forcer jusqu'au bout le chemin,
Qui mène à la croyance ; et le front dans la main,
Sur ces livres ouverts je m'accoudais morose,
Ne sachant que penser de l'homme et de la chose,
Moins avancé, moins fort, moins sûr qu'auparavant.

Une lampe éclairait ce spectacle émouvant.

Tout à coup j'aperçois dans mon armoire à glace
Une ombre ; elle grandit, se dessine et se masse :

Méphisto m'apparaît. Non pas le Méphisto
Des opéras, avec l'épée et le manteau,
L'escarcelle, la toque à plume, la guitare,
Non; mais un Méphisto moderne à barbe rare
A l'Henri III, le nez busqué, les yeux cernés,
Ses cheveux sur le front par plaques ramenés,
Sous le hâle et la bile une joue un peu sèche,
La bouche comme la pointe d'un fer de flèche,
Chapeau de haute forme, et veston bleu collant,
Le col anglais, cravate, et bout de gilet blanc,
Le pantalon très court, anciens bijoux, mais certe
Un monocle vissé dans l'œil. D'un pied alerte
Il s'avança vers moi, posa ses doigts gantés
Sur le bord de la table, et me dit : Écoutez !

Alors je constatai que ce roi de l'abîme,
Au lieu de soufre avait une senteur sublime
De femme, de londrès, de musc évaporé,
Un charme ! et que de plus il était décoré.

Lors il dit :

« Je suis las de voir que l'on me nie,
Qu'on méconnaisse encor l'esprit de l'Ironie,
Que, suivant sa raison, lampion incertain,
L'humanité stupide ignore son destin,
Que tous, papes ou rois, curés, bourgeois, bohèmes,
Vous lâchiez vos savants à travers les systèmes,
Comme des chiens sans nez à la chasse du vrai,
Course folle ! Et j'ai dit : Je me révélerai !
Toi, mon fils, dont la tête est façonnée au doute,
Pour répéter au loin mes paroles, écoute.
Moi, Méphistophélès, la Force non le Droit,
Dès le commencement des choses je fus Roi.
Je fus le grand seigneur de l'étendue immense,
Et le chaos était mon œuvre de démence,
Très ironiquement je me jouais ainsi,
Laissant les mouvements aveugles, sans merci,
Rouler comme une pâte au fond du pétrin-gouffre,
L'iode, le fluor, le phosphore, le soufre,

Les gaz lourds, les vapeurs, les fusibles métaux ;
Je voyais s'épuiser en des combats brutaux,
Poitrail contre poitrail, et torses contre torses,
Le sauvage troupeau des primitives forces.
  Ça ne servait à rien déraisonnablement.
Mais je pus m'amuser dix siècles : un moment —
Que veux-tu? Je sortais d'une éternité noire
Où comme un peuple heureux je n'avais pas d'histoire;
Mais la Force s'ennuie en face du chaos.
Or donc je m'ennuyais à flotter sur les eaux.
Il faisait nuit. Je pris du gaz frais, du phosphore,
De l'or en fusion et j'allumai l'aurore.
Puis dans l'espace ouvert du premier des matins,
Je lançai mille blocs et tourbillons lointains;
Des soleils s'enroulaient sur eux-mêmes, des terres
En un mouvement double entraînant leurs cratères,
Corps de ballet bizarre en un ciel d'opéra —
Et j'inventai la valse avant monsieur Métra.
Pour brocher sur le tout j'ajoutai des tas d'astres,
Et les méridiens qui règlent vos cadastres,
Les constellations à forme d'animaux,
Les comètes vaguent en des coins anormaux,
Pour porter la terreur; et la Lune fantasque
Parmi ce carnaval élargissant son masque;
Et je fis, souriant, tourner en sens divers,
Autour de l'humble Terre un millier d'Univers,
(Si depuis trois cents ans, la loi renouvelée
A tout changé, c'est sur l'avis de Galilée,
Railleur de mes amis qui s'est évertué
A rendre fort amer le sort de Josué.)
Mais revenons. J'étais trop seul devant mon œuvre.
Alors j'inventai tout : l'hyène, la couleuvre,
Le tigre, le chacal, la teigne, le vautour,
La pieuvre, le cochon et la trichine autour,
Et les chiens enragés, et la fille ambiguë,
La nicotine, et l'arsenic et la ciguë,
Les sels de cuivre et tel et tel autre poison,
Qui n'empoisonne plus sans rime ni raison;
La maladie et le médecin, le parjure,
Le vol, l'assasinat et la littérature,

Et trois cents millions encor d'*et cœtera*.
— Puis l'Homme — m'écriant : C'est là qu'il luttera.
L'Homme, cette substance en cervelle infinie,
Capable de saisir et d'aimer l'Ironie.
L'Homme, pose devant mon chef-d'œuvre de fou,
Avec trente-deux dents pour se rire de tout.
J'espérais voir ce preux, puissant en la bataille,
Portant son grand cerveau sur sa petite taille ;
D'ailleurs, je lui laissais comme baume divin,
Pour jouir : le soleil, les femmes et le vin,
Pffe ! je vis malgré ma suprême indifférence,
Qu'à moins que l'on soit Roi, l'Ironie est souffrance,
Que l'Amour, et la Haine et les Ambitions,
Peuplaient ces cœurs mesquins de malédictions ;
Qu'ils tremblaient—riez-en !—devant l'occident rouge.
Devant la lune pâle ou la Foudre qui bouge ;
Que la mort, ce repos du Rire, les clouait
Dans la pauvre stupeur d'un immortel souhait ;
Je n'étais qu'un bourreau, la raillerie un glaive,
Et ces faibles voulaient s'évader dans le rêve.
Alors, pour les distraire avec un nouveau jeu,
Comme je suis bon Diable au fond, je créai Dieu.

Méphisto me sembla grandir, droit sur un socle,
Avec sa barbe en pointe, et l'éclair du monocle,
Avec je ne sais quoi de triste et de badin,
Malgré l'aspect suprême et ganté de dédain.

« Dieu ! reprit-il, ce Dieu, ma frêle créature,
Qui sortait de mes mains au sceau de ma facture,
Chef-d'œuvre éblouissant d'ironique bonté
En dehors du réel de l'âpre vérité,
Leur devint un refuge à ces bêtes humaines,
Aux femmes, aux enfants, aux boiteux, aux poètes,
A tout le ramassis des eunuques, des vieux,
Aux Zoïles perdus dans un songe envieux,
Aux vaincus machinant d'impossibles revanches,
Aux ignares bergers, guetteurs d'étoiles blanches.
Ils firent son portrait grotesque, en bois d'abord,
Puis fétiches en cuivre et fétiches en or ;

Des Baals de granit, des Jupiters de marbre,
Ils en mirent partout, dans le fleuve, sur l'arbre ;
Le besoin de prier, de croire, d'espérer,
Les fit d'idolatrie abjecte s'enivrer.
Quelques forts résistaient en me gardant leur culte
Ironique ; mais sous la menace et l'insulte
Des faibles, devenus étant foule et les forts ;
Ils donnèrent au dieu leur esprit et leurs corps ;
Et lui, leur promettant Paradis et merveilles,
Bouchant d'erreur leurs yeux et de bruit leurs oreilles,
Grandissait. De Baal il devint Jéhovah,
Et, comme un rebellé toujours plus haut s'en va,
Lorsqu'il fut devenu lui seul dieu, lui seul maître,
Il fit courir le bruit par la bouche du prêtre,
Qu'il m'avait enchaîné, moi, l'Ironie, au fond.
D'une géhenne, en son Enfer, sous triple gond!
Noir menteur! J'aurais pu, si je n'étais bon diable,
D'un soufflet de mon gant renverser sur la table
Toi, tes temples et tes édens faits de carton.
Mais ceci me parut plaisant et de bon ton
De me laisser un peu, dans ma force hautaine,
Clouer aux piloris et mettre en quarantaine.
Je riais dans l'espace éternel et joyeux,
Près de chaos naissants qui flottaient sous mes yeux,
Raillant les airs confits de tous ces bons apôtres —
C'était une ironie à joindre à beaucoup d'autres —
Mais en songeant un jour que de libres esprits
Combattaient pour ma cause et scellaient leurs écrits
Du sang très précieux qui leur coulait aux veines,
Je sortis de mon calme et des hauteurs sereines,
Et je choisis Paris, ville du gai savoir
Et du rire éclatant, pour me montrer et voir.
Je suscitai l'esprit gaulois à bonne enseigne,
Le sel de Rabelais, la verve de Montaigne,
Cet enfant La Fontaine, et Molière ce roi,
Voltaire, mon sosie — et sur le sol étroit
Je me fais élever jusqu'au fond des nuées,
Un temple fait de rire acerbe et de huées ;
Et pour environner nos autels triomphants,
O Paris, j'ai choisi tes sceptiques enfants.

5 Mars 1883.

Et maintenant, vois-tu, mon cher, la lutte est forte.
Ferme ces livres-ci, pleins d'une chose morte ;
Ris de tout, frappe tout de railleuses clameurs ;
Prends la vie avec joie : Aime, travaille et meurs
Crois aux réalités, moque-toi des sornettes,
Que ta jeune folie agite ses sonnettes ;
Car tu peux mépriser l'Enfer ou le ciel bleu —
Quand je l'aurai tué je ne créerai plus Dieu. »

Soudain le coq chanta : la rue Monsieur-le-Prince
Possède encore un coq ou deux; et l'aube mince
Jeta son linceul pâle au-dessus des grands toits.
Mais quand je voulus voir une dernière fois.
Celui qui me parlait de la sorte à voix basse,
Il avait disparu dans le tain de la glace.

EMILE GOUDEAU.

SONNET

Quand le Seigneur eut fait le mâle et la femelle,
Il prononça ces mots — comme jetant un sort —
« Croissez, multipliez! Que l'éternel ressort
Arbre, soit dans ton fruit, femme, dans ta mamelle ! »

L'homme doit faire l'homme et cette loi formelle,
La nature la suit dans son sublime essor ;
L'eunuque avili seul, croit en vain qu'il en sort,
Mais à sa pourriture un grand germe se mêle :

Il revit malgré lui ; succulent pour le vers,
Son corps nourrit le sol, c'est l'humus des prés verts.
En vain on veut chercher le néant, la matière

Jamais ne périra. Quand un être a passé,
A d'autres il transmet son existence entière.
Le monde ne meurt point : il n'a pas commencé.

OCTAVE RICHARD.

SONNET

—

A UN PETIT MOUCHOIR

Vous avez un mouchoir, petit, joli, coquet
Qu'on croirait fait ainsi pour un nez de poupée ;
Dans un parfum grisant l'étoffe en est trempée
Rose et vert — comme l'aîle en fleur d'un perroquet.

L'autre jour, quand au bal chacun vous remarquait,
Vous, cessant de danser, vous étiez occupée
Dans le vase que fait la poche découpée
A l'arranger du bout des doigts comme un bouquet.

On dirait un mignon drapeau, toujours fidèle,
Défendant votre cœur, comme une citadelle
Qu'une armée amoureuse assiège chaque soir.

N'importe ! tel qu'il est, il a bien plus de charmes ;
Mais s'il est si petit, votre petit mouchoir
Est-ce donc qu'en partant vous aurez peu de larmes ?..

GEORGES RODENBACH.

A CAMILLE LEMONNIER

—

Maître, quand j'entrai chez vous,
Voulez-vous que je vous dise
Ce que j'ai vu de si doux
Que mon âme en fut surprise.

J'ai vu deux petits bijoux,
Deux enfants que divinise
Leur grand nom, venir vers nous
Dans leur gentillesse exquise.

Je ne les vis qu'un moment,
Mais j'eus un rayonnement
Dans mes yeux et dans mon âme.

Les enfants des créateurs
Ont une auréole en flamme
Sur leur front plein de splendeurs !

LOUIS DE CASEMBROOT.

POÈMES EN MINIATURE

—

DEMANDES VAINES

—

A EDMOND SAUTEREAU

L'enfant rêvait dans son nid rose,
Aussi parfumé qu'une rose,
Aussi gazouilleux qu'un oiseau.
J'ai dit au berceau de dentelle :
« Cette âme blanche, d'où vient-elle ? »
— Je ne sais, m'a dit le berceau..

Un vieillard dormait sous sa pierre,
En murmurant une prière,
Triste et douloureux, je passais.
J'ai dit à la tombe voilée :
« Cette âme, où s'en est-elle allée ? »
La tombe m'a dit : « Je ne sais. »

CH. FUSTER.

AGAR

—

A LA MÉMOIRE DE GUSTAVE DORÉ.

Le ciel immense et rond, où l'orbe éblouissant
Du soleil aboli laisse une rouge tache,
Et sur l'ombre du soir brusquement se détache,
Semble un œil noir et fou qui s'injecte de sang.

Une étrange clarté, fausse comme un mensonge,
Une méchanceté lumineuse apparaît
Au-dessus de la vague et lointaine forêt
Qui s'éplore, — absorbée en la vapeur d'un songe.

Les rochers allongés dans un stupide ennui,
Comme un hideux troupeau de chimères géantes,
Ouvrent des trous pareils à des gueules béantes,
Aboyant à l'horreur muette de la nuit.

Le paysage pâle et sombre a l'air d'attendre ;
Et, sous la paix subite et lugubre du vent,
S'alanguit au travers d'un silence vivant,
D'un silence que seule une âme sait entendre.

Un silence orageux, qui voudrait se muer
En de rauques clameurs et des appels farouches,
Un silence où l'on sent de douloureuses bouches,
Des lèvres à jamais aphones remuer.

Fuyant devant Sara, femme du patriarche,
Soudain la concubine Agar, jaune de fiel,
Sur la lividité sympathique du ciel,
Surgit, les bras ouverts, — comme une croix qui marche !

ALBERT GIRAUD.

LES RANTZAU

Les Rantzau sont tirés des Contes et Romans Alsaciens que MM. Erckmann et Chatrian publiaient il y a quelque vingt ans. La nouvelle avait pour titre primitif « les deux frères. » En dehors de son saisissant intérêt dramatique, elle prenait un charme tout particulier dans ce détail exact, pittoresque, dans cette couleur de paysage qui affirme l'originalité, la personnalité des auteurs de *Maître Daniel Rock* et de *la maison Forestière*. En passant du livre à la scène, la nouvelle a subi bien des déperditions, elle a perdu de ses côtés intimes, mais le théâtre a mis en relief ses personnages, et a donné une vie plus intime à ses antipathies, à ses haines ; il a fait vibrer ses passions. Malgré cela, ce roman joué il y a quelques jours, n'a pas obtenu le succès qui l'accueille à Paris.

Dans un village d'Alsace vivent les deux frères, Jean et Jacques Rantzau. Leurs maisons sont porte à porte. Ils sont condamnés à ce voisinage et pourtant une guerre terrible les sépare, l'erreur de leur père leur a mis au cœur cette haine implacable : le vieux Rantzau a avantagé son fils aîné, Jean, et lui a laissé par testament, outre les biens que la loi lui permettait de donner, le logis paternel ; le cadet a été forcé de se contenter d'une maison plus modeste.

Par cette injustice, Jacques a été chassé de la demeure de ses pères, il n'a plus mis les pieds dans cette chambre à coucher où sa mère est morte: Jean lui a tout pris, jusqu'à ses souvenirs. Jacques se venge: c'est la bataille de chaque jour, la lutte irritée par l'insulte, par les vexations de chaque heure, de chaque minute, avec les voisins pour alliés, et prenant pour armes tout ce qui peut leur tomber sous la main. Ils se fuient de crainte de se sauter à la gorge, l'un et l'autre, mais ils se rencontrent partout dans le mal qu'ils se font. Dans cette terre du combat il y a un terrain neutre cependant: la maison de l'instituteur Florence, de ce

brave homme de maître d'école qui a élevé dans leurs premières années Louise, la fille de Jean et Georges, le fils de Jacques.

La bonté de Florence a rendu ce toit sacré pour tous : Vous qui entrez laissez toute haine : l'amour est né entre les deux jeunes gens, dans cette maison du pardon et de la paix. Louise et Georges s'aiment, mais ils ont crainte de se le dire l'un et l'autre ; ils l'ignorent, mais ce secret qu'ils se cachent est pénétré par leurs pères. Jean, cet homme violent, tyrannique, brutal, qui fait tout ployer sous sa terrible volonté, qui a maîtrisé sa femme, coupe court à ce roman qui aurait pour résultat de marier Louise avec Georges. Il trouve un gendre : le garde général des forêts, M. Lebel : le choix est excellent et atteint Georges au cœur d'abord et puis il donne un allié, un complice même à Jean dans ce personnage officiel et puissant qui accablera de procès verbaux ce frère Jacques Rantzau, ce marchand de bois, propriétaire de scieries dans les forêts de l'État. — Jean a la haine profonde : sa volonté est transmise à Louise par le bonhomme Florence. — Grand embarras de l'ambassadeur qui, au courant de ces explications avec la jeune fille, trouve qu'elle a raison et se voit obligé de retourner à M. Jean, pour porter une réponse inattendue, Louise refuse de se marier avec M. Lebel. Louise veut entrer au couvent. C'est une révolte. — Jean entre en fureur, il chasse le bonhomme Florence et d'une bourrade jette à terre le pauvre vieillard. — Puis il appelle sa fille par trois fois, le sang l'étouffe — et la met au défi de réitirer son refus. Louise veut se donner à Dieu. « Je le connais ton Dieu ! » réplique Jean. Tu ne veux pas ? Non, réplique Louise avec douceur, comme si ce martyr attendait la mort. — Rantzau la saisit alors par le bras, la jette à ses pieds et lève les deux poings sur elle. Le père est effrayé devant cette enfant inerte, un éclair a traversé son âme folle de colère : « Jean ! sauve-toi ; Je sens que je la tuerais. » — Belle scène d'un grand effet : j'ai pourtant entendu quelques bons esprits qui la critiquaient dans sa violence ! c'est une erreur, elle est préparée avec un art infini, l'orage se dessine depuis longtemps dans le lointain : il éclate : la foudre est tombée, il fallait absolument qu'elle écrasât quelqu'un : elle a brisé deux cœurs et de là est sortie une situation des plus émouvantes et des plus dramatiques : celle du troisième acte, Il fait nuit : la rue du village est déserte ; une fenêtre est éclairée dans la maison de Jean Rantzau, les lumières filtrent à travers les rideaux hermétiquement fermés d'une chambre, c'est celle de Louise. Louise qui a refusé toute nourriture, est à la mort.

Cependant on a affiché ses bans de mariage à la mairie. Georges qui sait tout et qui n'ose franchir cette maison où l'appelle en secret la bien-aimée de son cœur, Georges se révolte contre son père et jure que ce mariage ne se fera pas.

Jacques Rantzau est inflexible comme Jean. Louise mourra donc. Les médecins qu'on a appelés n'ont plus d'espoir; la cause du mal, ils l'ignorent d'ailleurs. — Qu'a cette jeune fille qui veut mourir? Je vais vous le dire, dit Florence, que n'arrêtent ni la crainte de Jean, ni la pensée qu'il va perdre par cette liberté de langage sa position, c'est-à-dire le pain de sa femme et de sa fille, et qui embrasse sa fille comme pour se donner du courage dans cette bonne action. — Ce qu'elle a? Elle a qu'on veut la marier contre son gré et qu'on refuse celle qu'elle aime. — Voilà pourquoi Mademoiselle Louise va mourir. Tous s'éloignent — Jean reste seul dans la rue. Sa fille va mourir! L'amour paternel est descendu dans ce cœur dont la haine était jusque là maîtresse. Il lève les yeux sur cette chambre. Louise meurt désespérée et son regard se tourne lentement vers la maison fraternelle. Jacques veille encore, sa chambre est éclairée. Jean traverse à pas lents la rue, il frappe à la porte de son frère. Jacques vient lui ouvrir: à la lumière de la lampe qu'il porte, il reconnaît son frère. « Que veux tu ? » — Louise aime Georges. Je viens te demander de les unir. — Jamais! — Mais ma fille va mourir ! — Que m'importe! — Tu laisserais donc mourir ton fils ? — Entre, dit Jacques, et la maison s'est ouverte pour les deux frères.

Voilà du bon théâtre, bien vrai, bien juste, bien saisissant, — une telle scène ferait à elle seule le succès d'un ouvrage. Depuis une heure nous marchons avec les Rantzau dans les situations les plus émouvantes, qui se déduisent facilement, logiquement, les unes des autres. Sans atteindre à des effets aussi puissants, le quatrième acte vaut les actes qui précèdent, il contient une scène adorable. Où sont les amoureux dans tout ceci ? Où retrouvons-nous ces Roméo et Juliette, enfants de Capulets et de Montaigus de village ? Pas de nuits étoilées, pas de balcons. Ils ne se sont pas rencontrés une seule fois et nous ne les avons pas entendus se parler de leur amour. Attendez : l'amour n'y perdra rien. Louise, le cœur meurtri de tant de douleurs, Louise a auprès d'elle le bon Florence, c'est à ce seul ami de la jeunesse qu'elle confie le secret de son âme, qu'elle dit les tristesses et les joies de son amour, qu'elle livre une à une toutes ses espérances et ses désespoirs de jeune fille. Et le bonhomme qui l'écoute et qui l'embrasse lui redit toutes les confidences de Georges. La scène est d'un goût charmant, elle est chaleureuse, pénétrante. Suivons le drame. Nous sommes maintenant dans cette chambre de la mère du Rantzau, dont le souvenir est sacré pour les deux frères. Jacques en rentrant a salué le portrait de sa mère, il a revu après plus de trente ans le lit où elle était morte. Toute la famille est réunie, Georges est auprès de Louise, Florence a écrit le contrat de mariage, on le lit, il est cruel, la haine de Jacques a tout demandé, Jean s'est humilié, il a

tout accordé, il restitue ce qu'il a reçu de plus que son cadet dans la succession paternelle, il passe par des exigences qui vont jusqu'à l'insulte ; quand son âme se révolte, il regarde sa fille et se soumet. Enfin la torture est finie, il signe, Louise se lève pour signer. A ce moment Georges lui prend la plume des mains et se refuse à s'associer, elle et lui, à cette œuvre de haine. Il rejette ce pacte de famille qui n'est qu'un acte de guerre, qu'une injure à celui qui va devenir son père et qu'une insulte à tous. Il leur rappelle leur nom, leur fortune, il invoque le souvenir de leur mère et les force à se jeter dans les bras l'un de l'autre. Georges avait raison, l'amour tuera la haine. Voilà donc les deux frères réconciliés et Georges et Louise mariés, quant au garde général Lebel, il part après avoir reçu un coup d'épée de Georges, je ne sais pas trop quand, par exemple, mais au fond c'est un bien mince détail et la pièce reste belle, *une* et grande.

MÉNANT.

AU PAYS WALLON

—

UNE « SOIRÉE ».

Il était venu là, sans but, cherchant la distraction, poussé par un vague désir de se désennuyer; et maintenant seul, terriblement seul, au milieu de cette foule, il regardait, narquois.

La salle où le *Cercle dramatique et littéraire* du village allait donner sa *soirée* était remplie de monde. Une grande salle basse, blanchie de frais, occupant tout le premier d'une série d'estaminets, et dont on essuyait les plâtres ce jour-là. Ça et là, de petits drapeaux déployant leurs triples couleurs au-dessus de cartons, où les armes de la province et les lions belgiques alternaient, grossièrement barbouillés, mettaient des notes gaies et voyantes dans la grande blancheur de la muraille. Des quinquets fumeux, brûlaient, éclairant à peine. Au fond, la scène, avec son rideau neuf, où un artiste du crû avait peint un paysage fantaisiste, et, de chaque côté, un escalier improvisé, presqu'une échelle, dissimulé par une tenture qui se soulevait de temps en temps pour laisser passer les acteurs.

Il se sentait dépaysé, mal à l'aise, dans cette grande rusticité, et l'esprit, plein encore des splendeurs raffinées de la capitale, sa délicatesse se choquait du rude et grossier spectacle qu'il avait sous les yeux. Il s'ingéniait à chercher des ridicules et rendait en mépris ironiques l'ennui qu'il ressentait. L'air lui manquait; il s'approcha d'une fenêtre entr'ouverte qui laissait passer, dans une bise glacée, des bruits de verres et les cris des cabarets d'en bas. Le front un peu rafraîchi par cette froidure, il devint plus indulgent et regarda de nouveau. Un singulier coup d'œil, après tout.

Aux premiers rangs, les notabilités de l'endroit, venues là, un peu pour encourager la société naissante, beaucoup pour y étaler leur importance; et, près d'eux, leurs femmes, leurs filles, toutes les familles, aux toilettes éclatantes, aux chapeaux surchargés de fleurs, avec de

longues plumes blanches, qui ondulaient suivant les caquetages. Plus loin, des ouvriers aux mains rudes et calleuses, aux traits intelligents, durcis par les fatigues; des houilleurs, aux jambes déformées, à la figure marquée de cicatrices bleuâtres, des paysans venus avec leurs *bonnes amies*, croquant des noisettes entre deux *pintes*, se prenant la taille de gestes brusques et balourds et se donnant comme galanterie suprême de formidables coups de coude et de soudaines poussées dans les flancs. Debout, appuyés au mur, faisant la roue près des demoiselles, les jeunes gens, les élégants du lieu, mis à la dernière mode — d'il y a cinq ans — gourmés prétentieux. Les conversations allaient leur train, vives, courtes, souvent interrompues, pleines d'une grosse gaieté et dans le demi jour des lampes, on entendait un bruit sourd, confus, fait des cancans du village et du tapage des chaises déplacées.

Trois coups solennels retentissent et tout se tut. Le spectacle commença.

C'était d'abord un grand drame en cinq actes, rempli d'attaques de brigands, de fermes incendiées, de pathétiques scènes de dévouement et d'effrayants dangers. Les acteurs y allaient de tout cœur; vêtus de costumes invraisemblables où les temps et les lieux se confondaient en un ensemble grotesque; ils débitaient consciencieusement leurs tirades, guindés, avec des gestes appris; seule, une femme joua avec sentiment et naturel une longue scène d'amour.... De temps en temps, leurs rôles récités, ils regardaient dans la salle, nullement gênés, échangeant des coups d'œil amicaux et satisfaits avec des *connaissances*. Et tout invraisemblable que fut l'intrigue, tout grossiers que fussent les décors, il fallait voir ce public ému, l'esprit tendu, les yeux rivés à la scène, charmé des sentimentalités fausses des acteurs, et sur toutes ces rudes figures de prolétaires voués au travail de leurs mains, éclatait, joyeuse et franche, la jouissance du plaisir intellectuel des émotions partagées; et quand après mille péripéties, l'orpheline échappée aux bandits, retrouve ses parents et épouse celui qu'elle aime, ce furent des bravos, des trépignements, des rappels.

Puis, les conversations reprirent, plus animées encore. Les appréciations se croisaient, diverses, enthousiastes. Un membre du Conseil communal se leva pour aller féliciter les acteurs qui, rentrés dans la salle, vidaient, à fortes lampées, de nombreuses *chopes*. Les jeunes gens descendirent aux estaminets d'en bas. Le *payer des tournées*, et le bruit sec des noisettes qu'on cassait, recommença, mêlé de rires.

Lui se promenait, grincheux, allant des fenêtres sombres aux quinquets de la rampe; ces cinq longs actes l'avaient énervé; il se sentait plus ennuyé, plus triste encore dans cette joie de tous, se maudissant

d'être venu, hésitant à s'en aller. Il lui prenait des envies baroques, comme de sauter sur la scène et de haranguer ces travailleurs, de leur parler de leurs droits méconnus, de toutes ces réformes dont il avait la tête pleine.

Tout en se promenant, il examinait les groupes, détaillait les figures. Aux premiers rangs, une fraîche et jolie fille, aux traits fins, mise simplement et avec plus de goût que ses voisines ; et il se plaisait à remarquer l'éclat expressif de ses yeux, la délicatesse provocante de sa bouche, le gracieux modelé de ses formes ; et peu à peu, charmé, il passait et repassait, la regardant.

De nouveau, trois coups firent un brusque silence, et une nouvelle pièce commença, plus gaie, mieux jouée. Quand un passage lestement enlevé amenait un rire dans la salle, la jeune fille riait aussi, mais si gentiment, si adorablement qu'il eût fallu être de bien méchante humeur pour trouver encore la comédie stupide, les acteurs ridicules. Maintenant, toujours plus indulgent, il ne parlait plus de s'en aller, se promettant même de rester au bal qui devait suivre le spectacle. Quand le rideau tomba, voyant les deux mignonnes mains applaudir, il applaudit aussi : ce n'était pas trop mal en somme, pour ce village.

Puis au milieu du bruit, la salle se vida, dégorgeant son trop-plein dans les cabarets voisins. Des groupes se formaient discutant, appréciant la soirée, et les acteurs, très entourés, posaient. Quelques fenêtres ouvertes laissaient entrer un air pur et frais qui faisait vaciller les flammes des lampes. Sur la scène, au milieu des arbres d'un décor, l'orchestre s'installait pour le bal, et peu à peu, lentement, les chaises et les banquettes s'enlevaient, une à une. Enfin un rapide coup de balai ramassa des programmes froissés, des coques brisées d'œufs durs, des débris de noisettes, dans une poussière épaisse qui montait du plancher.

Les premières mesures d'une polka retentirent et pressés les couples rentrèrent se serrant à pleins bras, sautant avec des dandinements d'ours apprivoisé.

Voulant danser aussi, il la chercha, furetant du regard dans les coins sombres. Mais en vain ! Elle n'était plus là. Alors furieux, retrouvant tout grossier, ridicule, il partit, un regret au cœur. Dans l'escalier, sa bouderie se croisa, avec un rire gai, résonnant de jeunesse et d'entrain. Alors il hésita....

Quand il rentra dans la salle, une valse y tournait, enlaçant les couples. De suite il la reconnut, elle était à peu près la seule qui valsâ correctement, suivant la mesure en glissements gracieux. Décidément, elle était gentille, cette petite ! Pourtant il hésitait encore, craignant une désillusion. Puis, bruquement, prenant son parti, il s'approcha avec

des politesses de salon. Son invitation fut acceptée et, dans le sautillement d'une polka, il lui demanda son nom. Elle s'appelait Denise; un nom simple, charmant, distingué comme elle-même; elle causait bien, gentiment, joyeuse de l'amour qu'elle devinait. Et maintenant, commençant à s'amuser beaucoup, il ne sentait plus l'atmosphère lourde et brûlante de la salle basse où l'on étouffait, la poussière qui s'élevait du plancher, vous prenant à la gorge et la cacophonie discordante de l'orchestre où les clarinettes s'échinaient à suivre en variations suraiguës, la mesure monotone et cadencée des tubas et des trombones.

Un galop souleva les lourdeurs villageoises et emporta les danseurs dans des bondissements effrénés. Puis les musiciens se turent, épuisés, et la foule essoufflée sortit lentement, s'enveloppant dans les manteaux et les châles, aux lueurs mourantes des derniers quinquets.

Il ramena Denise à son frère, lui offrant son bras pour les accompagner. Sans répondre, elle prit son bras et tous trois partirent.

Le ciel était d'un bleu sombre, tout piqué d'étoiles. La gelée hâtive pinçait. Une petite bise soulevait les feuilles mortes qui, luttant de vitesse, se poursuivaient sur les pavés avec de légers bruissements. Tous deux amoureusement serrés, revenaient, sans paroles, perdus dans une même rêverie. Et quand ils furent arrivés, un long serrement de main, un regard dans lequel tous deux avaient mis leur âme, fut leur adieu.

Et, pensifs, le cœur troublé, ils se quittèrent.

JULES DESTRÉE.

Marcinelle, 3 octobre 1882.

REVUE DES LIVRES

LES NÉVROSES, par *Maurice Rollinat*. Un vol. fr. 3,50. Charpentier. Paris. — CONTES CRUELS, par *Villiers de l'Isle-Adam*. Un vol. fr. 3,50. Calmann-Lévy. Paris. — LE CORBEAU, par *B.-H. Gausseron*. Une brochure fr. 0,75. Auguste Ghio. Paris.

***

Voici un sot volume : *Les Nèvroses*. J'ai pesé et soupesé l'adjectif : c'est le seul propre ; M. Rollinat m'est, — Dieu lui fasse paix ! — très indifférent, et si les critiques, désagréablement surpris par son œuvre, s'exacerbent, la faute en est au poète et à ceux qui l'ont gonflé comme une vessie. Tant pis pour les cornacs si la foule siffle leurs éléphants en baudruche. Et les sifflets commencent à faire rage.

Avant la formidable réclame du *Figaro*, M. Rollinat n'était guère connu que de quelques lecteurs du *Chat Noir*, le fantaisiste et invraisemblable journal de Goudeau et de Salis. On savait vaguement, qu'il y avait, quelque part, dans un vieux bois de piano, un poète-musicien pas mal excentrique, jouant au squelette devant sa glace, un petit Baudelaire qui demandait à devenir grand.

C'était tout.

Et soudain, le *Figaro* tambourine, le *Voltaire* corne, le *Gil Blas* parodie, et M. Rollinat — qu'un premier recueil : *Dans les Brandes*, n'avait pas dénoncé, — grâce à la seule récitation de quelques vers chez les Damala, est improvisé génie.

Alors, — à quoi bon publier encore les *Nèvroses* !

M. Rollinat ne pouvait qu'y perdre.

Il y a perdu.

M. Rollinat n'est rien moins qu'un névropathe, un halluciné, un hystérique, un Baudelaire. Tout lui manque pour incarner la maladie moderne. Georges Sand, — son... oncle, — semble avoir fortement déteint sur lui. *Les Refuges* ne sont qu'un reflet des paysanneries georgesandesques, de *la Mare au Diable*,

de *la Petite Fadette*, de *François le Champi*. C'est le même coin de nature attendri, rapetissé, — et bourgeois.

La toute *petite* grenouille
La regarde et croit voir sa sœur,
Au bord du pacage qui grouille
De fougères couleur de rouille.
Dans sa rigole l'eau gazouille,
Sur son brin de jonc carresseur,
La toute *petite* grenouille
La regarde et croit voir sa sœur !

Ces nonpareils triolets, adressés à la sauterelle, auraient pu ne point satisfaire cet insecte; aussi, M. Rollinat ajoute cette précieuse strophe, pour le coup final :

Cauchemar de l'agriculteur,
Tu plairas toujours au poète,
Au doux poète fureteur,
Mélancolique observateur.
Beau *petit* insecte sauteur,
Je t'aime des pieds à la tête :
Cauchemar de l'agriculteur,
Tu plairas toujours au poète.

Quand on a stylé ce chef d'œuvre, il ne reste qu'une chose à faire : embrasser l'abbé Delille, — et mourir !

Après cela, lecteur ou lectrice, si vous avez des enfants à endormir le soir, à force de féeriques histoires, je vous recommande le couplet que voici :

Dans un mélancolique et langoureux voyage
Que je fis tout au fond d'un jardin sans grillage,
Où des quatre horizons le mystère affluait,
J'entendis tout-à-coup le charmant babillage
De la *petite* rose et du *petit* bluet.

L'auteur de *La Famille Buvard*, dans sa balourde chronique de *l'Office de Publicité*, s'extasie devant ces vers pour petites filles. Cela me renfonce dans mon opinion.

Et tous les vers des *Refuges* sont dans cette douce et hilarante gamme. A l'exception de deux ou trois pièces sur lesquelles je reviendrai plus loin, rien que de petits paysages insignifiants, sentimentalement niais, des rimes sans forme ni couleur, comme Hyppolite, des pâmoissons de philistins à la Henri Heine devant des choux verts et des haricots, quelque chose de « romance », qui appelle vaguement des mélodies de Paul Henrion.

Tel est, — pour son valet de chambre — ce grand homme : M. Rollinat. Un brave Berrichon, pas fort, mais sensible, qui aurait du succès au dessert, chez les héros d'Henry Monnier.

Mais M. Rollinat ne prétend pas être un Berrichon, un être de sangfroid, — non ! Il étudie Baudelaire, Edgar Poe, Quincey. Il se déforme. Il a un squelette sur le nez. Il peine à faire du macabrisme, du diabolisme. Il s'imagine ressembler à Baudelaire, à Poe, et jamais, — *Les Névroses* le prouvent — il n'a pénétré dans l'intimité de ces anges noirs. Il ne leur a su dérober qu'un décor, que certaines formules : il n'est jamais entré dans leur âme phosphorescente et soufrée. Il n'a rien de la spiritualité exaspérée du *Corbeau*, du mysticisme des *Fleurs du Mal*. Au lieu de créer, comme Baudelaire et Poe, un fantastique nouveau, puisé aux sources du monde moderne, M. Rollinat ne rougit pas d'ouvrir son livre aux farfadets, aux gnômes, aux stryges, à tous les vieux spectres de ballade allemande aujourd'hui sans emploi. Il use de ces « coffres horriblement oblongs » — que Baudelaire nomme plus simplement des cerceuils, — à jeter le plus spleenétique des lecteurs en des joies folles. C'est l'ancienne et creuse rhétorique du cauchemar débité par un homme sans conviction, et qui, entre deux phrases de mélo, s'interrompt pour aspirer une prise ! Car il prise, le génial poète, — il prise !!!

Pour donner un exemple de la force de M. Rollinat dans la note lugubre, lisez ce passage d'une pièce qu'il appelle *La Morgue:*

Et dans une stupeur qui navre,
Le regard fixe et sans éclat,
Maint grand et maint *petit* (1) cadavre
Semblent s'étonner d'être là.

C'est que vierges et courtisanes,
Ceux des palais et des taudis,
Citadines et paysannes,
Les mendiants et les dandys,

Tous, plein de faim ou plein de morgue,
Lorsqu'ils périssent inconnus,
Sont mis à l'état de la Morgue,
Côte à côte, sanglants et nus !

O la triomphante banalité de ces vers, où M. Rollinat n'a pas même reculé devant le ridicule d'une antithèse de collégien ! ô la désolante platitude ! ô le calme à la fin exaspérant de sa placide nature de Berrichon !

Qu'on puisse indiquer ça et là quelques beaux vers dans *Les Névroses*

(1) Baudelaire soutient que les mots les plus fréquents chez un poète contiennent l'essence même de son talent. L'adjectif favori de M. Rollinat est : *petit*.

je veux bien l'admettre. Mais il sont très rares, et qui donc aujourd'hui, grâce au perfectionnement des procédés parnassiens, ne serait capable d'écrire, par intervalles, un beau vers? Et d'ailleurs, s'il y a dans *Les Névroses* quelques strophes bien venues, jamais une pièce n'est entièrement belle. Il semble même qu'immédiatement après un alexandrin remarquable, M. Rollinat se soit fait un jeu de commettre un vers atroce, qui noie dans son ombre le premier. Ces fautes de composition, pardonnables à de très jeunes poètes, ne le sont plus à M. Rollinat, qui a quarante ans. *Les Névroses* dénotent une inexpérience piteuse, une maladresse incroyable à construire une pièce, à charpenter un sonnet. Souvent les vers à effet, les traits caractéristiques sont au début du poème. Souvent le sonnet s'arrête sur un vers sans couleur, sans ligne, sans musique. On me dira que je critique *Les Névroses* par leurs petits côtés. Erreur évidente. En art d'ailleurs, il n'existe pas de choses petites, ni à négliger. Une sensation étant à produire, chaque mot du poème doit concourir à l'éveiller, et pas une virgule, pas un tiret, qui, en vue de l'ensemble, ne doive avoir sa raison suprême. Edgar Poe a démontré, dans ses *Contes*, que la logique supérieure est le principal adjuvant de la Poésie.

Telle est, en toute franchise, mon avis sur le volume de M. Rollinat, dont les vers me semblent écrits pour être déclamés par l'auteur lui-même. M. Rollinat récite superbement ses strophes, en hypnotisant les auditeurs par la solennité de son débit et par l'étrangeté de son geste. C'est par ses rares qualités de comédien que M. Rollinat a su tromper les parrains de sa fragile gloire. Mais cette duperie ne durera point; la réaction s'annonce, et *Les Névroses* resteront pour tous ce qu'elle est déjà pour quelques uns : une œuvre médiocre et sottement gonflée.

***

Le hasard, qui a presqu'autant d'esprit que maître Théodore de Banville joue à l'auteur des *Névroses* un très méchant tour. En même temps que les vers de M. Rollinat paraissaient Les *Contes Cruels*, par Villiers de l'Isle-Adam, le dramaturge du *Nouveau Monde*. Autour de ce nom encore inoui, on n'avait point, comme autour du nom de M. Rollinat, crié au miracle, au génie. On n'avait pas annoncé l'écrivain comme une incarnation posthume de Baudelaire et de Poe. Et, chose au premier abord curieuse et pourtant fatale, celui dont on a dit tout cela ne le mérite guère, et seul le mérite celui dont on n'a rien dit. Dans les *Contes Cruels*, nulle étrangeté de commande, nulle surexcitation factice. Une sombre et mystérieuse nature, ouverte aux sensations les plus subtiles, avertie des plus lointaines correspondances, fantastique et supra-terrestre par essence. Ajoutez une ironie plus terrible encore que celle d'Edgar Poe et de Baudelaire, un satanisme continuel qui se complaît en d'effrayantes perversions morales. Ici l'effet de terreur n'est pas demandé, — inutilement demandé— aux évocations puériles de diables cornus, de farfadets et de goules, — il est obtenu par un simple changement d'angle visuel, par

une déviation de la ligne ordinaire, par une révolte contre la Norme, — ce qui est le diabolisme par excellence. Aussi Villiers de l'Isle-Adam est-il beaucoup plus moderne, et pénètre-t-il beaucoup plus profondément que M. Rollinat. Je citerai comme des chefs-d'œuvre : *Vera*, un conte à la fois violent et doux comme une musique de Chopin, supérieur surtout par la frissonnante vie que Villiers de l'Isle-Adam communique aux choses, *L'intersigne*, où il arrive à l'une des plus prestigieuses impressions de suffocante peur que je connaisse, *L'Impatience de la Foule*, une page d'allure épique, qui évoque le souvenir de Flaubert, et surtout, *Sombre récit, conteur plus sombre, les Demoiselles de Bienfilâtre, et les Deux Augures*, où, — se soustrayant enfin à d'obsédantes réminiscences, Villiers de l'Isle-Adam s'est enfermé tout entier avec ses terribles renversements d'idées et de sentiments, sa froide et féroce conception de la vie, sa sournoiserie méphistophélétique, son hypocrisie de conviction cachant les plus cruelles vérités sous une bonhomie raffinée qui, peu à peu, bouleverse et glace.

Je transcris ici une admonestation d'un directeur de journal à un poète qui lui soumet une chronique :

« Mon jeune ami, c'est triste à dire, mais vous êtes atteint de beaucoup, d'énormément de talent. Pardonnez-moi ma rude franchise. Mon intention n'est pas de vous blesser. Certaines vérités sont dures à entendre, à votre âge, je le sais mais... du courage ! Je comprends, j'approuve, même, l'effort inoui que vous avez,—dis-je,—commis dans la répréhensible action de cet article : mais, que voulez-vous ! cet effort est stérile : il est impossible de *devenir* une canaille sincère : il faut le don ! il faut... l'onction ! c'est de naissance. Il ne faut pas qu'un article infâme sente le haut-le-cœur, mais la sincérité, et, surtout, l'inconscience : Sinon vous serez antipathique : on vous devinera. Le mieux est de vous résigner. Toutefois, — si vous n'êtes pas un génie (comme je l'espère sans en être sûr), votre cas n'est pas désespéré. En ne travaillant pas, vous arriverez peut-être. Par exemple, si vous vouliez vous constituer, sciemment, plagiaire, cela ferait polémique, on vendrait, et vous pourriez alors revenir me voir : sans cela, rien à faire ensemble. »

La forme de Villiers de l'Isle-Adam, merveilleusement appropriée au fond, est d'une précision et d'un faste presque inconciliables. De brusques inversions de mots, des phrases étrangement rythmées, de riches et sombres couleurs, tout s'harmonise dans un style exacte et inventé. Souvent, l'adjectif précède son substantif, — procédé qui fera hausser les épaules à quelques petits chroniqueurs cuistreux, — mais qui, — par sa nouveauté même, met admirablement en saillie les sensations nouvelles que l'écrivain réalise. Et souvent, qualité magistrale de ce grand style spiritualiste, des vocables suggestifs, pleins d'*au delà*, derrière lesquels, surgissent brusquement des mondes, comme derrière un rideau noir soudain écarté, précipitamment s'allonge un paysage submergé de lune.

* * *

De Villiers de l'Isle-Adam, le très malicieux hasard nous fait dégringoler

jusqu'à M. Gausseron, qui a l'exorbitante prétention de traduire en vers le *Corbeau* d'Edgar Poë.

Rien que cela.

J'en détache une strophe :

Cela tomba dans le silence,
Avec un étrange à-propos.
J'en tressaillis, puis : « Quoi ! J'y pense ! »
Dis-je, « C'est là son stock de mots.

Sur ce stock de mots, je m'arrête pour prédire à M. Gausseron que nous nous *gausserons* de lui, — dans l'éternité.

ALBERT GIRAUD.

CHRONIQUE DE PARTOUT

BASOEF ou LES PIEDS DE PHILOMÈNE.—Conférence de *Georges Rodenbach.* — LA REVUE ARTISTIQUE. — LA BALLADE.— BIBLIOTHÈQUE GILON.—HYSTÉRIQUE.—L.-H. — Comité Navez. — Concours des Soirées populaires. — LIVRES.

***

Avec l'hérédité du vice, qui existe un peu partout, nous avons, nous belges, l'hérédité de la Zwanze, mot et chose caractéristiques et bizarres que seul le bourgeoisant bruxellois peut comprendre.

Après Boussemart le membre de l'Académie de Paris-lez-Montmartre, les joyeux de l'Annulaire; après les Agathopèdes, Joseph Casteleyn d'Eecloo, le poète national.

Après le Tourneur de Cordes ou Le Cadavre récalcitrant, le Tramway de zinc, et aujourd'hui, dans une grande salle, au roulement des applaudissements énormes, des gros rires, des hurlements d'une foule ravie, BASOEF ou LES PIEDS DE PHILOMÈNE, grand mélodrame tombé du ciel lors des dernières inondations.

C'est idiot, c'est vulgaire, c'est plat, c'est tout ce que vous voudrez, mais sous le gros sel flamand, sous la farce des tréteaux, on découvre un réalisme frappant et comme la parodie d'un Théâtre possible, où n'existerait point le grandissement de l'art. Les auteurs de Basoef, aidés du grand Casteleyn, ont porté à la scène les types populaires des Marolles dans toute leur vulgarité trainarde, avec leur patois veule, leurs gestes canailles. Cela est photographié

sans retouches et campé brutalement en scène par des Zwanzeurs habiles qui ont compris le goût du public bruxellois et se sont attachés à le flatter, tout en blaguant ferme ce bon Casteleyn, qui se laisse faire avec une bêtise rare peut-être, — avec une finesse roublarde sans doute.

Le premier tableau Les Amours de Basoef, remarquablement joué par les « monteurs » de cette énorme fumisterie, a été le sublime du genre, l'idylle marollienne avec les regards tendres ; le gendarme, le peuple, l'enlèvement, que sais-je, tout cela est observé par un œil juste et planté avec une rare adresse. Cela sent son terroir, cela vit avec son relent de boestrinck et de scholl, et si l'on se trouve un peu dégoûté par la négation du goût et la sottise de cette pièce échaffaudée par des fumistes en joie, éprouve-t-on une certaine jouissance à entendre ces accents ignobles où grouille la vie puante des marolles défuntes.

On est pris de pitié pour le pauvre simple que la foule prend pour jouet de son plaisir et l'on s'en console bien vite en songeant que le noctambule du Grand Comptoir a palpé sa part, qu'il n'y a là ni méchanceté ni haine, et qu'en somme, dans ces solennités drôles, ni le public ni les acteurs n'y perdent leur aménité ou leur argent.

On rit de bon cœur à la lecture du chef-d'œuvre prosodique du « poète national « et notamment de son inénarrable Brabançonne :

« Ge garanti par les alliées puissante
Nommé Léopold premier comme roi des Belges
Nous sommes sauvés des guerres qui nous menacante
Le mot d'ordre des Belges c'est l'union fait la forces
Gloire à la reine de Angleterre
Qui soutené notre prospérité
La flotte anglaise qui flottant dans la mere (bis)
Jette un coup d'œil sur notre liberté. »

C'est encore le refrain impossible du CHANT PATRIOTIQUE, par occasion de la grande victoire de l'armées anglais a Tel-el Kebir :

« Les anglais sont l'honneur de la victoire
Les amis de tous les grands puissance
Ils resteront dans la mémoire } bis.
Comme : HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE. }

Et voilà ! La ponctuation se croise les bras dans sa sinécure, la rime danse le plus effrené des cancans et la raison épouvantée s'enfuit au loin, au loin là-bas !

***

Notre rédacteur et ami Georges Rodenbach, quoique claustré dans son coin de province, ne perd pas son temps. Comme nous, il a compris que nous devons

nous pousser mutuellement pour arriver au public : ce sourd, et bravement, il combat pour la cause de la renaissance. Il vient de donner successivement à Liége, à Anvers et à Gand des conférences sur le jeune mouvement littéraire en Belgique. Avec cette exquise diction qu'on lui connaît et de sa voix chaude et séduisante, il s'est attaché à prouver l'existence de cette évolution ; successivement il a lu les pages magistrales d'Edmond Picard (La forge Roussel), de Camille Lemonnier (La cathédrale d'Anvers, dans le Tour du Monde) d'Octave Pirmez (Remo). Il a lu ensuite des fragments de Georges Eekhoud (Kees Doorik), de Théodore Hannon (Au pays de Manneken-Pis), d'Emile Verhaeren (Les Flamandes), d'Albert Giraud (Invitation à la gavotte), de Max Waller (La vie bête), de Marguerite Van de Wiele (Lady Fauvette). Avec une rare délicatesse, Georges Rodenbach a plaidé notre cause, en nous montrant, en nous touchant du doigt ; avec une rare vigueur il a flétri la conspiration du silence qui nous écrase, l'officialisme qui nous abaisse et l'animosité qui nous ronge, et nous lui avons une profonde reconnaissance d'avoir osé du haut d'une tribune revendiquer les droits de l'art jeune et libre.

***

La Revue Artistique, remise à neuf, déprovincialisée, retapée et confiée à la direction de Castor Nizet et Pollux Mahutte, vient de faire son entrée dans notre Val d'Andorre littéraire.

Tous les mois une phototypie très fine, et tous les quinze jours seize pages imprimées avec une rare élégance, telle est la Revue Artistique à laquelle nous souhaitons vie et abonnés, ces poumons des revues.

***

A Bordeaux vient de paraître la Ballade, revue poétique dirigée par notre collaborateur Charles Fuster, MM. Ventenat et Chapelot. Bonne chance et succès. Pas trop de vers surtout, confrère, on en meurt.

***

Bibliothèque Gilon. La Liberté par l'instruction etc., conférences de M. Th. Bost. Sous ce titre, M. Théophile-Emmanuel Bost a réuni quelques-unes de ses substantielles allocutions si remarquables par l'élévation du langage, la pureté de la doctrine, et la charité évangélique.

— Ce que se disent les Poupées, par Mme Lafouge-Agimont. L'auteur, qui a publié des romans dans la Mode Illustrée, et qui collabore au journal pédagogique l'Avenir, excelle pour l'art si difficile d'écrire pour l'enfance simplement, mais non niaisement. Son livre trouvera sa place dans toutes les bibliothèques de famille.

— Scènes Familières, de Virginie et Rosalie Loveling, traduites par Y. Elseni et F. Gueury-Dambois. Ceci est un hommage rendu au talent si délicat et si touchant des sœurs Loveling par deux traducteurs de mérite qui

se sont vaillamment mesurés avec la grâce et la naïveté du texe flaet mand, — et qui n'ont pas toujours été vaincus.

— Matérialisme et Spiritualisme, par Emile Berlier. Un volume 1 fr. Bruxelles. Dans ce petit traité fort substantiel, l'auteur avec une grande force de dialectique, et une très libre allure au milieu des subtilités philosophiques, conclut très nettement à l'Athéisme, au Matérialisme et au Transformisme.

— Juifs et Chrétiens, par Isidore Van Cleef, une brochure. Prix : 1 franc. Paris-Auguste Ghio. Ceci est une œuvre à la fois de science et de courage. Il est bon, il est réconfortant que devant cette odieuse et ridicule persécution anti-sémitique, les esprits s'indignent et protestent. M. Van Cleef l'a fait avec beaucoup de bonheur et de tact. Les vrais amis de la liberté lui sauront gré de sa brochure.

***

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, du roman encore inédit de M. Camille Lemonnier, roman qui a pour titre: l'Hystérique, et d'un autre roman pour lequel l'auteur, M. Francis Enne, aurait choisi le même titre, à l'article près.

Renseignements pris, il est bien vrai que M. Enne avait, au dernier moment, donné à son ouvrage le même titre que celui antérieurement choisi par M. Camille Lemonnier; mais, aussitôt qu'il connut cette coïncidence toute fortuite, M. Enne s'empressa d'écrire à l'auteur du Mâle pour l'informer que, lors de la publication en volume, il changerait son titre. Hystérique ayant été annoncé dans la Marseillaise où elle devait paraître, il ne lui était plus possible de faire le changement pour la publication en feuilleton. M. Camille Lemonnier se déclara satisfait.

Voici d'ailleurs la lettre dont M. Francis Enne fait précéder dans la Marseillaise la publication de son premier chapitre.

Paris, le 19 février 1883.

Mon cher Directeur,

Quand je vous ai apporté le manuscrit de : Hystérique, et que vous l'avez accepté pour la Marseillaise, j'ignorais absolument que mon confrère Camille Lemonnier (dont le grand talent s'est révélé lorsqu'il a publié Un Mâle) allait faire paraître lui aussi, une étude psychologique sous le titre de : l'Hystérique, et que cet ouvrage était sous presse chez l'éditeur Lalouette. Si j'avais connu à temps ce fait, nul doute que j'eusse changé le titre de mon roman, n'étant pas de ceux qui aiment à fouiller dans les poches de leurs confrères; mais il m'était impossible d'agir ainsi ; l'annonce avait été faite dans la Marseillaise. Je regrette profondément cet incident, et lors de l'apparition du livre de M. Camille Lemonnier, je me propose de le présenter et de le recommander au public, car je suis certain que ce sera une œuvre digne d'intérêt, étant donné le brillant passé littéraire de l'auteur.

Agréez, mon cher directeur, etc.

FRANCIS ENNE.

C'est là un bel exemple de confraternité littéraire et qui honore autant notre compatriote que M. Henne.

Nous n'ajouterons qu'un mot au sujet de l'Hystérique même : c'est que sous ce titre hardi, qui a mis à la torture certaines imaginations, Camille Lemonnier ne s'est point attaqué à la plus commune des formes de la névrose féminine ; il a peint l'hystérie religieuse, en se basant surtout sur l'étude de faits qui ont eu pour théâtre un petit village de la Belgique. L'expression : « réalisme effroyable » dont s'est servi le Voltaire n'implique donc pas l'idée d'une donnée scabreuse et leste, mais, au contraire, d'une observation âpre qui n'a reculé devant aucune des exigences du sujet.

***

L. H. a donné. L'Office de publicité du dimanche 25 février est le commencement des représailles. Le scribe piteux s'agite, Géronte éternue. Il est sorti de sa penne un article rageur, parlant à mots couverts sans préciser le but, un article de gros peureux qui se tape le ventre pour se donner du cœur.

Cela se termine ainsi : « Je m'arrête car il y aurait un livre à écrire sur cette névrose contagieuse qui ravage des cervelles enkylosées. Mais je me garderai bien d'y songer. On me répondrait que je suis un vieil idiot... »

Tu l'as dit, m'amour !

***

Un comité vient de se constituer à Charleroi dans le but de s'entendre pour l'érection d'un monument à la mémoire de NAVEZ, l'élève de David. Les membres de ce comité provisoire qui s'est réuni le 3 mars à l'Hôtel de ville de Charleroi sont : MM. Louis Alvin, Jules Audent, Emile Balisaux, Nestor Bertrand, Aimé Bodson, Auguste Cador, Amédée Davin, Hippolyte Defontaine, Marcel de Dorlodot, Léon Dubois, Charles Dupret, Georges Dupret, Nicolas Georis-Geubel, Gustave Gillieaux, Jules Isaac, Casimir Lambert, Charles Lambert, Emile Leclerq, Armand Libioulle, Clément Lyon, Jean-Baptiste Menard, Charles Meurice, Paul Ricard, Julien Simar, Emile Vandam, Camille Wautelet.

***

Œuvre des soirées populaires de Verviers. — Concours de Littérature. de 1883. — Onzième année. Concours ouvert à toute la Belgique. — Première catégorie : Un Drame ou une Comédie en vers : 1er prix : Médaille d'or. 2me prix : Médaille de vermeil. 3me prix : Médaille d'argent. Deuxième Catégorie. Nouvelle ou Roman en prose. Aucune limite n'est imposée aux auteurs quant à la longueur de leurs œuvres. 1er prix : Médaille d'or. — 2me prix : Médaille de vermeil. — 3me prix : Médaille d'argent. — Les auteurs qui concourront pour l'une de ces deux catégories devront l'indiquer en tête de leurs œuvres. — Composition du Jury. Mme Deros (Violette) ; MM. A. Bonjean, Avocat, Vice-Président du Caveau Verviétois ; J. Cardols, Professeur : E. Harroy, Directeur de l'École Normale ; Eugène Novent, Président de l'Œuvre des Soirées Populaires. S'adresser, pour

recevoir le Programme avec les conditions du Concours, à M. Eug. Novent, Président de l'Œuvre des Soirées Populaires, 40, rue de la Colline, Verviers.

***

Essai sur la Condition des Femmes en Europe et en Amérique; 1 volume. A. Ghio. Paris. 3 fr. 50.

L'auteur de ce remarquable ouvrage a voulu garder l'anonyme par excès de modestie, mais il n'est pas difficile de reconnaître une plume compétente dès les premières pages.

Les droits politiques et sociaux, les conditions déplorables du travail par les femmes sont exposés avec une clarté et une activité remarquables.

Le parallèle entre la vieille Europe et la jeune Amérique est fort instructif au moment où les grandes questions sociales et démocratiques passionnent les masses.

***

On n'a pas oublié le bruit que se fit naguère autour d'un volume de révélations intimes sur l'empereur Alexandre II, signé Laferté, mais attribué à la princesse Dolgorouki, la veuve morganatique de l'empereur.

Cet ouvrage a donné lieu à une brochure intitulée : Quelques mots sur la brochure de M. Laferté, et signée par un Russe du grand monde, non moins intéressante que l'ouvrage auquel elle répond. Ces deux ouvrages sont une révélation et une page d'histoire curieuse à plus d'un titre. Ils sont tous deux publiés par l'éditeur A. Ghio, Palais-Royal, 1, 3, 5, 7 et 11, Galerie d'Orléans à Paris.

***

Nouvelles et Curiosités scientifiques, par S. Zaborowski. — Le volume que la librairie Marpon et Flammarion vient de mettre en vente sous ce titre est, au fond, comme le dit l'auteur, une intéressante revue critique. Tous les principaux faits scientifiques de l'année, tous les plus curieux, y sont présentés sous une forme attrayante et succincte qui rend leur intelligence facile. Ils se suivent dans l'ordre même que leur assigne l'histoire au jour le jour du mouvement intellectuel. Et, débarrassés de toutes les minuties techniques et de toutes les inutilités pédantesques, ils ont dans leur cadre la physionomie d'une nouvelle et l'intérêt d'une actualité.

Les explications claires et les renseignements précis que les accompagnent, peuvent d'ailleurs servir à éclairer toutes les questions qui ont occupé ou occupent encore le public; et un index alphabétique très complet fait de leur ensemble un répertoire très commode à consulter.

UNE CAGE DE BÊTES FÉROCES

Un matin, un Lion et une Hyène du Jardin des Plantes réussirent à ouvrir la porte de leur cage, fermée avec négligence.

La matinée était blanche et un clair soleil luisait gaiement au bord du ciel pâle. Il y avait, sous les grands marronniers, des fraîcheurs pénétrantes, les fraîcheurs tièdes du printemps naissant. Les deux honnêtes animaux, qui venaient de déjeuner copieusemenst, se promenèrent avec lenteur dans le Jardin, s'arrêtant de temps à autre, pour se lécher et jouir en braves gens des douceurs de la matinée.

Ils se rencontrèrent au fond d'une allée, et, après les politesses d'usage, ils se mirent à marcher de compagnie, causant en toute bonne amitié. Le Jardin ne tarda pas à les ennuyer et à leur paraître bien petit. Alors ils se demandèrent à quels amusements ils pourraient consacrer leur journée.

— Ma foi, dit le Lion, j'ai bien envie de contenter un caprice qui me tient depuis longtemps. Voici des années que les hommes viennent, comme des imbéciles, me regarder dans ma cage, et je me suis toujours promis de saisir la première occasion qui se présenterait, pour aller les regarder dans la leur, quitte à paraître aussi bête qu'eux... Je vous propose un bout de promenade dans la cage des hommes.

A ce moment, Paris, qui s'éveillait, se mit à rugir d'une telle force, que la Hyène s'arrêta court, écoutant avec inquiétude. La clameur de la ville montait, sourde et menaçante, et cette clameur faite du bruit des voitures, des cris de la rue, de nos sanglots et de nos rires, ressemblait à des hurlements de fureur et à des râles d'agonie.

— Bon Dieu ! murmura la Hyène, ils s'égorgent pour sûr dans leur cage. Entendez-vous comme ils sont en colère et comme ils pleurent ?

— Il est de fait, répondit le Lion, qu'ils font un tapage effroyable : quelque dompteur les tourmente peut-être.

Le bruit croissait et la Hyène avait décidément peur.

— Croyez-vous, demanda-t-elle, qu'il soit prudent de se hasarder là-dedans ?

— Bah ! dit le Lion, ils ne nous mangeront pas, que diable ! Venez donc. Ils doivent se mordre d'une belle façon, et cela nous fera rire.

II

Dans les rues, ils marchèrent modestement le long des maisons. Comme ils arrivaient à un carrefour, ils furent entraînés par une foule énorme. Ils obéirent à cette poussée qui leur promettait un spectacle intéressant.

Ils se trouvèrent bientôt sur une vaste place où s'écrasait tout un peuple. Au milieu, il y avait une sorte de charpente en bois rouge, et tous les yeux étaient fixés sur cette charpente, d'un air d'avidité et de jouissance.

— Voyez-vous, dit à voix basse le Lion à la Hyène, cette charpente est sans doute une table sur laquelle on va servir un bon repas à tous ces gens qui se passent déjà la langue sur les lèvres. Seulement la table me paraît bien petite.

Comme il disait ces mots, la foule poussa un grognement de satisfaction et le Lion déclara que ce devait être les vivres qui arrivaient, d'autant plus qu'une voiture passa au grand galop devant lui. On tira un homme de la voiture, on le monta sur la charpente et on lui coupa la tête avec dextérité ; puis, l'on mit le cadavre dans une autre voiture, et l'on se hâta de l'enlever à l'appétit féroce de la foule, qui hurlait, sans doute de faim.

— Tiens, on ne le mange pas ! s'écria le Lion désappointé. La Hyène sentit un petit frisson agiter ses poils.

— Au milieu de quelles bêtes fauves m'avez-vous conduite ? dit-elle. Elles tuent sans avoir faim... Pour l'amour de Dieu, tâchons de sortir vite de cette foule.

III

Quand ils eurent quitté la place, ils prirent les boulevards extérieurs et marchèrent ensuite tout doucement le long des quais. En arrivant à la Cité, ils aperçurent, derrière Notre-Dame, une maison basse et longue, dans laquelle les passants entraient comme on entre dans une baraque de la foire, pour y voir quelque phénomène et en sortir émerveillé. On ne payait d'ailleurs ni en entrant ni en sortant. Le Lion et la Hyène suivirent la foule, et ils vinrent sur de larges dalles des cadavres étendus, la chair trouée de blessures. Les spectateurs muets et curieux, regardaient tranquillement les cadavres.

— Eh ! que disais-je ! murmura la Hyène, ils ne tuent pas pour manger. Voyez comme ils laissent gâter les vivres.

Lorsqu'ils se trouvèrent de nouveau dans la rue, ils passèrent devant un étal de boucher. La viande pendue aux crocs d'acier était toute rouge ; il y avait contre les murs des entassements de chair, et le sang, par minces ruisseaux, coulait sur les plaques de marbre. La boutique entière flambait sinistrement.

Regardez donc, dit le Lion, vous dites qu'ils ne mangent pas. Voilà de quoi nourrir notre colonie du Jardin des Plantes pendant huit jours.. Est-ce que c'est de la viande d'homme, cela?

La Hyène, je l'ai dit, avait copieusement déjeuné.

— Pouah ! fit-elle en détournant la tête, c'est dégoûtant. La vue de toute cette viande me fait mal au cœur.

IV

— Remarquez-vous, reprit la Hyène un peu plus loin, remarquez-vous ces portes épaisses et ces énormes serrures? Les hommes mettent du fer et du bois entre eux, pour éviter le désagrément de s'entre-dévorer. Et il y a, à chaque coin de rue, des gens avec des épées, qui maintiennent la politesse publique Quels animaux farouches !

A ce moment, un fiacre qui passait écrasa un enfant et le sang jaillit jusque sur la face du Lion.

— Mais c'est écœurant! s'écria-t-il en s'essuyant avec sa patte; on ne peut faire deux pas tranquille. Il pleut du sang dans cette cage.

— Parbleu, ajouta la Hyène, ils ont inventé ces machines roulantes pour en obtenir le plus possible, et ce sont là les pressoirs de leur ignoble vendange. Depuis un instant, je remarque, à chaque pas, des cavernes empestées au fond desquelles les hommes boivent de grands verres pleins d'une couleur rougeâtre qui ne peut être autre chose que du sang. Et ils boivent beaucoup de cette liqueur pour se donner la folie du meurtre, car, dans plusieurs cavernes, j'ai vu les buveurs s'assommer à coups de poing.

— Je comprends maintenant, reprit le Lion, la nécessité du grand ruisseau qui traverse la cage, Il en lave les impuretés et emporte tout le sang répandu. Ce sont les hommes qui ont dû l'amener ainsi chez eux, par crainte de la peste. Ils y jettent les gens qu'ils assassinent.

— Nous ne passerons plus sur les ponts, interrompit la Hyène en frémissant... N'êtes-vous pas fatigué? Il serait peut-être prudent de rentrer.

V

Je ne puis suivre pas à pas les deux honnêtes animaux. Le Lion voulait tout visiter, et la Hyène, dont l'effroi croissait à chaque pas,

était bien forcée de le suivre, car jamais elle n'aurait osé s'en retourner toute seule.

Lorsqu'ils passèrent devant la Bourse, elle obtint par ses prières instantes qu'on n'entrerait pas. Il sortait de cet antre de telles plaintes, de telles vociférations, qu'elle se tenait à la porte, frissonnante, le poil hérissé.

— Venez, venez vite, disait-elle en tâchant d'entraîner le Lion, c'est sûrement là le théâtre du massacre général. Entendez-vous les gémissements des victimes et les cris de joie furieuse des bourreaux. ? Voilà un abattoir qui doit fournir toutes les boucheries du quartier. Par grâce, éloignons-nous.

Le Lion, que la peur gagnait, et qui commençait à porter la queue entre ses jambes, s'éloigna volontiers. S'il ne fuyait pas, c'est qu'il voulait garder intacte sa réputation de courage. Mais, au fond de lui, il s'accusait de témérité, il se disait que les rugissements de Paris, le matin, auraient dû l'empêcher de pénétrer au milieu d'une si farouche ménagerie.

Les dents de la Hyène claquaient d'effroi, et, tous deux, ils s'avançaient avec précaution, cherchant leur chemin pour rentrer chez eux, croyant à chaque instant sentir les crocs des passants s'enfoncer dans leur cou.

VI

Et voilà que, brusquement il s'élève une clameur sourde des coins de la cage. Les boutiques se ferment, le tocsin se lamente d'une voix haletante et inquiète.

Des groupes d'hommes armés envahissent les rues, arrachent les pavés, dressent à la hâte des barricades. Les rugissements de la ville ont cessé; il y règne un silence lourd et sinistre. Les bêtes humaines se taisent; elles rampent le long des maisons, prêtes à bondir.

Et bientôt elles bondissent. La fusillade éclate, accompagnée de la voix grave du canon. Le sang coule, les morts s'écrasent la face dans ruisseaux, les blessés hurlent. Il s'est formé deux camps dans la cage des hommes, et ces animaux s'égayent un peu à s'égorger en famille.

Quand le Lion eut compris ce dont il s'agissait:

— Mon Dieu! s'écria-t-il, sauvez-nous de la bagarre! Je suis bien puni d'avoir cédé à la bête d'envie que j'avais de rendre visite à ces terribles carnassiers. Que nos mœurs sont douces à côté des leurs! Jamais nous ne nous mangeons entre nous.

Et s'adressant à la Hyène:

— Allons. vite, détalons, continua-t-il. Ne faisons plus les braves.

Pour moi, je l'avoue, j'ai les os gelés d'épouvante. Il nous faut quitter lestement ce pays barbare.

Alors, ils s'enfuirent honteusement et peureusement. Leur course devint de plus en plus furieuse et emportée, car l'effroi les battait aux flancs et les souvenirs terrifiants de la journée étaient comme autant d'aiguillons qui précipitaient leurs bonds.

Ils arrivèrent ainsi au Jardin des Plantes, hors d'haleine, regardant avec terreur derrière eux. Alors, ils respirèrent à l'aise, ils coururent se blottir dans une cage vide dont ils fermèrent vigoureusement la porte Là, ils se félicitèrent avec effusion de leur retour.

— Ah! bien, dit le Lion, on ne me reprendra pas à sortir de ma cage pour aller me promener dans celle des hommes. Il n'y a de paix et de bonheur possible qu'au fond de cette cellule douce et civilisée.

VII

Et, comme la Hyène tâtait les barreaux de la cage les uns après les autres:

— Que regardez-vous donc? demanda le Lion.

— Je regarde, répondit la Hyène, si ces barreaux sont solides et s'ils nous défendent suffisamment contre la férocité des hommes.

EMILE ZOLA.

LE CAFÉ LAFLEUR

(FIN.)

Un an plus tard, bien des choses se sont passées.

Les époux Bouvard — un couple entre deux âges et bien renté, — habitaient la commune depuis des années déjà. Beaucoup les évitaient, d'aucuns les enviaient. De fait ils vivaient seuls; la femme entendait une messe basse chaque matin et le mari était du Conseil de Fabrique. Ces gens avaient fait fortune à Paris en louant des services de table : linge, argenterie, vaisselle, soit au mois soit pour des dîners d'apparat. Métier inconnu, et clientèle exotique qui récompense largement certaines complaisances ou mises-en-rapport. M. Bouvard portait lunettes — ce qui le gênait un peu pour voir — et avait la figure ravagée. Les mauvaises langues affirmaient qu'autrefois il avait été compromis dans une affaire de mœurs, et s'en était tiré comme témoin à décharge.

Comment Lafleur et M. Bouvard firent-ils connaissance? mystère.

plutôt affinité. Ces faux extrêmes ne demandent qu'à se rencontrer. Le premier était rouge, le second était blanc, tous deux d'opinion comme de barbe.

Depuis que la fille de Pierre Maréchal était chez Lafleur les deux hommes se parlaient plus souvent; un jour Lafleur dit à Bouvard : « Entrez-donc! » et Marie leur servit de la bière.

— Beau brin de fille!... dit Bouvard.

— Et c'est honnête!... ajouta Mme Lafleur qui avait entendu.

On causa politique; on se fit des concessions, et Lafleur quitta Bouvard en lui disant : « Mon cher ami, permettez-moi cette appellation, quand on est d'honnêtes gens, et gens de bonne foi, même adversaires, on s'estime. »

Bouvard vint souvent. Lafleur voulut offrit un déjeuner : Mme Lafleur consulta le calendrier et fixa le jour.

On déjeuna longuement, et Bouvard offrit le champagne. Pendant le service Marie se plaignit d'un fort mal de tête, elle avait eu même un étourdissement dans sa cuisine. Mme Lafleur la fit monter de suite, prendre un peu de repos; et, comme elle ne se sentait pas mieux, l'aida à se défaire et la coucha dans le bon lit de la chambre du premier, de la chambre d'ami. M. Bouvard devait comprendre cela.. la fille d'un ami... presque leur enfant.

Le café se prolongea; puis Lafleur s'excusa d'avoir un rendez-vous à Paris et laissa Bouvard avec sa femme : « Vous n'êtes pas si pressé, vous tiendrez bien un peu compagnie à la bourgeoise?.. »

Mme Lafleur monta; elle était inquiète de Marie. En redescendant elle dit à Bouvard : « Elle est mieux, les couleurs reviennent,... elle dort... On dirait une jolie vierge du bon Dieu... Montez doucement, vous verrez... »

Le lendemain Marie avait un air hagard, les yeux creux, l'expression indéfinissable Maréchal lui dit : « Tu es malade? »

— « Non père » — et elle pleura.

***

Bouvard eut ses jours attitrés, et cela dura quelques mois. La patronne étrenna de beaux pendants d'oreilles et M. Lafleur une redingote neuve. Bouvard emmenait les époux au théâtre, à Paris, et le soir les ramenait en fiacre, passé minuit. La dépense était grosse, car pour passer la barrière à cette heure, le cocher faisait son prix.

Nos noctambules clubistes ne pouvaient rien ignorer et n'ignoraient rien; mais de plus graves questions les intéressaient, et de grands problèmes à résoudre les empêchaient de s'arrêter à de pareilles vétilles.

Un seul avait un épais bandeau sur les yeux : l'honnête Pierre Maréchal.

Les belles joues fraîches de Marie n'étaient plus qu'un souvenir, ses traits se tiraient ; et, de jour en jour, sa bouche se déformait visiblement, Frimeux, qui observait, constata cela avec une joie comprimée et féroce.

Un soir il dit à Maréchal : Ta fille engraisse.

— Tu crois?... moi qui lui trouvais mauvaise mine.

— Affaire de temps, répartit Frimeux.

— Faut espérer!

Le coup faisait long feu. A quelque temps de là Pierre, Maréchal reçut une lettre anonyme ainsi conçue : « Lafleur a vendu votre fille, elle est enceinte. »

Quand le pauvre père entra le soir chez Lafleur, il était très pâle et trébuchait comme un homme ivre. Il tendit la lettre au patron, e sa main tremblait. Lafleur lut, et demeura impassible. La force de cet homme était toute entière dans son sang-froid. Il lança un regard oblique à Frimeux qui lisait le journal, sans mot dire, et tranquillement dit à Maréchal : « Mon ami, il y a de bien vilaines gens! » puis il appela Marie, alla au devant d'elle jusqu'à la porte de sa cuisine, et lui donna la lettre en lui disant haut et d'un ton navré : « Lisez ma fille, et répondez à votre père, » mais rapidement il lui sifflait à l'oreille : « Niez... il vous tuerait ! »

En une seconde elle eut l'horreur des conséquences d'un aveu qui était sur ses lèvres ; et se jetant au cou de Pierre Maréchal elle lui dit en suffoquant : « C'est une infamie, mon bon père, non, sois tranquille tu ne rougiras jamais de ta fille! »

— C'est que, vois-tu, je n'ai plus que toi... plus que toi Marie! — et il pleurait, ce colosse, il pleurait comme un enfant consolé. Il n'avait pas compris tout ce qu'il y avait de sombre dans les paroles de la mal heureuse.

***

Que se passait-il? Quand Bouvard fut certain que Marie était enceinte, il jugea, au désespoir de sa victime, qu'il serait dangereux de rompre brusquement, et voulant éviter tout scandale il promit de placer sous peu Marie à Paris et de se charger de faire élever l'enfant. Peu à peu il vint moins, enfin il ne vint plus et fit même courir de mauvais bruits sur les Lafleur qui comprirent vite que Bouvard était plus fort qu'eux, qu'ils s'étaient fourvoyés et n'avaient plus qu'à se soumettre. Mme Lafleur se chargea de catéchiser Marie; et Frimeux, un soir, passant devant la cuisine, prêta l'oreille et saisit ces quelques mots : « Mais ma fille, ça se fait tous les jours, et moi... »

— Jamais ! j'aimerais mieux mourir avec mon enfant !...

— « Folle !... écoutez-moi...»

Un après-midi, Marie demanda à sortir, s'habilla, et alla résolument chez Bouvard. — Madame Bouvard était là. — Elle s'était grisée, la pauvre enfant ; et, n'ayant plus aucun ménagement à garder, elle éleva la voix, en désespérée !... Aux premiers mots les époux Bouvard la traitèrent comme une gueuse, la jetèrent à la porte, et menacèrent de la faire arrêter si jamais elle osait se représenter.

Affolée, la tête perdue, elle courut jusqu'à la nuit. Orpheline, elle eût accepté son sort peut-être, élevé le cher petit être qu'elle sentait déjà vivre, mais reparaître devant son père l'épouvantait ! Elle n'osa pas.

*
* *

Un, deux jours, se passèrent, et Marie ne rentrait pas. Maréchal allait et venait, comme un fou ; dix fois par jour il faisait irruption chez Lafleur : « Est-elle revenue ?... »

— Non !

Il commençait à devenir menaçant. Monsieur Lafleur, lui, faisait des démarches et évitait Maréchal. Le troisième jour, au matin, Maréchal lut dans les nouvelles diverses d'un journal que le corps d'une jeune femme enceinte avait été trouvé dans la Seine et porté à la Morgue. Pas de papiers, aucune blessure, des vêtements propres ; tout faisait croire à un suicide; le linge était marqué MM.

« C'est Marie !... gémit le pauvre homme dont la raison s'égarait, Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Et la vérité dans toute sa hideur lui crevait enfin les yeux, lui entrait au ventre ! Il se rappelait les avertissements de Traîne-Patte, les méchants sous-entendus de Frimeux, la lettre anonyme... « Oh ! les misérables !!...»

Il courut Il essaya de courir ; ses jambes ne le pouvaient. Les passants le regardaient, étonnés ; d'aucuns se rangeaient, le croyant ivre.

A la Morgue, il faillit tomber à la renverse ; jusque là il avait encore douté !

Sa fille était étendue sur l'épouvantable pierre, penchée comme celles de certaines tombes, mais avec son cadavre dessus. C'était bien Marie; les membres roidis, les doigts écartés, les cheveux plaqués, mouillés; le corps gonflé, la bouche ouverte ; elle était là, Marie ! et son pauvre corps qu'on avait vendu et défloré, qui avait souffert sans avoir aimé, avait cet aspect horriblement repoussant qu'a le cadavre livré à la profanation des regards, aux propos du public. Ce n'est plus la mort habituelle, ordinaire, respectable et respectée ; le mort qui est chez soi, dans son *home*, sur

son lit. Non ! Là, dans ce hangar du crime, du désespoir ou de l'accident, la mort est avilie, dégradée, honteuse même ; elle est jetée en pâture à la gouaillerie cynique d'une grande ville, à la curiosité malsaine du désœuvré, aux racontars imbéciles des commères, aux besoins du reportage. Sur le champ de bataille, la dépouille humaine a la salut de l'ennemi ; quand elle passe dans la rue, elle peut encore espérer le coup de chapeau de l'indifférent : mais quand elle échoue à la Morgue, elle n'a plus droit qu'à l'oraison funèbre du voyou : une blague ou une obscénité...!

Les effets de Marie : robe, jupon, bas, chemise, et jusqu'au petit bonnet à rubans, étaient accrochés au mur, et à présent semblaient des loques. C'est que dans cette salle publique, plus encore que la fosse, où du moins les morts sont chez eux, tout vêtement devient guenille. Ici l'eau sainte, que par un reste de naïve croyance on met auprès du mort qui fut cher, pour en purifier les restes, est remplacée par l'eau froide du robinet de la salubrité qui filtre lentement sur ce cadavre inconnu. Et, goutte à goutte, elle tombait, cette eau ! elle tombait de haut, comme de lourdes larmes, et rejaillissait en s'écrasant d'entre les deux seins de Marie, tuméfiés maintenant, et d'où déjà, la nature faisant son œuvre avec impassibilité, avait perlé d'annonciatrices petites gouttelettes de lait.

Maréchal regardait, depuis longtemps, sans parter ; il devenait idiot et attendait que le corps bougeât, même il riait. On le remarquait ; des gamins dirent : « Il en a un béguin, le vieux ! »

— Alors le garde lui frappant brusquement sur l'épaule : « Allons ! vous... circulez !... »

Ce fut un réveil. Maréchal pris de frayeur se sauva.

***

Le lendemain il reprenait son travail ; et le soir, vint, comme à son habitude, dîner chez Lafleur On s'attendait à des questions plus pressantes ; il n'en fit pas, mangea peu et but beaucoup. Après son repas il demanda un carafon d'eau-de-vie. Frimeux et Traîne-Patte qui faisaient un cent de piquet regardèrent Lafleur On se sentait inquiet. M. Lafleur n'osa pas refuser l'eau-de-vie. Le maître paveur but le contenu du carafon et ne desserra les dents que pour dire : « Un autre ! » C'est Mme Lafleur qui le servit, blanche comme un linge.

Rien, Maréchal ne disait rien ! il buvait ! Lui parler, le faire parler ? Oui, mais comment ? que lui dire ? Une gêne augmentait qui devenait de la peur. On comprenait que Maréchal savait tout ; et le silence persistant de cet athlète qui se soûlait devenait effrayant !

— « Un carafon ! »

Les deux Lafleur, Frimeux et Traîne-Patte jetaient des coups d'œil vers la porte ; tous les quatre eussent voulu fuir, pas un n'osait. Ils étaient terrifiés. On le sait encore.

Maréchal avait entre ses jambes une grosse barre de fer amincie du bout qui sert aux paveurs.

— « Un carafon !! »

Ils s'entre-regardèrent, blêmes. On hésitait ; mais comme Maréchal fit un mouvement pour se lever, Lafleur s'empressa : « Voilà, Maréchal, voilà !... » et il lui lui donna un litre plein, un espoir maintenant lui venait : l'achever.

— « Payez-vous !... » dit le paveur en jetant une grosse pièce en argent sur la table. La pièce roula à terre et Lafleur se baissa pour la ramasser.

Maréchal se leva, brusquement ; sa massue de fer tournoya comme une badine dans la main d'un enfant ; et, avant que Lafleur ne fût debout, la lourde tringle s'abattit sur son crâne nu, qu'elle fracassa....

Un bruit sourd, et Lafleur, à demi redressé, retomba lourdement la face aplatie sur les dalles de sa boutique, avec un gros mugissement de bœuf assommé, — mort !

. . . . . .

Il n'y eut pas un cri. On s'attendait à quelque chose, et l'anxiété était faite d'inconnu ; peut-être même les témoins du meurtre eurent-ils un soulagement... c'était fini !

Maréchal s'en alla, tranquillement, comme un homme à jeun ; et Mme Lafleur avec Frimeux et Traîne-Patte fermèrent la boutique.

***

. . . . . .

La mort de Lafleur fit connaître bien des choses. Lafleur, marié en province, avait abandonné sa femme et deux enfants pour venir à V... ouvrir avec la fille Flore Durand le café que nous connaissons. La maison était louée à la demoiselle Durand, ce qui empêcha les héritiers de la victime de pouvoir inquiéter la fausse Me Lafleur. L'affaire fit grand bruit ; les clubistes se séparèrent et la maison resta fermée pendant quelques mois.

Tout est bien changé à V.... —Traîne-Patte a quitté la commune et *fait du chêne* à Paris dans les escaliers. Le grand, à la maladie de foie, est mort au lendemain d'un ballottage désastreux. Le *Saint-Joséphié* a compris, et est devenu philosophe. La femme de Frimeux est morte phtisique peu de jours après le crime, et Frimeux vient d'épouser *Mme Lafleur* ; il apporte un nom, elle de l'argent. C'est un homme arrivé.

Tout s'apaise. Frimeux a fait repeindre la boutique, construire et décorer une grande salle dans le jardin, et de très loin on lit, le dimanche, ces deux mots en grandes lettres au gaz : « *Bal Frimeux.* »

Bouvard est maire de la commune.

Quant à Pierre Maréchal, les gendarmes le prirent chez lui, et sans qu'il fît résistance, le lendemain du coup. Il attendait qu'on vînt l'arrêter. Il a été comdamné à perpétuité et vient d'être dirigé sur la Nouvelle Calédonie.

— Ni reconnu, ni réclamé, le corps de Marie a été à l'amphithéâtre.

HIPPOLYTE DEVILLERS.

VIEILLES NOUVELLES

III.

RÉPONSE A UNE PAPETIÈRE

Parbleu oui ! je me souviens de vous, de toi, petite aux yeux noirs, que je baisai sur la bouche un matin de nouvel an. Parbleu oui ! je me souviens ! C'était le beau temps où tous les bonnets dansaient aux peignes des moulins, malgré les oncles pansus qui roulaient des yeux de porcelaine !

Tu aurais bien pu m'appeler Max tout court et me dire *tu*, mignonne d'autrefois, gentillette de la chère époque passée !

Pit ouït ! Mire lon la ! lanlaire ; c'était bon, cré nom ! et que je te remercie de m'avoir un instant, à la pointe de tes pattes de mouche, remis sous le blair le temps de soleil, et tes yeux sombres que tant j'aimais !

Te souviens-tu, toi, te souviens-tu bien, papetière douce, de ces jours lointains où je t'allais agacer en ta boutique du coin ? Tu disais *non* et je demandais pourquoi. Tu disais *non* et je criais *oui*, avec de la braise rouge dans la voix. Cela t'était bien égal, la braise rouge ! tu mettais un peu plus de velours noir dans tes prunelles, un peu plus de satin dans la main blanche, et tu répétais *non*. Alors j'achetais une ramette de *Cream-laid* que tu me faisais payer très cher, je te laissais avec ma monnaie, un lambeau tout sanglant de mon cœur et je partais grimoulant et rageur, tandis que tu montrais tes quenottes perlines au premier imbécile venu qui entrait pour acheter un porte-plume. Tu me regardais partir et sans pitié souriais à d'autres qui t'aimaient moins ; oui, bien sûr, ils t'aimaient moins. Pour te plaire, j'aurais pris un cent de crayons Faber,

mille kilos de papier buvard et une tonne d'encre communicative. Pour te plaire, douce ancienne, je me serais jeté à l'eau, dût mon corps maigre reparaître vert à la lumière du jour, avec des bleuissures fantastiques et macabres ! Tiens ! j'ai vu ce soir les fantoches de Holden ; et j'ai pensé que j'étais comme eux, ma Holdenette aimée ; tu tenais les fils et je dansais, détraqué, la langue sortie, dans une grimace de clown ou de pendu, les membres ballants avec une lassitude lourde.

Bah ! C'est fini, n'est-ce pas ? On n'a plus la gaude de s'aimer à la Platon en roulant des yeux ! Les joues se sont tirées et le regard s'est obscurci ; nous n'irons plus sur le pont d'Avignon de l'amour, danser à la ronde au son des cornemusettes et du bignou, laitou ! nous n'avons plus nos jambes d'antan, dégingandées et lestes, les bénignes jambes de ce temps-là, trou la la ! le beau livre à tranche rose est lu, lanturlu ! et le cœur est désespéré, miserere !.

IV.

DERNIERS BOURGEOIS.

Ce jour-là, dimanche 6 janvier Epiphanie, de l'an de grâce 1844, sous le règne du bon roi Léopold, premier du nom, à Bruxelles, en Brabant, M. Coremans, François-Claes-Joseph, le mercier de la rue de la Tête d'Or, se sentit fatigué en se levant.

Madame son épouse, sur pied depuis deux heures bientôt, était déjà en courses, devant commander chez ses marchands ordinaires de quoi fêter dignement les rois, à deux heures de l'après-midi, en son salon déhoussé.

Il lui fallait encore inviter M. et Mme Vanderdonck avec leur demoiselle, le père Duyse, ancien lieutenant de la garde-civique, et voir si la vieille Mme Vreughem ne souffrait pas trop de sa goutte, auquel cas Mme Coremans était bien décidée à la faire chercher en vigilante, quand même cela coûterait un franc cinquante, sans compter la dringuelle.

« Oh ! elle ferait tout bien, ça c'est sûr ; quand on a souclé pendant toute une année derrière un comptoir, à vendre des merceries, on pouvait bien une fois faire kermesse à la maison » disait-elle en elle-même, tandis qu'elle traversait la rue de la Colline.

Aussi avait-elle commandé du double faro, tant qu'on voudrait, trois litres d'Uytzet pour les Bolleghem qui n'aimaient que cela, et, pour le dessert, après le café — sans chicorée, savez-vous — on aurait des *chinois* de la mère Moreau, avec des *spikelaus*.

Mais M. Coremans s'était senti fatigué, en se levant, et triste. « Je

suis comme tout raide, marmottait-il, hum, hum, tu deviens, vermille! vieux, papa Coremans ! »

Il se leva doucement et alla regarder à la fenêtre qui donnait sur la Grand'Place. Il était huit heures du matin et un soleil pâle et glacé s'éparpillait en rayons d'or sur les étalages du verdurières. Un grouillement de madras rouges et de blouses bleues se faisait, tandis qu'en un bourdonnement confus, les cris et les appels des marchands montaient vers la tête cuivrée de Mijnheer Saint-Michel, patron de ville et girouette de mairie.

M. Coremans passa son beau pantalon de drap noir, « och kerm ! » comme il avait du mal pour lever la jambe ! qu'est-ce qui lui prenait maintenant qu'on aurait dit qu'il avait l'arbre de la Liberté dans son dos ? « Eh ! Thérèse ! Thérèse ! Madame Coremans ! vous n'êtes pas là Madame Coremans ? » Et naturellement Mme Coremans ne répondait pas, car elle était en route pour commander le cramique et le spikelaus.

Le vieux mercier acheva sa toilette mélancoliquement. Oui, décidément il était décati, et cependant, voyons : il n'avait que soixante-quatre... cinq... six, oui, il n'avait que soixante-neuf ans.

Soixante-neuf ans... ah ! sans ce coquin de rhumatisme qui lui courait dans les moelles !

Il descendit au magasin, mit une allumette sous le tiroir du petit diable en fonte, bourra sa belle pipe d'écume calcinée, s'assit dans son grand fauteuil de cuir limé, devant le rayon des lainages, et, par la devanture où s'alignaient les bottes de lacets, les écheveaux de laine et les cravates, regarda les passants.

Un assoupissement général le prenait, mettant du plomb dans ses veines. Il se sentait partir, le brave mijnheer Coremans. Il n'en aurait plus pour longtemps, et il grommelait :

« Gott ! Gott ! qu'est-ce que j'ai, mais qu'est-ce que j'ai maintenant, voilà mes yeux qui dansent ! Rire, c'est rire. Est-ce que je vais mourir comme ça tout seul ? »

La petite sonnette de la porte s'agita, tintant indéfiniment et la mercière entra, le cabas plein, si plein qu'on aurait presque cru qu'il allait crever.

« A well, François, est-ce que vous avez trouvé votre café sur la cuisinière ?

— Non, Thérèse.

— Et l'eau que j'ai mis dans le coquemard pour la chaufferette ?

— Non, Thérèse.

— Non, Thérèse, non, Thérèse, qu'est-ce que c'est que ça pour une réponse ? est-ce que votre langue dort encore ?

— J'ai pour sûr attrapé un froid, Thérèse, je suis comme tout droll.

— Allez ! François, vous êtes tout de même un zwanzeur, savez-vous.

— Je crois que vous allez perdre votre homme, Thérèse.

— Vous n'allez pas encore retourner mon déjeûner dans mon estomac avec vos bêtises. C'est la fête des Rois, Monsieur Coremans, il faut rire aujourd'hui ; ce n'est pas tous les jours dimanche.

La vieille femme déposa son cabas sur le comptoir et s'assit, après avoir secoué le bas de sa robe ;

« Vous souvenez-vous, François, de la fête des Rois l'année de notre mariage? Ça c'était une fois une belle fête, hein, François? C'était vous le Roi — Et moi la Reine — Et Claes Nippelen le Fou — Et Van Bilsen le Médecin, et Bastyn le Cuisinier. — Comme il était farce celui-là ! Et en retournant, capon, vous avez été casser les carreaux chez Strueman, au Cantersteen, en criant : « Vive mijnheer Van der Noot ! » C'était amusant ! »

Et la vieille femme alla chercher un médaillon ovale accroché au mur. C'était un dessin colorié, sur un côté duquel les armes de la Belgique, dans un écusson entouré de drapeaux tricolores, se détachaient sur un banderole où étaient tracé ces mots : *V. Patriote.* — Sur l'autre face, recouverte ainsi que la première, d'un verre, se lisait en lettres noires sur fond jaune, entre deux palmes : *Vive Henri Van der Noot !*

M. Coremans regarda longuement ce médaillon qui lui rappelait le bon temps, quand il était de la garde civique, des fanfares de Sainte-Cécile, et qu'il gagnait toujours les prix dans les tirs au berceau, aux fêtes de Septembre

Le soir, après avoir bu trois bons verres de faro, M. Coremans s'endormit en songeant à toutes ces bonnes choses et un ange vint le chercher pendant la nuit pour le conduire au paradis où l'on mange de la *ryspap* dans des cuillers d'or, où le *waterzœy* est préparé par Sainte Gudule pour les bourgeois de Bruxelles, où les fleuves coulent du lambic et les sources de la petite bière de Louvain.

MAX WALLER.

NOVEMBRE

(EAU-FORTE).

—

Novembre, porte-bannière de l'hiver, vient à peine d'ouvrir le défilé des quatre longs mois de gelées et de neiges, et déjà la grande armée blanche a commencé sa marche.

Le ciel gris et triste semble abandonner péniblement la virginité immaculée de la nouvelle saison, qui effeuille sur terre, lentement et à regret, les candides fleurs de sa pureté. Hésitantes et incertaines, elles vacillent paresseusement, en désordre, dans les hauteurs brumeuses, et contemplent le boueux tombeau qui réclame le droit de salir leur blancheur. Elles tombent plus vite, elles descendent pressées, se choquent en furie, quand un coup de vent glacial les enlève au hasard dans sa course rapide, les disperse en un tourbillon sans frein, puis, de sa poussée violente et brutale, les lance puissamment sur un pavé sali où leur blancheur se souille. Et, de neiges qu'elles étaient il y a un moment, ces fleurs effeuillées meurent honteusement dans une couche impure, et un limon gras et noir renaît de leurs cendres qui rapidement se fondent.

Les rues sont de longues traînées sombres, couvertes d'une boue épaisse, où les roues des chariots laissent derrière elles leurs humides ornières; et le pas des piétons, et le trot des chevaux et le roulement des chars se fondent en un sourd clapotis.

Une impasse obscure ouvre à droite de la rue son entrée voûtée, et sur son pavé penché où passe une rigole, l'eau de neige glisse continuellement.

Le fond de ce passage se rouvre à ciel ouvert quelques pas plus loin et des deux côtés de ce recoin sans jour, lentement tombe la neige blanche, lentement.

A la sortie de l'impasse est placé un tréteau sur lequel de grands paniers plats dressés en échelons, étalent au passant des tas de fruits détrempés que le froid contracte et ride, quelques sucres brûlés fondus dans une carte roulée en cornet, et des blocs de pain d'épice gris que l'humidité amollit.

La marchande de fruits, une petite vieille bossue, est assise au bout de sa table sur une chaise boiteuse, et derrière elle, un paravent de papier, qui se plie, l'abrite du vent froid qui court dans le couloir.

Un châle fané, de nuance rougeâtre, garni aux bords de quelques brins de laine qui s'entremêlent, recouvre sa petite tête, et laisse à peine entrevoir un profil couperosé, qui se détache sur les mûrs suintants.

Une main est placée sous son tablier de toile bleue déchirée et par moments la vieille marchande avance le cou vers la table et boit une longue gorgée de café brûlant qui fume près d'elle dans une tasse ébrêchée. Cette ruine vivante, insoucieuse et calme, semble insensible au froid et attend le client en bredouillant tout bas quelques *Ave Maria*, par habitude.

Dans le fond de l'impasse, derrière le scintillant voile, blanc de flocons, une silhouette se dessine vaguement. Elle s'approche. C'est une jeune pauvresse, maigrelette et chétive qui marche à grands pas en baissant la tête, grelottant sous les minces haillons qui la recouvrent. Arrivée à couvert sous le portail voûté, elle frappe du pied pour débarrasser ses sabots de leur couche de neige et soufflant dans ses doigts rougis, s'approche du tréteau.

Sa main fouille dans la pochette qui pend le long de sa jupe, et en retire un sou que la vieille marchande accepte avec un hochement de tête. Puis choisissant dans le tas, une pomme bien froide et bien humide elle s'en retourne là-bas, en y mordant à pleines dents.

JUAN CRESSONIO.

POESIES

—

I.

LA RONDE DES SOUVENIRS.

Lentement, accablés chacun de leur fardeau.
Les souvenirs amers font le tour de mon âme;
A les voir s'avancer on songe au cercle infâme
D'un groupe de forçats tournant dans un préau.

Les uns ont le stigmate horrible sur la peau;
D'autres lugubrement, le front bas, l'œil sans flamme,
Passent avec des pleurs et des sanglots de femme;
D'autres vaguent, le sein traversé d'un couteau.

Et tous nous les sentons marcher, marcher sans trève,
Le jour dans la pensée et la nuit dans le rêve.
Pour régler leurs pas lourds on dit que le cœur bat.

Rien n'est funèbre et noir comme leur lent cortège,
Allant toujours, malgré vent, pluie, orage, neige;
Et laissant après lui du sang, comme un combat.

EMILE VERHAEREN,

LA NYMPHE.

à Emile Van Arenbergh.

La nymphe sort de l'onde, et la nudité fière
De son corps musical en son rhythme divin
Laisse, à travers la noire épaisseur du ravin,
Un écho prolongé de vibrante lumière.

Elle s'étend sur l'herbe, à l'heure coutumière,
Sous le ciel de midi, capiteux comme un vin.
Le bonheur du néant luit dans son œil bovin;
Elle incline la tête, et ferme la paupière.

Et soudain, sur la paix blanche de son sommeil,
Ard le visage rond et suant du soleil,
Du soleil estival, lubrique comme un faune.

Et le glissement chaud de ses effluves d'or
Gagne les seins aigus de la nymphe qui dort,
Comme l'attouchement d'une grande main jaune.

ALBERT GIRAUD.

PRIÈRE.

A JEANNE-THILDA.

Nous allons aller ensemble à la recherche de celle qu'il faut aimer ! »
JEANNE-THILDA — *Gil-Blas*

Si vous savez trouver cette perle des mers,
Cette femme au cœur chaud, cette amie inconnue
Qui doit rendre léger le poids des jours amers,
Et peut donner l'oubli d'une vierge ingénue !

Si, la voyant passer, vous devinez son cœur ;
Si le besoin d'aimer soudain vous la révéle;
S'il lui faut les serments, les baisers d'un vainqueur,
Et la félicité d'une étreinte nouvelle !

Si ses yeux sont profonds comme un lac enchanté
Si l'Idéal habite en ses formes superbes ;
Si le désir rugit quand il voit sa beauté,
Et veut y moissonner le blé dur de ses gerbes !

Si tout son corps languit dans un rut immortel,
Et si vraiment elle est la grande charmeresse,
Dites-lui qu'elle approche, et vienne à mon appel !
Dites-lui que je l'aime, et qu'elle est ma maîtresse !

Ah ! depuis si longtemps je cherche autour de moi
Ce trésor, cette sœur, cette sublime amante !
L'espoir, le doux espoir de vivre sous sa loi
M'accompagne partout, et partout me tourmente !

Se donner sans réserve, être compris toujours.
Quels que soient l'horizon, le projet, la pensée;
Entendre dans les bons et dans les mauvais jours
Une voix rappelant la tâche commencée !

Sentir que cette femme est l'ange inespéré
Qui fait monter au cœur la joie et l'harmonie;
A son baiser qui mord trouver le feu sacré,
Et féconder ainsi l'élan de son génie !

Quel rêve et quelle vie ! Est-il un sort plus beau
Pour le poète ardent à poursuivre la gloire,
Pour l'inquiet penseur qui demande un flambeau,
Et veut qu'un pur rayon tombe sur sa victoire !

Si vous savez trouver cette perle des mers,
Cette femme au cœur chaud, cette amie inconnue
Qui doit rendre léger le poids des jours amers,
Dites-lui, dites-lui que j'attends sa venue !

Paris, mars 1883.

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

SONNET INTIME.

Tu m'as dit : « écris-moi », je t'écris ce sonnet ;
Cache-le sous ta robe, il t'appartient, mignonne
Ou bien là, sur tes seins, dans ton joli corset
Il y sera content et je te l'abandonne.

Il y fera son nid, un nid de roitelet
Tout petit, tout gentil, et sans gêner personne
A ton cœur il dira de son souffle discret
Que Cupidon et lui ne sont qu'une personne.

Qu'il aime tes traits et ta chevelure blonde
Que l'azur de tes yeux est pour lui tout un monde
Un monde bâti de folles illusions ;

Que ton cœur et le mien, hier pleins d'émotions,
Ont juré de s'aimer dans un baiser sonore
Et que de ce baiser ma lèvre est chaude encore.

EDOUARD LEVIS

OBSESSION

—

Le café du Grand-Hôtel était animé d'une vie intense.

Gaîment flambait le gaz sous les lambris dorés, fusant en gerbes papillonnantes dans le fouillis des lustres, et s'effilant en écharpes lumineuses dans les traînées infinies des glaces miroitantes

Sur les banquettes velours rubis, devant les carrés de marbre blanc ou bruissaient les dominos aux yeux noirs, des messieurs cravatés de satin, des freluquets pommadés et de mignonnes élégantes, jasaient, riaient, égrenaient des jeux de voix au milieu du brouhaha général et du tintinnabulement des cuillers dans les limonades cristallines.

Nous étions trois amis, Albert, Iwan et moi, assis dans le petit coin à droite de l'entrée, au fond. Nous étions là bien peletonnés, sirotant des grogs et d'amers cafés. Au dernier angle de notre table, un vieux monsieur à lunettes scrutait avec obstination le « guide officiel des chemins de fer. » Brave homme, il ne parvenait pas à gober un chiffre, tant notre voisinage devait l'éthérifier. Chevauchant sur les chimères du bavardage, nous parcourions les régions bleues, jaunes et noires de nos imaginations fantasques. Cette envolée d'idées étranges, de concepts jusqu'alors inexprimés, nous laissait l'âme grande ouverte et augmentait la ténuité de nos sensations. Nos prunelles dilatées percevaient amoureusement le clapotis des gouttes lumineuses cascadant des cintres aux brillantes acanthes des colonnes et aux cannelures d'or des panneaux. Douce, comme sous l'édredon satiné, l'atmosphère chaude nous portait au pays des rêves. — C'est alors qu'on se raconte des choses drôles dont on ne rit plus le lendemain. — C'est l'ivresse encore intelligente de la vie de café. Sous cette température de serre, dans l'énervement général, les idées circulent avec volubilité.

Il y a toutefois sur cette mer houleuse des moments d'accalmie. La salle entière, semble reprendre haleine sur son lit de visionnaire et un silence momentané pèse sur tous.....

Cric! la porte du café s'ouvre. Le pommeau nickelé a grincé. C'était comme le cri d'une chauve-souris qu'on écrase.

— Une petite vieille, marchande de journaux, est entrée. Elle a une

figure sinistre, un nez pointu, des mâchoires édentées, des yeux en trous de vrille où ignitent de prunelles vertes. Elle est enveloppée d'un mouchoir à carreaux tombant sur un dos voûté comme la pèlerine bombée d'un scarabée — métamorphose maudite peut-être ! scarabée d'or puni d'avoir froissé des feuilles de roses et transformé en petite vieille, vêtue d'un jupon en guenilles, trop court, laissant passer deux tibias fluets qui traînent des pieds larges comme des barques, deux gros pieds noirs qui semblent raboter le plancher.

Et puis une voix étrange monocordisant sur une aigre chanterelle l'*Étoile Belge*, édition du soir !

— C'est comme un écho d'outre-tombe, remarqua Albert, comme la voix étouffée et râlante d'un polichinelle pressé sous un matelas.

— Vois donc ! c'est la vieille Fliedermaus des contes d'Erckmann, me dit Iwan en me poussant mystérieusement du coude.

— Elle a une face de pomme blette ratatinée aux brasiers du sabbat, reprit Albert.

Elle vint près de nous, nous regarda longuement de ses yeux aigus et passa.

— Sorcière va, dit Iwan.

— Pomme blette, ajouta Albert.

Et moi j'eus un frisson. C'était bébête, je l'avoue, mais pourquoi cette femme m'avait-elle ainsi regardé — et une sombre idée me hantait.

On parla de choses et d'autres, de choses drôles surtout. Puis nous sortîmes. J'étais toujours sous mon impression étrange. — Le boulevard était noir, des papillons de gaz dansaient follement sur les réverbères, des ombres pirouettaient sur les façades. Des hommes passaient hâtifs comme des fantômes. Sur l'asphalte roulaient des masses confuses, de lourds véhicules, des carosses aux yeux brillants écartés comme des yeux de pieuvres.

Voulant me débarrasser de l'obsédante idée qui me torturait dans ses cercles de fer, je dis bourgeoisement à mes compagnons. « Allons prendre un bonnet de nuit. »

Nous pénétrâmes dans une taverne aux âcres senteurs de pipe et d'alcool, et devant le comptoir poisseux nous vidâmes notre verre à la hâte. Puis à un carrefour on se sépara.

Et j'allais seul par les rues désertes.

Et je pensais à la petite vieille au jupon gris puant la misère, — à ses grands pieds noirs !

Et j'avais peur de la sorcière à figure de pomme blette !

*
* *

. . . . . .

Qu'est-ce qui craque dans l'armoire ?

— Il fait froid et j'ai sommeil.

. . . . . .

Qu'est-ce qui craque dans l'armoire ?

— Mais que sais-je? Ce sont peut-être les *horloges de la mort* qui minent le vieux bois. Ces *horloges de la mort* sont de petites bêtes inoffensives.

. . . . . .

Qu'est-ce qui craque.....

— Halte! J'ai réellement entendu du bruit dans le meuble. Des coups secs... Qu'est-ce?... Allons, voyons, il me semble qu'une voix fluette me demandait la cause de ce bruit.

Elle disait bien : « *Qu'est-ce qui craque dans l'armoire ?* » Serais-je hanté?

J'ai peur... si quelqu'un était caché là-dedans?

Je me suis doucement glissé de dessous mes couvertures et me suis assis sur mon séant.

J'ai taché de voir dans l'obscurité.

De quoi avais-je peur?

Je portai la main à ma boîte d'allumettes posée sur la table de nuit et instantanément je fis de la lumière.

Ah! il n'y avait rien!

J'allai voir quand même et bravement j'ouvris l'armoire. Dans ses flancs béants s'étalait une série de vêtements pendus tout penauds à leurs T de bois.

Je la refermai et me remis au lit.

Mais ce qui m'arriva alors fut plus drôle. Pendant que se consumait la bougie, je lisais distraitement l'*Etoile belge* que j'avais laissé traîner à mon chevet.

Et je m'assoupissais en pensant de nouveau à la petite vieille, à la sorcière à figure de pomme.

Tout à coup les lettres du titre de mon journal grandirent comme par enchantement, comme si une vie diabolique filtrait en elles.

L' prenait la forme de la petite vieille assise par terre, sa maigre jambe tendue et faisant sauter sur son gros pied noir une tête de coq figurant l'apostrophe. Elle grimaçait affreusement. Une voix lointaine répétait en sourdine : « C'est une sorcière à figure de pomme blette...

Je m'éveillai de nouveau. Le jour levant blémissait mes rideaux et dans mon bougeoir une flamme agonisante sursautait convulsivement striant ma chambre de reflets rouges. Je me levai.

. . . . . .

Vers dix heures, lorsque je passai sur le boulevard, devant le café où règne le Bock aux blondeurs germaines et la fée verte opalisée des poètes, je vis la petite vieille vendre ses journaux.

Des rayons de soleil jouaient dans les rubans crasseux de sa coiffe, miroitaient sur ses bandeaux argentés et projetaient en larges flaques noires les contours grotesques de son ombre sur les dalles poudreuses.

Elle arrivait de nouveau vers moi.....

Je descendis instinctivement du trottoir.

Etait-ce réellement peur? Je ne crois pas.

J'aurais dû réagir et rester en place, mais que voulez-vous, ce mouvement était peut-être indiqué dans l'ordre nécessaire des choses.

GEORGES BAUWENS.

RÈVE INDIEN

—

Après avoir, suivant l'antique rituel, plongé par trois fois son pied rose dans les ondes nacrées du Miellos, Vichtra, la blonde Maharabite, regardait longuement le remous léger et limpide du fleuve sacré.

Les larges eucalyptus, les manguiers rameux, les palmiers gigantesques qui se pressaient sur le rivage, s'harmonisaient dans un concert merveilleux, pour projeter sur les eaux bleues et pailletées les vifs rayons du soleil ardent, leur douceur veloutée, leur pénombre bienfaisante et noire. C'était comme une oasis au milieu du flamboîment intense de la nature ensoleillée : là, dans les feuillages, on apercevait encore par moments les plumes éblouissantes des bengalis à la voix chaude ou des vifs loris aux cent mille nuances, tandis que tout être vivant semblait avoir fui la fournaise irradiante du soleil tropical dans tous les alentours.

Vichtra, la belle blonde, contemplait, pensive, ce spectacle radieux de lumière et de sérénité.

Les brahmes avaient cessé leurs cantiques ; les libations s'achevaient dans le silence et le recueillement de la prière ; bientôt allait s'accomplir

le sacrifice divin, et la vierge, abandonnée seule dans les profondes étendues de la forêt imposante et calme, pourrait enfin laisser flotter son esprit dans le songe et la réflexion, tandis que le peuple, en s'éloignant, irait étouffer de ses clameurs les cris impuissants de la victime choisie.

La jeune vierge était debout : sa main mollement appuyée contre le tronc élancé d'un eucalyptus, soutenait sa tête fraîche et rosée. La blancheur de son bras nu, où seul le coude replié étincelait comme un point rose, contrastait avec le vert sombre de l'arbre, et une ombre gracieuse et ambrée en profilait vaguement les chaudes plissures.

Son blanc vêtement, très long, laissant le cou dégagé, se fermait étroitement à la naissance de la poitrine, et de là retombait large et ondoyant, serré seulement à la ceinture par un ruban de verdure, et retroussé à mi-jambe, du côté droit, pour qu'elle pût aisément accomplir son sacrifice.

Sa chevelure était blonde, et tombait en boucles épaisses sur son dos, jusqu'à la ceinture. Cette teinte de cheveux, si rare dans les contrées tropicales, eût suffi à la faire paraître belle, si son visage expressif et d'une pureté de formes incomparable n'eût pas été assez pour répandre un grand agrément sur tout son corps. Ses lèvres minces et appétissantes étaient courtes, sous un nez finement arqué, aspirant largement les effluves de la terre; ses yeux enfin, ses grands yeux bleus, brillaient d'une éclatante douceur, et leurs diaprés éclairs se confondaient à présent avec les scintillements qui du soleil descendaient en pluie d'or sur la surface du fleuve.

Elle rêvait, immobile auprès de l'arbre géant qui la recouvrait de son ombrageux parasol ; et cependant ses pensées n'étaient pas à la cérémonie du jour, et tout à coup ses lèvres palpitantes s'entr'ouvrirent, un soupir profond s'en exhala, auquel succéda un chant mélancolique aux paroles ailées :

« O mon amant ! — disait-elle, — regarde : la terre a ses parfums, les fleurs ont leurs senteurs enivrantes et subtiles, mais ton épaisse chevelure dégage une odeur plus fine, qui court par mes membres glacés et réchauffe mon cœur !

« O mon amant ! les prés ont leur herbage touffu, les eaux reluisent de mille reflets vermeils, mais je préfère à tout l'éclat éblouissant de tes prunelles d'or, lorsque tu me parles en doux accents d'amour ;

« O mon amant ! les oiseaux des cieux ont leurs nids où ils abritent de leurs ailes leurs timides couvées ; les tigres mêmes et les gavials ont leurs repaires où de courts moments de tendresse mutuelle les dédommagent de leurs fatigues et de leurs peines de chasse ;

« Nous seuls, ô mon amant ! sommes privés de cette douce chose ; nous seuls sommes séparés, alors que nous respirons ensemble, alors que nos cœurs battent à l'unisson, alors que nous nous aimons ! »

Ainsi chantait-elle, la belle Vichtra, et sa pensée entière s'égarait dans cette chanson aux accents tristes, et elle ne songeait guère que si on l'avait laissée seule ainsi dans la grande forêt, c'était pour qu'elle réfléchît au choix à faire entre ses prétendants ; elle oubliait que ce devait être aujourd'hui la fête de ses fiançailles, et elle se perdait dans une douloureuse extase — car, du choix qu'elle pouvait faire, son amant était à jamais exclu !

Quand son père — le tout puissant Maharadjah Vengâ, dont la puissance s'étendait sur les pays les plus lointains, — avait rappelé à sa blonde fille que, suivant la loi prescrite par les Vêdas, elle devait se choisir un fiancé le jour de sa vingtième année, elle avait senti d'abord son cœur bondir de joie ; puis, brusquement, une mélancolie profonde avait envahi son âme limpide, et le voile noir de la tristesse avait recouvert l'éclat de ses yeux de lotus.

Elle avait réfléchi que son amour était mal placé, que son père, — ni les brahmes, — ne consentiraient à l'unir à l'objet de son choix, le jeune homme au cœur ardent dont les paroles enflammées avaient pénétré son cœur. Un moment, elle songea à le supplier de renoncer à l'œuvre qu'il avait entreprise : car il n'avait jamais pu résoudre son âme à croire aux mystères des Vêdas ou à la sainteté des brahmes ; il cherchait à résoudre autrement le grand problème de la vie et de la mort, et son nom avait été anathématisé par les prêtres et les fidèles.

Et Vichtra se désolait, car elle aimait ce cœur ardent et malheureux, elle aimait le brun Kosça dont les flèches atteignaient toujours leur but. Elle ne pouvait se réduire à abattre sa fierté native ; elle savait bien qu'il y aurait consenti, si elle l'en avait prié, mais c'était son orgueil dédaigneux qui faisait resplendir la mâle beauté de son visage, dont le charme l'avait prise, et Vichtra ne pouvait se décider à briser ce qui l'avait séduite.....

Tout à coup — ô sacrilège ! ô impiété horrible — les lianes frissonnent, les flots du Miellos s'agitent : une barque souillait, en le sillonnant, le fleuve saint sur lequel il est défendu de naviguer. Vichtra tourne la tête ; ses yeux étincèlent, un cri de joie s'échappe de sa poitrine, et elle tend les mains vers son amant adoré !

Kosça s'approche de la rive, met un pied sur le sol et soutient la blonde vierge qui vient s'asseoir sur un banc sous la tente de verdure que le jeune homme a dressée de ses mains. Et la barque repart lentement, emportant avec elle ces deux âmes jeunes et aimantes qui s'unissent à

jamais par une mort certaine dans l'infini de la mer où les conduit sûrement le courant du Miellos, tandis que leurs cœurs palpitent et que leurs lèvres pressées fiévreusement se communiquent leur chaleur et leur vie dans un spasme sans retour.....

A. FONTAINAS.

CELLE QUI PEINT

EN HAUT D'UNE RUE

à Mlle M. Espego.

C'est délicieusement bon de somnoler dans la tiédeur des draps, les fenêtres étant closes; c'est bon de se tourner, se retourner et rêvasser dans un demi sommeil! Au dehors, quoique ce soit l'été, le matin est frais, humide encore des brouillards de la veille et de la rosée du jour; n'importe! la jeune peintresse, Rose Spéro, dont le cœur est en entier pris par la passion plus virile de l'art, n'hésite pas. Elle ne fait ni une, ni deux; prenant, comme on dit, son courage à pleines mains, elle saute du lit, et en un clin d'œil achève sa toilette. Une fois prête et parée à plaisir, elle aligne les tubes dans leur boîte, range les brosses, passe un linge mouillé sur la palette et lorsque celle-ci est aussi nette qu'un plat où des gourmands ont mis le nez, elle gagne la route par le petit sentier entre les vignes.

C'est folie pure de se lever à pareille heure, comme si le matin n'était plus fait pour se tourner, retourner et rêvasser en un demi sommeil! Mais à la ville voisine où les cancans sont plus nombreux et plus bruyants que les mouches, elle a, dans une promenade récente, découvert un admirable *point de vue*, qu'elle brûle de fixer sur un carré de toile.

---

(1) Quelque banale et rebattue que soit la formule, il faut que je commence par vous demander pardon de la liberté grande que je prends de vous dédier ce tableautin de genre. Nous ne sommes plus là-bas où l'on pouvait causer de façon paysanne; nous sommes à la ville et l'on y doit avoir des paroles confites dans la bouche comme des gants glacés aux mains — le bon ton! Mais vous aurez de l'indulgence, n'est-ce pas? et vous me pardonnerez sans trop vous faire violence, de vous avoir pour l'instant choisie entre ce que j'avais dans mes souvenirs — des bêtes et des gens! — comme étant, et de beaucoup, le plus charmant, le plus gracieux, et ce qui dit tout, le plus exquis des modèles. Sur ce, vous saluez, et je vous salue.

Paris, 15 décembre 1882.

Insensible aux meilleures paroles, la rosse gris-pommelé qui va, les jours de marché, dans la ville au point de vue fameux, justement apparaît. Le vieux roulier, apercevant une jeune fille campée au beau milieu du chemin, et supposant qu'elle n'est sans doute pas là uniquement pour des prunes, tire sur le mors et arrête sa bête qui, en toutes circonstances, s'arrête volontiers. La boîte à couleur et la toile sont rangées de façon à arriver sans encombre; Rose Spéro se case alors tant bien que mal, ce qui signifie mal, aux côtés du père Truchot qui la fait asseoir sur un *bacchus,* — un tonneau, pour le vulgaire!

Et voilà le vieux parti sans tambour ni trompette, rabâchant des tas de choses qui — puisqu'elles l'intéressent, lui un malin! — doivent intéresser tout le monde: le prix qu'on lui vend les cerises et le prix auquel il voudrait les acheter, et finit, après d'homériques marchandages, par les avoir; les *quatre bandes* du garde champêtre, un joueur de billard comme il n'y en a pas à dix lieues à la ronde et qui a été à Paris, un lapin, quoi! le facteur qui a battu sa femme parce qu'elle vidait les fonds de bouteilles en son absence sous prétexte de tout mettre en ordre chez elle; la buraliste qui *en tient* pour *le monsieur* du château; en veux-tu? en voilà! Et sans ravaler sa salive, le roulier emmanche des mariages.

Rose Spéro, qui a fermé les yeux et les oreilles comme elle a pu, ne voulant pas davantage écouter les bavardages de commère de son trouble-fête, ni le voir; se croit, en entendant parler hymen et ce qui s'ensuit, assise en un bon fauteuil, dans le salon moëlleux de quelque douairière, marieuse forcenée de jeunes gens; mais hélas! le plaisant rêve d'être bien assise et de boire son thé à petites gorgées, combien peu il dure! un cahot du véhicule fait choir sur la tête de Rose Spéro un panier heureusement vide; et ce brigand de roulier lui enlève toute illusion sur les lieux où elle se trouve effectivement, en allumant une énorme pipe et surtout en lui jetant brusquement au visage — qu'il était garde-national sous le roi qui avait la tête en poire.

Cependant les brouillards s'élèvent lentement et la rivière reluit au soleil. La jeune peintresse songe au point de vue. Elle voit distinctement la rue droite et tortueuse comme une vipère sifflante dressée sur le bout de la queue; elle voit les pavés pointus qui meurtriront ses pieds fins, mais quelle gravira, énergique, comme s'il étaient le chemin du paradis; son œil s'égaie à l'avance, car il voit déjà la vigne verte, lumineuse et vivante dentelle, tremblante au moindre vent, qui pend du haut d'un mur; et tout son être est plein d'une ineffable joie à la pensée de pouvoir peindre une matinée, par le beau temps, dans une rue silencieuse, où le soleil met sa clarté douce et sa douce chaleur.

Elle est heureuse et n'a plus souci, aucunement souci du roulier dont rien ne bride la langue et qui à toute force lui crie dans le tympan des secrets auxquels elle n'éprouve pas un besoin immédiat d'être initiée. Lui, philosophe, se console du peu d'intérêt qu'on porte à ses nouvelles en lançant vers le ciel d'énormes panaches de fumée, architectures immatérielles que le vent disperse à mesure. Dans des *a parte* faits exprès à forte et intelligible voix pour être entendus, sans se tourner du côté de sa voyageuse, fixant les yeux entre les deux oreilles de son cheval, il énumère les gens du pays qui ont *le cœur sur la main:* chez chacun d'eux il a bu de bons verres, et chez chacun d'eux il trouverait à emprunter ce qu'il voudrait, sans papier en échange des écus, foi de Truchot!

Rose Spéro n'a pas le temps de montrer du dépit, soit en mordant les doigts de ses gants, soit en pinçant les lèvres ou en tapant du pied : elle est arrivée sans dire au revoir à son compagnon de route, ce qui serait évoquer l'idée d'un retour, elle s'élance à bas de la voiture; et après avoir donné deux ou trois pichenettes à sa robe froissée et rajusté son chapeau à larges bords qui protège ses yeux du soleil et les passants de ses yeux, elle s'achemine vers le bienheureux point de vue.

A peine installée en haut de la rue, en équilibre presque sur son pliant, elle presse les tubes gonflés d'où gicle un arc-en-ciel de couleurs et de sa main royale, longue et blanche comme un lys, Rose Spéro peint la rue sur un carré de toile.

ALFRED POUTHIER.

LE PRIX DE LA VIE

Comme ceux qui s'en vont seuls à travers l'existence monotone des humbles et des obscurs, j'ai vu peu de choses et n'ai rien retenu de ce qui pourrait mettre des rires aux lèvres. J'en suis resté tout imprégné de cette mélancolie vague et pénétrante que dégage l'automne, ma saison préférée, sous les cieux gris et mornes du Nord, mes horizons favoris.

Et c'est par un jour de pluie, à l'heure des premières grisailles, dans un moment de tristesse insurmontable que l'on me sentira le mieux.

I

JEUNE FILLE A AIMER.

Elle avait alors vingt ans, une figure rieuse et douce, toute mignonne et presque trop étroite pour les deux grands yeux charmeurs. Gracieuse et frêle comme une enfant, elle prenait souvent d'adorables sérieux de femme sur qui pèsent, de tout leur poids, d'accablants soucis.

Il est vrai que dans sa vie plus d'un coin se montrait sombre. Ses parents, chargés d'une famille nombreuse, ne purent avoir pour elle toutes les délicatesses des âmes éprises, et de bonne heure il lui fallut se mettre au ménage, servir le client du débit de *Vins et Liqueurs* qui les faisait vivre, donner sa part de travail sinon de revenu. Puis on l'envoya en apprentissage à Paris, chez une modiste ; des goûts d'élégance lui vinrent à voir ces toilettes qui s'étalaient sous ses yeux, et parfois le soir, prétextant au cousin qui l'hébergeait un travail pressant, elle s'en allait au théâtre avec une amie au lieu de retourner à l'atelier. Et un jour, son engagement terminé, elle voulut demeurer avec les siens — qui habitaient la banlieue — disant quelle, avait assez de Paris. Ce fut comme une petite mère; elle raccommoda le linge et les vêtements derrière le comptoir, attirant ceux qui avaient entrevu son profil délicieux ou senti les caresses de sa voix charmante. Les petits grouillaient autour d'elle — les garçons tapageant, les filles jetant leur note aiguë dans les jeux ou les querelles. La mère, petite et active, quelquefois malade, était toujours occupée; le père, campagnard lourd et grossier, souvent dehors, ne rentrait que pour tenir ses écritures d'agent d'assurances et emplir la maison de sa parole aigrelette et rauque. Alors dans ce milieu bruyant et insipide où aucune amélioration ne lui semblait possible à son existence végétante, une désolation tenace l'envahit. Des découragements qui lui revenaient de temps à autre l'énervèrent et tout à coup une idée entra en elle : partir. Elle essaya de se placer comme ouvrière sur les lieux mêmes, mais d'autres, plus connues, absorbant l'ouvrage, elle eut tant de morte-saison que la question ne fut pas résolue; une de ses tantes vivait dans une petite ville de Normandie; elle lui demanda de s'assurer dans ce coin perdu d'un emploi quelconque chez une modiste. La mère adhéra facilement encore à ce projet, mais le père éclata au premier mot déclarant qu'il ne consentirait jamais. Pendant des mois il fallut à Louise user de diplomatie, insinuer que sa main se gâtait à ne plus pratiquer, faire entendre que peut-être là-bas une circonstance lui permettrait de reprendre un fonds qui lui procurerait du pain pour le

reste de ses jours. Le père écoutait, le cou gonflé, un regard plein de défiance, presque menaçant, sous le sourcil fronçé; et parfois furieux d'avoir dit oui, il s'opposait avec plus d'emportement à ce départ.

Sur ces entrefaites, une occasion se présenta réellement.

A deux pas, dans la même rue, une vieille fille s'était mariée avec l'homme qu'elle avait patiemment attendu pendant quinze années de service militaire. Les soins du ménage empiétant sur ses heures de travail, elle prit Louise pour ouvrière afin de conserver toute sa clientèle de modiste et de lingère.

Un bébé vint dont la mère ne se releva pas aussitôt.

Une maladie grave se déclara; des médecins furent appelés qui eurent souvent des consultations et le mal traînant, les frais augmentèrent d'une façon effrayante, devenant énormes. La jeune fille tint le magasin, soigna la malade, coucha même à la maison pour ne pas faire défaut un seul instant. Puis la pauvre femme mourut. Le mari qui avec un emploi de quelques centaines de francs ne pouvait certes faire face à tout, voulut vendre le fonds, mais l'installation n'était pas grandiose et les amateurs affluèrent d'autant moins qu'on en exigeait trois mille francs, un prix exorbitant.

Aidée d'une apprentie, Louise exécutait les commandes et satisfaisait la clientèle. Parfois, la journée finie, après avoir fermé, elle allait passer une heure dans sa famille, ou bien, au bras du veuf, se rendait chez le père de la morte, à une demi-lieue de là, en suivant une magnifique promenade qui longe la Seine. Puis, vers dix heures, ils rentraient. Six mois durant, elle habita, seule avec lui, sous le même toit.

Les parents, aveugles et sourds, ne disaient rien.

Néanmoins le fonds ne se vendait pas. Lui, désespérant de ne pas trouver d'acquéreur, lâcha mille francs, puis quinze cents, puis deux mille. Louise, sans fortune, n'avait pu songer dès les premiers jours à se mettre sur les rangs, malgré son envie de reprendre l'affaire; en ce moment des pourparlers s'ouvrirent qui n'aboutirent pas immédiatement, les parents refusant de s'engager. Et la jeune fille dut patienter jusqu'à sa majorité.

En attendant le veuf s'occupa d'un appartement pour lui. C'était un homme de haute taille, au visage sanguin, d'une virilité puissante. Quand, au cours de ses recherches, on lui parlait de la défunte qui avait eu tant de confiance et de vertu, il disait placidement :

— Que voulez-vous, ce n'est pas de ma faute, mais, moi, je ne suis pas d'un tempéramment à vivre toujours seul.

Louise, elle, resta bien seule. Entre deux rires elle eut quelquefois des mélancolies soudaines. L'ennui la gagna, des dégoûts lui vinrent.

Un honnête garçon la fit demander en mariage et fut galant assidu auprès d'elle — à distance, par l'intermédiaire de personnes qui n'avaient que son éloge à la bouche. Au dimanche fixé pour la réponse, défaillant brusquement, elle partit dès le matin, laissant un mot qui conseillait à l'épouseur de ne faire aucune nouvelle démarche désormais inutile.

Maintenant elle a vingt et un ans, une figure moins rieuse mais plus douce encore où l'on ne voit bien d'abord que l'élargissement de ses grands yeux profonds légèrement cernés de noir.

AUGUSTE LAVALLÉ.

A « L'OFFICE DE PUBLICITÉ »

Voici ce que nous lisons dans le n° 1283 (25 février 1883) de l'*Office de Publicité*, sous la rubrique : CORRESPONDANCE :

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous adresser deux exemplaires de mon livre. et vous n'avez pas eu la simple politesse de charger un de vos scribes de le lire et d'en rendre compte; vous ne l'avez pas même annoncé dans votre journal. Vous vous enrichissez de nos sueurs, et votre devoir le plus élémentaire est de publier une notice sur tous les livres nouveaux qui paraissent chaque semaine.

Recevez, monsieur, l'expression de ma médiocre considération. **X...**

RÉPONSE.

Monsieur,

Nous conviendrons que pour un auteur dédaigné, notre correspondant est encore suffisamment courtois. D'autres, en pareille circonstance, nous traitent de gâteux et d'idiots, épithètes que certains génies méconnus emploient volontiers à notre égard.

Ordinairement de pareilles lettres vont retrouver le sonnet d'Oronte, mais aujourd'hui nous préférons répondre.

Vous pensez, en envoyant deux exemplaires d'un ouvrage, avoir droit à un compte rendu ou au moins à une annonce dans l'Office, *c'est une erreur. Vous pouvez réclamer vos deux exemplaires, si vous le jugez convenable, mais nous ne vous devons rien.*

Notre devoir est de prendre connaissance de tout ce qui nous est adressé et d'en rendre compte... si nous le jugeons convenable. Si le livre est inepte ou malsain, comme c'est le cas, notre devoir est de nous abstenir. La critique est encore un genre de réclame qui vous permet d'user du droit de réponse. Qu'il vous suffise de savoir que votre livre est non seulement mauvais et ennuyeux, le sujet ignoble et le style surchargé de chrysocale, mais encore qu'il est ordurier. C'est du jargon de mauvais lieu.

Si vous tenez à imiter quelqu'un, choisissez des maîtres comme Renan, Augier, Dumas, etc., etc., et ne vous vautrez pas dans la fange à la suite des pasticheurs de Zola.

Recevez, etc. **A. L.**

Voilà.

Tous nous avons lu très froidement ce factum qui — par un hasard providentiel — est inséré *précisément* le jour où paraissent *le Scribe* et *les Flamandus.*

Providenciel ! oui, d'une Providence qui ferait des cantates !

Tous ceux qui ont lu la lettre inepte, plate et vile signée X — un X qui ferait des cantates ! toujours ! — l'ont attribuée à Emile Verhaeren ou à Albert Giraud; c'est stupide, mais c'est ainsi, et l'Officine de Publicité le prévoyait certes.

Il importe que l'on ne s'y trompe pas. La lettre en question *n'étant pas signée*, nous la considérons comme apocryphe, fabriquée de toutes pièces par des proxénètes littéraires et des ennemis ; vous n'avez pas le droit de faire croire qu'un de nous soit capable de mendier vos éloges, de lécher vos mains sur lesquelles nous crachons ; votre journal — ce dépotoir du style à quinze centimes — n'est pas des nôtres. Est-ce que nous sommes des éteignoirs, nous, des mouchettes, des abat-jour verts ? Est-ce que nous vous connaissons, vous dont la besogne littéraire se fait la nuit ?

Octave Mirbeau parlait du comédien vil ; celui-là n'est pas sur les planches ; il n'a ni fard ni perruque ; il n'a point au-dessus de lui l'étoile ; non le comédien, le « sinistre comédien » c'est ce monsieur nul, arrivé au royaume des aveugles, qui n'a ni amis ni ennemis : rien que des sots qui le craignent ; c'est celui qui dit à l'actrice : « je te veux, donne-toi ou je te tombe dans ma feuille de rue ; » à l'écrivain : « rampe ou je tombe dans ma feuille de vigne »; à l'artiste : « lèche ma botte, tu vois, ma botte boueuse — ou je te tombe dans ma feuille de chou ».

Puis cherchez le, ce crétin ; ni vu ni connu ! vous ne le trouverez jamais ! Il n'existe que pour la calomnie et l'injure, non pour la réparation. C'est un fantôme ne laissant derrière lui qu'une odeur forte de vidange et de patchouli. C'est une force aussi. Il le sait. Tous nous sommes dans ses griffes, tous nous subissons le fatal crachat dont il nous honore. Ses articles sont des bavures et ses comptes-rendus des déjections ; que lui importe ? Il touche des appointements gras ; autant pour ce scandale, bien ; voici pour cette calomnie, c'est cela ! et ce chantage à effet, combien ? Autant — parfait.

Sales bêtes !

Ils ont eu tort, les vieux qui ne nous ont point accueillis lorsque nous demandions une place au jour. Leur silence est une déclaration de guerre. C'est bien. Mais qu'ils le sachent ; ils seront écrasés, ceux-là. La partie n'est pas égale ; nous avons de bons poings et de bonnes plumes ; ils partent, nous arrivons, nous les poussons dehors peu à peu, invinciblement ; nous les crèverons à coups de langue, à coups de plume, à coups de marteau, et nous nous montrerons, nous, car nos articles d'attaque sont sans peur, et lorsqu'on demandera le nom de l'auteur, dix voix répondront pour une.

Posons le dilemme : ou la lettre est réelle et l'auteur l'a signée — signez-la ; ou elle est de vous — et dans ce cas vous êtes d'infâmes misérables.

Et maintenant vous voudrez bien nous donner le nom du monsieur X qui a des sueurs, n'est-ce pas, M. L. H. ?

REVUE DES LIVRES

GRELOTS PROGRESSISTES par *Edmond Picard*. Un vol. Ferdinand Larcier. Bruxelles. — KEES DOORIK par *Georges Eekhoud*. Un vol. 3,50. Hochsteyn. Bruxelles. — UNE CAMPAGNE CONTRE LE NATURALISME par *Ferdinand Loise*. Un vol. Lebegue. Bruxelles. — AU BONHEUR DES DAMES par *Emile Zola*. Un vol. 3 fr. 50 Charpentier. Paris. — L'ŒILLET BLEU — par *Georges Pradel*. Un vol. 5 fr. Rouveyre et Blond — Paris.

L'apparition d'un pamphlet politique digne de ce nom, touchant à l'histoire par l'étude consciencieuse des faits, à la science par son développement méthodique, à la littérature par la pureté de sa forme — est un évènement chez nous. Il semblait jusqu'aujourd'hui que le pamphlet ne fût ni dans nos mœurs, ni dans nos forces intellectuelles. La génération de 1830 n'a produit aucune œuvre de ce genre qui puisse survivre. L'Angleterre a Cobbet; la France, Paul-Louis Courrier, Armand Carrel, — ce démocrate chevaleresque, — Henri Fonfrède, et de plus illustres encore: Châteaubriand et Lammennais. La Belgique....., Joseph Boniface. Le rapprochement est pénible. C'est la plus impitoyable et la plus sèche des constatations.

Ouvrez les brochures de Joseph Boniface, qui représentent l'idéal du pamphlet politique Belge. Une idée — non, pas une idée, — une rancune politique, qui n'atteint même jamais la haine, et qui, sous l'analyse, dévie et fuit comme un front déprimé; pas la moindre élévation de pensée, rien qui soit l'indice d'une aristocratie spirituelle; nulle inquisition des besoins de l'époque; une polémique qui traîne à terre, parmi les lieux communs, les plaisanteries fossiles, les lourdes amplifications; une forme hésitante entre le français et le flamand, — et qui finit par devenir *le Belge*, ce patois de nos journaux politiques, et ce charabia de nos orateurs parlementaires.

Le pamphlet d'Edmond Picard, au contraire de nos brochurettes, est une importante manifestation intellectuelle et littéraire.

On y découvre, à chaque page, une large et tolérante ouverture d'esprit, un mépris des doctrines surannées, sans valeur scientifique, si chères à la ploutocratie qui nous gouverne, et surtout, cette indépendance de toute coterie qui a fait écrire par l'auteur, comme épigraphe à son livre, cette devise qu'on nous a déshabitués d'entendre: « Il faut être de son pays avant d'être de son parti. »

Ensuite, et c'est ce qui nous permet, — sans violer notre programme de

stricte neutralité — de nous occuper d'un libelle politique, le pamphlet d'Edmond Picard, a cette rare, cette presqu'insolente qualité d'être écrit en langue française. La forme est adéquate au fond. Claire, correcte, élégante, rapide, — si rapide qu'en certains moments cette prose à toutes les vivacités de l'action — employant le mot, non point dans son élastique signification de barreau ou de tribune, mais dans son sens propre et rigoureusement exact, puis aussi, quand l'exposition des faits, le récit, la statistique font place à des aperçus philosophiques à des enseignements sociaux, forme riche, harmonieuse, dissertation pleine de noblesse et de grandeur. J'ai noté, dans cette gamme, le dernier chapitre, très original dans sa forme de menaçante allusion historique.

Certes, émanant de l'écrivain de race qui a stylé la *Forge Roussel*. le *Paradoxe sur l'avocat*, et qui, naguère, dans sa paraphrase d'Eschyle à propos d'un procès célèbre, s'est élevé jusqu'aux sommets, de l'éloquence, — cette perfection littéraire ne saurait étonner. Mais il m'a paru intéressant de signaler un phénomène intellectuel : la littérature moderne, le mouvement artistique contemporain à la formation duquel les mesquineries de la politique de parti n'ont pas été étrangères, envahissant peu à peu et transformant cette politique, en l'élargissant, en l'émancipant des vulgarités quotidiennes. Et il m'a semblé aussi que l'occasion était bonne, au milieu de l'aplatissement universel. pour saluer de la plume une conscience et un caractère.

***

A ce mouvement artistique contemporain dont je parlais plus haut appartient Georges Eekhoud, dont le nouveau roman, *Kees Doorik*, attire les yeux à toutes les vitrines de libraire. J'ai déjà, — il y a deux mois entretenu nos lecteurs de cette éclatante manifestation de l'art national. Je m'imaginais — le pauvre ! — que ma chronique n'aurait précédé le volume que de quelques jours, et que Kees Doorik, le robuste poldérien, allait faire son entrée dans le monde spirituel, à la date fixée. J'ignorais qu'en librairie il y a deux dates : celle qu'on fixe et celle qu'on ne fixe pas. C'est cette dernière qui est la bonne. Résultat : un compte-rendu avancé — faisandé — de deux mois.

Et notez bien que sur la foi de ces compte-rendus anticipés, certains lecteurs — très imaginatifs — se sont persuadés que le roman avait déjà paru, même qu'ils l'avaient lu. Quelques-uns très entêtés, n'en veulent pas démordre, aujourd'hui que le roman a surgi aux étalages. Eh bien ! s'il en est ainsi, illustres gascons de Belgique, courez acheter le volume, — pour le *relire* !

Oui, achetez bien vite ce livre puissamment. suggestif. Après deux pages lues, vous émigrerez en esprit vers Dinghelaar et vers Cappellen, vers les horizons attirants des vastes campagnes. Vous vivrez — un volume durant, — dans les âcres et dilatantes senteurs de la terre, en communion avec le rustre des glèbes primitives. Vous pénètrerez les anciennes mœurs et les us du Polder. Et si vous savez découvrir l'écrivain dans ses personnages, vous vivrez quelques heures dans l'intimité d'un rare, d'un large, d'un excellent et robuste esprit.

***

Ne me demandez pas ce que M. Ferdinand Loise vient faire ici. Je n'en sais rien. Lui non plus, du reste. M. Loise a pris la croix — rien de l'éditeur Lacroix, qui du reste ne prendrait pas M. Loise — mais la croix des croisés. Oui, on fait sa petite croisade... contre le naturalisme ! Il est un peu tard, mais ça ne fait rien. Les infidèles de Medan patienteront. *Attends! Il vient*:

« Le naturalisme a nié l'idéal... c'est pour cela que je lui ai déclaré la guerre. Je n'ai pas la prétention de l'avoir détrôné, (*as-tu déjeuné Warwick*). mais on me rendra cette justice que je n'ai pas du moins épargné mes efforts pour contribuer à sa ruine dans notre pays, et je l'ai fait avec un complet désintéressement. J'ajoute que ma critique n'a pas été sans succès (*Casteleyn non plus*) et qu'elle a opéré plus d'une conversion. M. Camille Lemonnier, maître artiste de l'école descriptive, aurait-il renoncé lui-même à ce naturalisme exclusif dont le triomphe d'un jour l'avait un moment séduit? »

D'où il résulte, clair comme une vessie qui ne serait pas une lanterne, que c'est M. Loise qui a converti Camille Lemonnier.

Pas modeste, M. Loise ! oh ! mais pas du tout ! Est-ce que Emile Valentin va l'*admonester fraternellement*, — vanitatis causa?

Enfin, voilà Lemonnier converti.

Les autres suivront.

Et M. Loise connaîtra une neuvième béatitude.

Et il chantera du Lamartine, mis en musique par Niedermeyer.

Adoncques. M. Loise, continuez votre tant précieuse guerre sainte. Mais souvenez-vous que tout n'est pas rose aux croisades. Rappelez-vous ce que beaucoup de croisés rapportèrent de Palestine. Et justement, il s'agit ici d'une croisade naturaliste !!

***

Précisément le hasard rapproche, dans cette chronique, M. Loise du romancier naturaliste contre lequel il a surtout dirigé son livre.

Au Bonheur des Dames, d'Emile Zola, me paraît être une des œuvres les plus fortement charpentées, les mieux équilibrées, et les plus *unes* des Rougon-Macquart. Depuis l'*Assommoir*, Zola n'a point publié de roman qui tienne debout comme celui-ci, par la vigueur seule de le pensée, et la carrure de la logique.

La lutte entre le vieux commerce parisien, et le commerce moderne, — idée magnifique et digne d'inspirer Balzac — est le véritable sujet de l'*étude*, car le mot roman me semble, appliqué à la dernière œuvre d'Emile Zola, détonner. Opposer à la vieille routine, aux antiques traditions de l'ancien commerce, sûr de l'excellence de ses produits, ignorant les violences de la réclame, attendant, confiné dans un magasin sombre, mal étalagé, les visites de la diminuante clientèle, renfermé dane son scrupule d'honnêteté puritaine, opposer à ce commerce moribond le commerce moderne, crevant d'intempérance en de vastes palais, fonçant de jour en jour plus avant dans le puff et l'américanisme, remplaçant la solidité par le brillant, voletant comme un acrobate parmi les

casse-cou des spéculations vertigineuses, superbe et grand par sa soif d'universelle conquête, — est incontestablement une inspiration d'observateur pénétrant et de magistral analyste.

Et cette lutte, en l'incarnant d'une part dans les Baudu, — de l'autre dans Octave Mouret, Emile Zola l'a dramatisée, arrachée à l'abstraction; il la résume dans une action poignante et simple, qui dès l'exposition attache, et peu à peu passionne et angoisse. Un souffle de chaude émotion parcourt l'œuvre; et ainsi l'austère étude d'Emile Zola, si remarquable déjà par la conception, atteint, par l'exécution, une large, vivante et tragique humanité. Et sous ce rapport, une page m'a surtout vivement frappé: le chapitre où madame Desforges, pour humilier, devant Mouret, Denise dont elle est jalouse, l'aiguille de mots aigre-doux, puis, exaspérée par la dignité calme de sa rivale, se livre dans une maladroite insulte. C'est un chef-d'œuvre de puissance et de maîtrise.

La question de la forme, toujours attirante à étudier chez un écrivain de la trempe d'Emile Zola, l'est ici doublement parce que l'auteur des Rougon-Macquart traverse aujourd'hui une crise littéraire qui me semble arrivée à la période aiguë.

Depuis l'*Assommoir*, Emile Zola, qui, pour employer une de ses expressions favorites, plonge par les deux pieds en plein romantisme, se rebelle de plus en plus contre l'école dont il sort, et rêve de s'en déchirer par un effort soudain et suprême.

« J'ai un assez joli tas de jargon romantique derrière moi, — écrivait-il, il y a un mois encore à l'un d'entre nous, — pour avoir le droit de condammer ce jargon. Si j'avais quelque influence sur la jeunesse littéraire, je ne cesserais de répéter aux nouveaux romanciers : soyez simples, soyez bonhomme, au risque d'être plats. La vieille phrase bêtement concise de Noël et Chapsal est redevenue une rare originalité, par ces temps de style névrosé, d'une imitation si facile. »

Aussi est-ce bien au risque d'être plat, qu'Emile Zola, appliquant ses théories, écrit, dans *Au Bonheur des Dames*, les phrases suivantes, non pas, comme on le pourrait imaginer, en discours indirect, mais en style de narration :

« — Au Bonheur des Dames, lut Jean avec son rire tendre de bel adolescent, *qui avait eu déjà une histoire de femme à Valognes.....* »

... « Retenue par *une entorse prise en montant aux escaliers.....* »

Il fait bon lire, après ces phrases lâchées cette description du hall au soleil couchant :

« Il y avait comme un élargissement continu, un rayonnement de la clientèle, remportée aux quatre points de la cité, vidant les magasins avec la clameur ronflante d'une écluse. Cependant les toitures du Bonheur, les grandes lettres d'or des enseignes, les bannières hissées en plein ciel, flambaient toujours au reflet de l'incendie du couchant, si colossales dans cet éclairage oblique qu'elles évoquaient le monstre des réclames, le phalanstère dont les ailes, multipliées saus cesse, dévoraient les quartiers, jusqu'aux bas lointains de la ban-

lieue. Et l'âme épandue de Paris, un souffle énorme et doux, s'endormait dans sa sérénité du soir, courait en longues et molles caresses sur les dernières voitures, filant par la rue peu à peu déblayée de la foule, tombée au noir de la nuit. »

De ces deux exemples, l'un de style *plat et bêtement correct*, l'autre de *jargon romantique*, je n'hésite pas à préférer le jargon.

***

M. Georges Pradel lui, n'écrira jamais le jargon. Il se préoccupe peu de la forme. Il s'agit de deviner à flair de nez, ce que veut le public. Or le public demande à cor et à cris des romans honnêtes, et M. Georges Pradel écrit *L'Œillet bleu*.

Ni invention, ni analyse, ni humour, ni passion, — ni style. Des pages niaises — à donner en prix dans les pensionnats de demoiselles.

Ah ! le public veut de l'honnête. En voilà.

De l'honnête à foison, mon brave public !

Eh ! que diable, on peut bien spéculer un peu sur l'honnête !

De l'honnêteté à deux cent cinquante pour cent, quoi !

ALBERT GIRAUD.

REVUE MUSICALE

—

Le 17 mars, a eu lieu, à Gand, le festival Massenet, où le jeune maître a dirigé l'exécution de sa *Marie-Magdeleine*.

La plupart des journaux quotidiens n'y ont consacré que quelques notes banales, comme par acquit de conscience. C'était trop et trop peu. L'œuvre et l'auteur valaient la peine qu'on se fût donnée à dire carrément le motif de cette indifférence apparente : les déplorables conditions matérielles dans lesquelles cette exécution s'est faite et qui rendaient impossible, toute appréciation sérieuse.

On conçoit à peine que Massenet, si exigeant d'ordinaire, et à raison, quant aux conditions d'acoustique et d'interprétation, ait consenti à faire entendre sa musique de demi-teinte, dans ce hangar ou, comme on l'a mieux dit, dans cette gare. Cette faiblesse est d'autant plus regrettable que les mêmes éléments, dans un autre local, auraient donné une très complète audition d'un ouvrage intéressant, en somme.

Marie-Magdeleine est, en effet, une des premières productions que Massenet ait livrées au public. Il avait donné précédemment : *La Grand'tante, Don César*

de Bazan, une *Suite d'orchestre*, des *Poèmes*, et deux mois auparavant : *les Erynnies*.

Marie Magdeleine commence la série des poèmes bibliques, et, tout en se ressentant de Gounod, dont Massenet dérive, elle fait pressentir et contient en germe les deux œuvres capitales où il dégagera complétement sa personnalité : *l'Ève* et *la Vierge*.

Le rôle qui fût créé par Mme Viardot, était confié à Mlle Mahieux, une débutante mais une artiste, c'est-à-dire une interprête intelligente qui sous la note saisit la pensée et l'exprime : mais sa voix, comme celles de Mlle Jeurissen et de Mr Marris devait se perdre dans cette immense salle où les cordes solides de Blauwaert sonnent terne.

Dans le prochain numéro, nous parlerons de *la Rédemption*, dernière œuvre de Gounod que la *Nouvelle Société de Musique* exécutera le 22 avril sous la direction de l'auteur.

— Rappelons aussi le festival funèbre à la mémoire de Wagner : la date en est fixée au 8 avril.

H. M.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Breton et Patrie, par *Emile Prorrey*. — Petite brochure patriotique que met en vente la *Librairie des jeunes* fondée, je pense, par l'excellent poète Ernest d'Orllanges. Le Souvenir de Sedan de M. Prorrey rappelle les rapsodies guerrières de Coppée et de Bergerat :

« Les canons, tout le jour, avaient vomi le fer,
Le carnage et le deuil au sein de la bataille ;
Les guerriers tombaient drus dans cet horrible enfer
Que leur traçaient au loin la poudre et la mitraille...
Cependant ils allaient, tout noirs, couverts de sang,
Disputant, pied à pied, le côteau, puis la plaine.
La mort soufflait sur eux sa dévorante haleine ;
Le bronze, en éclatant, les fauchait rang par rang ; »

M. Prorrey manie bien le vers et certaines strophes de son poème ont un souffle très réel.

NEMO.

LE PRIX QUINQUENNAL

—

MANIFESTATION LEMONNIER

—

Il vient de se produire en Belgique un nouveau et abominable scandale qui susciterait des clameurs et des huées, si la presse et le public n'étaient pas d'une légendaire indifférence vis-à-vis des hommes et des choses de la littérature.

Le jury officiel, chargé d'attribuer le prix quinquennal, n'a réuni de majorité sur aucun nom, et vient,— après avoir tenu un grand nombre de séances, sans doute pour augmenter le bénéfice de ses jetons de présence, de décider que ce prix ne sera pas donné.

Une pareille décision, au milieu de notre renouveau littéraire, dans les circonstances singulières où elle s'est produite et que nous révélerons tantôt, appelle une prompte et véhémente protestation.

Tudieu ! Si une chose pareille devait se produire à Paris ! Là, dans les journaux quotidiens, les poètes et les romanciers connus font chaque jour de la chronique littéraire, et vraisemblablement, dans une pareille occurrence, tous à la fois, comme des dogues furieux, aboieraient si fort et si long, déchireraient si impitoyablement avec leurs ongles et leurs crocs — jusqu'au sang, ceux qui ont consommé ce scandale, qu'on finirait bien par prendre peur et par leur donner satisfaction !

Mais dans notre pays il y a beau temps que les gens de lettres sont des dupes et des parias.

Au moins Platon, les mettant à la porte de la République, voulait qu'on les couronnât de roses. Ici on les couronnait d'épines.

Maintenant on ne les couronne plus du tout, et les lauriers qui leur étaient dûs, on les met plutôt dans le pot-au-feu officiel que quelques académiciens, toujours les mêmes, font bourgeoisement mijoter, en parlant latin — du latin de cuisine !

Cela est d'autant plus odieux qu'on affecte vis-à-vis des autres artistes toutes sortes de complaisances et d'égards, qu'on décerne des Prix de Rome et qu'on organise des Festivals nationaux pour les musiciens, qu'on ouvre en grande pompe les Salons de peinture avec visites royales et ministérielles, avec médailles, subsides, décorations, voyages à l'étranger, achats pour les Musées.

Quant aux écrivains, on ne fait rien pour eux, absolument rien, rien, rien !

Pour ne citer qu'un exemple : aux fêtes du Cinquantenaire, on a décoré tous les ordres de citoyens, voire même d'artistes ; il n'y a que le groupe littéraire auquel on n'a pas même songé, de sorte que les plus anciens, les plus forts de nous, les plus illustres, — car il y en a, sans qu'on s'en doute — ont encore la boutonnière vierge du ruban rouge.

Cependant, malgré ces défaveurs, il restait le Prix quinquennal. De quoi se plaignait-on ? Tous les cinq ans on pouvait gagner 5,000 francs et devenir ce que les Anglais prisent si haut : *le lauréat national*.

Aux forçats de la poésie, traînant le boulet de la rime, cette perspective devait s'ouvrir riante et verte, comme celle d'un préau au sortir de la cellule.

Ah ! bien oui ! c'est une bonne plaisanterie, le prix quinquennal ! Voilà dix ans qu'on ne l'a plus donné. Ça va faire concurrence à la peine de mort ! C'est remisé avec la guillotine !

Plus de têtes à couper — ni à couronner !

Et cependant, y eût-il jamais un moment mieux choisi pour une récompense littéraire, que celui de l'éveil triomphal auquel nous assistons.

C'est superbe ! Toute une jeunesse travaille, veille, lutte et s'affirme. Ecœurée des platitudes de la politique, elle a trouvé ce dérivatif à son activité et cette ambition à sa vie ! Des revues naissent tous les jours, qui prouvent l'intensité de ce mouvement littéraire — comme l'accroissement des trains de chemin de fer qui aboutissent à une ville, attestent la prospérité grandissante de celle-ci.

Et des livres paraissent depuis ces dernières années, des romans, des poèmes auxquels on fait même des succès à Paris. — Les maîtres de là-bas écrivent des préfaces pour les nôtres, heureux de servir de parrains à des œuvres qu'ils jugent très viables.

C'est si vrai qu'il y a quelques jours un des nôtres se trouvait chez Emile Zola. Celui-ci avait sur sa table toutes nos revues et, dans un coin de sa bibliothèque, quelques-uns des volumes publiés par nos amis dans ces dernières années. Il en trouvait de très remarquables, dignes de soutenir le parallèle avec les meilleures productions parisiennes ; bref il était on ne peut plus étonné du vigoureux réveil qui s'affirme chez nous.

Le jury n'avait donc qu'à choisir et bien des noms s'imposaient à son attention.

Surtout, CAMILLE LEMONNIER qui, pendant la période, a publié cinq romans : *Un Coin de Village*, *les Charniers*, *Un Mâle*, *le Mort*, *Thérèse Monique*, plus une superbe *Histoire des Beaux-Arts* de 1830 à 1880 et enfin son étude sur la Belgique dans le *Tour du monde*.

Il y avait aussi Edmond Picard avec son *Paradoxe sur l'avocat*, sa *Forge Roussel*, ce beau livre d'une pensée si profonde et d'un style si magistral.

Puis Octave Pirmez, qui a publié cette œuvre touchante : *Rémo*, et réédité ses *Feuillées*, des maximes frappées comme

des médailles, et ses *Heures de philosophie*, des pensées coulées dans de courts paragraphes, comme de fines essences qui dormiraient dans de petits flacons.

D'autres encore se sont fait connaître : Eekhoud, Hannon, Rodenbach, Marie Nizet, Marguerite Van de Wiele, Solvay, Hélène Swarth, toute une vaillante troupe de romanciers et de poètes qui se rangent autour des trois chefs que nous venons de saluer.

En tous cas, le choix de CAMILLE LEMONNIER s'imposait: où trouver, dans la littérature belge depuis 1830, des livres comparables au *Mort* et au *Mâle*. Ce dernier surtout fit tapage ; en deux mois, sept éditions, et le nom de l'auteur en vedette dans les grands journaux parisiens — comme sur des affiches. Taine, Barbey d'Aurevilly, Sarcey ont claironné en son honneur. Interrogez sur lui tous les maîtres parisiens: pas un qui ne le connaisse et ne le place au premier rang.

Et puis n'est-ce pas lui qui a organisé ce mouvement des Jeunes en Belgique qui promet au pays pour l'avenir une littérature saine, vivante et originale.

C'est autour de lui qu'on s'est rassemblé ; c'est lui qui a donné l'espoir, qui a raffermi les défaillances, qui a mené au combat, si bien que tous les conscrits le reconnaissent ici, à l'heure actuelle, comme leur maréchal de Lettres.

D'ailleurs, en supposant même que ses livres ne soient pas ce que nous les disons, la seule chose demandée au jury, c'était de se prononcer sur « la meilleure œuvre publiée pendant la période quinquennale. »

C'est relatif, et l'œuvre, même médiocre au point de vue absolu, dans la pensée du jury, pouvait encore et devait être couronnée par lui.

Comment donc s'y est-on pris pour aboutir à des conclusions négatives? Voici, paraît-il, ce qui s'est passé :

Trois membres ont voté pour CAMILLE LEMONNIER et, ce qui est glorieux pour celui-ci, ce sont précisément les trois moins incompétents: MM. Potvin, Frédérix et Pergameni.

Ce n'est pas que nous ayons grande sympathie pour eux : l'un est le rimeur qu'on sait, chevauchant un Pégase poussif et plusieurs fois couronné — comme il arrive à tous les mauvais chevaux.

L'autre, un homme d'esprit qui n'a jamais publié une œuvre, installé dans son feuilleton d'un grand journal, comme dans un comptoir, affecte de n'y débiter que de la marchandise française, sans daigner offrir à sa clientèle quelques échantillons des productions nationales.

Le troisième a écrit quelques vers, puis s'est adonné à des études d'histoire et de politique, où ses idées poétiques auront péri sans doute, comme des ailes sur du papier tue-mouches.

N'importe ! ils ont voté tous les trois pour CAMILLE LEMONNIER : ils ont donné cette preuve d'intelligence et de goût — cela doit leur servir de paratonnerre contre nous.

Mais voyons les autres et jusqu'où peut nous mener la bêtise et la routine administratives.

M. De Monge faisait partie aussi du jury : un esprit fin, mais gâté par des préjugés catholiques : il ne sait pas apprécier une œuvre littéraire, indépendamment du point de vue religieux. Il s'abstient toujours — une abstention chronique. Mais alors, que diable ! il devrait avoir la loyauté de se récuser quand on l'appelle dans un jury.

M. Rivier aussi s'est abstenu : en voilà un du moins qui se condamne lui-même et proclame sa parfaite incompétence. Car voyez un peu quel mauvais tour on joue à ce pauvre monsieur Rivier. Il est professeur de Droit Romain, d'Institutes et de Pandectes, et on lui demande de juger des livres modernes. Mais il ne lit que du latin, ce pauvre monsieur Rivier : tout au plus s'il comprend un peu le français, car il est Suisse, — et comment voulez-vous alors qu'il ne prêche pas un peu... pour sa chapelle ?

La littérature moderne, qu'est-ce que c'est que ça ? indigeste.... Digestes... ce pauvre monsieur Rivier !

Donc, ces deux membres s'abstiennent : pourquoi ? de quel droit ? on ne leur demande pas s'il y a un bon livre, mais

quel est le meilleur livre publié. Ils s'abstiennent; c'est qu'ils ne savent pas en décider. Alors qu'est-ce qu'ils font dans le jury et comment ne se sont-ils pas récusés d'abord, au lieu de s'exécuter eux-mêmes après ?

Voici qui est plus drôle : connaissez-vous M. Stappaerts?

Nous avons eu beau feuilleter les almanachs royaux et autres, interroger les cochers de fiacre, faire crier son nom dans les rues comme pour un chien perdu, remuer les catalogues de toutes les bibliothèques, nous n'avons pas encore pu savoir ce qu'il vaut, ce qu'il a fait, ce qu'il a publié, ni même s'il existe.

D'aucuns nous ont affirmé qu'il n'est autre que l'auteur du *Cadavre récalcitrant*, et que c'est lui le barde dont la modestie se cache sous le pseudonyme de Joseph Casteleyn.

Quoi qu'il en soit, M. Stappaerts ne s'est pas abstenu; il a voté avec M. Fétis, cette vieille perruque — au propre et au figuré — dont la spécialité est de n'en pas avoir, qui fait partie de toutes les commissions, comme le sel fait partie de toutes les sauces. Un homme à tout faire, quoi! — comme une servante! Dont on peut dire enfin ce qu'on dit d'un des personnages dans le *Monde où l'on s'ennuie* : « C'est ce savant dont le père avait tant de talent! »

Or, savez-vous pour qui ces deux compères ont voté — comme un seul homme? — pour M. Vautier, l'auteur parfaitement obscur de quelques espèces de romans-feuilletons, sans aucun mérite littéraire, à l'usage des conducteurs d'omnibus vides — comme eux!

C'est étrange, c'est fou, c'est inexplicable, car l'auteur est inconnu, ses romans n'existent pas et sa situation littéraire est toujours à l'état de fœtus. Et cependant c'est très simple, comme un tour de prestidigitateur.

L'urne de vote est à double fond : dans un compartiment M. Vautier, le romancier énigmatique qu'on propose pour le prix quinquennal; dans l'autre, M. Vautier père, directeur de la *Gazette* et M. Fétis, fils, attaché au même journal.

Et voilà ! et le bruit court partout de cette véritable

« escroquerie morale », comme au temps de la révolution le bruit de la grande trahison du comte de Mirabeau.

Il faut donc qu'on s'explique, et vite ! Vos conclusions négatives pures et simples, nous n'en voulons pas.

Le Rapport ! le Rapport ! Une pleine lumière doit se faire, la discussion doit s'ouvrir.

Le Rapport ! La camaraderie éhontée doit être flétrie publiquement.

Le Rapport ! Le Rapport ! il nous le faut et vous n'oserez pas ne pas le faire !

Ah ! le temps est passé où les gens de lettres se laissaient écraser, repousser, annihiler, dominer par un tas de médiocrités intrigantes. Il faut que tout cela cesse. !

A vrai dire, nous avons perdu nos dernières illusions quant à l'intelligence et à la sympathie du gouvernement pour nos efforts ; et c'est pourquoi nous négligerons de demander qu'on nomme un nouveau jury,— ce qui serait logique, puisque celui-ci n'a pas su se mettre d'accord — ou de réclamer qu'on donne un prix à chacun des deux candidats sur lesquels on a voté, surtout qu'il reste une somme vacante de la période précédente et qu'on n'affecte aucune autre destination littéraire à ces fonds non employés.

Assez ! il vaut mieux en finir ! Les prix quinquennaux dans le passé n'ont jamais été accordés qu'aux médiocres, par intrigue, et nos vrais écrivains, les forts, les grands comme Charles De Coster ou Van Hasselt ont toujours été écartés. Il n'y a qu'à lire ce qu'en révèle M. Alvin à propos du poète des *Quatre incarnations du Christ*.

Donc le divorce est irrémédiable : ne demandons plus rien, n'attendons plus rien, et puisque subsides et récompenses tombent toujours à faux, désirons-en la suppression définitive et proposons-nous comme idéal la séparation radicale de l'Art et de l'État.

Qu'est-ce que c'est d'ailleurs que ce singulier concours de concurrents malgré eux. — De quel droit nous juge-t-on et vient-on, à nous qui ne demandons rien, déclarer que nos

œuvres ne valent pas et nous donner à tous un soufflet officiel ?

Assez ! Assez ! devant une telle injustice et un tel scandale, protestons unanimement et révolutionnairement. « Descendons dans la rue », comme disait un des nôtres sous une forme piquante, c'est-à-dire, dans la circonstance présente, puisqu'une riposte est nécessaire à une aussi inqualifiable décision, réunissons en un *Banquet solennel de protestation* tous ceux qui combattent en ce moment en Belqique le bon combat artistique!

A nous ceux de Mons, ceux de Verviers toujours si dévoués et si vaillants ! A nous le *Caveau* et les sociétés littéraires ! A nous toutes les revues nouvelles, toutes ces armes aiguisées sur nos jeunes cœurs : *l'Art Moderne*, *la Revue Moderne*, *le Journal des Gens de lettres*, *le Correspondant Belge*, *la Revue artistique*, *la Feuille du Dimanche*, et aussi les anciennes, les sympathiques : *le Journal des Beaux-Arts* et *la Fédération artistique !*

Il faut que tous, pour leurs abonnés, pour leurs lecteurs, par poignées, envoyent des bulletins d'adhésion à cet acte de justice nationale : La MANIFESTATION LEMONNIER.

A nous aussi les Flamands, auxquels on n'ose pas imposer des jurys comme le nôtre, eux qui sont jugés par des producteurs, de vrais écrivains qui, au dernier concours, n'ont pas craint de couronner un poète de vingt cinq ans !

A nous encore les frères et amis de la presse quotidienne dont beaucoup nous ont déjà tant aidé dans nos débuts de campagne littéraire !

A nous enfin les musiciens, les peintres, les originaux de l'*Essor* qui ont triomphé déjà dans la voie de l'Art libre et de l'Art moderne où LEMONNIER les a poussés et soutenus, lui le premier de nos critiques d'art !

Il faut que tous ceux-là nous viennent, et quand les adhésions seront arrivées, nombreuses, tous ensemble, nous les gens de lettres, les artistes, nous tous *le vrai jury*, nous acclamerons en un banquet fraternel le romancier des

Flamands et des Wallons, le puissant écrivain national, le cher, le grand CAMILLE LEMONNIER.

Ainsi, grâce aux apothéoses que nous décernerons désormais nous-mêmes, il ne pourra plus se faire qu'on nous écrase sous des dédains officiels et que — selon la lugubre parole de notre plus grand poète mort,

« . . . . . la patrie
Ait à rougir de honte un jour, ni qu'on lui crie :
« Ingrate, qui dressant des piédestaux jaloux,
Plaças les nains dessus et les géants dessous ! »

LA JEUNE BELGIQUE. (1)

---

(1) La manifestation, consistant en un grand banquet auquel sont conviés tous ceux qui s'intéressent à la littérature, aura vraisemblablement lieu le DIMANCHE 27 MAI. Le prix de cotisation est de cinq francs. Les adhérents sont priés d'envoyer dès aujourd'hui leurs noms et adresses exactes au SECRÉTAIRE DE LA JEUNE BELGIQUE, 74, AVENUE DE LA TOISON D'OR à Bruxelles. Un avis fixant la date définitive qui sera certainement un dimanche, leur sera envoyé en temps et lieu. Les souscriptions des dames et autres personnes qui ne pourront assister à la fête, seront affectées à en rehausser l'éclat. Les noms de tous les souscripteurs seront publiés dans le prochain numéro de *la Jeune Belgique*.

DIALOGUES DES MORTS

POUR FAIRE SUITE A CEUX DE LUCIEN.

—

La scène s'ouvre sur le dortoir des morts. Tous sont couchés sur des lits en forme de cercueils horriblement oblongs. M. Rivier leur lit les Pandectes pour les endormir, et leur sommeil ressemble à une catalepsie. Louis Hymans déguisé en table de nuit somnole en lisant des

vers d'Emile Valentin dit *le Confraternel Admonesteur*. Cà et là voltigent, pareils à des chauves-souris, des cacophonies, des chevilles, des barbarismes et des mots bêtes attirés par la table de nuit. Un grand silence règne, coupé parfois par des mots incohérents que prononce dans son sommeil Emile Verhaeren.

Nuit — Mystère.

En l'an futur 1900

V

EMILE VALENTIN

Oui, je suis plébéien : vive à jamais la plèbe,
La grande plèbe des grands jours ;
Celle de l'atelier et celle de la glèbe,
Non pas celle des carrefours !...

ALBERT GIRAUD

(*Il se dresse stupéfié*)

Ce *non pas*, cher monsieur, me semble une cheville.
Je vous renvoie aux vers de l'auteur d'*En famille*.

EMILE VALENTIN

Et vous, je vous renvoie aux *Espoirs violets*.

ALBERT GIRAUD

Monsieur, vos vers sont laids.

EMILE VALENTIN

Et les vôtres sont pires.

De son cercueil, Emile Verhaeren pousse un baillement sourd)

ALBERT GIRAUD

Emile, tu soupires !

EMILE VERHAEREN

(Il rêve)

Non, je baille. Grands dieux! les boudins noirs, les noces,
Les truandailles, les bedondaines féroces,
Les bombances à tout crever, vous êtes loin,
Et je gémis à jeun dans mon macabre coin.

(La table de nuit s'est endormie complètement)

MAX WALLER

(Il contemple Louis Hymans)

Il est heureux, il rêve!

GEORGES RODENBACH

(Vivement)

Mais dès qu'on s'en approche et qu'on y touche... il crève!

CAMILLE LEMONNIER

Laissez venir à moi les petits écrivains!

EMILE VERHAEREN

(Les yeux noyés dans la plus profonde béatitude)

Oh! les bières en broc! le cidre! les vieux vins!
Oh! ma gouge Kato, belle gaillarde, grasse.

VICTOR HUGO

(A Louis Hymans)

Je vais! Ma race en moi poursuit en toi ta race!

UNE VOIX DANS L'OMBRE

Dans une cantate en vers plats et creux,
Potvin ose écrire: « Oui, plus de Messies! »
Le pauvre public dit: — C'est fort heureux!
Désormais. Potvin, non, plus de tes scies!

(Benoît Quinet ayant à son bras Emma Tinel, entre dans le dortoir en se signant)

BENOIT QUINET

Vous désirez de mes vers, soit
Je vais vous trousser un sonnet.

LOUIS HYMANS

Ton nom d'abord !

BENOIT QUINET

Benoît Quinet

ALBERT GIRAUD

Autrement dit Bénêt Quinoit!

LOUIS HYMANS

(A Alb. Giraud)

Votre âme n'a donc pas l'ombre d'une douceur ?

ALBERT GIRAUD

(Gouailleur).

Et ta sœur ?

LOUIS HYMANS

Je ne vous comprends pas, monsieur, ma langue aux chiens..

ALBERT GIRAUD

Tu vas comprendre mieux, Louis. Attends, je viens !

(Il sort et rentre bientôt, déguisé en troubadour; il accorde son luth et, d'une voix verte, chante:)

Devant les écrivains de sève
Toi qui poses comme un zéro,
Tu peints des portraits dont je rêve
O mon béat chef de bureau!...
Administratif Deburau
De ces yeux j'implore l'adresse,
Que tu vis, au Montenegro,
Nager dans un bain de tendresse!

Ton esprit fuse à la Congrève;
On te jalouse au *Figaro*;
Et ta verve mettrait en grève,
Avec sa lourdeur de faro,
Les madrigalants de Marot,
Ton œil de bouillon m'intéresse;
Il a, chez un traîteur faraud,
Nagé dans un bain de tendresse!

Ton banal adjectif, sans trêve,
Suit ton substantif en sarrau,
Comme un petit-frère, — un élève!
Qu'importe! Je suis le héraut
De ton rupin romancero,
Si tu me montres ta princesse:
Je voudrais tant, pauvre Giraud,
Nager dans un bain de tendresse!

Envoi

Esprit divin, toi qui sur eau
Flottais naguère avec ivresse,
Viendras-tu, comme un maquereau,
Nager dans ce bain de tendresse? (1)

(*Les derniers mots s'éteignent dans la nuit. A ce moment l'aurore se leva et Giraud ressentit un désir de s'absorber dans cette nature impassible. Son regard, invité par les bleues vibrances du ciel se fixa, et Lucien Solvay sourit rouge. Soudain, dans le lointain des voix macabres disent lugubrement les litanies de Louis Hymans:*)

---

(1) «... Blanche comme l'hermine et blonde comme les blés, avec de grands yeux bleus nageant dans un bain de tendresse...»

Louis HYMANS.

SIX NOUVELLES: *Les Pendants d'oreilles.*

UNE VOIX

O toi, le plus cuistreux chroniqueur de l'époque,
Vieux journaliste dont tout le monde se moque.

LE CHŒUR

O Louis! prends pitié des lecteurs de l'*Office!*

UNE VOIX

Toi qui par un inexplicable calembourg !
As voulu faire asseoir le vieux sang des Cobourg

LE CHŒUR

O Louis! prends pitié des lecteurs de l'*Office!*

UNE VOIX

O toi qui, délaissant la Muse, ingrate amante
Serais si bon marchand des pastilles de menthe !

LE CHŒUR

O Louis! prends pitié des lecteurs de l'*Office!*

UNE VOIX

Toi qu'on voit dans la rue avancer d'un pas lent,
Cherchant dans les trottoirs l'ombre de ton talent !

LE CHŒUR

O Louis! prends pitié des lecteurs de l'*Office!*

UNE VOIX

Toi qui crèves de rage avec un air tragique
Chaque fois qu'on te roule à *la Jeune Belgique !*

LE CHŒUR

O Louis! prends pitié des lecteurs de l'*Office !*

UNE VOIX

Homme d'esprit à tant la ligne. Histo rien !
Toi qui dans le *grand Tout* seras le *petit Rien !*

LE CHŒUR

O Louis ! prends pitié des lecteurs de l'*Office !*

UNE VOIX

Père adoptif des vers qu'en sa noire colère
De son livre *En famille* a chassés Potvin père !

LE CHŒUR

O Louis ! prends pitié des lecteurs de l'*Office !*

UNE VOIX

Toi qui sur des morceaux de vieux papier buvard
As flué ton roman *la Famille Buvard.*

LE CHŒUR

O Louis ! prends pitié des lecteurs de l'*Office !*

UNE VOIX

Abandonne, ô Hymans ta part de bénéfice,
Et fiche nous la paix comme un feu d'artifice !

LE CHŒUR

O Hymans ! prends pitié des lecteurs de l'*Office !*

LA VOIX

(*Sépulcralement*).

Oremus

Gloire et louange à toi, Louis, dans les hauteurs
De l'*Echo* ton ex-feuille et dans les profondeurs

De l'*Office* où cuistreux, tu rages en silence,
Fais que ma plume un jour, à ton front chenu lance
Un jet d'encre mordant qui gravera ces mots :
« Ci git Louis Hymans, dit LE PRINCE DES SOTS.

(*Les voix s'éteignent peu à peu, et L. H. s'évanouit, inouïsmé.*)

SIMPLE CONSTATATION

L'Office de Publicité n'a pas répondu au violent mais juste article de notre dernier numéro. Nous constatons le fait. Nos accusations ont été empochées, et désormais, nous savons avoir affaire à des couards qui se cachent; c'est bien; nous n'avons plus de ménagements à avoir. La maison L. H. et Cie porte un gros numéro plaqué par nous sur sa façade. Le public est averti ; qu'il se détourne et crache par terre.

SENSATIONS

II

TERREUR.

Souvent, les soirs d'été, au milieu des rêveries qui m'assiègent, la pensée de la mort se glisse, et semblable à un sombre phalène, s'installe en maître sous mon crâne. Touché par l'aiguillon pointu, mon cerveau répond comme un clavier, et à chaque piqûre nouvelle, malgré moi qui ferme les yeux et ne veux point voir, surgit dans une lumière blafarde qui me perce les paupières, un sinistre tableau, remplacé par un plus sinistre. Musée fantasmagorique, où jaillit sous toutes les formes l'horreur de l'anéantissement !

Une route s'allonge, la route de vie. Des hommes passent en rangs pressés. De mes yeux voilés par une sueur glaciale qui dégoutte de mon front, je vois un monstre apathique; la Mort, qui les attend patiemment au détour du chemin, la prunelle immobile dans l'épaisseur de sa chair blanche. Le frisson court sur ma peau, car une voix me crie : « Toi aussi, que tu marches vite ou lentement, le jour est déja fixé où le pied te manquera : tu entreras dans le néant, tu seras mort à tout, et la vie universelle continuera sans toi. : » — Et je sens dans ma poitrine chaque mot siffler comme une lanière. Affolé, je m'élance de ma couche, pour me soustraire à moi-même, pour fouler sous mes orteils nus le froid du carreau...

Chassant le sommeil de mes membres épuisés, il me montre, le lugubre papillon, un cercueil, le mien, porté dans la voiture funèbre par des croque-morts, dont le menton rasé sort d'un col de crin ; et, suivi de la foule qui bavarde, indifférente je m'achemine, cahoté entre mes quatre planches, vers une fosse creusée dès le matin.

Je me retourne, secoué dans mes moëlles : sur le fond de la nuit tombante se détache mon squelette; homme devenu chose, ses côtes, dépouillées de cette chair qui était la mienne, barrent la lueur du soir.

Et tandis que le massif insecte se carre en mon cerveau, le froisse de ses ailes rugueuses, je songe qu'après la dernière pelletée, ceux que j'aime s'en iront, et que loin d'eux il me faudra, reposant sans fin sous la dalle rongée par les averses, rester le long des années dans la mélancolie des crépuscules, tout seul ! — Pensée intolérable. Le sang reflue vers mon cœur, ce cœur qui sonne, vivant clairon, bat à toutes mes joies et toutes mes douleurs, ce cœur par qui je vis !.. et qui ne sera plus demain qu'un rouge détritus où germeront les vers !

MAURICE BURNY.

AU PAYS DE MANNEKEN-PIS

—

Un beau volume, avec dessins... naïfs de Lynen, et signé Théo. Hannon, vient de paraître sous ce titre chez Kistemaeckers.

Croquis en vers, drôles, pétaradants d'esprit, cocasses, bruxellois....; marchande de crabes, cocher de fiacre, forains, tout Bruxelles gigote

dans ces vers boulevardiers qui tournent, sautent, bondissent, pied de nez par ci, geste canaille par là, et — au milieu — comme la statue hiératique, symbolique et macaronique du KETJE de la Rue Haute, Hannon, moustache en l'air, barbe en pointe, œil gouailleur, trône dans un nuage de cigarette, incarnant la ville qui s'amuse et rit à gorge déployée, à ventre pétotant, à dents découvertes !

Voici un croquis de foire intitulé *Chevaux de bois :*

Nous tournions comme des poupées,
Et dans ce tourbillon joyeux,
Je ne voyais plus que ses yeux,
Qui me perçaient de leurs épées.

Combien de temps sut nous lier
Cette étourdissante voltige
Dont garde encore le vertige
Mon cœur qui ne peut oublier ?

Combien d'heures ? de jours ? qu'importe !
Prit-elle fin ? je ne le sais.....
Car depuis ces tours insensés
Un idéal galop m'emporte.

Je vais chevauchant sans repos
De fantastiques haridelles,
Par des pays d'amour fidèles,
De paillons, de fards, d'oripeaux,

Par d'ébriétantes contrées
De lumières et de couleurs,
De musique aux rythmes hurleurs
Et de senteurs exaspérées.

Tout cela est enlevé par le peintre-poète qui *voit* si bien, et sait, par une magie, reporter sur son papier la couleur spéciale des choses.

Le nouveau livre de Hannon, moins hautain à coup sûr et moins savant que les *Rimes de joie*, restera davantage peut-être, car il est presque une page d'histoire, un croquis de mœurs d'une exactitude parfaite. Dans le plein combat qui se livre aujourd'hui, nous sommes heureux de trouver une œuvre qui prouve que tous les genres littéraires sont représentés chez les JEUNES BELGIQUE, et que l'esprit national

peut donner à coté des scènes grandioses de nos romanciers, la plaisanterie, l'humour du terroir ; l'esquisse près de l'eau-forte et l'ariette près de la symphonie.

M. W.

VIEILLES NOUVELLES

V

LE CONTE DE TOONE

Toone mourant de faim se décida à sortir de son grenier de la rue de Ruysbroeck et descendit au trottoir. Il était une heure de la nuit, et, solitaires, les réverbères se faisaient des clins d'œil jaunes.

— « Hum, disait l'un, un vieux du temps de Léopold premier, voilà Toone qui sort, c'est mauvais signe.

— Oui, répondit un autre d'une voix rouillée, le canal de Willebroeck lui offrira à boire cette nuit.

— Taisez-vous, dit un garde-ville, et laissez faire Toone le brave.

Les réverbères se turent ; Toone, oscillant sur ses longues jambes grêles, monta vers le *Cantersteen* : « Ver mille! mon estomac est comme les tambours de la garde civique ; non, ça ne peut plus aller comme ça, ça est impossible, Toone, vous êtes un malheureux et vous ne servez tout de même à rien ; il faut partir ; c'est fini ; une bountje dans le canal, de l'eau qui spite un peu — et c'est tout. Allons, Toone, il faut partir ! »

Il descendit le *Cantersteen*, regarda avec envie le ventre en bronze de Verhaeghen et enfila la rue *Nuit et Jour*. Il faisait noir comme dans une cave et là-haut seulement, entre les toits qui se rejoignaient presque, les étoiles riaient.

— « Oui, il faut partir, se dit Toone, et partir sans manger ; gott ! gott ! comme ce serait bon tout de même, un roll-mops de chez Van Zoon avec un double lambic du *Prince* ; je me rappelle bien quand j'allais là avec Truitje, la cuisinière des Van Rikkenhuis, le dimanche, et tout le monde regardait Truitje parce qu'elle était si jolie avec ses joues rouges, si rouges qu'on aurait cru qu'elle mettait de la couleur comme les faiseuses d'embarras du Quartier-Léopold. Moi j'étais au 5e de Ligne et j'étais bien beau aussi, tant que mon premier sergent m'avait dit :

Toone, Toone, j'ai une faiblesse pour vous ; je parlerai de vous à l'adjudant, Toone, car vous êtes trop beau pour rester simple. »

Toone s'arrêta devant la boutique de Van Zoon où les clients piquaient des sardines dans les grandes boîtes en fer blanc.

Et il fouilla dans ses poches vides en murmurant follement : « Truitje ! Truitje ! c'était bon, les sardines ! »

A ce moment une étoile qui avait longtemps brillé au-dessus de la rue Haute tomba dans la main de Toone.

Et c'était une belle pièce d'or avec le portrait du roi dessus.

Toone bondit de joie et jeta un regard de reconnaissance au ciel où toutes les étoiles éclataient de rire en voyant sa stupeur béate ; la lune blanche se tenait les côtes aussi : « Toone, Toone, tu vas nous faire crever ! »

Mais Toone était entré d'un bond chez Van Zoon et, assis sur un escabeau, il mangeait des harengs frais — pour commencer. — Il ne voyait pas, n'entendait pas, il mangeait.

Et après les harengs vinrent les sardines grassouillettes, ruisselantes de belle huile dorée ; et les longs pains s'engouffraient et Toone mangeait toujours — toujours !

Au *Prince*, on allait fermer, mais Toone fit un œil si doux à la baesin que celle-ci en eut les larmes aux yeux, car dans ce regard Toone avait mis tout son amour pour Truitje et pour le lambic.

Et Toone entra ;

Il alla s'attabler sous une grande affiche jaune de vente publique, et but comme un vrai Brusseleer de Bruxelles : trois lambic, trois brune, trois faro, trois uitzet et un petit hasselt pour s'éclaircir la voix.

Toone sortit du *Prince* à trois heures ; il était très gai, car l'estomac plein fait le cœur léger, et il se mit à chanter la grande chanson qu'il avait composée autrefois pour la fête du sergent major Vrieskeneer :

« A Bruxelles en Brabant, il y avait un petit ketje
Qui aimait beaucoup les petites femmes ;
A Bruxelles en Brabant, il y avait un petit ketje
Qui ne faisait pas de son smool ! »

Et la chanson continua. Toone était très joyeux et il criait très haut aux étoiles : « Vous êtes tout de même des braves, pot ver deck !

Toone s'arrêta à la Grand'place et entra au *Cygne* pour se rafraîchir, puis il remonta vers la rue de Ruysbroeck en racontant des farces très grasses aux réverbères.

Et ceux-ci riaient aussi en se moquant du canal de Willebroeck qui n'aurait pas encore le brave Toone.

Mais la nuit, la lune le fit chercher par trois nuages pour le ramener au ciel où le bon Dieu demandait à l'avoir pour le faire rire après son déjeûner et le réunir aux vieux compères Lamme Goedsack et Tiel Uylenspiegel.

Puis, pour dédommager les bons Bruxellois, il sema des graines de l'âme de Toone, et ces graines devinrent Jean-Baptiste Boussemart, Jacobs Monet et Joseph Casteleyn, d'Eecloo.

—

VI

LA DERNIÈRE FREDAINE DE CORNELIUS BRAESWYCK.

Cornelius Braeswyck, l'écolier le plus brave et le plus joyeux de l'Université, le plus expert ès-art de décrocher les enseignes et de pétrifier de terreur le vieux Slim, veilleur de nuit de la bonne ville de Louvain, le clerc le plus buveur, le plus fainéant et le plus malin de la Faculté, faillit avoir peur lorsqu'il revint seul, à pied, de Vertryck, en passant par le château d'Heverlé, la nuit de Noël de l'an 1578.

Depuis trois jours, il avait neigé et le sol criait sous les pas de Cornelius. A présent le ciel s'était nettoyé, et la lune montait dans le ciel, très claire et très joyeuse. A droite, à gauche, les champs n'étaient qu'une grande plaine blanche, et dans l'allée qui devant lui s'ouvrait sombre, le profil des arbres bleuissait sur la blancheur de la neige.

Cornelius faillit avoir peur. A l'heure où pas un habitant de Louvain n'est profondément endormi sous ses chaudes couvertures, où, seul le vieux Slim se promène, rêveur, avec sa trompe, afin de réveiller les gens pour leur dire qu'il est temps de dormir, à cette heure ténébreuse où les tombeaux s'ouvrent, où les morts, les pauvres morts se dégourdissent de leur sommeil froid, où des ombres passent dans les nues diaphanes, à cette heure, toutes les fenêtres du château étaient illuminées, quoique le seigneur et ses valets fussent absents depuis longtemps.

— Hum ! Mijn heer Satanas — Cornelius se signa — m'a l'air de se gausser du pauvre monde ce soir et le brandevin d'enfer doit couler allègrement derrière ces murs. Il ne sera pas dit que Cornelius Braeswyck, dit le Ron Raillard, aura laissé échapper l'occasion de causer avec le Sulfureux.

Et Cornelius, ayant assujetti dans sa main son gourdin à lanière de cuir enfila l'avenue qui mène au château.

« Hum ! Hum ! grommelait-il en ralentissant le pas avec hésitation, voudrais bien voir si le révérend Joost Lips ferait ce que fais en ce moment. Malgré toute sa philosophie, le doux docteur aurait fière envie de retourner à Iéna avec sa bonne dame épouse. »

Cornelius eut un plus grand étonnement encore en voyant ouverte la porte du château.

« Bah ! c'est sans doute le jardinier qui festoie avec sa mie, pensa-t-il; ah ! si Carolus van Aerschot rentrait à cette heure, tomberait du ciel une volée de rudes gaules ! »

Le clerc entra dans le grand corridor éclairé par une seule lampe qui descendait la voûte, jetant des reflets rouges sur les armures alignées contre les murailles.

A droite un escalier monumental en marbre noir invitait le jeune fol à monter, ce qu'il fit aussitôt en chantonnant :

« Elle est venüe d'un village
Pour espouser un advocat
Mais tout d'un coup en son veuvage
A bien haussé son estat »

L'écolier fut interrompu par un grand fracas qui se faisait au-dessus de sa tête.

« Eh ! le bonhomme est saoul, dit-il tout haut.

— Cornelius ! cria une voix tonnante.

— Tiens ! le jardinier me connaît ! j'arrive ! j'arrive, mijn Heer, quoique, pour un habitant de Leuven, il soit un tantinet tard pour s'introduire dans les chastels.

— Cornelius !

— Assez ! croyez-vous que je sois affligé d'une surdité précoce, invisible jardinier ?

— Cornelius !

Le clerc atteignit la dernière marche de l'escalier et se trouva devant une grande salle vide au milieu de laquelle, seule, une chaise haute en chêne noirci, se dressait pareille à un trône.

« Mijn Gott ! » qu'est-ce cela ? vois bien de la lumière et une *sella curulis*, mais le jardinier caché en quelque pertuis noir, se gausse du pauvre Cornelius !

Il s'assit.

— Cornelius?

— Assez! n'aie mie envie de discourir avec ombres et fantômes.

— Cornelius, suis l'âme de Goswin, seigneur d'Héverlé et de Terbanck...

— Bien, Mijn Heer, n'était point raison pour crier tantes fois.

— ... depuis quatre siècles...

— *Sæcula sæculorum* — psalmodia le bon Raillard.

— ... depuis quatre siècles, reprit la voix, plus caverneuse, souffre mille morts!

— Œuvre de médecin, soupira Cornélius.

— ... souffre mille douleurs et dans ses flammes le purgatoire me retient.

Bonne Dame Vierge, murmura le clerc.

— Veux-tu me délivrer?

— Avec grande joie, mijn Heer, s'il est en ma force et pouvoir.

— Ai volé autrefois dix-mille carolus d'or à un prieur de l'abbaye de Villers.

— Bien fites-vous, riposta Cornelius.

— Pour que sorte de mal et peines infernales, il faut que ces carolus soient rendus à un moine de cette abbaye, dans un an, le jour de Noël, à minuit.

— Mal, mal, grommela l'écolier, ne les ai point, messire. Avez-vous jamais ouï dire qu'à petit chien grande queue, à petit rouet bon ressort, à maigre écolier lingots?

— Tais-toi, maigriot!

— Maigriot, messire! suis écolier de la très chrétienne université de Leuven, disciple du savant docteur Justus Lipsius, et pourrais vous démontrer en quelques verbes ce syllogisme paradoxiquement formé à la cicéronienne: « La lune est plus grande que la terre; la lune nous » paraît plus petite; ergo la chose petite doit nous sembler plus grande » que toute la terre. *Ecce*! »

— Lie trois fois ta langue avant de parler, Cornelius; verbes et syllogismes ne sont point carolus d'or. Descends dans le bois de Terbanck par le chemin des *Folles gaietez*.

— Connais; y fus au printemps avec ma mignonne.

— Au débouché du sentier, sous la septième branche du troisième chêne, verras un trou d'écureuil; les ors s'y trouvent. Les prendras et les donneras à une moine de l'abbaye de Villers au jour dit. Va! prierai Dieu pour toi, fol.

— Grand merci, mijn Heer Goswin. »

Un grand bruit retentit de nouveau et Cornelius se sentit entraîné hors du château par une main invisible.

Il se retrouva sur la route au bout de l'allée. La lune noyée à présent semblait triste et le ciel couvert se remit à pleurer de la neige.

L'écolier s'enfonça dans le bois, où seul dans le grand silence de la nuit résonnait son pas alerte Le cri des chouettes ne se faisait plus entendre qu'à de longs intervalles et la nature, sous son pourpoint de satin blanc, grelottait l'angoisse.

Cornelius arriva au bout du chemin indiqué, alla sans hésiter au troisième chêne, grimpa en s'aidant de sa ceinture de cuir et, à la hauteur de la septième branche, plongea sa main et son bras dans la cavité noire qui s'ouvrait au milieu de la croûte blanche.

« Ah ! ah ! le sire n'a point menti, et Cornelius Braeswyck sauvera son âme. »

A ce moment il sortit du trou un sac gonflé de larges médailles.

Il redescendit de l'arbre, après avoir jeté le sac à ses pieds, puis, ayant mis la lourde charge sur son épaule, il reprit la route de Louvain, par la grand'route d'Héverlé, en fredonnant gaîment :

« Le bruit est que la mariée
Est damoiselle au grand ressort :
Chacun en dit sa ratelée,
Tout le monde dit qu'il a tort.
La David a pris parolle
Pour feu son mari l'advocat,
Disant : ne suis pas si folle
Que d'hausser ainsi mon estat. »

Quatre heures sonnaient à l'hôtel de ville, lorsque Cornelius Braeswyck rentra dans son grenier, chez le marchand Roost, au coin du mail des Trois-Armuriers.

***

Un an s'est passé : Noël est revenu, et, dans une cellule de l'abbaye de Villers, à minuit, un jeune moine à la face réjouie compte pieusement des carolus d'or.

« Cinq cents, six cents, sept, huit, le compte y est. Au nom de Goswin seigneur d'Herverlé et de Terbanck, mort en état de péché et souffrant tortures en purgatoire, moi, Cornélius Braeswyck, dit le Bon Raillard, disciple du célèbre Justus Lipsius et moine non encore ordonné en

grandes et irrévocables cérémonies, te lègue, à toi, Cornélius Braeswyck, *id est* à moi-même, la somme de dix mille carolus d'or.

Voilà. L'âme du sire est sauve, mijn Heer Satanas est volé et demain Cornelius quittera ce damné couvent d'ennui pour aller de par le monde épouser quelque princesse gente comme la muse Erato et belle comme Phœbé, la blonde dame du Paradis. Cy est ma dernière fredaine, ainsi que l'ai décidé en ma très haute logique et sapience. »

MAX WALLER.

POÉSIE

—

PASTORALE.

Aux molles profondeurs des cieux clairs qui s'azurent,
Le soleil blond d'Avril met son disque d'argent,
Et sa tiède clarté glisse un rayon bougeant
Entre les rameaux nus où des zéphirs susurrent.

Les bois encor jaunis de l'automne dernier
Dessinent sur le bleu leurs grêles silhouettes
Et très haut, dans l'éther, des trilles d'alouettes
Scandent à pleins gosiers un hymne printannier.

Mais sur le grand chemin tout bordé de pervenches
Le cercueil d'une vierge, entre des robes blanches,
Au bout des bras lassés oscille doucement.

En plein soleil doré la funèbre litière
S'en va, comme un berceau, d'un long balancement,
Et le cortège lent descend au cimetière.

PAUL LAMBER.

SOIRS AUX ÉTANGS DE NABEUMONT.

(Vers libres).

(En Ardenne).

A Emile Verhaeren.

I

Le soleil, accroché dans les bois noirs, se roule
Ensanglanté. Le soir assoupit sous des flots
De brume les genêts et la roche qui croule.
Les bouleaux défeuillés étouffent des sanglots.

Aux étangs le héron jette des cris funèbres,
Ainsi qu'un glas de mort hurlant dans les ténèbres ;
Au cri sauvage, rauque, exhalé dans la nuit.
Epeuré, bondissant, poudreux, le lièvre fuit.

Et le chant du crapaud aux tons mélodieux
Qui sonne métallique, en notes de cristal,
Eteint, ce soir encor, le tumulte odieux
Du remords en mon cœur. Un parfum de santal

Monte aux rougeurs du jour expirant dans la nuit
Des prés diamantés. Et la lune reluit
Sur les étangs blafards, lamés de moire et d'or.
— Nabeumont, alangui, silencieux s'endort.

II

A Georges Rodenbach.

Des nuages nacrés couchent le soir, mourant
Sur un linceul vineux, embruni, mordorant
Les lignes de sapins, les sorbiers rutilants.
Sur les brandes en deuil, mélancoliques, lents,

D'un vol silencieux vers les étangs rêveurs
Les hérons attardés glissant dans les saveurs
Des brises de l'automne aux molles rêveries,
Dans le ciel assoupi éteignent les féeries.

Le paysage prend de la Mélancolie
La pâleur blêmissante. Au ciel, où se déplie
L'ombre du soir mystérieux, la nuit caresse
La lune qui sourit aux bois morts de tristesse.

III

Un cri rauque blémit les étangs de lapis
Entr'ouvrant dans les joncs leurs beaux yeux assoupis :
A grand aile volant, c'est le héron qui tombe,
A l'heure où les espoirs, déjà mûrs pour la tombe,

Reprennent tristement les adorables thèmes
Des printemps disparus et du bonheur enfui.
Un corbeau croassant jette ses anathèmes
Au ciel cuivreux où la première étoile à lui.

Aux bois pers couronnés de mièvre cendre d'or
Les sarts piquent, au loin, leurs fines pierreries
Intriguant le héron inquiet. — Et tout dort. —
La lune passe au ciel en baisant les prairies. —

G.

A UNE FILLE D'AUBERGE.

Tiré de Philostrate.

Ta joue a plus d'éclat que ton vin de velours.
Ton œil plus que ta coupe est brillant et limpide ;
Dans l'azur de cet œil nage une âme candide :
Tel plane un oiseau blanc dans le ciel des beaux jours.

Qu'elle est fraîche, la rose où pleure l'aube humide !
Mais plus fraîche est ta lèvre aux suaves contours.
Le saule, qui du lac ombrage les détours,
Est moins souple que toi, femme au torse splendide.

Combien n'en est-il pas qui, fascinés par toi,
Voudraient mourir demain, sans plainte et sans effroi !
S'ils pouvaient dans tes bras jusqu'à l'aurore vivre !

Quand je te vois, j'ai soif, j'entre et je suis au ciel ;
Mais je ne touche pas à la coupe de miel :
Tu le sais, de toi seule en rêvant je m'enivre.

KARL GRÜN.

LE SATYRE

A Albert Giraud.

Quand il eut recueilli des parfums plein la main,
De ceux qui font monter une ivresse aux narines,
Et tourmentent le sang généreux des poitrines,
Le satyre bondit par un étroit chemin.

Son pied fourchu foulait le myrte et le jasmin;
Le charme non pareil des amours clandestines
Ainsi l'emportait vers les sources argentines
Où viennent, sur le soir, les naïades au bain.

Caché dans les roseaux, par un geste invisible,
Il répand ses parfums dans une anse paisible.
Lors, deux par deux, au bord de ces flots embaumés,

Descendent en dansant les belles nymphes nues,
Et l'air subtil allume en leurs torses crispés
Le feu des voluptés et des soifs inconnues.

FRÉDÉRIC BATAILLE.

AU CAFÉ-CONCERT

à M. Hippolyte Thomas.

Quatorze ans... et déjà sur sa lèvre innocente
Passent le mot lubrique et les couplets malsains,
Sa jeunesse la rend encore intéressante,
Et sa mère se prête aux odieux desseins...

On raccourcit sa jupe... on découvre ses seins.
On montre les trésors de sa gorge naissante,
Et les mauvais désirs, comme des noirs essaims,
La poursuivent, sans même, hélas! qu'elle les sente!. .

Le mal guette sa proie et l'enfer son butin,
Pauvre fleur radieuse, éclose ce matin,
Et qui sera demain à tout jamais flétrie !

Le gouffre sous ses pas s'ouvre... elle y tombera...
C'est fatal... et pour toi, c'est en vain que je prie!...
— Je te salue, enfant, que rien ne sauvera!... —

FERDINAND HUARD

LE CAVEAU VERVIÉTOIS

(1er *article*)

Parny n'est plus; il vient d'expirer sur sa lyre....
Parny n'est plus!
(BÉRANGER!)

I

On se remue pas mal là-bas, au pays des étoffes et des pains d'épices. Alternativement, ces messieurs de Verviers déroulent les pièces de drap et les pièces de vers, sans que l'on puisse dire ce qui est meilleur : de la chose tissée ou de la chose chantée, de celle qui réchauffe le dos ou de celle qui réchauffe le cœur !

Tous les ans, ces gaillards vous jettent du haut de la Gileppe un gros volume — comme un pavé, et sans la moindre blague, placidement, en silence, ils se remettent à l'ouvrage le lendemain, pour peloter le pavé de l'année suivante.

Ils ne sont pas hommes de lettres par profession — ils sont trop malins pour ignorer qu'on en meurt ; — l'un, le plus fort peut-être, fabrique bel et bien des emplâtres et des onguents : il écrit ses vers pendant que filtrent ses limonades et que mijotent ses sirops ; les pilules de fer alternent avec les rimes — ces pilules d'or, et Karl Grün croit

avec raison que le meilleur moyen de gagner sa vie comme homme de lettres, c'est encor d'être pharmacien !

Un autre est percepteur des télégraphes; il aligne les strophes au son des timbres électriques; le lointain sifflement des trains brâmant comme une plainte scande ses vers, et c'est d'un appareil Morse que sont sorties *les Matinales* de Guillaume Stanislaus. P. E. Gauthier dirige les charbonnages de Baelen, ce qui ne l'empêche pas de faire de très propres vers; M. Bonjean plaide, M. Nautet imprime, et, la journée finie, quand l'heure est venue de siester après la bonne popote de famille, on se réunit entre hommes, on se tape sur le ventre ; les pipes s'allument, les chopes moutonnent et lanlaire ! on fait musette, o gué ! « que c'est un vrai bouquet de fleurs ! »

Qu'en sort-il? — Ah! ceci est plus difficile à dire! il en sort un *Annuaire* avec beaucoup de choses dedans : des vers, de la prose et du wallon — ni vers ni prose, comme dans *le Bourgeois Gentilhomme*.

Et c'est bon? — Oui da! vous allez trop vite, je n'ai pas dit cela! L'*Annuaire* est absolument comme les fabriques de drap : il renferme des pièces de luxe pour les gens chics et des pièces pour les petites bourses, du vrai et du toc, du « qualité supérieure » et du rabais, sans compter le rayon moyen pour les bourgeois.

Enfin c'est de la littérature d'amateurs, de la littérature « aux moments perdus, » de la littérature qui a du ventre et qui mange et qui digère et qui jouit !

Ces MM. n'ont guère le temps de lire et je les soupçonne de connaître mieux Desaugiers que Banville et Béranger que Baudelaire. Ils en sont encore aux mélodies de Clapisson et de Loïsa Puget, et leur littérature s'en ressent un peu: c'est souvent du Clapisson écrit! c'est très « garde urbaine, » quoique très sincère, très harmonieux souvent et très moral surtout — rougis, infame Gilbert (1) des *Stercoraires*.

Ils ont pour *Pater: le Roi d'Ivetot* et pour *Ave : Frétillon*. Roger Bontemps avec « son broc que Dieu remplit » leur a soufflé sa bonhomie, à ces bonshommes, et Lisette leur a montré son mollet mollet — enfoncé, Giraud!

Je crois qu'ils se sont dits, les malins : « restons-en à la proverbiale gaîté de nos pères — pauvres pères dont nous faisons des papas! — que nos vers éclatent de rire, à la bonne franquette; rimons à la fortune du pot, ne névrosons pas, ne morbidons pas, ne rollinatons pas! »

Ainsi ont-ils fait.

---

(1) Faites de *bert kin*, sans calembourg !

II

Dans presque aucune des pièces qui gonflent les *Annuaires du Caveau Verviétois*, on ne trouve une personnalité d'avenir, un monsieur dont on puisse dire: « il sera fort. » Non. Quasi tous ont donné « la mesure de leur talent; » ils sont *faits*, ils ne progresseront pas; leur production est bien équilibrée, il n'y a pas de mieux à attendre.

De ce groupe pourtant nous détacherons quelques écrivains exceptionnels qui se joignent ou certes se joindront à notre grande poussée littéraire.

Telles strophes de M. Guillaume Stanislaus dénotent un poète délicat épris d'une modernité coppéenne — très subtile:

Entre deux pots de balsamine
Qui manquent d'air et de chaleur,
On voit apparaître sa mine
Rieuse malgré sa paleur,

Elle travaille à sa fenêtre
Depuis l'heure de son réveil,
Dans une impasse où ne pénètre
Jamais un rayon de soleil.

La fillette et la balsamine
Ont-elles des destins maudits ?
L'une languit, l'autre se mine
A la fenêtre du taudis.

Mais cette enfant qui se consume
Rit et gazouille tout le jour.
Son œil noir que la fièvre allume
A d'étranges reflets d'amour.

Remarquez que cette fraîche pièce est intitulée *Profil de grisette*. Ce titre — un détail — montre déjà une préoccupation vieillotte qu'ont presque tous les poètes du *Caveau*. Hélas! il n'y a plus de grisettes, Monsieur Stanislaus. Elles se sont envolées, ces hirondelles d'amour dans la nuit de 1850, avec Schaunard et Marcel, ne laissant qu'un doux souvenir de folie et d'insouciance qui traîne coquettement dans les dessins de Gavarni!

JACQUES ARNOUX.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

—

A MESSIEURS LES ARTISTES DE L'UNION DES ARTS.

Vous ne doutez pas, j'imagine, combien il me plairait d'applaudir à mains rouges au succès de votre salon. A jeune, jeune et demi; voilà la devise nécessaire dans nos critiques et nos batailles. Mais là, sérieusement, vous croyez vous bien jeunes, bien inouis d'audace et de fougue, et ne craignez-vous pas ces illustrissimes personnages qui montent la garde autour de votre cercle et se massent en peloton à la tête de votre catalogue? Que viennent faire, à cette place d'honneur, tous ces grands officiels, représentants sexagénaires de l'Art en cothurne et de la peinture en cravate blanche?

Vous croyez-vous en bonne compagnie? Hélas! on en jurerait à vous voir nous les jeter à la tête pour épater et faire de l'esbrouffe. Pauvres amis! ces dix solivaux-là vous tyranniseront; ces araignées académiques, tissant leurs toiles avec les fils blancs de leurs perruques vous attraperont et vous mangeront. Adieu!

Votre exposition est un entassement de tableaux — la plupart médiocres. Aucune distinction. Vous faites cru et commun. Vous imitez à tour de bras, vous marchez en moutons dociles dans les chemins battus; aucun de vous ne saute le fossé pour s'en aller pâturer ailleurs, là-bas où personne encore n'est venu. Vous n'avez aucune audace jeune-Belgique; rien de bravache, de crâne, d'épée au vent et de plumet en l'air. Vous avez peur de vous emballer, de vous éperonner, de taper des pieds sur le tremplin pour sauter haut et loin. Vous ne commettrez jamais une seul de ces étrangetés — et disons le mot — une seule de ces gaffes de jeunesse qui ameutent à *l'Essor*. Vous êtes rassis, calmes, paisibles; on dirait que votre ambition aspire aux fauteuils et chaises-longues académiques, avec des crachoirs à portée de flegmes.

Ah, l'*Idylle* de M. Van Landuyt et son cadre! D'honneur! où l'artiste a-t-il vu une flamande aussi lympathique, aussi clair de lune que cette fileuse? Faut lui donner une guitare au lieu d'un rouet, une mandoline au lieu d'un fuseau; faut l'asseoir dans une nacelle et la confier aux ondes d'un lac. Et quel paysage! Où sommes-nous? En Flandre? Alors pourquoi faire croire que le sous-sol renferme une chaudière comme la scène à Bayreuth et que la vapeur monte, monte et remplit le paysage? Puis encore, qui nous débarrassera, je ne dis pas de l'influence, mais de l'imitation de Bastien-Lepage?

M. Van Landuyt imite d'ailleurs à pinceau que veux-tu? Son *Job* est quasi copié sur celui de Bonnat. A deux pas se trouve un portrait d'enfant qui

fait songer aux sauces de Bouguereau et de Cabanel. Plus loin on croit découvrir du Herbo en petit savoyard.

Je me sens impitoyable pour M. Van Landuyt, d'autant qu'on m'assure qu'il a du talent, que c'est un travailleur. En ce cas-là, il lui faut la vérité crue, toute crue, saignante.

M. Schouten prend place parmi les jeunes qui vendent beaucoup. Il y a dans sa peinture de la vigueur et de la force, bien qu'elle s'annihile souvent par un néant de personnalité. C'était hier du De Haas; aujourd'hui c'est du Verwée. L'impression manque : on ne voit pas dans les toiles de l'artiste dont je parle, ces coins de nature aimés, traités avec tendresse et entrant avec leur intimité dans l'âme. Ses animaux eux-mêmes, bâtis à chaux et à sable, sont quelconques. Il travaille au débotté, n'attend pas, pour la peindre, que la scène lui soit familière et ne nous fait par conséquent rien ressentir, ne sentant rien lui-même.

Un portrait à signaler est celui de M. Lampe; de même les paysages de Van Damme, remarquables par leur coloris agréable et juste. Les œuvres de ces deux peintres détonnent quelque peu sur l'impression grisaille de l'ensemble, sur l'uniforme médiocrité de leurs voisins.

J'excepte toutefois M. Delsaux et le mets carrément à la tête des exposants. Il y a chez lui des qualités de vrai paysagiste, une franchise d'exécution peu commune, une incontestable habileté à trouver le ton juste et lumineux. Certes, ses toiles ne sont pas assez poussées et ne sortent point pour la plupart de l'enfance de l'étude, mais qu'importe ! Ses *Brétèques sur la Sambre* et *la Sambre à Namur*, dans leurs tonalités grises et brunes, opèrent ce tour de force de charme, malgré leurs couleurs ingrates et donnent une prodigieuse illusion de réalité et de vie. Ce sont deux tableaux remarquables et conçus dans des données originales. L'artiste aime d'ailleurs ces vues de canaux et de rivières, qui semblent charrier de la poésie à fleur d'eau. Rien n'est plus intime et ne donne, en temps de soleil, plus joyeux motif à peinture savante et fine. Les vieux murs, les campanilles gris, les passerelles, les pignons blancs, les toits rouges tentent toujours, et doivent tenter particulièrement M. Delsaux, puisque l'eau, cette eau qu'il mouvemente ou apaise si magistralement du pinceau, a la bonne idée de refléter presque toujours ces coins de ville.

Il me resterait à dire un peu de bien de Surinx, Wouters, Coenraets, Hoorinx et beaucoup de mal de Paumen, Dupuis, Carpentier.

Je préfère ajourner la critique de leurs essais à l'an prochain, avec l'intention de leur consacrer alors un important paragraphe et, si possible, un tas de bons points — à tous.

EMILE VERHAEREN.

L'ESSOR

Ils ont été trois à se partager le succès. Van Rysselberghe en a pris la grande part puis Charlet, puis Regoyos. A dire vrai, ce dernier n'avait mis que quelques tableaux en ligne de bataille, mais quoi qu'on dise, sa *Plage de l'Almeria* est d'un bon peintre et le fait dignement figurer à côté de ses amis. Ce ciel nocturne est solidement fait, et la traînée de clarté sur la mer d'un beau ton lumineux. Le paysage entier est impressionnant, bien que le premier plan tombe et fasse angle avec le second. Regoyos adore les effets de lumière blafarde, stellaire et électrique ; il en saisit la note fantastique et étrange avec talent.

Charlet se révèle surtout dans sa *Boucherie*, ses *Etudes* et ses *Croquis*. La *Boucherie* est superbe : les arcades et voûtes sont peintes avec grande sûreté ; la viande saigne du vrai sang ; le personnage en bleu du milieu est d'une distinction charmante de tons. Bien que cette toile ne soit point poussée jusqu'au tableau, elle est certes la plus méritoire et la plus solide. Elle est d'un peintre, dans toute la force du mot, elle reste dans la mémoire comme certains morceaux de maîtres, et les autres œuvres du peintre s'effacent devant elle, toutes.

Van Rysselberghe triomphe avec son *Marchand d'Oranges* et ses *Fumeurs*. Je préfère le premier tableau au second ; il est peint avec plus de hardiesse et d'entrain. Il sonne la couleur claire, forte, vigoureuse, solide — et pourtant la crudité si redoutable pour les peintres de soleil et d'air ne l'atteint pas. Les *Fumeurs* sont plus du *déjà vu ;* on songe devant eux à d'autres tableaux d'Orient, rapportés de là-bas par les Gêrome.

Je borne ici mes notes sur l'Exposition de l'Essor, me proposant de médaillonner chacun de ces jeunes peintres à tour de rôle. La série s'ouvrira sous peu.

Je ne veux que constater, pour l'instant, leur succès.

E. V.

CHRONIQUE MUSICALE

LA RÉDEMPTION.

« Cet ouvrage est l'exposition lyrique des trois grands faits sur lesquels repose l'existence de la société chrétienne et qui sont : I) la passion et la mort

du sauveur; II) sa vie glorieuse sur la terre depuis sa résurrection jusqu'à son ascension; III) la diffusion du christianisme dans le monde par la mission apostolique. Ces trois parties de la présente *trilogie* sont précédées d'un prologue sur la chute de nos premiers parents, et la promesse d'un libérateur. » (1)

L'auteur ajoute : « C'est pendant l'année 1867 que me vint la pensée de composer une œuvre musicale sur « la Rédemption. » J'en écrivis le *libretto* à Rome où je passai deux mois de l'hiver 1867-8 chez mon ami Hébert. Quant à la musique, je n'en composai à cette époque que deux fragments : 1) la *marche au Calvaire* en entier; 2) le début du premier morceau de la troisième partie, « la Pentecôte. » Ce ne fut que douze ans plus tard que je terminai ce travail, si longtemps interrompu, et le destinai au festival de Birmingham, 1882. »

Cette trilogie, Gounod l'appelle : « un œuvre ».

Conçue en 1867, on voit dans quelles gigantesques proportions, elle a donc eu environ treize années de gestation.

Je borne ici mes notes et j'analyse.

Comme ouverture, une page instrumentale courte et sobre symphonise le chaos de ténèbres que va trouer d'un illumineux rayon, le « fiat lux ! » Les récitants exposent la légende originelle : la création, puis la faute. Ils disent l'inutilité des sacrifices humains pour la racheter : seul, le sang d'un dieu, pourra laver la tache. Ici, peu à peu, s'esquisse le thème caractéristique de la rédemption, et, dans le soudain silence des voix, se développe tout entière par le quatuor, les gros bois et les cors, cette phrase typique qui subsiste à travers l'œuvre et, jusqu'à huit fois, y réapparaîtra comme le symbole de la divine charité.

Sur le plein-chant de l'orgue, des voix célestes entonnent le choral qui annonce la venue du Christ.

Un prologue était d'autant plus nécessaire à déterminer le sujet, qu'immédiatement, nous arrivons au cœur de cet organisme poétique, aux scènes de la passion qui sont le nœud vital de la légende chrétienne. De ce drame si réellement humain du Golgotha, il y avait un superbe poème à bâtir à chair et à sang; l'auteur n'ayant pas eu la poigne qu'il fallait pour agripper ce point culminant, n'est pas parvenu à dominer de là sa matière et c'est ce qui en laisse l'ensemble aussi débile et incolore. Cette première partie comprend : la marche au Calvaire, le crucifiement, un stabat; autant de pages plus atones que sombres, coupées des éclairs de la mélodie typique dont la sixième réapparition accompagne les paroles de Jésus promettant au bon laron la récompense de son repentir. Commence l'agonie : du ciel voilé de deuil, pendent des lambeaux de nuées qui enveloppent le monde; et quand, à la neuvième heure, l'esprit du martyr s'arrache de sa chair, la terre est secouée jusqu'aux entrailles tellement qu'en ces ténèbres nouvelles, à l'aspect d'un nouveau chaos, le peuple terrifié confesse la divinité du Christ.

---

(1) Commentaire de l'auteur.

De tout ceci, la marche au Calvaire est, le fragment le plus saillant. On peut en admirer la vigueur et le coloris, mais la conception en est fausse. Cela tient à une vision de choses qui est spéciale à l'auteur et qu'il manifeste généralement au cours de sa partition. La marche mise à l'avant-plan dans le segment capital de cette partition, en donne très justement la note dominante. On n'y voit point *l'homme* traîné à la mort par la brutalité de la force matérielle et païenne, comme l'explique Gounod dans son commentaire. On y prévoit le *Dieu* s'élevant à la gloire céleste par le chemin de la croix; sa couronne d'épines devient une auréole, et ce cortège funèbre, une marche triomphale.

Ainsi se trouve annihilée l'opposition naturelle et pour bien faire inévitable entre les éléments de cette personnalité double : l'Homme-Dieu. Par suite, la résurrection, les apparitions aux femmes et aux apôtres, toutes ces scènes essentiellement mystiques de la seconde phase, soutenues par une orchestration diaphane où transparaît la sonorité lumineuse des harpes, pâlissent et s'effacent presque, et l'ascension couronnant le drame n'est plus qu'une *seconde* apothéose. L'œuvre y perd en effet d'antithèse et en grandeur ; elle y gagne en monotonie.

La troisième partie vient enfin, comme conclusion philosophique, le verbe fait chair s'est immolé; le sacrifice est consommé. Maintenant l'Esprit-Saint descendant sur les apôtres, va les disperser aux quatre coins du monde en accomplissement de leur mission.

L'ouvrage se ferme sur cette scène qu'on ne peut appeler terminale. Le sujet étant, de sa nature, interminable. Les disciples vont, à nouveau, reprendre l'œuvre de rédemption qui se continuera par la prédication à travers les siècles.

Ainsi la donnée légendaire qui sert de base à cet édifice poétique, est infinie et son origine se perd dans le chaos. Elle n'est, à vrai dire, que selon la doctrine particulière à une secte, mais elle n'en constitue pas moins, pour celle-ci, toute l'histoire du monde. Effrayante est la disproportion entre cette œuvre et celui qui l'a conçue !

Une telle pensée prouve les aspirations vastes du poète, mais la volonté ne suffit pas toujours. Il arrive qu'aux mieux intentionnés le souffle manque. C'est, en somme, une question de tempérament.

Gounod pouvait traiter l'œuvre en moderniste, en faire ressortir les côtés sensibles et humains. Sans parler d'un Wagner — qui seul, peut-être, eût été capable de s'attaquer à d'aussi formidables charpentes —, Massenet a donné de ces poèmes exprimant un coin de nature et l'exprimant avec vitalité : l'*Eve la Vierge* et *Marie-Magdeleine* surtout qui retracent admirablement ces mêmes scènes du Golgotha. C'est ce qu'aujourd'hui l'on s'obstine à appeler des *oratorios*. Mais Gounod n'est pas un descriptif, c'est un mystique. Sa musique sacrée n'a pas même la passion du catholicisme; elle a l'austérité des religions réformées; tels sont quelques chorals superbes de la *Rédemption*. Ses sympathies pour la grande musique de cathédrale le reportaient vers la composition parnassienne des premiers oratorios. Il y a entre son œuvre et les poèmes cités plus haut, toute la distance qui sépare les anciens des modernes.

Certes, cette question de forme importerait peu s'il avait le souffle des créateurs du genre; un chef-d'œuvre glacé reste un beau mort. (1) Ce souffle, il ne l'a jamais eu, et ceci est bien pis car dès lors, son œuvre se déclasse; elle ne plane dans le ciel, ni ne marche sur terre; elle n'est ni d'aujourd'hui, ni d'hier; elle participe de toutes les époques, c'est une œuvre hybride. Elle participe aussi de tous les genres ; Elle est française : on y ressent parfois la pureté, la douceur demi-teinte, le charme caressant d'une Juliette ou d'une Marguerite. Elle est italienne par le retour beaucoup plus fréquent des couleurs crues et voyantes ou faussement sentimentales qui sont le propre de l'école. Elle est wagnérienne par l'emploi de ce système du motif symbolique dont le thème, au reste, est purement rossinien; mais ce procédé isolé ne suffit pas à constituer l'homogénéité de l'ouvrage, quand nous trouvons ailleurs une insouciance complète de l'exactitude phraséologique, et l'adaptation, malgré tout, de formules mélodiques toutes faites, à une pensée qu'elles n'expriment pas. C'est d'une esthétique trop surannée pour être tolérée encore. Rien pourtant n'était plus facile à réaliser que cette concordance de la musique avec la poésie, le musicien ayant écrit lui-même, son poème; et ce poème, nous l'avons analysé; nous en avons suivi l'idée mère; il a son unité, sa charpente équilibrée. C'est une œuvre. Que manque-t-il donc à cette ossature attifée de haillons? La plastique d'une chair palpitante qui l'anime et la fasse vivre. C'est une œuvre squelette.

Sera-ce la dernière?

Je ne connais rien de plus lamentable que ce spectacle d'un homme de talent, en train de refaire à rebours son chemin du Capitole et de redescendre de l'autre côté de la montagne où la foule naguère l'élevait comme un dieu. Bienheureux ceux qui finissent à leur apogée; leur mort est une apothéose. Pour les autres, on se prend à regretter qu'ils n'aient pas eu le surhumain courage, à l'heure dite, de s'effacer du monde, afin de lui cacher l'inévitable retour du génie à la poussière et de conserver intacte leur gloire.

HENRY MAUBEL.

---

(1) Zola.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Un coin de la vie de misère. PAUL HEUSY. Un vol. in-18. Prix 3 fr. 50. Oriol, Paris. — *Juifs et Russes.* AUGUSTE LAVALLÉ. Gilon, Verviers. — *La proie pour l'ombre.* JULES BAILLY. Une brochure. Prix : Un franc. Rozez, Bruxelles. — *La Défense immortelle.* BOURGEOIS. Prix : 4 fr. 50. Crouquet, Verviers.

Quatre volumes d'auteurs belges ! Rien que cela. Qui donc prudhommisera encore que l'art est dans le marasme ?

Il est vrai qu'il y a belge et belge : Le belge de derrière les fagots, représenté par Paul Heusy et Auguste Lavallé ; le belge de derrière les chevilles, incarné en Jules Bailly, et enfin le belge de derrière les bureaux, qui est le belge de M. J..N. F. Bourgeois.

Paul Heusy — un jeune écrivain liégeois, récemment débarqué à Paris — vient de rééditer son premier volume de nouvelles : *Un coin de la vie de misère.* C'est un sixain de récits qui dénoncent un observateur pénétrant et sûr. Par lui la vie des pauvres et des petits est sobrement et largement traduite. Et il y a plus d'arrangement et plus d'art qu'on le pense de prime abord dans ce style solide, dépourvu de clinquant, qui fait la force et l'assurance du conteur. Il semble même que Paul Heusy possède un équilibre et une maîtrise excessivement rares chez les romanciers de son âge. Son livre paraît émaner d'un homme de quarante ans. C'est à la fois un éloge et une critique : Les maturités précoces sont un danger.

Je voudrais citer un passage du livre. Voici, découpée dans *Jean Benoît*, le récit dédié à Alphonse Daudet, une laconique et puissante étude de paysan :

« ..... Jean Benoît aura quarante-cinq ans en janvier prochain. Mais si vous le voyiez, vous lui en donneriez soixante-dix au moins. En cette saison d'automne, tous les matins, au petit jour, lorsqu'une lueur à peine distincte descend dans les ruelles étroites de Boussagues, on le rencontre sortant du village à la tête de ses bêtes. Les chèvres le frôlent de près ; puis viennent les brebis, aux pieds lents ; quelques-unes s'arrêtent de temps à autre, allongeant le col, et regardant niaisement devant elles. Il gravit la colline la plus voisine par un sentier raboteux dont les cailloux roulent sous ses sabots. Par moments il se retourne et fait : tchu, tchu, tchu ; ou lance, de sa houlette, une motte de terre aux moutons qui s'écartent. Sa jambe droite est plus courte que la gauche, de sorte que, à chaque pas, son buste tombe de côté par une chute brusque. Long,

maigre, osseux, les joues rentrées, les tempes et le front creusés de rides noires, l'œil pâle, la bouche édentée, le cou décharné, le corps perdu sous une limousine en haillons, il monte, il monte d'une allure monotone. On aperçoit autour de ses oreilles et sur sa nuque quelques cheveux gris mal peignés, qui sortent de son bonnet de laine bleue. Ce sont des guenilles informes qui lui servent de jaquette et de pantalon. Il n'a pas de chemise.

« Parvenu sur le plateau qui couronne la colline, il fait halte, et s'accoudant sur sa houlette, laisse ses regards vaguer à l'aventure, tandis que les chèvres et les brebis s'éparpillent..... »

Plus loin, Paul Heusy se laisse aller à ajouter que « toute idée religieuse ou philosophique fut toujours absente » de l'esprit de son Jean Benoît.

Gare au plaidoyer et à la littératurette de propagande ! c'est là, avec une certaine sécheresse de style, et avec un mépris trop grand du relief, la principale tare du très remarquable volume de notre compatriote Paul Heusy.

***

Auguste Lavallé, lui, — du moins dans le livre qui nous occupe — se renferme dans la tâche ardue et décevante de traducteur. Il publie aujourd'hui, chez l'éditeur Gilon, quelques curieuses versions françaises des Idylles de Sacher-Masoch : *Juifs et Russes.* Ces courtes nouvelles ont un cachet d'intimité dont le traducteur a su garder l'empreinte, et un parfum exotique qu'il a très habilement transvasé d'un idiome dans l'autre. *L'Enfant trouvée, Le dernier Homme, Aman et Esther,* parmi les idylles juives ; *Le Violon enchanté, Athas Gawrilos,* et *le Chemin du Ciel,* parmi les idylle russes, sont des récits caractéristiques de la manière prosaïque et diffuse du conteur allemand. Peut-être il y avait-il un meilleur choix à faire, entre les œuvres de Sacher-Masoch, le chef de l'école naturaliste en Allemagne. Quoi qu'il en soit, Auguste Lavallé mérite plus que de banals éloges pour s'être aussi vaillamment tiré de cette adaptation grosse de difficultés et de pièges. Sa traduction porte, d'un bout à l'autre, la marque d'une très haute loyauté artistique, d'une intelligence vive et prompte de l'allemand, et d'un sens littéraire très fin et très souple.

Et maintenant, à quand un volume original ?

Auguste Lavallé met si bien en flacon le vin des autres, — que nous voudrions tous déguster du sien.

***

Jules Bailly ne se met pas en flacons : il se tire lui-même en bouteilles.

C'est un flandricisme, — et je m'en moque.

Oui, Jules Bailly, l'auteur des *Heures de Soleil*, ou des *Coups de Soleil*, je ne sais plus, si triomphalement divisés en époques, — ce qui est leur seule manière de faire époque, — Jules Bailly, — de la Société polytechnique, comme il est imprimé sur la couverture de ses livres, — Jules Bailly, l'homonyme du Bailly qui présida la Constituante, mais qui, plus heureux que celui-ci, est assuré, en ces temps d'indifférence littéraire, de ne point finir ses jours sur l'échafaud

Avez-vous lu son dernier essai dramatique : *La proie pour l'ombre?*

— Oui ?

— Moi non plus.

Lisons cela ensemble.

Gabrielle est aimée de Gaston. Gabrielle, — une coquine avide ! Gaston, un jeune homme ruiné. Gabrielle n'aime pas Gaston. Elle le congédie. Gaston revient lui montrer des billets de banque imprévus, et lui annonce qu'elle n'en aura pas. Et Gabrielle n'est pas contente.

Ce sujet a la simplicité des grandes œuvres.

L'exécution — capitale chez M. Jules Bailly, de la Société polytechnique — est à la hauteur de la conception.

La rime, — cette épinglée qu'on voit se glisser, avec un tapage de robes criardes, au travers des poèmes modernistes — entraîne cet honnête M. Jules en des aventures regrettables.

Regrettables pour la rime, — beaucoup plus que pour M. Jules.

M. Jules accoste la rime, passe avec elle ce qu'on appelle un bon quart d'heure, et puis, quand il s'agit « d'éclairer », la paie en monnaie du Pape.

M. Jules ! vous avez « posé un lapin ! »

Pauvre rime ! Heureusement qu'il lui reste Louis Hymans !

Voici des vers de M. Jules :

« Il doit t'en souvenir, après la sombre guerre,
Je te les (*les primeurs*) apportais, Gabrielle, naguère.
Ton bonheur, tu le sais, a toujours fait le mien. »

Alors, soyez-le.

« Jadis, à la Bastille, un gai Bohémien,
Pauvre petit oiseau chantant dans la fournaise,
T'offrait, pour dix louis, une chienne havanaise.
Je n'en avais, sur moi, que cinq (?) en ce moment ;
Ta joie, en un clin d'œil, fut un rayonnement,
Quand j'eus, pour apaiser sur le champ ma souffrance,
Dans un café voisin trouvé LA DIFFÉRENCE.

. . . . . .

Ah ! supplice infernal, malgré tout je t'adore
Comme au temps où tous d'eux, au fond du VAL D'ANDORRE,
Nous marchions . . . . . .

. . . . . .

Et quant à ce bouquet, dont je vous remercie,
Il n'est rien d'aussi beau de SÉVILLE A MURCIE.

. . . . . .

Madame, j'ai sonné, mais pour ne pas entrer :
A travers ces barreaux, j'ai voulu vous montrer,
Noir démon dévoilé que je croyais un ange,
TOUT CE QUE J'AI TROUVÉ CHEZ MON AGENT DE CHANGE !

. . . . . .

Et si vous vous trouviez, quelque jour, sur mes pas,
MON CHAPEAU, DEVANT VOUS, NE ME QUITTERAIT PAS !
Jules, embrasse-moi !

***

LA

DÉFENSE IMMORTELLE

POÈME HISTORIQUE

EN

DOUZE CHANTS

PAR

J.-N.-F. BOURGEOIS

chef de bureau de 1re classe au département des Travaux Publics de Belgique.

Ouf! j'avais grimpé sur une échelle pour lire le titre !
Un poème épique, s'il vous plait !
Sur Léon Gambetta.
Voici la genèse du poème.

Sept ans après la chute de Napoléon III, au cours d'une nuit silencieuse, Bourgeois, J.-N.-F., *se prit à songer profondément aux éclatants revers de l'armée impériale, et à la lutte héroïque que Léon Gambetta avait soutenue, avec la nation en armes, contre les soldats du roi Guillaume.*

L'âme émue au souvenir de ces désastres, saisi d'admiration à la pensée que tant de citoyens avaient donné noblement leur vie pour venger l'armée et défendre leurs foyers, Bourgeois, J.-N. F., *eut la témérité de se dire: « je chanterai les malheurs de la France! »*.....

France!... en attendant que la postérité grave ces événements sur le maître immortel, daigne écouter ses *trop faibles accents. et pardonne à* Bourgeois, J.-N.-F., *d'avoir empiété sur le droit des maîtres de la lyre.*

Ici Bourgeois, J.-N.-F., commence à chatouiller la plante des pieds de la Muse:

Muse de l'éloquence et de la poésie,
O déesse sublime, ô source de la vie,
Accours, inspire-moi, rends mes vers chaleureux :
Je veux peindre à grands traits des exploits douloureux.

Napoléon Louis, pour soutenir son règne,
En appelle aux combats sans que rien l'y contraigne.
Tout prestige est tombé, son étoile a pâli,
On ne redoute plus son pouvoir affaibli.

. . . . . .
Il lui faut un prétexte : un grand roi d'Allemagne.
Guillaume, le lui donne, en offrant à l'Espagne
Un prince souverain issu de sa maison.
C'en est trop, dit Louis, c'est une trahison :
A moi, tous mes guerriers !.. puis il tire le glaive !

Et moi, mon échelle.
Bourgeois, J.-N.-F., embrasse-moi aussi !

ALBERT GIRAUD.

CONFÉRENCE DE MAX WALLER

(*Dimanche* 22 *avril* 1883.)

Décidément les apôtres du jeune mouvement littéraire en Belgique ont eu leur Pentecôte. La miraculeuse descente des langues de feu se renouvelle, et partout les missionnaires vont annoncer la bonne parole. Après Georges Rodenbach, si vigoureusement applaudi à Gand, à Anvers, à Liége, et dont on annonce une nouvelle conférence à Verviers, après Emile Valentin, qui a longuement parlé de la jeune école à Namur, et qui est en train de devenir la coqueluche de ceux-là que naguère il *admonestait fraternellement*, voici Max Waller qui conférencie au *Cercle symphonique et dramatique* de Bruxelles.

Max Waller, avec toute l'ardeur et toute la combativité qu'on lui connaît, s'était lancé là dans une entreprise difficile. Initier aux essais des jeunes un public panaché de dames et de jeunes filles, leur verser, à doses prudentes, les poisons de Théo Hannon et d'Emile Verhaeren, tout cela sans effaroucher, sans être ni trop sérieux ni trop folâtre, trop long ni trop court, trop çi ni trop ça, misère de nous, sachons gré à Max Waller d'avoir su l'accomplir aussi vaillamment.

Avec son charme fantasque et sa grâce sentimentale, il s'est acquis d'abord la partie féminine de l'auditoire, puis, abordant résolument son sujet, il a debuté par rendre un éclatant hommage à Charles de Coster, à Camille Lemonnier, à Edmond Picard, à Octave Pirmez.

Alors, caractérisant d'un mot chacun d'eux, il a médaillonné tour à tour Georges Eekhoud dont il a lu *Le Semeur*, Théo Hannon, dont il a délicieusement détaillé le rondel : *Vendeuse de pruneaux de Tours*, Emile Van Arenberg, dont les deux sonnets ont produit une impression profonde, Albert Giraud, dont le rondel : *L'ombelette* a semblé beaucoup épater le public, Emile

Verhaeren, résumé en deux pièces bien opposées *Ce pauvre Amour !* et l'*Abreuvoir*, Iwan Gilkin, dont on a applaudi la *Villanelle de Dèche*, pleine de désinvolture lyrique, Hélène Swarth, Henri Nizet, Franz Mahutte, Maurice Sulberger, etc., et pour finir, il a présenté aux dames le Rodenbach de la *Mer Elégante* et de la *Symphonie en Blanc*, dont il a susurré des strophes douces comme un frolement de robe sur un profond tapis de velours.

Un petit incident a marqué la fin dè la conférence.

Un monsieur, trichinosé de littérature officielle, a fait une manifestation solitaire. Il a risqué un sifflet académique et poissard, qui a eu pour résultat de faire décerner une ovation au conférencier.

Nous ne saurions assez louer Max Waller, ni assez recommander son exemple à tous ceux qui ne sont ni muets, ni bègues, ni Marolliens. Il est une partie du public qui ne lit point, qui ne vient pas à nous et vers laquelle nous devons aller. Sur cette partie du public, les conférences et les lectures sont un précieux moyen d'action, et un levier dont les pesées successives finiront par soulever l'apathie de la foule.

P. S. — On annonce une nouvelle série de conférences, qui seront données par Emile Verhaeren, dans les Flandres, notamment à Buggenhout et à Saint Amand lez-Puers.

X.

MEMENTO

—

Un gaffe de L. H. — *Les Scabieuses* d'Henry Mériot. — Le *Journal des Gens de Lettres.* — Le *Roman d'une Américaine en Russie* de Fanny Lear. — *La Race sémitique* de Théodore Vibert. — *Monsieur Daphnis et Mademoiselle Chloé* de A. Bénigne. — *Les Rastaquouères* de Guérin-Ginisty. — Les *qui-que-donc.* — *Varia.* —

On lit dans l'*Office de Publicité* du Dimanche 1er Avril : « . . . . . .

« Tout le monde veut entendre Coquelin, Worms, Mlle Baretta, Mlle Reichemberg. Le programme est l'accessoire, si bien accessoire qu'on ne le publie généralement qu'à la dernière heure. Ces dames et ces messieurs sont charmants, adorables ; il suffit de mettre leur nom sur une affiche pour que la multitude se précipite au guichet. *M. Coquelin viendrait déclamer* Maître Corbeau *et Mlle Baretta dirait la fable des* Deux Pigeons *qu'elle n'y aurait pas dix personnes de moins dans la salle que s'il s'agissait d'un monologue d'Aicard, de Coppée ou de Rollinat.* »

Abstraction faite du style étonnant de ce passage, voilà qui n'est pas mal idiot. (Aussi est-ce signé L. H.). M. le chef de bureau ignore-t-il que la fable des *Deux Pigeons* fut le succès de Rachel et plus tard celui de Sarah dans *Adrienne Lecouvreur* ? Et quant à Coquelin, il aurait avec *Maître Corbeau* un succès bien plus grand, plus littéraire et plus mérité qu'avec *les Ecrevisses* ou quelque autre ineptie que L. H. dit *le Cuistre* doit si bien comprendre et apprécier. Quel ramollissement, mes frères, quel ramollissement !

***

Nous recevons à l'instant un charmant volume de poésies *Les Scabieuses* de M. Henry Mériot, un poète délicat connu déjà de nos lecteurs. Rêveur épris de choses douces et mièvres, M. Mériot joue avec le vers comme avec des fleurs et sa muse s'attendrit dans un rêve mélancolique plein de plaintive harmonie. Citons un des morceaux du livre :

DOULEUR SILENCIEUSE

Dans la boîte capitonnée
A clous d'or, au brillant contour,
Sommeille une rose fanée
Auprès d'une lettre d'amour.

Entre les feuillets d'un beau livre,
Œuvre de son Poète aimé,
J'ai mis, souvenir qui m'enivre,
Son chaste portrait parfumé.

Enfin, précieuse relique,
Je garde en un médaillon noir
Des cheveux que, mélancolique,
Elle me laissa prendre un soir.

Cheveux, fleur, image chérie,
Restes d'heureux rêves passés,
Parfois je m'agenouille et prie
Devant vos vestiges froissés.

En mon âme, cité dolente,
Calice de larmes empli.
J'évoque l'image tremblante
De l'Adorée au front pâli.

Et ces humbles débris, épaves,
Seuls hôtes de mon cœur désert,
Ont les parfums tendres, suaves,
De l'Eté blond, du Printemps vert.

Ils me parlent de la soirée
Où, dans un confiant aveu,
L'Enfant divine, enamourée,
Leva vers moi son bel œil bleu.

Belle comme un camée antique,
Rêveuse ainsi qu'Ophélia..
Je n'eus que cet aveu pudique
D'un cœur que le mien supplia.

Sa vie était la page blanche
Où je traçai mes premiers vers;
Fleur d'un jour comme la pervenche,
Elle dort sous les cyprès verts.

Nous ne regrettons qu'une chose : c'est que M. Henry Mériot ait mis son livre sous les préfacières auspices de M. Victor Billaud. Le contraire eût été plus logique, si M. Billaud pondait encore. Mais il ne pond plus, heureusement.

Le *Journal des Gens de Lettres* s'en donne, de l'éclectisme, que c'est une bénédiction. Tudieu! monsieur Valentin, quel déchaînement! En un numéro, nous attrapons tous notre petite affaire! Page 75: une chiquenaude à Lemonnier; page 76: une pichenette à Gilkin; page 77: une torgnolle à Verhaeren et page 78 un pied de nez à Giraud! Nom d'un petit bonhomme! Vous allez bien!

Ah! docteur! mettez vous en garde, la pointe du fleuret à la hauteur de l'œil, c'est cela, la jambe gauche d'aplomb, parfait! Un de ces jours, Tête-de mort qui vous a dans... l'orbite, va vous trousser quelque chose de fin — sans fiel, naturellement; nous gardons cela pour d'autres.

Oui, Tête-de-mort s'est mise à étudier *les Nationales*. Gare à la cuirasse; elle a ses défauts et Tête-de-mort ses trucs....

***

L'éditeur Boitte annonce la mise en vente d'un nouveau stock à bon marché (1 fr. 45) d'un ouvrage qui fit beaucoup de bruit naguère, et que la politique actuelle remettra en vogue. C'est *le Roman d'une Américaine en Russie* de Fanny Lear. A ce propos, nous lisions il y a quelques mois dans *le Voltaire* un articulet qui sera la triste conclusion de ce triste livre:

« Fanny Lear ayant brûlé Paris, se rendit à Londres. Les Anglais sont gens » positifs. Ce petit brin de femme, paquet de nerfs, les laissa froids. Un prince » lui vint bien en aide, — mais les princes ne brillent pas par la stabilité de » leurs sentiments. Toujours est-il que Fanny Lear roula insensiblement sur » la planche savonnée qui conduit à l'abrutissement et à l'ivrognerie.

» Promenez-vous dans Piccadilly le soir, vers neuf heures; vous trouverez » une femme vêtue d'une façon sordide et qui vous dira:

— » Will you drink a glass of gin ?

» C'est Fanny Lear.

» Pour quelques verres de gin, de porter ou de whisky, elle vous racontera » son histoire; si l'ivresse est complète, elle y ajoutera au milieu d'un éclat » de rire:

— » C'est moi, Fanny Lear, pour qui un grand-duc a pris les diamants » d'une impératrice, et que le czar Alexandre II saluait sur la perspective » Newski, en disant à son aide-de-camp:

— » Savez-vous que mon neveu a bon goût.... Très bien, elle est très bien, » la petite Française!....»

***

Pour paraître très prochainement, un volume de nouvelles d'Auguste Paër intitulé *Contes à Zola*. En voici le sommaire: I *Gueule de singe*: La boîte à violon; le suicide de maître Pinchard; Babolein le noyé; Rigobert l'Assassin; Idylle de pauvres; monologue d'amour; François. II *Les Damnées*.

***

La Race Sémitique, par Théodore Vibert, (1) Paris, Auguste Ghio, éditeur, 1, 3, 5, 7 et 11, galerie d'Orléans, Palais-Royal.

Le célèbre orientaliste publie le second volume de ses magistrales études sur les races primitives.

Il restitue aux enfants de Sem la place qui leur appartient légitimement dans l'histoire et porte une lumière toute nouvelle sur la fameuse question Indo-Européenne sur laquelle le monde savant se bat depuis cinquante ans.

C'est un grand service rendu par M. Théodore Vibert, à la démocratie.

***

Monsieur Daphnis et Mademoiselle Chloé, le nouveau volume d'Ange Bénigne, paraît chez Paul Ollendorff.

Rien de vif, d'alerte, de parisien, comme les scènes piquantes et gaies qui se déroulent sous ce titre engageant.

Monsieur Danphnis et Mademoiselle Chloé, fournira bien certainement une carrière aussi brillante que les *Vieilles Maîtresses*, du même auteur.

***

Un nouveau roman de MM. Guérin-Ginisty, les auteurs de *La Fange*, un des grands succès littéraires de l'an dernier, vient de paraître chez les éditeurs Ed. Rouveyre et G. Blond.

Dans *Les Rastaquouères*, ils ont peint, avec une singulière intensité de vie. ce monde interlope qui, au milieu de la colonie étrangère, fait tant de bruit à Paris, et dans lequel se passent tant de scandales.

On reconnaîtra facilement, au milieu de ces hardies peintures de mœurs, les héros d'une aventure récente.

Une préface de Bachaumont explique, avec toute l'originalité de ce maître de la chronique, la portée réelle de cette œuvre d'un parisianisme raffiné.

***

Le *Voltaire*, dans un article sur les *Dessins du Louvre* a fait remarquer que son auteur, M. H. de Chennevières (probablement un pseudonyme), a exécuté un vrai tour de force littéraire en écrivant quarante-trois livraisons in-folio de cette publication sans employer une seule fois les pronoms *qui* ou *que*, et ce

dans un excellent style. M. de Chennevières a adressé au journal, à ce sujet, la lettre suivante :

Monsieur,

Vous avez bien voulu découvrir, dans les pages des *Dessins du Louvre*, une nouveauté de style. L'attention bienveillante de votre lecture me flatte infiniment.

Permettez-moi de vous exposer les motifs de ma lutte littéraire. J'ai juré haine aux *qui* et aux *que*, ces lourds conjectifs de la syntaxe. Cette guerre à outrance contre de paisibles pronoms trouble l'économie de la langue et le mécanisme ordinaire des phrases ; mais elle éclaircit la pensée, elle allège la période, elle suspend les longueurs.

Depuis quatre siècles, l'horrible *qui* tyrannise les lettres françaises, il infeste les meilleurs écrivains. Rabelais le cultivait dans les bosquets de l'abbaye de Thélème ; Pascal et La Bruyère montrèrent pour lui la plus coupable des indulgences. Bossuet le mettait sur ses autels. Ne s'avisait-il pas de dire un jour « celui *qui* règne dans les cieux, *de qui* relèvent tous les empires, *à qui* seul appartient, etc. »? Cette déclinaison éhontée du *qui* faisait les délices des contemporains. MM. de Port-Royal renchérirent sur Bossuet et les beaux esprits de la cour et de la ville, semèrent de *qui* leurs productions.

A l'avènement de Voltaire, le *qui* règnait despotiquement ; Voltaire le laissa vivre. Il lui abandonna ses vers tragiques, mais il l'éconduit de sa prose, de sa belle prose si pleine et si vive. Il ne l'expulsa point toutefois avec assez de rudesse, et l'ambitieux pronom réapparut au seuil de certaines phrases. Chateaubriand le caressait de sa plume douillette et le berçait avec une mélancolie mignarde. Lamartine lui donna des ailes d'or et le lança dans l'azur de ses rêves. Notre *qui*, rendu insolent par l'hommage de ces grands noms, allait terroriser davantage encore la république des lettres. Victor Hugo; ému de cette audace, voulut faire bonne justice de cet outrecuidant ; il l'appela en champ clos, le rudoya, l'estocada, mais l'autre tînt ferme.

J'ai essayé, monsieur, d'approcher ce monstre, d'étudier sa tactique, ses moyens de défense. Enfin, je l'ai surpris et je l'écorche vif : il méritait ce châtiment. La patience fut ma seule arme, la patience, à défaut de génie, une longue patience.

Avec les *qui*, la phrase s'embourbe, les pensées hautes ou gracieuses revêtent une enveloppe bourgeoise, les virilités de la concision perdent de leur étreinte. Le *qu'il mourrût* du vieux Corneille ne me persuade pas. Emancipée des *qui*, la phrase s'en va légère, leste, sautillante, agaçante, provoçante, amusante. Elle a le maintien jeune et aisé. C'est une fillette agile et court-vêtue, gagnant d'un saut le but de sa course.

Le parti pris apparent de mon style, cette rage de l'anti *qui*, pourrait sembler d'abord une gageure peu digne d'un écrivain d'art, mais cette petite conquête grammaticale me paraît capable d'intéresser les curieux de littérature.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments tout dévoués.

HENRY DE CHENNEVIÈRES.

***

Signalons un nouveau volume de la Bibliothèque Gilon : *Les Papes et la Belgique* par F. G. Haghe, et de la Bibliothèque belge illustrée : *Trains de plaisir* par Victor Lefèvre.

***

TALLEYRAND PRÊTRE ET ÉVÊQUE, par Auguste Marcade, vient de paraître chez Ed. Rouveyre et G. Blond, les éditeurs en renom de la rue de Richelieu. Ce joli volume, une petite merveille de luxe et de goût typographiques, aurait pu avoir pour sous-titre : *Le Jeunesse de Talleyrand*.

L'auteur a voulu combler une lacune, vraiment incompréhensible, dans les biographies de cet homme qui a conservé le privilège rare de tenir toujours la curiosité publique éveillée, sans la lasser jamais. Il y a deux ans, à peine, l'Académie Française couronnait une édition de sa correspondance avec Louis XVIII. Jusqu'à l'âge de 37 ans, Tailleyrand appartint à l'Eglise. Ses biographes sont à peu près muets sur cette longue période, pourtant bien curieuse de son existence. C'est sa vie écclésiastique que retrace Auguste Marcade. Les informations et les documents inédits dont il a rempli son livre, en font une des lectures les plus attachantes. Les anecdoctes y abondent, et l'on est quelque peu étonné de voir cette étude historique commencée en 1754, se continuer jusqu'à nos jours, par les révélations piquantes de l'auteur sur la descendance de la main gauche, de l'ancien évêque d'Autun. — On peut prédire à ce livre un des grands succès de curiosité de cette année.

***

La Librairie de l'*Office de Publicité* (A.-N. LEBÈGUE ET Ce) à Bruxelles, publie régulièrement depuis cinq ans, le 1er et le 15 de chaque mois, sous le titre de **Bulletin semi-mensuel**, un recueil de la plus grande utilité.

Le **Bulletin** renseigne d'une manière très détaillée, avec l'indication du prix et classées par ordre de matières, toutes les publications nouvelles qui ont vu le jour en France et en Belgique pendant la dernière quinzaine.

Le savant, l'homme de lettres, l'artiste, le professeur, le bibliophile, l'industriel, l'homme du monde, tous ceux enfin qui lisent ou s'occupent du livre, parcourront avec intérêt ce petit journal. Celui-ci est adressé **gratuitement** pendent un an à toute personne qui en fait la demande.

NEMO.

Brux. — Imp. AD. MERTENS, rue d'Or, 12.

LE BANQUET LEMONNIER

27 MAI 1883

Jamais, au grand jamais, la *Jeune Belgique* ne pouvait espérer un plus éclatant, un plus radieux succès. Ce banquet, où nous avons couronné notre Maître, est la première fête vraiment littéraire qui ait eu lieu en Belgique. Toutes les forces vives de l'intelligence, tout ce qui touche au hautain idéal, tout ce qui cherche l'étoile, la brillante étoile que seul l'artiste voit, s'était réuni dans une confraternité superbe d'admiration et de sympathie. Jusqu'à la dernière heure, les adhésions avaient assailli nos bureaux, nombreuses, pressées, enthousiastes ; écrivains, artistes peintres, journalistes, tous noms connus, avaient voulu figurer à ce banquet de guerre qui, dans l'histoire de notre littérature, marquera comme le jour de notre renaissance et de notre triomphe.

Donnons d'abord la liste des personnes qui ont adhéré à la fête :

A. de B (Madame).
Abry (Léon) artiste-peintre.
Anonymes.
Arnould (Victor), membre de la Chambre des Représentants, — de l'*Art Moderne*.
Artan, artiste-peintre.
Auriol (Marc), étudiant.
Baron (T.), artiste peintre.
Barnaba, artiste peintre.
Bauss, (C.), avocat.
Bauwens (Georges), directeur du *Correspondant Belge*.
Beck (Oscar), employé communal à Liége.
Binjé (J.), artiste-peintre.
Blanc-Garin, artiste-peintre.
Blockx (Jan), compositeur.
Bolsius (Edouard) senior.
Bosiers (Ernest), avocat.
Brancart (A.), éditeur.
Brouez (Fernand), étudiant en Médecine.
Cardon (J. Louis).
Cardon (Ch.)
Carpentier, directeur de la *Circulation*.
Carter (Frédéric).
Cattier (Armand), statuaire.
Cauderlier (Emile), homme de Lettres.
Chansay (Edmond), — de *la Jeune Belgique*.
Charlet (Frantz), artiste-peintre, — de l'*Essor*.
Claes (Louis).
Claus (Emile), artiste-peintre.
Collart (Marie), artiste-peintre.
Coopman (Ph.)
Conem (E).
Destrée (Jules) — *de la Jeune Belgique*.

Dandoy-de Coster (Armand), artiste-peintre.
Dansaert (A.), membre de la Chambre des Représentants.
Debroux (Jules), avocat.
De Casembroot (Louis) — de *la Jeune Belgique*.
De la Hoese, artiste peintre.
Delgouffre (F.), artiste-peintre.
Delsaux (G.), artiste-peintre.
Delvin (J.), artiste-peintre.
D.....
Demblon (Célestin), instituteur.
Demolder (Eug.)
Denis (Hector), professeur à l'Université de Bruxelles.
Desagher (M.)
Descamps (Fréd.), du *Journal des Gens de Lettres belges*.
Des Essarts (Jules), du *Journal de Charleroi*.
Devaux (Corneille),
De Vigne (Paul), sculpteur.
Diericx de Ten Hamme (Joe), homme de Lettres.
Dubois, artiste-musicien.
Dumont (H.), homme de Lettres — de *la Revue Moderne*.
Dupont (Auguste), professeur au Conservatoire.
Dupont (J.), homme de Lettres directeur de *la Fédération Artistique*.
Eekhoud (Georges), homme de Lettres — de *la Jeune Belgique*.
Eschbach.
Evrard (Henri) — artiste-peintre de l'*Essor*.
Everard (J.), docteur en médecine.
Fagnes (Léon des), homme de Lettres.
Finck (Joseph), libraire.
Flor O'Squarr, — du *Figaro*.
Frantz Foulon.
Franeau (Paul).
Francart — du *Journal de Charleroi*.
Franck (Emile), publiciste.
Franck (Robert), homme de Lettres — de *Mons Journal*.
Fuchs (Félix), avocat.
Gilkin (Iwan), avocat, homme de Lettres — de *la Jeune Belgique*.
Gilon (Ernest), éditeur.
Giraud (Albert), homme de Lettres — de *la Jeune Belgique*.
Gislain (Alexandre).
Gittens. (Frantz)
Gœmaere, directeur du *Précurseur*.
Gœthals (Ch.), président du Cercle des aquarellistes et des aquafortistes.
Gravez (Henry), secrétaire de la Rédaction du *Journal des Gens de Lettres Belges*.
Greyson (Emile), directeur-général de l'Enseignement Moyen.
Grün (Karl), président du *Caveau Verviétois*.
Guérin (Eugène).
Gueymard (Fernand), avocat, homme de Lettres.
Guillery (Raoul), avocat.
Gurickx (Camille), professeur au Conservatoire de musique de Mons.
Hagemans (Maurice), artiste-peintre.
Hallaux (Victor), directeur de *la Chronique*.
d'Hane Steenhuys, (A.)
Hannon (Théodore), artiste-peintre, homme de Lettres — de *la Jeune Belgique*.
Hebbelynck (Th.), avocat.
Hecq (Victor).
Heins, (A.), artiste-peintre, de l'*Essor*.

H.- Van H. (Madame)
Henrotin (Le Capitaine-Commandant), aide-de-camp du Lieutenant général Beving.
Herbo (Léon), artiste-peintre — de l'*Essor*.
Herman (Alfred), homme de Lettres.
Heymans, (A. J.), artiste-peintre.
Houben (Henri), artiste-peintre.
Houzeau de Lehaye (Ch.), ingénieur.
Hubert (Alf.), artiste-peintre.
Huwart, (F.)
Impens (J.), artiste-peintre.
Jaboneau (D.), artiste-peintre.
Jacob, artiste-musicien, de *l'Essor*
James (Arthur), avocat, homme de Lettres — de *la Jeune Belgique*.
Janson (Paul) membre de la Chambre des Représentants.
Jonniaux (Alfred).
Kaïser (Georges), ingénieur, — du *Correspondant Belge*.
Kéfer (Gustave), artiste-musicien. — de l'*Essor*.
Ketels (Maurice).
Keym (Edouard).
Khnopff (Fernand), artiste-peintre — de l'*Essor*.
Knopff (Georges) , homme de Lettres — de *la Revue Moderne*.
Kirsch (Guillaume).
Labarre (Louis), homme de Lettres.
Landoy (Eugène), du *Précurseur*.
Laroche (Hippolyte), homme de Lettres.
Lebègue (Jules), — de l'*Office de Publicité*.
Le Bourguignon (A.)
Leclercq (Ad.), de l'*Etoile Belge*.
Lejeune (Jules), avocat.
Lekeu (Jean), du *Caveau Verviétois*
Lemaire (Gustave), — de l'*Etoile Belge*.
Lemonnier (Alfred), ingénieur.
Lemonnier (Maurice), ingénieur.
Lemonnier (Victor).
Lequime (Léon) , homme de Lettres.
Lequime (Jules), fils, docteur en Médecine.
Le Roy (Grégoire).
Lerminiaux, artiste-musicien — de l'*Essor*.
Levis (Edouard), homme de Lettres. — de *la Jeune Belgique*.
Licot (Charles), architecte.
Mabille (M.), — de *la Chronique*.
Maeterlinck (M.)
Maeterlinck (M), artiste-peintre.
Mahutte (Frantz), homme de Lettres. — de l'*Indépendance belge* et de *Gil Blas*.
Maillet (Alb.), avocat.
Marcette (Alex.), artiste-peintre — de l'*Essor*.
Martiny (Emile), avocat,
Masset (Georges).
Maus (Octave), avocat, homme de Lettres. — de l'*Art Moderne* et du *Journal des Tribunaux*.
Mellery (Xavier), artiste-peintre.
Mestdagh (Auguste), homme de Lettres — du *Correspondant belge*.
Meunier (Constantin), artiste-peintre.
Meunier (J. B.), artiste-peintre.
Meunier (Georgette), artiste-peintre.
Michielsens (Adrien), avocat.
Montigny (Jules).
Moguez (Etienne), — de *L'Écho du Parlement*.
Motte (Emile), artiste-peintre.
Mulders (P. J.), industriel.
Nève (Joseph), avocat — de la *Revue Moderne*.

Nizet (Henri), rédacteur en chef de la *Revue Artistique*.
Olin (Pierre).
Paër (Auguste), directeur de *la Revue pour Tous*.
Périer (Odilon).
Picard (Edmond), avocat à la cour de Cassation, directeur du *Journal des Tribunaux*, —de l'*Art Moderne*.
Picard (Georges).
Pirlot (Eugène).
Poot (Auguste), cultivateur.
Regoyos (Dario de), artiste-peintre, — de *l'Essor*.
Rodenbach (Constant).
Rodenbach (Georges), avocat, homme de Lettres, — de *la Jeune Belgique*.
Robert (Eugène), membre de la Chambre des Représentants — de *l'Art Moderne*.
Robert (Louis).
Ronval (Ed.) — de *la Jeune Belgique*.
Rotiers (Fréd.), — de la *Chronique*.
Schoenfeld (Georges), avocat.
Schipperges (H.), — du *Do-Mi-Sol*.
Scribe, artiste-peintre.
Seaut (Edmond), artiste-musicien
Seeldrayers (E.), artiste-peintre
Sergennois (J.), homme de Lettres.
Silvercruys (Frantz), avocat.
Syoen.
Speeckaert (Léopold), artiste-peintre.
Stanislaus (Guillaume), homme de Lettres, — du *Caveau Verviétois*.
Stevens (Alfred), artiste-peintre, à Paris.
Stevens (Arthur).
Stevens (Joseph), artiste-peintre.
Stobbaerts (Jan), artiste-peintre.
Sulzberger (Maurice), homme de Lettres — de *la Jeune Belgique*.
Sulzberger (Max), homme de Lettres, — de *l'Etoile Belge*.
Taelemans (François), artiste-peintre.
Teirlinck-Styns (J.).
Valentin (Emile), rédacteur en chef du *Journal des Gens de Lettres belges*.
Van Arenbergh (Emile), avocat, — de *la Jeune Belgique*.
Van Beneden (Ch.).
Vandenbossche (Ad.).
Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Musique de Mons.
Vanderkindere (Léon), membre de la Chambre des Représentant.
Vanderkindere (Marcel), étudiant — de l'*Essai Littéraire*.
Van der Stappen (Charles), statuaire.
Van der Straeten (G.), statuaire.
Van Elewyck (E.), homme de Lettres, — de *la Chronique*.
Van Engelen (Louis), artiste-peintre.
Van Gelder, (Eugène), artiste-peintre, — de *l'Essor*.
Van H. (Madame).
Van Langenhove (M.).
Van Lerberghe Ch.).
Van Ryswyck (Jan), avocat.
Van Rysselberghe (Théo.), artiste-peintre, — de *l'Essor*.
Van Styvoort (D.), professeur au Conservatoire.
Vastersavendts (Auguste), professeur au Conservatoire de Musique de Mons.
Verdyen (E.), artiste-peintre.
Verhaeren (Alfred), artiste-peintre.
Verhaeren (Emile), avocat, homme de Lettres, — de *la Jeune Belgique*.

Verhas (Jan), artiste peintre.
Verheyden (J.), artiste-peintre.
Verstraete (Th.), artiste-peintre.
Verwée (Alfred), artiste-peintre.
Wagener (Félix), homme de Lettres.
Waller (Max), directeur de *la Jeune Belgique* et de *la Revue Moderne*.
Walton, (Fern.).
Weber (Armand), secrétaire du *Caveau Verviétois*.
Wilmotte (Maurice), homme de Lettres,—du *Journal de Liége*.

***

A 5 heures, les salons du Grand-Hôtel étant pleins de monde, Camille Lemonnier recevait comme premier hommage les superbes bouquets de sa sœur et de ses adorables petites fillettes qui lui disaient avec une grâce charmante leurs compliments naïfs et émus. C'est sous cette intime impression de père que Lemonnier fit son entrée dans la grande salle du banquet. Une salve d'applaudissements l'accueillit, vibrante, spontanée, folle, tandis que l'orchestre entonnait l'air populaire, si bien en situation à cette heure de confraternité : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » Les tables étaient chargées de fleurs; en face du maître une haute chaise vide à laquelle était attaché un superbe bouquet de roses blanches, évoquait l'autre maitre que la Belgique littéraire vient de perdre : Octave Pirmez.

Des chevalets couraient tout le long de la salle, supportant une collection de superbes Courbet : *Les Lutteurs*, *Le Mendiant*, etc ; et, au milieu, à côté d'un merveilleux dessin de Xavier Mellery, rappelant les œuvres du Mâle, le buste très ressemblant de Lemonnier modelé par le sculpteur Armand Cattier.

A la droite de Camille Lemonnier se trouvaient Edmond Picard, Eugène Robert, Max Waller, Emile Verhaeren ; à sa gauche, Georges Rodenbach, Georges Eekhoud, Victor Arnould, Léon Vanderkindere.

L'heure des toasts étant arrivée, Georges Rodenbach se leva, et, d'une voix sonore, vibrante d'émotion et de colère, dit le but de cette grande et majestueuse réunion.

« Au nom de la *Jeune Belgique*, dit-il lentement, j'ai cette mission émotionnante de vous dire pourquoi nous vous avons prié, cher Maître, de vous asseoir parmi nous.

« Ce banquet n'est pas seulement une fête — c'est aussi un combat ! c'est en quelque sorte la Veillée d'armes d'une troupe de conscrits décidés à tout et qui viennent, à cette heure solennelle, vous reconnaître et vous saluer comme leur Maréchal de lettres.

« Quant à l'injure officielle qu'on vient de vous faire, et par conséquent à nous tous qui travaillons pour créer une littérature nationale, qu'importe !

Si un Etat ne couronne pas ses vrais grands hommes, ce n'est pas ceux-ci qu'il faut plaindre, mais les gouvernements bourgeois qui n'ont pas su les comprendre !

« D'ailleurs c'était prévu, certain, inévitable !

« Qu'avait à faire votre art hautain et loyal avec ces jurés de notre Académie des Lettres qui n'accueille que des marchands de latin et des marchands de français avarié — jamais un seul de nos vrais écrivains — si bien qu'on devrait l'appeler, pour être exact, l'*Hôtel des Invalides*.

Là-bas, je le sais, on nous représente volontiers comme une jeunesse insolente et irrespectueuse, mais cette chaise vide, Messieurs, ce bouquet dont les fleurs sont en dueil, ce couvert dressé par nous à cette place inoccupée — tout celà n'est-il pas un témoignage suprême à ce grand méconnu qui vient de mourir et sur la tombe duquel nous serons les seuls à faire fleurir un peu de gloire !

« Oui ! nous savons honorer nos anciens, les vrais, les purs, les forts, et c'est précisément pour cela que l'idée de cette fête nous est venue, afin de vous dire — cher Maître — tout ce que nous avons pour vous dans le cœur d'admiration, de dévouement, de tendresse — et aussi de reconnaissance !

« Vos livres, vos beaux livres, ils sont sur le rayon favori de nos bibliothèques ; ils l'occupent déjà presque tout entier il y a là vos *Contes flamands et wallons*, vos *Charniers*, votre *Coin de Village*, votre *Mort* d'une profondeur nette d'eau-forte, puis *Thérèse Monique*, cette œuvre triste et poétique qui en a fait pleurer bien d'entre nous — et enfin le *Mâle*, ce feu d'artifice de couleurs qui a soudain illuminé notre horizon littéraire si noir et si désolé.

« Avec ce livre-là, vous avez forcé la victoire ! mais auparavant, vous avez bien dû souffrir, quand vous commenciez seul la bataille de l'art libre et moderne, dans ce pays si traître à ses grands écrivains, si indifférent, si coupable — devrait-on dire — vis-à-vis des hommes et des choses de la littérature.

« Et récemment encore, tandis qu'avec tous les maîtres de la France qui vous apprécient, — vous chassiez en domaine seigneurial, sur les sommets de la pensée et du rêve, visant les mots rares comme des gibiers de prix, — en Belgique, la plupart ont cru spirituel et patriotique de faire les gardes-champêtres, et — pour quelques vocables nouveaux, de vous dresser procès-verbal !

« Oui, Maître, vous avez dû souffrir ! mais les choses vont changer !

Vous sentez bien qu'un orage de colère a traversé nos têtes ! Vous voyez bien qu'une jeunesse révolutionnaire vous entoure, celle que vous avez formée par votre accueillante amitié, celle qui s'est éprise comme vous d'art pur, d'idéal fier, de langage raffiné et qui, dans les champs de la pensée, s'en est allée avec vous, secouant les arbres pour en faire tomber les poncifs, les banalités, toutes ces choses fanées, artificielles, mortes — et y substituer un vert épanouissement de feuilles nouvelles !

« Une jeunesse littéraire qui veut conquérir une place pour les siens, et faire accepter désormais comme de grands hommes dont un pays à le devoir d'être énorgueilli, ceux qui passent leur vie— comme vous — à écrire dans la paix des villages !

« Une jeunesse enfin qui vous a compris, qui vous a aimé, qui vous a défendu, qui s'est rué après vous, quand vous avez fait vous-même comme le *Mâle* de votre livre, indiscipliné et fougueux autant que lui, arcboutant vos œuvres, tendant vos phrases comme des muscles solides, saisissant votre art à pleine empoignade de vos bras, pour vous faire avec lui — à travers la cohue hostile — une triomphante et superbe trouée !

« Et maintenant, Messieurs, debout, tous à la fois, debout ! Le cœur vibrant, les verres en main, debout ! Venez vers lui, battez-lui des mains, apportez-lui des fleurs !

« Glorifiez-le dans une grande acclamation qui retentisse ailleurs comme une menace — et qui sonne ici comme une fanfare de fête.

« A notre cher — à notre grand Camille Lemonnier !

***

Ce discours dont le texte ci-dessus n'est qu'approximatif, et dans lequel Rodenbach rendait hommage, d'abord à la Presse, au vaillant ensuite qui n'a pas craint de porter à la Chambre la cause méconnue de nos Lettres, ce discours fut vingt fois interrompu par les effrénés applaudissements de deux cents mains, de deux cents voix, de deux cents cœurs.

Lorsque le silence se rétablit, Edmond Picard se leva, et ici que dirai-je ? Une émotion immense étreignit la salle tout entière. Au nom de la génération de Camille Lemonnier, au nom du Maître que vient de prendre la tombe, Picard s'éleva avec des gestes superbes, jusqu'aux sommets les plus hautains de l'éloquence. Les mots n'ont point été conservés, exacts de ce discours, mais l'écho en reste en nous grondant comme un tonnerre.

Au reste, le voici :

***

MON CHER AMI ET MON MAÎTRE,

Ceux qui sont entrés dans la vie littéraire longtemps après vous, qui sont presque vos enfants, qui sont tout au moins vos frères cadets, viennent de vous exprimer, par la bouche de Georges Rodenbach, les sentiments de sympathie et de profonde reconnaissance qu'ils ressentent pour vous qui leur avez ouvert et facilité la voie dans laquelle ils sont si brillamment engagés. Permettez à ceux qui sont vos contemporains de vous dire, à leur tour, tout ce qu'ils pensent de votre vie laborieuse, des efforts que vous avez faits pour la cause commune, et de l'admiration qu'ils ont pour les résultats que vous avez conquis.

Ce sont eux qui peuvent, pour les avoir supportées comme vous, raconter les luttes et les souffrances de la vie artistique telle qu'elle était il y a vingt années, quand vous avez commencé et qu'elle était si loin de l'épanouissement qui lui donne aujourd'hui tant d'éclat. Ce sont eux qui savent qu'alors il n'existait point de littérature, tout au moins de littérature nationale. Ceux qui écrivaient le faisaient à l'écart, la plupart pour eux seuls, les plus heureux pour quelques amis, mais leurs travaux n'avaient aucun retentissement au dehors, car c'était au milieu, non seulement de l'indifférence, mais on peut ajouter de la malveillance du public qu'ils poursuivaient leur œuvre. C'était un temps où lorsqu'un avocat écrivait il perdait ses clients, lorsqu'un médecin était poète il perdait ses malades ; si un officier était écrivain il nuisait à son avancement, si un ingénieur avait l'audace de tenir une plume il était assuré de se voir refuser tout emploi par la haute industrie.

C'était d'instinct qu'on s'occupait d'écrire, par une impulsion naturelle, irrésistible, mais qui, chez la plupart, était rapidement étouffée. Il n'y avait point chez nous de maîtres ou de guides. Il fallait tout tirer de soi-même, et sur l'ensemble de ces conditions décourageantes venait encore brocher cette hostilité officielle qui, aujourd'hui, n'est pas encore éteinte pour tout ce qui est indépendant, et, parmi les obstacles d'autrefois, est le seul qui persiste encore dans sa muette arrogance.

Pendant ce combat de quatre lustres, quelques-uns ont triomphé comme vous, ce sont les plus rares; d'autres se sont usés à la peine où ont passé à l'ennemi, trouvant ainsi le labeur plus facile et plus fructueux, d'autres enfin sont morts, s'égrenant sur la route et frappés en pleine bataille.

Parmi ces derniers, il faut signaler surtout Charles De Coster et Octave Pirmez.

Charles De Coster a disparu depuis longtemps au milieu de l'oubli, au moment où il venait d'achever un chef-d'œuvre qu'il croyait, dans sa naïveté, devoir lui donner la gloire. Personne ne l'a compris et, abattu par cette déception cruelle, il est mort (en vérité, ceux qui l'ont connu

dans les derniers temps le savent) de s'être trouvé incompris au milieu de ses compatriotes dont il avait cru les instincts et les cœurs d'accord avec les siens. C'est à peine si aujourd'hui, par une justice tardive, le poème « d'Ulenspiegel » reprend la place glorieuse qu'il méritait dès la première heure.

Octave Pirmez s'est évanoui ces jours derniers. Pour lui, la gloire commençait à poindre, pas encore, il est vrai, dans le public, mais tout au moins dans la cohorte des artistes chaque jour plus nombreuse et plus accessible aux belles choses qui sont accomplies par l'un des nôtres. Comme vous, il était adopté pour modèle par cette jeunesse, et c'est pourquoi, renouvelant une coutume touchante du moyen-âge, elle a, dans la fête fraternelle qui nous réunit, mis le couvert de ce héros qu'elle a sacré comme un exemple et comme un maître.

Il est là parmi nous, remplissant en réalité sa place vide, participant à ce banquet dans la communion de nos sentiments et de nos pensées, conversant avec nous, répandant, sur tous ceux qui sont ici, les élans de sa grande âme, peuplant nos cerveaux des souvenirs qu'il a laissés derrière lui. On peut en dire ce que Victor Hugo applique à tous les morts qui vivent par leurs œuvres : « Il n'est point disparu, il est simplement invisible. »

On a essayé de revendiquer ailleurs cette personnalité qui nous appartient. Depuis qu'il n'est plus à craindre comme vivant, on s'est senti pour lui des sympathies étranges et l'on a prétendu en faire un écrivain digne, disait-on, d'entrer dans le panthéon académique. C'est une pratique des gens officiels de réclamer morts ceux qu'ils ont dédaignés vivants. Mais nous ne permettrons pas qu'on nous enlève celui qui est à nous. C'est nous qui lisions ses livres. C'est nous qui le comprenions. C'est nous qui l'avions signalé comme un artiste admirable. C'est nous qui avions commencé à faire tomber le mépris sur ceux qui le méconnaissaient. C'est donc, en réalité, un de nos chefs, et nous saurons combattre pour empêcher qu'on ne nous ravisse à la fois et son âme et sa gloire.

On a tenté, du reste, pour justifier cette attitude nouvelle, de l'opposer à vous comme le représentant d'un art absolument différent. On a signalé sa vie obscure, dans cette vallée chérie qu'il aimait d'un amour simple et élevé, ne permettant même pas, tant il la respectait, qu'on y coupât ou qu'on y ébranchât les arbres, et on l'a opposée à votre existence militante, s'agitant partout où l'on combat, partout où l'on frappe, partout où l'art est en péril. On a mis en relief sa pensée mystique, rêveuse, sentimentale, fixant toujours les choses supra-sensibles, et on l'a opposée à votre pensée toute saturée de réalité, demandant surtout au monde extérieur ses inspirations et ses énergies. On a enfin parlé de son style limpide et doux, d'une correction presque surhumaine, et on l'a opposé à votre force et à votre âpreté.

Mais malgré ces subtilités, vous êtes, en réalité, les deux faces du même art. L'un en représente le caractère serein, l'autre, l'allure sévère. Aussi les dédains communs du pouvoir pour tous deux, l'oubli où l'on

vous a laissés tous les deux, la volonté persistante de ne pas vous comprendre tous les deux, sont-ils déjà une première preuve que vous étiez des champions de la même cause. Vous n'eussiez pas été des jumeaux par l'unité de vos vues artistiques, qu'on pourrait établir ce lien entre vous par le sort identique qui vous a été fait.

Avec vos aptitudes spéciales, charmantes ou robustes, vous étiez les artisans de la même cause, celle de la vérité contemplée avec profondeur et exprimée avec émotion. Pirmez observait son âme l'œil tourné vers le dedans; vous, vous observez la réalité l'œil tourné vers le dehors. Comme vous, il avait le mépris des puissances et de toute courtisanerie; pas plus que vous on ne l'a vu dans les antichambres, recherchant des appuis et sollicitant des protections. Tous deux vous aviez la pudeur, presque la honte, de toute faveur recherchée.

L'un et l'autre, si vous aviez le culte ardent de la forme, vous aviez compris qu'il n'y a point d'art véritable sans le fond ; la virtuosité ne suffit pas, il faut aller au-delà, puisque dans tous les arts, littérature, peinture, sculpture, musique, l'homme n'est ému véritablement, quand il écoute, qu'il lit ou qu'il regarde, qu'à la condition de se trouver devant une œuvre qui exprime une émotion personnelle. Le vêtement, certes, est beau, mais que ce soit avant tout l'âme et son enveloppe qu'on nous exprime; ce sont des corps que nous voulons toucher et sentir vivre.

L'un et l'autre, enfin, vous avez toujours rêvé l'indépendance littéraire, et vous en avez donné d'éclatants exemples. Vous saviez que l'art asservi n'est jamais un art élevé, et que d'où vienne l'asservissement, même des régions les plus hautes, il a toujours une influence délétère, parce qu'il diminue la fierté de l'artiste et, par cela même, amoindrit son inspiration. Etre libre, voilà quelle a été votre devise et votre cri de guerre, et c'est celui qui est aujourd'hui repris par toute cette jeunesse qui vous entoure et qui a voulu vous fêter.

Oui, jeunes gens, vous avez bien fait de choisir ces deux artistes comme vos maîtres et comme vos modèles. En eux s'incarnent toutes les grandes inspirations qui doivent vous diriger et vous soutenir. Il y a plus en eux que leur responsabilité considérée isolément, il y a le grand évangile de l'Art, dont ils sont de brûlantes expressions.

Aussi faut-il ce soir que vous honoriez le vivant et que vous pleuriez le mort, le vivant de qui nous pouvons ici serrer les mains cordiales, le mort, dont la mémoire plane au dessus de nous.

Leur vie restera pour vous un grand enseignement. Elle peut être imitée dans tout ce qu'ils ont fait depuis l'âge ou ils ont commencé à écrire. Elle vous montre que le grand art dédaigne les protections gouvernementales et qu'il n'a pas besoin d'elles pour réussir, que seul il dépasse les bornes au-delà desquelles ne vont jamais ceux que l'appui officiel soutient. Aussi, puisque l'occasion déjà presqu'oubliée de cette fête, a été l'étrange et injuste refus d'accorder au plus grand de nos écrivains une récompense qui lui revenait de droit, pouvons-nous, au-

jourd'hui qu'un tel acte a augmenté notre mépris pour toutes ces distinctions arbitraires, renvoyer à ceux qui en disposent tout ce qui pourait en revenir aux nôtres. Qu'ils gardent pour eux leurs prix, leurs médailles, leurs décorations, leurs faveurs. Dédaignons-les. Dans la cohue des médiocrités qui s'abritent autour d'eux, ils trouveront toujours assez de personnalités dignes de les recevoir; qu'il soit désormais acquis, dans notre art libre et dans notre littérature indépendante, que nous savons réussir sans rien obtenir, et que nos œuvres seront d'autant plus belles et plus fortes qu'elles grandiront dans une liberté plus haute et plus fière.

La vie de Pirmez et de Lemonnier nous enseigne encore qu'on réussit toujours quand on a foi dans l'art, quand on ne s'arrête pas devant les incertitudes et les défiances que les timides ou les habiles font constamment surgir devant une jeune vocation, qu'il faut compter pour rien les périls, qu'ils faut toujours se persuader qu'ils n'ont point l'importance que les apparences leur donnent. Mais il faut à cette foi joindre l'audace, pousser toujours en avant, ne rien craindre, et avoir la conviction que lorsque on lutte pour l'art, il n'est rien d'impossible.

Ils vous ont appris enfin que vous devez vous efforcer de joindre aux qualités que vous avez déjà conquises et qui ont attiré sur vous, avec tant de rapidité, l'attention et les sympathies du public, les qualités que donnent la science, la sensibilité, l'observation approfondie de ce qui se passe autour de vous, la logique dans l'exposé de tout ce que vous écrivez, la préoccupation constante de respecter la réalité en la voyant à travers votre cœur. Dans les œuvres de Lemonnier, comme dans celles de Pirmez, il règne une chaude émotion qui jamais ne s'éteint et qui en fait le charme puissant. C'est cela qu'il faut vous efforcer d'acquérir, cette tendresse constante, cette héroïsme, cette flamme qui sont le secret des productions séduisantes, de celles qui attirent, qui retiennent, qu'on n'oublie jamais après les avoir lues. Ce n'est que lorsque l'art atteint cette hauteur qu'il a une influence sociale régénératrice, car il est bien véritablement, dans notre humanité, la puissance la plus énergique et la plus efficace. Assurément la politique, la science, l'industrie règnent autour de nous et contribuent largement au progrès; mais lorsqu'il s'agit de faire disparaître un abus qui a résisté à tout ou de combattre un homme funeste dont on ne peut avoir raison, et que toutes les autres forces sociales seront revenues vaincues des assauts qu'elles ont livrés, si l'art apparaît comme une suprême réserve, attaque à son tour par l'indignation ou par l'ironie, il n'est pas d'exemple que jamais ni l'homme ni l'abus aient résisté.

C'est là ce qui fait, dans le monde où nous vivons, votre dignité et votre utilité. C'est en concevant ainsi votre mission que vous acquérerez cette grandeur d'âme et de sentiment qui imprimera à ce que vous ferez un caractère vraiment noble.

Le banquet d'aujourd'hui concentre toutes ces idées. C'est un homme, c'est un ami bien cher qui en a été l'occasion; mais la manifestation dépasse son individualité sympathique, elle s'élargit de

tout ce qu'elle emprunte aux idées qui s'incarnent en lui et il semble qu'il prend des ailes pour monter plus haut encore que la région où l'ont porté votre admiration et votre amitié.

Oui, ce banquet est une date et un point de départ. Il résume les efforts qui ont été faits depuis vingt ans et qui enfin aboutissent. Il prépare par une base solide les progrès nouveaux. Tous ceux qui y ont assisté s'en souviendront, et le jeune mouvement littéraire peut dater de lui son hégire. Il consacre définitivement en Belgique la révolution littéraire et l'émancipation de l'Art.

A vous, les jeunes, de maintenir la liberté et la dignité reconquises. Ce qu'on voit dans vos travaux, c'est l'essor de l'art, et non son avilissement, comme on a osé le dire dans les régions académiques. Vos anciens ici présents devinent l'avenir qui vous est réservé. Ils démêlent de votre jeunesse exhubérante tout ce qu'il y a de promesses. Ils ne blâment rien en vous, parce que la chose qui serait blamable ce serait l'excès de votre ardeur et que celle-ci peut toujours être réprimée. D'un cœur passionné on fait tout, même un cœur sage. Laissez-vous aller librement à vos passions artistiques. Nous y applaudissons et nous plaignons ceux qui, en voyant leur libre et féconde expansion, se voilent la face et crient au scandale. Continuez, vous aurez toujours notre appui. Votre mission est de faire servir l'art à détruire les abus d'une société qui semble en décadence, mais où se prépare en réalité l'éclosion d'un monde nouveau. Au-dessous de ces classes bourgeoises, vieillies et corrompues, il en est d'autres éternellement saines et jeunes. C'est de là que doit sortir la renaissance. Dans vos œuvres, ne décrivez plus simplement vos sentiments personnels ou les épisodes charmants, mais restreints, de votre existence. Allez au delà, venez dans nos villes, observez ce qui s'y passe, frappez sur ce qu'elles ont de honteux, éveillez les grands sentiments populaires et préparez ainsi la marée qui submergera tout ce qui se passe d'avilissant autour de nous.

Et maintenant, après ces échappées sur les principes les plus élevés de notre mission artistique, revenons une fois encore à l'ami autour de qui voltigent toutes ces idées comme de grands oiseaux divins. Exprimons une fois encore notre gratitude pour le maître écrivain dont elles sont le naturel cortège. C'est lui qui nous a procurés ces bienfaits. Aussi est-ce du fond du cœur que je lui dis: Poursuis ton œuvre, vaillant soldat, tu as des ennemis, tu as des détracteurs, c'est la preuve de ta force, ne t'en émeus point. Ne redoute pas les attaques, ce sont elles surtout qui t'ont servi, qui t'ont donné tout ton ressort et ta fierté. En voyant la place magistrale quelles t'ont donnée, sur mes lèvres reviennent les vers d'un de nos poètes, qui, lui aussi, fut en son temps une victime de la sottise et de l'inimitié officielles, d'André Van Hasselt, s'adressant à quelqu'un qui comme toi, avait souffert et avait été injustement méconnu :

Va, laisse-les crier à l'envi, que t'importe ?
A leurs vaines clameurs, ami, ferme ta porte.

Leur souffle n'atteint pas les lauriers de ton front.
Va, toujours plus tenace et plus ardent à l'œuvre,
Sans les fouler aux pieds ; car leurs dents de couleuvre
Sur ton front glorieux un jour s'émousseront.

Dans cette communion fraternelle, tout entiers maintenant à la joie de nous sentir si serrés dans nos rangs, pensons aux luttes prochaines que nous aurons à soutenir encore et dont, on peut le prédire, nous sortirons victorieux, car partout pointent et se développent les idées démocratiques dont nous sommes ici les défenseurs.

Levons nos verres, en nous souvenant de cette strophe d'un autre de nos poètes exprimant une pensée toujours jeune parce qu'elle est vraiment humaine, le *cras ingens iterabimur æquor* d'HORACE :

Le verre en main, ce soir, vidons, pleins d'espérance,
Tout souvenir de nos revers,
Demain, d'un libre essor, dans l'horizon immense,
Nous tenterons encor les mers !

*
* *

Après cette superbe page d'éloquence, Camille Lemonnier se leva et violemment ému prononça les paroles suivantes :

MESSIEURS,

J'ai peine à dominer mon émotion devant la grandeur et la spontanéité de cette manifestation. La pensée en est sortie de vos cœurs toute chaude de vivace sympathie. Et dans votre générosité vous n'avez pas craint de vous exagérer le mérite de celui à qui vous rapportez ces honneurs. Je reconnais là l'admirable élan de votre fraternel esprit.

Permettez-moi cependant de ne pas considérer cette fête comme celle d'un seul homme : c'est bien plutôt la fête en ce moment de la jeunesse émancipée dans l'idée et affirmant son droit à la vie. Tous ensemble nous célébrons la Pâque publique de notre renaissante littérature : par la force des choses, le pain et le vin de ce banquet se changeront en aliments pirituels qui vivifieront le jeune et puissant essor de nos activités intelsectuelles.

Sauf pour les aveugles de naissance, — et ils sont nombreux en ce pays, — il n'est plus possible de méconnaître la large poussée des intelligences qui est en train de modifier la face de notre Belgique.

Sur le tronc de la vieille société s'est greffée une sève merveilleusement faite pour fructifier. En politique, dans les arts, dans les sciences, un besoin d'affranchissement a substitué à l'axe rouillé où s'immobilisait la routine, un axe tout neuf sur lequel la machine s'est mise à tourner d'un mouvement plus rapide. Et comme dans le frisson du jour qui se lève, les lettres, elles aussi, se sont animées au vent de l'esprit nouveau

A peine eut-il soufflé, que de l'ingrat terreau dans lequel la haute culture littéraire ne paraissait pouvoir s'acclimater, est sorti tout un jardin de jeunesse et de poésie.

Quel que soit le dédain qui accueille mes paroles ailleurs, je l'affirme : le pays a désormais un groupe de cerveaux noblement pensants et apportant à l'expression de la pensée la sensibilité subtile et raffinée qui est l'âme des littératures.

Pour moi, je veux être, ici et au dehors, l'apôtre de la bonne parole, uni dans une tâche commune à tous ceux d'entre vous qui ont accepté de souffrir pour la gloire de nos Lettres.

Hélas ! d'autres sont morts au dur labeur dont nous continuons à supporter le faix : d'autres, qui plus que moi, peut-être, ont honoré notre profession sacrée. Ne l'oublions jamais, Messieurs. Cette graine qui s'est levée depuis eux, abondante et magnifique, c'est dans le sillon creusé par leur douloureux labour qu'elle a germé. Il semble que l'esprit, comme la terre, ait besoin, pour s'épanouir dans les moissons définitives, d'un engrais d'âmes. Nulle part les floraisons ne croissent plus touffues que sur les tombes. Notre jeune école a subi cette loi de nature : c'est du sang des agonies qu'elle est sortie, avec ses éclatantes floraisons actuelles.

Mon cher Picard, mon cher Rodenbach, vous avez bien fait d'évoquer les ombres de nos grands amis disparus : aucune mélancolie ne s'attache d'ailleurs à cette évocation ; car, matériellement engloutis dans la mort, ils ont ressuscité dans l'éternité du Livre.

Tandis que je vous parle, je sens autour de nous leur esprit :

De Coster, aussi bien que Pirmez, avait la bonté ; ils ont passé dans la vie avec un sourire pensif et cordial, et le sourire continue à illuminer l'atmosphère dans laquelle nous pensons et nous écrivons.

Et je vous dis à mon tour, non seulement pour obéir aux voix secrètes de mon cœur, mais aussi pour être moi-même plus à l'aise devant vous : « Dans les bouquets apportés ici, prenez les fleurs les plus belles et faites-en hommage à ces héros expirés ! » Il m'est consolant de penser qu'ainsi, une part de cette journée ira à ces deux nobles cerveaux comme la chaleur sensible du soleil qui s'est levé sur leurs mémoires et ne doit plus s'éteindre.

Tous deux m'ont précédé dans la carrière, alors que, novice encore au Verbe, je me débattais contre le fuyant Protée. Ils m'ont insufflé les paroles qui réconfortent et du doigt montré les chemins qui mènent à la terre promise, à celle que nous convoitons éternellement et qu'éternellement déçoit notre effort. Je n'ai fait que suivre leur exemple en vous transmettant, à vous, nos cadets, le legs de cette amitié qu'eux-mêmes m'avaient si largement octroyée. Eût-elle seulement pour effet de vous raffermir aux heures d'épreuve, toujours renaissantes dans le rude métier que nous nous sommes choisi, j'aurai goûté du moins la douceur de ne pas la savoir inutile. Plus que jamais, d'ailleurs, mon esprit sera avec vous dans vos combats. Bien que je touche à cette maturité de la vie,

qui, dit-on, attiédit le sang, il me semble qu'une même jeunesse bout dans nos veines à tous et fait de nous les frères, égaux en âge, d'une grande famille. Nul, il est vrai, ne sait les jours futurs : les feuilles sont-elles comptées à l'arbre de ma pensée? ou doit-il reverdir encore, avec la vigueur des sèves premières? Qu'importe, puisque, grâce à vos prodigues sympathies, j'ai connu la forte jouissance humaine de me sentir en une heure payé de tous les mécomptes de ma vie de lutte et de travail.

A vous, les amitiés éprouvées et les amitiés nouvelles, à vous, les glorieux et les débutants, qui êtes venus ici acclamer, sinon le talent, du moins l'ardeur des convictions et la persistante volonté de ne pas démériter de l'art, je vous envoie le cri de mon cœur reconnaissant. L'homme de lettres, dans sa haute signification universelle, sortira grandi de cette fête des cœurs, qui est aussi celle des intelligences.

Au nom de la patrie littéraire, je vous salue et vous dis : merci !

*
* *

Après la lecture de cette belle page dite par le Maître d'une voix grave et émue, M. Verhaeren se leva et lut les superbes vers suivants :

En Flandre, lorsqu'on a récolté le méteil,
Sur le dernier charroi, lourd d'épis tassés ferme,
Qui s'en revient, couleur de gloire et de soleil,
Un gars, le plus rablé parmi ceux de la ferme,
Reste debout, comme un vainqueur, sur la moisson ;
On le conduit gaiement sous les drèves superbes
Qui balancent, au vent du soir, leur frondaison ;
Les arbres font la haie au passage des gerbes ;
Là-bas, vers le couchant, l'horizon, rouge encor,
Pavoise de ses feux buisson, arbuste et plante.
Des javelles, ainsi que des crinières d'or,
Flottent sur le sommet de la meule roulante,
Et tout autour des blés, et devant les chevaux,
De jeunes paysans qu'un coup de bière enflamme
Chantent, marchant au pas sous l'éclair bleu des faux.
Et lui, le gars vainqueur, dans son bourg qui l'acclame,
Royalement porté sur ce grand trône roux,
Hautainement campé sur son œuvre agrandie,
Et planté dans le grain à hauteur de genoux
Passe levant des mains une gerbe brandie.

Maître ! il me semble, à moi ton fervent, qu'à bon droit
La fête des blés murs rappelle notre fête.
Sur ton œuvre debout, orgueilleusement droit,
Tu m'apparais aussi, haut le cœur, haut la tête,
Toi l'âpre travailleur, l'écrivain rude et fort.
Ton art robuste et sain est comme un char qui bouge
Trainé par des bœufs noirs — et ton *Mâle* et ton *Mort*
Flambent dans ta moisson de cette lueur rouge
Qu'allume le grand style aux livres qui vivront ;
Et nous, nous t'acclamons comme ces gars des plaines,
Tandis que ton char passe et que les bras des chênes
Tendent d'un geste vert leurs rameaux sur ton front.

***

Un fin publiciste que l'on reconnaîtra aisément s'est fait représenter au banquet par cette boutade en vers qu'il signe : *Un futur prix quinquennal.*

Notre gouvernement encourage les arts,
C'est un fait positif. Il veut que les artistes,
Au lieu de s'étaler, ainsi que des lézards,
Dans les gazons riants ou sur les rochers tristes,
Etirant au soleil leurs membres paresseux,
Prennent gaillardement ou la brosse ou la plume,
Et, forgerons du Beau, de leurs bras vigoureux,
Martèlent sans repos l'Idéal sur l'enclume ;
La pensée était belle, et l'on va voir comment
Elle fut appliquée à la littérature.
Tous les cinq ans, dit-on — hâte toi lentement —
Un jury composé, par crainte d'imposture,
De gros bonnets — s'entend : de bonnets de coton —,
Honnêtes, vaccinés, versés dans l'industrie,
Au courant des besoins moraux de la patrie,
Et sachant distinguer un gigot d'un mouton,
Grave, s'assemblera, boira de l'eau sucrée,
Ronflera quelquefois, sommeillera toujours,
Pour n'être point distrait de sa tâche sacrée,
Et rendra sans pâlir un arrêt sans recours.

Or, pendant ces cinq ans, les jurés devaient lire,
Et, soit dit à leur gloire, ils en tombaient d'accord.
Ils se promettaient même, en leur noble délire,
De s'attaquer à tout, en dévorant d'abord
Les écrits enfantés par notre Académie,
Les livres couronnés, le stock officiel,
Aimant mieux être tous taxés de bonhomie
Que de risquer d'omettre un point essentiel.
Ils s'adressèrent donc aux sphères patentées,
Ainsi qu'au ministère, hôpital des Beaux-Arts,
Traquant avec ardeur les qualités cotées.
Même, chez l'épicier ils firent des hasards,
Surprirent des chefs d'œuvre aux pages non coupées,
Dont l'odeur trahissait la fraîche impression,
Qui passaient en cornets dans ses mains occupées.
Hélas ! Que de feuillets pleins d'érudition
Étaient ainsi partis, asiles déplorables
D'un peu de cassonnade ou de quelques pruneaux !
Que d'écrivains fameux, de penseurs vénérables
Avaient dans les fruits secs rencontré leurs tombeaux !
Que de morceaux parfaits, rayonnant de lumière,
Avaient enveloppé des chandelles d'un sou,
Ou remplacé, peut-être en leur forme première,
Du beurre inconscient l'humble feuille de chou !
Et que d'autres encor, d'un style si limpide,
Noyés dans la mélasse ou le cirage impur,
Et que d'autres enfin, d'un esprit si candide,
D'un ton si pénétrant, d'un jugement si sûr,
Envoyés sans procès — ô honte ! — à la moutarde !!
La chasse, au ministère, avait beaucoup produit :
On avait exhumé dans certaine mansarde
Des coffres de talents, et dans certain réduit
Difficile à nommer, trois ou quatre génies,
Convertis en carrés pas plus grand que la main,
Traversés d'un crampon — c'était leurs gémonies —
Attendaient en tremblant un piteux lendemain.
Merci, mon Dieu, merci ! Vous voyez cette scène :
Les membres du jury, sautant sur les carrés,
Sauvèrent leurs destins de l'auréole obscène
Dont ils appréhendaient d'être déshonorés,

Et joignirent ce tas au monceau respectable
Qui, sur une charrette, était là, dans la cour.
Il leur fallut trois ans d'un zèle véritable
Pour se mettre au courant et lire tour à tour
Tous ces livres de prix, œuvres philosophiques,
Recueils d'instruction, librettos d'opéra,
Leçons d'économie et travaux historiques,
Poèmes et pamphlets, romans, *et cœtera*.
Enfin, ils virent clair dans leur docte entreprise
Et surent leurs auteurs du premier au dernier.
Aussi ne fût-ce pas sans une âpre surprise
Qu'ils ouïrent parler d'un certain Lemonnier,
Le soir, au cabaret. Ils prêtèrent l'oreille :
« Auteur national ! » Les bras leur en tombaient,
Et pour comble d'angoisse, on en disait merveille.
Les cheveux hérissés, les jurés succombaient
A leur émotion. Un Lemonnier, Camille,
Auteur national ! Camille Lemonnier !
Et nous ne connaissons même pas sa famille !..
Mais le devoir commande : allons chez l'épicier
Et trouvons, s'il se peut, ce maudit personnage.
Ils cherchent. Boulanger, épicier, pâtissier,
Ils arpentent Bruxelles, et se mettent en nage,
Inspectent sans succès les moindres magasins.
Hors ceux des éditeurs. Ils auraient pu sans doute
S'adresser aux passants ou même à leurs voisins,
Mais... Bref, du ministère ils reprennent la route
Et font avec ardeur balayer le grenier,
Révolutionnant les rats et les punaises :
Mais rien, pas de Camille et pas de Lemonnier
Je présume qu'au fond ils en étaient bien aises ;
Cependant, par pudeur, ils lancent à Paris
Un exprès demandant une prompte réponse.
Puis, pour charmer l'attente ils ouvrent des paris,
Dînent, et de bon sang chacun se fait une once.
Bientôt un télégramme arrive, ainsi conçu :
» Lemonnier, auteur belge; a fait *Mâle*, Belgique
» Tour du monde, le *Mort*, et cœtera. Connu. »
— J'y suis, dit, esquissant un pas chorégraphique,
Un membre du jury : Camille Lemonnier,

Ayant bouclé sa malle, a fait le tour du monde,
Mais il est mort. Voilà ce qu'on ne peut nier,
Et le correspondant dans cette thèse abonde
En ajoutant : Connu. C'est : connu qu'il est mort.
Mais son *et cætera*, toutefois, me chiffonne,
Et, pour l'interprêter, il me faut un effort...
Et cætera... Mystère... Ah ! ah ! elle est bien bonne !
Nous y voilà, messieurs ! mais oui, c'est évident,
On l'aura disséqué : c'est une mode en France.
Le jury, transorté, lance un hourrah strident
Et fait au traducteur un succès d'importance.
Ensuite, l'on décide, à l'unanimité,
De ne point s'occuper de Lemonnier, Camille.
Mort, il était censé n'avoir point existé,
Et si la chose était triste pour sa famille,
Personne n'ignorait que le prix quinquennal
Etait, bien entendu, moins une récompense
Qu'un encouragement. Or, c'est un fait banal
Que l'encouragement exige l'existence.
Un membre du jury, qui connaissait les lois,
Insista sur le cas de l'enfant non viable,
Que le code déclare incapable de droits,
Et l'argument parut à tous inébranlable.
Pendant un an encor, le docte aréopage
Compulsa ses dossiers, sans passer un seul jour,
Sans scruter un chapitre ou même une humble page.
Mais tous ces rossignols — soit dit sans calembour —
Excitèrent entre eux la légitime envie
De concourir aussi pour le prix quinquennal,
Et chacun résolut, en son âme ravie,
De se donner sa voix. Bref, au délai fatal,
Sans avoir emprunté le secours de la grâce,
Ils accouchèrent tous d'un fœtus immortel.
On s'assemble, on discute, au vote enfin l'on passe.
Alors le président : « L'instant est solennel ;
» Vous savez que l'art seul doit entrer en balance,
» Messieurs ; donc quels que soient nos sentiments privés,
» Jurons de n'écouter que notre conscience
» Et de sacrifier les auteurs arrivés
» Si, dans quelqu'inconnu nous trouvons des mérites.

» Plus l'effort sera grand, plus nous aurons d'honneur
» A nous émanciper de nos sévères rites.
» Ainsi, c'est entendu : pas de tour de faveur.
» Une fois par hasard, ce n'est pas bien terrible,
» Et le gouvernement ne nous en voudra pas! »
On applaudit en chœur, on jure sur la Bible,
Et bien haut, mais on fait des réserves tout bas.
Les billets sont écrits, déposés dans la boîte,
Brouillés, décachetés... Le président pâlit,
Il se pince la lèvre et d'une sueur moite
Son front se couvre. Enfin, d'une voix morne, il lit,
Et le verdict allume une commune rage,
Car tout le monde en bloc se trouve condamné,
Chacun s'étant donné son unique suffrage.
Voilà pourquoi le prix ne fut pas décerné.

***

Plusieurs lettres et télégrammes sont arrivés pendant le banquet. Nous citerons entre autres les deux missives suivantes, celle de Léon Cladel adressée à Camille Lemonnier et celle d'Emile Zola adressée au secrétaire de la manifestation :

Voici ces lettres :

« Cher ami, que je regrette de ne pouvoir être des vôtres dimanche! S'il m'avait été permis d'assister à la fête, je vous aurais toasté à peu près en ces termes: Je bois à Camille Lemonnier, l'*honneur des lettres françaises en Belgique*; cette expression est de moi; je la revendique ; on a dit des peuples qu'ils ont le gouvernement qu'ils méritent; permettez-moi d'ajouter qu'ils possèdent aussi la langue dont ils sont dignes. Or, celui que vous honorez aujourd'hui s'exprime dans la langue la plus souple du monde, témoin Voltaire; la plus cordiale, témoin Alfred de Musset; la plus subtile, témoin Baudelaire; et sinon la plus puissante, du moins la plus picturale, témoin Hugo.

Gaulois du Sud-Ouest, je bois à mon confrère et ami Gaulois du Nord-Ouest de la France. Vivent les Lettres Françaises! et que dans la République des Lettres, il y ait des rivaux, mais non pas d'ennemis! tel est mon souhait. »

LÉON CLADEL.

Mon cher confrère,

« J'aurais été très heureux de témoigner publiquement à Camille Lemonnier ma vive sympathie littéraire. Cependant, j'avoue que

j'aurais peut-être hésité à le faire dans la circonstance présente. Toute ma vie, j'ai protesté contre les prix littéraires.

On n'a pas couronné Lemonnier. Eh bien! tant mieux pour lui; je l'estime heureux d'avoir échapqé à l'estampille gouvernementale, voilà tout. Pourquoi donc vous êtes-vous révoltés et avez-vous manifesté, lorsque l'honneur de votre ami est de rester à l'écart, original et fort?

Dites-lui que je lui envoie une chaude poignée de main quand même, et croyez-moi votre bien dévoué confrère. »

EMILE ZOLA.

***

Nous remercions au nom de Camille Lemonnier et au nom de *la Jeune Belgique* tous les journaux et toutes les revues qui se sont unis à nous dans cette glorieuse fête.

On le verra par la liste que nous publions, les principaux organes étaient représentés : *L'Etoile belge, la Chronique, l'Indépendance, Gil Blas, la Revue Moderne, le Précurseur. l'Art Moderne, le Journal des Gens de Lettres, la Revue artistique, le Correspondant belge, le Journal du Dimanche (et le Caveau), la Fédération Artistique, le Voltaire, la Revue Contemporaine, l'Essai littéraire, le Journal de Liége, l'Office de Publicité, le Figaro, l'Echo du Parlement etc...* et enfin *la Jeune Belgique.*

Rappellerai-je la façon hardie dont tous ont empoigné le taureau? Flor O' Squarr (Perkéo) disant dans *le Figaro* que « les subsides sont » partagés d'une façon très régulière entre quelques privilégiés qui » vivent tranquillement dans les fromages officiels et dont les livres, » imprimés aux frais de l'Etat, vont moisir dans les greniers des ministères »; et plus loin : « Lemonnier est de ceux qui doivent donner des prix et n'en pas accepter. »

Voici Eekhoud, dans *le Précurseur :*

« Des partisans du laisser faire et du déshonorant *statu quo*, des gens que » le réveil éclatant auquel ils assistent horripile, à la façon des hiboux con- » trariés par l'aube, ont déjà prononcé ce mot : coterie!

« Coterie! Vraiment on est bien venu de nous la jeter à la face, après tou » ce qui s'est passé dans notre heureux pays depuis 1830.

« Coterie! Peut-être parce que, las d'une situation intolérable, tous les jeunes » talents, — et les plus dissemblables — se sont rapprochés ponr se réunir » autour des seuls vrais écrivains qu'ait possédés la Belgique. Coterie! Parce » que nous nous proposons comme idéal la séparation radicale de l'Art et de » l'Etat! Coterie! Parce que lorsque nous reconnaissons la valeur d'une œuvre,

» nous avons la franchise de dire notre pensée sans réticences et même de » l'écrire, différant en cela de certains cuistres à qui leur conviction des » mérites d'un confrère inspire le dénigrement systématique, la mauvaise foi. » Coterie ! Parce que vos génies couronnés ne parviennent pas à nous en » imposer. Coterie ! Parce qu'entre le grand public et nous, c'est tout au plus » si nous admettrions le jugement de nos pairs, les vrais artistes, les litté- » rateurs pour du bon, et que nous n'avons jamais reconnu la compétence ou » gueusé l'encens de gens sans doute fort honorables, mais recrutés, un peu à » la façon des jurys de cours d'assises, dans toutes les professions. Coterie » enfin, parce que nous voulons une littérature émanant du génie du terroir, » une littérature patriale plutôt que patriotique, une littérature qui soit de » notre crû et non pas de celui du voisin; une littérature franche, colorée, » vigoureuse et grasse comme le bel art flamand de nos peintres; une litté- » rature qui fera bondir Prud'homme et se signer Tartuffe, mais que goûteront » les vrais fils de la mère Flandre, aussi peu suspects de bêtise que d'hypo- » crisie, n'est-ce pas Tyl Uilenspiegel, n'est-ce pas, cher et grand De Coster ?

« Oui, alors, coterie nous sommes, c'est bien une coterie qui acclamera » Camille Lemonnier, en ce banquet de l'art libre. »

***

Tous ont donné, vigoureusement, de conviction et d'indignation; nous ne l'oublierons jamais.

La Jeune Belgique.

OCTAVE PIRMEZ.

Octave Pirmez, l'auteur des *Feuillées* (1861), des *Jours de Solitude* (1869), des *Heures de philosophie* (1873), de *Rémo* (1880), est mort le 1er mai 1883 au château d'Acoz, à l'âge de cinquante-un ans. Georges Rodenbach lui consacrera une étude dans notre prochain numéro.

La *Société des Aquarellistes et des Aquafortistes* n'ayant pas jugé bon d'inviter *la Jeune Belgique* à son exposition, nous nous abstiendrons d'en parler. Notre prochain numéro contiendra le compte-rendu de l'Exposition de *l'Atelier Portaels.*

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Louvain, 9 *ma* 1885

Monsieur le directeur de la Jeune Belgique,

On vous a mal renseigné sur le prix quinquennal. MM. Stappaerts et Rivier se sont abstenus : j'ai voté pour M. Vautier. J'ai donc les mêmes droits que M. Fétis à vos injures.

Léon de Monge.

M. de Monge désire être éreinté, roulé, *bafoué*, n'est-ce pas? La palme du martyre, quoi! Et puis, ce lui ferait une petite popularité. N'est pas roulé qui veut, pas vrai, Monsieur le Professeur? Vous avez eu raison de voter pour M. Vautier. *Un Mâle* n'est que de la littérature de gazette à côté du *Crime du Substitut*, c'est lumineux ; et votre sens littéraire ne vous a pas trompé, maître! N'est-ce point vous qui, à la Société littéraire de Louvain, disiez : « je n'admets pas *Monsieur* Baudelaire. » Vous vouliez être à la hauteur de M. de Ribeaucourt qui disait de Victor Hugo : « Cet individu. » Vous êtes très fort, Monsieur de Monge, mais quant à vous éreinter, allons donc! Est-ce qu'on attaque ce qui n'existe pas? Vous et la littérature moderne, voyons, est-ce que cela peut se comprendre? Misère! c'est absolument comme une colone Rambuteau qui voudrait parler de la colonne Vendôme!

J. B.

EXPOSITION

DES

AQUARELLISTES

Mes prédilections, dans l'aquarelle comme dans la peinture à l'huile, sont surtout pour les curieux du geste expressif et de la note large. L'outrance dans

la virtuosité finit par agacer comme une pose, et plutôt que de l'esprit, il faut à la fonction sacrée de l'artiste un sens simple et droit. Toute la malice du monde ne suffit pas, en effet, à regarder avec droiture au fond des choses : au contraire, elle détourne l'esprit des contemplations naïves qui alimentent l'art sincère. On en a la preuve chaque fois qu'on se retrouve en présence de ces Italiens mignards, tellement attachés à la mécanique extérieure qu'ils en oublient le fond et la conception générale. Cabianca, Carlandi, Maccari, Tarenghi, Cipriani et les autres imitateurs souvent maladroits de Fortuny, qui, du moins, dans ses fouillis de touches minuscules, brouillées comme les visions d'un kaléidoscope, jetait le frisson et le tourbillon de la vie, appliquent à la notation du détail des yeux d'horloger regardant à travers une loupe. Quelquefois, cependant, un des leurs, d'un œil plus sublil que les autres, parvient à fixer la noble harmonie des choses dans la lumière. Baccialelli, par exemple, dans deux vues de Venise, détaille les dilicatés ciselures de ses architectures avec une préciosité qui se rachète par la fondante atmosphère dans laquelle il les entoure. Encore sa facture, guillochée et paillletée, est-elle loin d'atteindre l'effet des aquarelles de Mme Montalba, une main légère et qui néanmoins sait appuyer tout juste assez pour donner la vision des choses. Avec ses eaux mortes, roulant sous la voûte des ponts leur noir flot huileux, égratigné de raies claires, son *Canal à Venise*, bordé de façades niellées comme des orfévreries, prolonge dans le songe et le silence une perspective mystérieuse, bien faite pour éveiller les conjectures. Mais peut-être cette page, qui est la plus admirée de celles qu'a envoyées l'artiste, trahit-elle dans le faire des ambitions un peu trop sérieuses pour le pimpant esprit de l'aquarelle. Le *Printemps*, un autre souvenir de Venise, dans sa pousse turbulente de jeunes feuilles, et sa pluie de fin lumière, et les *Fortifications au Lido*, un coin perdu des remparts, avec son arbre ébranché émergeant des lignes brusquées du sol et silhouetté sur les pâleurs hivernales du ciel, ont une grâce plus déliée, qui, à moins de frais, me charme tout autant.

C'est pour la même raison que je prise bien haut les *Roses d'automne* de M. Ch. Hermans, un morceau gras, étoffé, solide, d'une couleur mourante et sourde comme les vieux velours fanés, et qui dans sa chaleur refroidie de floraisons poussées sous un soleil pâle, a la beauté mélancolique des choses sur le point de trépasser. Je ne crois pas cependant que le bouquet gagne beaucoup aux coulées de matière colorante, étendues comme des taches de moisissure sur le papier : le ton franchement attaqué dans son plein paraîtra toujours préférable aux malices d'exécution. Personne plus que MM. Stacquet et Uytterschaut, dont les noms s'accouplent volontiers au bout de la plume, bien que chacun d'eux ait cecours à des moyens différents, n'a le don de l'exécution soutenue. Le *Canal* du premier, filant entre les petites maisons pignonnantes des rives sa glace grise où s'immobilisent des bateaux aux rechampis crus, dégage une impression de tristesse douce et persistante ; au contraire, le *Matin à Heyst*, tout baigné de fluides adamantins, dans sa fine poussière de pastel, s'emplit des gaîtés d'un matin d'été, exquisement

rendu. C'est bien là de l'aquarelle dans toute sa spontanéité fraîche et sans repentirs. De même, chez M. Uytterschaut, le charme de la *Vue prise à Bouillon*, un paysage de verts lustrés, glacés d'une patne dorée, avec des clartés moites, une chaleur de jour scintillante et perlée, résulte de la limpidité de l'atmosphère et de la grâce de l'interprétation.

M. Binjé, lui aussi, a le secret des poésies expressives : sa *Soirée d'hiver*, dans ses grises estompes crépusculaires, piquetées par le jaune éclair d'un réverbère de banlieue et accordées aux blancs rompus de la neige, éveille des sensations de nature. Elles ne son pas moins irrésistibles chez M. Goethals, qui cette fois, a mis son intense pénétration des intimités rustiques dans un *Effet de neige*, empreint des placidités de la campagne hollandaise. Il y a longtemps que je loue cet art simple, grave, sincère, dans lequel s'exprime un esprit attentif, détaché plus qu'aucun autre de toute imitation. N'est-ce pas là aussi ce qui fait l'attrait des aquarelles de M. Mauve, dans leur mélancolie de nature, si loin de toute virtuosité ? La *Vente de bois*, une clairière décimée, toute nue sous le pâle jour d'hiver, s'emplit des plaintes du vent, dans une solitude que rend plus sensible encore le petit groupe des marchands, autour du notaire en habit noir.

J'aime beaucoup le talent de M. Mesdag ; mais, malgré de jolies valeurs dans le ciel, l'*Entrée des bateaux de pêche*, d'un aspect fatigué et froid, me plait moins que d'habitude ; et dans les deux aquarelles de M. J. Maris, bavochées, décousues et gauches, je trouve quelque chose d'une lassitude semblable; MM. Neuhuys et Blommers en revanche, avec une sympathie égale pour le détail des existences humbles, s'apparient dans le goût et la volonté d'une exécution honnête et tranquille, qui ne connait pas les défaillances. Un même scrupule se remarque dans les paysanneries de M. Claus, encadrées de verdures claires où des saules mêlent leurs touffes ébouriffées. Cependant l'idylle à laquelle se complait habituellement l'artiste anversois, semble lui avoir moins réussi, cette fois, qu'une scène empruntée à l'industrie rustique : les petites figures des *Trieurs de tabac en Westphalie* se détachent en postures très nettes sur un fond mordoré, dans le coup de lumière tombé d'une échappée de ciel. C'est à coup sûr une des perles de l'exposition. J'estime encore la justesse du mouvement, l'aisance la composition et les adresses de la technique dans les deux scènes militaires de M. Alf. Hubert : l'aquarelle, sous ses lestes pinceaux, garde un air délibéré de croquis qui s'allie heureusement au tour nerveux de son dessin. Rarement, d'ailleurs, l'excellent artiste a montré plus de savoir-faire et d'esprit que dans l'ordonnance de son *Rendez-Vous de chasse*, un difficile travail qui pour lu se doublait de toutes sortes de difficultés. Ce n'était pas tout, en effet, que de faire ressemblants les cavaliers et leurs montures, les uns et les autres de race : il fallait encore observer les distances, marquer les hiérarchies, tenir compte de la personne royale mêlée à la scène, avec des conditions intransgressibles d'entourage. Aucune hésitation ne s'aperçoit pourtant dans ce grand paysage d'automne, taillé au rouge carrefour des bois, avec son train d'équipages, ses aristocraties de bêtes, le fourmillement écarlate de ses habits piqués sur les fonds.

M. Hennebicq, lui, apporte dans le maniement de la couleur à l'eau la solidité des pratiques en pleine pâte. Avec sa chemise aux blancs écrus, rompus de gris sur un fond de boiseries brunes, l'homme qui, dans la *Toilette*, se fait la barbe devant un miroir où se reflète son jaune museau plaqué de reflets clairs, rappelle la patine chaude et le faire appuyé des Braekeleer. Il nous était réservé, d'ailleurs, de voir le peintre se révéler dans un genre inhabituel : son *Eclaircie*, une crevée de jour baillant sur une coupe de bois, a l'accent d'un bon paysage terminé sur nature.

Trois notes de M. Eugène Smits, dans ces harmonies de ton effacées et sourdes qu'il module en musicien de la couleur, deux études de femmes de M. Camille Van Camp, s'enlevant dans une clarté laiteuse en chairs grassement tournantes, quelques vives pochades de ces joyeux compères, David et Pierre Oyens, et surtout les envois de MM. Mellery et Constant Meunier complètent l'exposition de cette année.

On connaissait par les reproductions du *Tour du monde*, la *Ronde d'enfants* et le *Pélerinage à Hal* du viril et scrupuleux artiste qui a nom Mellery. Le graveur, cependant, n'avait qu'imparfaitement rendu l'intense et pénétrante simplicité du dessin original ; et c'est l'aquarelle qui nous la rend aujourd'hui. Déployée dans la verdure d'un pré, une ronde de fillettes remplit le paysage de ses visages clairs comme des lunes. Une atmosphère d'après-midi, voilée de sourdines grises, enveloppe cette fraîche idylle, lui communiquant quelque chose de la douceur d'une ballade d'enfants. Et dans la reculée, d'autres fillettes se tiennent par les mains, dansant aussi ; et toutes penchées du même côté, comme des arbustes sur lesquels souffle le vent. Le charme, ici, résulte non des subtilités de l'exécution, mais d'une émotion répandue dans les choses, d'une certaine beauté mystérieuse flottante par l'air, de la grâce naive des figures, pareilles à de grandes poupées bariolées. Le *Pélerinage à Hal*, dans un autre ordre d'idées, dégage une impression aussi profonde. Des éclopés, des paralytiques, des souffrants se pressent devant un Christ assis sur des rocailles, avec son corps demi nu et donnant la sensation de la chair humaine étalée. Et tout près, la sombre église dresse ses contreforts puissants, dont l'ombre se projette sur le groupe, ajoutant encore à ses mélancolies. Ceci touche aux blessures même de l'être ; on croit entendre, on entend vraiment la plainte de cette humanité désolée ; et les têtes à elles seules, labourées par le mal, sont un chef-d'œuvre d'observation douloureuse.

M. Constant Meunier, lui, après une absence de plusieurs mois, nous réapparait brusquement dans une peau bronzée d'espagnol. Rassurez-vous : la classique contrée des seguedilles n'a rien entamé de sa robuste personnalité ; et ce n'est pas par un cliquetis de castagnettes qu'il signale son retour. Ses quatre aquarelles ont une beauté rude, dans leur lumière violente et leur sévérité de lignes ; quelque chose de l'Espagnolet semble à travers le temps se refléter dans le *Chœur de la Cathédrale*, embrasé à la splendeur rouge des cierges, comme un lointain brasier sur lequel se silhouettent d'énigmatiques figures de mendiants accroupis. Et une émotion réfléchie, concentrée, perce

dans cette vision d'une Espagne dévorée par son paupérisme et bêtifiée par ses prêtres. — Pareillement, le *Prêtre se chauffant à un brasero*, avec son grand corps osseux, ses longues mains plates et son teint couleur de bois, évoque la pensée d'une humanité brûlée par le feu intérieur. Partout, le caractère est marqué largement avec une fermeté de style et une solidité d'effets que l'artiste a rarement égalées.

C. L.

LE PRIX QUINQUENNAL

A LA CHAMBRE.

—

Elle a trouvé son écho à la Chambre des Représentants, notre protestation, et bien qu'il soit trop tard, que désormais rien ne puisse nous ramener à l'État qui n'a pas su nous comprendre, que couronnes et lauriers officiels ne soient, jusqu'à nouvel ordre, pour nous, que feuilles mortes pour engraisser les terres incultes, nous tenons à féliciter de tout notre cœur M. Vanderkindere de son attitude crâne et hautaine.

Voici la fin de son discours, dont nous soulignons les passages les plus topiques :

« Messieurs, je ne puis me rasseoir sans ajouter quelques mots au sujet de la question des concours.

L'honorable ministre n'a pas cru pouvoir accepter la proposition que je lui faisais de consentir éventuellement au partage des prix. Je le regrette, car je pense que sa détermination est fâcheuse.

L'Académie des Inscriptions en France, l'Académie des sciences morales et politiques divisent parfaitement leur prix. Il n'y a presque pas d'années où l'on n'en voie des exemples. Pourquoi n'en est-il pas de même chez nous? N'est-il pas possible que dans une période quinquennale il se trouve un ouvrage qui prime absolument tous les autres? Dans ce cas-là, s'il y a deux ou trois ouvrages qui sont bons, pourquoi ne pas les couronner tous les trois, pourquoi ne pas accorder à chacun le tiers de la somme qui devrait être donnée à un seul?

Je crois que la manière actuelle de procéder est d'autant plus regrettable qu'elle tend à inspirer au jury lui-même une fausse idée de sa mission. Le jury croit devoir fixer une chose sacrée, à laquelle il sera très difficile

de parvenir ; il est généralement convaincu qu'il communique au lauréat un certain caractère officiel.

Nous avons encore eu, dans ces derniers temps, un exemple de cette manière de procéder. Je n'entends certes pas critiquer les décisions d'un jury. Le jury est omnipotent et je respecte sa manière de voir ; mais il est permis de chercher à expliquer, à interpréter une décision. *Pourquoi le dernier concours de littérature n'a-t-il pas abouti ?*

Evidemment parce que la majorité du jury a pensé que l'œuvre distinguée à laquelle on proposait de décerner la récompense, n'avait pas un caractère assez académique. *Le jury a craint, non de compromettre sa dignité, mais de compromettre le gouvernement en couronnant un écrit qui s'écartait trop de saintes traditions de la littérature officielle.* A mes yeux, cette préoccupation est fâcheuse. *Nous n'avons pas à nous inquiéter de savoir à quelle école appartient un écrivain de talent. Qu'il ait du talent, voilà le principal.*

Si j'avais l'honneur de faire partie du jury chargé de décerner le prix de philosophie, je couronnerais une œuvre de mérite, qu'elle fût matérialiste, positiviste ou spiritualiste. Pareillement, *qu'un romancier, qu'un poète se rattache à l'école naturaliste, réaliste ou classique, on n'a point à s'en inquiéter, et nous ne sommes pas, je l'espère, assez faibles pour nous laisser effaroucher par des mots.*

J'arrive, messieurs, à ma conclusion. Le gouvernement donne des subsides depuis cinquante ans ; ces subsides ont-ils produit une œuvre vraiment forte ? *Ont-ils suscité une littérature ? Ils sont demeurés stériles.*

Aujourd'hui, nous voyons dans la jeunesse une sorte de réveil littéraire ; il y a un effort sincère. Cet effort aboutira-t-il ? Mérite-t-il ou non des encouragements ? Peu importe. Ce que je veux constater, c'est qu'il se produit en dehors des sphères officielles, sans le concours du gouvernement, je dirai même EN DÉPIT *de l'action du gouvernement.*

N'est-ce pas là une leçon ? N'est-ce pas une confirmation expérimentale de la thèse que j'ai voulu soutenir ?

Qu'on me permette de le répéter, j'attache un prix énorme aux œuvres de l'intelligence, mais je vois qu'elles ne prospèrent que par la liberté. La protection les énerve, *la protection ne favorise que le parasitisme littéraire ;* c'est ce parasitisme que j'ai voulu combattre. »

Ereintements, roulades, dialogues des morts, etc., etc. n'ont jamais dit plus clairement leur fait aux deux spécimens de littérateurs parasitaires qui règnent, l'un à *l'Office de Publicité*, l'autre à la *Revue de Belgique*. Well roared, lion !

***

Puisque j'ai prononcé le nom de l'*Office de Publicité*, ne signalerai-je pas l'étonnant et stupéfiant article signé L. H. qui y a paru dimanche dernier sous ce titre : *Le patronage des arts et lettres*, article dans lequel M. Hymans s'insurge contre la séparation que nous demandons, de l'Art et de l'Etat, et réclame la protection officielle.

Cet article, dans lequel se glissent naturellement quelques aimables plaisanteries à l'adresse de notre jeune école, est d'une rare naïveté, venant de celui qui réalise le plus parfait type de parasite littéraire qu'on ait jamais vu, de celui qui publie aujourd'hui même sous un titre *singé des Français*, une histoire, fort richement éditée d'ailleurs, de Bruxelles, livre qu'il dédie, avec la gracieuse autorisation de L. L. A. A. R R. Mgr le Comtesse et Madame la Comtesse de Flandre, *à son altesse Mgr le Prince Baudouin !!!*

Le gouvernement achètera un bon nombre d'exemplaires ! et M. Hymans, qui n'est pas si bête que son journal, se dit avec une certaine raison que le Prince Baudouin étant destiné à régner un jour, il y a certain profit à se mettre dans ses bonnes grâces. M. Hymans a trouvé un comble : le parasitisme anticipé ! Potvin n'a jamais été jusque-là!

Oui, dans ses vieux jours, M. Hymans se retirera à la cour du Roi Baudouin qui lui donnera, avec la dernière pension alimentaire et parasitaire, la place de gardien du sérail !

Voici un fragment facétieux de l'article de l'*Office de Publicité*.

***

« Il faut bien le dire, il y a chez nous une école qui s'est prescrit pour programme de déprécier tout ce qui n'a pas une tendance ou un parfum exotique. Cette disposition regrettable se manifeste surtout dans le domaine littéraire. Elle n'a d'admiration que pour ce qui vient de France ou trahit l'envie d'y retourner. Pour cette école il y a plus de gloire à être balancé à Paris qu'à être loué en Belgique. — Une œuvre quelconque n'a de valeur qu'à la condition qu'on en parle entre le boulevard Montmartre et la Madeleine. De plates imitations de piètres écrivains, dont on glose dans les brasseries parisiennes, sont portées aux nues — par ceux qui les font. — L'on travaille à faire passer pour original ce qui n'est en définitive que la copie informe des chefs-d'œuvre en renom sur les bords fleuris de la Seine où l'on rit sous cape de cette plaisante manie de se faire passer pour ce qu'on n'est pas. Des gens qui ont crié sur les toits pendant trente ans qu'il n'y avait pas de littérature en Belgique, proclament aujourd'hui à son de trompe qu'une littérature nous est née parce qu'on a fondé à Bruxelles des succursales de prose et de poésie qui n'ont de belge que le nom de l'imprimeur. — Cela s'appelle un mouvement, et au fond de leur âme ceux qui le fabriquent n'ont

pas d'autre idéal que de le transporter au delà des frontières. — Regrettables illusions ! Beaucoup de talent dépensé en pure perte en vue d'une chimère ! »

Cela était écrit le jour où plus de deux cents artistes acclamaient glorieusement avec Camille Lemonnier, notre jeune école. Franchement M. Hymans a mal choisi son heure et pour se crever les yeux à force de s'y fourrer les doigts, il ne ferait pas mal de le faire plus discrètement.

MAX WALLER.

LE SALON DE PARIS
1883.

—

PREMIER ARTICLE.

Bien présomptueux qui voudrait avoir une opinion sur le Salon, un jour de vernissage :

— Un va-et-vient continuel, des rencontres, des affolés, des mécontents ; et toujours, devant chaque tableau, deux yeux que l'on se sent braqués dans le dos... ceux du peintre ! — puis les élégants, les bottes-vernies, les princes de l'avenue de Villiers qui règnent, chacun dans sa salle respective, en conquérants. Enfin le fameux Tout-Paris des deux sexes ; celui qui se moque de la peinture comme de rien et est fait pour s'occuper d'art comme moi pour chanter matines ; le Tout-Paris qui vient ici par devoir, qui se dévoue, et fait songer à cette tant spirituelle boutade des Goncourt : « Ce qui entend le plus de bêtises dans le monde est peut-être un tableau de Musée. »

— Ah ! c'est vous... je quitte B... avez-vous vu X ?...

— Oui... là-bas... voyez, il cause avec Y...

— Adieu !

Puis c'est un jargon tout spécial, celui des critiques : — C'est très fait. — C'est honnête. — C'est exécuté. — C'est amusant. — C'est voulu. — C'est agréable. — C'est peint dans la pâte. — Ça crie. — Bonne indication. — C'est insuffisant. — Peinture solide. — C'est dans le sucre. — Ça se tient. — Comme ça s'est apaisé... »

A la besogne donc, et allons à la découverte au milieu de deux mille quatre cents toiles !

***

Peindre une femme nue est une chose grave, et celui qui s'y décide sans

inquiétude, sans émotion, n'est qu'un étourdi qui fera de la vilaine besogne. Avant d'oser caresser sur la toile la forme féminine, l'éternel poème d'amour, il faut être sûr d'avoir en soi une valable somme de poésie à pouvoir dépenser au profit de l'œuvre. C'est pourquoi, je le répète, peindre une nudité tout simplement pour rendre très fidèlement de la chair, est un acte de mauvais goût qui ne profite qu'aux collégiens et aux séminaristes. Sous ce rapport, disons que le Salon de cette année n'est pas trop encombré par les banalités que l'on sait; — qu'il se tient même assez bien au point de vue du nu et compte en ce genre quelques belles choses.

En première ligne vient Henner, le merveilleux maître dont on peut dire de lui que ses œuvres sont la plus haute expression de la poésie en art. Il expose une *Liseuse*; — avec deux bouts de bois en croix ou le moindre os frontal dans un coin de la toile, ce serait une Magdeleine. Je crois que c'était le premier titre que, du reste, quelques-uns de nous conservent à cette œuvre. J'avais déjà vu cette toile splendide dans l'atelier du maître, où elle était mieux, et qu'elle semblait éclairer, emplir de son rayonnement. Henner nous a depuis longtemps habitués aux chefs-d'œuvre, certes, mais jamais, je crois, il n'avait envoyé semblable merveille au salon. Aucune toile de grand maître ne surpasse celle-là, et dans l'avenir elle devra trouver sa place en notre Louvre, au Salon-Carré, en compagnie de Giorgione, de Corrège et de Léonard.

Cette *Liseuse*, ou Magdeleine, entièrement nue, allongée sur le flanc droit et la tête demi haute appuyée dans la main, lit, sans que le moindre voile nous cache une parcelle de son corps admirablement beau, que nul repentir ne saurait inquiéter. Le tableau est éclairé de face, et jamais Henner n'a su envelopper un corps d'une lumière plus caressante, ni donner à la chair plus de finesse et de fraîcheur. Quelles que soient tes pensées et la pureté de ton âme, ô *Liseuse*! maîtresse imperfectible de l'homme-dieu! c'est par ta seule beauté charnelle, idéale et divinisée, que tu nous captives et nous ravis! Avec Henner, l'adoration de la chair se fait chaste : il immatérialise le désir; il fait tenir tout l'amour dans la forme et crée la religion du Beau. Cependant il m'est impossible de croire qu'Henner, avant de se séparer de sa *Liseuse*, de sa Magdeleine, de cet étonnant rêve rêvé et fixé, ne se soit pas agenouillé devant l'œuvre qui contient de sa vie à lui, et n'ait pas, comme Pigmalion, tenté dans une intime caresse, d'animer sa création.

La médaille d'honneur et là, ou ce serait à la supprimer. On n'a que trop différé déjà :

Henner expose une seconde toile : un portrait d'une jeune religieuse. La figure d'une suavité virginale, d'une distinction délicate, s'enlève, caressée par des blancs qui la font valoir, sur le noir du costume. Ce fascinateur fait ce qu'il veut avec son pinceau, c'est le thaumaturge de la peinture.

De mes confrères, qui cependant aiment Henner, lui reprochent ce qu'ils appellent son manque d'imagination. Est-ce sérieux? — en ce cas pardonnez-lui, ô mes frères, puisque chaque redite est un nouveau chef-d'œuvre; — et si vous persistez, critiquez donc aussi le printemps qui à chaque nouvel an

gonfle les bourgeons de la même frondaison verte, et veuillez je vous prie médire du baiser qui depuis Eve n'a pas encore varié.

Comme les directeurs de Revues sont féroces quand il s'agit d'admettre des vers dans leurs colonnes, même mauvais, j'en vais, de vive force, passer ici quelques-uns sur le Maître :

Henner est le profond poète de la chair !
Sous sa caresse tiède elle émane des choses
Et des affinités de la terre avec l'air.
— Sous d'inconnus baisers, ses nudités écloses :

Filles des soirs troublants, des eaux, des bois ombreux ;
Dans le repos sacré des chaudes solitudes
Endorment l'être, et font pleurer la mort des dieux
Dont le pinceau du Maître a su les habitudes...

***

Une des toiles capitales du Salon, et que je place directement après le chef-d'œuvre d'Henner, est la *Danse au crépuscule* de M. Feyen-Perrin. L'éminent portraitiste de Daudet, qui d'habitude idéalise peut-être un peu trop ses caucalaises, nous donne là une belle et large page de poésie d'où se dégage un charme profond et pénétrant. Il s'est inspiré de ces quelques beaux vers d'Armand Silvestre:

Devant le flot chanteur dont l'azur clair recule
Vers les confins du ciel où se lève Vénus,
Dans l'air où la tiédeur des aromes circule,
Sous les frissons d'argent tombés du crépuscule,
Les nymphes en dansant, tordent leurs membres nus.

Le peintre a adouci le dernier vers ; et, en traduisant cette superbe strophe, est demeuré plus rêveur que faune, plus virgilien qu'anacréontique. Avec Silvestre, les membres se tordent ; sur la toile de M. Feyen-Perrin ils s'enchevètrent ; et cette tant voluptueuse chaîne de chair que forment les bras des danseuses nues enfermerait-elle le monde, que pas un prisonnier ne tenterait l'évasion. Quelle grâce dans les lignes, quelle simplicité, quelle paix charmante dans cette fin de jour, où le mouvement semble être un apaisement, comme le dernier chant d'un poème divinement charnel qui se meurt avec lassitude dans la moiteur du soir. Ces nymphes sont pudiques, leur nudité n'est pas provocatrice, leur chair a des tons fauves qui se détachent avec douceur sur l'indécis des fonds vagues. Et de cette œuvre chaude, à la lumière éteinte, une grande mélancolie naît et nous pénètre.

Une autre toile, toute gaie, toute ravissante, *Printemps* ; une jeune fille à la chair ensoleillée est assise dans un bois au feuillage un peu jaune ; elle

tient, sur la seule étoffe cerise qui cache ses genoux, un nid, — un nid? on en ferait un avec cette vierge. M. Feyen-Perrin se montre sous deux notes bien différentes. Excellente exposition.

M. Hans Makart envoie l'*Eté*, une grande toile. D'un coin de parc à peine aperçu, une pièce d'eau vient, endiguée par le marbre, fraîchir une chambre ouverte, sorte de gynécée, où les lits de repos sont perdus parmi les lourdes tentures de brocart et des ors éteints des piliers sculptés. Des femmes aux belles chevelures ardentes, vêtues d'étoffes brodées, jouent aux échecs; d'autres, nues, laissent voir de belles lignes; une, superbe comme une Cléopâtre, joue, étendue sur les coussins, avec des papillons! C'est du nu tranquille, qui n'inquiète pas le cerveau. Il y a dans tout cela une grande somptuosité de palette, une décoration très magnifique, enfin, un grand, mais très gracieux nonchaloir. Une réminiscence de tons Flamands, mais où Rubens n'a cependant rien à revendiquer.

— Aimé Morot. *Martyre de Jésus de Nazareth*. Comme autrefois le Christ de Bonnat, celui de M. Morat est bien fait pour épouvanter les outranciers du convenu. L'artiste a fait bon marché de la croix catholique bien équarrie et consciencieusement rabotée. Deux gros troncs d'arbres forment l'instrument de supplice: un T brutal, rugueux, sur lequel Jésus est lié; il faut dire qu'il y est également cloué ce qui serait discutable au point de vue historique. A quand la suppression de ces clous? — Un sang descendant, accumulé, d'un violet noir, gonfle les jambes écartées sur le bois. Elles sont d'un ton de chair qui va mourir la première. Cette portion du tableau est du plus sérieux réalisme. Le torse, qui est en pleine lumière et plus vivant, est un très beau morceau de nu. Enfin la tête, renversée sur le bois transversal, est un peu trop pensive et n'indique pas assez la souffrance. Cette critique ne s'adresse pas au peintre dont l'œuvre est supérieurement traitée, mais à l'historien. Un pas de plus et c'était tout à fait du Renan, peut-être plus, du Jules Soury. — Bref, cette toile est certainement une des principales du salon et, à mon avis, la meilleure que jusqu'à ce jour M. Morot nous ait donnée. M. Bonnat trouve là un sérieux rival qui a, lui, cette qualité que ses chairs ne sont en gros cuir.

***

— Une toile terrifiante, et qui est un des clous du salon, m'arrête, me happe au passage: *L'Alcool*! elle est signée par le délicieux fantaisiste qui, l'an dernier, exposait *la Dame de trèfle*; Henry de Beaulieu, le peintre habituel des demi-nudités entrevues en des rêves paradisiaques, des charmeuses de serpents et des impudiques aux ibis roses. Cette toile est donc une lugubre fantaisie à rebours de ce fantaisiste qui n'a pas barguigné, je vous assure, pour nous montrer, brossé avec une stupéfiante hardiesse, son épouvantable alcoolique grandeur de nature. C'est horrible assez pour être beau. Dans une cour d'hôpital, contre un mur, l'homme est là sur une pierre, plutôt effondré qu'assis, haillonneux et décharné. La tête tombe pesamment sur la poitrine, nue d'un

côté, et tend de l'épaule, au cou, une peau déjà décomposée qui se plaque sur la clavicule en saillie. C'est sinistre ! — La chair a des teintes verdâtres de charogne, et pourtant il y a encore un souffle de vie dans ce reste d'être qui va finir; mais c'est l'insensibilité, la fin..., plus rien, c'est l'hébétude, l'homme vidé ! l'alcoolisme à son dernier période; « période de dissection, » comme on dit à l'hôpital. — La bouche s'est ouverte, la dernière lueur d'intelligence est partie, ce qui reste ne compte plus... c'est la loque humaine ! — Quand on ose il ne faut pas oser à demi ; M. de Beaulieu l'a compris ; il a été très crâne.

— Jean-Paul Laurens. Un robuste maître qui ne nous a pas gâté cette année. Deux petites toiles dont une : *Le pape et l'inquisiteur* qui est bien dans sa facture, hardie de dessin et de coloris ; — belles oppositions de rouges dans ces robes de prêtres ; têtes très étudiées, énergiquement rendues ; on sent bien que l'inquisiteur à la face cruelle, ravagée, est le vrai maître de ce pape débonnaire qui l'écoute lire je ne sais quel décret sanguinaire. — L'autre toile est une carte de visite : de hautes murailles rouges, briqueteuses, celles du Saint-Office, dressent leurs masses sinistres ; au bas, une femme tout encapuchonnée prie à genoux dans l'herbe. Prière perdue !

Pour me refaire, en sortant du Salon, je suis, pour la vingtième fois, entré au Panthéon admirer l'œuvre sans égale de Jean-Paul Laurens.

***

Une réaction paraît se produire en faveur de M. Bouguereau. Nous avouons ne pas être disposé à emboîter le pas, quoiqu'il devienne de plus en plus difficile de faire une critique sur un homme qu'il est aujourd'hui presque bourgeois de tomber ; et cependant que faire ? — dire la vérité. — Peut-être serait-il mieux de ne plus souffler mot de ce non-peintre, et, comme à César sa monnaie, de laisser à la chromo-lithographie ce qui lui revient de droit. M. Bouguereau est exactement à l'art pictural ce qu'était Scribe à la poésie, il a le don .... de ne pas peindre. — En réalité il n'existe qu'une toile de M. Bouguereau et c'est assez ; c'est de la peinture inamovible qui doit coûter peu de frais de modèles à son auteur ; la même cire de vitrine de modiste ou de coiffeur figure périodiquement Vénus ou Marie, l'Aurore ou la Nuit, c'est au choix. Les boyards et les yankees (ours et steamers, *bono* et *beautiful*) se pâment là devant ; grand bien leur fasse ! Un simple avis : avant d'empléter un Bouguereau, prière de s'assurer si on ne l'a déjà.

La peinture de M. Bouguereau n'a même pas l'excusable qualité d'être mauvaise ; elle est lassante, c'est un somnifère. Il n'y a rien là-dedans, pas même un petit défaut ; c'est l'exagération de la banalité, c'est moins original qu'une image d'Epinal ; pas l'ombre d'un sentiment, c'est de la mythologie d'école primaire, de la religion de catéchisme et de l'allégorie surannée. Ses nudités,... quel mauvais repas pour des sangsues ! toutes en porcelaine de Sèvres, prendre bien garde à la casse. Il ne comprend l'Olympe que le ménage très bien fait ;

ses dieux et ses déesses ont élu domicile au Marais et flanquent incontinent la femme de service à la porte pour le moindre grain de poussière qui traîne sur un nuage. Ses tritons sont frisés, ses amours gonflés, ses vierges pommadées. Je sais un mien ami, très dilettante, qui se fâche tout rouge quand on dit Auber tout court, il exige le monsieur, Monsieur Auber ! — cette boutade peut s'appliquer à M. Bouguereau.

Ce que je reproche à son dessin c'est d'être irréprochable ; à sa peinture, rien, elle n'est pas. Je n'ai pas la moindre animosité contre M. Bouguereau que je sais être un fort galant homme, je déplore seulement qu'il n'ait pas fait des vins, par exemple ; et quant à ses tableaux, je voudrais qu'il les vendît le double et le triple, car ils ne coûteront jamais assez cher à ceux qui les achètent.

Les peintres élisent leur jury et M. Bouguereau est arrivé bon premier, — qui pourra veuille me donner la clef de ce comble. Après tout, peut-être est-il bon juge et bienveillant. Et maintenant, pour finir, une anecdote que nous a contée Claretie ; c'est d'un joli !

— « Millet vivrait, disait dernièrement M. Bouguereau au fin paysagiste Chaigneau, et il enverrait ses tableaux au Salon... je les refuserais encore ! » J.-F. Millet, le peintre de l'*Angelus*, cet inimitable chef-d'œuvre, vous entendez ! — Eh ! bien, c'est parfait cela, M. Bouguereau ; quand on est possesseur d'une opinion de ce calibre, il est d'un bon citoyen de la conserver, de la soigner même, et surtout pour ne pas l'amoindrir de ne la faire partager à personne.

Les deux toiles qu'expose M. Bouguereau, salle 16, sont : N° 327. — *Alma parens*. — N° 328. — *La Nuit*. Je crois tout autre renseignement superflu.

— Vollon. — *Pot-au-feu*. Pour de la peinture en voilà !... Faire beaucoup avec peu est le fait de l'art. Une marmite en fonte où le noir n'existe pas, mais seulement de beaux gris poussés au sombre ; devant, un morceau de viande ; que dis-je, de carne, rouge, sanguinolente, sortant de l'étal du boucher et jetée là brusquement. Il y a dans ce morceau, — et comme en opposition avec les fonds et la marmite exécutés finement, — des empâtements d'un tel relief qu'ils ont des ombres portées. Deux gousses d'ail sont la note fine posée délicatement. Vollon est le virtuose de la nature morte. Il expose encore « *Oiseaux du Midi* » un plein panier de petits emplumés destinés à la casserole ; charmantes victimes aux ventres roses et aux gorges orangées. Toile plus douce que la première ; mais dans tout cela un gras et une puissance de facture incroyables.

— Dans la salle 21 — dite le dépotoir : « *Deux sœurs* » de M. Ch. Giron, très grande et trop grande toile à thèse, c'est-à-dire ennuyeuse. Une belle petite, pleine de *pschutt*, passe, couchée dans son landau, devant sa sœur qui traîne ses mioches par la main. Question sociale, aussi intéressante qu'irrésoluble, — renvoyée aux innombrables feuilles politiques qui ont pour métier de paraître tous les jours pour... ne pas la résoudre.

M. Rochegrosse a déjà deux qualités qui sont : d'être tout jeune et d'être,

je crois, le gendre de Banville; de plus, c'est un peintre de grand avenir. Il expose: *Andromaque*. — Après la prise de Troie, des soldats grecs arrachent brutalement l'enfant royal Astyanax des bras de sa mère. La scène se passe sur un escalier droit, qui monte aux remparts. Andromaque se défend désespérément, en louve mère, — une odeur de sang règne dans cette toile ; ce n'est plus de l'épopée mais du carnage. C'est du réalisme antique. Une grande fougue, des défauts, des qualités; — finalement le prix du salon désigné. En bas de la rampe de pierre un tas de têtes coupées, du sang, des cadavres, l'incendie qui enfume l'atmosphère. Effet un peu théâtral, mais grande puissance de palette. M. Rochegrosse cette année me fait songer à Regnault.

M. Puvis de Chavannes ne sait pas voir petit. Son « *Rêve!* » n'est pas heureux. L'homme qui sommeille voit passer trois poupées à treize ou à vingt-cinq; le livre dit: l'*Amour*, la *Gloire*, la *Richesse*. — J'ignore si la Gloire et la Richesse ont si pauvre mine, quant à l'Amour j'affirme que non. — Le portait de Me C., du même maître—, car M. Puvis de Chavannes en est un—, est d'un sentiment pénible, mais pénétrant; et, à côté d'un autre portrait de Mlle A. D. par Saintin, fait comprendre la différence qu'il y a entre l'Art et le journal de mode.

— M. Protais refait en petit, en grand, au matin, au soir, ses deux toiles connues; *Avant l'Attaque* et *Après le Combat*. — « *Marche* » c'est-à-dire un détachement en route à la nuit tombante, est une note douce, mais trop éditée. Néanmoins, c'est bien.

— Dans le salon d'entrée, M. Lançon, le graveur émérite, expose: *le Lion amoureux*. Rien d'allégorique, je vous assure. Sur le premier plan d'un site très sauvage, mais qui n'est qu'un paysage de fond sombre et vigoureusement peint, un lion et sa belle s'ébattent, intimement. La lionne est supérieurement faite; d'une patte jetée sur le front du grand félin, elle l'agace galamment. Le roi de l'Atlas, ou d'ailleurs, fait un peu trop son œil de carpe pâmée. M. Lançon a un talent plein de robustesse, mais c'est de la peinture sculptée, un tant soit peu dure. Le peintre a bien la science de la structure et de la calinerie des grands fauves. En somme, des amoureux qu'il serait imprudent de déranger.

— M. Lehoux. — ancien prix du salon, voyage à Rome. — « *Berger étouffant un lion* » — ça n'est pas si difficile qu'on pourrait le penser. Le berger en grinçant des dents comme un sauvage de la foire qui mâche du verre pilé, étouffe la bête, plate comme punaise, et qui baille aux étoiles. Je voudrais savoir ce qu'en pensent le lion et la lionne de M. Lançon? — Si M. Lehoux n'a pas fait un pari c'est que cette toile a été commandée par Bidel.

— M. Ch. Voillemot : « *Le rappel des amoureux* » — Rien du jardin d'amour de Watteau, qui peut dormir tranquille. Costumes très frais. Soieries du Louvre (grand magasins).

— Jean Desbrosses expose deux excellents paysages. L'an dernier, ce vaillant élève du regretté Chintreuil obtenait une 3e médaille; cette année, la

seconde me semble aussi méritée que certaine. *Le bout du lac d'Annecy* est bien dans sa manière osée et vraie; le lac, sous un ciel tranquille, dort paisiblement dans les fonds. Le tableau est coupé par une ligne de forêt d'un vert sombre, en opposition avec une prairie de premier plan d'un ton plus jeune. C'est un vrai Desbrosses, plein de qualités. — L'autre toile : *Le val de Pralognan*, est une vue prise en Savoie. La vallée est envahie par de nuageuses vapeurs grises du plus bel effet. Le Gave coule au milieu, rocailleux, fuyant, assombri dans un lointain très étudié. Jean Desbrosses est un peintre qui dit toute la vérité !

— Même salle : un très vigoureux paysage de Karl Daubigny : *Le Trépor* dont nous reparlerons, et un autre, *Etang de Rochefort-en-Terre* par M. C. Dufour qui est dans un ton très chaud et mérite d'être remarqué par le jury.

— M. Stott. – Quelle exquise distinction il y a dans la peinture de ce fils d'Albion ! Quelle délicatesse de sentiment ! — On se souvient du succès qu'ont eu l'an dernier ses deux toiles ; celle de cette année « *Ronde d'enfants* » se tient à leur hauteur. C'est une mélancolique fin de journée que seules les plages connaissent ; six fillettes tournent en rond sur le sable mouillé, et leurs jambes maigrelettes se reflètent dans une flaque d'eau. Des fonds d'un rose incolore s'éteignent sur la ligne lointaine et gris-bleuâtre de la mer retirée. Il y a des tons innommables dans cette peinture qui a des raffinements inouis de finesse. — Une autre toile : l'*Atelier du grand-père* est plus dans le clair obscur. Une petite fille au profil ravissant joue, sur l'établi, avec les outils de l'aïeul qui la regarde, pensif, attendri. — Une note très douce, et des copeaux qui sont faits ! — M. Stott en est à sa 3e médaille, or, (puisque médaille il y a, ce qui ne signifie rien), c'est simplement ridicule.

— M. Renouf. — Ce peintre d'un incontestable talent, et envers lequel la critique ne doit pas le prendre de trop haut, avait l'habitude d'enserrer son sujet dans un cadre un peu restreint en raison de sa valeur ; ne tombe-t-il pas cette année dans l'excès contraire ? Son grand tableau : « *Le Pilote* » est barré horizontalement par trois gigantesques vagues que coupe hardiment la barque montée par trois intrépides rameurs et par le pilote qui godille à l'arrière. Ces braves, giflés par la mousse d'eau, gouvernent droit au bâtiment aperçu. C'est l'océan menaçant, terrible, gros vert — bouteille, — c'est aussi la bravoure muette, ignorée ; le dévouement obscur de l'homme de la mer, simple et grand ! — Beaucoup de caractère dans les physionomies avec une grande largeur d'exécution. – Une autre petite toile, dans le genre de Jules Breton, est tout à fait remarquable. C'est une tête de jeune paysanne ; d'un beau modelé, d'une agréable transparence de chair, et qui se détache avec fraîcheur sur des fonds d'un vert jaune.

— M. Sargent est comme M. Stott un coloriste de l'école des tons fins, recherchés ; il emprunte beaucoup aux Espagnols mais en affinant. « *Portraits d'enfants* » est une toile adorable. Sur un fond très poussé au sombre, mais d'où tout noir est banni, deux grandes fillettes en sarreaux blancs sont appuyées contre un haut vase japonais qui les domine ; une autre, sur le

devant, est assise sur le tapis et joue avec une poupée; la quatrième debout, est un peu raide, mais il y a dans cette toile de vrais morceaux de maître. C'est un peintre délicieux qui ravit les délicats tout en conservant la liberté d'allure de son maître Carolus Duran à qui il fait le plus grand honneur.

HIPPOLYTE DUVILLERS.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

—

Georges Rodenbach a donné le 8 mai au *Caveau verviétois* une conférence à nos excellents confrères de Verviers. Après avoir, avec son énergie de mouton enragé, flétri le scandale académique qui vient de se passer, il a lu avec son charme connu, des pièces exquises extraites de son prochain volume. Remercions le *Caveau* de son initiative et de sa cordiale hospitalité, et souhaitons qu'il continue sa courageuse propagande littéraire.

***

Vient de paraître chez Gilon un volume de Madame Courtmans, traduit par J. Elseni et F. Gueury Dambois, avec une préface de Paul Frédéricq : *Tante Sidonie*.

Ce sont des nouvelles écrites dans un style très simple à la portée du peuple.

***

Chez Jouaust, une plaquette élégante de M. Alexandre Huré, l'auteur de *Marguerite*, intitulée *Ad Gloriam*.

Vers délicats dans un écrin coquet.

***

Chez Calmann-Lévy, *Plaisir d'amour* par Henri Amic le subtil auteur de *Madame de Karnel*, de *Renée* et des *Vingt-huit jours d'un réserviste*

M. Amic, un féal de Georges Sand, a réuni dans ce volume une suite de nouvelles coulées dans un style élégant et poétique qui rappelle l'envolement rêveur de *Lélia* et de *Consuelo*. La place nous manque pour dire tout le bien que nous voudrions de cet aristocratique et excellent écrivain.

***

Chez Henri Jouve, une plaquette de Blanche D. Mon : *Un Réveillon*, récit

en vers dit pour la première fois par Mlle Delphine Murat, au théâtre de Bordeaux. C'est un drame parisien, une scène de la vie de misère, qui plaira à ceux qui déclament en public. Comme dans la *Grève des Forgerons*, ils y trouveront les beaux effets scéniques qui font pleurer les dames.

***

Chez Lucien Hochsteyn, *le Candélabre*, l'opérinette abracadabrante de Théo Hannon le vieux trousseur de calembourgs.. . et d'autre chose ; l'auteur du récent volume : Au pays de *Manneken-Pis* ; l'éternel zwanzeur ; le *Candélabre* n'est ni bon ni mauvais ; il est drôle. Les fidèles de la *Renaissance* s'en sont désopilé la rate durant de longues soirées, tandis que leurs « dames » baissant les yeux d'un air pudique, rougissaient comme des poëles en plein hiver !

***

Chez Ed. Rouveyre et G. Blond: *Le Coffret de perles noires.*

Sous ce titre, un poète d'avenir, le Marquis de Pimodan, dont le nom était jusqu'à présent plus connu dans l'histoire que dans les Lettres, vient de faire paraître un volume de poésie édité avec un luxe de bon goût.

L'auteur a déjà publié, sous un pseudonyme, *Lyres et Clairons*, chez Dentu.

Ces deux volumes sont écrits avec une grande pureté, dans une forme toute moderne et très personnelle.

***

L'œuvre vaillante des *Soirées Populaires* vient d'ouvrir un concours international des sciences morales et économiques. En voici le règlement :

1. L'Œuvre demande un ouvrage français sur la question suivante : « Quels sont les soins physiques, intellectuels et moraux à donner à un enfant, depuis le jour de sa naissance jusqu'à l'âge de sept ans, au double point de vue de la santé et de l'éducation ? »

2. L'ouvrage ne dépassera pas, en étendue, 120 pages in-12.

3. Les auteurs pourront choisir le genre littéraire à leur convenance (dissertation, lettres, dialogues, nouvelle, etc.,); mais le Comité désire avant tout que le livre soit écrit dans une forme à la fois simple et esthétique. Les expressions techniques seront élaguées, à moins qu'elles ne soient indispensables, et les écrivains voudront bien ne pas oublier que leur livre doit pouvoir être remis à des jeunes filles, aux jeunes mariés, à toutes les personnes qui assistent à nos *Soirées*.

Les concurrents sont priés de se pénétrer des idées suivantes :

La question hygiénique devra être traitée d'une façon gradative au point de vue de l'âge. Le Comité désire, non des généralités, mais des recomman-

dations claires et précises sur la plupart des incidents qui peuvent se présenter.

La question intellectuelle sera traitée, non en énumérant les connaissances à acquérir, mais en montrant comment les parents doivent s'y prendre pour donner la première instructton à l'enfant.

Au point de vue de l'éducation, l'Œuvre des *Soirées Populaires* exige des vues nouvelles et minutieusement étudiées, cette partie de l'enseignement étant très négligée. Les auteurs resteront plutôt dans le domaine de la raison que dans celui du sentiment.

4. Le concours est accessible à tous les écrivains, quelle que soit leur nationalité.

5. Le prix unique affecté à ce travail consistera en un diplôme et une somme de cinq cents francs.

6. L'auteur recevra, en outre, cent exemplaires de son travail.

7. Le Comité se propose de donner la plus grande publicité à l'ouvrage couronné.

8. Tous les manuscrits resteront la propriété du Comité des *Soirées Populaires*. Celui-ci ne sera tenu, en aucun cas, de les livrer aux auteurs, même pour leur en laisser prendre copie; il aura seul le droit de publier le travail couronné.

Les manuscrits non couronnés pourront être publiés, soit par le Comité, soit par les auteurs eux-mêmes.

9. La proclamation du nom du lauréat et la remise du prix auront lieu en séance publique, en présence des autorités.

10. Les manuscrits devront être envoyés au Président de l'Œuvre, *M. Eug. Novent, rue de la Colline, 40, à Verviers, avant le* 1er *Janvier* 1885.

Ils ne porteront pas de noms d'auteurs. Ceux-ci ne se feront connaître (en rappelant les premières lignes de leur travail) que lorsque les résultats auront été publiés par la voie des journaux.

11. Un jury spécial, chargé d'examiner les manuscrits et de se prononcer sur leur valeur, est institué et composé comme suit:

Mlle J. Gatti de Gamond, directrice d'un Institut de demoiselles, à Bruxelles; — MM. Emile Gens, docteur en sciences et professeur, à Verviers; — Karl Grün, secrétaire des *Soirées Populaires*, docteur en sciences, professeur et pharmacien; — Jules Lacroix, archivistes des *Soirées Populaires*, ingénieur-chimiste et professeur; — Em. Putzeys, ancien officier du génie, ingénieur-directeur des travaux de la ville de Verviers; — Henri Stappers, conseiller communal, industriel, membre du Comité des *Soirées Populaires*; — Eug. Novent, professeur, président des *Soirées Populaires*. »

Nous applaudissons de tout cœur à cette œuvre éminemment utile, tout en souhaitant qu'en cas d'équivalence, la préférence soit donnée à des écrivains belges.

Nemo.

CAMILLE LEMONNIER

—

Médaillon.

Une flamande exubérance de chair et de poil, parfumée d'une goutte de cette subtile essence qui s'appelle la Parisine. C'est l'œuvre — et c'est l'homme.

L'ampleur de son corps, taillé pour les vaillantes besognes, dit assez la sincérité de son art. Il est flamand de race. Bombant sous le drap du vêtement, le torse oscille souplement ; les épaules s'élargissent, dégagent le cou : un cou de taureau, qui supporte comme une colonne la tête puissante, en haut de laquelle une toison fauve éparpille ses mèches, mariant ses reflets dorés au ton des joues, très pleines, avec un pli dans leur chair rose lustrée par le rasoir. Sous le nez, modelé par larges méplats, la bouche cache sa fine sinuosité entre une « mouche » levant sur le menton, et le retroussis de la moustache rousse tordue en coquille d'épée, qu'il aime à lisser de sa main grasse, matérielle, aux doigts potelés, cerclés d'anneaux. Physionomie vivante et mâle, on pense tout d'abord en le voyant, aux patriciens néerlandais que Van der Helst et Franz Hals groupent dans la lumière blonde de leurs banquets. Mais, comme un glacis sur un portrait, les petites boucles alignées sur le front, le binocle qui miroite devant les yeux bleus, avivent d'une pointe de parisianisme ce visage opulent, et achèvent de lui donner son caractère...

C'est chez lui qu'il faut le voir, chaussée de Vleurgat, dans cet amusant cabinet de travail d'où sont sorties tant de pages ayant la force et la jeunesse. Véritable chambrette d'artiste, si pimpante qu'il semble que le premier venu, se mettant là, ne saurait rien écrire de banal ni de vieillot. Au milieu de la pièce, meublée de fauteuils et de sièges, un bureau-ministre disparaissant sous un encombrement de paperasses, d'épreuves à corriger, avec des piles de volumes non encore découpés étalant la fraîcheur de leurs couvertures, dont se dégage une bonne odeur d'imprimerie ; puis encore des journaux, des eaux-fortes, la *Vie Moderne* aux fins croquis, et, appuyé contre un Lemerre, le robuste fusain de Meunier, *Lassitude :* un manœuvre erréné, veines et muscles gonflant sous sa peau

nue, darde, ployé en deux, son regard vide. — Sur la cheminée, et s'accrochant jusqu'au plafond, un accumulis de bibelots, miniatures dans leur cadre de velours, poupées japonaises, brimborions qui ont la couleur et qui amusent l'œil. Au-dessus du foyer où crépitent quelques charbons, une grande glace, avec glissées dans la bordure, les photographies des amis, réfléchit les murs, diaprés d'ébauches signées Alfred Stevens, Meunier, Verdyen, de nerveuses pochades au monogramme de Rops.

Tous les vendredis matin, réception intime. Arrivent ceux qui veulent. Ce sont des peintres, des graveurs, ou bien Georges Eekhoud, des « jeunes-Belgique » Albert Giraud, Max Waller. Et sans qu'il soit besoin de remettre sa carte à la vieille servante qui ouvre la porte, on grimpe tout droit à l'étage, où Lemonnier vous reçoit toujours ainsi qu'un hôte attendu. On y est chez soi, et il se montre avec les « jeunes » non comme un ancêtre, mais comme un frère, et pas même comme un frère aîné. Lui, vêtu d'un veston bleu-marine, assis, les jambes croisées, devant la fenêtre à rideaux de mousseline, près d'un « secrétaire » sur la tablette duquel des samovars, des théières de Delft, des potiches en vieux japon bombent leur ventre rouge et bleu, achève de revoir une épreuve, le bout d'ambre d'une pipe enfoui sous sa moustache. Les autres s'installent, allument un cigare, ou, feuilletant un livre nouveau, entamant une discussion littéraire à laquelle, tout en travaillant, il mêle son mot, se promènent d'une chambre à l'autre, passent dans la bibliothèque, qu'une porte relie au cabinet de travail. Là, même bureau-ministre. A terre, des fardes remplies de dessins et de gravures. Le long du mur, depuis le plancher jusqu'à la cimaise, des rayons courent, pliant sous les volumes, parmi lesquels les ouvrages du « Mâle », comme on l'appelle familièrement, mettent leur reliure de veau relevée d'une étiquette rouge. Dans un coin, collée à une porte, une grande affiche verte :

*Lisez dans l'*Europe *de demain*

LE MALE

Grand roman par Camille Lemonnier.

La fenêtre du fond ouvre sur l'étang d'Ixelles, au bord duquel l'église Sainte-Croix dresse sa façade de briques. Le soleil de midi, qui brise ses rayons sur la nappe d'eau, envoie sa lumière dans les deux chambrettes, qu'il emplit de gaîté, faisant étinceler le verre des aquarelles, accrochant

un rubis sur l'empâtement d'une esquisse, se glissant sur le parquet et allant allumer une flammèche dans la rousse chevelure du liseur.

Sa feuille corrigée, il est tout à vous, va de l'un à l'autre, mêle aux conversations le timbre de sa voix chaude et mordante — une voix de la *couleur* de ses cheveux, disait une femme — et qui sur-le-champ met à l'aise les timidités de ceux qui l'approchent pour la première fois. Et peu à peu apparaît le dessous de cet esprit supérieur — c'est-à-dire un esprit charmant, un causeur, et ce qui est plus rare, un causeur coloré, mettant le mot comme un peintre presse sur sa toile un tube de laque, et d'une phrase clouant devant vous, en chair et en os, l'homme de qui vous parlez.

Avril 1881. MAURICE SULZBERGER.

BIBLIOGRAPHIE DE CAMILLE LEMONNIER.

Salon de Bruxelles 1863. Bruxelles; en vente chez tous les libraires. — Salon de Bruxelles 1866. Bruxelles chez l'auteur, chaussée d'Ixelles, 46. — Nos Flamands. Bruxelles. Rozez et Dentu 1869. — Nos Flamands, 2e édit. Bruxelles. Muquardt. 1869. — Croquis d'automne. Paris-Bruxelles. Imprimerie P.-J.-D. De Somer. 1870. — Salon de Paris. 1870. Paris. Veuve A. Morel & Cie. 1870. — 1870. Paris-Berlin, anonyme. Bruxelles. C. Murquardt. H. Merzbach Succr. 1871. — Sedan. Bruxelles. Muquardt 1871. — Contes flamands et wallons. Bruxelles, Lansberger 1873. — Contes flamands et wallons. Paris. 1874. — Histoires de gras & de maigres. Paris. Casimir Pont. 1874. — Derrière le Rideau. Paris. Casimir Pont. 1876. — Gustave Courbet & son œuvre. Paris. Alphonse Lemerre. 1878. — Un coin de village. Paris. Alphonse Lemerre. 1879. — En Brabant. Bibliothèque Gilon 1879. — Les bons amis. Bibliothèque Gilon. 1880. — Trois contes. Bibliothèque Gilon 1880. — Les Charniers. Paris. Alphonse Lemerre 1881. — Un Mâle. Bruxelles. Henri Kistemaeckers. 1882. — Le Mort. Bruxelles. Henri Kistemaeckers. 1882. — Histoire des Beaux-Arts en Belgique. Bruxelles. P. Weissenbruch. 1882. — La Belgique. — Description pittoresque, dans *le Tour du Monde*. 1882. — Thérèse Monique. Paris. Charpentier. 1881. — Bébés & joujoux. Paris. Hetzel. 1882. — Les petits contes. Bruxelles. Parent & Cie. 1882. — Morteroche. (La Revue de Belgique 1882).

EN PRÉPARATION

Ni chair ni poisson. Bruxelles. A. Brancart. — L'Hystérique. Paris. Rouveyre et Blond

COLLABORATION : — Gazette des Beaux-Arts (de Paris). — Bien Public (de Paris). — Magasin pittoresque (de Paris). — Le Musée des deux Mondes. — Bulletin de la Société des Gens de lettres. — Revue de Belgique. — L'Artiste. — L'Europe. — L'Art Universel. — L'Actualité. — La Jeune Belgique. — Le Livre. — La Revue Moderne. — Le Tour du Monde.

PRÉFACES : — *Voyage au pays du Kirschwasser*, par Fernand Gueymard. 1882. — *La Vie bête*. par Max Waller. 1883.

OCTAVE PIRMEZ

—

> Ne serait-ce pas une consolation pour nous, pauvres absents, d'espérer qu'on évoquera encore notre souvenir et que des vivants prendront un jour la plume pour animer nos cendres ?
>
> O. P.

Lorsqu'un défunt cher va être mis en terre, une foule quelconque se rassemble devant sa fosse, et, tandis qu'on y fait descendre — tel qu'un seau dans un puits obscur — le cercueil de chêne avec des coins damasquinés, tous à la file viennent en hâte secouer sur lui une pelletée de terre, — puis on comble le trou creusé et l'herbe repousse !

Mais ceux qui regrettent sincèrement le mort disparu, reviennent plus tard s'agenouiller devant sa tombe et s'entretenir avec lui, quand les feuillages frémissent au vent du soir, comme traversés par un vol d'âmes.

De même après quelques éloges jetés hâtivement — ainsi que des pelletées de terre — dans la fosse ouverte d'Octave Pirmez, les poètes religieux viendront longuement s'attendrir et rêver devant son œuvre — mélancolique et solennelle comme un mausolée de marbre blanc.

***

« Elles ne sont pas vaines les vies dont il demeure de telles ombres de gloire ! » écrivait-il ; et c'est sans doute cet espoir pressenti de se survivre un peu qui l'avait soutenu dans la conscience de son existence sacrifiée.

Appartenant à une famille riche et influente qui de tous temps s'est signalée dans les affaires et les fonctions publiques, il aurait pu, lui aussi, par la politique, se faire un nom populaire et bruyant.

Feuillées, 1861. — *Jours de Solitude*, 1869. — *Heures de Philosophie*, 1875. — *Rémo*, 1878.

Il a préféré « se fourvoyer », ne pas marcher dans l'admiration de la cohue imbécile, gravir le calvaire des Lettres, sûr qu'au moment de sa mort, le voile de l'indifférence se déchirerait et qu'on reconnaîtrait dans le supplicié — un dieu !

Lui aussi se contentait de quelques disciples : une élite intellectuelle qui suivait ses travaux dévotement. « C'est en ne s'occupant pas du vulgaire qu'on le traite selon ses mérites, » écrivait-il. Comme on le voit, c'était un aristocrate d'intelligence ; il n'avait pas même daigné entamer la lutte contre le bourgeoisisme effrayant dont nous sommes entourés. Il avait fui nos luttes mesquines d'où monte une poussière qui aurait troublé la sereine contemplation à laquelle il voulait habituer ses yeux, et comme, le poète hautain dont parle Alfred de Vigny qui s'enfermerait dans une Tour d'ivoire, cachant sa vie et répandant son œuvre, il s'était relégué dans l'exil volontaire d'une demeure seigneuriale.

Là-bas, au fond de son château d'Acoz, je me le représente avec une physionomie douce et méditative comme son œuvre, promenant ses rêveries dans son grand parc inspirateur, attentif au chuchotement des sources, aux langueurs des nuages s'étirant comme des corps, à la limpidité des étangs où des cygnes — voguant à travers des frissons de soleil — semblaient lui dire en comparant sa destinée à la leur : « Nous sommes toute blancheur, et cependant toute obscurité, toute fierté et tout mystère. Ainsi votre vie, ô rêveur ! »

Comme Victor Hugo dans les *Contemplations*, il dialogue avec les arbres et les plantes, ses frères et ses sœurs, comme s'il les savait compréhensifs et susceptibles de sensations, à tel point que jamais il n'a permis qu'on les émondât et qu'on fît couler le sang de la sève par la blessure des cognées !

Un large panthéisme traverse son Ame et la Nature et les relie par d'indivisibles et fraternels chaînons. C'est dans le même sens que Sully-Prudhomme, un poète philosophe avec lequel il a de grandes affinités, a pu écrire ces beaux vers :

D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses !

Pour lui aussi, la Conscience et la Nature étaient les deux champs d'observation où se tournaient les yeux de sa pensée.

Réaliste à sa façon, il les étudiait et les scrutait sans cesse, car pour le reste il s'était volontairement séparé du monde moderne, négligeant de porter son attention sur lui et s'élevant plus haut, sur les sommets de la pensée, afin d'envisager la Création dans ce qu'elle a de permanent et d'immortel.

Ainsi il a vécu comme en un cloître, car le vrai cloître, écrivait-il dans ses *Jours de solitude*, c'est la conscience illuminée de la clarté de Dieu, qui elle aussi a ses dalles sonores où résonnent les faits accomplis et sa cour carrée où des croix rendent témoignage des illusions disparues.

Et quand il avait ainsi, tout le jour, mené le troupeau blanc de ses rêves, le soir — comme les pâtres légendaires de la Chaldée — il devenait un contemplateur d'étoiles. Celles-ci le fixaient dans l'ombre, ainsi que les yeux vibrants des morts regrettés, et alors, comme pour continuer ce commerce d'outre-tombe, il se retirait dans la grande bibliothèque du château et lisait les poèmes d'Ossian où Fingal et les guerriers immolés de Morven s'enveloppent dans les nuages du couchant, comme en de grands linceuls de pourpre !

Mais cette sérénité n'était qu'apparente chez le doux solitaire d'Acoz ; il n'y avait là qu'une attitude voulue et stoïque, comme celle de l'enfant de Sparte mordu par un renard qu'il cachait dans sa robe.

Sous l'uniforme ampleur de ses phrases, déroulées comme des flots, on sentait à la vérité bien des rêves engloutis, et c'est pour cela qu'elles vibrent en de plaintives mélopées comme celles des marées montantes.

Au fond, lui-même souffrait de ce mal qu'il attribue à son frère Rémo, « celui qu'éprouvent toutes les grandes âmes, meurtries aux bornes de ce misérable monde. »

Il a fait comme ceux dont parle Pascal, « qui cherchent en gémissant », et il aurait pu assurément prendre pour devise cet admirable vers de Baudelaire, triste comme une épitaphe :

Je sais que la douleur est la noblesse unique !

Mais là s'arrête sa ressemblance avec les grands romantiques auxquels des critiques à courte vue ont eu tort de l'apparenter souvent.

Il n'avait pas cette inspiration mélancolisée de Goethe, de Chateaubriand et de Lamartine, cette tristesse maladive et sans cause dont ceux-ci s'énorgueillissaient comme d'un privilège pour le génie — selon l'observation d'Aristote.

Chez lui rien de semblable ; pas de tristesse subjective, d'élégies personnelles pour apitoyer sur des abandons ou des meurtrissures, mais d'objectives réflexions sur la fatalité du malheur attaché à l'existence humaine, à la façon de Léopardi et des autres poètes pessimistes.

Ce n'est pas, comme ceux-ci, que sa désespérance soit amère, violente, absolue.

Si le raisonnement et l'expérience l'ont amené lui aussi à connaître la bêtise et la méchanceté des hommes, les fausses paroles, les rires perfides, les trahisons lâches, toutes ces choses navrantes comme des mélancolies d'automne, il a du moins un refuge dans la Nature, et devant tout cela — comme il le dit suavement — il dresse une *haie en fleurs*.

Mais néanmoins son cœur reste tiraillé, comme écartelé, entre l'avenir incertain et le passé regretté ; ses yeux souffrent par l'absence et gardent, après avoir voyagé en de lointains pays, la tache noire des chauds soleils entrevus.

Et toujours, impitoyablement, l'analyste qui est en lui et regarde vivre le poète — contrarie ses joies les plus pures : a-t-il vu une fleur somptueuse qui se déplie au soleil comme un insecte aux ailes de velours, au lieu de se borner à en respirer le parfum, il descend à la tige et de la tige aux racines et soudain il souffre en songeant que celles-ci s'enfoncent dans la terre où sont les Morts !

Oh ! les morts abandonnés tout seuls, dans la terre, sous l'herbe épaisse et qui seront nos compagnons de demain ! Cette pensée de la mort l'empêchait de vivre. — Et au lieu de s'éjouir comme les autres hommes, d'être pareil à ces petites tortues entrevues un jour par Renan dans un étang de la Syrie, gaies et vives sans s'inquiéter de ce que l'eau du Ouadi-Hamoul serait tarie le lendemain — lui s'est énervé dans cette fatale solitude dont parle la Bible : *Væ soli!*

Et dans le vide de son cœur se répercutaient tous les glas mortuaires qui tintaient aux clochers dispersés :

« O morts, restez doucement couchés où vous êtes, j'irai bientôt

« m'étendre à vos côtés? Je descends à vous par l'escalier des « heures. Écoutez chacun de mes pas retentir au clocher de l'église « prochaine. Ah! quelle procession variée m'accompagne sur l'es- « calier funèbre! Vous toutes, générations disparues, vous êtes les « vivants d'hier et moi je suis le mort de demain!... »

***

Admirable pensée, expression impeccable, non seulement dans les lignes qui précèdent mais dans son œuvre entière.

On dirait d'un temple majestueux, aux parois si hautes et si lisses qu'on n'y peut accrocher une critique.

Les phrases se creusent avec des nettetés de bas-relief et partout des images éclatantes flamboient comme des vitraux pleins de soleil.

Écoutez cette sublime comparaison, à propos des âmes solitaires et recueillies :

« Qui n'a rencontré, dans les landes désertes, le creux d'une « carrière abandonnée lentement, emplie par l'eau des mers? Là, « nul concert d'oiseaux, nulle touffe d'herbe, nulle fleur ; un « morne silence planant sur une eau sourde et cristalline, qui « jamais ne tremble à la nageoire ou à l'aile d'un être vivant. « Cependant, entourée d'un ciel bleu et de robes grisâtres, cette « eau est verte! Les êtres qui l'approchent craignent de la frôler, « et pendant que la bruyère d'alentour crépite au soleil de midi, « si la silhouette d'un ramier voyageur ou la figure d'un pâtre s'y « réflète, c'est pour soudainement s'évanouir, — Mare mysté- « rieuse! tu ne peux vivre et tu ne peux mourir. Tu as l'éclat et « pas la jeunesse ; tu as la douceur et pas les attraits ; tu es limpide, « et les vivants te fuient ! Ta destinée est de ne jamais te répandre « sur les stériles sommets qui te tiennent prisonnière ; mais du « moins as-tu la joie, quand les ombres de la nuit s'épandent sur « les terres, de palpiter de la vie illimitée du ciel étoilé ! »

Son œuvre abonde en figures de ce genre, en raffinements de style, en détails élégants, en recherches de mots rares et picturaux, en comparaisons neuves, comme lorsqu'il assimile les voix brèves des moineaux, rassemblés sur les toits, à des bruits de ciseau sur la pierre.

Puis de grandes idées condensées en une expression pénétrante comme une goutte d'essence ; « Le poète cisèle de l'ombre. »

Puis encore d'exquises trouvailles de sentiment, comme cette phrase à propos de son frère Rémo qui avait partagé sa vie : « De lui il ne reste plus que moi ici-bas ! »

Et ainsi, d'un bout à l'autre de son œuvre, de graves pensées morales dans une forme colorée, évoquant d'énormes papillons épinglés sous une vitrine de verre, les ailes en fleur.

*
* *

Après avoir lu cette œuvre grandiose, on ne s'étonne plus qu'Octave Pirmez ait été aimé de Victor Hugo, de Sainte-Beuve qui avait écrit des annotations en marge de ses livres, de Saint René-Taillandier qui l'a appelé un rêveur éloquent et se disposait — si la mort ne l'en eût pas empêché — à lui consacrer un grand article dans la *Revue des Deux-Monde* .

A Paris, il aurait certes occupé une situation éminente dans le groupe des esprits hautains et contemplatifs, entre Taine, Renan et Paul de Saint-Victor.

En Belgique, on le connaissait à peine. Dans un temps où un artiste n'existait pas pour le public sans la consécration officielle, il n'avait jamais rien obtenu de nos gouvernements bourgeois : ni une distinction, ni un prix quinquennal, ni une décoration, ni une couronne ! Quant aux talents neutres — comme il les appelait — qui font ici de la critique, ils en parlaient peu ou se bornaient à lui reprocher ses pensées vagues, son style mou et ses inutiles tentatives de restauration romantique, après Lamartine et Châteaubriand.

Mais lui, sans s'embarrasser des pierres qu'on lui jetait, sans s'inquiéter si on l'écoutait, si même on l'entendait, continua sa mystérieuse ascension, car il était vraiment le poète, tel que de Goncourt l'a défini : un monsieur qui met une échelle contre une étoile et qui monte en jouant du violon !

*
* *

Quand les Jeunes-Belgique sont entrés en campagne, eux qu'on représente méchamment comme une jeunesse infatuée et irrévéren-

cieuse, ils ont bien compris qu'ils n'étaient que des conscrits. Ils ont donc cherché des chefs, mais ils ont vite reconnu que ceux qui avaient le plus de galons à leurs manches n'étaient que de mauvais Invalides, indignes et incapables de diriger leurs fraîches milices.

Alors, révolutionnairement, ils se sont insurgés contre les pédants, les marchands de lieux communs, les confectionneurs de cantates, les historiens de contrebande, les politiqueurs qui se mêlent de juger l'art et la littérature, et ils se sont tournés vers les grands, les sincères, les originaux comme Charles De Coster, André Van Hasselt, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Octave Pirmez.

Parmi ceux-là, Octave Pirmez surtout était un initiateur, car nous trouvons dans son œuvre toutes les théories d'art qui nous sont chères.

Lui aussi proclamait la gloire des réalistes « qui avaient compris la force de la sincérité, en tenant compte de l'instinct, en délaissant l'école pour s'instruire à la Nature et reproduire des êtres dans leur réalité saisissante. »

Lui encore répondait à cette confusion absurde de l'Art et de la Morale que nous avons toujours combattue ;

« Parce que tel romancier n'a pas un but moral, il ne faut pas « conclure que son œuvre soit inutile. Certains écrivains ressem- « blent à ces grands fleuves qui roulent vers l'Océan leurs flots « soulevés et ne les emploient ni à fertiliser les plaines ni à porter « les navires marchands. Ils viennent témoigner de la puissance « des instincts de l'homme et de la vigueur de son talent. Ils repré- « sentent la jeunesse, la santé, la vie.

« Leurs livres, c'est la nature même mise en pages, ils sont ins- « pirateurs comme elle. »

Enfin son œuvre est comme un arsenal où nous trouvons des armes pour nous défendre contre ceux qui nous accusent d'avoir une forme ciselée sans qu'il y ait du fond dans ce que nous écrivons.

Etrange reproche, puisque toute ciselure suppose un métal sur lequel on ait pu exercer sa patience et son habileté.

« Il arrive à beaucoup — lisons-nous dans les *Heures de philo-* « *sophie*, de dire d'une œuvre : La forme en est charmante, mais

« le fond est vulgaire. — Parole peu juste. Une forme littéraire ne « peut être telle si elle n'a germé sur un sentiment profond. Autant « vaudrait dire d'un homme : C'est un bel homme, mais sa char- « pente est vilaine. Dans une œuvre d'art, la beauté de la forme « ne se sépare point de la beauté de la pensée qui l'inspire. On ne « crée une belle forme qu'à la lueur d'un idéal. »

Enfin il dit encore ailleurs : « Il ne restera dans l'avenir que les livres où s'accuse le génie de la Forme. »

N'est-ce pas le germe de ce que nous avons toujours écrit et défendu : qu'importe la pensée si le livre est bien écrit !

Qu'importe le sujet si le tableau est bien peint ! Il y a œuvre d'art partout où le style se raffine, où la couleur vibre.

Comme on le voit, Octave Pirmez était bien des nôtres, lui dont les théories esthétiques s'appariaient si bien avec celles que nous professons, et c'est là sans doute la raison de la sympathie vivace qu'il nous avait témoignée dès l'origine de nos efforts, et dont l'affirmation reste vibrante dans les lettres que nous gardons de lui — comme les reliques d'un Ancien vénéré.

Mais ce n'est pas seulement cet idéal commun qui nous avait poussés vers lui, c'est encore et surtout la maîtrise de son œuvre magistralement écrite.

Lui et les autres méconnus dont je parlais tantôt étaient vraiment « les bons esprits de l'ancienne Belgique. »

Dès lors, comment ose-t-on nous accuser d'irrévérence vis-à-vis d'eux alors que, s'ils sont sortis de l'ombre, si des lueurs de gloire s'allument sur leurs noms, c'est à nous, à nos revues, à nos conférences qu'ils en sont redevables ?

Tandis que vous, les critiques myopes, les adorateurs du fait accompli, vous l'aviez toujours jusque-là relégué et diminué ; mais il était édifié sur votre compte, le grand solitaire d'Acoz, lorsqu'il vous mettait narquoisement dans la bouche ce que vous disiez de lui et ce que vous dites maintenant de nous : « Ah ! pauvre jouvenceau ! qui osez nous dire que cette prairie vous enchante, à nous qui venons d'y découvrir trois orties et un chardon ! »

*
* *

Au moment même où nous couronnions nos maîtres, Octave

Pirmez est mort, comme si ce génie solitaire avait voulu se dérober à de publiques ovations !

Contraste triste : son convoi funèbre a croisé le char triomphal de Lemonnier — et dans une démonstration récente de l'Art national, que d'aucuns ont cru patriotique de ridiculiser, nous n'avons pu qu'honorer sa mémoire en dressant son couvert avec une chaise vide et des fleurs en deuil dans du crêpe, en renouvellement d'une émotionnante coutume du moyen âge.

C'est quand tout renaît dans l'allégresse du printemps qu'Octave Pirmez a disparu, et dans ses derniers moments, il aura pu chuchoter ce premier vers de Jocelyn qu'il avait lu si souvent :

Aujourd'hui premier mai : date où mon cœur s'arrête !

A ses obsèques, quelques-uns d'entre nous ont représenté la Jeune Belgique; ils ont suivi, chapeau bas, ce grand mort qu'on portait sur la rampe d'une colline vers le lointain cimetière.

Le corbillard, attelé de quatre chevaux, était tendu de draperies bleu pâle, et le soleil nouveau l'enveloppait d'une clarté d'apothéose, tandis qu'au loin la campagne riait, toute verte — couleur de l'espérance.

Tous les paysans des villages suivaient et des musiques jouaient lugubrement la si émouvante Marche de Chopin.

Tout à coup, quand s'étaient tues les fanfares, cette chose étrange fut remarquée : au milieu du grand silence, un rossignol vocalisa dans les hautes branches d'un arbre de la route — comme si la Nature, reconnaissante envers celui qui l'aima tant, avait délégué son plus éloquent oiseau pour chanter son Oraison Funèbre.

GEORGES RODENBACH.

LA VIE BÊTE

—

CASSE ET SENÉ! ces deux vocables pharmaceutiques depuis longtemps me tintent à l'oreille, railleurs, implacables. Hélas! nous a-t-on assez reproché nos mutuelles sympathies!

A tout le monde il est permis d'admirer *Kees Doorik*, *les Flamandes*, *la Mer Élégante*, *le Scribe*. A nous, point. Notre admiration est absolument comme le style de Louis Hymans : sans valeur ; c'est de « l'encensement réciproque », de la « petite chapelle », de la « fleur-de-compère. »

La Vie bête vient de paraître, Albert Giraud en devait faire la critique. Mais songez! Si Giraud avait eu la malencontreuse idée d'en trouver une seule page convenable, j'étais perdu!... camaraderie, compérage, complicité, parbleu!... sans oublier une ou plusieurs admonestations fraternelles! (Ceci à l'œil droit de l'ami Valentin.)

Ce que j'avais de mieux à faire, c'était de présenter moi-même ce petit livre écrit par moi, de dire que je le considère comme un merveilleux chef-d'œuvre, et de me briser à jamais le nez sous l'écroulement d'une pyramide d'encensoirs et d'une montange de piédestaux.

Eh bien non, le livre n'est pas bon; il est d'une conception absolument maladroite et naïve; il ne tient pas; ses trois parties vont à la file sans la moindre unité; le récit est illogique et la deuxième partie ennuyeuse comme une leçon de M. Rivier.

C'est le journal d'une vie, jour par jour. Les premières pages en sont vraies, les autres non. Madeleine Auriol existe, Veinard existe, Jacques Balmus existe, et quant à Lucie Merlet, la petite française, elle existait, la charmante, elle existait, rieuse, spirituelle et mignonne; elle est morte il y a trois mois à peine!

Oh! la folle rage que nous avons tous, dans notre métier d'encre et de papier blanc, de mettre à nu les intimités les plus douces et les plus palpitantes de nous-mêmes; de dévoiler notre cœur, comme si nous avions l'orgueil — ou le cynisme — de nos fautes!

Il nous semble que l'œuvre sera plus vivante parce que nous y aurons mis notre vie, plus chaude parce que nous y avons soufflé notre chaleur, plus émotionnante parce que, comme sur la table de marbre des amphi-

théâtres où l'on étale des cadavres ouverts, nous y aurons éparpillé les plaies rouges de notre âme et les sanglantes blessures de notre conscience.

Mais le public comprend-il cette communion douloureuse de l'écrivain et du livre, saisit-il ce travail cruel où l'on s'épuise, comme Dedalus, à mettre des ailes à ses chimères-filles ?

Octave Pirmez l'a bien dit : «notre époque n'aime point la tristesse, étant éprise de vie florissante». Pas d'œuvres décevantes, pas de mélancolies sottes, pas d'intimités pensives, pas de pénombres. Vive le soleil ! ce qui brille, ce qui chante, ce qui rit !

Alors, nous, les gais qui rient de tout pour en pleurer tout bas, lorsque nous épandons dans nos écrits le poème de nos pensées tristes, nous sommes pareils à ces lépreux dont on s'éloigne, de peur que les regardant de trop près, on ne se découvre rongé comme eux, et que le livre ne leur dise en ricanant, comme ce fantôme que le poète fait errer au long des cimetières, sous la tiède blancheur de la lune :

Prenez garde ! car vous avez la maladie
Dont je suis mort!

*
* *

On a contesté au romancier le droit de prendre dans la vivante réalité, autour de lui, les personnages de ses livres ; ce droit pourtant n'est pas contestable, car le lecteur ne pourra jamais savoir où commence la fiction, où la réalité. D'ailleurs, comme le disait très justement Maufrigneuse (1), le public qui s'indigne si facilement en certains cas, se « montre en certains autres d'une curiosité aussi bête que malsaine. « Tantôt on lui dit : c'est l'histoire de Mme B..., et il achète. Il adore « le scandale quand il ne soupçonne pas qu'il puisse être atteint à son « tour, mais il s'indigne quand il croit pouvoir être également touché « un jour ou l'autre. »

Croit-on qu'il soit possible à l'écrivain de figer ses souvenirs et de se bander les yeux, lorsque son œuvre prend la forme décisive, et n'arriverait-il pas ainsi à la frigidité la plus morne ? Dans tout héros de roman, d'ailleurs, on reconnaîtra, à un trait de hasard, à une nuance quelconque, une personnalité qu'on connaît ou qu'on a connue.

Non, prenons autour de nous nos types ; donnons-leur, au pinceau

---

(1) *Gil Blas*. Mardi 5 juin 1883.

de nos fantaisies, une couleur nouvelle, transformons-les à notre vision d'Art, et ne craignons ni les susceptibilités prétentieuses, ni les reconnaissances hasardées.

« Travaillons chacun dans notre coin, nous dit Camille Lemonnier, « et mettons le plus possible de nous-même dans nos œuvres, sans « nous soucier des formules et des canons ; c'est encore le mieux pour « laisser de nous quelque chose où l'on puisse retrouver notre humanité « actuelle. »

La Vie bête (1) a été conçue ainsi. Comme dans un tiroir aimé où dorment les reliques chères, l'auteur a pris dans le passé les souvenirs qui s'y éparpillaient liés par les faveurs roses du sentiment ; pieusement il les a recueillis, et, de même que dans un cadre on pique des papillons, il les a piqués dans le cadre du style.

Qu'on n'y voie autre chose qu'une œuvrette de sentiment ; si l'on y découvre une délicatesse apportée par le hasard et jetée dans le livre comme dans le sable un grain d'or, qu'on la recueille et qu'on se dise : le roman dont on peut retenir une phrase n'est pas tout-à-fait mauvais.

MAX WALLER.

LA VALSE DES MUGUETS

—

A Mlle Marie B.

Mai sur la terre avait jeté son rayon jaune,
Et de ses doigts dorés ouvrait les lilas blancs,
Epandant dans le ciel de longs parfums troublants,
Qui faisaient se pâmer la vierge sur son trône.

Les poètes chantaient leurs nouvelles amours,
Tandis que moi, blasé de ces vieilles rengaines,
Je renfermais les miens dans de coquettes gaines,
Comme de vieux poignards dans de rouges velours.

---

(1) *La Vie bête*, par Max Waller. — Préface de Camille Lemonnier. — Eau-forte de Théodore Hannon. — Un vol. Bruxelles. A. Brancart, éditeur, fr. 4 00.

Pourtant il en fut un qui, déchirant ses langes,
Me porta, triomphant, quelques clochettes blanches
Et rouvrit le verrou de mon cœur aux aguets.

Le tourbillon depuis nous berce, nous rend ivre,
Vainqueurs, nous célébrons le verbe qui fait vivre
Et les vents près de nous font valser les muguets.

EDOUARD LEVIS.

RONDELS A LA LUNE

I

SPLEEN

Pierrot de Bergame s'ennuie :
Il renonce aux charmes du vol ;
Son étrange gaîté de fol
Comme un oiseau blanc s'est enfuie.

Le spleen, à l'horizon de suie,
Fermente ainsi qu'un noir alcool.
Pierrot de Bergame s'ennuie :
Il renonce aux charmes du vol.

La Lune sympathique essuie
Ses larmes de lumière au vol
Des nuages, et sur le sol
Claque la chanson de la pluie :
Pierrot de Bergame s'ennuie.

II

DÉCOLLATION

La Lune, comme un sabre blanc
Sur un sombre coussin de moire,
Se courbe en la nocturne gloire
D'un ciel fantastique et dolent.

Un long Pierrot déambulant
Fixe, avec des gestes de foire,
La Lune, comme un sabre blanc
Sur un sombre coussin de moire.

Il flageole, et s'agenouillant,
Rêve, dans l'immensité noire,
Que pour la mort expiatoire
Sur son cou s'abat en sifflant,
La Lune, comme un sabre blanc !

III

BROSSEUR DE LUNE

Un très pâle rayon de Lune
Sur le dos de son habit noir,
Pierrot-Willette sort le soir,
Pour aller en bonne fortune.

Mais sa toilette l'importune :
Il s'inspecte, et finit par voir
Un très pâle rayon de Lune
Sur le dos de son habit noir.

Il s'imagine que c'est une
Tâche de plâtre, et sans espoir,
Jusqu'au matin, sur le trottoir,
Frotte, le cœur gros de rancune,
Un très pâle rayon de Lune !

IV

ROUGE ET BLANC

Une cruelle et rouge langue
Aux chairs salivantes de sang,
Comme un éclair érubescent
Sillonne son visage exsangue.

Sa face pâle est une gangue
D'où sort ce rubis repoussant:
Une cruelle et rouge langue
Aux chairs salivantes de sang.

Son corps vertigineux qui tangue
Est comme un blanc vaisseau hissant
A son géband mât louissant
Son pavillon couleur de mangue:
Une cruelle et rouge langue.

V

L'ÉGLISE

Dans l'église odorante et sombre,
Comme un rayon de Lune entré
Par le vitrail décoloré,
Pierrot éclaire la pénombre.

Il marche vers la nef qui sombre,
Avec un regard d'inspiré,
Dans l'église odorante et sombre
Comme un rayon de Lune entré.

Et soudain les cierges sans nombre,
Déchirant le soir expiré,
Saignent sur l'autel illustré,
Comme les blessures de l'ombre,
Dans l'église odorante et sombre.

VI

MESSE ROUGE

Pour la cruelle Eucharistie,
Sous l'éclair des ors aveuglants
Et des cierges aux feux troublants,
Pierrot sort de la sacristie.

Sa main, de la Grâce investie,
Déchire ses ornements blancs,
Pour la cruelle Eucharistie,
Sous l'éclair des ors aveuglants.

Et d'un grand geste d'amnistie
Il montre aux fidèles tremblants
Son cœur entre ses doigts sanglants
Comme une horrible et rouge hostie,
Pour la cruelle Eucharistie!

VII

SUPPLIQUE

O Pierrot! le ressort du rire,
Entre mes dents je l'ai cassé;
Le clair décor s'est effacé
Dans un mirage à la Shakspeare.

Au mât de mon triste navire
Un pavillon noir est hissé:
O Pierrot, le ressort du rire,
Entre mes dents je l'ai cassé.

Quand me rendras-tu, porte-lyre,
Guérisseur de l'esprit blessé,
Neige adorable du passé,
Face de Lune, blanc messire,
O Pierrot! — le ressort du rire?

VIII

VIOLON DE LUNE

L'âme du violon tremblant,
Plein de silence et d'harmonie,
Rêve dans sa boîte vernie
Un rêve languide et troublant.

Qui donc fera, d'un bras dolent,
Vibrer en la nuit infinie
L'âme du violon tremblant,
Plein de silence et d'harmonie?

La Lune, d'un rais mince et lent,
Avec des douceurs d'ironie,
Caresse de son agonie,
Comme un lumineux archet blanc,
L'âme du violon tremblant.

XI

NOSTALGIE

Comme un doux soupir de cristal,
L'âme des vieilles comédies
Se plaint des allures raidies
Du lent Pierrot occidental.

Dans son triste désert mental
Résonne en notes assourdies,
Comme un doux soupir de cristal,
L'âme des vieilles comédies.

Il désapprend son air fatal :
A travers les blancs incendies
Des Lunes dans l'onde attiédies,
Son regret vole au ciel natal
Comme un doux soupir de cristal.

X

PARFUMS DE BERGAME

O vieux parfum vaporisé
Dont mes narines sont grisées !
Les douces et folles risées
Tournent dans l'air subtilisé.

Désir enfin réalisé
Des choses longtemps méprisées :
O vieux parfum vaporisé,
Dont mes narines sont grisées !

Le charme du spleen est brisé :
Par mes fenêtres irisées,
Je revois les bleus Elysées
Où Watteau s'est éternisé.
O vieux parfum vaporisé !

XI

BLANCHEURS SACRÉES

Blancheurs de la Neige et des Cygnes,
Blancheurs de la Lune et du Lys,
Vous étiez, aux jours abolis,
De Pierrot les pâles insignes !

Il vous dédiait de beaux signes
Dans la féerie ensevelis;
Blancheurs de la Neige et des Cygnes,
Blancheurs de la Lune et du Lys !

Le mépris des choses indignes,
Le dégoût des cœurs amollis
Sont les préceptes que je lis
Dans le triomphe de vos lignes,
Blancheurs de la Neige et des Cygnes !

XII

DÉPART DE PIERROT

Un rayon de Lune est la rame,
Un blanc nénuphar, la chaloupe ;
Il regagne, la brise en poupe,
Sur un fleuve pâle, Bergame.

Le flot chante une humide gamme
Sous la nacelle qui le coupe.
Un rayon de Lune est la rame,
Un blanc nénuphar, la chaloupe.

Le neigeux roi du mimodrame
Redresse fièrement sa houppe :
Comme du punch dans une coupe,
Le vague horizon vert s'enflamme.
Un rayon de Lune est la rame.

XIII

LUNE AU LAVOIR

Comme une pâle lavandière
Elle lave ses failles blanches,
Ses bras d'argent hors de leurs manches
Au fil chantant de la rivière.

Les vents à travers la clairière
Soufflent dans leurs flûtes sans anches.
Comme une pâle lavandière
Elle lave ses failles blanches.

La céleste et douce ouvrière
Nouant sa jupe sur ses hanches,
Sous le baiser frôlant des branches
Etend son linge de lumière,
Comme une pâle lavandière.

ALBERT GIRAUD.

CONTES MELANCOLIQUES

—

LE VIEUX CHATEAU.

Le train filait à toute volée. Seul, debout dans un froid compartiment de troisième, courbé sous des rêveries noires je voyais vaguement derrière la glace vaporeuse de ternes paysages d'hiver fuir comme des visions. Toujours et toujours des campagnes brunes, des arbres nus, des villages mornes, l'assoupissement d'un fleuve plombé.

Connais-tu, lecteur, ces heures où l'ennui, sans que l'on sache pourquoi, étreint l'âme comme un glacial et insupportable spectre? Ah! l'ennui! Plutôt la souffrance!

Le train ralentissait, je baissai la glace.

Tout à coup, dans le carré de la portière, les tours et les toits d'un vieux château m'apparurent sur le gris brouillé du ciel, au milieu d'un immense parc désert, émergeant d'un groupe de sapins dont la verdure était tachée d'éclatantes blancheurs de neige.

Quelle solitude profonde, quel charme mystérieux, là-bas! Plus d'ennui. Je me sentis inopinément joyeux : dans mon cœur affluait avec des caresses douces la poésie romantique et pénétrante des vieux châteaux.

Les vieux châteaux! Rappelons-nous Walter Scott, Georges Sand, Charles de Bernard et Jules Sandeau : les bons vieux manoirs décrits dans leurs romans! Celui-ci leur ressemblait; car, ils se ressemblent un peu tous : ils ont tous, plus ou moins, de vieilles tours drapées dans des épaisseurs de lierre sombre, une immense façade sévère, des fossés verdâtres avec des roseaux et des cygnes, une vaste pelouse brillantée de corolles multicolores, des allées et des bosquets ombreux, mélancoliques.

Le train faisant à la station un arrêt d'un quart d'heure, il me prit fantaisie de descendre et d'entrer dans la campagne. Là, appuyé contre le tronc d'un arbre, les yeux rivés aux tours, je me perdis dans une rêverie.

Oui, il y avait dans le vieux château une héroïne blonde et angélique. Et comme on ne conçoit pas un vieux château sans une histoire

d'amour, il y avait donc aussi un chevalier servant. Un inconnu. Un jeune noble qui voyageait pour se distraire. Il était arrivé au milieu de l'automne, non par le train, comme moi, c'est trop prosaïque, mais à cheval, au déclin du jour.

Je me le représentais, arrêté à l'aspect des tours, laissant flotter distraitement sa bride, bercé par le concert des confuses harmonies du soir qui s'éteignaient avec des douceurs de musiques très lointaines. Puis, il s'était remis en marche. Les bons campagnards, appuyés sur leurs bêches, le regardaient, d'un air respectueusement ravi, passer sur sa magnifique monture, élégant et fier, son pâle profil et ses noirs cheveux détachés sur la pourpre flamboyante et dorée du soleil couchant. Disparu derrière les arbres jaunis du parc du château où il allait demander l'hospitalité, les campagnards avaient repris leur travail avec un hochement de tête attendri, murmurant :

« Sans doute, un amoureux pour mademoiselle la comtesse Blanche, la providence des pauvres. Dieu les ait en joie ! »

Rien de plus facile à dessiner que le reste de l'histoire.

Le cavalier s'était arrêté au pied du perron sur lequel apparaissait précisément la jeune comtesse Blanche, quelques roses à la main. Trouble et rougeur de la jeune comtesse. Introduction du bel inconnu dans le grand salon rouge décoré des portraits de famille. Arrivée du père de la jeune comtesse, un vieillard grave, mais aimable, qui avait décidé le jeune homme à passer l'hiver au château.

Maintenant, Blanche et Roger s'aiment. Les journées si douloureuses et si longues pour tant d'humains, passent, pour eux, délicieuses et rapides. Leur amour est si divin qu'il n'est pas même triste comme le sont un peu toutes les amours. De légers soupirs, des regards humides, des baisers secrets sur des fleurs échangées, dés songeries célestes, un délire, enfin, voilà leur vie. Et je me sens heureux de leur bonheur. Je vis en eux. Qui sait ? Ils vont peut-être apparaître, là-bas, près des sapins. Mais non : je les vois distinctement dans le demi-jour mystérieux d'une vaste pièce aux boiseries brunes, assis côte à côte devant un grand orgue à sculptures ; et je crois saisir des lambeaux de ces vieux airs touchants, composés par on ne sait qui, déjà entendus on ne sait où, et faisant vibrer l'exquisité de ces indécises nuances de sentiment connues des âmes délicates, mais intraduisibles par le langage.

Puis, il me sembla que l'orgue se taisait.

Si Blanche et Roger pouvaient venir maintenant ? Je voudrais tant les voir! Ils doivent être si beaux ! Je leur parlerais. Je les supplierais de ne pas laisser passer une seule des secondes bénies d'aujour-

d'hui, sans en goûter les délices, et de faire une riche moisson de souvenirs pour se réconforter un peu, plus tard, s'il leur vient des jours amers....

Un bruit s'éleva derrière moi : eux! sans doute. Je bondis, tressaillant comme au réveil d'un rêve. C'est un mendiant. Un pauvre vieux, courbé, loqueteux, la face terreuse, le regard craintif. Il tend la main. Je lui donne quelques sous.

« Vous êtes du pays, mon brave homme ?... Alors, vous connaissez les habitants du château ?

— Pas beaucoup, monsieur. On n'ose approcher du château : M. le comte est si dur!

— Ah! le comte est dur... Mais sa fille ?

— Sa fille?... Eh bien, monsieur, tenez, entre nous, là, sa fille ne vaut pas mieux. La semaine dernière elle a encore chassé Jacqueline, une malheureuse, veuve avec trois petits... Trois petits! monsieur, vous comprenez, dans cette saison... Oui, oui, monsieur, elle l'a chassée... Avec ça qu'elle ne fait pas mal parler d'elle, la jeune comtesse... Enfin! ce ne sont pas nos affaires, n'est-il pas vrai, monsieur? Chacun se conduit comme il lui plaît... Si du moins on aidait un peu les pauvres... Il est vrai que M. Adhémar, toujours à la ville, n'a pas trop des revenus de son père... »

Un cavalier s'approchait au trot d'un superbe alezan.

« Monsieur le baron, dit le mendiant. Le fiancé de mademoiselle la comtesse. »

Le baron passa et, fouillant dans la poche de son gilet, jeta dédaigneusement un sou au mendiant, sans même tourner la tête.

Ça le fiancé de la comtesse! Mais, à trente ans, il était plus cassé que le vieillard. Figurez-vous un singe à cheval. Un de ces fragiles avortons, vidé par les veilles, et dont l'ironie narquoise de nos paysans s'exclame: « Il est mort depuis quinze jours, et il ne s'en doute pas encore! »

Je remontai dans le train, attristé. Il me semblait entendre le laid gommeux bailler, étendu dans un large fauteuil du salon aux boiseries brunes ; puis se lever et tapoter sur le vieil orgue à sculptures les premières mesures d'un refrain idiot ; puis se rasseoir, baillant plus fort. Dans un coin, le dos tourné, renfrognée, la jeune comtesse boudait.

Dix minutes après, emporté par le train, je regardais le vieux château profané décroître au milieu de la tristesse des arbres dépouillés du parc et des sapins de la pelouse. A un coude du chemin de fer, tout disparut.

— Et Blanche? Et Roger?

— Vous les retrouverez dans certains romans.

— Pas dans la vie?

— Des sceptiques disent: jamais. Moi, je dis: parfois, mais rarement..., très rarement....

CÉLESTIN DEMBLON.

Liége, décembre 1882.

LE CAVEAU VERVIÉTOIS

—

SECOND ARTICLE.

Nous voici très embarrassés. M. Karl Grün a été tant aimable et confraternel pour nous tous, il a si cordialement accueilli nos livres, que nous hésitons à dire ouvertement ce que nous pensons de ses œuvres. Les volumes de l'*Annuaire* en sont pleins, et nous recevions récemment un album de sonnets: *les Oiseaux Chanteurs*, que M. Karl Grün vient de publier à Verviers chez Nautet-Hans, avec le concours artistique d'un sous-Giacomelli. Il faut bien le dire, l'œuvre est presque médiocre. Le poète se fait du sonnet une idée fausse, il semble ne pas se douter des règles qui le commandent. A-t-il aligné quatorze vers divisés en quatre strophes, il est content de lui-même et croit avoir écrit un sonnet. Le trait final n'existe pas, l'unité pas davantage, et la lecture ne laisse pas l'impression voulue d'un chant spécial dont chaque note à sa vibrance, et la dernière son point d'orgue:

L'alouette se dresse *au sein* de la bruyère,
Puis, rapide, elle part avec de joyeux cris.
Tout l'espace s'emplit de sa voix douce et claire:
Elle chante, en veillant sur ses enfants chéris,

Elle tourne en spirale; elle monte, légère.
Les promeneurs, de loin, l'écoutent attendris,
Et cherchent le point noir perdu dans l'*atmosphère*
D'où l'*harmonie à flots* descend aux *prés fleuris*.

Tout à coup le chant cesse. Elle tombe en silence,
Bat de l'aile un instant *et puis* d'un bond s'élance
Et regagne le nid caché dans le gazon.

Au fond de sa retraite elle gazouille encore,
Son grand œil clair fixé sur l'*azur qu'elle adore*,
Sur le mont violet qui rêve à l'horizon.

Cela ne nous *dit* rien ; rien ne nous frappe dans ce sonnet dont est bannie toute préoccupation de modernité. Les *prés fleuris* et *l'azur qu'elle adore* nous reportent aux petits moutons de Madame Deshoulières ; cela crie de vieillesse. Je néglige *les promeneurs*, l'*atmosphère*, le *et puis* qui est une cheville, et j'en arrive à conclure par le manque d'éducation littéraire du poète. *Claire* ne pourra jamais rimer à *bruyère* non plus qu'*atmosphère* ; nous défions M. Grün de trouver une seule rime aussi piètre dans tout Hugo, dans Gautier, dans Banville. Mais M. Grün ne les a pas lus, il est impossible qu'il les ait lus ; Baudelaire, Coppée, etc., n'ont pas passé par ses inexpertes mains. Il en est encore aux vers classiques, frigides, mornes, d'autrefois. Il retarde de deux siècles. Je gage qu'il n'a pas lu Villon même, ce moderne du XVIe siècle, qui après trois cents ans a produit Richepin. Et s'il les a lus, se peut-il qu'il n'ait pas subi l'impressionnante influence de ces maîtres ?

Je trouve encore dans les poésies de M. Karl Grün une tendance à « humanitaireriser », j'entends à parler fréquemment de progrès, lumière, liberté... Mon Dieu ! tout cela est très beau en soi ; sans le progrès nous n'aurions ni fabriques de drap, ni fabriques de vers, ni manufactures, ni caveau, mais le lyrisme dans cet ordre d'idées est si vulgaire, si « déjà lu cent fois », si agaçant en un mot, que l'on a de réelles, crispations en lisant de ces strophes :

« Pilâtre de Rozier, toi, chevalier d'Arlandes,
L'histoire citera vos noms retentissants,
Lorsque ceux des Césars, renvoyés aux légendes
Dans les bouquins moisis s'en iront, pâlissants.... »

d'où il ressort que César n'est plus qu'un vieux bronze et Pilâtre de Rozier l'homme de l'Histoire, ce qui n'est pas mal drôle !

Hâtons-nous de le dire ; nous ne nions pas que M. Grün ait du talent ; d'aucuns de ses vers sont des mélodies, vieilles peut-être comme des danses de Rameau, mais douces aussi comme elles :

« Je vais partir. Je vais flâner pendant trois jours,
Le long de la rivière où murmurent les aunes.
J'entends déjà mugir, dans ces calmes séjours,

Les cascades de lait dans les prés aux fleurs jaunes.
Je verrai, quand le soir descendra pas à pas,
Des flocons de brouillards, voiles légers de fées,
Flotter sur les gazons au-dessus des vallées
Et vous n'y serez pas. »

Tel est encore M. Ernest Gauthier, avec la même forme retardataire en même temps que le même sentiment rêveur et poétique, très délicat. L'absence de personnalité bien marquée est aussi son écueil ; sa signature est la seule étiquette qui puisse, comme à M. Grün, lui donner la paternité de ses œuvres. C'est l'éternelle romance des étoiles, de l'azur et des petits oiseaux, avec la phrase pleine de réminiscences des poètes lakistes. Tel est aussi M. Xhoffer. tel M. Weber, tel M. Gens, M. Bonjean, M. Lekeu, tels sont-ils tous, coulés dans un même moule qui a déjà servi. Tous ont une moyenne de talent, tous une uniformité modeste ; ils doivent posséder à fond Lamartine, ils se l'asssimilent — moins le génie, — et l'on est désolé de voir un groupe aussi uni, maître de cet élément superbe d'avenir : la confraternité, possédant un public liseur, et justement fier de sa décentralisation littéraire, s'attarder dans une formule surannée et terne, alors qu'un effort l'en ferait si aisément sortir.

Cet effort, je le trouve pourtant à la première page de l'*Annuaire* qui vient de paraître ; dans un sonnet auquel il y aurait bien des choses à reprendre encore, M. Ernest Gauthier semble avoir compris le parti que l'on peut tirer de l'antithèse du beau et de l'ignoble. Baudelaire, avec *la Charogne* que les imbéciles appellent un morceau « naturaliste », ne s'est-il élevé au sommet de la plus pénétrante spiritualité ?

Voici la pièce de M. Gauthier ; nous en « italiquons » les tares :

Près des Halles, non loin de l'étal au poisson,
Armé d'un long balai plein de crotte et d'ordure,
Un balayeur, puant la crasse et la boisson,
De Paris vers l'égout pousse la pourriture.

Et dans l'épais courant, où roule *maint tesson*
Escortant *maint débris* d'humaine nourriture,
L'homme, avec un regard à donner le frisson
Puise un trognon de chou *dont il fait sa pâture.*

Mais le balai, qui glisse et tombe de ses doigts,
S'étend dans le cloaque empesté ; l'homme grogne,
Dévore sa pitance *en maudissant les lois,*

Puis il reprend l'outil et, *tout à sa besogne*,
Semble dire à l'égout : « Tiens, sale gueule, bois !....

— O les ruisseaux bordés de mousse au fond des bois !

Le sonnet est faible. Je passe sur les inversions vieillottes, sur la cheville : *maint tesson*, et celle : « *dont il fait sa pâture* », sur l'allusion « pauv'peup' » du vers :... *en maudissant les lois*, mais ce que nous y voyons c'est l'ombre d'une tendance vers un art plus moderne, et moins « caveau ».

Il suffirait d'une bonne poussée et de quelques lectures des œuvres actuelles. Flaubert pour la prose et Baudelaire pour les vers ont exercé une influence énorme ; impeccables tous deux, ils imposent leur maîtrise et sollicitent à une facture plus serrée les écrivains qui les comprennent.

Nous avons été sévères dans nos deux articles, mais nous aspirons de toutes nos forces à voir le *Caveau Verviétois* devenir le deuxième centre de notre littérature ; nos sympathies se verront sous notre franchise. Plus tard nous continuerons, en étudiant séparément tous les écrivains de l'*Annuiare*, cette étude sommaire dont les éléments sont conformes à l'actuelle formule d'art. Que le *Caveau* le sache : si tout chemin mène à Rome, on peut bien trouver le chemin de Damas en passant par la Béotie ; il est toujours temps.

JACQUES ARNOUX.

EXPOSITION

DE L'ANCIEN ATELIER PORTAELS

M. Verheyden expose une *Forêt de Soignes* d'un effet puissant. Un clair de lune vaporeux blanchit vaguement dans le ciel plein d'une paix pensive. Au premier plan, sur le sol déboisé, des bûcherons travaillent avec la lenteur lasse d'une fin de journée. Derrière eux s'étend la ligne sévère et sombre des grands arbres, qui dressent méditativement leurs têtes hautaines. Tout cela est plein d'ombre, de grandeur, de tranquillité, de vie. Le gris-perle du ciel et le roux vert-de-grisé du sol et des bois, toute cette nuit est d'une poésie profonde. Ce qui nuit un peu à cette belle toile c'est le voisinage de deux tableaux éblouissants de lumière : Le *Hameau*, que l'hiver a ouaté de neige lumineuse et la

Moisson où l'or des blés, ensanglantés de larges coquelicots, rutile au soleil de midi : le moissonneur, le visage obombré d'un large chapeau qui le protège mal contre la lave aérienne du soleil, le genou pesamment enfoncé en terre, plonge la faucille dans la gerbe jaune qui flamboie.

Nous n'aimons guère la peinture de M. Verdyen. Ses couleurs font mauvais ménage. Il y a là une jeune fille vêtue d'une robe d'été à volants violemment bleus et roses, et couchée lourdement sur le sable jaune des dunes, que hérissent des joncs d'un vert féroce et des chardons bleuâtres. Est-ce l'effet de la chaleur? Toutes ces couleurs ont quelque chose de lustré et de fondant, on dirait qu'elles transpirent. Pourquoi aussi cet éternel petit bateau à vapeur qui fume à l'horizon de chaque marine? Est-ce une signature comme les oiseaux de Breughel? *Crépusculaire* montre une autre jeune fille étendue sur une autre dune, mais à plat ventre. Le ciel carminé où se couche le soleil est assez réussi; mais la mer ressemble à une gelée de reines-Claude. M. Verdyen est, en résumé, mal représenté à cette exposition.

Les *Fleurs* de M. Cormon ne sont certainement pas faites pour le plaisir des yeux. Les couleurs exaspérées crient de fureur. Les rouges ont l'air enragés. L'artiste a oublié de distribuer la lumière dans ce tableau. Les esquisses de la *Scène de l'âge de pierre* et de la *Fuite de Caïn* sont remarquables de dessin et de composition, mais la couleur y brille par son absence. M. Cormon est pourtant bon coloriste : voyez les deux petites toiles intitulées *Salle à manger* et *Salon*. L'ameublement est riche et tranquille : pas de teintes crues, une douce et chaude harmonie de couleurs. Seules les verrières de la salle à manger sont trop flamboyantes : évidemment elles sont frappées d'un vif rayon de soleil, qui oublie d'entrer dans l'appartement. M. Cormon expose aussi quelques têtes réussies; nous avons remarqué celle d'un garçonnet aux cheveux ras, qui respire une vraie vie et ne sort pas d'un musée Tussaud.

M. Mayné, dans sa *Basse-cour* a le tort d'imiter Bastien-Lepage. Dans ses autres toiles il paraît atteint de la monomanie des fenêtres comme M. Meerts de celle des escaliers.

Chez M. Impens tout est gris, d'un gris sombre et triste à faire pleurer. Les détails sont très — fouillés, — trop à notre avis. M. Impens cherche à continuer les petits maîtres flamands.

M. Van Gelder expose des chiens variés. Très drôle le toutou japonais, mais pas beau. Un autre *Médor*, d'un caractère plus élégiaque, déplore mélancoliquement la tension de ses pattes.

MM. Oyens ont quelques bonnes toiles. L'exposition de David est plus heureuse que celle de son frère : remarquons la *Crèche*, un joli tas de gamins très naturellement endormis sur un lit collectif. David Oyens attrape merveilleusement le pittoresque d'une pose ou d'un geste.

Les vues de Bruxelles de M. Blanc-Garin ne sont pas vues du tout. Les monuments manquent de solidité, les pierres sont fluides. *La Bourse de Bruxelles* est un édifice en confiserie, glacé de sirop de framboise.

La *Danse macabre* de M. Coppieters est originale ; le costume de la Mort

est d'une étrangeté singulière, — la scène où la mort s'éboule sur l'épaule du bourgeois qui lui prend son chapeau et sa faux, est bien composée. Mais le faire et le coloris de M. Coppieters ne sont pas séduisants. Ses portraits sur fond blanc évoquent fâcheusement des idées d'imagerie.

M. Frédéric est un véritable artiste. A part la brouette, le tableau *A la pompe* est très beau. Quelle belle couleur, juste, ferme, harmonieuse ! Le corsage de la femme est d'un gris superbe. Et quel naturel dans les personnages ! Quelle simplicité dans les traits et les attitudes ! *Au jardin* a aussi de grandes qualités ; mais les arbres ressemblent au mancenillier de carton du cinquième acte de l'*Africaine*. Par contre, la bonne qui porte les rafraîchissements est une personne accomplie, pleine de qualités heureuses.

M. Van Hammée pratique la peinture joviale. Son Marc-Antoine, affreusement vexé de la laideur de Cléopâtre, est un excellent satire de la peinture académique. En faisant sortir d'un œuf une mazette tout habillée, l'artiste a symbolisé ce mot profond comme l'Atlantique : *il n'y a plus d'enfants* ! Son grand tableau *Vive le Roi* persifle très drôlement les modes de 1830. En voyant *Campenhout chanter la Brabançonne*, on s'explique la valeur littéraire de notre hymne national.

M. Wauters n'a pas exposé ce qu'il a fait de mieux. Ses portraits manquent d'élégance. Les têtes, trop brutales, ont toutes le nez congestionné et les joues en coup de sang. Par-ci par-là courent sur les chairs des pataraffes rouges. Ainsi la dame qui étale son visage écarlate devant une tenture pourpre, s'est gratté la poitrine jusqu'au sang. Les étoffes valent mieux que les chairs ; elles se plissent, se froissent et ondulent avec des opulences de lumière.

MM. Charlet, Lefebvre, Vander Hecht, Hennebicq et T'Schaggeny, ont exposé des toiles nombreuses de mérites divers. Mais j'ai hâte d'arriver à Agneessens. Son étude de jeune homme est le meilleur tableau de l'exposition. Sur un fond sombre et verdâtre, un corps d'adolescent étale la blancheur mate et douteuse de ses chairs. Le jeune homme, assis dans un grand fauteuil, renverse presque complètement sa jolie tête sur le dossier du siège. Un coup de soleil illumine son visage pensif et sa blonde chevelure bouclée, qui par derrière s'épaissit dans l'ombre. Quel charme dans cette tête rêveuse, dans ce corps débile et maladif aux blancheurs de cire, où éclate dans toute sa beauté le nu moderne ! Comparez avec ce merveilleux morceau le monsieur qui a valu au même peintre son grand prix : quelle différence ! Admirons aussi la *Convalescente* appuyant sur un coussin rouge son visage souffrant, chargé encore d'une langueur morbide. Parmi les portraits, remarquons celui de M. L. D., fumant négligemment sa cigarette, et l'énigmatique dame en robe bleue, au visage fûté, qui tourne entre ses doigts un camélia rose.

MM. Van Humbeek et Licot exposent de bonnes épreuves. M. Van der Stappen présente au public de vrais chefs-d'œuvre. La tête, qui porte le n° 17 est pleine de noblesse et de fierté. Les paupières dédaigneuses à demi fermées, le front hautain et rêveur, le cou fin, souple et nerveux lui composent une beauté. La *Jeune juive* (n° 8) n'est pas ce qu'on peut appeler une jolie personne;

mais ce visage irrégulier charme. Quelle expression de méditation profonde a la belle tête du *Sphinx* ! Le *Saint Michel* nous plaît moins ; il est terriblement raide dans l'étui de son armure.

Il est vrai que l'archange est enfermé dans une niche, — que Satan lui a faite, sans doute pour se venger de le méchante position où il est bistourné lui-même.

Bock.

LE SALON DE PARIS

SECOND ARTICLE.

Je commence à croire que les peintres n'entendent rien à la peinture ; rien, absolument rien ! — ils ont au Salon la *Liseuse* d'Henner ; c'est beau comme un très beau Corrège ; la médaille d'honneur était là, le vote était tout mâché, que font-ils ? — ils éparpillent leurs voix sur une douzaine de noms !

Passons, c'est bien fait, autrement dit : guerre aux médailles ! Toutes les vieilles ganaches en ont une brochette, de médailles,... Rembrandt n'en eut pas. — En ce temps là les maîtres, quand ils avaient signé un chef-d'œuvre, couraient le guilledou et vidaient des brocs — aujourd'hui ils achètent de la rente. Médaillons-les !

* * *

Je voudrais parler de M. Jules Lefebvre, et, pour bien faire comprendre où je place son incontestable talent, j'ai besoin de poser des jalons. — Comme fagot et fagot, il y a nu et nu : celui de M. Gervex, par exemple, est polisson ; celui d'Henner idéalise l'idéal ! Le nu de M. Lefebvre se tient entre ces deux pôles, ce n'est pas du Bouguereau, oh ! non, mais il ne sait pas plus contenter le voluptueux que satisfaire le poète. C'est un art très délicat, d'un dessin charmant, et aussi ennemi que possible de la brutalité. *Psyché* entièrement nue, assise sur un rocher, se détache blanche sur des fonds sombres ; sa chair fine est celle d'une adolescente. C'est un joli morceau, très suave.

— M. Lerolle nous montre dans une étable très éclairée une sainte famille trop petite ; sur le devant, des pâtres demi-nus regardent ébahis ; — la compagne de Joseph a la tête auréolée ; pour un tableau réaliste, c'est une gaffe. M. Lerolle est un artiste que nous suivons avec le plus grand intérêt ; il a beaucoup de talent, mais il a fait beaucoup mieux aussi.

— De M. Le Blant, une *Exécution du général Charette*, c'est à Nantes : en 1796. Charette est près du mur ; le peloton d'exécution s'avance ; entre les soldats et le condamné, un sol détrempé par la pluie. Grande sobriété de fac-

ture, coloris très réservé, exécution correcte comme peinture et comme histoire. M. Le Blant s'apaise, il dramatise à froid. Quelle fougue il avait dans son *La Rochejacquelin* de 1879!

— M. Lhermitte nous montre deux belles toiles. Une *Fileuse* tenue dans un ton assourdi, bien intime, bonne tonalité, peinture vraie sans fracas. — L'autre, *La Moisson* est une des belles choses du Salon. Dans une campagne chaude, on moissonne les grands blés mûrs; l'homme, la faux en main, s'essuie le front; son attitude est noblement robuste; la femme qui est en train de gerber est un morceau de maître. Peinture hardie, sobre et solide — très belle composition d'une franchise très réaliste.

***

— Une bien excellente toile que le *Saint Liévin* du peintre belge M. Vanaise qui obtient une mention honorable, ce qui n'est que très imparfaitement justice. Nous sommes en Flandre; le saint, devant des paysans assemblés, pose un doigt de chaque main sur le front d'un vieillard aveugle et le guérit. L'effet est simple et émeut naïvement. La composition est tenue dans le meilleur goût décoratif. Ce tableau gagnerait à être vu dans un temple, encadré de colonnes. Il y a dans cette œuvre un jeu de verts très habile: très frais et fleuris de hautes paquerettes dans les herbes des premiers plans, ils s'éteignent dans le fonds et tournent aux gris tendres. Le manteau de saint Liévin, également d'un vert bleu, tranche sur une robe de dessous d'un bleu plus cru. — Savantes oppositions d'une palette tranquille. — Belle ordonnance de coloris. Puvis de Chavannes, celui du Panthéon, tolérerait parfaitement un pareil voisinage.

***

M. Van Beers s'est fait le petit succès de mécontent que l'on sait, en barbouillant une de ses toiles le jour du vernissage. O modestie! Son *Retour du grand prix* est plutôt le retour du persil de mademoiselle Polichinelle qui, chapeau sur l'oreille, rapporte dans la capote de sa voiture une brassée de fleurs mal peintes; le cocher n'a ni jambes ni tête — mais ne nous aventurons pas trop avec M. Van Beers; il envoie du papier timbré à qui n'opine pas du bonnet, je ne dirai donc pas, comme j'en avais l'intention, que sa peinture est désagréable au superlatif, mais comme Dumanet, je le penserai.

— M. Mesdag nous envoie deux petites toiles, qui ne sont presque que de grandes études, mais combien bonnes! : *Le Soir à Scheveningue* et *Le Retour des barques de pêcheurs*. C'est brossé d'une façon décidée par une main sûre d'elle. C'est bien la mer et ce sont bien les gens de la mer. Un petit tableau peut avoir grande allure, c'est ce qui arrive dans le cas présent. M. Mesdag qui n'a peut-être pas travaillé pour le Salon, y tient une bonne place, celle d'un véritable artiste.

— M. Henri Martin ne doit pas être mécontent de sa première médaille, cela ne veut pas dire qu'il ne la mérite pas. C'est un élève qui fait honneur à un grand maître, J. P. Laurens. Ce q'uil y a de plus beau dans le tableau de M. Martin:

Paolo et Françoise de Rimini, c'est la longue robe rouge de Dante et la lueur de feu qui colore les deux victimes de l'amour. Belle chose, en somme.

— Les sculpteurs sont décidément plus forts que les peintres; ils peignent en maître quand et à l'heure qu'ils veulent; après Dubois, après Falguière, voici l'auteur du *Gloria Victis*, M. Merclé, qui nous surprend avec une petite Vénus qui se tiendrait parfaitement au Louvre. La pose est un peu pénible; mais quelle délicieuse peinture ! quelle tête adorable ! quels seins propices à la perdition des chastes ! peut-être est-ce plus mondain que païen, mais bast! quand une aussi jolie chair naît sous le pinceau, elle est de tous les temps.

***

— M. Rousseau pâlit à côté de M. Bergeret. Ce dernier, M. Bergeret, qui expose deux toiles, en a une : *Pour les jours de fête*, qui est un délicieux chef-d'œuvre. Des bocaux de prunes ; prunes vertes, prunes violettes, sont emplis; — et le verre n'est, d'une touche surprenante de légèretée, figuré que par une petite traînée de blanc à peine teintée et arrêtée seulement par une tache au cou du bocal — les fruits se tiennent entassés en hauteur dans ce verre ! C'est merveilleux comme délicatesse de trompe-l'œil.

M. Monginot est très amusant avec ses deux toiles : *Buveurs de lait, Buveurs de sang;* tous ces fameux buveurs sont des chats en bas âge très réjouissants et très agréablement peints.

— M. Attendu, élève d'un délicat qui n'expose pas, en quoi il a le plus grand tort, Mettling, nous montre une pleine voiture d'oranges, de ces pauvres oranges d'entre onze heures et minuit, belles et tristes dépaysées à terre, sous des grenades et des paillons tressés, — c'est le réalisme de la nature morte; c'est une bonne et consciencieuse chose, vraie comme ce que peint M. Jeannin, le prodigue des fleurs, qui les entasse cette année sur un *Balcon parisien*, avec la même richesse que d'habitude.

— Tristan Lacroix ; c'est un nouveau venu qui n'obtient qu'une mention et aurait tort de s'en contenter. Sa grande toile du Salon d'entrée, *La gorge aux loups*, est un des bons paysages des non arrivés. De grands arbres de premier plan, hardiment brossés, font cadre à des roches mousseuses prises sur nature C'est un des beaux sites de la forêt de Fontainebleau artistement rendu. Une biche va s'engager dans le défilé, l'oreille au vent, inquiète un peu; cette note est une trouvaille. Les fonds, resserrés, sont lumineux et très étudiés; je sens là un pinceau appelé à nous dire bien des vérités avec franchise et crânerie.

— M. Aimé Perret est toujours bien intéressant, mais combien je préfère sa petite toile : *Bal champêtre en Bourgogne* à son autre grande : *La Fille des champs* qui, bouche ouverte, a l'air un peu... par trop fille des champs. — Dans son bal champêtre, M. Perret est tout à fait lui : gentille gaucherie des danseurs, bonhomie du garde-champêtre bien inoffensif, naïveté de la servante qui préférerait entrer dans la danse que porter les brocs aux buveurs attablés. Dessin charmant, d'un coloris très agréable.

— Mlle Louise Abbema est l'élève de trois maîtres; Chaplin, Henner,

Carolus Duran. Elle a un coup de pinceau d'une fermeté incroyable ; le talent de cette artiste me surprend et m'attire toujours. Son portrait de Mlle Marie Louise G... est d'une hardiesse de facture qui étonne chez une femme, et je n'hésite en aucune façon à dire que Mlle Louise Abbema est un peintre de premier ordre.

— M. James Bertrand n'a jamais eu une aussi belle exposition ; je ne le reconnais plus, le très sage est devenu coloriste, bravo ! qu'il ne regarde plus derrière lui et que ses deux toiles de cette année inaugurent une nouvelle manière, c'est ce que nous lui souhaitons de grand cœur ! *Le dernier jour de Charlotte Corday* est une toile supérieurement traitée, *Les Sirènes* en est une de maître.

***

— Une belle page d'histoire est celle que nous donne M. Diogène Maillart avec son *Etienne Marcel*. Le prévôt des marchands fait donner lecture au peuple, par l'huissier de la ville, de la mémorable ordonnance de 1357. Robert le Coq, évêque de Laon, l'ami et le conseiller de Marcel, est à cheval à son côté. Ils tournent le dos au vieil Hôtel de Ville, la maison aux trois piliers ; au fond Notre-Dame se détache en masse sombre. — L'effet est des plus beaux. La foule acclame le maître aimé, le révolutionnaire d'alors : écoliers, manants, bourgeois, femmes, enfants, sont massés sur la place. C'est le moyen âge savamment évoqué. Cette toile est une revivance de mœurs, de costumes et de types ; les figures de Marcel et de Robert le Coq sont fouillées de main de maître. La composition du tableau est excellente, pas d'emphase, c'est vécu. La peinture est d'une grande sobriété de coloris et d'une sérieuse vérité archéologique. Il est à désirer que la ville s'assure cette toile pour décorer notre nouvelle maison commune. — M. Maillart expose aussi un des bons portraits du Salon : celui du docteur J. B. Dereins ; — sur un fond roux la face se détache, parlante, encadrée de beaux cheveux gris et avec une expression de ravissante bonhomie ; — peinture franche et saine.

— J'ai remarqué deux belles études de nu : l'*Agar* de M. Doucet, et l'*Épave* de M. Krug. M. Doucet nous montre Agar épuisée de fatigue, étendue mourante sur un sable aride ; la chair est d'un superbe ton fauve, hâlé, — la tonalité de cette toile est sévère et belle. — M. Krug a peint un corps nu échoué sur une roche, c'est un jeune homme, les bras étendus ; la tête pend dans une flaque d'eau ; le torse, en lumière, est modelé d'une façon tout à fait supérieure. Il y a de l'Abel de Prudhon dans cette figure. L'océan, d'un vert sinistre, est sombre et d'une grande étendue.... Un oiseau passe, les ailes grandes. — Beau morceau, belle et large peinture.

— Un paysage m'arrête, il est signé Malivoire, un nouveau venu, ce me semble, et que je retrouve aux dessins avec une crâne aquarelle. Il est élève de Jean Desbrosses, ce qui est déjà une bonne note. Son paysage *Au bord du lac d'Annecy* est d'un calme invitant. Dans des herbes toute fleurles une jeune

femme est assise. De grands arbres sont largement brossés dans la manière du maître, mais les premiers plans sont moins hardis. Les fonds, d'une couleur des plus tendres, sont ravissamment traités dans une tonalité grise qui repose. Très bonne chose.

— De M. Georges Sauvage un excellent portrait de Madame de la Villehervé dont le mari est aussi habile marieur que bon diseur de belles rimes.

— M. Jobbé-Duval peut-il regarder sa toile *Electre* en gardant son sérieux? J'en doute, et devant une telle bouffonnerie, je songe que le salon triennal va nous réserver quelques bonnes joyeusetés de ce genre.

— Quelle étrange manière a M. Heullant! Ses deux petites toiles, *Un harem* et *Une rencontre*, sont deux bouquets de couleurs, deux palettes sur lesquelles on serait arrivé à tracer, à définir un dessin et des figures. Je me propose d'étudier cet art curieux dans un article spécial.

— M. Landelle m'ennuie avec sa *Femme de Bethléem*, c'est du très vieux jeu.

— M. Hector Leroux est l'éternel et bien gracieux peintre des vestales qui, je le remarque, prennent quelque peu la mine d'ouvrières en chemises; c'est un ragout de plus. Note tendre. Toujours des blancs.

— M. Louis Matifas nous montre dans sa *Pointe Saint-Gildas* une mer superbe, de beaux lointains, de vraies roches très entourées d'air et un ciel très franc. Un très bon paysage à l'actif de cet élève de Vollon.

— M. Comerre qui a été tenté par le Coupeau de l'antiquité, nous donne une grande toile représentant *Silène et les Bacchantes*; c'est bien, il y a un certain entrain très acceptable. Silène couché n'est pas ce qu'il y a de plus agréable dans cette bonne composition; mais la nymphe qui barbouille le pochard divin ainsi que celle qui, debout et rieuse, tient du raisin en réserve, sont jolies de dessin et peintes avec souplesse. Les nus de ces dévergondées classiques sont plantureux et très appétissants. Bon tableau, mais qui n'a pas la furia de celui que fit Roll sur le même sujet. — M. Comerre expose une deuxième toile qui est un vrai bijou; c'est le portrait de Mlle Achille Fould en japonaise. C'est un tour de force de rouges-cerise foncés et clairs mêlés, où des ors se jouent, et d'où la figure pleine de distinction se détache adorablement. L'effet est des plus réussis.

Deux très beaux portraits de M. Cabanel (il faut être juste), mais véritablement beaux.

***

En parlant du *Silène* de M. Comerre j'ai rappelé la toile de M. Roll dont Jordaens eût été content; — cette année, ce peintre d'un vigoureux talent nous envoie une très grande *Vache normande* bien peinte mais qui emplit trop une toile exiguë; c'est une erreur dont nous dédommage amplement M. Roll avec son superbe portrait de femme; *Mme****, grandeur naturelle et debout, se déta-

che sur un beau fond vert éteint ; les fourrures et la robe noires sont grassement brossées, pas de nus ; seul le visage, à la chair vivante, brille sourdement dans ce tout sombre comme la vie intense. Une superbe tenue, une peinture crâne ; — c'est un des beaux morceaux du salon.

— M. Ary Renan, le fils de l'illustre écrivain, me semble destiné à prendre dans la peinture une place inoccupée et qui ne peut l'être que par un penseur. J'entends, de se faire le traducteur des mythes et non d'une mythologie qui court les rues ; d'être enfin le Leconte de Lisle de la peinture. Son *Aphrodite*, insuffisante peut-être, est une généreuse promesse.

— M. Gervex, un peintre que j'aime entre tous, nous montre encore une toile destinée à la mairie du XIX arrondissement : *Un bureau de bienfaisance*, — c'est vécu, c'est senti, c'est triste au possible, mais peu consolant comme décoration d'une maison commune. Peinture d'une grande distinction de tons comme tout ce que fait M. Gervex. Son second tableau : *Portrait de Mlle la baronne de Beyens*, fille du ministre plénipotentiaire de Belgique, est tout à fait dans la note tendre et si délicieuse de l'inimitable virtuose des blancs. La jeune fille, la gorge et les bras nus, s'enlève légèrement sur un fond gris très fin. Sur la jupe blanche des fleurs en guirlandes sont jetées comme des indications. Les chairs sont jeunes ; — c'est du printemps posé sur une toile. — Ravissant !

MM. les peintres, je vous en prie, laissez les blancs à Gervex (comme les enfants à leurs mères); lui seul en joue à merveille. Ceci est dit pour M. Courtat et son *Réveil de Vénus* ; tous ces blancs quelque peu rosés sont durs, désagréables, aveuglants ; — cette femme opulente qui s'éveille n'est pas Vénus, c'est simplement une femme nue, ce qui est tout autre chose, — elle est bien peinte par exemple et parfaitement à sa place sur un lit. Si M. Courtat avait eu la bonne idée de la coucher sur des draps noirs, elle y eut beaucoup gagné. (Brantôme n'est pas à dédaigner, au point de vue de l'effet en peinture, qu'on y songe.)

— J'avoue n'avoir que fort peu d'estime pour les petits tableaux de genre faits pour la vente, et qui, je le regrette, se vendent très cher. M. Worms qui est toujours très bien coté, expose *Les politiciens*. Deux peintres parlaient un jour devant moi de M. Worms. — Le premier dit : « Ce diable de Worms a vraiment beaucoup d'esprit ! » — « Vous voulez dire qu'il en a toujours ?... » répartit le second.

J'excepte M. Plassan, le délicieux peintre des minois roses, le Chaplin des petites figures ; — son petit tableau *Les deux sœurs* (rien de la grande machine de M. Giron) est d'un croustillant à faire se damner un saint. — Dans une chambre, où les seules discussions admises doivent traiter d'amour, deux jeunes filles s'habillent, près d'un grand lit luxueux ; — l'une, en mettant son bas, montre une jambe toute parisienne ; l'autre, en laçant son corset bleu, ne nous cache heureusement pas ce qu'il va contenir. M. Plassan est le peintre des chairs de boudoir, des gorges et des bras aux repos rosés, où l'œil demeure, et qui invitent la lèvre.

— M. Ballavoine a aussi l'amour des gentilles frimousses, comme dans sa petite femme du *Marché aux fleurs*, qui traîne par la main son gentil bébé; il aime également à caresser des membres dodus les corps grassouillets, comme dans sa *Petite Bohémienne* aux longs cheveux blonds, dont le corsage indiscrètement ouvert excuse toutes les tentations.

— Ce mot de tentation m'invite à parler de M. Jules Garnier qui en a peint une autrefois, où deux horribles femmes nues qu'il croyait provocantes, pouvaient avantageusement remplacer le camphre. Cette année, M. Garnier nous montre une *Vérité* sortant de son puits; on sait dans quel costume! Or, la *Vérité* du peintre met tout le monde en fuite sur la toile, sauf un tout jeune enfant; — et ce qui est amusant, c'est que là où l'auteur n'a voulu exprimer qu'une pensée, nous sommes autorisés, nous, à ne voir que l'effet produit par la hideur de cet espèce de faucheux qui émerge du puits sous le fallacieux sobriquet de femme nue. J'ai toujours pensé que M. Garnier en faisant du nu féminin voulait faire œuvre de moraliste et avait à cœur de modérer nos désirs au profit de nos forces. Son nu est un refroidissant qui dépasse le but et nous ferait mépriser le sexe auquel nous devons nos.... amis! — O Gervex!! —

*
* *

Je ne classe pas. Je cours au hasard de ma fantaisie et de ma sympathie. Mais parlons un peu de certains qui sont des maîtres.

M. Bastien-Lepage est un des peintres modernes que j'estime le plus. Son art est personnel et pénétrant. Cette année son tableau la *Cour au village* m'enchante moins, il reste cependant un des plus saillants du Salon. Il y a ce diable de mouchoir à carreaux qui sèche!... Mais quelle sincérité et quelle poésie il y a dans tout ce que nous peint ce délicieux réaliste d'un genre où il y a toujours un fond d'archaïsme.

— Je n'ose guère parler de M. Cazin et de sa *Judith*; c'est un regrettable logogriphe dans un paysage où il y a une grande dépense de talent; je ne saurais en dire davantage.

— M. Français fait du paysage comme on n'en fait plus, pour un peu je dirais: heureusement; c'est de la pure convention et dans ce genre il n'y a plus que M. Harpignies qui sache rester magistral même dans ses petites toiles; ses deux paysages sévères et ensoleillés le prouvent.

De M. Bonnat deux bons portraits.... Toujours! — Du portrait à perpétuité alors?

M. Jules Breton, aussi poète avec la brosse qu'avec la plume, nous donne deux toiles: *Le Matin*: deux jeunes amoureux se rencontrent à l'aube dans les champs; un ruisseau les sépare; c'est peu et pourtant ce filet d'eau semble une barrière; c'est une fraîche idylle; — l'autre toile: *L'arc-en-ciel* est plus sombre et plus monte en couleur, l'arc cercle l'horizon; et, montée sur un âne, une paysanne rentre. Très bel effet de coloration.

La fille de ce grand artiste, Mme Demont-Breton, expose une grande et belle

toile · *Sur la plage* : de beaux enfants nus, une femme vigoureusement dessinée; — Mme Demont-Breton chasse de race.

Je n'ai pas toujours pensé de M. Carolus-Duran tout le bien que j'en pense cette année. Sa *Vision* est une bien agréable chose et diantrement bien peinte. Laissons dire, il y a du Delacroix là-dedans. Un vieil anachorète, dont —soit dit en passant — le dos est un superbe morceau de nu, voit se détacher de la croix qu'il contemple, une belle nudité qui, les bras étendus, vient à lui. Ce corps jeune et beau, s'enlève sur une draperie rouge semée de fleurs et cache la croix ; de longs cheveux or rouge caressent cette voluptueuse vision qui va jeter le trouble dans les pensées du saint. Quelle palette étourdissante ! Et quels fonds hardiment traités. J'eusse préféré que l'heure du ciel fût plus avancée. Je ne saurais trop engager M. Jules Garnier à voir et revoir cette femme nue.

Dans l'art du portrait, nul plus que M. Paul Dubois ne me ravit... Il y a cependant aussi M Fantin-Latour ; c'est fini, intime, réservé autant que distingué, et mieux en place dans un musée qu'au Salon.

M. Butin reste le robuste peintre des gens de mer, sa *Mise à l'eau* est une toile de grande valeur; au bas d'une falaise des femmes à demi dans l'eau poussent une barque. Je ne connais personne qui traduise comme M. Butin l'espèce d'agression qu'à l'Océan et sache vous rendre presque avec tristesse les rudes physionomies de nos marins des petits ports. — M. Butin vient d'être terriblement frappé par la perte de sa femme ; nous l'assurons de nos regrets et de toute notre sympathie.

***

Il faut nous hâter. — M. Luminais est loin de ses *Enervés de Jumièges ;* son tableau *Childéric III* est bien peint, les moines sont très bons, mais le dernier mérovingien qu'ils sont en train de tondre ressemble fort à un récidiviste que vise la nouvelle loi. — Je n'aime pas le *Rouget de Lisle* de M. Mélingue, il se tient au piano comme s'il était préoccupé de l'effet qu'il produit, — je pense la même chose du portrait de Mme Krauss par un peintre que j'aime, M. Clairin.

Quelques paysages : de M. Ségé, *Vallée de Ploukermen*, M. Ségé est le paysagiste du site reposé, tranquille; il a l'intelligence des touches à effet doux, des taches faisant masses, et des petites fleurettes bien jetées dans l'herbe, — de M. Rapin *l'Averse*, le village au fond est noyé sous l'ondée ; sur le premier plan, dans la mare où les rayons de soleil assombris s'éteignent, il ne pleut plus, — effet très étudié et très vrai.

— M. Jundt est toujours frais et charmant, idyllique, poétique, émaillé de fleurs ; — ravissante, sa petite Alsacienne qui, poitrine et bras nus, fait boire ses vaches à l'abreuvoir. — M. Hanoteau expose un beau paysage : *La haie mitoyenne*, — près d'un gros saule noueux une jeune fille, quenouille en main, est très attentive au discours de son galant. Les personnages ne sont là que pour animer le paysage très vigoureusement traité. Beaucoup d'air, d'espace, des arbres solidement plantés, de beaux fonds, enfin la campagne sentie et

rendue. M. Hanoteau qui n'est pas coutumier du fait nous montre un fort bon portrait d'homme : *A l'ami Ch. Baille*, c'est largement peint, la figure très colorée est vivante, et le paletot gris crânement brossé. M. Hanoteau a une très sérieuse exposition cette année.

Que j'aime la peinture de M. Gilbert, le peintre habituel des halles et des poissons ! — Il a des façons de peindre en pleine lumière qui me ravissent; ses poissons sont glissants, ses raies gluantes, ses toiles sentent la marée, — bref, son tableau *Etal aux halles centralès* est toujours dans la bonne manière de ce peintre d'un réalisme si intéressant et si vrai.

M. Jean Béraud ne m'a pas encore autant plu que cette année. Sa petite et si délicieuse toile *La Prière* nous fait connaître ce moderniste sous un nouveau jour. Une jeune fille ou jeune femme (à Paris il y a peu de différence) prie si gracieusement penchée sur le dossier d'une chaise que ce serait grand dommage qu'une semblable personne ne pratiquât pas. Peinture fine, douce, qui mérite bien la deuxième médaille qu'elle obtient. — L'autre toile : *La Brasserie*, est tout à fait dans la manière de M. Béraud pour qui Paris n'a pas d'inconnu. Nous connaissons tous ces Hébé de brasserie, jolies parfois, cyniques toujours, drôles à leurs heures et dont quelques-unes sont célèbres. L'une d'elles, une fille superbe, a posé pour la *Thamar* de Cabanel, et en a gardé le nom. M. Bérand a su rendre cette vie de noctambules avec un art inouï. C'est une page du Paris-Moderne, — du Paris Boul-Mich. —

— Une *Andromède* de M. Paul Robert qui fait honneur à cet élève de MM. Henner et Carolus Duran. — *Le Berger* de M. Julien Dupré est un bon tableau, c'est du Millet sans poésie, mais c'est bien peint.

M. Sicard a peint une *Plumeuse* qui mérite des éloges; c'est d'une vérité sans égale et d'une franche exécution. Le sang qui tombe dans l'assiette, mêlé aux plumes, va couler de la toile.

Le *Sphinx* de M. Falguière est une toile qui épouvante, — dans une grotte sombre, des cadavres verts, des crânes, des chairs décomposées, reste du festin de ce sphinx dont on ne voit que deux yeux luire. C'est hardi ; mais pour nous remettre, regardons le beau portrait de Mme C^***^ par ce même sculpteur, portrait sévèrement peint, large de facture, et d'un très beau coloris.

M. Montenard aime les bleus crus du Midi, et son *Cimetière sur les côtes de la Méditerranée*, avec toutes ses croix fichées de droite et de gauche dans la terre jaune, est d'un effet très intense.

M. Loustaunau est toujours aussi bourgeois avec ses *Fiancés ;* c'est de la peinture faite en vue de la reproduction; affaire de commerce. M. Rudaux, *Le péage, déjà passé,* etc., etc. est exactement dans le même cas.

M. Hébert ne nous envoie qu'une petite toile, c'est peu pour un maître, mais c'est beau de tons : *Le Violoneux;* le pauvre petit diable à la chair brune, au visage doux, à la bouche à demi ouverte. Charmant tableau, plein de poésie comme tout ce que fait ce grand peintre.

Une belle toile de M. Hauqette: *L'Attente.* — M. Jenoudet expose une toile dans la manière du malheureux Tassaert : *Novembre;* l'aïeule voit mourir la

jeune fille, le sujet est emprunté à de beaux vers de Th. de Banville; toutes nos félicitations à M. Jenoudet que je remarque pour la première fois, je l'avoue à ma honte.

M. Georges Bertrand étonne avec son immense composition *Printemps qui passe* : sur des chevaux lancés à fond de train, et presque de face, des femmes nues, très blanches, passent rapides comme des météores de chair ; c'est le printemps qui passe !! Ce sont de belles taches en tout cas que ces filles de mai ! et ce tableau, tant critiqué, s'il est une erreur, ce qui n'est pas mon avis, a bien son charme. Il est entraînant. C'est un rêve fouetté.

— M. Beyle ne m'émeut pas, mais il peint solidement, — trop peut-être.

— Etonnante toile que *Au Eouvre, Étude,* de M. Béroud qui obtient une bourse de voyage; des visiteurs grandeur naturelle au Salon-Carré et les chefs-d'œuvre de nos maîtres reproduits. Têtes très étudiées, costumes modernes d'une exactitude parfaite, — une palette fort riche en couleurs, enfin beaucoup de talent dépensé pour une œuvre froide. — M. Moreau de Tours nous montre un *Carnot à la bataille de Wattignies* qui a aussi mauvaise façon que mauvaise mine, il ressemble à un échappé de cabanon.

Des deux beaux tableaux de M. Vinllefroy, je préfère *Dans les prés* :ces cinq vaches sont bien dans l'herbe mouillée, il y a de l'air respirable dans cette toile, c'est une des belles choses du déjà très célèbre animalier.

M. Firmin Girard peint avec des têtes d'épingles; son *Baptême au XVIIIe Siècle* est toujours cette peinture pignochée que nous connaissons trop et n'aimons guère.

Sans asile, de M. Pelez, est une bonne toile ; une vieille pauvresse et trois garçonnets sont là contre un mur, déguenillés. C'est la misère bien rendue par un peintre qui connaît son métier.

***

Que de bons paysages signés de noms aimés et célèbres que nous sommes forcés, faute de place, d'enregistrer seulement: — de Lausyer, deux marines superbes — de Guillemet, un maître, *Saint Suliac* — de Selouse, un des rois du paysage, toujours superbe dans ses effets de ciel, *La Vallée des Ardoisières* — de jolis Defaux, le peintre de la gent piailleuse — deux Danoye très supérieurs — *Le Ruisseau* de M. Demout, un des bons paysages du Salon — deux très fins Beauverie — *le Château-Gaillard* de M. Péraire, toile très calme et pleine de mélancolie — deux beaux tableaux de mer de M. Frantz Hall — *La Rafale* de M. Yon, toile remarquée; — un très beau *Départ des Pêcheurs* de M. Le Sénéchal, — de jolis paysages de M. Binet — de beaux Lepic... etc., etc.

***

Que de ravissantes choses dans les salles de dessins, d'aquarelles, fusains et gravures ! Il est impossible d'en dire un mot; cela nous entraînerait trop loin et nous n'aurions pas fini, que le Salon de 1884 nous surprendrait encore à la besogne. C'est dommage. Mais nous avons omis déjà bien des choses en peinture. De même pour la sculpture, ce grand art dont l'Ecole française tient si

haut le drapeau, il faut nous abstenir à regret. Contentons-nous de dire que le marbre de M. Barrias *Les Premières Funérailles* est un chef-d'œuvre de perfection; et que M. Dalou se pose en maître et en très grand maître avec ces deux grandes compositions d'ont l'une : *Etats Généraux* 23 *juin* 1789, où Mirabeau fait au marquis de Dreux-Brézé la réponse que l'on sait, est destinée à la Chambre des députés — et dont l'autre : *La République*, allégorie en haut relief, est une œuvre magistrale qui ne saurait être mieux comparée qu'à du Rubens sculpté.

HIPPOLYTE DEVILLERS.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

La Jeune Revue. — Le Petit Touriste. — Correspondance. — Fragment d'un voyage dans l'Inde et à Ceylan, de Jean Robie.

Sous notre ancien titre : *La Jeune Revue* (1), quelques très jeunes écrivains font paraître une publication mensuelle à laquelle nos lecteurs ne manqueront pas de s'intéresser. Elle commence comme nous avons commencé, sans prétention et sans casser de vitres; *La Jeune Revue* combattra avec nous, elle est des nôtres et sera une force de plus dans l'avenir. Avec *La Revue Contemporaine* (2) et *L'Essai littéraire* (3), elle formera l'escadrille d'avant-garde, bonne aux escarmouches.

Les deux premiers numéros de *La Jeune Revue* renferment de bons articles. Nous y relevons, outre des vers de Célestin Demblon, le sympathique écrivain liégeois, de J. de Baugnies, de Henry Marius, etc., une étude très bien comprise sur Camille Lemonnier par le rédacteur-en-chef Albert Chalys. Nous conseillons à *La Jeune Revue littéraire* de rester dans la note qu'elle adopte, de favoriser les « primes gourmes » des tout jeunes qui s'essaient à la rime et à la prose, de ne décourager personne. *La Jeune Belgique* n'est pas assez large pour accueillir tout le monde; de jour en jour elle doit devenir plus difficile dans le choix de ses articles et en refuser beaucoup qui sont dignes de l'impression; à *La Jeune Revue* de les accueillir; c'est ce que nous avons fait au début; le succès a démontré que nous n'avions pas tort. Nous souhai-

---

(1) LA JEUNE REVUE (mensuelle.) Directeur: Albert Chalys, 3.00 par an, Bruxelles, 38, rue de l'Hôpital

(2) LA REVUE CONTEMPORAINE (mensuelle.) 3.00 par an. Bruxelles, 7, rue de France.

(3) L'ESSAI LITTÉRAIRE (bi-mensuel.) Comité de rédaction: MM. Lefèvre, président Ch. Brouwet, L. Malpertuis, E. Royer, M. Vanderkindere et Em. Vauthier. — 3.00 par an. Bruxelles, 61, rue Capouillet.

tons à *La Jeune Revue* longue vie et succès. Qu'elle aille sans peur; comme l'a dit *La Revue Moderne*, il ne faut pas croire « qu'à suivre les puissances on assure sa fortune ».

***

Voici maintenant *Le Petit Touriste*, un minuscule journal très mystérieux rédigé, me dit-on, par des jeunes filles charmantes, qui l'autographient elles-mêmes à 50 exemplaires. *Le Petit Touriste* ne se vend pas; aucune adresse n'indique d'où il vient; il n'a ni abonnés ni rédacteurs visibles, et pourtant il existe. Il existe, puisque, de Blankenberghe où il baigne ses charmes, Emile Verhaeren lui adresse des correspondances, et que le suave Georges Rodenbach, lui trousse des sonnets. J'en détache un :

CHAPEAU ROSE.

Oh! le joli chapeau tout rose — de bergère,
Guirlande de printemps nouant votre chignon;
C'est un chapeau Watteau pittoresque et mignon,
Comme on en voit parfois aux Sèvres d'étagère.

Avec ses bords très grands que la mode exagère
Il aurait fait fureur jadis à Trianon,
Quoique simple, sans fleurs, sans ornements, sinon
Quelques nœuds de satin sur la paille légère.

Et quand tombent sur lui mes yeux extasiés,
Je songe qu'au milieu de l'été les rosiers
Cessent d'être charmants quand on cueille leurs roses,

Tandis que vous, rosier d'amour, vous, vous restez
Aussi jolie, aussi fraîche, quand vous ôtez
Ce chapeau pavoisé d'un tas de rubans roses

***

Nous recevons la lettre suivante :

« My very dear Sir.

« J'ignore la valeur artistique de votre article sur le Salon de Paris : admet-« tons qu'il soit sublime, et passons.

« Mais on ne s'attendait pas à y trouver, sous prétexte de peinture, des insi-« nuations assez peu spirituelles contre le cléricalisme.

« Qu'elles soient l'expression de la foi politique et littéraire de M. Devillers, « soit : mais il importe que la *Jeune Belgique* ne contresigne pas pareilles ap-« préciations, sous peine de créer une division religieuse entre ses adhérents.

« Ainsi croyez-vous bien neutres ce « o liseuse, *maîtresse imperfectible* de « l'homme-Dieu », « ce peindre une nudité tout simplement pour rendre très « fidèlement la chair est un acte de mauvais goût qui ne profite qu'aux comé-« diens et aux *séminaristes* (?) »

« Je passe la tirade sur les clous qui ont percé les membres du Christ et que

« ce bon monsieur trouve non historiques ; tout comme la tirade sur le pape et « l'inquisiteur.

« Voilà assez pour reconnaître de graves symptômes d'esprit fort peu « neutre. L'approuvez-vous ? Avez vous renié votre déclaration du n° 1 ??

Un lecteur impartial. »

Notre impartial lecteur devrait se souvenir que jamais *La Jeune Belgique* n'a exercé de censure sur ses rédacteurs. M. Devillers a peut-être eu tort de mêler à des questions d'art les mesquineries de parti, mais l'article signé par lui n'engage nullement la *Jeune Belgique* et elle n'en ratifie pas les idées. D'ailleurs notre lecteur impartial eût-il réclamé si l'article avait été dans le sens catholique ? Nous en doutons fort. Nous l'eussions inséré pourtant.

***

Chez Parent et Cie Bruxelles : *Fragment d'un voyage dans l'Inde*, par Jean Robie. 1883.

Souvent nous avons regretté, à la lecture des récits de voyage, d'y trouver, commentant le texte, de médiocres gravures représentant des paysages croqués par ouï-dire et des panoramas dessinés de.... réputation. Un peintre, M. Jean Robie, nous offre aujourd'hui sous la forme d'un bel album, un « Fragment d'un voyage dans l'Inde et à Ceylan » qui satisfera les difficiles comme nous. Pendant toute sa longue excursion il a garni ses cartons de larges études d'après nature, dont il publie les excellentes reproductions photographiques.

Et ce sont de merveilleux points de vue d'Alexandrie, de Suez, de la côte d'Arabie, d'Aden, de Colombo, de Ceylan ; des pagodes et des temples aux blancheurs crues, environnés d'une nature grise et séchée par le soleil, des jungles crêtées de nappes de lumière où s'entrevoient, plongés dans des mares huileuses, jusqu'à mi-jambe, de grands éléphants bruns ; des campements hindous au milieu de l'oasis ; enfin la pagode de Madura : « A l'extrémité « d'une longue avenue ombragée par des banans et des manguiers, nous tour- « nons à gauche, et arrivons à l'improviste devant le grand portique du côté « de l'Est.

« Toute la façade et le portique sont dans l'ombre, tandis qu'à l'intérieur, « et d'un bout à l'autre de l'immense galerie d'entrée, le soleil à son déclin, « lance un dernier jet de lumière qui se brise sur les arêtes des colonnes, sur « les profils des innombrables statues, et s'éparpille en atomes dans la pous- « sière dorée. »

C'est bien un livre de peintre épris des vives colorations, voyant juste et saisissant le grand côté mystérieux de la nature orientale. Pour nous, l'œuvre de Jean Robie sera toujours sous nos yeux lorsque, avide de la lumière de là-bas, nous relirons les étincelantes pages de Théophile Gautier de Flaubert, de Renan, de Gérard de Nerval..... nous allions dire d'Octave Maus, mais ça le ferait rougir, et puis, vous savez, toujours CASSE ET SENÉ !

NEMO.

LE JEUNE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

—

A l'Art moderne.

L'Art moderne, dans une suite de très sérieux articles intitulés : *Le jeune mouvement littéraire*, fait l'historique de l'évolution d'Art qui semble aujourd'hui s'affirmer en Belgique avec tant d'unité et de force.

Pour nos lecteurs et pour le public, nous ne connaissons pas l'auteur de ces articles: les directeurs de *l'Art moderne* estiment avec raison qu'une critique a plus de poids venant d'un écrivain mystérieux, multiple, et qui semble l'organe d'un groupe; c'est précisément à cause de la gravité de ces critiques et de l'importance qu'elles ont auprès des abonnés de ce journal, que *La Jeune Belgique* ne peut, par son silence, ratifier un article dont elle n'admet ni l'opportunité ni même l'équité.

L'Art moderne nous ayant dit franchement son avis, nous n'avons pas à nous gêner pour lui dire le nôtre. Le moment est venu d'ailleurs de fixer notre programme et de justifier nos attaques. La campagne que nous avons menée n'a été ni assez violente ni assez prolongée pour nous permettre de nous arrêter et de constater un résultat qui n'est atteint qu'en partie.

L'Art moderne parle de nos « réputations dès aujourd'hui bien assises » ; l'auteur de l'article ne vivant qu'avec des lettrés et des artistes, se figure, parce que ceux-ci apprécient notre œuvre, que le grand public la connaît. Hélas ! notre mouvement est plus restreint qu'il ne le pense, et nos tempêtes qui après avoir sévi dans un verre d'eau, grondent peut-être aujourd'hui dans un étang, n'en sont pas arrivées encore à remuer des atlantiques.

En cela donc, l'*Art moderne* se trompe. Affaire à lui. Mais où nous avons le droit d'être profondément tristes et blessés, c'est lorsque ce journal qui a encouragé nos efforts, soutenu nos luttes et joûté pour nous, avance des faits qu'il ne peut prouver, qui atteignent notre probité littéraire et notre indépendance, qui surtout sont de nature à fournir de triomphants arguments aux écrivassiers qui, comme des chiens sournois, hargnent à nos bottes.

« Quand on est toujours à l'affût d'un compte-rendu, dit l'*Art moderne* « qu'on court les rédactions de journaux pour obtenir une réclame, quand « cette réclame on la rédige soi-même en se qualifiant d'écrivain de race, « en louant les beautés de son style et l'amplitude de sa pensée, quand « on accompagne ses propres œuvres de qualificatifs aimables et louan- « geurs, quand on en expédie des exemplaires à quiconque peut servir, « voire à des académiciens qu'on éreinte devant le public, on fait en « somme un piètre métier. »

Voilà une accusation directe et agressive Jamais nos pires ennemis — pas même les grimauds sans conscience ni dignité de *L'Office de Publicité*, ne nous en ont adressé de pareilles. Un bon pavé de l'ours à la *Jeune Belgique*. Eh bien, voici notre réponse.

Ceux d'entre nous qui ont publié, et que vous visez dans ce paragraphe de votre article, ont envoyé — ou plutôt fait envoyer leurs livres, — (car généralement ce service de presse est laissé à l'éditeur) — à la presque unanimité des journaux de Bruxelles, comme à l'*Art moderne*. Est-ce là un crime? Ou bien aurait-il fallu n'envoyer les volumes qu'au seul *Art moderne*? Sans doute les articles de ce journal pèsent d'un grand poids dans les balances de la critique, mais il nous paraît difficile qu'un écrivain puisse se contenter de cette unique appréciation. Quant aux accusations de réclames rédigées par nous et pour nous, de courses dans les bureaux de rédaction pour obtenir un article, d'envois à des académiciens que nous éreintons, nous défions l'*Art moderne* de pouvoir articuler une seule preuve de ces différents actes, soit contre l'ensemble des nôtres, soit contre l'un d'eux isolément.

II.

L'Art moderne nous reproche « *le dédain des jeunes pour ceux qui naquirent avant eux, exprimé lors de conjonctures récentes dans une forme qui à dépassé la mesure des convenances et de l'équité.* » (1)

Or, dans le cours même de son étude, *l'Art moderne* parle des vieux comme d' « *académiques qui, après avoir juré qu'ils feraient semblant de ne rien entendre, se sont mis en branle autant que l'ont permis leurs vieilles jambes, exhalant sur tous les rythmes leurs plaintes entremêlées de tousseries* » — « *le groupe des radoteurs et des ganaches — l'époque antédiluvienne où l'on vit surgir les êtres bizarres dont les exemplaires, encore vivants en partie, mais chargés d'ans, peuplèrent les*

(1) *L'Art moderne*, n° 26 (1er juillet 1883) p. 205.

académies. Curiosités zoologiques destinées à disparaître, gonflés, démesurés, disproportionnés, lourds et toujours menaçants, écrasant tout sur le passage de leurs membres mégalosauriques, prenant pour des merveilles leurs plates déjections, fades d'odeur et de couleur. » (1)

La Jeune Belgique a rarement été si loin dans l'expression d'un mépris qu'elle partage d'ailleurs avec l'*Art moderne*, mais l'eût-elle fait, jamais, elle n'a dit trois pages plus loin que les expressions doivent être mitigées et qu'il n'y a rien de comparable à la modération ! — franchement elle préfère encore la logique !

Enfin l'*Art moderne* nous reproche d'avoir été « cruels pour Charles Potvin. » Il paraît que ce monsieur nous a rendu un très grand service en étant une nullité, en nous ridiculisant inconsciemment à l'étranger ; il a « déblayé le terrain » en y mettant ses « membres mégalosauriques », il a eu « l'audace de vouloir opiniâtrement affirmer la poésie » (2) en faisant des cantates et des pseudo-poèmes qui, à l'aide de subsides et prix quinquennaux, lui ont rapporté beaucoup plus que ne gagne aujourd'hui le meilleur poète. *L'Art moderne* s'apitoie sur lui et demande grâce. Mais M. Potvin ne nous a rendu aucun service, il n'a préparé aucune voie, il n'a rien déblayé du tout, il n'a fait que retarder notre éclosion en asseyant sur nous sa grosse personne gonflée de prétention en même temps que d'argent volé à la bêtise et à l'ignorance littéraire des gouvernements qu'il a vu défiler sous ses yeux.

C'est une grande utopie de croire à cette préparation des forts par les faibles, des vrais par les faux, des brillants par les ternes et des esprits par les abdomens.

Nos initiateurs, sont, ou bien ici en Belgique : Van Hasselt, De Coster, Pirmez, pour ne citer que les morts, ou là-bas, en France, — chose bien naturelle puisque nous essayons d'écrire en français —, Cladel, Flaubert, Goncourt, Zola, Barbey d'Aurevilly. On se demande comment la si fantastique théorie de l'initiation de Camille Lemonnier par M. Potvin a pu naître dans l'imagination... fantaisiste de l'*Art moderne*, à moins que l'auteur de l'article ne se soit mal expliqué, et n'ait voulu insinuer ce paradoxe : que la vue du Laid tourne inconsciemment vers le Beau !

Enfin ! M. Potvin passe Initiateur en chef.

Non seulement notre Initiateur, mais celui de Lemonnier, d'Edmond Picard, de Pirmez, de tous nos aînés.

---

(1) *L'Art moderne*, n° 23 (10 juin 1883) p. 182.
(2) id. n° 26, p. 206.

Citons quelques vers de l'Initiateur :

Gloires de mon pays, jamais mon humble vie
Des sentiments jaloux ne connut l'âcre émoi ;
Mais vous, vous seuls, je vous envie,
Chers maîtres : vous pouvez le servir mieux que moi !

Vous dont l'œuvre vivra, vous dont le nom domine,
Stas, Thonissen, Liagre, Houzeau, Dupont, Faider ;
Vous les héritiers de Comine,
Vous qu'on nomme Wacken, Vieuxtemps, Wiertz, De Coster ;

Vous qui, d'un doigt subtil ou de vos mains puissantes,
Défrichez l'utopie ou sculptez un joyau,
Et vous, *sommités renaissantes*
Qui nous rendez Defacqz, Verhaegen et Castiau ;

Vous qui prodiguez l'art comme l'Escaut ses ondes,
Qui drainez la science en canaux infinis.
Vous qui portez le nom du pays aux deux mondes,
Je vous envie et vous bénis !

. . . . . .

Ils seront là, les morts, à la tête étoilée ;
Léopold, Leys, Fétis, Weustenraad, Ledeganck :
Les vivants : Frère, Laveleye,
Van Praet, Laurent, Gevaert, Stevens, noble ommegang ! (1)

. . . . . .

C'était au temps où le bimane,
Vivant dans un champêtre enclos,
Avait le ton, le cri, l'organe,
Mais non les mots. (2)

. . . . . .

Et la mère, triste économe,
Veille aux vierges, cœurs innocents
Qui ne battront qu'au métronome
Du calcul pris pour le bon sens. (3)

. . . . . .

(1) *La Patrie de* 1830, poème couronné au concours ouvert par la commission des fêtes (1880) IX.
(2) *En famille*. Bruxelles. Parent. 1862 — p. 52.
(3) *Poème d'avril*.

Jacque en ses bras tint Toinette,
Il pouvait, sans grand malheur,
La prendre à la baïonnette,
Mais il respecta son honneur! (1)

. . . . . .

Il chante, et pour peu qu'il progresse,
Il parlera.
Elle lui répète sans cesse :
Papa! Papa!

Le père est là qui rivalise
Et gravement
Parle à l'enfant et veut qu'il dise :
Maman! Mam'man!

— Écoute! Pap! papa! — La mère
A triomphé,
Papa! Dans des bras, l'heureux père
L'eût étouffé, (2)

. . . . . .

III

Nous en arrivons à la grande théorie que développe l'article de *l'Art Moderne*. Il parle de la *forme* et du *fond*, concluant toujours au but *social* que doit chercher à atteindre l'artiste. L'Art pour lui doit avoir un résultat plus sérieux que la jouissance intellectuelle de quelques esprits affinés qui seuls en peuvent comprendre l'esthétique. Donc point de fantaisie, cela ne dure pas, c'est la pastille du Beau, aussitôt fondue. On peut en faire ... comme récréation de jeunesse, mais pour en arriver seulement à moraliser les masses par de profondes pensées « de fond » revêtues de cette forme dont on a fait l'apprentissage. Un beau sonnet démontrant la nécessité du suffrage capacitaire est cent fois plus beau qu'un beau sonnet sur la profondeur des bois où l'infini des cieux. Un rondel peut au besoin servir à combattre les impôts sur le tabac, et cette idée exprimée sur un rythme harmonieux sera bien supé-

(1) *En famille*, p. 59.
(2) *En famille*, p. 56.

rieure à un rondel de Banville ne servant à rien du tout — qu'à nous faire goûter une longue et inexprimable joie. C'est la rengaîne de l'Art et de la morale, cent fois tranchée par les Gautier et les Baudelaire. L'Art doit être de l'Art et rien de plus. Il ne *prouve* point, il n'est pas démonstratif, car sinon il serait plutôt une science. Et jamais — voyez Voltaire, voyez Dumas fils —, l'Art ne réussira à démontrer n'importe quoi. Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de telle ou telle fable prise pour exemple, une autre fable pourra servir de preuve contraire, car les dénouements ne sont pas des conclusions. *D'un cas particulier il ne faut rien induire de général, et les gens qui se croient par là progressifs, vont à l'encontre de la science moderne, laquelle exige qu'on amasse beaucoup de faits avant d'établir une loi.*

L'Art n'a aucune mission sociale — directe ; il en a une en ce sens qu'il rend certains hommes très heureux, voilà tout. Et qu'on le note, plus l'Art est grand, moins il émeut spontanément, moins il émeut les masses. Le gros public s'ennuie au spectacle d'une tragédie, quelque merveilleuse et magnifiquement exécutée qu'elle soit ; le *Fils de Monte-Christo* tombera toujours *le Cid*, et *Boccace* l'emportera toujours sur *Egmont*, *Fidelio*, ou *Armide*. La *Brabançonne* éclipse la *Marche Turque*, et tel pleurera sur les infortunes des *Deux Orphelines* qui sera parfaitement insensible aux pleurs d'Andromaque et aux sanglots d'Œdipe ou du roi Lear.

Il y a là un effet purement physique causé soit par le trémolo d'un artiste à ficelles, soit par la vue des mouchoirs qui reçoivent les pleurs des voisins.

L'Art est aristocratique, il est compris en raison inverse de sa magnificence. L'Art populaire et social n'est pas de l'Art. *Il n'existe pas*. Que l'on ne cherche pas à donner au Beau une portée qu'il ne peut avoir ; il est indispensable, en un sens, à une fraction d'esprits comme au corps le pain et le sel. Que l'on supprime les livres, les tableaux, la musique, nous n'aurons plus — nous — qu'à nous en aller, l'esprit mort de faim ; mais laissez le peuple à son pseudo-Art qu'il aime, à ses imageries d'Epinal, à ses complaintes de violoneux, qui lui procurent des jouissances analogues aux nôtres. Et ne compromettez point l'Art en le faisant descendre jusqu'au peuple, alors qu'il est impossible de faire monter le peuple jusqu'à lui.

Vous nous répondrez : instruisez-le obligatoirement. Eh oui, mais cela ne suffira pas, il faudra le perfectionner — obligatoirement —, lui faire voir les musées de Rome, de Dresde, d'Amsterdam, de Madrid et de Paris — obligatoirement —, lui faire lire entre ses heures de travail tous les grands écrivains de quatre siècles — obligatoirement —, le faire

aller obligatoirement pendant ses repos de dix minutes à l'Opéra et aux concerts du Conservatoire, lui enseigner — obligatoirement — le grec et le latin pour qu'il comprenne Hésiode et Virgile — et si entre-temps il a fait sa tâche — celle qu'il a reçue en legs de ses pères, s'il est parvenu à *comprendre*, au point qu'il soit beaucoup trop perfectionné pour consentir encore, lui, l'aristartiste, à tailler le cuir ou à tisser la laine, il faudra le pervertir — obligatoirement —, pour qu'il puisse comprendre les beautés subtiles, exquises, mortellement puissantes de l'Art *dit* de la Décadence?

Tout cela est de la superbe utopie.

L'Art moderne excelle parfois à exécuter d'adorables voltiges sur la corde roide du paradoxe social. Il rêve de construire, là-bas, en Icarie, une cité intellectuelle splendide, mais inhabitable pour les vrais artistes.

LA JEUNE BELGIQUE.

SONNETS

—

I

SONNET MIGNARD.

Honte d'amour! pudeur d'un cœur qui se dévoile!
Je pâlis, je rougis en passant près de toi,
Je n'ose regarder, — mais je sens jusqu'à moi
Descendre de tes yeux comme un baiser d'étoile.

Tu regardes ainsi, sans songer, au hasard;
Mais, pareil à la mer, qui dans toutes ses lames
Berce un soleil aussi sous le soleil de flammes,
Mon cœur illuminé s'emplit de ton regard!

Ton corps souple, en sa marche, a des bercements vagues
Comme une balancelle au rythme mou des vagues,
Et dégage un parfum fait d'âme et de benjoin.

Je cherche en chaque femme un trait qui te ressemble,
Et lorsque tout à coup je te vois, il me semble
Avoir senti tantôt que tu venais au loin.

II

SONNET D'ANTAN.

En tes yeux clairs riaient les matins bleus et frais,
Et Floréal n'était que ton printemps de femme :
Le parfum de la fleur, c'était ton odeur d'âme ;
A travers ton avril, je sentais Dieu plus près.

Ta chair, comme un ciel d'aube, avait des nacres roses :
C'était une splendeur éblouissant le jour ;
Et la brise sur toi, dans un baiser d'amour,
Tremblait comme la lèvre invisible des choses.

Partout une bonté descendait du soleil ;
Les arbres vacillaient, comme ivres de l'éveil,
Et les blancs papillons neigeaient dans la lumière.

Ta route s'enfonçait dans un horizon d'or :
Et tu ne voyais pas ton ombre, par derrière,
Qui s'allongeait, — pareille au bras noir de la mort.

III

LE PONTON.

Ainsi qu'un ponton noir qui danse sur la houle
Mais que l'ancre invisible attache aux bords toujours,
Mon cœur, plein de désirs captifs, fatigue et roule
Dans un flux et reflux de fugitifs amours.

Le cable qui l'amarre à la terre ancienne,
Et le tient prisonnier des choses d'autrefois,
Du plus loin de mes jours, ô la première mienne,
Tu le gardes encor, sans savoir, dans tes doigts.

Or, ce ponton jadis était ton beau navire,
Qui s'en allait partout, arborant tes couleurs,
Chercher pour te parer les gemmes et les fleurs.

La mer, qui t'y berçait, avait un chant de lyre ;
Et, pour les pays bleus au large appareillant,
Le vaisseau noircissait sur un soleil sanglant.

IV

CAMAIEU.

Dans le boudoir ponceau, les velours, les satins,
Ont, comme un baiser rose, une douceur vibrante ;
La lampe ennuagée en son globe amarante,
Rêve comme une lune en des pourpres éteints.

Dans l'écrin de santal, où leur flamme radie,
Escarboucles, rubis, cornalines, grenats,
Coraux s'entrelaçant en rameaux incarnats,
Mêlent des sangs d'aurore à des feux d'incendie.

La gamme des carmins chante aux fleurs du tapis ;
La chair des roses-thé, sur de fauves mastouches,
Semble des talons nus qui sortent des babouches.

Les lourds rideaux vineux roidissent, assoupis ;
Vole un ara vermeil, et son cri rude éclate,
Dans le rouge silence, — ainsi que l'écarlate.

V

LA NYMPHE.

Dans la source, à midi, la Nymphe se dévoile ;
Sur l'eau court autour d'elle un frisson de soleil :
Sa blanche nudité dans le bassin vermeil
Luit comme un diamant serti dans une étoile.

Et, de son corps divin glissant à chaque ébat,
Gazes vertes des flots et dentelles d'écume,
Perles de rose argent, qu'un rayon vif allume,
Tout son clair vêtement d'onde à ses pieds s'abat.

La fleur du nénuphar, comme une main de neige,
Des regards de Satyre, ô Nymphe, te protège :
Seul, de son baiser d'or t'atteint l'astre amoureux ;

Et le soir, quand sur lui s'étend l'ombre géante,
Tu vois sa bouche rouge, à l'horizon béante,
Vomir sur ta blancheur tout son sang lumineux.

VI

SOUVENIR.

O le printemps d'avril ! les premiers rendez-vous !
— Ils s'attendaient, là-bas, sur le vieux pont de pierre,
Croulant sous un assaut d'herbe folle et de lierre,
Et s'y sentant bien seuls, ils l'appelaient : — chez nous.

Par moments, l'air, comme eux, vibrait d'un souffle doux ;
Rêvant, ils regardaient s'allonger la rivière
Frissonnante au soleil d'écailles de lumière,
Et d'un rayon sous l'onde allumant les cailloux...

Ils se parlaient tout bas, et sans s'écouter même :
Tous ce qu'ils se disaient voulait dire : — je t'aime !
C'était le gazouillis de l'aube dans leur cœur ?...

Et lui songe —, à présent qu'elle s'en est allée —,
Qu'il n'aura plus d'amour, et que son âme en fleur
A laissé son parfum au pied qui l'a foulée.

VII

DEVANT LA MER.

Devant nous, c'est la mer. Une voix amoureuse
Nous parle l'un de l'autre en la rumeur des flots :
Pour la mieux écouter, tu tiens ton œil mi-clos ;
Et tu sens dans mes bras comme une angoisse heureuse.

Voici le soir qui tombe, et le couchant vermeil,
Comme un rideau de pourpre, où rutilent des flammes,
Se détachant des cieux, s'écroule dans les lames,
En les éclaboussant de rubis de soleil.

Comme en de bleus miroirs, luisant sous ta paupière,
Je regarde en tes yeux la mort de la lumière ;
Et l'écarlate orgueil du ciel agonisant ;

Et, dans ce reflet rouge, au fond de ta prunelle,
Je vois mon cœur blessé qui s'est empreint en elle,
Et qui, dans un baiser, l'a teinte de son sang.

VIII

MOYEN AGE.

Assise en son retrait, devant l'âtre qui luit
Et fait frisser sa vie ardente dans les cuivres,
La châtelaine rêve, oubliant tout déduit,
Sa harpe, sa quenouille et le coffre des livres.

Elle songe au baron, qui s'en fut outre-mer
Férir les Sarrazins, — Saint Denis le protège !
Or, la pauvre l'attend, et, par ce soir d'hiver,
Fouille des yeux les champs, blancs de lune et de neige.

Son svelte lévrier soudain hurle à la mort,
Et, dans les vents aigus, dont claquent les verrières,
Elle entend le Maufait rire de ses prières,

Puis un râle... Et là-bas, à l'arbre qui se tord,
Tandis qu'elle demande à Dieu miséricorde,
Un manant, branché hier, danse au bout de sa corde.

IX

SONNET ORIENTAL.

Je rêve un Orient aux mortelles féeries,
Où la mort elle-même est une volupté ;
— Terre étrange, où le mal est aussi la beauté,
Où le boa vous broie entre ses pierreries.

Là le mancenillier lève un rouge éventail ;
L'aspic, ouvrant sa gueule à l'oiseau qui voltige,
Semble une fleur de sang qui rampe sur sa tige,
Et rauquent leurs cris faux les perruches d'émail.

Blanche aieule, la lune, ô poète, s'incline,
Et, tournant ses fuseaux d'astres, dans le ciel clair,
Pour t'en faire un linceul tisse sa mousseline.

L'hyène impure et lâche y déchire ta chair,
Et le condor, gorgé d'entrailles et de moëlles,
Avec ton cœur au bec plane dans les étoiles.

X

LE VÉSUVE.

Le Vésuve, en la mer comme en un bleu miroir,
Mire son casque d'or aigretté de fumées,
Et le jet retombant des laves enflammées
Mêle une penne rouge à son panache noir.

Le poète est semblable au volcan solitaire :
En bas, la foule danse au bord des flots chanteurs,
Dans la belle lumière et les molles senteurs,
Et demande à quoi bon ce stérile cratère.

Lui, — dans les cieux muets, il se dresse hurlant ;
Toujours il sent saigner sa blessure à son flanc,
Il la sent jusqu'au fond de lui-même descendre.

Mais tout à coup s'ouvrant, dans l'ombre qui s'enfuit
Et déchirant son sein, plein de flamme et de cendre,
Il allume, superbe, un soleil dans la nuit.

XI

DE PROFUNDIS.

Au fond de l'abîme, où, dans la nuit éternelle,
Monte au travers des temps l'éternelle clameur,
L'océan des vivants se tord, bondit, chancelle,
Et le vent dans le vide emporte sa rumeur.

Sans cesse, sous les flots qui retombent en elle,
Cette marée humaine atteint plus de hauteur ;
De la vague écroulée une vague nouvelle
Se fait, fouillant plus haut la noire profondeur !

Et, tandis qu'aux parois du gouffre, empli de brume,
Les races vont roulant leur râle et leur écume,
Et s'élèvent toujours comme le flux des mers,

Là-haut, aux bords croulants, dans une aube vermeille,
Sur sa croix, où le cri des ténèbres l'éveille,
Le Christ, penché sur l'homme, attend, les bras ouverts !

XII

STABAT.

Et Jésus expirait. Là-haut, sur l'arbre infâme,
Ses bras levés s'ouvraient, étendant le pardon,
Et, le grand cri jeté, quand succomba son âme,
Le sol se déchira du suprême frisson !

Et la nuit, noir tombeau, s'ouvrait à l'horizon
Sur le soleil couché sous un linceul de flamme ;
Et le crucifié, dans l'immense abandon,
Sentit mourir son cœur dans le cœur d'une Femme.

O Dieu, tandis qu'alors ta foudre t'échappait,
Que la mort dans ton Christ toi-même te frappait,
Et remportait sur toi sa victoire éphémère,

Peux-tu dire ce qui, dans le plateau sauveur,
A pesé le plus lourd de son poids de douleur :
Est-ce le sang du Fils ou les pleurs de la Mère ?

XIII

TOUJOURS.

Tandis que lentement, en ton cœur recueillie,
Tu suivras le sentier amoureux de tes jours,
J'irai seul et portant sur mon âme meurtrie
Le cadavre immortel des premières amours.

Mais tel qu'un naufragé, perdu dans l'agonie
De la mer, jette encore un appel aux cieux sourds,
Avant de disparaître en la nuit infinie,
A toi qui dit : JAMAIS ! je crie encor : TOUJOURS !

Car c'est ainsi que j'aime, et bien que je m'en aille,
Que plus rien de mon cœur en ton cœur ne tressaille,
Le vent sur mon autel n'éteindra pas le feu :

Il emporte la cendre et relève la flamme !
— Et, puisque tu m'as fait une âme de ton âme,
Nos lèvres s'uniront sur les lèvres de Dieu.

XIV

SONNET MYSTIQUE.

Je sais une chapelle, où jamais du dehors
Aucun bruit, dans la paix d'éternité, ne tombe;
Un vieux prêtre, courbé sur des marbres de tombe,
Y chante nuit et jour les prières des morts.

Tout au fond, comme un cœur transpercé de flamberges,
Saigne un rouge vitrail, traversé de rayons;
Dans l'air rose, l'encens fond en bleus tourbillons,
Et des larmes de feu tremblent au bout des cierges.

Là, parmi les clartés, les chants et les parfums,
A genoux désormais au pied de ses reliques,
Le vieux prêtre se meurt de voluptés mystiques.

Sous la dalle, il a mis tous ses amours défunts....
— Depuis, il garde au cœur le froid de ceux qu'il aime,
Et, debout sur ses morts, il se pleure lui-même.

XV

SONNET DE BRUMAIRE.

La vesprée automnale a la paix d'une église;
Sous la lune, Vénus, dans l'encens gris du soir,
S'allume comme un cierge au pied d'un ostensoir;
On ne sait quoi d'immense et de doux agonise.

Les arbres noirs, pareils aux funèbres veilleurs,
Râlent, mourant eux-même, une plainte affaiblie;
Leur tronc maigre est levé comme un bras qui supplie,
Et leurs feuilles sans bruit tombent comme des pleurs.

Tandis qu'à l'horizon, élargissant ses voiles,
La nuit monte et s'étend sur un vaste sommeil,
Comme un drap de cercueil qui se larme d'étoiles,

Là-bas, le ciel qui perd son âme, le soleil !
Cadavre lumineux, fond et se décompose,
— Et plongent des corbeaux dans sa chair verte et rose.

EMILE VAN ARENBERGH.

NOUVELLES POUR LES JEUNES FILLES

—

I

VARIATIONS SUR « LES PRUNES ».

Si vous voulez savoir comment nous nous aimâmes pour des prunes, pour un rien, sous la tombée tiède du soleil de printemps qui jaillissait du ciel éclaboussant les feuilles de ses miroitements fous, je vous le dirai doucement, à voix basse, de peur que ce doux souvenir ne s'envole avec le vent parfumé qui baise vos cheveux d'or, lectrice.

Si vous voulez savoir comment, je glisserai dans votre petite oreille rose, rose encore de la dernière déclaration de votre ami, le secret de ce matin de joie. Voyez-vous, l'amour vient toujours en dormant chez les bruns comme chez les brunes, il tombe au cœur tout à coup, traîtreusement, un beau matin ; le rayon alangui d'un œil de femme perce l'épaisseur bleue d'une fumée de cigarette, il saute au cœur et rebondit, laissant là sa lueur. On ne veut pas, on essaie de chasser le méchant reflet, mais le diable et les prunes sont là qui rient. Le reflet se multiplie et devient astre, le cœur murmure, chante, et bientôt la voix tendre s'étend, grandit, tonne, et jette au ciel la clameur radieuse de l'amour triomphant !

En quelques mots, voici comment nous aimâmes... pour des prunes !

***

Mon oncle avait un grand verger et moi j'avais une cousine blonde au nez en trompette — un petit nez qui semblait rire — aux yeux bleu de ciel au fond desquels dansait une moquerie d'enfant, aux lèvres roses comme le velours des abricots mûrs ; son mignon pied de marquise se tortillait dans des souliers mordorés dont le bronze tranchait sur le rose

des bas de soie à jours — à grands jours indiscrets. — O ma petite cousine, que vous étiez gentillette ainsi, et comme c'était bon de vous regarder, sautillante enfant, quand vous couriez dans les hautes herbes, relevant votre robe du bout des doigts, comme pour danser un menuet!

Nous nous aimions sans y songer ; c'était venu comme ça, tout seul, entre une aube et un coucher du soleil ; c'était venu avec la rosée ; sans doute elle avait pris nos jeunesses éclatantes pour des fleurs et nous avait donné son humide baiser d'amour. C'était venu ainsi ; nos cœurs s'étaient ouverts en même temps que les muguets, ces clochettes dont le battant est une perle, que les campanules festonnées, que les bluets et les coquelicots noyés dans l'océan doré des gerbes.

Mon oncle avait un grand verger clôturé d'aubépines, qui montait doucement vers un frêne retombant, sous lequel ma tante avait fait mettre des chaises et un grand banc de canne. J'aimais ce bon verger, dont l'herbe grasse avait des douceurs de boudoir, dont l'air semblait filtré et attiédi par les arbres aux crêtes basses ; les oiseaux venaient y manger ; le printemps faisait leur cuisine, et Mariette riait aux éclats de voir tous ces mignons pierrots éveillés qui venaient piquer les fruits de mon oncle. Un grand mannequin fait d'une croix de bois recouverte d'une vieille redingote et surmontée d'un chapeau crevé, voulait les repousser de son grand geste bête, mais nos amis perchaient sur son bras tragiquement tendu dans l'espace, et même je crois qu'un vieux pigeon cynique l'avait inondé de ses... pleurs. N'allez pas répéter cela, au moins les pierrots pourraient l'entendre!

Donc, mon oncle avait un grand verger et moi j'avais une cousine.

***

Un matin, nous nous promenions dans le verger avec Mariette ; elle avait mis, ce jour-là, sa robe Pompadour, sur laquelle, au milieu de fleurs rose-tendre, sautaient des oisillons coupés en quatre par les volants et les plissés. Les cheveux blonds de ma cousine, relevés et tordus, découvraient la blancheur de sa nuque, qui appelait le baiser de toute la force de sa voix albe. Moi, j'avais sorti mon plus frais pantalon blanc et arboré un veston neuf de flanelle bleue à boutons d'or. Et voilà! Tout gentils, tout frais, tout mignons, un matin, nous nous promenions dans la tiédeur de l'aube humide. Les cigales et les grillons nous fredonnaient une ariette ; au loin montait une vapeur bleuâtre qui, poussée par une brise, valsait parfois dans l'air avec une mollesse paresseuse, pour s'assoupir bientôt dans la tranquillité des gazons. Les coqs, de loin en loin, sonnaient la claironnade d'éveil, et du fond des étables, les bœufs répon-

daient par de longs mugissements ensommeillés. Un matin nous nous promenions dans le jardin avec Mariette.

***

De tous côtés, d'ici, de là, les oiseaux chantaient dans les branches, faisant alterner les strettes avec les trilles, piquant de sautillants pizzicati, se gargarisant avec la rosée et lançant dans les profondeurs endormies du bois les magiques puretés de leurs gorges. En *si* bémol, en *ut*, en *la*, ils chantaient leur prière du matin, l'ave de la joie et le credo de l'amour. De tous côtés, d'ici, de là, on entendait la vie qui allégrait, le sourire au front. Les prés en habit de gala avaient mis leurs fleurettes blanches dont l'étoilement clair constellait le sol moëlleux. Les paquerettes brillaient comme des communiantes, et tandis qu'elles levaient leurs têtes couronnées de pétales blancs, de tous côtés, d'ici, de là, les oiseaux chantaient dans les branches.

***

Arrivée au fond du verger, ma cousine lorgne les prunes en faisant clignoter son œil drôlet, et la gourmande en veut manger. De fait, ces prunes avaient un veloûtement et, mûres, étaient gercées de fendilles qui invitaient à mordre ; elles semblaient dire, ces prunes : Allons, mangez-nous, nous sommes si bonnes ! Et ma cousine, ma petite cousine blonde, regardait soudain de tous côtés avec effarement si mon oncle, mon terrible oncle, n'était pas là. Petite Ève ! murmurai-je, inquiet... Grand Adam ! riposta-t-elle d'une grosse voix, et aussitôt lorgnant toujours les prunes, elle en prend une, elle la mord et, me l'offrant : « Tiens » me dit-elle. Mon pauvre cœur battait bien fort : il me semblait que dans ce petit fruit, il chantait, mon cœur ! Je mordis, comme vous pensez, sur la trace des lèvres roses, et pendant que je mordais lentement, Mariette riait, riait : Que tu as l'air drôle, cousin ! — Ah ! oui ! j'avais l'air drôle, j'étais amoureux,.... pauvre !

— Deux années ont sonné leur douze coups sur ce matin de printemps, et maintenant que ma petite cousine est devenue ma petite femme et qu'un joli bébé joufflu est venu mettre ses petons roses dans notre vie, maintenant que notre enfant chéri murmure déjà, dans une langue divine qui gazouille, des mots que seuls nous comprenons, nous resongeons à notre idylle du verger de mon oncle et, les yeux fixés sur le berceau parfumé d'iris où dort notre ange, nous nous aimons toujours, toujours...

Plus pour des prunes, par exemple !

Pour copie informe : ALPH. DAUDET.

MAX WALLER.

MALÉDICTION

—

Dès à présent, jusqu'à l'âge où mon pas rendu
Traînera lourdement les restes d'une vie,
A ton charme fatal trop longtemps asservie,
Femme qui m'as aimé, Serpent qui m'as mordu,

Jusqu'à l'heure où la Mort, exauçant mon envie,
Me versant le repos oublieur qui m'est dû,
Après tant de pleurs vains et de labeur perdu,
Clouera dans le cercueil ma carcasse ravie,

— Je mets entre nous deux des rancunes sans fond
Où le mépris avec la haine se confond,
Et que mes vieux désirs savent infranchissables,

Un désert de dégoût plus large que les mers,
Roulant ses dunes comme autant de flots de sables
Sous les midis brûlants et les simouns amers.

FERNAND ICRES.

CROQUIS FUNÈBRES

—

I

NATURE MORTE

La nuit violâtre imprégnant le bois peu à peu, bouche la perspective de deux routes sans fin, croisées au cœur de la futaie. Plus rien n'y passe ; la dernière silhouette, affaissée dans l'attitude d'une marche pénible, à pas sourds, tout au loin s'enfonce.

Un homme vient de se pendre au carrefour : Une grimaçante convulsion d'épileptique; quelques secousses à travers bras et jambes ballant dans le vide, et, sous la branche ployée, l'allongement raide d'un corps dont l'agonie s'est éteinte dans un effroyable pirouettement.

Tout seul, maintenant, dans ce trou de forêt sombre, on dirait qu'il a peur. Sous les paupières mal jointes, ses yeux morts sont fixes. Dos rond, tête basse, langue poussée, lui font l'air abruti d'un lâche.

Autour de lui, pas une brise. L'air chaud s'épaissit, très lent; sa corde en grinçant se détord, et le pendu, dans la profondeur noire, tourne, tourne...

II

LES BUCHERONS

Le ciel que tourmente un vent d'ouest charrie d'épais coussins de vapeur dans ses nappes bleues, et sur un fond de paysage mêlé d'eau et de soleil, la forêt morte s'étend à claire-voie. Ses arbres secs s'allongent en rayures noires vers la lumière; à leur pied, dans le sol glaiseux qui sous bois se détrempe, des tas de feuilles rousses achèvent de pourrir. Le vent frôle sans bruit cette nature décharnée; par la forêt, le calme s'épand, au large. Seul, y retentit le heurt des cognées aux arbres qu'on assomme. Une vague, flottante et lointaine rumeur enveloppe le silence.

Depuis le matin, chantent les bûcherons; les deux plus vieux à terre, le buste en chemise rouge, la casquette dans la nuque, les mains jointes à l'outil qui s'élève implacable et retombe, et chaque coup porte, écorche le hêtre et l'entame à la base, où la chair blanche apparaît sous les éclats.

Un troisième, là-bas, juché dans les hauteurs, se cramponne, le tronc cloué au tronc, les pieds ancrés dans l'écorce; il frappe, la branche craque et bascule, traverse en bruissant la ramure pour s'abattre, et suivant les oscillations de la cime, là haut, l'arbre entre les jambes, le corps ramassé, l'homme en l'espace un instant se balance. Alors, immobile à nouveau, dégage un à un les crocs de ses bottes et faisant un demi-tour, va se planter la face au midi. Il s'est remis à cogner. Devant lui, défilent lentement de gros nuages noirs, un vent mouillé lui glace la joue droite; quand soudain le soleil jaillit éblouissant, un trait de lumière inondant le bûcheron, le frappe aux yeux. Sa hache portée à faux coupe la corde qui le tenait au tronc et l'homme à la renverse vient imprimer son crâne dans la terre molle.

III

LE VIEUX

Au faubourg, un après-midi de juillet, dans une rue fraîche de plâtrages aux madéfiantes exhalaisons, des paveurs au repos s'écartaient devant un corbillard de paroisse; un équipage traînaillant et boiteux, dont la voiture barbouillée de jaune sent le mort et l'attèle de rosses étiques. Suivaient un prêtre en robe et deux hommes d'église, deux porteurs de civières, brutes à face sombre.

Comme un tombereau, le corbillard vint en heurtant, s'acculer au trottoir, devant une porte qui s'ouvrit au prêtre et à ses hommes. Les chevaux dont le cuir crevait aux articulations saillantes, allongèrent le col entre les genoux ployés. Le croque-mort, désormais en fonctions, empochant sa casquette, se posa en travers de la tête un claque jadis noir, avec, aux pointes, deux loques grasses qui lui battaient les tempes. Puis, il attendit.

La demeure n'avait rien de funèbre : une maison neuve, à pic sous le ciel ardent qui roulait du sang bleu, façade joyeuse, haute et claire, dilatée au soleil, toutes fenêtres ouvertes; au rez-de-chaussée, des fleurs.

Un homme, petit vieillard coiffé d'une calotte à floche, vint au balcon. Il vit le croque-mort qui s'étirait en bâillant sur son siège, il vit la croix jaune, et rentra.

Tout aussitôt, le prêtre en bas, ressortait; et l'homme, alors, tête nue, chapeau à la main, réapparut dans la rue, seul triste, seul en deuil, à suivre un cercueil lourd allongé sous son christ. Simplement, comme s'il partait pour une promenade, il tira la porte, et l'on alla, lui, le crâne chauve à nu, le regard fixe, un peu de larmes sous les yeux; à son côté, le prêtre, tête basse sous un tricorne, les mains dans les manches, par habitude; il semblait prier; le vieux pleurait.

L'on vit le char cahotté pendant un court trajet et devant la croix tremblante, le claque et ses pleureuses ballottés ou roulés comme sur une tête d'ivrogne.

Sans un salut, sans un coup de cloche, au pied de l'église, on déchargea la boîte; le coffre de chêne clair étincelant au jour, éclaboussa de soleil son christ; lors, s'abaissa sous la petite porte arquée du bas-côté, le cortège pauvre : Le mort entre ses deux porteurs, le prêtre ensuite et le vieux, qui pleurait toujours.

HENRY MAUBEL,

LES ÉCHOS MILITAIRES

DU

MAJOR LA FLAMME.

—

On n'a pas assez parlé de ce volume. Il mérite plus qu'un compte-rendu; il demande une étude, davantage, un éloge. Ils sont trop rares, les livres belges, pour que *la Jeune Belgique* en néglige un seul, surtout si cette œuvre est de celles que l'on relit.

Le major La Flamme, nom bizarre qui se prononce Krauss et cache mal un des plus aimables et spirituels officiers de notre armée, a donné dans ses *Echos militaires* une note nouvelle que n'ont ni les délicates élégances de Droz ni les sabreries spirituelles de Noriac ou de Théo-Critt le nouveau venu. Certaines de ses nouvelles, avec leur légère gouaillerie, ont des subtilités de sentiment, des ciselures d'émotion délicieuses, de ces observations intimes que tout le monde connaît mais qu'aucun n'a exprimées. Détachons une page que l'on pourrait intituler *Lendemain d'amour* :

« — Ton cas est bien simple. *Elle* te plante là. Il y a des milliers « d'hommes à qui pareille chose arrive tous les jours et même dans un « roman d'aventure manque d'originalité. Seulement tu veux te venger, « n'est-ce pas ?

« —... Oui !

« — Parfait ! Tu voulais lui écrire? Tu ne lui écriras pas. Tu voulais « la maudire ? Tu ne la maudiras pas. Tu voulais lui envoyer l'expression « de ta haine? Tu ne la lui enverras pas. Au fond, vois-tu, elle s'attend « joliment à tout cela : or, *lorsqu'on veut se venger d'une femme, il « convient de ne pas faire ce qu'elle prévoit et ce dont elle est prête à « s'accomoder...* »

Cette seule observation si exacte et dévoilant si bien une des petites fenêtres à volets clos de la villa féminine, ne donne-t-elle pas, seule, le « *la* » du talent de M. La Flamme ?

Elle n'est pas seule, d'ailleurs. La nouvelle intitulée *Sans le sou* est pleine de ces railleuses et piquantes découvertes *intérieures*, et cette nouvelle tout entière est un petit bijou de mélancolie fine et de sentiment vrai.

Il doit y avoir là une bonne part d'autobiographie. Les émotions ne s'improvisent guère et ne se communiquent pas, lorsqu'elles sont de pure

invention. Elles coulent, du cœur endolori, dans la souplesse confidente du livre et le plus sceptique — ce menteur de l'émotion — n'y peut rien faire. Dans tout écrivain on découvrira une page au moins empreinte de l'émotion vivante, écrite ce jour-là — par lequel nous passons tous — où nous oublions un instant le convenu de nos proses pour laisser parler notre cœur avant notre plume.

Voici une des descriptions de *Sans le Sou;* elle n'est pas d'un *quelconque :*

« La nuit était complète et les étoiles brillaient dans un dôme sans fin. Le bruit de la ville diminuait sensiblement. Les fenêtres s'éclairaient derrière d'épaisses tentures. La vie intime commençait. Aux derniers étages, presque sur les toits, les petites bonnes, les demoiselles de magasin, pour qui le travail est matinal, allaient se coucher, lasses de la journée et des longs escaliers menant sous les combles où la charpente légère trahissait le vent qui glisse sur les ardoises et les démarches amoureuses des matous dans les gouttières. Du cadre noir, dans lequel il restait immobile, les yeux errant sur le grand charme de la nuit, il venait d'apercevoir en face et un peu en dessous, derrière la mousseline des rideaux, une forme blanche, vague, indécise, qui semblait glisser dans la clarté tamisée d'une petite lampe. Puis la lumière s'était faite calme, comme abandonnée, et brûlant pour rien. Il regarda plus fort, le cou tendu, et vit, peu à peu, la forme agenouillée, sans mouvement sur le fond blanc d'un lit, plongée dans un long recueillement..... »

Le major La Flamme, après les *Échos militaires,* est de force à se lancer dans le vrai roman. Il y a de beaux livres à écrire dans lesquels l'auteur pourrait peindre nos types militaires si spéciaux, si multiples, si bien belges. Ce qu'aucun romancier n'a tenté dans notre pays : rendre dans une œuvre vivante le train-train de caserne, l'existence souvent admirable et parfois vide et stérile de nos officiers, le mess, les petites guerres, les manœuvres, le camp, la garde, que sais-je, le major La Flamme peut le faire et nous attendons une œuvre qu'il sera fatalement amené à écrire, étant observateur en même temps que styliste.

JACQUES ARNOUX.

VILLANELLE DE DÈCHE

Hélas! c'est toute ma pécune :
Là-haut, tout au fond du ciel fou,
Comme un écu d'argent, la Lune!

Ma bourse a connu la fortune;
Aujourd'hui je n'ai plus le sou :
Hélas! c'est toute ma pécune.

Ma poche, c'est une lacune
D'où tombe en criant casse-cou,
Comme un écu d'argent, la Lune.

Un louis d'or luit dans chacune
Des prunelles de mon matou;
Hélas! c'est toute ma pécune!

Monsieur Dimanche m'importune,
J'offre à cet infâme grigou,
Comme un écu d'argent, la Lune.

Et je l'informe, sans rancune,
Que j'attends de l'or du Pérou.
Hélas! c'est toute ma pécune.

Si je me payais une prune!
Voici, bon marchand de glouglou,
Comme un écu d'argent, la Lune.

Mitron, pour une miche brune
Prends mon billon de sapajou!
Hélas! c'est toute ma pécune!

O Lombard! je n'ai plus aucune
Montre. — Veux tu mettre à ton clou
Comme un écu d'argent, la Lune?

Dans l'eau noire d'une lagune
Je vais quérir, la meule au cou,
(Hélas! c'est toute ma pécune!)
Comme un écu d'argent, la Lune!

IWAN GILKIN.

ANDANTE DES SOUPIRS

—

Au temps des sentiments vrais, au temps des joies patriarcales, lorsque le culte du foyer mettait des rayons dans les yeux et du bonheur dans les sourires, lorsque le papillon ne cherchait qu'une seule fleur, qu'un seul parfum, et que la fleur gardait sa rosée adamantine pure et fraîche pour un seul papillon; lorsque la jeune mère berçait ses bébés roses doucement, en chantant une mélodie assoupissante, alanguissante, andante.... au temps jadis....

Mais il n'est pas fini, ce doux rêve des âmes chastes et grandes. Des cœurs d'autrefois, tous ne sont pas glacés. Les plus forts, les plus noblement fiers nous restent pour nous soutenir au milieu de la houle perverse et nous verser le baume de l'espérance — goutte à goutte. —

Hélas! cependant, beaucoup ont secoué la neige de leur innocence, et ces pauvres âmes, prises au piège d'invisibles lacs, se font moins blanches que la tête vénérable de l'aïeule. A force de soupirs, au coin de leurs lèvres s'est creusé un pli amer.

N'étant pas comprises, quelques-unes se sont lassées des sentiments graves. D'autres les enferment douloureusement dans le plus divin de leur cœur et se laissent bercer tristement par le rythme traînant des andante : andante chagrin, andante souffrant, andante languissant..... Et quand vous les voyez étiolées et penchées, luttant péniblement avec les débris de leur vie brisée, vous ne songez pas que dans ces corps frêles un cœur s'agite et se déchire, une âme palpite de douleur. —

Des soirs, pourtant, sous l'impression encore vivace des illusions d'autrefois, l'andante lointain des souvenirs heureux semble les faire renaître. —

Tandis que sous le feu vague d'un ciel d'étoiles, mourantes lampes, tristes veilleuses autour desquelles gravitent deux prunelles brillantes de pleurs; la terre s'endort, les lucioles ont de timides clartés; la brise qui mollit s'agite à peine dans les ramilles; le grand Tout de la nature s'harmonise dans un calme sublime d'indifférence. Elles coulent un regard de prière vers ce Dieu que leur confiance implore, croyant qu'aujourd'hui encore l'aigle voit la fourmi dans l'herbe : regards dolents, suppliants, suprêmes, éperdûment désespérés. Seules, elles gémissent, et leur cœur frissonne au froid contact du givre de l'indifférence. De sourdes protestations s'élèvent vaguement d'abord; puis, ce sont des murmures plaintifs; de longs sanglots qu'on n'étouffe plus. Les déchi-

rants dolce des andante se réveillent et tordent les âmes, lentement, sous un rythme funèbre, obstinément cruel. Les jeunes filles souffrent.—

Leurs yeux et leur pensée, dans un horizon sombre, cherchent le phare introuvable du bonheur. —

Vous qui ne rêvez plus, vous ne voyez dans l'être que la boîte plus ou moins ciselée. Sceptiques, vous ne vous demandez pas ce que peut renfermer le coffret. Si vous parveniez à l'ouvrir, qui sait si vous n'y trouveriez pas une perle. — Mais vous ne voulez pas : vous n'êtes plus connaisseurs, et vous aimez mieux douter de tout que de vous sentir vaincus.

ÉMILE MARCY.

Juillet 1883.

CHRONIQUE D'ART

—

I.

L'ESSOR.

EXPOSITION DE « NOIR ET BLANC »

Depuis l'an dernier, ces MM. de *l'Essor* ont chaussé les bottes de l'Ogre et fait en avant un pas de sept lieues. Les médiocrités sont rares à leur exposition actuelle et, n'étaient quelques rossignols d'atelier, on pourrait en bloc donner comme bonnes toutes ces œuvres de jeunes.

Avant tous, aujourd'hui, nous placerons M. DE WITTE qui rapporte de son long séjour en Italie une remarquable suite de dessins et d'eaux-fortes. Sa *Projection lumineuse* est une merveille; le jet de lumière sort de l'appareil projecteur en fine poussière blanche; la lueur glisse par les ouvertures latérales et *mange* bien les objets; la figure de l'opérateur, admirablement éclairée et modelée, vit et bouge; c'est parfait. Toute notre admiration aussi à *la Méditation*, au *Maître d'armes*, au *Torse de femme nu* et à sa voisine une *Tête de femme* nerveusement mordue, dans la manière de Rops. Quelques autres eaux-fortes — *Cendrillon* entre autres — rappellent Tony Johannot — celui des contes de Nodier. Nous n'hésitons pas à le dire; après Félicien Rops, M. De Witte est, dès ce jour, un de nos premiers aqua-fortistes.

— FERNAND KHNOPFF, avec une fine tête de femme, presque gothique, une étude orientale et une lettrine ornée pour illustrer Theuriet, affirme de plus en plus son originalité subtile et ferme. Il semble vouloir renouveler, en le

modernisant, l'art des Primitifs, et il tient déjà d'eux cette ligne sûre d'elle et cette touche minutieuse qui font la valeur de ses dessins.

— James Ensor, quoique à notre avis il réédite un peu trop son *Pouilleux* de l'an dernier, demeure fidèle à ses idées casseuses de vitres. Nous sommes faits, à *la Jeune Belgique*, pour comprendre cela ! Son bonhomme sale et pensif, est superbe vu à distance ; c'est le peuple dans sa crotte, et, sans viser à l'art socialâtre — cette hérésie ! — M. Ensor nous empoigne à cette misère simple qu'il décrit en écrasant le fusain comme une pâte, en le pétrissant, en le griffant de zébrures à la pointe de ses longs ongles de dandy. Qu'on appelle cela de l'impressionnisme, je m'en moque ; c'est beau.

La fille aux loques et la *Suzette* de M. Frédéric ont des qualités parallèles. Le fusain nous sauve de la peinture terne, crayeuse et désagréable des *Marchands de craie ;* la perspective n'est pas encore fameuse, mais la fille est supérieurement campée, cassée en deux par son sac. Cela geint ferme.

M. Heins n'a pas été très heureux cette fois. Dans ses nombreux envois, deux dessins valent. C'est d'abord l'homme qu'il courbe vers la terre, sur une pente, et dont la silhouette se découpe vigoureusement sur l'horizon. Les *Sarcleuses*, de même, rappellent vaguement Millet.

M. Evrard (n'imitant en rien M. Hennebicq), plante — en un grand fusain qui deviendra tableau — une file d'ouvriers bêchant et peinant dans une plaine, au crépuscule. Le dessin du premier travailleur surtout est de premier ordre. M. Evrard est un fort qui arrivera à être un très fort ; nous attendons sans crainte son tableau.

M. Julien Dillens, dans un dessin de commande officielle (hélas !), une sorte de bas-relief Renaissance destiné à un monument quelconque, groupe, avec une rare sureté de lignes, mais peut-être un peu « à clair », des personnages henriquatreux qui ont l'air très bête dans la dure fonction qu'on leur impose de personnifier les Arts décoratifs. C'est bon comme facture mais idiot comme donnée. Avis à MM. les officiels qui obligent de bons artistes à élaborer ces niaiseries allégoriques.

La Forêt, de M. Hamesse, avec, au fond d'un chemin qui s'enfuit dans le soir, un berger à la silhouette déjà indécise, est absolument superbe. L'artiste a rendu la sombre mélancolie des Bois, évoqué la tristesse des grands Arbres, et dans ce merveilleux dessin, donné à la vérité la rêverie des vrais poètes.

Nous n'aimons guère les dessins de M. Lynen, pour illustrer *Margot*. Le XVIIIe siècle des Watteau et des Fragonard, a besoin pour interprète d'une touche très poudrée, très élégante, très délicate et mièvre que M. Lynen n'aura jamais. Sa souple nature le porte naturellement à rendre la vie belge, cafés-concerts bruxellois, marchandes de crabes, foires, cabarets, — témoins les charmants croquis pas naïfs du tout qu'il a faits en quelques traits fort drôles pour *Au pays de Mannekèn-Pis* de Théo. — C'est là que M. Lynen a trouvé sa voie où la distinction serait un défaut et une maladresse.

Même chose pour M. Van Gelder ; celui-ci, par exemple, m'ennuie un peu ; (je lui abandonne ses chiens qui ne sont pas parfaits) son dessin est souvent

très lourd et souvent trop grotesque. Cela touche à la caricature. Il serait injuste pourtant de ne pas parler de son *Flûtiste* qui est une belle page très archaïque et très vigoureuse.

Théo Van Rysselberghe portraicture avec un incroyable brio le guitarisant Dario de Règoyos. Il a montré d'ailleurs, à son exposition retour d'Espagne, qu'il n'a plus grand'chose à apprendre. On n'oubliera pas son étonnant *Marchand d'Oranges* qui enfonce pour le coloris et l'audace tous les Portaels du monde.

M. Charlet expose un dessin très mystérieux; cela peut s'appeler : *Coucher de soleil derrière un village, le Feu d'Artifice* ou *l'Incendie*. Le dernier titre, est paraît-il, le bon. Cela n'est pas bien venu. Le dessin est mou et l'effet de lumière, esquivé par trop lestement à l'aide d'un toit complaisant, n'explique pas les attitudes désespérées des paysans qui regardent — sans la voir — brûler leur demeure.

L'Abattoir de M. Clarys, très mal exposé, a beaucoup d'allures, plus que *La Rixe* de M. Mayné, dont les contours ne sont pas solides ; le groupe des ouvriers qui regardent la lutte est bon et vivant; nous voudrions moins de fondu et plus de franches touches.

M. Ed. Duyck expose de bonnes illustrations de livre dont une ou deux excellentes.

M. La Boulaye expose un *Mendiant aveugle*. Mauvais.

L'Homme à la marmite de M. Finch, d'un art à la Ensor, est très crânement attrapé; nous attendons le tableau, qui sera rude à faire : très beau ou très laid.

Le Parc et *At Home* de M. Hoeterickx sont de fines et délicates sanguines un peu trop fondantes.

En résumé, l'ensemble de cette exposition est excellent. J'y remarque la tendance de plus en plus prononcée à sortir de la convention et surtout à étudier nos types de la terre natale. C'est ce qu'ont fait MM. Ensor, Frédéric, Evrard, Lynen, Van Gelder et Charlet. Tous sont artistes jusqu'au bout des ongles et nous saluons l'exhibition de « Noir et Blanc » comme une victoire et un Excelsior.

M. W.

II

EXPOSITION DE MM. VANAISE ET WYTSMAN

à Gand.

Deux retours d'Italie avec des paquets de soleil emmagasinés dans de belles études. Cette exposition cale d'emblée les deux artistes. M. Wytsman, un Essorien qui a déjà vigoureusement paysagé la Flandre, expose, outre des aquarelles bien transparentes et fines, deux ou trois grands tableaux : des marines avec le ciel et la mer bleus mais où passe librement l'air, une vue des rochers de

Capri, puis un coin de la ville Borghèse, aux verdures opaques, exactes, et rendant les tonalités un peu sèches de la nature romaine.

M. Vanaise qui a pris les mêmes points de vue, triomphe surtout avec sa merveilleuse copie de la fresque de Raphaël : *La dispute du St-Sacrement*. Il a exécuté ce tour de force de rendre le dessin magistral et compliqué dans sa ligne pure, de Raphaël. Notre Musée, qui ne possède du maître que des reproductions photographiques, fera évidemment l'acquisition de cette parfaite copie.

M. Vanaise expose encore une *Tentation* inspirée de *Rolla*, un chef-d'œuvre.

Dans la même salle se sont glissés un buste (*La Méditation*) de M. Hipp. Le Roy d'une finesse et d'un modelé exquis. — L'artiste a passé, je pense, par l'atelier de Falguière —. Une statuette enfin de Georges Vander Straeten, petit bijou de modernité qui avec le *Pierrot* et les autres, deviendra d'ici à bien peu de temps la coqueluche des salons mondains.

M. W.

III.

EXPOSITION DE M. LOUIS VAN ENGELEN

à Anvers.

« La quantité n'est pas la qualité ».

Telle est la maxime que l'on pourrait appliquer pleinement à l'exposition qui vient de se clôturer hier au Cercle artistique d'Anvers, et qui se composait des tableaux, aquarelles et dessins exécutés par M. L. Van Engelen pendant son séjour en Ligurie.

N'en déplaise à l'artiste, dans les œuvres de peinture qu'il nous met sous les yeux, nous trouvons beaucoup de toiles — nous allions dire les neuf dixièmes — qui sont d'une infériorité notoire.

Vraiment, nous avons vu mieux que cela de M. Van Engelen.

C'est un amas de couleurs, de figures, de montagnes, de vues, mais dans lequel l'esprit ne trouve presque rien qui le frappe, l'enchaîne ou le charme.

Cependant, soyons justes : il y a là un panneau intitulé *Le berger de la montagne*, qui arrête le regard. C'est une conception vivante et dans laquelle le peintre a su mettre, avec une vérité étonnante, l'expression de la nature, avec sa rudesse et sa sauvagerie.

A côté de cette petite perle, nous trouvons une figure d'homme, moitié vagabond moitié soldat, bizarre entre toutes, mais d'une exécution sérieuse.

Plus loin un bon tableau : *Sur la plate-forme*.

Voilà pour la peinture. Passons aux aquarelles.

Ici M. Van Engelen se montre dans toute la force de son tempérament artistiquement observateur. Il serait difficile de dire laquelle de ces productions est la meilleure, car toutes possèdent au même degré les qualités si rares de la justesse, du coloris et — disons-le — de la perfection.

Nous y remarquons surtout un splendide *Portrait du mousse*, qui est l'expression la plus parfaite de la vivante nature.

Enfin, l'artiste nous montre une jolie collection de dessins représentant une variété infinie de types militaires.

En résumé, il y a là, dans le grand nombre des productions exposées, quelques œuvres qui prouvent, que l'artiste parviendra à se créer une place marquante parmi les meilleurs créateurs de notre Ecole.

G. D. G.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

—

La Légende des siècles. VICTOR HUGO.— Paris, Calmann-Lévy, prix: fr. 7,50. —*La Vie ardente*. HIPPOLYTE BUFFENOIR. — Paris, Lemerre, prix : 3 fr. — *L'Art Moderne*. J. K. HUYSMANS. — Paris, Charpentier, prix: fr. 3-50. — *Fantaisies*. EUGÈNE MOUTON.— Paris, Charpentier, prix: fr. 3-50. — Jules Bailly, prix : o.

Le cinquième et dernier volume de *La Légende des Siècles* vient de paraître, et à ce propos les Fagotins de gazette, ont, comme d'habitude, soporifiquement dogmatisé. Les plus ignorants sont les plus infaillibles, et les élucubrations de ces petits reporters en rut dispensent de relire François Rabelais.

Encore une fois, — ce ne sera point la dernière —, la critique du petit journal a donné son avis sur Hugo. Dans l'œuvre du poète, elle distingue deux époques: l'une bonne, l'autre mauvaise. La première comprend les *Odes et Ballades*, les *Voix intérieures*, les *Orientales*, les *Rayons et les Ombres*, etc; la seconde renferme la *Légende des Siècles*, les *Châtiments*, les *Chansons des Rues et des Bois*, l'*Année terrible*, l'*Art d'être grand-père*, les *Quatre Vents de l'Esprit*. Toutes ces œuvres sont confondues sous la rubrique : *Œuvres de décadence*. Les suaves chroniqueurs sourient, prononçent à la queue leu leu les mots *obscurité, fatras, insanité*... et se consolent de Hugo par le panégyrique de M. Manuel. Il semble que j'entends rire Pantagruel.

J'aime furieusement à mécontenter les commis aux écritures de la presse honteuse.

C'est pourquoi je leur avoue — avec volupté — que je trouve le Victor Hugo de la *décadence* infiniment plus grand et plus beau que le Victor Hugo de la *bonne époque*.

Ce n'est ni à vingt ans, ni même à trente, que des hommes de génie comme Hugo, visiblement organisés par la Nature pour durer physiquement tout un

siècle, atteignent l'âge viril de l'esprit, cette période de maturité splendide pendant laquelle éclosent les chefs-d'œuvre. Ce que vous prenez pour la vieillesse et la décrépitude est chez eux l'apogée des forces créatrices. Les *Odes et Ballades*, les *Orientales* etc., sont des vers d'enfant — d'enfant génial, je l'avoue, — mais enfin d'enfant. Les *Feuilles d'Automne*, les *Chants du Crépuscule*, sont des vers de jeune homme, — de jeune dieu, peut-être —; la virilité ne se dessine que dans les *Contemplations*. C'est dans ces deux livres étranges, les plus tourmentés que Hugo ait écrit, qu'il faut chercher les secrets de sa vraie nature. Là seulement, — car ses œuvres précédentes n'étaient que des commentaires éloquents de la Bible, de Jean-Baptiste Rousseau, de Châteaubriand, espèces de beaux lieux — communs développés d'une manière ardente, mais sans grande originalité —, c'est là seulement, que, dans les douleurs inséparables de tout enfantement intellectuel, il se saisit à pleins poings lui-même, débarrassé désormais de toute influence étrangère. Alors les chefs-d'œuvre se succèdent : Les *Châtiments*, la *Légende des Siècles*, les *Quatre Vents de l'Esprit*.

Le poète de 1851 n'est plus le rhétoricien romantique de 1830 : il n'écrit plus, pour enlever, à la pointe du vers, les principales redoutes classiques; il ne peint plus dans le seul but de rendre à la langue de 1820, — « sans forme et sans couleur », comme Hippolyte, — son ancienne splendeur. La période militante et de transition est passée. Il n'est plus le chef d'école, mais son propre chef.

Alors se produit chez Victor Hugo une étonnante transfiguration. Le *Sens de la vie moderne*, que certes l'auteur d'*Hernani* et de *Notre-Dame de Paris* ne posséda jamais à un degré élevé, soudain le quitta complètement. Hugo, qui, dans une partie de son œuvre affiche des prétentions sociales, et qui a incarné un moment l'utopie humanitaire, considéré comme poète, et dans l'ensemble de ses plus glorieux livres, n'est pas un homme de notre temps. Comme tous les grands lyriques, il est saisi tout entier par la despotique Nature. Et non pas, à la façon des rimeurs médiocres, par la Nature telle que l'a corrigée notre civilisation impoétique, mais par la Nature primitive, mystérieuse et sauvage, matrice éternelle des dieux. Et le romantique de 1830, celui qui s'écria dans un vers célèbre :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

subit une vision du monde physique semblable à celle des chanteurs contemporains de la jeunesse du monde. C'est un saut énorme, par dessus les sociétés et les siècles, jusque dans le rêve pélasgique d'Eschyle. Ce n'est plus une imagination sollicitée par les héroismes du moyen âge, c'est un génie poussé en plein hellénisme asiatique. Ni écrivain, ni poète : un Mage.

Dès lors, Hugo est possédé par cette horreur sacrée, par l'immense ivresse des feuilles, des mers, des vents et des cieux, par les forces et les énergies telluriques que divinisa le monde payen. Pan le pénètre. La vie universelle

l'assiège, éclatante et sombre, avec la mélancolie et la terreur qui naissent des contemplations. Et le Mage nous entraîne dans un rêve énorme, sur des sommets que la poésie lyrique n'avait pas encore soupçonnés.

La clef de cette nouvelle manière de Hugo se trouve dans les *Quatre Vents de l'Esprit* :

Souvent, dans le hallier où l'églogue hypocrite
S'en va chantant,
J'ai tout à coup cessé de lire Théocrite
Inquiétant ;

Homère fait trembler ; un gouffre est dans Eschyle ;
Parfois je veux
M'enfuir quand Circé passe ou que je vois Achille
Pris aux cheveux ;

Les aigles sur les bords du Gange et du Caystre
Sont effrayants ;
Rien de grand qui ne soit confusément sinistre ;
Les noirs pœans,

Les psaumes, la chanson monstrueuse du mage
Ezéchiel,
Font devant notre œil fixe errer la vague image
D'un affreux ciel.

L'Empyrée est l'abîme, on y plonge, on y reste
Avec terreur.
Car planer, c'est trembler ; si l'azur est céleste,
C'est par l'horreur.

L'épouvante est au fond des choses les plus belles ;
Les bleus vallons
Font parfois reculer d'effroi les fauves ailes
Des aquilons.

Ils sont pleins de regards et d'aspects ; et les sages,
Seuls dans les bois,
Méditent, attentifs dans l'ombre à des passages
D'yeux et de voix ;

Le poète serein contient l'obscur prophète ;
Orphée est noir ;
C'est dans une lueur mystérieuse, faite
D'aube et de soir ;

C'est en regardant fuir sous l'insondable voûte
D'affreux griffons,
Qu'Amos effaré songe et qu'Isaïe écoute
Les bruits profonds;

Alcée est sidéral, Lucrèce est redoutable,
Job voit l'Esprit;
Le Sphinx vient par moment s'accouder sur la table
Où Dante écrit;

Plante par Thalia, formidable bouffonne,
S'entend gronder;
Et Pindare, en levant les yeux, voit Tissiphone
Le regarder;

De là tant de beautés difformes dans leurs œuvres :
Le vers charmant
Est par la torsion subite des couleuvres
Pris brusquement;

A de certains moments toutes les jeunes flores
Dans la forêt
Ont peur, et sur le front des blanches métaphores
L'ombre apparaît;

C'est qu'Horace et Virgile ont vu soudain le spectre
Noir se dresser;
C'est que là bas, derrière Amaryllis, Electre
Vient de passer-

La nature est en vain pleine de fleurs, de fêtes,
Et de pardons ;
Les poètes ont beau rayonner sur nos têtes,
Nous entendons

Parler de sombres voix à Delphe, aux Propylées,
Et dans Endor;
Et la nuit a toujours des méduses mêlées
Aux astres d'or.

Quelle splendeur émane de cette forme presque spontanée, purifiée de sa pléthore de comparaisons et d'images, souveraine comme le Parthénon et les bas-reliefs d'Egine !

Voilà ce que les pions et les reporters ne comprennent point !

Le cinquième et dernier volume de *La Légende des Siècles* est dans la même manière « naturaliste (1) ». Strictement il me semble que le lien qui l'attache aux deux premières séries est assez mince. Dans son ensemble, l'œuvre est certainement moins égale, moins pure que *Les Quatre Vents de l'Esprit*, mais la « Vision de Dante » prendra place parmi les choses les plus vertigineusement belles que le grand poète Panique ait écrites.

***

Je doute que M. Hippolyte Buffenoir, l'auteur de *La Vie Ardente*, s'enfonce jamais dans l'horreur sacrée, et devienne un Mage. Il se contente d'être un poète exact et consciencieux, tenant une place honorable dans la jeune école française contemporaine.

Je ne vois pas très bien comment le volume justifie son titre, car la *vie* poétique de M. Buffenoir, loin d'être *ardente*, ne semble au contraire, malgré quelques pièces qui visent au grand et au passionné, incliner surtout vers les choses douces et pensives. C'est un talent qui ne manque point d'intimité, mais encore un peu à la recherche de lui-même. Là où il s'abandonne, il atteint parfois la note juste. Je n'en veux pour exemple que sa pièce sur les chats. Certes, je ne ferai pas à M. Buffenoir la trahison de comparer ses chats aux félins de Baudelaire, comme l'a fait le *Figaro* pour M. Rollinat. Mais je pourrais bien, et sans trahison pour M. Buffenoir, les comparer avec ceux de M. Rollinat :

Tour à tour triste et gai, somnolent ou folâtre,
C'est bien l'âme du gîte, où je me tiens sous clé ;
De la table à l'armoire, et du fauteuil à l'âtre,
Il vague, sans salir l'objet qu'il a frôlé,
Tour à tour triste et gai, somnolent ou folâtre.

. . . . . .

Panthère du foyer, tigre en miniature,
Tu me plais par ton vague et ton aménité,
Et je suis ton ami, car nulle créature
N'a compris mieux que moi ta sombre étrangeté.

M. Rollinat se flatte. Je crois que M. Buffenoir, dans ses strophes beaucoup moins présomptueuses et moins baudelairiennes d'intention, a compris le chat beaucoup mieux que l'auteur du *Soliloque de Troppmann :*

. . . . . .

Vous vous montrez toujours disciples de Montaigne,
Vous savez que la vie est une trahison :
A vos yeux, point de bien que le néant n'atteigne ;
Nul bonheur sur lequel ne descende un soupçon.

(1) Je prends le mot dans son acception propre, et non dans le sens que lui donne Émile Zola.

. . . . . .

Chattes et chats, toujours vous m'êtes sympathiques !
Je vous aime éveillés, je vous aime endormis :
En vous je reconnais des frères, des amis :
Des causeurs délicats, des lettrés, des sceptiques !

***

La critique féline, n'est pas le fait de J. K. Huysmans, qui, sous ce titre : *L'Art Moderne*, réunit la première série de ses Salons de peinture. Bien au contraire, son idéal est d'aller droit au but, sans réticence, sans entortiller les phrases, comme un petit Sainte-Beuve, ce Rominagrobis des *Lundis*. Je comprends que les peintres d'histoire, et les enlumineurs de boîtes à bonbons aient un peu crié. On le ferait sous de moindres gaules. Tudieu ! quelle verve, quelle poigne ! Le mot drôle et juste abonde, les tours sont incisifs et pittoresques, l'intelligence des tempéraments complète et rapide. J'ai noté quelques transcriptions de paysages, entre autres de Pissaro et de Raffaëlli, qui sont d'un ouvrier subtil et compréhensif. Ajoutez que cette œuvre d'avant-garde, qui a conservé une odeur de poudre, est pleine de réflexions fines et sensées sur l'impressionnisme et les premiers peintres de cette école, entre lesquelles on remarquera sans doute une critique magistrale des toiles d'Edouard Manet.

Je recommande — en pure perte, mais je recommande quand même — la franchise de J. K. Huysmans à nos pralineurs de comptes-rendus.

***

C'est pourquoi je serai très franc à l'égard de M. Eugène Mouton, le Mérinos des *Fantaisies*.

Ce mouton, ou ce mérinos — je n'ai point de préférence — me semble atteint de la clavelée, la clavelée parisienne.

J'appelle ainsi la maladie de l'esprit banal et vulgaire devant lequel on se pâme là-bas.

M. Mouton (Mérinos) jouit à Paris d'une grande réputation.

Il la mérite, — ou plutôt, non, il *le* mérite.

Je livre à vos réflexions le passage suivant, où ce Mérinos facétieux couvre le *Télémaque* de notes marginales :

« Je vous avoue que si j'étais exposé, lorsque je joue de la lyre, ce qui ne m'arrive jamais, *(parbleu ! chacun sait que la Lyre est un instrument déconsidéré par Banville)* à voir des tigres, des ours, des lions venir me lécher les pieds, et des rochers attendris se précipiter sur moi du haut des montagnes, je renoncerais à cet instrument. »

Voilà ce que pense de l'allégorie d'Amphion — M. Mérinos.

Puisque M. Mérinos n'aime pas les mythes, je me permettrai de lui rappeler l'aventure du Satyre Marsyas écorché par le porte-lyre Apollon. Mérinos est tranquille, parce qu'il sait qu'Apollon est dédaigneux. Mais le dédain ne persiste pas toujours, et alors.....

***

Je demande la parole pour un fait personnel, sous cet insidieux prétexte, qu'après avoir parlé de Mérinos, on peut parler de soi-même.

Nous avons reçu de M. Jules Bailly deux lettres d'injures et de récriminations à propos d'une pauvre mienne chronique où je n'ai fait cependant que le citer.

Comme je ne veux pas faire subir à Jules les derniers outrages, je ne publierai pas ces éptîres.

S'il continue, je m'y résoudrai.

En attendant, comme il fallait tirer de Jules une vengeance provisoire, je l'ai incrusté dans des

TRIOLETS A JULES

Nous avons fait crier Bailly,
Comme à l'assaut du Capitole,
Son appel d'alarme a jailli :
Nous avons fait crier Bailly.
Je suis joyeux comme un failli
Que l'on nourrit à la pistole :
Nous avons fait crier Bailly
Comme à l'assaut du Capitole.

La destinée, en cet assaut,
Lui fit jouer le jeu de l'oie !
Il doit subir, sans être un sot,
La destinée en cet assaut.
Sa tête au Muséum Tussaud
De tous les Anglais fait la joie.
La destinée, en cet assaut,
Lui fit jouer le jeu de l'oie !

De larges oreilles flanqué,
Son chef me rappelle un triptyque !
S'il les referme, il est masqué,
De larges oreilles flanqué.
Ces volets de chair ont manqué
Embellir le Salon Gothique.
De larges oreilles flanqué,
Son chef me rappelle un triptyque !

Sur sa plume en guise de pal
Il force à s'asseoir Melpomène,
— C'est là son bonheur principal —
Sur sa plume en guise de pal.
La cochenille est au nopal,
Et Jules à sa tâche inhumaine :
Sur sa plume en guise de pal
Il force à s'assoir Melpomène !

Il s'en va partout racontant
Que nous sommes des stercoraires.
A l'œil, au rabais, au comptant,
Il s'en va partout racontant.
Ça s'explique, il n'est pas content
De nos chroniques littéraires.
Il s'en va partout racontant
Que nous sommes des stercoraires.

Cependant, nous n'avons jamais
Mangé la moindre de ses rimes !
O mon grave monsieur Homais,
Cependant nous n'avons jamais
Dégusté cet odorant mets :
Nous avons bien d'autres escrimes !...
Cependant nous n'avons jamais
Mangé la moindre de ses rimes !

Nous n'avons fait que vous citer,
O très chère croûte sans mie !
Alors, pourquoi vous irriter ?
Nous n'avons fait que vous citer.
Vous voulez donc vous éreinter
Vous-même, ou je n'y comprends mie ?
Nous n'avons fait que vous citer,
O très chère croûte sans mie !

Un dernier mot : fatalement
Vous finirez en cour d'assises.
Avec ce physique alarmant,
— Un dernier mot — fatalement,
Pour affaire d'avortement,
En ces époques indécises,
—Un dernier mot — fatalement
Vous finirez en Cour d'assises !

ALBERT GIRAUD.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Nous signalons à nos lecteurs l'annonce de *la Plage* en vedette à notre couverture. Ils trouveront dans ce journal plusieurs noms qu'ils aiment de la *Jeune Belgique* et nous comptons sur leurs adhésions en masse. Le prix d'ailleurs n'est pas lourd et nos abonnés auraient tort de se priver dans les loisirs de la villégiature, d'une lecture délassante qui les mettra au courant de ce qui se passe là-bas dans le sable.

Voici le sommaire des nos 1 et 2 qui ont paru le dimanche 15 et le dimanche 23 juillet :

La Saison de 1883, Emile Verhaeren. — *Tableaux de genre*, Georges Rodenbach. — *Causettes*, Max Waller. — *Les flots sont changeants*, Emilio. — *Intérêts locaux*, X. — *Nouvelles de Blankenberghe*. — *Lettre d'Ostende*, Vicomtesse Alice. — *Liste des Etrangers*. — *Renseignements divers*

A table d'hôte, Emilio. — *Bêtises*, Max Waller. — *La rue Breydel*, Emile Verhaeren, — *Phosphorescences*. *Intérêts locaux*, X. — *Nouvelles de Blankenberghe*. *Correspondances*. *Lettre d'Ostende*. Eva Collet Monté. — *Au Kursaal d'Ostende*, Ludovic. — *Liste officielle des Etrangers*. *Renseignements divers*.

***

Un journal hebdomadaire, *La Casserole*, a publié recemment la lettre d'un Raymond de Sombrevalle, dans laquelle, en trop zélé défenseur de *La Jeune Belgique*, celui-ci proteste contre un article inséré dans ce journal. Nous tenons à déclarer que ce monsieur est absolument inconnu à *La Jeune Belgique* et que nous ne l'avons pas autorisé à se faire notre champion.

***

Après Boccace et Parny, voici que l'éditeur Boitte publie, dans sa populaire petite collection à cinquante centimes, les œuvres choisies du joyeux Piron. On y retrouvera les boutades connues, les historiettes lestes, les mots risqués, les chansons, les épîtres et les épigrammes de celui qui ne fut rien, mais dont le rire est resté, au grand bonheur des rééditeurs.

***

Le Nord Contemporain — 17, rue Grétry à Bruxelles. Un an : 44 francs.

Sommaire du n° 32 :

Texte : Les artistes du nord de la France et de la Belgique au Salon, L. R. — Galerie contemporaine : Le Vice-Amiral de Dompierre-d'Hornoy, D. L. — Revue Archéologique et Artistique : Bruges, La rue Flamande ; Le Havre,

l'Hôtel de Ville. MAXIME VARIN. — Belgique : A nos confrères ; le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles ; les prochaines Expositions en Belgique ; la Belgique à l'Exposition d'Amsterdam, E. L. — Littérature : Le Fabuliste Rossand ; Un dîner avec Théo ; La vérité sur la mort du poète Gilbert ; Mai, sonnet, ALEXIS MARTIN. — Nouvelle : En battue, JACQUES LOZÈRE. — Variétés : Les Parisiens chez eux : Emile Zola, Victorien Sardou. — La Finance.

Photographies : Portrait du Vice-Amiral de Dompierre d'Hornoy. — Bruges : Vue de la rue Flamande. — Le Havre : Vue de l'Hôtel de Ville.

***

Voilà l'plaisir, Mesdames! par DANIEL DARC, illustré d'un dessin de GEORGES JEANNIOT, paraît chez PAUL OLLENDORFF.

Ce nouveau volume de l'auteur du *Petit Bréviaire du Parisien* est gai, pimpant, un tantinet gaillard, mais d'une morale qui, pour être court-vêtue, n'en est pas moins irréprochable.

Madame y puisera un renouveau de belle humeur, et la sieste de Monsieur en sera agréablement bercée.

L'éditeur P. OLLENDORFF vient de mettre également en vente un charmant volume : *La Vie en Culotte*, par THÉO-CRITT, que nous croyons devoir signaler à l'attention toute particulière de nos lecteurs. C'est la continuation d'une série dont les premiers volumes, *Nos farces à Saumur* et *Le 13e Cuirassiers* ont assuré le succès. *La Vie en Culotte* n'est pas seulement une étude humoristique où la vérité se confond avec le réel ; l'auteur y a mis la note émue et touchante. Ce qui ajoute à l'attrait de ce volume, ce sont les délicates illustrations d'*Henriot*, un artiste dont la réputation n'est plus à faire, et une spirituelle préface de *Pierre Véron*.

***

Ouvrages récents :

Chez Gilon : une intéressante nouvelle de M. Emile Greyson : *Entre Bourgeois*. L'auteur, dont la littérature s'apparente à celle d'Emile Leclerq, est un observateur de premier ordre ; il connaît notre vie bourgeoise et la rend avec art dans ses demi-teintes et ses gris fondus d'aquarelle. Son volume est une bonne fortune pour la bibliothèque Gilon — souvent trop complaisante.

Chez Gilon encore : *Les Contes Ecossais* de Charles Gibbon, traduits de l'anglais par Louise Juste, une nouvelle-venue, nous semble-t-il. Nous recommandons ces contes ; ils ont une faveur très spéciale et plairont sans aucun doute.

***

L'éditeur Arthur Boitte nous envoie un mignon paquet de 42 mignons volumes qu'il annonce vendre 35 francs dont 5 payables à réception de la collection et, pour le reste, à raison de 3 francs par mois. Je n'insiste pas sur cet étonnant bon marché, sur la commodité des paiements, et j'en arrive à énu-

mérer bien vite les volumes que contient cette collection. Les bibliophiles la connaissent. Du temps de la contrefaçon, cette diablesse de contrefaçon qu'après des années et des années, ces MM. de Paris — éternellement spirituels, nous mettent sous le nez avec une nouveauté louable, des éditeurs belges, Laurent, Tarride, Tarlier, Méline et Cans entreprirent la publication sous forme de volumes-bijoux des principaux chefs-d'œuvre contemporains — d'alors. C'étaient, comme nous l'apprend M. Arthur Boitte dans la Bibliographie de tous ces ouvrages, des volumes d'un format in-32, de 110 millimètres sur 67, d'un caractère microscopique fondu d'après le système du point Didot et imprimés sur un papier à la main non collé. Comme types, ces volumes sont le pastiche de ceux publiés au XVIIe siècle par les Elzevier.

Ce sont ces volumes, dont plusieurs très recherchés des bibliophiles, que l'éditeur Boitte offre au public dans de merveilleuses conditions de bon marché.

Les lettrés y trouveront une suite curieuse et pêle-mêle d'ouvrages démodés joints à d'autres éternellement beaux. En voici la liste : *Amour et foi*, *Hymnes sacrées*, par EDOUARD TURQUETY; *Judith*, par Mme DE GIRARDIN; *Les Messéniennes*, *La Popularité*, *Une famille au temps de Luther*, *La fille du Cid*, *Les enfants d'Edouard*, par CASIMIR DELAVIGNE; *Héraclite et Démocrite*, par ED. FOUSSIER; *Les Porcherons*, par T. SAUVAGE et A. GRISAR; *Prométhée*, par EDGAR QUINET; *De la servitude volontaire*, d'ETIENNE DE LA BOÉTIE; *Philiberte*, par EMILE AUGIER; *De l'absolutisme et de la Liberté*, de LAMENNAIS; les *Nouvelles Satires* d'AUGUSTE BARBIER, *Le démon du foyer*, comédie de GEORGE SAND; *Prismes poétiques*, par JULES DE RESSÉGUIER; *Poésies* et *Le dernier jour*, par JEAN REBOUL; *Poésies* de SAINTE-BEUVE; *Les Régions du Ciel* par AUGUSTE ABADIE; *Poésies* D'ANTONI DESCHAMPS; *Les Pleurs* et *Pauvres Fleurs*, par Mme DESBORDES-VALMORE; *Poèmes*, par BARTHÉLÉMY et MÉRY; *L'Enéide*, par BARTHÉLÉMY; *Caligula*, *Un mariage sous Louis XV*, *Napoléon Bonaparte*, *Antony*, *L'Alchimiste*, *Henri III*, *Kean*, *Mlle de Belle-Isle*, *La Tour de Nesle*, *Halifax*, d'ALEXANDRE DUMAS; enfin de VICTOR HUGO : *La Esmeralda*, *Littérature et Philosophie mêlées*, *Han d'Islande*, *Bug-Jargal* et *Le Rhin*. N'oublions pas non plus la *Sapho* de PHILOXÈNE BOYER précédée de ces merveilleux vers de THÉODORE DE BANVLLE ·

Je tremble devant vous, ô foule! hôtes illustres,
O lèvres de penseurs, ô corsages fleuris!
Moi qui vois resplendir, sous l'éclat de ces lustres,
Toutes les majestés dont rayonne Paris;

Je tremble, moi qui sais dans un jardin féerique,
Mêlant aux doux ruisseaux la chanson de mes vers,
Tresser en souriant la guirlande lyrique
Et danser au soleil parmi les gazons verts.

Je sais épanouir les odes amoureuses,
Charmant avec mes sœurs les bois extasiés,
Et j'accorde ma voix, sous les forêts ombreuses,
Avec les rossignols cachés dans les rosiers.

Mais je tremble d'oser, sur la scène divine
Où le maître Racine a fait parler les dieux,
Vous montrer après lui cette double colline
Que Phœbus remplissait de chants mélodieux.

J'ai voulu, pauvre enfant, en mes jeunes délires,
Vous faire voir, parmi des rayons irisés,
La sereine Lesbos où dans la voix des lyres
Se confondaient le bruit des chants et des baisers.

Mais je tremble à présent, moi compagne du pâtre,
En voyant mon idylle et mon rêve enchanteur
Fouler d'un pied craintif ce carton du théâtre
Que peut seul animer le génie, et j'ai peur.

Ah ! soyez-moi cléments, rois élus de ces fêtes,
Qui souriez déjà rien qu'en me regardant,
O fronts que le laurier couronne, ô vous, poètes,
Qui marchez d'un pied sûr dans le buisson ardent !

. . . . . .

Si vous voulez, mes sœurs, votre fière jeunesse
Fera vivre un moment dans un rêve fleuri
Ma jeunesse impuissante, et j'aurai trop d'ivresse
Si vous avez pleuré, si vous avez souri !

***

Un nouveau volume vient de paraître dans la *Bibliothèque belge illustrée*, éditée par la maison Parent et Cie de Bruxelles. Il a pour titre *Le Tournesol* et pour auteur M. *Guillaume Chantraine*.

Nous croyons pouvoir recommander cette Bibliothèque aux Administrations communales et aux Instituteurs ; ils y trouveront, pour les distributions des prix un choix de jolis volumes, intéressants, instructifs et qui ont le mérite d'être écrits par des auteurs belges.

***

L'Art Moderne : Sommaire du n° 29 (22 juillet :)

Octave Pirmez d'après sa correspondance. — Véracité de la critique littéraire en Belgique. — L'Exposition triennale de Namur. — Livres nouveaux. — L'École des chœurs-petite chronique. Nemo.

ETUDES D'ESTHÉTIQUE (1)

—

I. L'ART SOCIAL.

L'hérésie de l'*Art Social*, de l'*Art Utile*, ou de l'*Enseignement*, comme l'appelle Charles Baudelaire, vient de nous être prêchée, en une polémique de très haute allure, par des esprits qui qualifient de vieillerie notre doctrine de l'*Art pour l'Art*. (2)

Les deux doctrines sont également vieilles, ou à peu près, mais l'une semble vieille comme l'erreur, et l'autre, comme la vérité.

Le jour où l'on inventa le brocard: *Castigat ridendo mores*, on affirma solennellement l'*Art utile*. Il y a longtemps, comme chacun sait. La doctrine de l'*Art pour l'Art*, alors existait déjà, mais informulée. Victor Hugo, le premier, dans une discussion sur le théâtre de Voltaire, l'enferma dans une courte sentence qui fit fortune, et que la critique ramassa.

Aujourd'hui, les revoilà en présence, ces éternelles devises, entre lesquelles les vrais artistes n'hésitent pas, mais avec lesquelles il faut compter; car elles personnifient deux forces essentiellement incompatibles : la Littérature et la Politique.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'*Art social* n'est qu'une localisation — ce terme médical est le seul juste — de l'*Art utile*.

Nous n'examinerons, dans cette étude, que l'*Art social*, parce que l'*hérésie sociale* se combat au moyen des mêmes arguments que l'*hérésie utile*.

Quand on lit les nombreux volumes entassés par les défenseurs de l'*Art social*, on s'aperçoit qu'on peut les classer en deux catégories nettement accusées :

---

(1) La deuxième étude sera consacrée à la question du fond et de la forme. A. G.

(2) Un Monsieur... quelconque a, dans un journal de dixième marque, insinué que la *Jeune Belgique* et *l'Art Moderne* se battaient à coups de flèches... empoisonnées ; quoique l'insinuation vienne de très bas, il importe de la rectifier et de déclarer que nos études et nos discussions ne créeront jamais ni rivalités ni froissements. *L'Art Moderne* a, comme nous, le culte de L'ART, et nous nous tenons avec lui par la main et par le cœur (*N. d. l. r.*)

D'une part, les intransigeants, qui réclament une littérature à thèses, dont la propagande est le seul but, et qui ne permettent à l'artiste de rechercher le Beau que dans la mesure où il peut rendre plus rapide la propagation du principe choisi; d'autre part, les opportunistes, qui ne courent point aux extrêmes, répudient même, peu sincèrement, semble-t-il, et du bout des lèvres, la littérature directement démonstrative, pour recommander un art, qui, sans prôner ouvertement telle ou telle réforme sociale, y pousse d'une manière plus sourde et plus médiate.

Les premiers sont les plus logiques.

Les seconds, les plus dangereux.

I

Un des plus grands et des plus terribles outranciers de la logique, Proudhon, donne, dans son livre posthume sur Courbet, la définition suivante de l'Art :

Une représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce.

Cette définition nous semble, à cause de son audace même, inoffensive. Aucun artiste ne la lira sans hausser les épaules, ni sans s'apitoyer doucement sur la puérile illusion de ce philosophe égaré dans l'Art.

La meilleure réfutation de Proudhon, c'est Proudhon lui-même.

Voici comment il apprécie le *Retour de la Foire*, de Courbet :

C'est la France rustique, avec son humeur INDÉCISE *et son esprit positif,* SA LANGUE SIMPLE, *ses passions douces,* SON STYLE *sans emphase, sa pensée plus près de la terre que des nues,* SES MŒURS ÉGALEMENT ÉLOIGNÉES DE LA DÉMOCRATIE ET DE LA DÉMAGOGIE, *sa préférence marquée pour les façons communes, éloignée de toute exaltation idéaliste,* HEUREUSE SOUS UNE AUTORITÉ TEMPÉRÉE, *dans ce juste milieu aux bonnes gens si cher, et qui, hélas ! constamment les trahit.*

N'est-ce pas qu'elle est tristement comique, l'aberration de cet homme qui dans un tableau voit tout, sauf le tableau même?

Nous cherchons en vain, à travers l'histoire de l'Art, une œuvre à laquelle puisse s'appliquer strictement la définition de l'écrivain socialiste.

Proudhon le sentait fort bien lorsqu'il s'écriait : *Plût à Dieu que Luther ait exterminé les Raphaël, les Michel-Ange et leurs émules, tous ces ornementateurs de* PALAIS *et d'*ÉGLISES !

Aussi, après avoir nié toute la littérature du passé, tous ses arts plastiques, prophétise-t-il la venue d'écrivains et d'artistes nouveaux, et livre-

t-il, pour conquérir le peintre d'Ornans, une bataille désespérée, qui témoigne à la fois des ressources de son génie et de l'inanité de ses conceptions.

Loin, très loin de la définition de Proudhon, mais enfermant, comme il l'exige, une thèse dans chacune de leurs œuvres, enseignent Voltaire et Alexandre Dumas fils.

Il suffit de relire les tragédies de Voltaire pour vérifier combien son idée de l'Art est petite et vaine. Ses pompeuses tirades, qui ne sonnent ni l'accent vital, ni l'humanité, étaient de bruyantes trompettes où l'auteur de *Zaïre* clamait les maximes philosophiques de l'Encyclopédie. Aujourd'hui elles gisent dans un coin, muettes et vert-de-grisées.

Voltaire, souvent, se contentait de développer la thèse d'une manière accidentelle, au courant du drame. Dumas fils bâtit sur la thèse sa comédie, sorte de syllogisme dialogué dont les conclusions dépassent les prémices.

Toutes les pièces d'Alexandre Dumas fils peuvent se ramener à la forme abstraite et concise du raisonnement scholastique. Cette réduction, ennuyeuse et quelque peu pédante, est cependant un argument très puissant, et qui suffit à annihiler, par quelques phrases implacables et coupantes, toutes les déclamations des utilitaires.

Tel est par exemple, le canevas du *Fils Naturel*, syllogisé :

M. Sternay a abandonné son fils naturel ;

Or, ce fils naturel, par son travail, se crée une position très haute, sauve l'Europe en sa qualité de diplomate, etc.

Donc, tous les pères doivent reconnaître leurs fils naturels.

Chaque drame de Dumas fils est un raisonnement boiteux, un immense *latius hos*, aux développements duquel la beauté artistique est sacrifiée, et qui, malgré ses prétentions à l'enseignement, ne démontre rien, sinon son impuissance.

D'ailleurs, pour qui prend la question de plus haut, plusieurs raisons, les unes pratiques, les autres philosophiques, condamnent absolument les œuvres de ces commis-voyageurs en idées qui s'imaginent avoir créé une littérature.

Énumérons brièvement ces arguments.

Ainsi que le prouve la réduction en syllogismes, la pièce à thèse, concluant du particulier au général, est incapable de démontrer quoi que ce soit. Le dramaturge, certes, peut étourdir un instant le public, profiter de la rapidité de l'action et de l'illusion scénique pour ravir momentanément l'esprit des foules, mais quand le spectateur, dégagé de l'électricité du théâtre ou de la fièvre du livre, se trouvera, dans la vie, devant

un de ces problèmes que l'auteur a résolu si généreusement dans son œuvre, il repoussera sans hésiter la solution idéale offerte par le roman ou la comédie, pour n'écouter que l'intérêt et l'instinct de conservation.

En admettant qu'il ne faille point négliger le beau pour le bien, mais les amalgamer en proportions justes, n'est-il pas évident que la recherche du beau et du bien, déjà si ardue quand on les poursuit isolément, soit en poète, soit en moraliste, devient impossible quand il s'agit d'harmoniser en une manifestation spirituelle deux éléments distincts et souvent même contradictoires? On ne chasse pas deux aigles à la fois.

L'hérésie de l'enseignement enlève à l'œuvre d'art une de ses qualités essentielles : la personnalité. *Je me soucie fort peu*, écrit Proudhon en s'adressant à Delacroix, *de vos impressions personnelles... Ce n'est pas par vos idées et par votre idéal que vous devez agir sur mon esprit, en passant par mes yeux ;* C'EST A L'AIDE DES IDÉES ET DE L'IDÉAL QUI SONT EN MOI : *ce qui est justement le contraire de ce que vous vous vantez de faire.*

L'artiste arrivera, dans son œuvre, à une représentation essentiellement fausse des hommes et des choses, puisqu'il lui sera loisible et même nécessaire d'arranger les faits et de modifier les caractères en vue de sa conclusion finale.

L'artiste, en enfermant une idée utile dans une œuvre d'imagination, s'il peut frapper violemment quelques âmes jeunes et sans décision, risque fort de compromettre l'austérité et la grandeur de ses principes en les enjolivant d'ornements romanesques qui feront sourire les gens graves.

Enfin, l'artiste, en attachant le sort de son œuvre à la propagation et au triomphe d'une cause, se résigne à voir disparaître son livre uand cette cause sera victorieuse.

II.

L'Art Moderne, lui, n'exige pas que l'écrivain fasse de la littérature à thèse. Il semble abandonner l'*enseignement direct* pour une manière de doctrine d'ordre composite, qu'il serait difficile de résumer en une courte phrase parallèle à celle de Proudhon.

Avant d'aborder le fond des théories de l'*Art Moderne*, constatons qu'il ne s'agit point ici d'une influence fatale, *non voulue* par l'écrivain, exercée par le livre sur les générations contemporaines, mais d'une action immédiate et *consciente* de l'artiste sur le public. Car sinon les quatre articles de l'*Art Moderne* étaient inutiles, le bon sens n'admettant point que l'on écrive une étude de longue haleine afin de *con-*

seiller aux romanciers et aux poètes une chose qu'ils accomplissent *nécessairement*, et à leur insu.

L'art destiné à distraire ne doit venir qu'après celui qui a MISSION *d'améliorer, de combattre, d'ennoblir.*

Telle est, semble-t-il à première vue, la synthèse des théories de l'*Art Moderne.*

Le mot *mission* est ici caractéristique. Et il serait difficile de n'y voir qu'une erreur de plume, car le mot revient à travers l'étude entière, composée de fragments écrits à huit jours d'intervalle, parfois à quinze. Si le mot *mission* rend bien la pensée du critique, il s'agit, comme nous le constations plus haut, d'un *but* que se propose le romancier. C'est ce qu'on pourrait appeler l'œuvre sociale avec préméditation.

Mais alors c'est le livre à thèse, c'est la doctrine d'Alexandre Dumas fils, c'est *l'enseignement direct* au moyen de l'Art ?

Et pourtant, le critique de l'*Art Moderne*, à propos des écrivains naturalistes, qui lui semblent appliquer admirablement la doctrine de l'Art social, dit expressément :

Les œuvres naturalistes ne sont point des thèses, des plaidoyers pédantesques, etc.... ce que les livres de ce genre ont fait pour ruiner la domination bourgeoise est gigantesque, ET CEUX QUI LES ONT ÉCRITS NE S'EN DOUTENT PAS.

Voilà qui est clair : pas de thèse ; inconscience de la part du romancier ; donc — pas de MISSON. Donc cherchez ailleurs les romanciers qui appliquent votre doctrine.

Et pourtant, dans ce même passage où il reconnaît l'inconscience des ouvriers du naturalisme, l'*Art Moderne* ajoute :

Elles (ces œuvres naturalistes qui ne sont pas des thèses) *obéissent aux principes artistiques, exposant dans une forme originale, étrange, choquante pour ceux qui sont attaqués et en péril, des faits, des sentiments, des mœurs, pittoresques, entraînants, curieux, ingénieux, qui laissent invinciblement dans les âmes des impressions profondes d'où résulte un glissement général vers des conceptions inaperçues et un déplacement de l'axe sur lequel tournent les préoccupations humaines.*

Ce qui, en substance, paraît vouloir dire que les écrivains naturalistes n'énoncent point la thèse dans le Livre, mais par une combinaison spéciale de faits et d'idées, évoquent irrésistiblement dans l'esprit du lecteur le principe informulé. Ainsi, dans *Pot-Bouille*, Zola ne dit nulle part — que la bourgeoisie, rongée par ses vices, doit sous bref délai disparaître devant le mouvement ascensionnel des classes populaires, — mais il suggère cette conviction au public intelligent.

Mais alors, il y a une thèse. La différence entre un drame de Dumas fils et un roman naturaliste n'est pas essentielle, mais purement accidentelle. Une simple question de *forme* les sépare. Dans la comédie de Dumas, la thèse est *exprimée*. Dans le roman naturaliste, elle est *sous-entendue*, car pour produire dans l'âme du lecteur cette brusque évidence qui emporte d'assaut les convictions, il faut un arrangement méthodique, et non l'incertitude du hasard. Thèse extérieure ou thèse intérieure, mais thèse dans les deux cas. Telle encore, par exemple, une fable de La Fontaine où la morale est énoncée, en regard d'une autre fable où le bonhomme laisse à son lecteur le soin de trouver lui-même la moralité. Les deux morceaux sont des *fables*.

Et maintenant, plus de tergiversations. Faut-il la thèse, ne la faut-il pas?

La logique ici vous prend au collet, et vous force à avouer que la thèse est nécessaire. A cette seule condition vous restez conséquent avec votre synthèse : *L'art destiné à distraire ne doit venir qu'après celui qui a* MISSION *d'améliorer, de combattre, d'ennoblir*. Thèse expresse ou tacite, peu importe, mais thèse, puisqu'il y a mission.

Et dans ce cas, nous vous opposons les arguments que nous avons développés plus haut contre les doctrines des caudataires de Proudhon.

Voilà donc l'*Art Moderne*, malgré sa démonstration, ondoyante et diverse comme l'homme de Montaigne, convaincu, à part la nuance peu importante de la *thèse cachée*, d'être partisan des terribles paradoxes de Proudhon.

C'est un spectacle curieux que de voir l'*Art Moderne* se débattre contre la dialectique puissante du grand socialiste. Le nom de Proudhon n'est pas prononcé dans l'article, mais ses théories l'emplissent tout entier, sourdement, implacablement, à travers les atténuations, les subtilités, les nuances, les révoltes. Dans chaque phrase il se révèle comme une lutte secrète, où l'auteur a tour à tour le dessous et le dessus.

Une façon familière, à l'*Art Moderne*, consiste à ériger en principes, et presqu'en axiômes, les conséquences extrêmes et parfois inattendues de ses doctrines.

Ainsi, après avoir énoncé sa synthèse : l'*art a pour mission d'améliorer, de combattre et d'ennoblir*, l'auteur de l'article a fini par s'apercevoir que cette définition l'oblige à condamner le caprice et la fantaisie. Aussitôt, il s'empare de cette conséquence, l'habille en dogme, et inscrit au portail de son étude *le principe de la hiérarchie artistique*.

Comme le rêve de Jacob, l'esthétique a son échelle. En bas les fantaisistes, c'est-à-dire ceux qui consacrèrent leur vie à réaliser exclusivement

le beau, à travers l'imagination et le rêve; en haut, beaucoup plus haut, ceux qui par leurs œuvres améliorèrent la société. Watteau, Breughel, Fragonard sur les échelons infimes, Wiertz au sommet. Si Shakespeare n'avait produit que ses féeries, les échelons supérieurs lui seraient interdits, etc..

Nous n'admettons pas qu'il y ait une hiérarchie de genres en Art. L'œuvre d'un fantaisiste de génie (*Le Songe d'une Nuit d'été*, *Comme il vous plaira*) est aussi belle que le drame d'un tragique de génie (*Hamlet*, *le Roi Lear*). Vous pouvez préférer — question de tempérament — *Othello* à *La Tempête*, mais vous ne pouvez affirmer que le drame est supérieur à la féerie. Dans *Othello* vous écoutez, vous sentez battre un cœur pantelant et saignant, mais dans *La Tempête* vous admirez un fragment du grand rêve humain : manifestations toutes les deux également et éternellement souveraines !

Vous nous répondez qu'à ce prix nous devons placer Offenbach sur le rang d'Eschyle. Cette diversion ne tient pas. Si nous combattons le principe de la hiérarchie *entre genres différents*, nous reconnaissons qu'il y a une hiérarchie *dans chaque genre particulier*. Il y a des fantaisistes de talent, et des fantaisistes de génie. La comparaison d'Offenbach, un parodiste musical, avec Eschyle, ne prouve rien, voulant trop prouver. Un sourire en fait justice. Mais quand vous comparerez aux drames d'Eschyle et de Shakspeare, les parodies d'Aristophane et de Molière, les carricatures grandioses de Rabelais, car *Les Nuées*, *Le Malade imaginaire*, *Pantagruel* sont des parodies géniales, alors, de génie à génie, nous vous défions bien de prononcer!

Et puis — et c'est là le danger des classifications trop rigides, dont le fouillis métallique ressemble à d'immenses machines aux mouvements automatiques et factices, où toujours manquera la vie — quel est ce divorce absolu que vous prononcez entre le cœur et le cerveau, entre le drame humain, et la fantaisie! Pouvez-vous scinder l'homme, d'un coup de hache, en deux tronçons? N'y a-t-il point de rêve, de fantaisie dans les drames humains de Shakspeare? Et n'y a-t-il point d'humanité dans ses féeries? Les doux et vibrants miroirs du rêve terrestre, Watteau, Breughel, de Paradis, Fragonard, ne deviennent-ils pas soudain pensifs et dolents? Ne sentez-vous pas en eux l'effort inutile de s'arracher aux réalités cruelles, n'entendez-vous pas en eux le cri poussé vers les Paradis inconnus? Comme s'il était possible au fantaisiste de ne point mêler ses sentiments à ses imaginations, et comme si une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, pouvait ne pas refléter la dualité humaine!

Après avoir affirmé le principe de la hiérarchie des genres, l'*Art Moderne*, par le même chemin, s'aventure jusqu'à proclamer la fragilité et la vanité de l'Art.

L'Art est passager par essence.

Voyez-le, dit-il, *dans ses plus beaux domaines, dans ceux où il est le plus émouvant et le plus social, dans l'éloquence et la déclamation au théâtre. Qu'en reste-t-il après qu'il s'est manifesté? Rien qu'un souvenir pour ceux qui voudraient admirer encore; au point de vue des sociétés humaines, ce qui subsiste, c'est l'effet puissant qu'il a produit en remuant les âmes, en y éveillant des lueurs qui, en peu d'instants, modifient les résolutions, les sentiments, les vues. C'est le symbole de ce qu'on pourrait nommer le fluide artistique excité, se répandant, agissant souvent comme la foudre... cette puissance transitoire, fugitiv mais énerique et divine, se retrouve encore dans le chant.*

Nous citons ce long passage en entier. Il est caractéristique, et renferme deux ou trois confusions assez curieuses.

Que l'art oratoire soit passager de son essence, qui le conteste? Qu'en voulez-vous conclure? Que l'art tout entier est passager? Ce serait un *latius hos* qui n'aurait rien à envier à ceux de Dumas!

Ce premier argument — qui est un exemple — ne tient pas.

Ensuite, nous nous demandons ce que la déclamation au théâtre, ainsi que l'art du chant viennent démontrer en cette circonstance. Il ne reste rien de la déclamation ni du chant, c'est vrai, mais vous confondez l'œuvre d'art avec les arts d'exécution et les moyens de vulgarisation. Le drame et l'opéra existent en dépit de toute déclamation et de tout chant, d'une existence continue. Rossi ne laisse derrière lui qu'un nom, mais Shakspeare demeure.

Le second argument ne tient pas plus, semble-t-il, que le premier.

Aussi, le critique de l'*Art moderne*, qui sent la situation mauvaise, fait-il une réserve. L'*art est passager dans son essence*, a-t-il écrit; il ajoute : *et n'est durable que dans quelques œuvres exceptionnelles*.

Ceci est une concession : Proudhon ne l'eût jamais faite.

Donc, dans la pensée de l'*Art moderne*, seules, quelques œuvres exceptionnelles survivent : les œuvres géniales.

Nous croyons que le plus souvent c'est l'*originalité* d'une œuvre d'art qui lui assure l'éternité. Au-dessous des génies énumérés par le critique de l'*Art moderne* foisonnent ce que l'on appelle d'ordinaire, assez improprement, les petits maîtres. Ce sont les poètes, les musiciens, les peintres, qui, pour n'être point les premiers dans leur genre, possèdent une vie propre, un accent particulier, une intimité quelconque, bref, un des

éléments de la personnalité. Ce ne sont point des génies, mais bien des tempéraments. Les conteurs de la Renaissance avaient-ils du génie? En avaient-ils, les petits maîtres hollandais et flamands dont les *Intérieurs* couvrent des murs entiers de nos Musées? Les artistes originaux, qu'ils aient ou non du génie, ont leur part assurée d'immortalité.

Mais à peine cette concession faite, à savoir que certaines œuvres exceptionnelles survivent, l'*Art moderne* la retire presque en prétendant que les quelques génies créateurs qui dominent la fuite des siècles doivent leur gloire persistante au caractère profondément social de leurs monuments. Il cite Eschyle, Tacite, le Dante, Schiller, Shakespeare, Hugo.

Leurs œuvres, dit-il, *ne sont pas des leçons, etc..., mais sous les évènements qu'ils ont mis en scène, sous leurs personnages d'une humanité étrange, coule invisible, âcre, débordante, une sève qui, sans jamais suinter au dehors, attire pour la faire dévier et la diriger vers des pôles nouveaux, cette âme populaire qui est l'agent de toutes les transformations sociales.... c'est Eschyle ennoblissant les Grecs de son temps en exposant leur histoire sur le théâtre, Tacite préparant la chute des Césars en racontant leurs infamies, Dante civilisant l'Italie du moyen âge en la reflétant dans sa* DIVINE COMÉDIE, *Shakespeare transformant toute la société anglaise, en peignant dans ses drames, les tyrans, les patriotes, les amants, les amis, Schiller électrisant l'Allemagne, etc., etc.*

Nous sommes d'un avis absolument opposé à celui de l'*Art Moderne*. Certes, nous ne voulons pas nier l'influence du milieu social sur le développement de ces génies. Il est vrai que leurs œuvres reflètent les idées et les postulations de leur temps. Mais ce n'est point *à cause de cela* qu'elles sont durables et belles. C'est *malgré cela*, plutôt. Il y a dans leurs livres une partie relative et contingente, que finit par assombrir et par éteindre l'action insensible du temps : ce sont précisément les pages empreintes des préjugés, des erreurs, des désirs de leur époque, celles qui réfléchissent les crises économiques et politiques, pages qui pour nous sont mortes, utiles naguère, aujourd'hui délaissées de tous, sauf des historiens scrupuleux. Au contraire, les pages indestructibles sont celles où le poète a réalisé le Beau, soit en dehors de toute actualité, soit à travers le mouvement social de son siècle. Ce qui était *beau* — dans son essence — à l'époque où Homère écrivait, l'est encore aujourd'hui. Ce qui était *vrai* a cessé de l'être, ne nous émeut plus; ce qui était *convoité* a été atteint, et ne nous passionne plus guère. L'auteur de l'article a mauvaise grâce à citer Eschyle, car si la tragédie grecque ennoblissait, ce qui est à démontrer, et n'est nullement axiomatique, —

c'était moins à cause de l'art que de la religion même, dont le théâtre était alors un des *mystères*, quelque chose de correspondant aux *autos sacramentales* de Lope de Vega et de Calderon. L'auteur eût pu se dispenser aussi de nommer Tacite, qu'il faut considérer avant tout comme un historien. Remarquons d'ailleurs que l'influence des *Annales* et des *Histoires*, même dans l'hypothèse de l'*Art Moderne*, a dû être très limitée, les copies du manuscrit étant rares et dangereuses à posséder. Nous inclinons à croire que Tacite n'est pour rien dans la chute des Césars, dont l'empire s'est liquéfié, comme ces charognes dont s'est retirée la vie, pourri par le luxe et la débauche. Si les grandes lois qui président au déclin de toutes les sociétés n'avaient point joué, et surtout si les barbares n'avaient pas envahi l'Italie, Tacite, entassant livre sur livre, Juvénal, satire sur satire, eussent écrit dans un désert d'âmes indifférentes. *Post hoc, non propter hoc*. L'auteur de l'article commet ici la même erreur que s'il attribuait à Hugo la dégradation de Napoléon III (1). Et quelle fantasmagorie que ce Dante idéal civilisant l'Italie, par quoi? Par un poème de haine et de vengeance suintant le fiel, la bile, le sang! QUELLE EST DONC LA RÉFORME ÉCONOMIQUE, POLITIQUE, SOCIALE, INTRODUITE DANS LES INSTITUTIONS DE LEUR PAYS PAR LE DANTE OU PAR SHAKESPEARE?

Du reste nous ne croyons guère à l'influence sociale des grands poètes. L'action du milieu sur l'écrivain est puissante, mais l'action réflexe de l'écrivain de génie sur le milieu est plus étouffée. L'amélioration est presque nulle. Molière — que vous citez — a-t-il corrigé un avare en lui montrant Harpagon, un malade imaginaire en ridiculisant Argan? Si la révolution de 89 n'avait eu pour préparateurs que des Poquelin, nous l'attendrions encore. Cette influence sociale appartient moins aux génies, aux grands réalisateurs du beau, qu'aux écrivains de dernier ordre toujours prêts à monter derrière une idée politique comme les laquais derrière les voitures. Les vrais poètes — individuels par essence — sont trop aristocratiques, trop raffinés, trop subtils de sentiment et d'expression pour que leur action sur la masse puisse être considérable. La foule comprend-elle Shakespeare, Dante, Hugo, Baudelaire?

Pour que l'influence du Livre sur le milieu social fût sérieuse, il faudrait que le Livre émanât, non d'un poète ou d'un romancier de race, mais d'un grimaud assez plat de l'âme et du gousset pour consentir

(1) Si le Livre a contribué en quelque manière à la chute de Napoléon III, ce n'est guère dans les *Châtiments* qu'il faut rechercher cette influence, mais plutôt dans *La Lanterne*, DONT LE MÉRITE LITTÉRAIRE EST À PEU PRÈS NUL.

à ramasser, par hottées, les lieux communs de morale et de politique où se complait la foule, pour les enjoliver dans une forme accessible à tous, anti-littéraire surtout, quelque chose comme un patois ronflant et indigeste, un français de garde civique, puis, à jeter cette œuvre sans nom en pâture à l'ignorance de la masse. Toute production qui s'adresse au peuple doit être banale par le fond et par la forme. La supériorité intellectuelle irrite les imbéciles et les brutes : ni dindons ni taureaux ne souffrent le rouge.

L'art social, *vulgaire nécessairement*, est la négation même de l'Art, tel qu'il existe dans les sociétés aristocratiques, les seules où il puisse se développer, car la démocratie est l'ennemie inconsciente des choses de l'esprit.

Nous espérons que le jeune mouvement littéraire n'adoptera point les théories de l'*Art Social*. Certes nous ne doutons point de la conscience et du désintéressement de ceux qui voudraient convertir les JEUNES BELGIQUE à cette doctrine, mais nous considérons la théorie de l'enseignement comme pernicieuse. Si les nouveaux venus l'adoptaient, ils abdiqueraient insensiblement, et par la force lente des choses, — la littérature pour la politique, et la superbe révolte intellectuelle d'aujourd'hui s'anéantirait dans le plus piteux et le plus mérité des avortements.

ALBERT GIRAUD.

LA VILLA CLOSE

Il y a deux ans, une villa resta fermée la saison entière. Dans le renouveau rose des fêtes balnéaires, entre un hôtel grouillant de monde et des magasins de bibelots, elle plaquait sa façade salie et ravagée aux vents de mer. Il en sortait une impression de chose morte, pourrie, détruite. Derrière les cloisons en planches brunes, on devinait des salles moisies, des meubles cassés, des tapis rongés, des murs suintants, des pendules détraquées — toute une agonie de choses familières. La rampe du balcon se détachait de la balustrade et sur les murs les lézardes griffonnaient en caractères tragiques la ruine.

Jadis je l'avais connue pimpante et fleurie : un monde raffiné l'emplissait de bruit et de toilettes, un monde de femmes belles s'agitant à

travers un luxe de meubles rares et de réunions galantes. Je me souviens de dîners précieux, de mets étranges préparés à miracle, de vins mousseux servis dans des flûtes vertes, de friandises succulentes où tous les goûts se rencontraient disposés en une mosaïque de crêmes et de sucreries.

L'amphytrion était l'homme le plus aimable qui fût. S'étant conquis sa part d'or, il s'était toqué d'art. Et son goût était parfait, car tout jeune il avait peint la grâce et l'indolence des belles, et du jour où il se prit à s'entourer de bronzes et de tableaux on s'aperçut qu'il n'avait cessé un seul instant d'être artiste. Deux pâles et diaphanes visages l'entouraient et mettaient dans sa vie le rayonnement de la femme : c'étaient ses deux filles. Il les aimait avec la douceur des forts ; elles, de leur côté, fleurissaient son existence, comme des plantes de serre décorent les coins d'un salon. Et grâce à elles, la maison était chantante et gaie et coquette et superbe; elles l'arrangeaient, l'encombraient de bibelots, de soies, de tentures, de tapis somptueux, de velours rouges où leur fantaisie s'amusait à broder de grands oiseaux enflammés. Leurs appartements devenaient des retraites remplies de merveilles et partout la splendeur des choses éclatait, encadrant leur beauté, la magnifiant avec l'harmonie de leurs couleurs et de leurs lignes..

Des années se passèrent.

Une saison elles ne vinrent point. Puis dès le printemps de l'année suivante, on les vit apparaître, pareilles toutes deux aux marbres émaciés que l'Art plaçait jadis au bord des tombeaux noirs. Elles se mouraient, jeunes, belles, regrettées — et près d'elles se moura aussi leur père. Je les revois encore sur la terrasse, étendues dans d'énormes chaises longues, avec leurs grandes mains jaunes plaquant le peignoir blanc, leurs pieds enveloppés de châles ; leur tête aux cheveux éparpillés, languissamment pesante sur les coussins. Personne ne passait, si ce n'est d'énormes marins solides, en vareuse blanche et culotte rouge.

Le temps était doux, le ciel tendu d'azur. Elles restaient là toutes deux sans rien dire, ayant chacune à ses côtés, une grande sœur de charité, toujours debout. Et parfois par la porte ouverte de la veranda, aux heures chaudes du jour, on roulait près d'elles le père paralytique, qui, sans voix, sans parole, mais avec un regard fixe les regardait mourir.

Un drame avait cogné leur vie et tordu leur bonheur. Ce drame, le monde l'avait criblé de commentaires, l'avait exagéré jusqu'à des proportions invraisemblables, faisant d'une tache une mare et d'une mare un lac.

On accusait le père, encore jeune, d'aimer en amant, une de ses filles et de refuser systématiquement tout gendre qui se présentait. Ce bruit avait été répandu par le petit comte de Beltheimz, éperdument fou de l'aînée des sœurs.

Un soir, qu'il dansait avec elle au Kursaal et qu'il lui parlait d'amour:
— Oh! impossible, avait-elle répondu négligemment, mon père m'aime trop.

L'Allemand prit la chose au pied de la lettre et dès lors les rumeurs coururent, et grandirent et allumèrent un incendie de calomnies et de bêtises.

Le monde les mit, dès ce jour, en quarantaine. Ils se sentirent entourés de méfiances et d'hostilités; on ne les invitait plus, et aux fêtes qu'ils donnèrent, il ne parut personne. Un désastre financier compliqua leur situation : la ruine était là, hideuse, tragique. Mais une hausse subite et inexpliquée de valeurs douteuses les sauva. Le père néanmoins y laissa la raison, et la folie survint, suivie d'une paralysie lente. Avait-on assailli, attaqué, combattu le mal! Avait-on soigné, veillé, consolé le malade! Et rien n'y fit. La maladie était restée invincible, inexpugnable, elle s'était figée dans les membres ; elle s'était étendue, agrandie, solidifiée. Elle faisait du corps une chose effrayamment immobile et raide déjà pour le cercueil. Et les deux sœurs furent vaincues dans cette lutte contre la douleur et la souffrance. Leur santé se mina pendant les nuits d'insomnie, passées auprès de leur père et à l'âge où leur mère était morte phtisique, elles commencèrent à leur tour la longue agonie blanche.

A les voir ainsi funèbrement vivantes dans la villa, un peu de l'ancienne sympathie remonta vers elles. On les plaignait. On faisait, en parlant d'elles, un banal étalage de commisérations niaises et cette pitié de bon ton rompait heureusement avec les fadeurs des politesses de salon. C'était un dérivatif aux dissertations sur le mauvais temps.

***

Mais les deux malades ne s'en aperçurent guère. Elles étaient déjà trop sinistrement entamées par la mort pour que ce changement d'opinion les pût émouvoir. Toujours seules, elles traînaient leur maladie dans le printemps revenu, les yeux sans cesse aimantés par la mer et regardant chaque soir le soleil s'affaisser à l'horizon comme une meule incendiée dans les campagnes. Elles ne prenaient plus goût à rien. Leur maison jadis chantante, les tuait d'ennui, car ce luxe qui les entourait était devenu un non-sens, cette vie d'art immortel qu'elles avaient levée autour d'elles, une raillerie bête. La jeunesse des fleurs qui vivifiait les tapisseries

les insultait, les cupidons joufflus qui volaient dans les fresques semblaient diriger sur elles leurs flèches de mort, l'éternité des bronzes et des marbres, qui pesaient sur les guéridons et les cheminées surgissait, froidement cruelle et moqueuse.

Un jour, peut-être par mégarde, l'une d'elles laissa tomber une statuette d'albâtre qui se brisa comme verre. Elle eut un sourire. Elle cassa ensuite une corbeille hérissée de fleurs et lentement déchira une broderie d'orient. Ce fut comme un signal et une trouvaille. Une rage de détruire les affola. Leurs longues mains pâles, d'où la vie sortait, se crispèrent encore autour des plâtres et des terres-cuites, leurs ongles aigus entrèrent parmi les chairs et dans la vie réalisée par l'art sur les panneaux. Ce qu'elles ne purent détruire elles le jetèrent au fumier. Et le père, le père immobile, approuvait du regard.

Furent sacrifiés ainsi les pâtes les plus précieuses, les Sèvres bleus, les Saxes roses, les Delft dorés, les Chines verts. Des coupes de Venise furent tranchées d'un coup de couteau, des vases japonais renversés d'un coup de coude. Ce qui leur restait de vie, les malades l'employaient à produire la mort, et seule, cette ruine des choses aimées semblait les distraire un instant des baisers violets de la camarde.

Ce fut dans cet anéantissement brutal qu'elles s'éteignirent presque joyeuses. Elles moururent à des intervalles très rapprochés, dans leur chambre en loques, toute entière saccagée et pillée et vidée. Et le père les suivit, le regard souffrant encore de l'agonie de ses filles. Et maintenant la maison entière continue à se détraquer, la rampe du balcon se détache de plus en plus et sur les murs les lézardes agrandies griffonnent en caractères tragiques la ruine totale de demain.

EMILE VERHAEREN.

POÉSIES

à J. Louis Cardon.

LE VIEUX PRÊTRE.

Devant lui, sur l'autel, s'ouvre un vieux bréviaire
Et ses yeux, presque morts sous l'éteignoir des ans,
Faibles comme une lune aux rais agonisants,
Y plongent fixement leur pâleur de prière.

Lorsqu'à l'heure du Christ, les orgues d'airain pleurent,
Le prêtre arrêtant ses rêves religieux,
Debout, ainsi qu'un marbre idéal et pieux
Ecoute en frissonnant les arpèges qui meurent ;

Et de même, il voudrait s'élever au Seigneur,
Gravir l'espace bleu, puis, déchirant son cœur,
Tailler dans ses lambeaux de saignants scapulaires ;

Mais soudain se sont tus les orgues mortuaires
Et lui, les bras levés, vers le Christ, en tremblant,
Paraît un ange d'or sur un piédestal blanc.

EDOUARD LEVIS.

CHANSON DÉLECTABLE.

sur l'air de Pandore.

Dédiée à mon ami Joseph Xhoffer .

Morbleu, quel pays de Cocagne !
Si, rivale du cabaret,
La Vesdre roulait du Champagne
Où jusqu'au cou l'on entrerait ;
On sablerait à perdre haleine,
On boirait du soir au matin
A faire crever sa bedaine,
Si la Vesdre roulait du vin.

Verviers, plein de gueux et d'artistes
Ornés de gros nez rubiconds
Ne subirait plus les gens tristes ;
On n'entendrait que des chansons.
Un grand rire homérique et bête
Ebranlerait le genre humain.
Le voleur deviendrait honnête
Si la Vesdre roulait du vin.

Plus rien que rutilantes trognes,
Nous serions, à la ville, aux champs,
Tous de vermillonnés ivrognes
Aux cous gonflés, aux grands yeux blancs
Plus de grincheux, plus de malingre;
La boisson ne coûterait rien,
Plus même la face d'un pingre,
Si la Vesdre roulait du vin.

Se moquant du Progrès moderne,
Le derrière sur les talons,
La bouche comme une caverne,
On boirait comme des cochons.
Et ne brandissant plus d'autre arme
Qu'un verre aussi creux qu'un ravin,
Chacun dormirait comme un carme,
Si la Vesdre roulait du vin.

Bacchus! quelles apothéoses!
De ce vin des jets continus
Comme un collier de gouttes roses
Ruisselleraît sur les seins nus
Des femmes dévoilant leurs tailles:
Francs viveurs, le séjour divin!
Nuit et jour, jour et nuit, ripailles!
Si la Vesdre roulait du vin.

. . . . . .

A l'aurore, en l'onde vineuse,
Retrempant les sens ramollis,
On reprendrait, bande joyeuse,
Nouvelle existence d'oublis.
Nulle part de lèvre revêche,
Partout des gosiers de satin,
Et plus aucune langue sèche
Si la Vesdre roulait du vin.

Et quand notre dépouille grasse
S'en irait au dernier repos,
Gueux et gueuses viendraient en masse
Braillant, gueulant comme des veaux;

Parents, amis, prêtres et filles,
Chantres, toute la bande enfin
Suivrait en dansant des quadrilles,
Si la Vesdre roulait du vin.

ARMAND WEBER.

VÉGÉTATION OCCULTE.

Mon cœur est un terreau que féconde mon sang.
La végétation est gourmande et cruelle
Qui, sans trève, éteint là sa soif toujours naissant.
Mon cœur est à sa lèvre une douce mamelle.

— Même en suçant ma sève, occultes floraisons,
En avides enfants vous laissez des morsures,
Mais vos parfums subtils, aux lâches pâmoisons,
Me font vite oublier ses saignantes blessures.

Fleurs de mes passions, oh ! je vous aime tant !
Toi, volupté hurlante et jamais assouvie,
Vous toutes qui germez en mon sein haletant,
Le vin de ma jeunesse a chauffé votre vie !

Mais dans votre fouillis, une plante qui n'est
Qu'une ortie, a grandi, qui se rit de mes ruses,
Car j'ai beau l'arracher, toujours elle renaît,
Avec l'entêtement mauvais des fleurs intruses.

O vieil amour maudit, tant souhaité défunt,
Comme une main ivrogne étreignant un plein verre,
Ta racine m'enserre, o plante sans parfum,
Tu m'obsèdes et fais de ma vie un calvaire.

Et mes doigts ont fouillé ma poitrine, impuissants ;
Ta tige encor renaît empoisonnée et verte.
— Pour te tuer, amour fatal, que je ressens,
J'arracherais mon cœur de ma poitrine ouverte !

A. M. A.

LA NONNE.

Le cloître antique et sombre a tremblé douze fois
Sous les coups répétés de la cloche sonore;
La lune brille aux cieux et son sourire dore
La tour du monastère avec sa grande croix.

Tout repose, et pourtant, une timide voix,
Au pied de l'humble autel, se fait entendre encore:
La nonne est à genoux devant Dieu qu'elle implore,
Tordant son chapelet entre ses maigres doigts.

Un lointain souvenir, un rêve, un doux caprice
Fait palpiter son sein sous le rugueux cilice
Et la tient éveillée à l'heure où tout s'endort.

Elle veut oublier. Mais à sa vue errante
Sans cesse reparaît le spectre qui la hante,
Car la femme est bien faible et l'amour est bien fort.

LÉON CHOMÉ.

MESSIDOR.

La nature, au temps des moissons,
Est la grande voluptueuse
Qui vous enlace et qui, berceuse,
Chante de troublantes chansons.

Dans l'herbe courent des frissons
Que sent la chair de la glaneuse,
Et vers vous une odeur fiévreuse
Monte de l'ombre des buissons.

Les papillons et les abeilles
Mêlent aux floraisons vermeilles
Le tremblement doux de leur vol;

Et c'est comme une rouge ivresse
Des choses qui couvrent le sol
Et qui palpitent de jeunesse.

LOUIS DE CASEMBROOT.

AMOUR, BONHEUR.

Je disais, en suivant mon chemin solitaire,
Triste, les yeux fixés sur le ciel sans rayon ;
Où trouver le bonheur sur notre pauvre terre ?
Le sourire est grimace et la pourpre haillon.

Et comme des oiseaux de sinistre présage,
Mes accents s'envolaient avec des cris de deuil,
Dans le calme déjà je prévoyais l'orage,
Sous le gazon fleuri je cherchais un cercueil.

Mon cœur, mort à la joie, est maintenant vivace,
La rose a du parfum, le ciel a des oiseaux,
Mes chants vont réveiller les échos de l'espace,
Et j'écoute, ravi, le murmure des eaux.

C'est que sur ma douleur a rayonné ta joie,
C'est qu'à ton seul aspect s'est enfui sans retour,
De mon âme le deuil, abandonnant sa proie.
Et je crois au bonheur, car je connais l'amour.

M. C.

CROQUIS FUNÈBRES

IV.

EN FACTION.

Le petit chasseur a présenté les armes au général qui vient de rentrer, et la lourde porte cochère est retombée. Le pioupiou a mis le fusil sur l'épaule, et, renfoncé dans sa grosse capote, il arpente le trottoir en battant la semelle.

C'est la fête de Toussaint; bien finis sont les beaux jours; les arbres amaigris se sont tordus désespérément sous l'effort du vent de bise; les dernières rafales ont achevé de dépouiller leurs branches; des paquets

de feuilles jaunies jonchent le sol. En l'honneur des saints, les cloches ont tinté dès l'aube; mais le jour va mourir et les sons s'éteignent, peu à peu. Les rues sont nues et froides. Par intervalles, si quelque personne passe, elle a l'air ennuyé des jours de grande fête, et, dans le calme et le silence du quartier, son pas fait sonner les dalles. Des familles de bourgeois, guindés dans leurs habits du dimanche, s'en vont le long des maisons aux volets clos; les enfants sont maussades; ils ont froid. Un groupe de paysans aux casquettes soufflées, traverse la rue en riant haut, et le pauvre pioupiou les regarde avec envie. Un soleil pâle d'hiver se couche; dans la demi-teinte du crépuscule de novembre, les passants ont le nez plus rouge, leurs visages verdissent et sous la bise aigre qui donne un frisson, ils se hâtent en grelottant.

Immobile contre sa guérite, il songe au premier feu qu'on allume sans doute au village, à la bûche qui flambe en belles flammes bleuâtres, à la soupe fumante, et tandis qu'il songe, la nuit est venue tout à fait.

Mais alors, la sonnerie de fête se change en glas funèbre; les cloches, une à une, s'ébranlent de toutes parts; les gémissements sourds, les lentes mélopées sur trois notes plaintives et défaillantes, les ronflements graves des bourdons de cathédrale, s'entrelacent, se mêlent, se confondent, montent en une intense clameur lugubre et cela devient affreusement triste, au milieu de cette pleine nuit, dans ces grandes rues vides et mornes. C'est alors, qu'il pense au cimetière où dort le père. Les autres iront demain, tous ensemble, y porter une couronne, une prière, un souvenir; lui seul n'y sera pas.

Dans la rue, des pas pesants retentissent; des fusils, des shakos ont lui, sous la lumière jaune du gaz. C'est le caporal et ses hommes, qui viennent relever de faction, le petit chasseur. Tout en bouclant son sac, il mange une grosse larme qui débordait et courageusement, il attend, crosse au pied, l'instant de présenter armes et de donner le mot d'ordre.

V.

IMMORTELLES.

Une grande boutique neuve hautement aérée et badigeonnée de couleurs claires. Aux murs, sous des couronnes de fleurs sèches, quelques cercueils rangés debout, d'autres, de toutes tailles, allongés sur le sol, pêle-mêle. Un seul au fond gisait ouvert, capitonné de satin blanc avec un bon petit oreiller moelleux à la tête. Et sous le plein jour tombant

de la rue large par l'immense vitrine, cette espèce de hangar empli de fleurs, étincelant du vernis de ses bois clairs et de ses argents polis, avait l'éclat joyeux d'un bazar de luxe.

Une toute jeune fille, y était assise constamment, courbée sur un ouvrage. Elle tricotait pour ses petits frères, des marmots fragiles qu'il fallait dorloter, disait-elle. C'était l'aînée de la maison, dix-sept ans à peine; une petite, mince et frêle à la poitrine plate. Sa figure mignonne, très pâle, émergeait d'une toison de frisons bruns qui retombaient sur le front et cachaient les tempes.

Elle n'avait pas depuis longtemps laissé sa poupée pour les cercueils, et pourtant, elle restait là comme ailleurs, insouciante et rieuse. Seuls, dans sa figure diaphane, ses grands yeux gardaient un reflet des choses d'alentour.

Vers une fin de chaude journée, elle travaillait sans relâche. Un solide garçon de haute stature et brun comme elle, posté devant le magasin dans la rue déserte, vint s'accoler le front à la glace... elle l'appela d'un geste, et courut lui ouvrir.

— « Entre, je suis seule.

— « Toujours ici, fit-il avec un regret.

— « Hé bien quoi? n'es-tu pas content de me trouver?

— « J'ai peine à te voir sans cesse, parmi ces choses tristes.

— « Tristes! — Elle lui sourit d'un air moqueur, en arrondissant ses grands yeux.

— « Est-il drôle! est-ce que- j'ai l'air triste?

— « Tout de même, tu devrais sortir, tu as besoin d'air, — et il insistait, voulant à toutes forces l'emmener dehors, rien qu'une minute, une seconde.

Elle refusa. C'était impossible, elle ne pouvait pas.

Un instant, ils restèrent à causer, face à face, en se tenant les mains.

— « Décidément tu ne viens pas? demanda-t-il encore.

— « Non, pas aujourd'hui, dimanche, — tu sais bien, nous irons à Berchem, Léon y viendra aussi, et Adèle; nous prendrons la carriole avec les poneys du petit corbillard, ce sera très amusant.

Lui, que ces choses d'enterrements ne réjouissaient qu'à moitié, dit:

— « Pourquoi pas à pied, tout simplement, à nous deux, ce serait bien plus gentil. Il la fixait longuement dans les yeux et l'enveloppait d'un regard avide et brûlant:

— « Ninon, j'ai une envie folle de t'embrasser!

Elle s'écarta d'un pas: Oh! pas ici! — et lui jetant une immortelle:

— « Tiens, pour te faire prendre patience.

Il la porta à ses lèvres ; et, comme il faisait la grimace, trouvant que cela sentait le « *mortuaire* », elle éclata de rire et lui en planta toute une couronne sur la tête.

Alors, à la voir ainsi, son désir lui revint plus violent : il voulut la saisir ; tremblante elle se renversa d'instinct ; sa main droite, cherchant un appui, s'était plongée dans le cercueil ouvert, et sans plus résister, elle s'y laissait mollement coucher sous l'étreinte, la figure plus blême mordue d'un ineffable, très long baiser.

HENRY MAUBEL.

—

ERRATA

Dans l'impression des *Croquis* précédents. (N° du 1r août) :

P. 347 l. 8, au lieu de... *s'éfaissit, très lent*, lisez: *s'épaissit. D'un mouvement uniforme très lent*, etc.

P. 347 l. 19, au lieu de... *chantent*, lisez: *ahanent.*

P. 348 l. 4, au lieu de... *et l'attèle*, lisez: *et s'attelle.*

P. » l. 28, au lieu de... *tremblante*, lisez: *trémolante.*

P. » l. » au lieu de... *ou roulés*, lisez: *au roulis.*

LES ARTS DÉCORATIFS

—

Depuis quelque temps, la Belgique artiste s'est emparée de cette question si importante et si négligée : le besoin de créer en notre pays une école des Arts décoratifs. De fait, la banalité nous envahit, et les costumes, et les objets usuels, et les rues, et tout ce qui entoure et fait partie de notre vie, a perdu le caractère national et l'originalité d'autrefois.

Le style moderne qui n'est pas un style, mais comme l'a dit Préault, « l'art assassiné par la géométrie », tend à faire oublier nos vieux styles archaïques d'où se dégage la hautaine expression du Beau. On ne se souvient ni des gothiques ni des flamands de la Renaissance, et l'artiste étranger qui serait mené, les yeux bandés, dans les grandes villes de Belgique, ne saurait, son bandeau enlevé, s'il se trouve à Paris, à New-York ou à Bruxelles.

Autrefois, en Flandre et en Brabant, le moindre objet portait son cachet d'art. Les lanternes suspendues aux carrefours, les enseignes écus-

sonnées, les serrures, les clefs, les grilles de jardins étaient ciselés par des ouvriers habiles, à l'esprit créateur, élevés dans le culte de leurs maîtres et à l'école de l'Art ; aujourd'hui les modèles manquent, l'amateur doit aller chercher à Paris ou en Bavière les artisans capables d'orner sa maison ou sa chambre. Trouverait-on en Belgique un groupe d'ouvriers capables de monter dans ses moindres détails une salle à manger gothique? Assurément non. Certaines maisons de Malines et de Bruges en fourniraient les meubles peut-être, mais qui donnerait les ferronneries, les dalles, les tapisseries, les menus objets?

Les points d'interrogation se succèdent, quel que soit le métier vers lequel on se tourne. Nos dentellières vont chercher leurs modèles à Paris ; nos bijoutiers font de la fantaisie souvent détestable de goût. Qu'on regarde nos réverbères plantés comme des poutres en plein trottoir, avec leur St-Michel mal fondu, nos boîtes aux lettres massives, laides, nos enseignes grotesques, nos colonnes... (pourquoi pas?) nos portes de maison, partout vulgarité, mauvais goût.

Le square du Petit-Sablon et la restauration des églises sont un progrès, mais il faut une école où les fils d'ouvriers apprennent l'art en restant artisans ; tout est prêt pour cela, et la création de cette école ne demande qu'un peu de bonne volonté, si l'on en croit l'*Art Moderne* qui a été des premiers à élever la voix :

« On se souvient, dit-il, du succès qu'obtint à Bruxelles l'exposition des « arts industriels, organisée en 1874 aux Halles centrales. Les comptes de « cette exposition soldèrent par un boni considérable que les organisateurs « eurent la généreuse pensée de consacrer à la création d'un musée des arts « industriels. Ils adoptèrent à l'unanimité un rapport rédigé par M. Buls et « présenté au nom de la sous-commission que les organisateurs de l'exposition « avaient instituée à cet effet. Ce rapport, qui constitue le programme complet « du musée à créer, reflète l'esprit de méthode et les idées pratiques du bourg- « mestre de Bruxelles. Le plan du musée, qui fait de cette institution un éta- « blissement modèle, nous a particulièrement frappé. Le voici, sommairement « exposé.

« Le local du musée serait divisé en zones concentriques et en secteurs « rayonnants. Chaque secteur comprendrait une des grandes périodes de l'art: « l'art asiatique ancien, l'art égyptien, l'art grec, l'art romain, l'art byzantin, « l'art mauresque, etc., jusqu'à l'art moderne ; chaque zone correspondrait à « un art spécial, en commençant par ceux sur lesquels la matière et le procédé « technique ont le plus d'influence : 1° les tissus, les vêtements ; 2° la céra- « mique, la poterie, le verre ; 3° les métaux : orfèvrerie, armurerie, etc., et « ainsi de suite. Le visiteur qui voudrait comparer l'ensemble des manifes- « tations artistiques d'une époque, n'aurait donc qu'à parcourir successivement « chacun des secteurs ; pour comparer différentes phases d'un art déterminé,

« il devrait suivre celle des zones contenant les produits de l'art qu'il se « propose d'étudier.

« L'emplacement est tout indiqué : il suffirait d'approprier à cette dispo- « sition nouvelle et de compléter les bâtiments de l'exposition de 1880, ainsi « que cela a été proposé depuis longtemps. Quant aux ressources pécuniaires, « il y a, prêt à être employé dans ce but, un premier fonds de *cent mille francs,* « formant, avec ses intérêts, l'excédent des recettes de l'exposition des arts « industriels de 1874. M. Buls estime, et nous croyons que sa prévision « pourrait être dépassée, qu'il serait possible de réunir en une *Association des* « *arts industriels* un millier de membres, payant une cotisation annuelle de « 25 francs, ce qui constituerait un revenu de 25,000 francs. Il faut ajouter à « ces ressources celles pouvant résulter des expositions organisées par l'asso- « ciation. A Berlin, l installation du musée n'a coûté que 69,837 francs. L'on « ne dépense guère plus de 2,000 fr. par an pour l'augmentation des collec- « tions. La question d'argent n'a donc rien de bien effrayant. Dès lors, pourquoi « retarder plus longtemps la réalisation d'un projet qui recevra certainement « l'approbation générale ? »

Nous n'avons rien à ajouter ; les chiffres ont une voix plus éloquente que les plus éloquents discours. Au moment où toutes choses vont, en notre Belgique, à l'assaut de l'Art, où se détrônent de jour en jour les bourgeois-rois d'antan, il est bon de jeter le cri d'alarme lorsque le danger est si facile à éviter.

JACQUES ARNOUX.

NOUVELLES DE LA GRAND'ROUTE

I

LA SAINT-LUNDI

(*Triolets à Trinette*)

C'est aujourd'hui la Saint-Lundi. Au-dessus des toits d'argile, le soleil se montre, indiscret, filtrant à travers nos rideaux ses rayons encore pâles. Après une nuit de fraîcheur, l'aube se lève, pleine de joyeuses promesses. La journée sera belle, Trinette; et tandis que la forge, exempte de ses rais de feu, ne résonnera point sous les coups puissants du marteau, les cabarets déborderont de refrains populaires; les quintettes, les trilles, et les arpèges jailliront des bosquets cham-

pêtres ; et des bruits indéfinissables de soupirs et de baisers voltigeront derrière les buissons de sureaux.

Allons aux champs, Trinette ; je sais au bord d'une eau qui court, limpide, en chantant des ariettes, une oseraie épaisse où de profanes amoureux n'ont point encore fait leur nid. Nous y mangerons les fraises qu'au bois nous aurons cueillies en chemin; et nous y dormirons, petite, à l'ombre, avec un oreiller de paquerettes et des draps d'herbe fraîche.

C'est aujourd'hui la Saint-Lundi. Vite, chausse tes bottines de lasting; mets ta jupe des jours prospères, celle que tu tachas de vert l'an passé, lorsque nous dînâmes sur le gazon ; et coiffe ton chapeau de paille blanche.

Viens ; à la ferme, nous boirons du lait dans des bols de faïence ; tu sais, de ce lait tiède et doux pour lequel tu me fis dépenser tant d'argent, au temps où je t'appelais *mademoiselle* ?

C'est aujourd'hui la Saint-Lundi ; allons aux champs, Trinette...

*
* *

Viens; à la ferme nous boirons du lait dans des bols de faïence. Et de là nous irons voir si le ménétrier a mis du crin neuf à son archet, pour faire danser les jeunes couples du village. Il y avait, l'été dernier, du sable fin sous les tilleuls, pour les valseuses ; et des tonneaux en chantier pour les buveurs. Et les amants tournaient, tournaient, autour des verres.

Comme l'été dernier nous danserons à la guinguette ; et nous nous griserons d'air et d'amour. Sur le versant d'une colline pierreuse, lorsque le laboureur, aux lueurs rousses du couchant, regagnera sa maisonnée, nous nous élancerons, furtifs, entre les haies d'épine blanche qui clôturent les vergers, et nous cueillerons, à même les branches noueuses, les belles prunes vertes du curé de village ; et nous les croquerons, ces prunes, un peu plus loin, sous le feuillage assombri des trembles.

Viens ; à la ferme nous boirons du lait dans des bols de faïence.

Avant que la nuit ait envahi le ciel, nous descendrons dans la vallée où se balancent mollement les coquelicots rouges, les marguerites blanches, les clochettes bleues et les pivoines roses ; et, sans pitié, je dévasterai la flore du pays, afin de t'offrir un bouquet, que tu n'oublîras pas, Trinette, dans les blés, comme celui de la fois dernière.

Puis, nous rentrerons au village, l'appétit aiguisé par nos courses, un peu las, ouvrant les narines à l'odeur de la large omelette jaune lardée de jambon rose; aspirant à longs traits le liquide pétillant, heu-

reux de contempler tour à tour l'affable et rougeaude campagnarde de l'auberge, et la vaste salle, aux murs couverts de chaudrons pantagruéliques, aux fonds de cuivre, luisants et polis au sable, semblables à des disques de feu.

Viens ; à la ferme nous boirons du lait dans des bols de faïence ; comme l'été dernier, nous danserons à la guinguette ; et nous nous y griserons d'air et d'amour.

* * *

Puis nous rentrerons au village. Et nous retournerons sous les tilleuls, tourbillonner dans une valse dernière. Et, s'il ne pleut pas, Trinette, nous ferons notre possible pour nous égarer quelque temps à l'entrée du bois de houx.

Tu souris, petite ; et tu regardes au loin le soleil s'élever sur cette campagne que bientôt nous traverserons, chercheurs d'ombre, que les ardeurs de juin poussent sous les taillis, en leur soufflant de folles rêveries.

Viens, te dis-je ; battent dans ma poche comme des castagnettes, deux larges pièces blanches nous promettant une bonne journée. A demain l'aiguille ; à demain le marteau. Partons ; jusqu'à ce soir soyons des amoureux ; demain nous serons des esclaves. Nous avons besoin d'air pour laver notre esprit des sombres tracas de l'existence ; prenons deux jours sur sept pour nous aimer et goûter à la vie.

Et ce soir, en rentrant au village, nous retournerons sous les tilleuls tourbillonner dans une valse dernière.

Viens, te dis-je. C'est aujourd'hui la Saint-Lundi ; allons aux champs, Trinette.

MARIUS RÉTY.

LES JOYEUSETÉS

DE LA BIBLIOGRAPHIE NATIONALE

—

Joyeusetés, oui, à faire sauter tous les boutons de culottes, en d'extravagantes pétarades de rire !

Joyeusetés oui ! à déboîter les maxillaires les plus robustes avec des bruits étranges et cinglants comme des cordes de violes qui se cassent !

A crever, je vous dis, mais à crever sur place, apoplectiquement.

Et dire que les deux irréconciliables Potvin et Hymans, (Calino et Guibollard) se sont mutuellement dévoré le nez en l'honneur de cette pyramidalité, de cet inouïsme, de cette désopilation énorme : la *Bibliographie Nationale!*

Depuis trois ans, quatre braves archivistes se sont attelés à cette besogne étonnante qui consiste à rechercher tout ce qui a été écrit en Belgique de 1830 à 1880!

Ils en sont, en l'an de grâce 1883, à la lettre C; UNE LETTRE PAR AN ce qui donne à espérer qu'en 1906, l'ouvrage sera terminé.... Alors... faudra recommencer!

Grâce au ciel, ces MM. ne risquent pas d'y gagner des cheveux blancs, c'est déjà fait; ni d'y faire de vieux os, tous ayant dépassé le cap qui n'est plus d'aucune bonne espérance!

Ce travail est destiné à.... je vous le donne en mille, en dix mille, en un Pactole, en trois Californies et en vingt Pérous.... à établir le bilan de la littérature en Belgique!

Je cueille :

A. — A propos de la question du ressort commercial. — Voy. SWINNEN (*on pourra voir* SWINNEN *à la lettre S, en* 1899!)

— A propos d'Uccle. Brux. Decq 1852. In-8° 30 p. 1 fr. (*ceci est en situation*).

— Abner (Clément Théodore) pseudonyme de VAN DOREN, docteur en médecine.

(Voyez VAN DOREN *en* 1902, *lors de l'achèvement possible du Palais de Justice!)*

— ABSTINENCE *(de l')* *du samedi, par un vieux théologien.* Voyez WINS, C.

(Le brave vieux théologien verra son nom dans la BIBLIOGRAPHIE *par les yeux de ses petits-neveux).*

— B. BALDOU. *L'Hydropathie, traitement rationnel.* Brux. Deprez-Parent 1841. In-18, 1 fr.

(Ceci est évidemment une fine épigramme à Louis Hymans).

— BLUNTSCHLI (J.) — *De la responsabilité et de l'irresponsabilité du pape.* — Voyez RIVIER.

(Non, je vous en prie, ne le voyez pas... ou plutôt, au fait... lettre R., en 1898*; il sera mort, oui, décidément, voyez* RIVIER!)

— COQUIN D'AMOUR, par l'auteur de l'*Homme*. Liège, Massard 1864 In-8° 24 p., 50 c.

(Si cela ne vous suffit pas, vous n'êtes qu'un obstructionniste, vous ne

*connaissez pas l'auteur de l'*HOMME; *eh bien, en* 1888, *allez voir à la* BIBLIOGRAPHIE : L'HOMME *et vous aurez vos apaisements. On vous renseignera :*

L'HOMME *par l'auteur de* COQUIN D'AMOUR!)

***

Cela s'appelle établir le bilan de la littérature en Belgique:
Un de ces bilans qu'on devrait déposer
Contre un mur.

TRIOLETS ÉPITHALAMESQUES

—

Pour célébrer l'heureuse union de M. Clément Lyon, du bassin de Charleroi, du Centre et de la Basse-Sambre, — et de M. Adolphe Siret, du bassin de St-Nicolas.

Nous voyons Adolphe et Clément
Faire une vilaine besogne;
Pour inventer indécemment
S'unissent Adolphe et Clément.
Administrons- leur un calmant
Pour leur rendre un peu de vergogne.
Nous voyons Adolphe et Clément
Faire une vilaine besogne.

Clément Lyon ouvrit le feu
Et Siret vint à la rescousse.
Avec l'espoir d'avoir beau jeu
Clément Lyon ouvrit le feu.
Le coup ne fit pas même un bleu :
Ils n'avaient rien dans leur gargousse
Clément Lyon ouvrit le feu
Et Siret vint à la rescousse,

Ce couple loquace et dolent
Sans biscuit s'était mis en guerre;
Suant, soufflant et renâclant,
S'avançait ce couple dolent.
Il a suffi d'un seul élan
Pour les jeter le nez par terre.
Ce couple loquace et dolent
Sans biscuit s'était mis en guerre.

Par des articles inconnus,
Ils auraient fait Pirmez grand homme;
On ne les avait jamais lus,
Tous ces articles inconnus.
Ils veulent aux nouveaux venus
Prendre leur œuvre, et voilà comme
Par des articles inconnus,
Ils auraient fait Pirmez grand homme.

De l'Enfant brugeois avorté
Adolphe rêvait la revanche;
Il a le cerveau déjeté
Par l'Enfant brugeois avorté.
L'ulster qu'en veste il a porté
Va perdre sa seconde manche.
De l'Enfant brugeois avorté
Adolphe rêvait la revanche.

Cercle de fer mystérieux
Dont Clément nous parle sans cesse,
Daigne enfin paraître à nos yeux,
Cercle de fer mystérieux.
N'est-il qu'un cercle vicieux,
Lui qui me hante et qui m'oppresse?
Cercle de fer mystérieux,
Dont Clément nous parle sans cesse!

Depuis vingt ans, dit ce farceur,
Pirmez a surgi pour la gloire.
C'est à nous qu'il doit cet honneur!
Depuis vingt ans, dit ce farceur;
C'est depuis vingt jours, par malheur.
Qu'il s'avise de cette histoire.
Depuis vingt ans, dit ce farceur,
Pirmez a surgi pour la gloire.

Dedans le *Journal des Beaux-Arts* (1)
Siret sévit impitoyable.
Il élève de grands canards
Dans la basse-cour *des Beaux-Arts*.
Tordons le cou sans nuls retards
A cette volaille effroyable.
Dedans le *Journal des Beaux-Arts*
Siret sévit impitoyable.

Il faut à Lyon trois bassins
Pour se soulager de sa prose;
Pour ses lamentables desseins,
Il faut à Lyon trois bassins.
Ces bassins devenus malsains
Hélas! ne fleurent plus la rose,
Il faut à Lyon trois bassins
Pour se soulager de sa prose.

Vraiment Siret réussirait
S'il restait un Prudhomme honnête,
Styliste autant qu'on le connaît,
Vraiment Siret réussirait.
Si le Lyon n'est qu'un furet,
Son copain a l'air bonne bête.
Vraiment Siret réussirait
S'il restait un Prudhomme honnête.

Voyons, Clément, soyez clément,
Rendez-nous la paix salutaire.
Vous nous rasez énormément;
Voyons, Clément, soyez clément;
Retournez à votre élément,
L'Éducation populaire (2).
Voyons Clément, soyez clément,
Rendez-nous la paix salutaire.

De ces terribles Siamois,
Dieu vous tienne en sa sainte garde!
Ils sévissent depuis un mois,
Ces deux terribles Siamois.

---

(1) Organe du bassin de St-Nicolas, rédacteur en chef: M. Adolphe Siret.

(2) Organe des trois bassins de Charleroi, du Centre et de la Basse-Sambre, rédacteur en chef : M. Clément Lyon.

Ils me causent de tels émois,
Que j'en ai mal au péricarde.
De ces terribles Siamois,
Dieu vous tienne en sa sainte garde !

Gémeaux peu divins, vos cancans
Ont tout le succès qu'ils méritent.
Nous croyez-vous des Mohicans
Pour nous crachoter vos cancans ?
Vos syllogismes claudicants
Font rire bien plus qu'ils n'irritent.
Gémeaux peu divins, vos cancans
Ont tout le succès qu'ils méritent.

Adolphe et Clément sont unis.
J'ai rimé ces rondels burlesques
Pour ces compères assortis.
Adolphe et Clément sont unis.
Comme un moxa je les ai mis
Sur ces héros funambulesques,
Pour Adolphe et Clément unis
J'ai rimé ces rondels burlesques.

EDMOND PICARD.

AU WAUX-HALL

—

Tous les soirs, le jardin s'éclaire. Les globes de gaz projettent leur lumière sur les feuilles des arbres, dont les verts pâlis prennent des tons artificiels, semblables aux perspectives attirantes et fausses des décors d'opéra. Le monde « pschutt » afflue, et, dominant le ronron des conversations, ça et là piqué par un rire aigu de femme, et les appels des garçons, éclate au fond, sur l'estrade, l'orchestre, dirigé par Jehin, qui se détache en noir sur la clarté jaune, et, de son archet nerveux semble découper et dessiner la musique.

On exécute de la bonne musique le dimanche et le jeudi, — le jeudi surtout. Les autres jours de la semaine sont réservés aux danses, aux transcriptions, bref à ce que le Bruxellois appelle des « Dontjes ». Pourquoi ? Je n'en sais rien. Et cela est d'autant plus étrange, que, les soirs de « Dontjes », il n'y a pas

un chat, et que les soirs de bonne musique, il y a foule. Il paraît que le Waux-hall *ne veut pas* faire de belles recettes.

Aussi, quelle affluence, et quel enthousiasme aux derniers concerts extraordinaires, consacrés à Berlioz et à Peter Benoit !

Depuis quelques années déjà, Berlioz est adopté par notre public. Le gros de la foule ne le comprend guère, mais ne proteste plus. Il devine vaguement que cela est beau pour d'autres... C'est la seule manière dont les grands artistes sont consacrés par la masse.

Quelle nature étrange que celle de Berlioz ! Supra-nerveuse, prodigue d'elle-même, incertaine à la façon des torches tourmentées par le vent des nuits. Génie désordonné, astre errant du ciel musical, toujours sorti de son orbite, et qui ne connut jamais ni la sereine splendeur ni la majesté olympienne. C'est, avec Chopin, le musicien cher aux âmes troublées !

En cela il est bien moderne. Lui aussi, comme Chopin, comme Baudelaire, mourut du mal de la fin du siècle, qu'on pourrait appeler de ce nom énigmatique : *la fièvre des derniers jours.*

Son œuvre semble une vaste hallucination, traversée de joies et de douleurs extrêmes, baignant dans une atmosphère orageuse et blafarde. Quel rêve d'opium que la *Symphonie Fantastique* ! Quelle verve capricieuse et morbide ! Quoi de plus poignant que ces brusques sautes d'idées musicales, ouvrant parfois, sur le fond noir et lugubre de l'œuvre, une fenêtre soudaine, rouge d'apothéose et de gloire. Tel, dans la *Marche au supplice* le motif des reines et des princesses, somptueux et fulgurant comme les vers de Banville, ou comme ceux de Jean Lorrain :

Filles adorables du rêve,
Des femmes aux longs cheveux d'or
Se tiennent en rond sur la grève,
Debout dans un superbe effort.

Reines d'amour et de légende,
Le front hautain et les seins nus,
Elles viennent de Brocéliande
Et des royaumes disparus.

Moulant dans d'étroites simarres
A fleurs d'azur, à rinceaux d'ors,
Leurs bras surchargés d'anneaux rares
Et la sveltesse de leurs corps.

Les lys en feu de leur poitrine
Aux siècles croulés dans l'oubli
Jettent dans leur splendeur divine
Un héroïque et fier défi.

Tout autre est la sensation produite par la musique de Peter Benoît.

Ici une santé robuste, athlétique, bien flamande. Une carrure formidable, un solidité et une ampleur sculpturale. Point de nerfs, du sang, de bon sang rouge, de la chair. Une couleur foncière et magistrale. Toutes les énergies et toutes les forces.

Benoît fait de la musique essentiellement architecturale et décorative. Il semble porté vers la musique de scène, et s'est jusqu'ici, tenu à l'écart du véritable drame lyrique. Au moyen des entr'actes et des mimodrames, il entoure la pièce de son collaborateur d'une espèce d'atmosphère sonore, où trempe l'action.

Telle est la superbe musique qu'il a écrite pour le *Guillaume le Taciturne* de Van Goethem.

Les concerts du Waux-Hall, au moins pour quelques-uns d'entre nous, ont été une révélation du talent si original de Peter Benoît, qui s'est peu produit à Bruxelles, et que le mouvement flamand absorbait trop. On a applaudi vigoureusement les belles pages du maître : l'Ouverture, l'Entrée du duc d'Albe à Bruxelles, le Cortège final, et surtout l'entr'acte destiné à décrire le caractère du Taciturne, qui est un chef-d'œuvre de pureté et de grandeur.

L'impression a été profonde : le public semble conquis à Benoît, et l'heure n'est pas lointaine où tout le monde saluera, comme la *Jeune Belgique* le fait aujourd'hui, le maître d'Anvers comme le premier de nos musiciens et comme l'une de nos plus chères gloires.

ALBERT GIRAUD.

CHICANE LITTÉRAIRE

Nous lisons dans le *Journal des Gens de lettres belges* (15 août 1883) sous le titre : Correspondance, la lettre et l'entrefilet suivants :

Bruxelles, 9 août 83.

« MONSIEUR,

« Vous avez admiré, avec raison, un sonnet de M. Van Arenbergh, intitulé : « *Stabat*, inséré dans la *Jeune Belgique* du 1er août 1883.

« Permettez-moi, Monsieur, de vous signaler un sonnet identiquement sem-« blable quant à l'idée et ne différant que très peu dans la chute, inséré dans le « *Journal des Beaux-Arts* du 16 janvier 1878. Ce sonnet me paraît supérieur « comme simplicité et comme grandeur. Il est signé : Paul Siret, mort aujour-« d'hui.

« Monsieur E. Van Arenbergh ne pourrait-il expliquer cette imitation venue « cinq ans après ?

« Voici le sonnet de Monsieur Paul Siret :

« STABAT MATER

« Le sang divin coulait sur l'arbre expiatoire
« Et les anges tremblants sur la croix se penchaient ;
« Et le Christ jusqu'au fond buvait l'amer ciboire :
« Et devant Dieu mourant les hommes blasphémaient.

« Les astres éblouis se voilaient dans leur gloire,
« Et dans l'immensité lugubrement planaient ;
« Et l'on voyait, baisant le signe de victoire,
« Une femme ployée et dont les yeux pleuraient.

« Et pendant ce temps-là, dans l'azur des cieux calmes,
« Au premier des martyrs on préparait des palmes,
« On bâtissait son trône aux éternels parvis.

« Et Dieu, voyant pleurer et saigner le calvaire,
« Se demandait comment pardonner à la terre :
« Par les pleurs de la mère ou par le sang du fils...

« PAUL SIRET.

« Votre abonné,

D. L. »

« RÉPONSE. — La remarque de notre correspondant est très juste. De quel-« que part qu'ils viennent, de semblables « emprunts » nous font toujours « penser au geai de la fable. Après cela, l'on pourra dire encore que la forme « est tout et que la pensée n'est rien.

« Qu'il faut être ignorant comme un maître d'école
« Pour se flatter de dire une seule parole
« Que personne ici-bas n'ait pu dire avant nous. »

« C'est en vérité fort commode. M. Van Arenbergh nous permettra de retirer « un éloge que nous ne lui adressions que par erreur et nous l'engageons vive-« ment pour l'avenir à laisser à César ce qui est à César.

Dr E. V. »

Voici la réponse que M. Emile Van Arenbergh a adressée au *Journal des Gens de lettres* :

« Monsieur,

« Votre bonne foi a été surprise par votre correspondant, qui, peut-« être, ne pourrait invoquer la même excuse (1).

(1) Si les initiales de ce correspondant ne nous trompent pas, notre ami Van Arenbergh est mille fois trop bon en lui faisant l'honneur d'un *peut-être*. Voici pourquoi. Quand le *Stabat* parut il y a trois ans dans *La Semaine des Étudiants de Louvain*, la même chicane fut élevée et par le même personnage qu'aujourd'hui. On lui expliqua la rencontre, péremp-

« Voici l'explication de la rencontre toute naturelle et même inévi-
« table, entre le sonnet de mon ami Paul Siret et le mien.

« En 1877, nous convînmes, Paul Siret et moi, de concourir pour le
« sonnet à la Vierge, aux Jeux Floraux.

« Afin de nous assurer plus de chances, et trop amis pour lutter l'un
« contre l'autre, nous nous associâmes ; l'idée finale cherchée, trouvée
« et débattue en commun, nous écrivîmes sur-le-champ, à la même
« table, les deux sonnets dont j'ai conservé par hasard les brouillons et
« dont le meilleur fut envoyé à Toulouse.

« Vous vous étiez trop hâté, vous le voyez, Monsieur, de suspecter
« ma probité littéraire, laquelle, pour la *Jeune Belgique* qui connaissait
« ces circonstances, n'a jamais fait doute.

« Agréez, etc.

EMILE VAN ARENBERGH.

Bruxelles, le 23 août 1883.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Monstres parisiens par CATULLE MENDÈS. Un vol. Paris. Marpon et Flammarion, fr. 1,50.—*Le Baiser* par MAX WALLER.—*Royal-Gommeux*, par OCTAVE MAUS. — *Bréviaire de l'Amour expérimental*, par le Dr JULES GUYOT, 6e édition. Un vol. Paris Marpon et Flammarion, fr. 5,00. — *L'Irréparable*, par PAUL BOURGET. — *Ce qui ne meurt pas*, par JULES BARBEY D'AUREVILLY. — Clément et Adolphe. — *Une séparation* par FLANOCHE. — *La chanson du pauvre homme* par GUY-VALVOR, 1 vol. Paris, Oriot, éditeur, fr. 2,00. — Per l'Alsacio-Lourreno.— Collection Boitte. Tablettes de Pierrot. — Pitié !

Les éditeurs Marpon et Flammarion, de Paris, se basant sur ce *fait* que *le public ne lit plus*, qu'il entend prendre la littérature à petites doses, et que, seules, les chroniques et nouvelles, telles qu'en donne *Gil Blas*, peuvent actuellement avoir du succès, ont entrepris la publication de mignonnes plaquettes de 40 pages environ, ornées d'une gravure et se vendant fr. 1,50. La contenance s'en borne à deux nouvelles très courtes. Catulle Mendès inaugure la collection avec ses *Monstres parisiens*, des modernités fines, élégantes, cruelles parfois, mais incarnant nos fièvres et nos inspirations maladives. Nous recommandons beaucoup ces plaquettes essentiellement artistiques.

---

toirement. Le correspondant du *Journal des Gens de Lettres*, si sa peu courageuse signature est véridique, commet donc une petite malpropreté. Quant à notre confrère Valentin, il me semble avoir agi avec une certaine étourderie en insérant la prose d'un pied ..... aussi peu cambré. Il aurait dû remuer sept fois la plume dans l'encrier, avant d'accuser de plagiat un poète dont l'honnêteté littéraire est poussée jusqu'au scrupule.

ALBERT GIRAUD.

ICI ATTENTION!

La Jeune Belgique fera la même tentative — avec ses auteurs. L'essai réussira ou ne réussira pas, c'est... son affaire!

D'ici à un mois, donc, paraîtront les deux premières plaquettes de la « collection de la *Jeune Belgique* », qui seront immédiatement suivies d'autres. La première, une nouvelle d'OCTAVE MAUS intitulée: *Royal-Gommeux*, sera ornée d'un dessin de CHARLES HERMANS reproduit en photogravure; la deuxième une nouvelle de MAX WALLER intitulée: *Le Baiser*, sera ornée d'un dessin de FERNAND KHNOPFF reproduit par le même procédé (Evely).

Ces mignons volumes seront tirés à *très petit nombre* et *ne seront jamais réimprimés;* ils deviendront donc fatalement très rares en collections. Ils seront imprimés par la maison Mertens, en caractères elzévir neufs, sur très beau papier anglais, avec fleurons, lettres ornées, culs-de-lampe, frontispices, etc.

Le prix de chaque volume dans le commerce sera d'*un franc cinquante*; tous les abonnés de *la Jeune Belgique* qui souscriront dans nos bureaux recevront les exemplaires *avant la mise en librairie*, avec une REMISE DE 20 P. C., soit *un franc et vingt* payable d'*avance* en timbres-postes de dix centimes, ou en mandats-poste. (Voir l'annonce à la couverture). Les abonnés qui souscriront à toute la série recevront les volumes à raison de fr. 1,10.

***

La prochaine chronique de notre collaborateur Albert Giraud sera consacrée aux réimpressions XVIIIe siècle qui viennent de paraître en très élégantes éditions chez A. Brancart. Ce sont notamment le *Faublas*, de Louvet de Couvrey, *La Nuit et le Moment*, de Crébillon fils, les *Matinées du Palais-Royal*, *l'Abbé en belle humeur*, de Macé, etc., etc.

***

Quel sujet délicat sous ce titre: *Bréviaire de l'Amour expérimental*, et qu'il fallait de tact pour ne pas faire d'un manuel conjugal un traité de grivoiserie. Le Dr Jules Guyot a exécuté ce tour de force en un livre que nous considérons comme un chef-d'œuvre en même temps qu'une œuvre honnête et saine. Un ancien élève de Claude Bernard, M. Georges Barral, chargé par le Dr Guyot de publier posthumement le livre, nous le présente en ces termes:

« L'écrit que nous publions porte une date historique. Il a été composé le 18 mars 1859, à l'occasion du récent mariage du Prince Napoléon avec la Princesse Clotilde de Savoie, fille de Victor-Emmanuel, roi de Piémont — à la veille de la guerre d'Italie....

« Le temps a consacré ce petit traité. Il s'occupe d'un sujet éternel qui touche aux entrailles mêmes de l'humanité. Compris comme il l'est par le Dr Jules Guyot, qui avec une souplesse de plume merveilleuse, a mis en pleine clarté le côté expérimental de l'amour, il constitue un véritable manuel du

mariage. C'est un livre fait en vue des unions légitimes. Le libertinage n'a rien à y voir ».

Ces mots ne sont pas une réclame ni une duperie. Le bréviaire du Dr Guyot est hautement moral et qui l'a lu n'en oubliera pas les préceptes; M. Barral, un savant et un travailleur, a bien fait de le publier et nous conseillons vivement à nos amis les jeunes une œuvre où ils apprendront bien des choses pour l'avenir.

***

La Nouvelle Revue vient de publier un superbe roman de Paul Bourget: l'*Irréparable*. C'est pensons-nous en dehors des remarquables critiques qu'il a données sous le titre de *Psychologie contemporaine* la première étude en prose qu'ait écrite le subtil et aristocratique poète d'*Edel* et des *Aveux*.

Gil Blas va commencer la publication d'un nouveau roman de Barbey d'Aurevilly : *Ce qui ne meurt pas*.

***

Les lecteurs de *la Jeune Belgique* se sont étonnés que nous ne nous soyons pas mêlés à la polémique de l'*Art Moderne* et de l'*Education populaire* relativement à Octave Pirmez. Un nommé Clément Lyon, sorte de palefrenier ou de balayeur littéraire, a jugé à propos de baver des ergotages mesquins, d'une répulsive mauvaise foi, sur cette question de savoir à qui l'écrivain d'Acoz doit la lumière éblouissante qui se fait soudain autour de ses œuvres; M. Picard constate que c'est à nos journaux *la Jeune Belgique*, *l'Art Moderne*, etc., ainsi qu'à l'hommage rendu aux mânes de Pirmez devant deux cents personnes lors du banquet Lemonnier. Cela n'est pas douteux. Le Clément Lyon — qui a commencé ce pénible débat — s'insurge, et, dans un patois grotesque accumule des inepties, des contre-vérités, des faux-fuyants, toutes petitesses de balourd et de charbonnier.

Seul M. Emile Valentin, dans un article très pondéré et concluant, a remis la vérité à sa place. Voici ce que nous trouvons dans le *Journal des Gens de Lettres* du 1er août 1883 :

« ... Nous comprenons parfaitement l'énergique revendication d'Octave « Pirmez par les organisateurs du banquet du 27 mai. Ils n'ont pas comme on « l'a dit, attendu sa mort pour aller à lui et pour lui tresser des couronnes. « Cette assertion est absolument contraire à la vérité. Ce fut pour Octave « Pirmez une véritable joie que leur attitude inattendue; il ne leur mesura ni « sa sympathie ni ses applaudissements.»

Ces paroles venant d'un critique dont tout le monde reconnaît la sauvage indépendance, nous dispensent d'en dire plus au nommé Lyon; il ne mérite même pas nos réponses et n'est digne que du plus profond mépris. On verra dans les *Triolets épithalamesques* que nous envoie M. Edmond Picard, que nous ne sommes pas seuls à l'éprouver et à l'exprimer.

***

Nous recevons de Flanoche, un des mystérieux rédacteurs du *Petit Touriste* (je dis *rédacteur* ou *rédactrice*), une plaquette mignonne intitulée *Une sépa-*

ration.., et en sous-titre *Monologuet*. Modeste Flanoche ! Ce monologuet est une rêverie mélancolique très fine faite pour la lecture plutôt que pour la scène. J'y cueille ce fragment pensif, si bien observé et si intime :

« Réellement, nous nous familiarisons avec les choses qui nous entourent. Nous nous faisons des amis dans ces inanimés de la maison : ils connaissent et servent nos petites manies de chaque heure ; ils nous rendent à tout propos de bons services, nous offrent du feu, gardent nos papiers, nous aident à écrire, à penser, nous disent l'heure et nous indiquent la température ; ils nous conseillent de prendre un parapluie, nous réveillent, nous amusent, ces serviteurs sans colères. Ils forment notre chez nous, nous manquent au dehors, nous rappellent et font la joie du retour : ce sont « nos petites affaires. » Un objet nouvellement acheté fait la même impression qu'un étranger dans un groupe d'amis ; il apporte une réserve guindée ; on ne sait pas ce qu'il est, d'où il vient ; on ignore ses mérites, ses défauts ; on le regarde, on ne le manie qu'avec une politesse de soins cérémonieuses ; on n'a pas pour lui la franche rudesse des mains habituées à se rencontrer. »

***

REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE. — Maison Henry du Parc, 4, rue Hautefeuille à Paris. — Sommaire du numéro du 10 août 1883 : La Reine fantasque (conte), J.-J. Rousseau. — Les Mœurs du temps, comédie en un acte, Saurin. — Lettres sur l'Italie (suite), Le Président de Brosse. — Entretien sur la vie de Nicolas Poussin (suite), Félibien. — Mémoires et correspondance (suite), Mme d'Épinay. — Ode : Sonnet pour Cassandre ; Sonnet pour Marie ; Sonnet pour Hélène ; Chanson, Ronsart. — Homélie sur l'athéisme, Voltaire. — La Journée du 10 août 1792, Sergent Marceau. — Bulletins du mois : Chronique théâtrale, Henry Signoret ; Chronique littéraire, Elémir Bourges.

Cette publication paraît le 10 de chaque mois dans le format in-octavo et contient de 192 à 200 pages de texte. L'abonnement est du prix modique de 20 fr. par an pour Paris, 23 fr. pour les départements et 25 fr. pour l'étranger.

***

LE PETIT TOURISTE : Sommaire du n° 9 (1er septembre) : Psychologie sentimentale, Max Waller. — Pastel, Jeanne. — Sur les bords de l'Orneau, Lujeni. — En Chine, Lao-Ru. — Aux fonds de Leffe, P. Destre.

***

Sous ce titre *La Chanson du pauvre homme*, un poète infiltré de Baudelaire publie chez Henry Oriot un recueil de vers étranges, très inégaux comme facture et comme conception. Malheureusement aberré par la question sociale qu'il mêle à la poésie, M. Guy-Valvor doit avoir gobé le poète des *Nérroses* lorsqu'il chante en des strophes assez vigoureuses ;

Travaille, travaille, travaille :
Sur ton lit de paille.

Accablé par l'homme et par Dieu maudit,
Sans trève, sans fin, sans espoir, travaille !
Le malheur t'étreint, la faim de triraille,
La mort te sourit, mais vaille que vaille,
Etouffant de chaud ou de froid roidi,
Torturé toujours par l'âpre tenaille.
Du sort qui sur toi toujours s'alourdit,
Pauvre homme maudit,
Pauvre homme, travaille !
Tandis que le riche en haut fait ripaille,
Blême, grelotant de fièvre, engourdi
Par la mort rampant sous ton lit de paille,
Travaille, travaille, travaille !

Mille fois préféron-snous à ces revendications rimées, les strophes intitulées *Sainte Hypocrisie;* c'est du Baudelaire de deuxième marque, mais le vers est souple, moderne, et le pastiche est sans doute inconscient. Que M. Guy-Valvor dégage son originalité et ne suive point la trace de ceux qui comme Rollinet tâchant de faire de *l'horrible beau*, avortent piteusement dans des productions *horriblement grotesques*.

***

Nous recevons de M.. Auguste Fourès un volume de vers français, languedociens et provençaux, qui se vend au profit des pauvres de l'Alsace-Lorraine.

Per l'Alsacio-Lourreno est une œuvre collective des principaux poètes félibres, Charles et Paul Leser l'ouvrent par une pièce française d'allures fougueuses :

« L'Alsace ! à ce seul nom s'éveillent vos colères !
Votre vers s'inspirant des rêves de vos cœurs,
Fait crouler sous le poids des haines populaires
L'édifice de nos vainqueurs ! »

Vient une lettre de, Frederi Mistrale le poète populaire de *Miréio*, puis des strophes de son *Isclo d'or: Le tambour d'Arcole*, traduites par Constant Hennion; *Je ne veux pas de toi* ! d'Albert Arnavielle; *A deux vierges ravies*, de Louis Astruc; *la Guerre* et *Palinello* de Théodore Aubanel :

« D'une flamme étrange, — au fond de la nuit, des étoiles l'âme — allume les yeux; — étoiles ni lune ne font tressaillir — comme de ma brune — les grands yeux pâlis.

« Mer qui rebondis, — bois pleins de rumeurs, — dites à la belle — mon tourment d'amour ! »

Le livre est plein de ces jolies piécettes fraîches et claires comme dans les blés de Provence le chant des cigales.

Nous ne connaissons pas assez cette belle phalange des poètes du soleil, et il y aurait de belles études d'art à faire sur les cigaliers connus et appréciés en Provence, en Quercy, partout depuis le pont d'Avignon et les flèches de Montpellier; Astruc de Marseille, Fourès de Castelnaudary, Gaut d'Aix-en-Provence, Mir de Carcassonne, Roumieux de Nimes, tous provençaux, languedociens, limousins, gascons, périgourdins, bardes naïfs aux accents profondément poétiques, amoureux de la nature et de la patrie.

***

L'éditeur Boitte met en vente le 4e volume de sa petite collection populaire: *Les Contes choisis* de La Fontaine. Dans la même collection paraîtra l'*Amour fantasque*, recueil des nouvelles éparses de notre rédacteur Max Waller.

***

Vient de paraître à Bruxelles le 5e numéro d'une nouvelle publication hebdomadaire : *Les Tablettes de Pierrot*, sorte de pamphlet sur les choses de la semaine, destiné à faire pendant aux *Grimaces* qu'Octave Mirbeau, le trop fameux éréinteur des comédiens, lance de son côté à Paris. Bien dirigée, méchante à point et frappant juste sans parti-pris, une publication de ce genre réussira vraisemblablement dans ce pays où il faut combattre pour vivre. Bien venu soit le Pierrot nouveau !

***

Lire dans le dernier numéro de *la Revue de Belgique* la chronique littéraire de Charles Potvin. Décidément nous devrons cesser nos attaques. Il y a là un tel affaiblissement de toutes les facultés, disons le mot, un tel gâtisme, que cela fait pitié. Ecoutez ce pauvre vieillard demandant grâce :

« Nous ne voudrions pas mettre l'obstacle d'un cheveu sur la route d'un écrivain national. Nous savons quelle chose délicate à respecter est quelquefois une nature d'artiste, et la carrière n'est pas tellement semée de roses que l'on puisse y ajouter des épines. On peut user contre nous des procédés contraires; chaque fois qu'il se produira en Belgique une œuvre, et quand même l'auteur nous récuserait d'avance en ne daignant pas nous l'envoyer, nous l'achèterons pour la faire apprécier de nos lecteurs selon nos lumières et notre goût, ne disposant malheureusement pas des idées ni du goût d'autrui. »

Comme ce langage est navrant ! Pauvre M. Potvin qui va devoir acheter tous les livres que nous ne lui avons pas envoyés ! quelle pitié ! O conscience littéraire de ce père de famille se dépouillant pour mettre au courant des livres nationaux ses bien-aimés lecteurs !

Et quelle bonne foi dans cette déclaration généreuse! Comme il fait bien et comme il va bien faire ce qu'il dit, ce brave homme dont le cœur n'a que douceur et aménité, indulgence, miséricorde, pardon, ô mes frères, prenons pitié des pauvres ramollis !

NEMO.

HENRI CONSCIENCE

—

Il y a de longues années déjà, aux jours de première jeunesse, je me souviens des livres que je lisais à la veillée — cette heure où les choses s'apaisent.

A la fin de l'étude du soir, on nous donnait, pour nous délasser, un roman simple, qui ne troublât point nos sens délicats — pareils alors à ces fleurs de Palestine qu'une larme suffit à faire éclore.

Le livre posé sur le pupitre, la tête entre les mains, nous lisions sous le gaz, tandis que là bas, dans sa chaire, le surveillant laissait tomber le front et s'absorbait dans le silence.

Et ce livre que nous lisions, c'était *La tombe de fer*, *Le Lion de Flandre*, *La mère Job*, *Le jeune docteur*, *La guerre des paysans*.

Une impression tranquille nous est restée de ces romans que nous ne voudrions pas relire, de crainte de voir tomber le souvenir de ces bonnes lectures d'alors. Conscience, en effet, s'est adressé aux masses; plus artisan qu'artiste, il a voulu donner au peuple une pâture intellectuelle qui le rendît bon et religieux. Comme Erckmann-Chatrian, dont il semble procéder, le vaillant qui vient de mourir voulait chanter à son ami des campagnes des poèmes où il pût se retrouver lui-même.

Conscience est l'écrivain qui a le plus et le mieux dit l'âme flamande, non en la grandissant dans un effort d'Art, comme l'ont fait De Coster, Eekhoud et Lemonnier, mais en la rendant simple, dans toute sa saveur primitive, et comme s'il eût voulu pénétrer en elle pour lui donner un peu de la bonté de son cœur et de l'honnêteté de sa vie.

Car elle l'avait imbibé, cette âme des Flandres; elle vibre

dans tous ses livres, tantôt douce comme une résignation, tantôt pleine du tintamarre des clairons. Avec elle il souffre, lorsqu'il se reporte au temps des guerres qui firent saigner nos plaines; avec elle il jette le cri d'orgueil, lorsqu'il dit les victoires de ce peuple d'Artevelde, qui met dans le passé son grand geste hautain.

Henri Conscience disait un jour à Georges Eekhoud, qu'il aimait beaucoup et qui lui a consacré un volume plein de respect et d'émotion:

— « Dans la collection des cent volumes qui forment jusqu'à présent mon œuvre, vous ne rencontrerez pas une seule intrigue immorale, pas un seul adultère. »

Ce mot caractérise Conscience et prouve qu'il avait en vue plutôt l'idéal social que l'idéal d'art. Il a fait *bon* avant de faire *beau*, et ce n'est pas au raffinement moderne mais à la simplicité populaire qu'il aspirait. Pour nous qui écrivons et parlons en français, nous avons pour lui plus de profonde vénération et de reconnaissance que d'admiration littéraire. De ce respect sont sorties ces strophes qu'un des nôtres Georges Rodenbach écrivit lors de la manifestation Conscience:

Maître, tu la connais, dans ta ville natale,
Dans Anvers, la gothique et blanche cathédrale,
Dont la tour effilée, avec son cadran d'or,
Apparaît dans l'azur quand le soleil s'endort,

Comme un arbre sublime aux floraisons de pierre,
La vieille église est là, debout dans la lumière,
Et l'on voit à ses pieds de noirs entassements
De maisons, de palais et de pignons flamands

Groupés comme un village au pied d'une montagne.
Et devant, c'est l'Escaut fuyant vers la campagne,
C'est le fleuve élargi, le fleuve impétueux
Qui pousse devant lui ses flots tumultueux

Comme des régiments frissonnants d'épouvante
Qui s'abattront bientôt dans la mer triomphante.
Sourdement il s'écoule et s'en va vers l'oubli,
Mais tandis que décroît son murmure affaibli,

L'église dans sa robe aux fines broderies
Laisse envoler au vent du soir ses sonneries
Qui dominant les bruits, les rumeurs, les chansons,
S'effeuillent dans le ciel comme un bouquet de sons!

Maître! ton œuvre est telle. . . . . .
. . . . , ...
Oui! ton œuvre est debout! elle a conquis l'espace
Et, devant elle aussi, dans un bruit de sanglots,
Les siècles passeront plus changeants que des flots;
Mais elle, subsistant dans ses riches sculptures,
Livrera ta pensée aux époques futures,
Comme la tour dressée au fond du ciel serein
Fera chanter toujours son carillon d'airain!

Cette œuvre est-elle durable? Je ne sais; qu'importe d'ailleurs? car qui pourra dire ce qui vaut le mieux au point de vue populaire : d'être *utile* dans le temps ou d'être *beau* à jamais?

L'écrivain qui vient de mourir a reçu, mort, les plus bruyants hommages du gouvernement. Vivant, on l'avait chargé de garder, dans un coin de faubourg, quelques toiles médiocres; couché dans le cercueil, on l'honore comme l'héritier d'un trône. C'est l'usage dans notre pays de traiter ainsi les grands hommes.

Heureusement, ces honneurs posthumes n'ont point taché la gloire de Conscience. Les Flamands, qui l'ont compris, ont jeté sur sa tombe de cette terre qu'il a tant aimée et il repose tranquille sous le baiser de la mère Flandre.

MAX WALLER.

POÉSIES

—

L'IDÉAL

I

Au printemps, dans le rose éveil
Des liserons sur chaque haie,
La bande des enfants s'égaie
A jouer avec le soleil.

Enchâssant des débris de glaces
Dans l'argent pâle de leurs doigts,
— Les rayons accrochés aux toits
Ils les promènent par les classes.

Ces lueurs bougeantes ont l'air
De grands papillons de lumière
Sur la tristesse coutumière
Du tableau noir et du mur clair;

Si métalliques et si frêles.
Si soyeuses, qu'on croirait voir
Le mirage dans un miroir
De fleurs d'or artificielles.

II

Idéal! soleil décevant
Dans des ciels éloignés et tristes!
L'âme naïve des artistes
Joue avec toi comme un enfant.

Chacun dans la forme choisie
Qui pèse entre nos doigts tremblants,
Nous promenons nos miroirs blancs
De musique ou de poésie.

Et ce soleil, nous essayons
D'en projeter à notre envie
Sur les murailles de la vie,
De mélancoliques rayons !

GEORGES RODENBACH.

MER ROUGE

Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin,
Cette nuit j'ai noyé le spleen qui me consume
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

J'ai bu. Pour me soûler j'ai bu jusqu'au matin
Le bourgogne entêtant dont la vapeur embrume
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin.

Et voici qu'ivre-fou, liquide pèlerin,
Mon corps danse au hasard, fouetté de rose écume,
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

Point de bords. Un ciel rond qu'interrogent en vain
Dans la viduité de sa vaste amertume
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin.

Seul un rouge soleil, un soleil assassin,
Lave ses rais sanglants où le meurtre encor fume,
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

Soudain de chaque vague émerge un front humain :
Faces d'hommes, d'enfants, où la colère allume
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin, —

Faces aux traits crispés de misère et de faim,
Ou que le vice enfla d'un hideux apostume
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin.

Du sommeil limoneux de son tombeau marin
Le peuple des noyés séculaires s'exhume,
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin.

Seigneur, avec ces morts vais-je nager sans fin
En la stupide horreur d'une ivresse posthume,
Les yeux ensanglantés de pourpre et de carmin,
Dans les flots cramoisis d'un océan de vin?

IWAN GILKIN.

VERS PERVERS

I

Vraiment oui, je connais une bouche, ô méchante,
Dont les baisers plus chauds que des brasiers ardents,
Chauds comme mes désirs, mordent comme des dents;
Et dans ta gorge c'est l'Esprit du Mal qui chante.

Je connais des yeux noirs comme la Mort qui hante
Et fait gémir le cœur des hommes dépendants,
Et je sais des bijoux jusqu'à tes seins pendants,
A la voix de métal—fausse mais attachante.

Je sais ta chevelure ondoyante et tes mains
Qui peuvent aisément aplanir les chemins
Et vous tendre le Rêve en de folles caresses.

Oui, mais je sais surtout — et surtout lui m'est cher !
Même devant ta fougue et devant tes paresses,
Le parfum suggestif qui monte de ta chair !

II

Sous l'opulence de tes seins,
Fleurs de chair de velours serties,
J'ai vu que germaient les desseins
Mauvais des Vierges perverties.

Dans tes yeux noirs et tourmentants
Qui miroitent comme la soie,
J'ai vu que luisait par instants
Le Mal qui fait toute ma joie.

Mon cœur que la méchanceté
Ravit, que le bien désespère,
Sous tes pieds fins, je l'ai jeté,
Pour qu'il se guérisse, ô Vipère !

III

Ton amour rend pensif comme un soleil couchant,
Un soleil rouge encor, mais dont l'heure dernière
Paraît proche; en noyant mon front dans ta crinière,
Je n'en fais plus toujours sortir l'Ennui méchant.

Cependant... cependant, résultat peu touchant,
D'habitude ancienne et d'humeur casanière,
J'arrive à croire en toi, pauvre fouet sans lanière
Qui ne fait plus cabrer mon Rêve chevauchant.

Je rebâtis pour moi la beauté de tes formes,
Je change tes yeux morts et tes jambes énormes
En brûlants diamants, en Paros éternel.

Et tandis que mes bras t'étreignent enlacée,
Mon esprit, délivré de tout lien charnel,
Goûte dans ton baiser la volupté passée.

IV

L'éclat de tes chairs frissonnantes.
Le poison de tes yeux lascifs
Et les fanfares résonnantes
De tes fins bijoux d'ors massifs;

Tes lèvres qui, toutes calines,
Paraissent vouloir et s'offrir,
Et tes réticences félines
Qui doucement me font mourir,

Sans que ton esprit s'ingénie
Ont enlacé mon corps brutal
D'un anneau tordu — d'harmonie,
De parfums lents et de métal.

V

Laisse-moi regarder tes yeux
Où brûle le feu des pensées,
Par qui mon Être peu joyeux
Goûte aux ivresses insensées.

Demi voilés ou tournés vers
Un vol de visions hautaines,
Ils sont cruels, tes doux yeux verts,
Comme les vagues incertaines.

Mais ils font jouir mon esprit
Qu'émeut aisément l'artifice
Et quelquefois mon cœur se prit
A leur limpidité factice.

ALFRED POUTHIER.

SQUARE ET MAIRIE

—

En été, deux choses me réjouissent le cœur : entendre, au petit jour, les oiseaux chanter dans les bois ; voir, au soleil, les enfants sauter dans les squares, parmi les fleurs.

A Paris, chaque square a sa physionomie particulière ; il y en a de mal fréquentés où les rôdeurs de nuit se vautrent sur les bancs, il y en a de propices aux rendez-vous comme celui de Cluny, — celui du Temple, lui, est par excellence le square des enfants ; ils sont là chez eux, on les y voit courir en grappes ; et, multicolores en leurs charmants accoutrements, ils ressemblent, turbulents entre les fleurs, à d'autres petits parterres dansants.

— Je m'étais assis tout en haut du square, tournant le dos à la mairie du troisième arrondissement; et cela pour deux raisons : je voyais ainsi le jardin dans son entier; puis, je l'avoue, la vue d'une mairie m'est toujours désagréable. C'est une bâtisse bête, qui sue la *déclaration* à outrance, et nous rappelle qu'à chaque instant, dans la vie, aux heures de joie comme aux jours de deuil, il faut, ainsi que pour un duel permanent, s'acheminer vers la laide maison — flanqué de témoins!

On se marie, — vite, avec quatre habits flambants neufs, on s'en va le déclarer à un prud'hommesque maire ou à son adjoint non moins grave, le tout avec force signatures et paraphes; et, à la sortie, les petites fleuristes aux grands sarraux de toile, curieuses, affriolantes, de rire et de se chuchoter :

— « Hein! ma chère, crois-tu? — que d'histoires..! »

C'est un heureux ménage. Un an se passe, et un jour le père s'écrie tout joyeux : « C'est un garçon!.. va, mon gros, je vais travailler ferme à présent, je veux faire quelque chose de toi..! « — La belle-mère dit : Il faut aller déclarer l'enfant. » Ah! oui, c'est vrai, il faut aller déclarer que je suis ton père, moutard, je le crois sacrebleu bien!.. mais qu'est-ce que ça peut leur faire?... enfin allons!.. allons!.. » — et l'on rit, car la joie est dans la maison.

En descendant, le père emmène le charbonnier d'en bas, Chaumeille; puis, à la mairie, on prend le garçon de bureau, et tous deux signent et témoignent que monsieur X.. a un fils; quand au poupon, qui s'en moque comme de rien, il est en règle avec la loi. On prend quelque chose et le charbonnier dit : « Je n'avais pas remarqué que madame votre épouge était encheinte, vous chavez.. on a chés affaires,.. enfin tout ch'est bien paché?.. »

—Mais oui, mais oui!—puis le père blague,.. « Vous venez d'attester que l'enfant à moi?.. »

— J'ai bien confianche en vous, peut-être! —

Le père rentre tard; il est bien rouge, il a rencontré des amis et fait des haltes prolongées. Sa femme lui tend la main :

— Tu es donc bien content?

— Oh! oui, va, et il est joliment bien déclaré, le petit! —

Les années passent vite; l'enfant a sept ans, c'est un destructeur de fonds de culottes, un incorrigible polisson, mais il apprend bien à l'école son maître est content de lui. Les parents sont tout fiers. En huit jours une scarlatine l'enlève. Il est là, mort, à peine changé, et le père est dans un état de prostration voisin de l'hébétude. En une nuit il a blanchi.

On attend le médecin des morts — le médecin des morts ! quelle sinistre ironie ! — Enfin il entre, pressé, indifférent, et demande à voir les ordonnances. Alors, seulement, le pauvre père semble s'éveiller et lance à cet homme un regard haîneux, méchant : — croirait-il, par hasard que l'enfant a été mal soigné ? Le médecin examine le petit mort pour la forme, signe un bulletin, salue et se retire. Le décès est légal et constaté, — constaté ! c'est horrible —

— Mon ami, — dit doucement à son mari la femme qui est plus forte ou a plus de courage que lui, — va faire la déclaration, maintenant, à la mairie. —

— Quoi?.. encore ! déclarer qu'il est mort,.. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'on me laisse...

— Voyons, sois raisonnable, il le faut...

La pauvre femme lui donne son chapeau et le pousse dehors ; — « Tu prendras, en bas, le charbonnier Chaumeille.... » et une fois parti la malheureuse mère suffoque. —

A la mairie, le père s'embrouille dans les dates et les noms ; il déclare Pierre Louis au lieu de Louis-Pierre, et le crétin que le gouvernement engrillage moyennant dix-huit cents francs l'an, fait des observations ; il demande au père si c'est bien Louis-Pierre, son fils, qui est mort. Le père a un « oui » qui s'arrête dans sa gorge, et le charbonnier répond, explique, rétablit les noms en leur ordre. Enfin c'est fait, le décès est régulier ! — C'est beau, l'administration. Les deux hommes s'en vont sans mot dire. Cette fois on ne fait pas de haltes en route, et le brave auvergnat qui regarde son voisin pense en son gros bon sens qu'il reviendra peut-être bientôt encore dans la laide maison, pour y déclarer cette fois que le chagrin a tué le père du petit Pierre-Louis ou Louis-Pierre !

***

Toutes ces choses dans lesquelles nous avons été tous plus ou moins acteurs me trottaient dans la tête, quand je reçus un projectile en pleine poitrine : c'était une balle ; elle roula sous mon banc, et le coupable ou le maladroit, un joli petit mutin, un chef de troupe de quatre à cinq ans, ne pouvant la reprendre sous mes jambes, se campa crânement devant moi, et d'un ton très gaillard :

— Ma balle !

— On dit : s'il vous plait, mon ami.

— S'il te plait, monsieur !

Je donne la balle, on la prend. — « On dit merci, mon gros » — décidément je devenais ennuyeux. L'enfant me regarde une seconde,

rit délicieusement, et me tire la langue en se sauvant à toutes petites jambes. — C'est bien fait, monsieur le pédagogue ! Je ne sais si je me trompe, mais ce petit bonhomme là ne promet pas d'être dans l'avenir un bien chaud défenseur du grand principe d'autorité. —

Autant d'hommes en miniature, tous ces moutards. Ils sont tous différents, à les bien voir : il y a ceux qui tapent toujours et ceux qui sont tapés ; ceux qui se revanchent et ceux qui vont larmoyer dans les jupes de la bonne ou de la maman ; il y a les boudeurs, les braillards, les taciturnes, ceux qui jouent avec tout le monde et ceux qui n'osent pas ; il y a les partageux de tartines et les égoïstes... — Et les petites filles ! des femmes en herbes ; — il y a les sans-soin, et les coquettes, et les maniérées... toutes bavardes : « Tu sais, madame m'a dit... — et, ma petite mère par ci, et ma robe bleue par là... — c'est le monde de Lilliput. Tous les vices ont de la grâce, mais ils y sont, adorables, et adorés. — Quelles joyeuses sauteries ! quelle endiablée furia de jeu ! Et tous les grands chapeaux de feutre ou de peluche à lourds glands écarlates, les larges ceintures, les rubans, les cols Louis XIII, les passementeries, les jupes plissées, les casaques brodées, éblouissent l'œil dans une sarabande magique de couleurs, — un sabbat de petits Carolus-Duran !

Ils vont, s'entremêlant, entre de longs lacets de laine rouge, des attelages, et courent ainsi à perdre haleine ; — un tout petit va derrière, égrènant en fraîches cascades son rire argentin,... il court, les autres sont loin déjà ; lui, court toujours, riant toujours, si bien que maintenant les grands qui ont tourné le parterre se retrouvent derrière lui... — lui, court encore, les grands le redépassent et il continue de courir, heureux comme un roi... — As-tu conscience que c'est la vie, cela, petit philosophe ? — As-tu l'intuition qu'il n'est rien de bon comme de courir droit devant soi, sans but, en chantant sous le soleil ?

Devant moi, un plus fluet, l'air doux, trois ans peut-être, jambes nues, avec de beaux cheveux blonds bouclés, fins, et de grands yeux bleus, escalade à grand'peine le très bas entourage en fonte d'une pelouse. Il veut attrapper un pierrot qui sautille. en quête de mies de pain. Il s'en approche, confiant, tend la main.... mais l'oiseau, du reste peu craintif, s'éloigne en quelques sauts. Sans se décourager le ravissant bébé renouvelle vingt fois sa tentative ; c'est une idée fixe ! — Enfin le pierrot s'envole et l'enfant le regarde aller, sans colère, avec, seulement, comme une grosse envie de pleurer, une peine de ne pouvoir le suivre.

Je gage que ce gentil solitaire sera poète !

Une jeune femme passe ; elle est tout en noir ; deux enfants marchent sagement devant elle ; ils sont en noir aussi, moins le col blanc. Ils joue-

raient bien, eux! mais la mère aura dit : « Tenez-vous ». — C'est triste! il faut laisser les enfants rire sur les tombes, c'est plus gai pour les morts....

Mais ce groupe s'éloigne et se fond parmi les autres, comme une larme dans un flot de joie, comme une agonie dans une grande poussée de vie !

O ! adorables et chers tapageurs : courez, sautez, criez, vivez enfin ! et faites vos plus jolies grimaces à la bâtisse bête qui est devant vous, à la laide maison !

Aout 1883

HIPPOLYTE DEVILLERS.

LE RAT

(MONOCOQUELOGUE)

(*La scène représente un Monsieur*)

Ecoutez... vous ne savez pas... moi bien... hier (*étonné*), mais c'est immense un rat. Je croyais... vous comprenez... grande souris, pas méchante, pas de bruit... discrète.., dans les tapisseries, fromages.., très gros fromages... oh! oui! (*avec effroi*) c'est immense, un rat!

(*Calme*) Invitation... beau papier... coûte cher, beau papier... écriture de femme... (*aimable*) « Cher, passer quelques jours château, chasser... pêcher... clair de lune... à cheval... promenade.... venez! »

(*Bonhomme*) Veux bien moi.

Arrive, bien reçu... beau château... jardin... parc... grands arbres avec des feuilles autour... lac... belle dame... un peu... très impertinente... (*avec mansuétude*) bonne tout de même.

(*Cordial*) « Comment allez-vous? et votre père? Merci (*effaré*)... c'est immense un rat!

Entrer. Chambre très bien, sent un peu le fumier... pas mauvais... les poumons, comprenez... Tout neuf, sent un peu le vernis... on s'y fera... ra... (*obsédé*) c'est immense, un rat.

On me colle un poète pour compagnon... pas fâché... poète... sensible... (*avec mielleur*) doux... petite fleur... cœur... petit mouchoir... soir... petits toutes sortes de choses,.. roses, marquise, exquise, Pom-

padour... (*avec mépris*) usé Pompadour... comprenez... Goncourt... Me dis: poète... pas dangereux... m'égorgera pas... hum... mais nasillard quand jabote... Avais peur... nasillard... hum... ronflera... n' ronflera pas... ronfler.a.. n'ronflait pas!.. Sauvé... dormirai, bon lit... drap fin... coûte cher, drap fin... fait rien... riche, comprenez... avocat... succès... (*réticence*) crie trop fort... (*affriolé*) Petite bonne bien... mais moral moi... (*sévère*) pas toucher... Poète roulait des yeux! Moi lui dis: « pas toucher... sage! » (*haussant les épaules*) Me répond en vers... « petite fleur... cœur... marquise... exquise... Pompadour, usé! Tout à coup... motus! chut! (*terreur*) c'est immense, un rat!

(*Calme*) Dîner... bon vin... esprit... moi surtout! Poète roulait des yeux!... Drôle... café... bon... trop chaud... bon tout de même... Madame passer au billard... piano. . musique... poète heureux... jubilait... gestes tendres... madame pas broncher... Pompadour... usé! ouf!.. Fatigué?..—heu!..coucher...(*cordialement*)bonsoir... bonsoir... seuls... poète roulait des yeux... Moi, ôte une botfine... lacets... prend du temps... poète en caleçon... avait l'air bête... moi aussi... (*en arrêt*) chut... rien entendu?.. non... quoi? (*tranquillisé*) rien. Ote caleçon... jambe dans le lit... poète aussi... belle jambe... queue de billard... riais... (*peur*) chut!.. entendu quelque chose... porte... gratté... rien. . éteins bougie... ah! (*baillement*) ah! bonsoir... bonsoir... ferme les yeux... (*épouvanté*) hein!... gratté plus fort... allumette... bougie... rien entendu?.. oui... poète tout blanc... moi aussi... Un rat... (*affollé*) c'est immense un rat! .. (*découragé*) Plus dormir, rat mordre cors au pied... brrr... une heure... deux heures... grattait... moi chanter, avais peur... traderidera... traderidera... ra... c'est immense un rat! Poète courageux... Prend brosse et... moi l'arrête... (*sarcasme*) Pompadour... usé... lui furieux... roulait des yeux... jette brosse... plus gratté... dormir... (*Baillant*) Bonsoir... bonsoir... (*éclatant de rire*) un rat... (*geste de : et après?*) c'est immense un rat...

DOMKIKI.

LE ROMAN D'UNE NUIT

—

Nous trouvant récemment à Paris chez l'éditeur Mlle Doucé, en compagnie de Catulle Mendès, celui-ci nous montra les épreuves d'une

réédition qu'il va livrer l'hiver prochain de son Roman d'une nuit *une comédie ultra-romantique dans la manière de Musset, qui lui valut naguère un mois de prison. A cette réimpression, Catulle Mendès joindra une préface des plus intéressantes pour l'histoire du « Parnasse. » C'est cette préface,* absolument inédite *qu'il a bien voulu nous communiquer et que nous publions aujourd'hui in extenso.*

A Mademoiselle H. Doucé, éditeur,

MADEMOISELLE,

Vous voulez publier *le Roman d'une nuit* dans un de ces petits livres exquis, chers aux bibliophiles, et que les eaux-fortes de Rops rendent si précieux?

J'y consens volontiers.

Oui, il me plaît qu'elle soit réimprimée, cette épouvantable comédie qui m'a valu jadis — oh! comme il y a longtemps, longtemps! — les rigueurs de la justice, et grâce à laquelle — à l'âge ingénu où il est si doux d'aller voir se déshabiller sous les branches les hamadryades de Meudon, — j'ai passé un mois dans la morne prison de Sainte-Pélagie, sous la surveillance hargneuse d'un guichetier appelé Vert-de-Gris, en compagnie de cochers maraudeurs, de marchands de vin qui avaient mis de l'eau dans leur lait, de marchands de lait qui avaient mis de l'eau dans leur vin, et de jeunes voleurs de souliers. L'un de ceux-ci mangeait de la chandelle avec passion, avait soixante-quatre dents, et s'appelait Ratier! Qu'es-tu devenu, mon jeune et hideux compagnon de captivité? Je t'en ai longtemps voulu, parce que tu m'avais dérobé dans ma pistole un mouchoir de batiste, dont les initiales brodées étaient mon unique et chère consolation. Pendant que je faisais mon chemin à ma façon, — il est des vocations diverses, — tu as persévéré, j'imagine, dans la carrière du vol, tu as escaladé des murs, enfoncé des portes, vidé des tiroirs, des caisses, et des juges sévères t'ont sans doute envoyé à la Nouvelle-Calédonie ou dans quelque prison cellulaire. Je les approuve, à cause du mouchoir.

Mais si j'autorise la réimpression de ma comédie, ce n'est pas que je la juge bonne! Parfaitement absurde, voilà ce qu'elle est en effet; et peu originale, dans sa recherche de l'originalité. *Le Roman d'une nuit*, c'est les *Marrons du feu*, avec la rime riche en plus, et le génie en moins; Alfred de Musset avait accroché au balcon l'échelle de corde par où j'ai grimpé jusqu'au boudoir de Bombinella, et mon Antonio a baisé sur les

lèvres de cette folle fille la bouche de la Camargo. Une seule chose dans cette bouffonnerie mérite peut-être quelque estime: l'inquiétude de la forme; j'espère que quelques lecteurs y reconnaîtront, dans le ton et dans l'allure des vers, cette « qualité » spéciale, presque indéfinissable, inhérente aux vers de ceux qui ne cesseront jamais d'en faire.

En somme, l'œuvre est frivole et médiocre.

Mais elle n'est pas coupable, et elle n'est pas dangereuse, non, non pas, non, mille fois non! A l'heure actuelle, quand je la relis, je me demande avec stupeur où diantre les juges d'autrefois ont pu trouver un prétexte pour m'envoyer tenir compagnie au jeune Ratier, qui avait presque autant de dents que le dieu bleu Chrichna.

Non seulement vous pouvez éditer le *Roman d'une Nuit*, Mademoiselle, mais vous pouvez le lire!

Pour ce qui est de moi, je ne parviendrai jamais à me repentir de l'avoir écrit.

Depuis quand, sacrebleu! n'est-il plus permis, lorsqu'on a dix-huit ans, et que le souper a été gai, et que les femmes ont été clémentes, — il leur a suffi, pour être bonnes, de ne pas cacher leurs bras, — depuis quand est-il défendu de se divertir après boire, en chantant de folles chansons? La joie, c'est de la vertu; la mousse du champagne ne tache pas les consciences Oui, c'est vrai, j'ai promené dans les tripots, parmi les filles qu'on embrasse et les brocs que l'on vide, des moines peu austères; j'ai fait bavarder des bouffons et chanter des étudiants; j'ai soulevé un peu les rideaux de l'alcôve où soupire un duo d'amour; dans le fantasque emportement d'une nuit de carnaval, j'ai mêlé les Pierrots avinés et les Arlequins ivres; le sang — comme un vin plus rouge — a coulé sur la neige; et peut-être quelque-un de mes extravagants ivrognes a-t-il lâché, sans y prendre garde, quelque cynique parole. Où est le grand crime, s'il vous plaît? C'est l'ivrognerie de ces fous, et non l'auteur lui-même qui parle. D'ailleurs, épées de bois et blasphèmes pour rire. Est-ce que l'on croit à ces cadavres? Vous savez bien qu'après la farce jouée, ils vont se lever et rentrer dans la vie réelle; comme les comédiens au dernier acte de l'*Illusion comique*. Je voudrais que l'on me montrât un seul homme un peu intelligent, capable de prendre au sérieux ce cauchemar funambulesque. Hé! bon Dieu, n'entendez-vous pas que tous les vers de la comédie chantent, comme l'épigraphe de la farce, sur l'air du *Carnaval de Venise*: tra la, la la, la la, la laire?

C'est pourquoi je vois sans peine la réimpression du *Roman d'une Nuit*. Le public sait que j'ai été condamné; je veux qu'il sache pourquoi. Il est inutile d'épargner un ridicule à des magistrats qui ont poursuivi

Théophile Gautier, Gustave Flaubert, Charles Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Léon Cladel et Jean Richepin.

Et puis, malgré moi, je l'aime un peu, cette comédie impertinente, à cause du temps, du beau temps chimérique où elle a été écrite en quelques folles heures...

En ce temps-là, par une belle matinée de juin, — car cette fantasque histoire peut commencer comme un roman, — un être extraordinaire projetait d'interminables jambes sur l'un des grands chemins qui aboutissent à Paris. Si longue que fût la route, ses jambes, certes, en atteindraient le bout! Maigre, plus maigre qu'à aucune époque il n'a été donné à aucun homme de l'être, transparent même, si son étroite redingote, quoique amincie par l'usage, n'eût offert encore quelque apparence d'opacité, il allait, ses courts cheveux dressés par le vent qui rebroussait sa course, sa narine de faune relevée, comme si elle eût flairé quelque nymphe prochaine. Parfois, sans s'arrêter, il paraissait écouter le bruit que fait sur les cailloux le clair ruisseau qui fuit, et souriait avec un air d'attendrissement délicieux. Aux petites hirondelles qui volent, il faisait des signes de menace amicale et arrachait, toujours courant, des touffes d'herbes fleuries. Aucun bagage, d'ailleurs. Quoi de plus gênant qu'un bagage? Une poche de sa redingote pourtant, — celle sous laquelle le cœur bat, — était renflée comme par quelque paquet. Il marchait toujours avec les allures rectangulaires du Matamore dessiné par Théophile Gautier. « Qu'avez-vous à déclarer? » lui demanda un employé de l'octroi. Le voyageur, fièrement, répondit: « Rien! »

Rien, en effet, voilà ce qu'avait Albert Glatigny.

D'où venait-il? Son père, un honnête gendarme, — de qui plus tard il parlait souvent des larmes plein les yeux et la voix tremblante d'émotion, bien qu'il fît peu de vers sur les personnes de sa famille, — son père, un matin, ne le vit pas s'asseoir à la table patriarcale. Que voulez-vous? une troupe de comédiens vagabonds était passée par la bourgade, et Glatigny, qui avait quinze ans alors, s'était féru d'amour pour les cheveux roux de la soubrette. Son cœur, comme une mouche, s'était pris dans cette toile d'araignée en or. Mais il fallait gagner sa vie. « Vous serez souffleur, » dit Zerbine. Elle lui expliqua ce que c'est que d'être souffleur; il ne comprit pas bien et répondit: « C'est convenu. » Il rencontra d'abord quelque difficulté dans l'exercice de la profession acceptée. Ce n'était pas qu'il ne sût pas souffler, mais c'était qu'il ne savait pas lire. Huit jours plus tard, il avait appris, en soufflant. Oui, c'est à force d'épeler les mornes phrases de M. Eugène Scribe ou de M. Anicet Bourgeois qu'il retint ses lettres, cet enfant qui plus tard

devait égaler en délicatesse et en préciosité les plus subtils ouvriers du style! L'apprentissage fut amer. Mais du fond de sa niche il voyait flamboyer dans l'apothéose du gaz les cheveux dorés de Zerbinette. D'ailleurs, un jour, chez quelque bouquiniste, dans une ville où l'on coucha, il s'avisa d'acheter les *Stalactites* de Théodore de Banville. Dès lors, il vécut ébloui! Un poète lui avait révélé la poésie; il voulut lire tous les poètes. Il ne s'est jamais rappelé comment il avait fait pour se procurer un Ronsard; il se le procura. L'ivresse devint irrémédiable et s'accrut de jour en jour, à mesure qu'il entrait plus intimement dans la connaissance des chefs-d'œuvre. Afin de lire Virgile, dont André Chénier lui avait parlé, il apprit le latin. Entre deux portants de coulisses, il étudiait gravement la grammaire de Lhomond! et un soir qu'il soufflait — car il soufflait toujours, regardant du coin de l'œil un livre chéri à côté de l'odieuse brochure, — une comédienne en représentation, au lieu de la phrase attendue: « Non, misérable, vous ne m'arracherez pas ma fille! , l'entendit murmurer: *Nos patriam fugimus, nos dulcia linquimus arva!*

Souffleur, comédien, toujours pauvre, jamais triste, combien de temps dura cette vie? quatre ou cinq années, je crois. Elle ne semblait pas près de s'interrompre, lorsqu'un jour, à Alençon, le vagabond rencontra l'éditeur Poulet Malassis et Charles Asselineau, l'aimable et regretté bibliophile. « Il faut aller à Paris, » lui dirent-ils, quand ils eurent lu ses premiers vers. « Fort bien, dit Glatigny, j'y vais, » et il partit, à pied.

Que venait-il faire dans la grand'ville? Eh! parbleu, la conquérir!

Alors — c'était vers le commencement de l'année 1861, — il y avait à Paris quatre grands poètes: Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, Théodore de Banville; car celui devant qui s'inclinent religieusement tous ceux qui pensent et qui rêvent, car le Père était « là-bas, dans l'île! »

Incontesté, paisible, heureux, Théophile Gautier régnait, regardant face à face la calme figure de Gœthe, et peu détourné des visions sereines par la nécessité du feuilleton et de la vaine critique.

Dans la hauteur de ses rêves, Leconte de Lisle, plus illustre que célèbre, s'isolait, n'interrogeant qu'Homère ou Hésiode évoqués sur la beauté de ses poèmes antiques.

Charles Baudelaire, qui déjà ravissait de rares esprits, étonnait la multitude des sots; il passait pour quelque peu diabolique, en attendant qu'on le reconnût divin.

Plus imprudent et plus familier, Théodore de Banville jetait sur tous,

à pleines mains, ses resplendissantes pierreries. Celui-là, il fallait bien qu'on le vît, car il éblouissait de tout près. Ce rôle de météore à travers la foule obscure l'amusait, et, parmi les auteurs de vaudevilles, d'opérettes et de mélodrames, il laissait la traînée lumineuse d'un dieu qui passe dans le soir.

Autour de ces poètes, qui faisait de beaux vers? Auguste Vacquerie, en proie au drame et les yeux tournés vers l'île d'où devait revenir le maître, semblait avoir oublié les strophes et les rythmes; il s'en est souvenu depuis. Louis Bouilhet s'éloignait trop rarement du théâtre, Léon Dierx ne s'était pas révélé encore. Sully-Prud'homme était un nom que l'on ne connaissait pas. Ignoré, François Coppée s'ignorait lui-même. Seul, Alphonse Daudet avait publié ses délicates *Amoureuses*, mais le roman bientôt devait le prendre, en nous laissant un long regret. Hélas! la fade romance et l'élégie aux rimes pauvres triomphaient! Faisant voguer des nacelles dans des cuvettes qui croyaient ressembler au lac céleste d'Elvire, repleurant avec des yeux de veau les larmes divines d'Alfred de Musset, quelques hommes — oh! qu'ils soient oubliés! — se croyaient des poètes. De l'art, nul soupçon; de la langue, du rythme, nul souci. Du moins, la tendresse vraie, l'émotion sincère, la passion, en un mot, l'exprimeraient-ils parfois? Jamais, et pas un seul d'entre eux ne posséda une seule des qualités auxquelles ils se vantaient de sacrifier toutes les autres.

Enfin Glatigny vint, et le premier parmi les nouveaux, à travers ce concert de sanglots enroués, fit sonner les belles rimes avec un bruit joyeux de sequins entrechoqués.

Mais les sequins de ses rimes, Albert Glatigny ne les avait pas dans sa poche, même en menue monnaie. Le poète parisien fut aussi pauvre que le comédien de province. Vainement, quelques amis — parmi lesquels, au premier rang, Théodore de Banville qui a toujours ranimé ceux qui défaillaient, — l'encourageaient et tentaient de le secourir. Il souffrait. Mais il ne le disait pas. Pour un dîner de moins dans son sobre estomac, pour une déchirure de plus au coude de son habit, il se fût plaint, lui qui, en plein hiver, sous les froides toiles, après avoir soupé d'une carotte arrachée dans un champ voisin, n'avait eu un soir d'autre vêtement qu'un étrange costume de théâtre, fait avec de vieux journaux peints de couleurs brillantes? Allons donc! il en avait vu bien d'autres, et il espérait certes en voir d'autres encore. Sans soucis apparents, il arpentait le grand Paris avec ses jambes de sept lieues. Pluie ou beau temps, n'importe, il allait, et toujours, quelle que fût peut-être l'anxiété intime de son âme, c'était le même Albert Glatigny, joyeux,

familier, conteur de bouffonnes histoires, faisant sauter, à force de rire, les boutons de son gilet — quand il restait à son gilet des boutons, — fou de passion pour son art et d'enthousiasme pour ses maîtres, amoureux de toutes les femmes, même des plus cruelles, content de tous les hommes, même des plus mauvais, empruntant quelquefois cent sous, espérant rendre des trésors; probe d'ailleurs, hautain parfois et n'entendant pas raillerie sur certaines choses, et brave au point que le jour de son premier duel, se souvenant de ses mésaventures de comédien quand il créait en province quelque rôle nouveau, il s'écria, comme la balle de son adversaire lui passait près de l'oreille avec un petit bruit vif : « Je serai donc sifflé à toutes mes premières ! »

Une joie le soutint dans ces pénibles jours ; grâce à la générosité d'un ami, — je remercie ici M. Ernest Rassetti au nom de tous ceux qui ont aimé Albert Glatigny, — il put enfin voir imprimé le manuscrit qui lui gonflait la poche — celle sous laquelle le cœur bat, — le jour de son arrivée à Paris ; il publia les *Vignes folles*.

Certainement ce premier recueil, fantasque, violent, en désordre, où se montrent trop visiblement l'influence directe de Théodore de Banville et pafois celle de Charles Baudelaire, ne saurait être comparé aux vers achevé plus tard par Glatigny, lorsque, viril et devenu grave, moins peut-être à cause de ses longues souffrances qu'à cause du bonheur de s'en voir consolé par une aimante et dévouée épouse, il put recueillir son cœur et son esprit dans des poèmes plus proches de la sorte de perfection à laquelle il lui était permis d'aspirer. Mais à l'époque où il fut publié, ce livre, dépourvu de la niaise sensiblerie qui déshonorait alors la poésie et révélant un artiste soucieux des nobles formes, dut paraître remarquable et l'était en effet. Il conserve l'honneur de marquer une date heureuse dans l'histoire poétique de ces dernières années.

Or, vers le même temps — c'est du plus loin qu'on se souvienne, — un autre jeune homme, appelé Catulle Mendès, tout frais arrivé de sa province et que n'avaient pas fait connaître quelques vers publiés çà et là, venait de fonder une revue littéraire, la *Revue fantaisiste*. Albert Glatigny s'avisa de l'aller voir et de lui apporter les *Vignes folles*. Une dédicace au crayon disait :

> Voici les vers que dans mes courses
> J'ai faits au hasard du chemin,
> Ainsi que l'on boit l'eau des sources
> Dans le creux brûlant de sa main.

Le jeune homme de province lut le livre et fut émerveillé.

— Vous êtes un poète ! dit-il le lendemain quand il revit Glatigny.

Celui-ci répliqua :

— Vous en êtes un autre !

Ces injures échangées, les deux jeunes gens se serrèrent la main, et ce fut le commencement du groupe qui devait se former ; du groupe — non pas de l'école, entendez-vous bien ! — que l'on a tour à tour appelé les « Fantaisistes, » les « Impassibles, » — oh ! dites-moi pourquoi ? — que l'on a nommé plus tard les « Parnassiens »; de ce groupe si longtemps repoussé, raillé, bafoué, qui a exercé cependant une si manifeste et si profonde influence, non seulement sur la poésie, mais sur toute la littérature de ce temps ! Et ceux-là même qui disent non, en se fâchant, savent bien que je dis vrai.

Vous en souvenez-vous, mes camarades de jadis, mes amis de maintenant, car la vie, qui sépare les autres hommes, n'a fait que mieux nous unir, nous, poètes ! — vous en souvenez-vous, de la petite Revue fraîche, téméraire, jolie, à la couverture pimpante, dont nous étions les impertinents Buloz, dans l'âge invraisemblable où Chérubin se borne encore à embrasser l'écorce des arbres ? La *Revue fantaisiste* était la Revue bien nommée ; toutes les jeunes et folles audaces, elle les avait, narguant les pédantismes et les sottises, pouffant de rire au nez des Philistins, bafouant les railleurs, ces bourgeois plus méchants, et ne comprenant ici-bas que deux choses, qui sont tout à la vérité : la Poésie et la Joie ! Pour moi, lorsque je songe à elle, c'est toujours avec un doux tremblement au cœur et avec un doux sourire de tendresse, comme un homme qui, au milieu des angoisses, et même du bonheur, se souvient de sa première amourette.

J'y pense aussi avec fierté.

Car elle eut, cette folle, le courage magnanime, et qui parut étrange, de faire l'émeute des vers, des véritables vers, contre ce roi, le sentimentalisme élégiaque, et cette reine, la Faute-de-français ; car adoratrice effrénée du Génie et de la Passion, elle célébra de toutes ces chansons de jeune oiseau, le Maître suprême alors exilé, et défendit, elle seule, de toutes ses petites griffes, l'œuvre de Richard Wagner, alors incomprise ; car elle eut la gloire d'être approuvée et patronnée par ces hauts et purs esprits : Théophile Gautier, Charles Baudelaire, Théodore de Banville, et l'honneur de rechercher ou d'accueillir, de révéler à ce petit nombre qui est bientôt le grand nombre, la plupart des jeunes talents que la France admire aujourd'hui ; pour ne point parler des poètes — elle eut tous les poètes ! — c'est sous la couverture satinée et couleur d'or de la petite Revue, qu'Alphonse Daudet, peu illustre encore malgré les *Amoureuses*, publia quelques-unes de ses exquises fantaisies, que

Jules Claretie — vous rappelez-vous, mon cher confrère, les *Amours d'une Cétoine*? — glissa, presque hésitant, ses toutes premières lignes, que Léon Cladel, farouche improvisateur, — mais quel artiste, à présent! — enferma, ainsi qu'on met des tigres en cage, ses plus formidables nouvelles, qui mordaient et déchiraient les feuillets. Ah! comme nous sommes vieux déjà; mais comme nous sommes jeunes encore!

C'est dans le bureau de la *Revue fantaisiste* que j'ai vu Sully-Prud'homme pour la première fois.

Un lieu passablement extraordinaire, ce bureau. Des tentures de Perse, vertes et roses, qui riaient à l'œil avec un air de prairie, s'étonnaient de l'acajou des armoires et des tables; une chaise-longue, au fond, qui ne s'ennuyait pas toujours, boudait le fauteuil de cuir et le cartonnier plein de poèmes. Presque un salon, qui aurait bien voulu être un boudoir.

C'était là que tous les jours, l'après-midi, vers trois heures, venaient Théodore de Banville, nous offrant, dans sa bonté de jeune maître, les éblouissements de sa verve lyrique et parisienne, — Orphée et Balzac mêlés; Charles Asselineau, aux cheveux doux, longs, déjà gris, ayant aux lèvres ce sourire ironique et tendre, que Nodier seul, avant lui, avait eu; et Charles Baudelaire, svelte, élégant, un peu furtif, presque effrayant à cause de son attitude vaguement effrayée; hautain d'ailleurs, mais avec grâce, ayant le charme attirant du joli dans l'épouvante, — l'air d'un très délicat évêque, un peu damné, qui aurait mis, pour un voyage, d'exquis habits de laïque; Son Éminence Monseigneur Brummel. Là aussi, Albert Glatigny, avec sa vagabonde faconde, un poing sur la hanche, la cravate défaite, le gilet trop court, — ô ignorance entêtée des bretelles! — nous récitait, ayant aux lèvres son rire de jeune faune amaigri par les tendresses des nymphes, ses amoureuses strophes aux rimes retentissantes comme des bruits de baisers! Mais ce n'était pas toujours de littérature que l'on s'inquiétait au bureau de la *Revue fantaisiste :* plus d'une fois, le soir venu, après les graves maîtres partis, il arriva aux très jeunes poètes — ne ris pas, public, tu les envies! — d'entrer dans le salon de perse rose et verte, accompagnés de muses qui peut-être ne savaient pas l'orthographe, mais qui riaient bien aux bouches diseuses de vers avec les rimes de neige de leurs trente-deux dents!

Lorsque Sully se présenta — un matin, — je pris un air très grave et presque magistral. Je dus lui sembler d'autant plus ridicule qu'il avait, je pense, deux ou trois années de plus que moi. Mais quoi! n'étais-je point, malgré mon menton imberbe et mes cheveux d'enfant, — je les ai expédiés, ces cheveux! — n'étais-je point un directeur de Revue?

tandis que le visiteur n'était, en somme, qu'un « jeune poète » venant offrir des vers au recueil que je dirigeais. Ah! qu'on était gamin! Le souvenir de ces enfantillages-là, aujourd'hui, nous amuse.

Mais Sully-Prud'homme m'étonna,

Doux, calme, grave, vêtu avec une correction qui, pour un observateur subtil, aurait dû être le pronostic déjà du futur habit à palmes vertes, il parlait d'une voix lente, lointainement sonore, comme si on l'eût entendue d'une chambre voisine, ne faisait guère de mouvements — seulement des gestes de politesse, qui saluent, tendent la main un peu, ne se rétractent pas, mais se restreignent, — n'était pas timide, mais modéré, mais paisible, avait dans toute son attitude comme un ennui d'être vu, comme une recherche de solitude, et, dans sa parole parlée presque à regret, un infini désir de silence! Dans ses yeux, presque tristes, purs comme des yeux de jeune fille, se peignait tout le rêve des aspirations sacrées et des mourantes tendresses.

Tel je l'avais vu autrefois, tel à peu près, je l'ai revu, non pas vieilli, virilisé, il y a peu de mois, chez Victor Hugo.

Toujours cette paix, cette calme réserve, ce charme poli, qui a des reculs de sensitive; toujours, dans les regards, ce rêve qui s'isole.

Et qui sait si ce n'est point à cet éloignement instinctif de l'éclat, à cet amour du silence et de la bonne solitude, que Sully-Prud'homme a dû en grande partie sa belle renommée? Pour se faire distinguer parmi la foule, le meilleur moyen n'est pas de faire de grands gestes ni de mener plus grand fracas que le vulgaire des passants; on est tenté, parmi les pêles-mêles et les brouhahas, de suivre de plus près celui qui marche à pas sourd et d'écouter, en tendant l'oreille, celui qui parle à voix basse.

Hélas! la *Revue fantaisiste*, où le *Roman d'une Nuit* avait été publié, ne survécut pas longtemps à la condamnation de son directeur. Malgré la très spirituelle et très généreuse plaidoirie de Me Lachaud, elle dut payer l'amende; et comme elle était peu riche...

Mais elle eut de joyeuses funérailles! C'est mon procès que je veux dire.

Comme nous étions assez fantasques, nous, les néo-romantiques, le prétoire, ce jour-là, présenta un aspect qui ne manquait pas de pittoresque. Certes les maîtres — Méry, Léon Gozlan, Gustave Flaubert, Charles Baudelaire, Théodore de Banville, Philoxène Boyer, — qui étaient venus à l'audience pour me donner un témoignage de sympathie dont je serai éternellement fier et pour me défendre par l'autorité de leur présence, portaient des habits d'une convenance irréprochable et gardaient un maintien parfait. Mais les nouveaux Jeunes-France, hardis et

fougueux, se gardaient bien d'avoir de ces modesties; beaucoup de têtes défiaient les Philistins chauves par l'abondance effrénée des chevelures, beaucoup de cravates violentes éclataient sur la blancheur des chemises, beaucoup de gilets offensaient les yeux bourgeois par des flamboiements écarlates; et c'était, à la IXme chambre, comme un coin du foyer de la Comédie Française le premier soir de *Hernani*.

D'ailleurs, si je fus condamné, je ne fus pas sifflé.

Quand le substitut du procureur impérial eut achevé de lire d'une voix retentissante — en accompagnant les vers de commentaires furibonds, — l'un des *trente-six* passages incriminés de l'ouvrage, des applaudissements éclatèrent.

L'orateur leva la tête, triomphant.

Mais il comprit vite son erreur et sa joie fut de peu de durée.

Ce n'était pas sa harangue que l'on applaudissait : c'étaient mes vers!

Veuillez agréer, mademoiselle, l'expression de ma respectueuse sympathie.

CATULLE MENDÈS.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

I.

LE SALON DE GAND.

I. Wittamp — Van den Bussche. — Van Beers. — II. Asselberghs. — Montigny. — Coosemans. — Marie Collart. — Xavier De Cock. — Claeys. — Théo Van Rysselberghe. — Fernand Khnopff. — Frantz Charlet. — Dario de Regoyos. — James Ensor. — Van Struydonck. — Delvin. — Delsaux. — Goethals.—Willy Schlobach. — de Lalaing. — III Constantin Meunier. — Verwée. — Roelofs. — Gabriel. — Crépin. — Meyer. — Rosseels. — Terlinden. — Verhaeren. — Heymans. — Courtens. — Théodore Hannon. — IV. Mlle Beernaert. — Mlle Héger. — V. de Braekeleer. — Verhaert. — Stobbaerts. — Farasyn. — Théodore Verstraete. — Claus. — De Jans. — Ooms. — Van Aise. — Heins. — Denduyts. — Wijtsman. — Van den Eeden. — Scribe. — Maeterlinck. — Tydtgat. — de Kesel.

I.

Avez-vous vu les envois de MM. Witcamp et Van den Bussche? M. Witcamp doit être quelque vieux peintre, toqué de peinture dite historique

et gâchant, sous prétexte de célébrer les « fastes nationaux « de la belle et solide toile, là-bas, dans un garni de sa bonne ville d'Anvers, entre un chat qui ronronne et un canari tout déplumé qui ne chante plus. Quant à M. Van den Bussche, il a versé jadis dans les sujets tragiques — et je me rappelle de lui un Napoléon effrayant, revenant de Russie, ventre à terre — mais depuis quelque temps il est sorti des batailles et des carnages, pour cultiver les parterres du tableau de genre.

Leurs deux envois sont des spécimens d'horreurs picturales. Ils servent de types aux autres; ils marchent à la tête du cortège interminable des croûtes; ils concentrent à tel point la gaucherie, la béotisme et la bêtise, qu'ils font trouver superbes, le premier les Bestene, les Geets, les Van der Ouderaa, l'autre les Cap, les Col et les Bok. Mais ils sont aussi des antidotes. Eux digérés, on peut regarder impunément tous les coins et toutes les frises. On ne voit rien de pis. Et c'est une bonne précaution à prendre par ce temps de favoritisme officiel où ce qu'il y a de plus médiocre dans l'art expose à Gand, corrompt le goût et — viens que je t'embrasse ! — est médaillé.

Donc M. Witcamp cloue à la rampe *l'Arrestation de Marnix* et M. Van den Bussche *Serments éternels.*

Un drame à crever de rire, le premier tableau. A mi-côte d'un monticule vert-pomme, des soldats se jettent sur Marnix et le capitaine Jean Pettin (c'est la notice qui me fournit ce nom). Jean Pettin pique une tête dans le vert-pomme, mais Marnix, lui — sabre de bois et pistolet de paille ! — leur jette un de ses regards en fer-blanc, qui dans l'esprit de M. Wittcamp à pour devoir, je crois, de couper un homme en deux. Les soldats, contre toute attente, restent entiers. D'autres même, nullement interloqués, dévalent prêter main forte, et cela de la façon la plus folichonne du monde — à cloche-pied. En présence d'une telle agression, on devine que Marnix finira par se laisser faire et c'est au fond ce que désire M. Wittcamp pour légitimer le titre donné à sa toile.

Les *Serments éternels* de M. Van den Bussche n'ont, par opposition, rien de terrible. C'est de l'idylle, de la limonade, de l'orgeat... de l'amour. Deux amoureux gravent le mot « toujours » dans l'écorce d'un chêne, tandis que, auprès, passe une jeune veuve avec son enfant. L'enfant pourchasse des papillons. Une église s'aperçoit au fond d'une allée d'arbres.

M. Van den Bussche a sans aucun doute visé à être profond. Il a voulu résumer la vie humaine, peindre en penseur, en philosophe, en moraliste.

Que les muses de la Romance et de la Sentimentalerie tiennent M. Van den Bussche en leur sainte garde, mais là, d'honneur, jamais je n'ai vu peinture plus stupide, plus nulle, plus insultante à l'Art que la sienne. Rien — ni couleur, ni dessin, ni relief, ni impression. De la sauce jaune mêlée à du jus brun; ci et là, un ton malade, étique, bête; puis, passant sur le tout, un blaireautage avachissant, dégradant, honteux.

Dieu ! qui nous délivrera de la peinture de genre et d'histoire ! Car, ainsi que je l'ai dit, je ne cite MM. Wittcamp et Van den Bussche qu'en exemples,

ne pouvant taper du pied dans l'immense tas de médiocrités qui encombrent le Salon et qui peignent comme eux, soit l'histoire, soit le genre. Ils sont là cent, cent cinquante, deux cents, tous Wittcamp, tous Van den Bussche à peu de chose près, tous également communs, ridicules, à côté ou plutôt à dos de l'art. Ils encombrent les halls, ils débordent à la rampe, ils grimpent aux frises, ils nichent partout. Et c'est à eux qu'on doit attribuer l'énervante impression de banalité qui sort de l'exposition entière, mêlée à un agacement sourd qui incite à cravacher toute cette peinture et à donner raison à ceux qui la corrigent, comme la *Sirène*, à coups de canif. Car M. Van Beers lui aussi est des leurs. Son *Retour du gand prix* est tout à fait mauvais. C'est de l'art pitoyable, de vingtième ordre; ce n'est plus même un pétard. Cette machine là le condamne définitivement et exclusivement à l'admiration des bourgeois; et la demi-réussite du portrait de Benoît ne fera changer personne d'opinion à cet égard. Le peintre a représenté le musicien anversois, affaissé dans un fauteuil profond, avec une multitude de bibelots autour. La pose est bonne, mais quelle idée d'entourer le beau et puissant maître flamand, un vrai mâle, de babioles et de fanfreluches? C'est un non-sens et un grave défaut de conception.

Je voudrais dire à l'occasion des envois de M. Van Beers quelques mots sur les peintres-photographes. Ils augmentent d'année en année, d'exposition en exposition. Ils accouchent de tableaux où tout semble figé, où tous les personnages semblent arrêtés comme, à Londres, quand, pour cause d'encombrement, un policeman lève la main. En voulez-vous un spécimen complet? Voici une toile intitulée : *Le Matin, rue Treurenberg à Bruxelles*. Cette toile à toutes les apparences d'une photographie et à première vue, grâce à sa tonalité pâle, on pourrait confondre. Tout y est posé, placé, immobilisé. Le motif paraît taillé dans un bloc de craie ou de plâtre. Cela est raide, commun, banal, ne reflète en rien une préoccupation d'artiste, ne laisse aucune trace de main adroite ou malhabile; cela est mort. Je ne sache pas de machine plus cynique.

Il faudrait que tous ceux qui ont souci de l'art se gendarmassent (superbe!) contre de telles toiles, il faudrait que les peintres qu'on est convenu d'appeler peintres-photographes ne fussent plus reçus dans les sociétés artistiques, il faudrait les mettre dehors, impitoyablement, si autrefois grâce à des œuvres meilleures ils s'y étaient introduits, il faudrait surtout que les commissions des salons triennaux se fissent hérissés, impitoyables, hostiles, considérant de semblables envois comme une injure faite à leur probité, à leur dignité et à leur goût. On peut diamétralement différer d'appréciation à l'endroit de peintures, soit idéalistes, soit réalistes, soit modernistes, mais à l'égard de la peinture photographique, artistes et bourgeois, gens de progrès et gens de routine, gens d'académie et gens d'art libre, devraient être unanimes de sentiment, et rivaliser de colère et de dégoût.

II

Chose étrange, il suffit de nos jours qu'un artiste atteigne l'époque de l'épanouissement entier de son talent, pour qu'il décline et se perde. Ce phénomène

désorientant se vérifie chez une foule de peintres belges et même chez les français. Depuis deux ou trois ans, on assiste à des dégringolades nombreuses, à des chutes sérieuses, à des éclipses inattendues. Bien qu'il m'en coûte, je citerai en exemples : Asselberghs, Montigny, Coosemans, Marie Collart, Xavier Decock et Claeys, tous peintres de vraie souche, de bon terreau, de réel mérite, tous renommés. Examinez leurs envois à Gand.

La peinture d'Asselberghs est rude, pierreuse, déplaisante, froide, commune; celle de Montigny sèche dès qu'elle veut être lumineuse, noire dès qu'elle s'avise de rechercher la délicatesse des tons par les temps gris; celle de Coosemans porcelaineuse, métallique, émaillée; celle de Mme Collart, saucée de vert cru, juteuse, fondante; celle de Xavier Decock, grossière, sans distinction et sans poésie, celle de Claeys miroitante, aveuglante, multicolorée comme un arlequin.

Heureusement les jeunes montent, alors que d'autres descendent. A main droite, aussitôt qu'on entre au Casino, voici *En West-Flandre* de Van Rysselberghe. Tableau bien conçu, rendant à merveille le terrain et l'air de la côte flamande. Des trois personnages qui en occupent le milieu, je préfère le gamin, un gamin loqueteux, hirsute, abruti, croqué dans une pose admirable de vérité et de rendu. Quelles que soient les autres qualités de l'œuvre, ce gamin là les fait oublier par le puissant fluide de réalité qu'il dégage. Le marin et la pêcheuse peuvent prêter flanc aux critiques, mais ce gamin, à lui seul, ce gamin planté en toute sincérité sur la toile, hausse l'artiste au rang des rares peintres qui savent pénétrer l'âme des choses et des êtres, et l'exprimer toute chaude, toute vraie, toute vivante. M. Van Rysselberghe a d'ailleurs la spécialité de réussir à peindre toute l'intensité des hébétudes, des dégradations et des avachissements dans l'homme. Qu'on se rappelle ses *Fumeurs d'opium* à « l'Essor. » Son autre tableau *le Soir* est une vision reposante et mélancolique de nature vespérale, d'une harmonie de tons parfaite. Il est fâcheux toutefois qu'on l'ait flanqué d'une statue *l'Ivresse* qui empêche de la bien voir. Pourtant tel qu'il est, il entre tout entier dans le souvenir, avec sa grande vieille, debout dans la nudité de l'avant plan, avec son air d'une si admirable justesse et son fond de village assoupi — s'endormant dans le vague.

Tout en haut, après avoir franchi un grand escalier, une salle de dessins, une autre d'aquarelles, on arrive dans un boyau ou l'on a relégué *A Fosset*; *Le garde qui attend* de M. Khnopff. *En écoutant Schumann* (œuvre dont j'ai parlé dans *la Revue moderne,* livraison de Mai) se trouve mieux placé.

Le nouvel envoi de M. Khnopff est très remarquable. A l'avant-plan, un garde est là, tout près d'un arbre, dans un grand carré vert. Au delà, monte un dos de colline ardennaise. Ce fond est un chef-d'œuvre. Il est tellement vrai, tellement intime et sincère, il évite tellement l'écueil si à redouter dans l'espèce, de ressembler à une carte à échantillons, que je ne crois pas outrer la louange en me servant de ce terme. Je ne sais rien de plus poétique et de plus original, de plus réussi et de plus consciencieux. M. Khnopff se révèle

comme un paysagiste de tout premier mérite; il est vrai que ses charmants tableautins exposés à l'Essor à diverses reprises, nous avaient préparés à ce succès. Quant au garde qui attend et à l'arbre montant tout droit à ses pieds, ils ont quelque chose de hiératiquement raide, qui me semble grandir l'œuvre au lieu de la faire tomber, comme on le prétend, dans la fumisterie et la blague. Il est d'ailleurs évident que la nudité de l'avant-plan fait valoir le fond.

L'Enterrement qui passe de M. Frantz Charlet intrigue à première vue, mais, le sujet connu, l'attitude des personnages s'explique à merveille et plus on pénètre dans l'intimité de l'œuvre, plus on l'admire. Et d'abord quelle excellente facture et quelle finesse et quelle distinction de tons! Et ensuite combien ce jour sombre est enveloppant et doux. L'impression — cette âme du tableau — est donnée à bout portant, elle arrête, elle saisit. Ces enfants figés dans l'étonnement, cette petite fille raide, et, là-bas, ce pauvre vieux ôtant d'une façon si bonhomme et si gauche son bonnet, tout cela est de l'excellente de la vraie et de l'humaine observation. Rien qui sente la charge, mais tout qui sent la vie. *Les Faucheurs*, du même, sont moins réussis. M. Charlet a tapé à côté — cela arrive aux meilleurs.

Dario de Regoyos, qui exposait avec lui à l'Essor lors de leur retour d'Orient, tient la rampe avec la *La plage d'Almeria*. Cette toile est connue de ceux qui suivent les exhibitions d'art à Bruxelles. Elle possède de très belles qualités de rendu, elle est d'une superbe lumière lunaire, toute électrique de clartés bleues.

On a hissé Ensor jusqu'aux frises. Patience, un jour viendra où il sera jugé digne d'une meilleure place. *Chez Miss* — c'est le titre de sa nouvelle œuvre — possède tous les mérites d'art qu'on lui reconnaît d'ordinaire. Jour excellent, intimité, vie, exécution large, indiquant une sûreté et une audace de maître. Le sujet est tout simple : une femme joue du piano, un jeune homme l'écoute. Et pourtant à travers cette donnée si « première venue », nous sentons notre vie, notre existence, notre train-train journalier qui filtre. Nous revivons une de nos heures défuntes; nous avons le souvenir d'une visite analogue faite quelque part dans un salon bourgeois, l'après-dînée, alors que pour répondre à notre prière, la miss de la maison se met au piano et nous joue du Mendelssohn ou du Schubert. Et c'est là le rare et glorieux don de cette peinture, d'être une évocation de vie telle, que d'emblée elle nous fait entrer pour ainsi dire comme acteurs dans la scène représentée.

Voici encore des jeunes : Van Struydonck, Delvin, Delsaux, Goethals, qui tous marchent vivement de l'avant ainsi que Willy Schlobach, de qui *la Route abandonnée* a de rares qualités d'impression et de plein air. Une étude du même: *une Barque*, est robustement enlevée et fait deviner quel solide brosseur et quel peintre vigoureux l'avenir couve en Willy Schlobach.

J'allais oublier de Lalaing, qui expose *Enfant au bain*, peinture moins remarquable que ses portraits de l'an dernier, mais néanmoins superbe en bien des points. Le torse de la petite fille est admirablement modelé et les

accessoires : le lit et les rideaux et la chaise parfaitement rendus. Par contre, les bras ne sont pas assez travaillés et les jambes sont rouges, au point de rendre l'œuvre un tantinet commune.

III

Je citais au début du paragraphe précédent la litanie des peintres, arrivés à maturité, qui perdaient pied. Ils sont nombreux; en voici pourtant qui font bonne exception et se maintiennent encore « tout debout sur leurs grands étriers. »

Et d'abord Meunier. *La Fabrique de tabac à Séville* est d'un ensemble et d'un groupement parfait; de beaux types de femmes canailles apparaissent aux avant-plans et le couple de cigarrières debout, à droite, est superbe de maintien et d'allure. C'est presque de la sculpture tragique. Il y a dans l'œuvre entière du mouvement, de l'activité, du brouhaha. Tout ce monde peine, jacasse, grouille, vit. Parfois un peu d'exagération, et coupant la toile, une trainée de soleil qui ressemble plutôt à un volant d'usine qu'à une danse en ligne de poussières d'or. Mais, somme toute, belle et artistique peinture, ruisselante de caractère et de personnalité et digne d'un Musée, bien qu'il soit préférable que l'Etat achète un groupe de mineurs ou une scène de notre borinage, que Meunier rend en maître.

Ensuite Verwée, au moins le Verwée des *Deux jeunes taureaux luttant*. *Les animaux dans une mare* sont de bien moindre qualité. La pose du taureau roux est superbe et de très grande allure, le noir a l'arrière-train gauchement dessiné, mais la tête est brossée et traitée bellement. Le fond du paysage est cru, tandis que l'avant-plan rend à merveille le sol sablonneux et pâle des côtes flamandes.

Ensuite encore: Roelofs, Gabriel, Crépin, Meyers, Rosseels, Terlinden, Verhaeren, qui dans des genres différents soutiennent leur réputation acquise de bons peintres. Ils ont envoyé, les uns des sites, les autres des sous-bois, d'autres des natures-mortes, d'autres des vues de rivière et de ville, tous de bons et artistiques morceaux, résistant à la critique comme une solide carcasse à la dent des chiens.

Heymans, lui aussi, reste le magnifique artiste, un des plus puissants et des plus riches en talent que nous possédions. A preuve ses deux tableaux déjà examinés dans cette revue lors de leur apparition au Cercle Artistique de Bruxelles.

Reste Courtens que je range peut-être un peu hâtivement dans la présente catégorie, mais il y est en si bonne compagnie qu'il ne pourra s'en plaindre, non plus que Hannon dont le *Déjeuner anglais* a été analysé et loué dans la *Revue moderne* au mois de mai dernier.

Courtens envoie une marine : *Départ pour la pêche* et un paysage, *Dans les choux, avant midi*. Ces deux œuvres sont belles, très belles ; surtout la seconde, où se prouve une vigueur de pinceau et une robustesse d'art étonnantes. La

marine est peut-être trop crue. Quant aux *Choux*, ils sont de belle et royale couleur, et le paysage entier, embrumé aux horizons, d'une splendeur et d'une vérité vues. Quel beau mâle-peintre que M. Courtens !

IV

Il va sans dire, que depuis que les jeunes filles apprennent à peindre, comme jadis elles apprenaient à jouer du piano, les expositions sont inondées de toiles féminines. C'est comme une pluie de roses ; car presque toutes peignent des fleurs — des fleurs qui ont un langage ! Dussé-je pécher par manque de galanterie, je n'en dirai mot.

Les femmes paysagistes sont plus clair-semées. J'ai noté plus haut la décadence de Mme Collart. Mlle Beernaert suit la même voie. Ses tableaux sont moroses, mal venus, couverts d'une buée d'ennui. A l'exposition de Gand, parmi les femmes-artistes belges, c'est en définitive Mlle Héger qui tient le premier rang, non avec son *Etude en Campine*, qui est crue et de couleur commune, mais avec son *Printemps*, très fin, de ton gris, et d'une très excellente impression. C'est une des meilleures toiles exposées jusqu'aujourd'hui par l'artiste.

V

Il me tarde de parler de l'Ecole anversoise. A part de Braekeleer, le recul est général. Lui se maintient peintre admirable, flamand du XVIIe siècle, déplacé mais compris encore parmi nous, et loué, et applaudi comme pas un. Son *Broyeur de couleurs* est de premier ordre. Cela est digne d'une signature illustre et cela vivra comme les Brauwer, les Steen et les Teniers.

Mais les autres ! même les meilleurs, les Verhaert et les Stobbaerts ! Celui-ci, sauce *La première charrette de foin* de la façon la plus huileuse ; celui-là, toqué on ne sait pourquoi, de la si anti-artistique peinture allemande, semble subir dans sa *Cour d'auberge flamande* l'influence d'un certain Bokelman, fort couru, l'an dernier, à l'exposition d'Anvers. Il y a au centre, un petit personnage assis, qu'on dirait détaché d'un tableau du peintre teuton. Il est en zinc, en papier, en tout ce qu'on voudra, mais en chair et en os, jamais. Et tous en sont plus ou moins là. Farasyn subit le même esclavage. S a *Minque au poisson*, d'un ton si criard, si crayeux, si « fer blanc », malgré de réels mérites de groupement, est pourri d'art mauvais. Et tous s'imitent, se copient, se donnent la main pour s'en venir à reculons, à travers le bel art flamand, jusqu'à Dusseldorf ou Munich. Qu'on laisse faire ce voyage aux Cap, aux Boks et aux Col, passe encore, mais que ce soit un Verhaert que l'an dernier, tous applaudissaient, cela est profondément déplorable. La peinture anversoise va-t-elle se germaniser comme la ville, s'alourdir elle aussi et tendre vers l'imagerie et la pacotille allemandes comme vers un nouvel et fulgurant idéal ?

M. Théodore Verstraete continue à nous charmer par de lunaires et poétiques paysages ; M. Claus n'est pas en progrès. Il est trop séduit par les sujets

enfantins et sentimentaux. De Jans fait de l'orientalisme de chambre. Ooms réexpose un *Duc d'Albe* que tout le monde connaît et que peu de gens apprécient.

L'école gantoise est mieux représentée. Il y a d'abord Van Aise dont le talent muri a produit une œuvre très sérieuse et d'une belle tentative. Il est dommage toutefois que ce peintre voie vert et dépare ses meilleures toiles, par la violence et la crudité agaçante de ses paysages. Toutefois *Saint Liévin en Flandre* s'impose, comme une œuvre de puissance et de travail. *Dimanche soir* est plus pénétrant. On s'arrête longtemps devant cet envoi d'un dessin si parfait et d'une poésie si intime. Mais le vert! le vert ! le vert!

Voici M. Heins. Son *Coin de boucherie* est plutôt d'un dessinateur que d'un peintre. Cela est très fort comme dessin et difficulté vaincue, mais la facture et la couleur ne sont nullement parfaites. Il y a cependant, un quartier de bœuf, admirablement traité et qui prouve que M. Heins finira pas réussir.

Le chemin d'Afsné de Denduyts ne plaît que médiocrement. On se demande si les tons bleus du fond sont vrais et l'on trouve l'emmêlement des branchettes d'arbres un peu trop « toile d'arraignée. »

Le défaut de M. Wytsman consiste dans sa facture. On dirait qu'il ligne ses toiles, peignant toujours horizontalement. Ses paysages italiens ne me séduisent guère. Tous ceux qui connaissent cet artiste, savent qu'il est capable de prendre une éclatante revanche, que nous serons les plus enthousiastes à constater.

M. Van den Eeden a tiré un sujet de la *Dame aux camélias*. On déterre une morte en présence de son ancien amant. La scène est intitulée: *Dernières amours*. C'est un vigoureux effort et presque une réussite. Il est dommage pourtant que la tonalité générale soit sèche. Ensuite la morte devrait être plus... morte. elle est trop propre! Mais il y avait à éviter l'horreur, à rendre le cadavre présentable, toutes choses auxquelles je ne songe pas. Somme toute, grand pas en avant, lorsqu'on se souvient de *Il passe*.

M. Scribe a envoyé un *Coin de verger flamand* qui est, me semble-t-il, ce qu'il a produit de meilleur; M. Maeterlinck continue à faire de la peinture bourgeoise et gantoise; M. Tydtgat et M. de Kesel sont figés dans l'officiel, M. de Kesel surtout, qui accroche à la rampe un des plus mauvais portraits qu'on puisse peindre.

Et voilà en résumé, le bilan de l'exposition. Je ne m'occuperai pas de la peinture française, la plupart des toiles envoyées ayant figuré au Salon de Paris, et je m'abstiendrai aussi de faire des réflexions générales, ces réflexions étant très souvent de la haute fantaisie débitée sérieusement en cravate blanche et en habit noir.

EMILE VERHAEREN.

NOTA-BENE. L'éditeur Adolphe Hoste de Gand a mis en vente le jour de l'ouverture du Salon, un excellent catalogue pratique destiné à guider les visiteurs dans le dédale des salles. Rempli de croquis des meilleurs tableaux exposés, croquis exécutés merveilleusement par M. Armand Heins, un de nos meilleurs dessinateurs, ce catalogue, tiré en deux couleurs, est une véritable œuvre d'art à conserver. I. R.

II.

EXPOSITION D'ARCHITECTURE.

L'impression que vous laisse une visite à l'exposition d'architecture n'est pas ce qu'elle devrait être. On y remarque tout d'abord l'absence complète de nos plus grands maîtres : *Balat, Beyaert, Viron, Poelaert* (sauf le Palais de Justice, exposé par le gouvernement).

On n'y remarque rien de bien saillant; certes nous pouvions donner une autre idée de notre art aux étrangers qui ont afflué à l'exposition.

Nous avons des choses plus dignes d'être exposées que beaucoup d'insignifiances qui s'y prélassent.

Il y a cependant *quelques* expositions remarquables et notamment celle de *Baes (Jean)*, le président de la société centrale d'architecture qui est bien intéressant. Ses dessins sont de véritables aquarelles très artistiques.

Je remarque surtout « les tours de Hollande » et une vue d'un pavillon d'angle du Palais de Justice de Bruxelles. Tout cela est charmant et d'un rendu étonnant.

Quelques dessins de *Dumont*, un disparu, sont biens jolis et bien délicats.

Une étude tout à fait remarquable, comme conception et comme fini, est le projet de cathédrale de *De Carte*.

Signalons aussi dans l'architecture religieuse l'exposition de *Van Ysendyck* qui ne manque pas de cachet et d'originalité.

Un arc de triomphe de *Blomme* serait très remarquable s'il n'était si froid dans sa sécheresse académique.

Qnant à l'entrée monumentale d'un tunnel de *De Vestel*, c'est hors de toute proportion et franchement c'est bien funéraire.

Une perle littéraire servant probablement de devise à un projet couronné de *Geefs* :

Douce est la peine
Quant elle amène
Après tourment
Contentement.

Si on va en rouler autour des maisons, ce sont les caramels qui vont réclamer !

Bien jolis, les plans et dessins de *Schadde* (station de Bruges). Mais ce gothique brugeois, qui est du reste très artistique, ne convient guère et ne s'allie pas avec les services d'une gare. *Luys*, éprouvait le besoin évidemment intempestif de nous montrer 4 vues de sa Bourse de Bruxelles, ainsi qu'un projet de monument national que je recommande à M. Brosi pour ses pièces montées. Remarquons en passant un très joli projet de musée national de *Van Peteghem*, mais le rendu en est peut-être un peu dur.

Dujardin sous prétexte d'exposer 2 ou 3 villas fort peu intéressantes, en présente 2 groupes photographiés dont les plus remarquables ne sont pas de lui.

Au dernier moment il doit avoir eu un remords, car il y a une timide tentative, à l'encre rouge, indiquant le peu de *Dujardin* qu'il y a dans ses panneaux.

Schoy expose une belle et intéressante étude de décoration intérieure d'une grande richesse de coloris. Très remarquable, sa collection d'art rétrospectif, qui est je crois ce qu'il y a de mieux à l'exposition, mais là encore, il y avait moyen d'être plus complet.

Signalons encore quelques dessins de *Deoraene* (études d'Italie) et un très joli projet de maison particulière de *Landa*, un jeune qui a beaucoup et de très sérieuses qualités.

Voilà, au courant de la plume, quelques notes évidemment fort incomplètes. Je fais mes humbles excuses aux oubliés d'aujourd'hui, me promettant de les revoir, du reste.

CHARDEL.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les réimpressions du XVIIIe siècle : *Les Amours du Chevalier de Faublas*, par Louvet de Couvray. Un vol. Bruxelles. A. Brancart, 5.00 ; *Matinées du Palais-Royal*. Un vol. Bruxelles. A. Brancart. 5.00 ; *Point de lendemain*, par Vivant-Denon, un vol., Bruxelles. A. Brancart, (eau-forte de L. Ribeaunardy) 3.00 ; — *La Nuit et le Moment*, par Crébillon, fils., un vol, Bruxelles, 4.00 ; — *Courtisane!* par Pierre de Lano, un vol. Paris, Rouveyre et Blond, 3.50. — *Marie-Queue-de-Vache*, par Hector France, un vol, Paris Oriol, 3.50. — *Une Lyre*, par Frédéric Bataille, un vol., Paris Lemerre. 4,00.

L'étude des mœurs françaises au XVIIIe siècle, poussée si loin dans l'histoire anecdotique par les Goncourt, et par Taine dans l'histoire philosophique, s'achève aujourd'hui avec passion. Les nombreuses rééditions de romans, de nouvelles, de pamphlets, entreprises en France par cet éditeur doublé d'un artiste: Jouaust, continuées ici, en Belgique, par Kistemaeckers et par Brancart, nous font pénétrer dans l'intimité de cette époque inconnue encore il y a trente ans. On a découvert le XVIIIe siècle. La restauration, glorieusement accomplie par les Goncourt pour la peinture et la gravure, se complète de jour en jour par la remise en lumière des libelles, des gazettes et des journaux. On a forcé les portes secrètes, éventré les placards, fouillé les correspondances, les mémoires, les comptes des fournisseurs, tout. On a reconstitué par le détail humble et journalier, par la déduction laborieuse et lente, cette période étrange où tous les esprits s'agitaient dans la fièvre inconsciente des révolutions prochaines. On voit enfin les coulisses, les dessous, la machination de cet éblouissant théâtre des pastorales et des fêtes galantes.

Ces réflexions me venaient à la lecture des derniers volumes réimprimés par

Brancart. J'ai là sur ma table une pile de livres réédités par lui, depuis ceux dont on cite le titre jusqu'à ceux dont on ne parle pas, de mérite très inégal d'ailleurs, mais tous intéressants et utiles, le *Faublas* de Louvet de Couvray *les Matinées du Palais-Royal, Point de Lendemain* de Vivant-Denon, *La Nuit et le Moment* de Crébillon fils, etc.

Les deux premières œuvres, sans valeur littéraire aucune, ne mériteraient guère les honneurs d'une réédition, si l'on n'y retrouvait, à travers l'exagération et la grivoiserie une peinture d'un coin de ville ou de société. Là est d'ailleurs le seul attrait de ces exhumations intellectuelles, car la gravelure y est fade et vulgaire. On peut ouvrir le cercueil : il n'y a plus qu'un squelette, et l'infection n'est pas à craindre.

Les contes de Denonet de Crébillon fils, au contraire, si l'on peut y savourer les piments chers aux palais raffinés, ont d'incontestables mérites littéraires. Dans la nouvelle de Denon, on remarquera sans doute une pointe de sentimentalité amoureuse peu fréquente chez les beaux esprits du temps. Quant au roman dialogué de Crébillon, tranchons le mot, c'est une merveille d'esprit, de finesse, d'entortillé, sorte de *Dépit Amoureux* joué, non pas comme dans Molière, par deux enfants novices, mais par deux amants experts et retors, artistes en bel air et en roueries. Le sujet rappelle curieusement une des scènes les plus.... déshabillées de *Mademoiselle de Maupin,* où Albert et Rosette dissertent théologiquement sur l'amour. Mais autant les phrases de Gautier vont droit à leur but, autant les conversations de Crébillon se déguisent, se dérobent, effleurent, et scintillent. Cette courte nouvelle est un des plus fidèles monuments de la galanterie au XVIIIe siècle.

Ajoutons que l'édition est une œuvre d'expérience et de goût. Rien de criard ni de faux. Avant de donner un régal à l'esprit, les livres de luxe offrent une fête aux yeux. Quelques unes des réimpressions de Brancart sont irréprochables et peuvent compter parmi les meilleurs ouvrages composés chez nous.

Des tentatives de ce genre méritent d'être encouragées. Espérons que nos éditeurs belges mèneront à bonne fin leur beau travail de résurrection historique, et qu'après les œuvres riantes et légères du XVIIIe siècle, ils nous présenteront aussi la littérature de la révolution même, si tragique dans sa niaiserie de pastel aspergé de sang, hideuse et fidèle comme un voile de Véronique où la France aurait imprimé son image, dans la sueur et dans la pourpre des agonies.

***

Au rebours de l'éditeur belge que j'ai signalé plus haut, les éditeurs Rouveyre et Blond semblent se vouer à la diffusion du roman contemporain. Rapidement ils ont pris une large place au soleil. En moins d'une année — et j'énumère ces livres au hasard de mes souvenirs — ils ont répandu, à des milliers d'exemplaires, des œuvres de haute et sérieuse valeur, telles que les *Contes de la Bécasse*, par Guy de Maupassant, les *Ridicules du Temps*, par J. Bar-

bey d'Aurevilly, le *Deuxième mystère de l'Incarnation*, par Léon Cladel, *Jules Fabien*, par M. Pierre de Lano, etc. etc.

Un des derniers romans édités par Rouveyre et Blond est celui de M. Pierre de Lano, *Courtisane!*

M. Pierre de Lano n'est pas un inconnu par nos lecteurs. La *Jeune Belgique*, naguère, a signalé le grand succès de son premier roman: *Jules Fabien*, aujourd'hui à sa cinquième édition. Et en effet, l'œuvre n'était pas une œuvre ordinaire. Elle dépassait de plusieurs coudées la plupart des études de la seconde génération naturaliste. Il y avait là, malgré quelques redondances de style et quelques faiblesses de conceptions, une main robuste, presque sûre d'elle-même, un sentiment profond de l'humanité moderne, et surtout cette qualité qui manque à beaucoup de romanciers de la dernière heure: l'accent vital. C'est assez dire en quelle estime nous avons le talent de M. Pierre de Lano. Eh bien! à cause de cette estime même, suis-je disposé, quoiqu'il m'en coûte, à ne point lui mâcher la vérité, et à ne point lui déguiser mon avis sur *Courtisane!* Je le ferai avec toute la rudesse d'un critique... du bord du Danube.

Le sujet est usé, vulgaire, — impossible. Après *Nana*, il fallait une forte dose de courage pour aborder encore l'étude de la courtisane. M. Pierre de Lano s'est embarqué bellement dans cette aventure, et pour montrer qu'il sait à l'occasion braver le ridicule, il a fait de sa courtisane — une institutrice.

En littérature il n'y a plus d'institutrices. Qu'elles existent encore dans la vie réelle, cela est probable. Toutefois je n'oserais pas l'affirmer. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elles sont mortes pour le livre.

Cette institutrice a porté malheur au livre de M. Pierre de Lano. C'est elle qui èst coupable, non lui. J'espère que la leçon suffira.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait de belles pages dans *Courtisane!* L'œuvre d'un écrivain de race, même quand elle est médiocre, — ne l'est pas à la façon ordinaire. Il y a dans ce livre avorté quelques chapitres pleins de puissance et de relief, entre autres celui qui clôt le roman. Et la langue, plus lâchée que dans *Jules Fabien*, est encore en certains fragments pleine de force, de mordacité et de couleur.

Ainsi, cette fin de chapitre:

« Cependant, dans le renoncement de ses plus chères espérances, une anxiété le tourmentait, une rêverie l'amollissait, et lui volait sa force et son courage. Il lui semblait qu'en ses causeries avec la jeune fille, qu'en ses regards tout pleins de naïve candeur et de foi, une émotion furtive et voilée était née et s'était révélée. Etait-ce de sa part une *illusion menteuse* ainsi que toutes les choses en lesquelles il avait cru? Il lui semblait que le souvenir de cette émotion demeurait entre lui et Hélène, ainsi qu'un lien mystérieux, ainsi qu'un accord. Et devant cette certitude d'un amour partagé, d'un amour capable d'embellir son lendemain, de le dorer d'un peu de chaud soleil, sa souffrance était d'autant plus grande, qu'il infligeait à cette certitude un démenti désespéré, à mesure qu'elle s'affirmait, qu'il arrachait de son cœur cette affection à mesure

qu'elle l'étreignait, pareil, dans sa farouche obstination *de paria*, à ces fous du suicide qui écartent de leurs dix doigts la plaie que le rasoir a *faite* à leur gorge, et qui, saisis du vertige de la mort, déchirent à coups d'ongles, la couture chirurgicale qui rapproche les chairs. »

Pierre de Lano est tout entier dans ce passage, avec ses qualités et ses défauts, avec sa langue souvent incorrecte, embrouillée, peu serrée, — mais aussi avec sa passion et sa force.

Si le roman de M. Pierre de Lano n'a pas répondu à mon espoir, celui de M. Hector France, *Marie Queue-de-Vache*, m'a horripilé. Figurez-vous toutes les atrocités commises par les curés, les moines et les petits frères pendant cinquante ans, racontées en un seul volume, concentrées en une seule action. Vols, suicides, assassinats, luxure, tout y est. On dirait plus facilement ce qui n'y est pas. C'est une collection de faits divers, une divagation de commis voyageur esprit fort. Œuvre de fanatique, qui pourrait être signée *Homais*, — et ce qui est le pis — pleine de talent et de puissance.

En écrivant ce livre banal, l'auteur a commis un crime de lèse-idéal d'art. Le châtiment ne se fera pas attendre : *Marie Queue-de-Vache* obtiendra l'approbation de M. Francisque Sarcey.

***

Avec M. Frédéric Bataille, nous remontons en pleine poésie.

Les abonnés de la *Jeune Belgique* connaissent depuis longtemps l'auteur d'*Une Lyre*. La plupart de ses *Fusains mignons* ont paru dans la première *Jeune Revue Littéraire* et dans la *Jeune Belgique*, il y a deux ans. Ils se rappelleront sans doute *La Grande Peur*, cette pièce pleine de mouvement et de lyrisme :

Ce qui me fait peur, ô toi la Lumière,
Ce qui m'épouvante, ô toi, le Soleil,
C'est la nuit qui va clore ma paupière !

C'est le repos froid du fatal sommeil,
C'est l'inconnu noir où mon esprit sombre,
C'est le temps sans fin, égal et pareil.

O Matin, j'ai peur des griffes de l'ombre !
O rose, j'ai peur des baisers du ver !
O pinson, j'ai peur du vieux vautour sombre !

O printemps j'ai peur des neiges d'hiver !

Citons encore :

LES CROIX

Je ne passe jamais près de ces christs en pierre
Que la piété plante aux bord des grands chemins,
Sans qu'un éclair brûlant traverse ma paupière.

Je crois voir les vrais clous saigner au creux des mains,
Et les muscles des flancs crispés par la torture
Se soulever avec des efforts surhumains.

J'entends hurler la haine et blasphémer l'ordure,
La hideuse canaille insulter le martyr,
La vile populace outrager la nature,

Et le crucifié compter dans un soupir
Ce qu'il faut de bûchers étouffant vos paroles
Pour éclairer le front brumeux de l'avenir,

O vous, tous les Jean Huss et les Savonaroles !

On a pu juger par ces deux extraits du talent réel et vraiment lyrique de de M. Bataille. Mélodie douce et forte, passion débordante, telles semblent les qualités principales de cette poésie, par moments un peu facile et trop peu surveillée. Dans les sonnets satiriques, je relève cette strophe :

L'oracle de Bayreuth tudesquement marie
Dans l'assommant fracas des grands trombones creux,
Au cri des vieux corbeaux et des crapauds goitreux,
Les hurlements d'amour d'une louve attendrie.

Si cela était écrit par un chroniqueur quelconque, je ne lui ferais pas l'honneur d'une citation. Mais cela émane d'un poète, et il y a toujours quelque chose d'irritant à voir un poète exprimer en aveugle les ignorances ou les sottises de la masse. On s'imagine immédiatement, comme le prétendait d'Auguste Barbier la toute spirituelle Delphine de Girardin, qu'il a trouvé son manuscrit dans la malle d'un voyageur.

ALBERT GIRAUD.

MEMENTO

L'hiver qui va s'ouvrir promet d'être riche en publications littéraires belges. Outre *l'Hystérique* tant attendue de CAMILLE LEMONNIER, paraîtra *l'Amiral*, un nouveau volume des scènes de la vie judiciaire qu'EDMOND PICARD a commencées avec le *Paradoxe sur l'Avocat* et *La Forge Roussel*.

Chez Lemerre paraîtra *Pierrot lunaire*, une suite de cinquante rondels d'ALBERT GIRAUD.

Paraîtront encore : *Les Kermesses*, nouvelles flamandes de GEORGES EEKHOUD : *Les Salons*, un volume de vers de GEORGES RODENBACH, faisant suite à *la Mer élégante*.

Nouvelles pour les jeunes filles, et *l'Amour fantasque* par MAX WALLER et enfin *les Moines* par ÉMILE VERHAEREN.

***

Nous lisons dans l'*Epingle*, nouvelle satire hebdomadaire bruxelloise, la piquante révélation suivante :

« *La Revue britannique* a, depuis quelque temps, un correspondant de Belgique qui la tient au courant du mouvement littéraire de notre pays. Ce correspondant est un homme entendu qui connaît le sujet dont il s'occupe, comme personne. Il lit tout, même des choses que personne jusqu'à présent n'avait jamais songé à lire : les livres de M. Potvin, par exemple.

« Avez-vous jamais songé à lire les ouvrages de M. Potvin, même quand on les distribuait pour rien comme sa machine rimée de 1880 ?

« Non n'est-ce pas ? Le supposer serait presque impertinent.

« Eh bien, le correspondant de la *Revue britannique* a lu tout cela, il connaît les titres, les sujets, et cite même par cœur des passages entiers.

« Quel peut être ce chercheur infatigable et consciencieux que rien ne rebute ?

« On se le demandait, et pendant longtemps les lecteurs de la *Revue britannique* auraient été réduits à la pénible obligation de donner leurs langues aux chiens — et on sait le triste usage qu'en font ces animaux ! — si l'indiscrétion d'un ouvrier typographe qui avait reconnu l'écriture n'avait révélé que l'auteur de ces correspondances où éclate si inopinément l'éloge des écrits de M. Potvin, n'était autre que...

« Mais, non, vous ne le croiriez pas.

« Et pourquoi pas, après tout ? puisque, même en amour, il y a des gens qui sont d'avis qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

« Pas vrai, Charlot ? »

***

Le peintre Hans Makart expose en ce moment à Coblence une suite de cinq

tableaux représentant les cinq sens, grandes toiles de près de 75 centimètres de large sur 3.50 de haut.

Cinq femmes nues symbolisent les sens. La plus remarquable de ces toiles est *l'Odorat*. Une Vénus respire le parfum d'une rose fraîchement cueillie; sur un fond de verdure rougissante se détachent des fruits que cueille une autre nymphe vue de dos; une grande impression se dégage de la nature mourante.

La Vue est représentée par une femme se mirant dans une glace.

L'Ouïe est une femme aux aguets qui semble écouter un vague bruit d'amour.

Le Toucher est personnifié par une femme sortant de l'eau, tenant un enfant dans ses bras.

Ces tableaux seront prochainement exposés à Bruxelles.

***

Voici une pièce ACROSTICHE parue récemment dans une grotesque et charitable publication *Bruxelles-Ischia*, sous le nom ou le pseudonyme d'Alphonse Him. Ce sont des vers, nous les alignons comme de la prose; un vers de Louis Hymans à celui qui parviendra à trouver l'acrostiche et ..... les pieds (ô Philomène !):

ACROSTICHE

« Croire à la destruction de cette Ile dorée, est difficile, ressusciter! Ischia-la-belle oublierait l'orage; oh! toi qui faisait boire l'oranger dans les ravins de ton île, ignorais-tu que Lamartine écrivait un jour là plusieurs pages, xylophoner par un temps clair, un ciel si pur, réminiscences grecques de Théocrite et d'Anacréon, ou le soir à l'endroit où la proue quittait la verdure, une muse divulguait le bruit des flots, assise sur le gazon. Gloire à l'humanité dont l'œil perce à travers la tempête, encore et toujours du dévoûement notre harpe est prête. »

***

Voici la réponse que *ne nous a pas envoyée* M. Jules Bailly, aux petites chiquenaudes que notre rédacteur Albert Giraud lui a fait l'honneur de lui donner. Cette réponse autographiée et que M. Bailly a envoyé à la Presse, mérite d'être reproduite sans commentaire:

« Il existe de par le monde, certains critiques fanfarons qu'il y a fortement lieu de rappeler à l'ordre: ils finiraient par se croire tout permis, si l'on se taisait devant leurs cavaliers jugements, considérés, par eux seuls, comme étant péremptoires. Ils n'arrivent jamais en cassant les vitres, qu'à la tapageuse extravagance, tout en croyant saisir la fuyante originalité qui leur échappe toujours. Le vraisemblablement très jeune Albert Giraud, de la revue la *Jeune Belgique*, auquel ses amis feraient bien de donner, comme cadeau d'étrennes, dans six mois, une bonne grammaire française et le petit dictionnaire seulement de l'illustre Littré, est, à coup sûr, du nombre des fanfarons critiques dont il s'agit, et le

premier rang, parmi eux, ne peut absolument lui être disputé. Le service de ses amis grandirait s'il était immédiatement rendu ; car le jeune Giraud, d'ici à six mois, peut encore, pas mal de fois, faire sauter de colère, dans leurs cercueils, MM. Noël et Chapsal. Le susdit, comme on le peut vérifier, dans la soi-disant chronique littéraire de la livraison du 28 avril dernier, de la revue précitée, a la vraie toquade des embrassements ; il la pousse jusqu'à vouloir être embrassé, à tout prix, par ceux-là même qu'il attaque le plus cavalièrement, avec un sans façon à nul autre pareil. Je m'aperçois que ce dernier membre de phrase est un alexandrin.

« Serais-je, par hasard, un poète pour parler de la sorte, en vers, sans le savoir, à l'instar de ce bel esprit, du siècle d'Auguste, Ovidius Naso ? Je ne suis sûrement pas un poète, ni pour le jeune Albert, ni, non plus, pour le beaucoup moins jeune Ernest Ameline, lequel croit devoir apprendre, à son siècle et à la postérité, dans un de ses livres, qu'il y a quatorze fenêtres à son appartement. Mieux vaudrait, hélas ! une fenêtre unique, pour autant que cet oiseau bleu du ciel, appelé poésie, y vînt frapper, de temps à autre, à coups de bec redoublé. Le dix-neuvième siècle et la postérité, (nous pouvons ici l'affirmer en toute sûreté) ignoreront toujours que M. Ameline a, ou a eu, à Paris, quatorze fenêtres à son appartement, certaines élucubrations rimées ressemblant aux poésies sacrées de Le Franc de Pompignan, (Haute-Garonne) : « sacrées, disait Voltaire, parce que personne n'y touche ! »

« Deux petites remarques grammaticales ; je ne savais pas, avant que le fulgurant critique de la *Jeune Belgique* me l'apprît, que le verbe angoisser existât. Il est vrai que j'ignorais aussi, il y a quelque temps de cela, l'existence terrestre du flamboyant Giraud lui-même. Je ne savais pas non plus, que l'on pût écrire *s'en déchirer*, un lieu de s'en séparer. Quelle crasseuse ignorance, n'est ce pas, mon petit Giraud ?

« On turlupine aussi, dans la *Jeune Belgique* des hommes d'un incontestable talent et d'un savoir reconnu : notamment MM. Benoit Quinet, Charles Potvin, Louis Hymans et Victor Billaud, le délicieux poète de Royan. Je me trouve donc en excellente compagnie. Je me mets moi-même en bouteilles, avance le terrible Giraud ! Je déclare ici, en m'arrêtant que je ne mettrai de lui, rien en bouteilles, n'ayant, jusqu'ici, rien lu qui méritât d'être conservé. Quinet, puisqu'il s'agit de flacons, en buvant, à Mons, quelque bon verre de Bourgogne, avec Antoine Clesse, lancera quelque flèche, à fine pointe, en se carressant les moustaches, au bien peu redoutable Albert Billaud, lui rejetant en arrière d'un rapide coup de main, sa longue chevelure noire, sur les bords de son Océan, s'écrira à son tour : Mais que me veulent donc tous ces petits roquets qui viennent japper à mes talons des bords du joli canal de Bruxelles à l'Escaut ! »

JULES BAILLY.
Off. d'Académie.

P. S. *Les heures de Soleil*, (Paris, Ghio, 1880) et la *Proie pour l'Ombre*,

(Bruxelles, Rosez, 1883), m'ont valu des appréciations qui étonneraient beaucoup le jeune pourfendeur de derrière Quiévrain; elles sont, elles, je suis amené à le dire, suivies des signatures les plus célèbres du monde littéraire ou de celui des Beaux-Arts, de Belgique et de France.

Je constate, sans m'en accuser, qu'il m'est arrivé de m'endormir, l'un de ces jours derniers, sur des farces nouvelles du petit ou du grand Albert; car je ne l'ai jamais vu, jusqu'à présent, même en portrait. Il est certain qu'il en peut dire tout autant de moi, bien qu'il se complaise dans la description de mes larges oreilles! Les dites dernières bouffonneries sont datées du premier août courant, tombées à mes pieds, pendant mon sommeil, elles y sont restées à mon réveil.

Paris, 25 Août 1883.
58bis, boulevard Richard-Lenoir.

!!!!!!! (N. D. L. R.)

***

Nous croyons devoir informer ceux de nos abonnés qui désireraient profiter de la réduction accordée aux abonnés de la *Jeune Belgique*, sur le prix de souscription aux « Plaquettes artistiques » que le tirage de ces mignons volumes est strictement limité à 300 exemplaires. Ils feront donc bien de souscrire sans retard, le nombre des demandes étant déjà considérable.

La nouvelle d'Octave Maus, illustrée par Charles Hermans, — qui ouvrira la série avec le *Baiser*, illustré par Khnopff, de Max Waller, — portera définitivement le titre : *Aux Ambassadeurs*.

Rappelons que le prix de chacune de ces plaquettes, imprimées en caractères Elzévir sur beau papier anglais avec lettres ornées, etc., est de fr. 1-50 pour le public, de fr. 1-20 seulement pour les abonnés de la *Jeune Belgique*. Les abonnés qui souscriront à toute la série, recevront les volumes à raison de fr. 1-10.

Les premiers seront mis en librairie au plus tard le 15 octobre. Les souscriptions sont reçues au bureau de la *Jeune Belgique*.

***

Sommaire de *l'Art Moderne* (30 septembre 1883) :

Exposition d'Amsterdam. (Quatrième et dernier article). *Artistes français — Artistes allemands*. — Frans Hals et Manet. — Bibliographie. *Bréviaire de l'amour expérimental*, par le docteur Jules Guyot. — Correspondance. — A propos de la propriété artistique. — Petite chronique.

Nemo.

LA JEUNE BELGIQUE

—

Nous voici arrivés au terme de notre troisième année, et désormais nous n'avons plus à craindre la mort. Chaque mois nous apporte de nouvelles recrues, chaque numéro est meilleur que le précédent, chaque jour marque un pas plus haut dans l'ascension de la popularité et du succès.

La lutte a été rude pourtant; ce n'est pas impunément que l'on s'attaque — et nous n'y avons pas mis trop de douceur — aux personnalités encombrantes qui accaparaient l'attention, les faveurs, voire l'estime.

Certains noms, jadis respectés, sans qu'ils fussent respectables, sont devenus les pseudonymes de la sottise et de l'impuissance littéraires. Sans relâche, nous avons suivi le conseil brutal et furieux d'un des nôtres qui s'écriait : « De ceux-là nous avons ri, car ils sont grotesques. « Mais ils sont dangereux aussi. Leur parole humide et froide tombe « sur le public comme une pluie qui peu à peu s'infiltre et glace. Ils « ont la force de la phrase longtemps serinée, de l'éloge dont ils cosmé- « tiquent leurs têtes, la force que leur donne notre dédain et notre « silence. Assez ! S'ils ne craignent que pour leurs fauteuils, leurs siné- « cures, pour la ouate officielle dont ils se réchauffent, qu'ils se tran- « quillisent. Qu'ils enfoncent le mutisme dans leur bouche, comme « dans le goulot d'une aigre et mauvaise bouteille, le bouchon ! Qu'ils « gardent les places, qu'ils gardent les primes ! Mais si, encore, leurs « lèvres rient, leurs yeux se moquent, leurs épaules se haussent, s'ils « veulent se jeter en travers de l'effort actuel, de la science moderne, « qui évolue, et de l'art moderne qui soleille tout rouge, — oh ! alors, « nous répondrons avec des mots qui se courroucent et s'insurgent, « nos phrases seront un orchestre de lanières et de cravaches, et nous « cinglerons, cinglerons, cinglerons, si vite, si fort et si large, que dans « une suprême gavotte on les verra danser, danser très haut, et cogner « enfin de leurs vaines têtes — les étoiles !

II

La *Jeune Belgique* devait réussir. Commencée modestement, en dehors d'une lutte dont l'heure n'était pas venue, accueillant largement, avec une indulgence parfois trop grande, les essais des jeunes amateurs, dirigée d'ailleurs par des amateurs se niquant « peu ou prou de littérature et dont l'idéal était d'écrire, de voir leurs vers, leur prose imprimés », notre revue est devenue un *organe*, l'organe d'un groupe déterminé, progressiste en art, excessif dans ses opinions, éclectique pourtant, composé qu'il est des tempéraments les plus divers et les plus opposés. C'est notre vie que nous défendons, notre réputation, notre carrière, et nos lecteurs savent si nous l'avons fait avec indépendance, en dépit des hargneux et des faiblots, sans nous soucier des colères, des moqueries, des dédains !

Les *jeunes Belgique*, ce nom de phalange tapageuse est entré dans le langage; un an a suffi pour nous caler au soleil, et lorsqu'une injustice se commet, qu'un passe-droit s'accomplit, qu'une sottise se consomme dans le cycle de l'art national, c'est de nous qu'on attend le cri d'alarme et le coup qui frappe, et la raillerie qui cingle.

Il ne nous a fallu qu'un mois pour rendre à l'un des nôtres la place que la cuistrerie officielle avait voulu lui enlever; deux cents personnes, deux cents artistes sont accourus à notre appel pour ratifier notre colère. C'est dire que notre place est solidement assise dans le monde belge, et — qu'importe si l'on prend ceci pour un panégirique ! — que désormais l'influence de la *Jeune Belgique* est considérable.

III

Que l'on examine à présent les livres qui, en un an, ont rayonné autour de notre revue. A ceux qui nient le mouvement littéraire, aux aveugles volontaires et aux sourds de parti-pris, un regard en arrière, une récapitulation suffit; les livres s'amoncèlent. C'est d'abord la *Thérèse Monique* de Camille Lemonnier, ce récit de vie intime tout de demi-teinte, de sentiment subtil, *Kees Doorik* de Georges Eekhoud, une des plus puissantes évocations de l'âme flamande, *Le Scribe* d'Albert Giraud, œuvre détraquée et saignante d'un artiste excessif et furieux, mais solide et nerveux, affollé de couleur, de musique, de parfums. *Les Flamandes* d'Emile Verhaeren, cette mise en vers des tableaux de nos grands

maîtres Rubens, Jordaens, Teniers; *Au pays de Manneken-Pis* de Théodore Hannon, ces croquis enlevés à la pointe de la plume, *La Vie bête*, *Le Baiser*, *L'Amour fantasque* de Max Waller, pastels de sentiment, exquises empreintes de féminisme et de douceur, *Les Printanières* d'Hélène Swarth, poésies de femme — non de bas-bleu — parfumées de senteurs, caressées d'harmonies, *Aux Ambassadeurs* d'Octave Maus enfin, cette nouvelle si nature et, si bien croquée, et, affermissant l'évolution, l'accord tacite des revues littéraires et l'union en Art de *La Jeune Belgique* avec l'*Art Moderne*, *le Journal des Gens de Lettres* et les revues naissantes.

Et les revues; mortes aujourd'hui elle renaissent demain, prenant toutes les formes et tout les programmes.

Le mouvement ne s'arrête pas; l'avenir, dans une chaîne ininterrompue continue le présent, et l'année qui va s'ouvrir attend l'apparition d'une nouvelle série d'œuvres. C'est l'*Amiral* d'Edmond Picard, l'*Hystérique* et *la Belgique* de Camille Lemonnier, *les Kermesses* de Georges Eekhoud, *les Salons* de Georges Rodenbach, le *Pierrot lunaire* d'Albert Giraud, les *Sonnets* d'Emile Van Arenbergh, les *Nouvelles pour les jeunes filles* de Max Waller, les *Feuilles mortes* d'Hélène Swarth, d'autres encore, car bien des projets sont sur le métier qui, se réaliseront, éclatant comme des pétards, au moment voulu.

Et maintenant, que la propagande continue. La lutte commence seulement, la vraie lutte à coups de plume, par les articles, par les conférences, par la scène! Nos batteries sont prêtes et nous suivrons fièrement et sans hésitations le mot de défi que nous avons pris pour devise NE CRAINS!

LA JEUNE BELGIQUE.

VALSE ALLEMANDE

I

STRAUSS! STRAUSS! STRAUSS!

GROSSES CONCERT

UNTER LEITUNG DES KAISERLICHEN MUSIKDIRECTORS

JOHANN STRAUSS!

in dem

HOTEL-KLEY-GARTEN

um 6 *Uhr*

PROGRAMM

I. THEIL.

An der blauen Donau, Walzer von.	STRAUSS
Fatinitza-Quadrille, von	STRAUSS
Du und du, Walzer von	STRAUSS
Wiener Blut, Walzer von.	STRAUSS

DIE WACHT AM RHEIN

II. THEIL.

Cagliostro-Walzer, von.	STRAUSS
Neu Wien, Walzer von.	STRAUSS
Pizzicato-Polka, von	STRAUSS
Künstler-Leben, Walzer von.	STRAUSS

KAISER FRANTZ

Preis : 1 Mark.

Druck von J.-F. Carthaus,
in Bonn.

Ce programme imprimé en lettres rouges, jaunes, vertes, bleues, éclatait à tous les coins de la ville depuis le bout de l'allée de Poppelsdorf jusqu'au fond de Godesberg. Le jardin de l'hôtel Kley peigné, ratissé, sablé, plein de fleurs, avec son fouillis de chaises et de petites

tables rondes, resplendissait sous la tombée crue du soleil ; les *Kellner* en tabliers blancs allaient et venaient, servant aux premiers arrivés les *sherry-cobler* et les *maitrank* commandés avec de grands cris : *ein, zwei, drei, schnell ! Donner ! Boum !*

Arrivèrent bientôt les étudiants, par groupes de corporations, les *Borussen* à la casquette blanche relevée de ganses d'argent, puis les *Asiat* coiffés de la petite rondelle rouge posée de travers sur les cheveux repeignés, luisants, bouclés, relevés d'un côté; les *Felsen*, les Saxons, les Souabes, tous avec leur allure de margraves, les uns chics, le monocle à l'œil, d'autres, vieux déjà, aux lunettes d'or à fines branches ; et aussitôt assis, on demandait à boire, vite, le *bol* légendaire, la grande soupière où l'on verse douze *flaschen* de *Niersteiner*, quatre de *Mosel*, trois de *Champagner*, un plat de fraises, un flacon d'ananas, du *maikraut*,., et *Prosit! Dank ! Bitte sehr ! Bitte! Hurrah ! Crambambuli! Hopsasah! Juchheia ! Eh ! Kellner ! Boum !*

Au milieu, devant le Rhin filant droit ses eaux couleur d'absinthe où le soleil allume des éclairs de topaze et d'aigue marine, avec les montagnes bleutées par le loin, pignonnées de ruines aux lignes bizarres ; devant les bateaux qui sillonnaient, lançant de leurs ponts légers comme des dentelles les cris de joie, les appels, les exclamations des passagers piquant vers Drachenfels, Nonnenwerth, Godesberg, plus loin Ehrenbreitstein, Oberlahnstein, Stolzenfels, Loreley... — Là sous les arbres, des familles entières arrivaient, se pressaient, s'installaient; des éclats de rire perlés montaient dans les branches ; les fillettes couraient chercher des chaises qu'elles traînaient, faisant, avec un bruit clair, sauter les petits cailloux ronds du gravier ; les jeunes *fraülein* aux cheveux blonds, aux yeux bleus, puis les mères, les vieux, les hussards en culottes collantes cloués aux chaises avec leur lourd sabre blanc entre les jambes, tout cela bougeait, parlait, jabotait, et Boum ! *Kellner ! Ja Herr Professor ! Boum ! eh ! da ist er ! Strauss ! da Strauss ! prafo ! prafo ! Hurrah !*

Le maëstro gravit les marches du kiosque, puis, se retournant, salua d'un air gauche, la main plate sur le cœur.

On applaudit : Prafa ! Pra-a-a-a-a-fa !

Un silence soudain se fit; Strauss leva sa baguette, puis d'un coup, avec un effort, la laissa retomber.

Et la valse commença, lente, amollie, glissant les notes comme des gazes, frissonnant dans les feuilles, puis réveillée tout-à-coup reprenant le thême gai, entraînant, qui met des envies de valse aux jambes, et les jeunes filles l'œil noyé, caressantes comme des chattes, pamées, regar-

daient les hommes. Allait la valse, la valse ! et ses ondulations houlaient les têtes, et les buveurs, le regard vague, se balançaient sur leurs chaises comme des bêtes repues, chantonnant avec l'orchestre, accompagnant le rythme de longs gestes tendres.

Et la mélodie était douce comme le chant des filles du Rhin qui glissent le soir au milieu des algues glauques, au frisson de la nuit qui pleure.

II

De la fenêtre de son boudoir donnant sur les jardins de l'hôtel, la comtesse Dora Doraskine écoutait.

Depuis deux jours, après son long voyage de Moscou à Bonn, la tête encore pleine des bruyantes fêtes du couronnement, elle se reposait dans le calme aristocratique de sa villa, aux souffles de la moëlleuse et poétique nature rhénane.

Le comte Doraskine ne devait la rejoindre qu'une semaine plus tard. Elle avait passé les premières heures à faire son nid, mettant une vie à toutes les choses enfermées là depuis trois ans, et son parfum de femme à l'atmosphère froide de la mignonne demeure. Les grandes vasques et les potiches rares, elle les avait de sa gracile main remplis de hautes bottes de fleurs orchidées, de fougères, de camélias rouges. Les bibelots touchés d'un doigt artiste parsemèrent de nouveau les étagères en bois de santal et de racine ; la haute pendule enfin avec ses rondes de bergers et de pastourelles en Saxe tout bleus pâles et tout roses résonna son tic-tac métallique et rieur, tandis que par les fenêtres ouvertes le jour filtrait à travers les nattes.

L'annonce du concert Strauss fut une joie ; Dora se rappelait avoir entendu le maëstro à Vienne, dans le temps, et des mélodies berçantes lui restaient de cette musique romanesque pétillante et mélancolique.

— Mariette, je ne recevrai pas aujourd'hui, avait-elle dit à sa femme de chambre.

Dora demeura dans le boudoir, et ne voulant pas voir la foule qu hurlait ses bravo, s'absorba dans les notes qui lui venaient ainsi que des baisers.

Les yeux mi-clos, la lèvre entr'ouverte montrant les dents rosées, sa lourde chevelure déroulée, elle se renversa sur les coussins en satin cardinal d'une dormeuse, et lentement, oppressée, se dégrafa.

La poitrine nue sur l'éboulement neigeux de la batiste, la comtesse Doraskine, exquise d'impudeur, semblait attendre un invisible amant qui lui viendrait porté sur les notes balancées des violons.

Parfois elle se regardait, se trouvant belle, et sa respiration haletait, montait doucement, comme une vague, dans une voluptueuse agonie.

Avec la deuxième partie du concert, le soir était descendu; dans les arbres remués comme des palmes, les globes blancs des gaz faisaient autant de lunes pâles au milieu des verdures, et le ciel intense se fonçait de minute en minute. Les ruines, au loin, comme celles des vieilles légendes et des ballades, semblaient revivre le passé, et, sous les étoiles, s'animaient d'ombres.

Dora voyait tout cela dans un demi-rêve; c'était si calmement beau et si tendre qu'elle se sentait les yeux et les lèvres humides d'une immense, d'une universelle tendresse.

Des douceurs l'envahisssaient de tous ces arpèges remués — semblables à des voiles qui s'entr'ouvrent et montrent la courbe fuyante de nudités mystiques.

« Viens ! oh viens ! disait-elle à l'ombre à la nue, aux étoiles.... viens !

La tiédeur de la nuit descendue entrait en elle comme le frémissement d'un long baiser; autour d'elle glissaient amoureusement les mesures pareilles à un vol discret de mystérieuses hirondelles, un attouchement léger qui frolait, qui caressait, plein de paresse, une brise incertaine qu'elle croyait venir d'un invisible et céleste éventail en plumes de grèbe, et frissonnante, secoué par les secrets appels de la troublante nature, Dora s'abandonnait éperdue à l'occulte amant des mélodies.

Allait la valse, la valse toujours, tantôt claire avec ses éclats de joie, tantôt allongée dans une hystérie de notes voluptueuses et molles, trempée de larmes, bondissante puis épuisée, et se baignant dans le frisson des feuilles au milieu des clartés lunaires qui faisaient dans l'ombre de fuyantes et virginales voies lactées.....,.,

Eh ! Strauss ! prafo ! prafo ! hurrah ! hurrah ! Kellner ! ya ! Boum !

MAX WALLER (1).

---

(1) Extrait d'un volume de nouvelles qui paraît aujourd'hui chez Boitte : *L'Amour fantasque.*

POESIES

—

I

PROCESSION

Lorsque, dans la clarté flambante des métaux,
S'avance le cortège, où les saintes Maries,
Portant leur diadème œillé de pierreries,
Oscillent doucement sur de blancs piédestaux ;

Pour célébrer leurs cœurs transpercés de couteaux,
On jonche le pavé de guirlandes fleuries
Exhalant le parfum de leurs tiges flétries
Vers les Vierges debout dans l'orgueil des manteaux.

— Ainsi j'avais semé sous les pas de la Femme
Les roses de ma vie et les lys de mon âme :
La flore adolescente et neuve des vingt ans.

Mais la Reine, d'aurore et de gloire embrasée,
Passa dans la musique exquise du printemps,
Sans respirer l'odeur de mon âme écrasée !

II

A UNE VIERGE GOTHIQUE

Je voudrais inventer des mots religieux,
Semblables aux couleurs dont les maîtres gothiques
Spiritualisaient le lointain des tryptiques,
Pour peindre l'infini qui pleure dans tes yeux.

Au fond de leur azur chaste et mystérieux
Les désirs obsédants des trépas extatiques
Surgissent à l'esprit comme ces croix mystiques
Qui s'enlèvent en noir sur la clarté des cieux.

C'est pourquoi je t'érige, ô Vierge entre les vierges,
Un symbolique autel criblé d'or par les cierges,
Où blanchira le jour de tes pieds surhumains ;

Et mes strophes, de nard et de myrrhe allumées,
Encenseront ta gloire en pensives fumées,
Et pour toi je joindrai mes vers, — comme des mains !

ALBERT GIRAUD.

CLAIR DE LUNE.

Les cygnes blancs du clair de lune,
Avec leurs plumages fluides,
Dans le brouillard blanc, sur l'eau brune,
Glissent comme des nefs liquides.

Les opales du clair de lune
Irisent leurs neigeuses flammes
Au fond de l'étang, sous l'eau brune,
Dans les remous que font les rames.

Les nénufars du clair de lune
En leurs fières blancheurs d'hosties,
Invitent l'âme, dans l'eau brune,
Aux mortelles eucharisties.

Et les enfants du clair de lune
Assoupis dans leur lente yole
Sous le brouillard blanc, dans l'eau brune,
Meurent, comme un chant de viole.

IWAN GILKIN.

RÉCLAMATION

Pour posséder tout seul les rayons de ton âme
Je me suis envolé, dans mes bras te portant,
Et sous l'œil injecté d'un soleil irritant
Dans les nuages blancs j'ai fait mon nid de flamme.

Et dans ce beau palais bâti de songes bleus,
Assis sur les sophas célestes, ô sultane
J'ai vu, striant du ciel la gloire diaphane,
Un astre fait pour toi, nous envoyer ses feux.

O vierge ! ton corps pur, sous ses lames dorées,
Comme en un bel écrin s'enchâssait, ravissant.
Dans la blanche splendeur des vapeurs éthérées.

Aujourd'hui, rêve fou, tu me transperces l'âme,
Et mon être courbé, les mains en croix, réclame
O chère ! tes baisers et ton corps et ton sang.

Septembre 1885.

EDOUARD LEVIS.

SONNET PARISIEN

—

C'est—au coin du faubourg Montmartre—un cabaret :
Là, parmi des voyous s'y tenant à demeure,
Elle surgit, le soir, deux ou trois fois par heure,
S'assied à peine, boit, se lève et disparaît :

Quatorze ans ; buste étroit que rien ne désaffleure ;
Nippes sans élégance et non pas sans apprêt,
Air cavalier, mais triste : — amalgame concret
De vice qui ricane et d'enfance qui pleure.

Elle court — tête nue et trois fleurs dans la main : —
Le long des boulevards, esquivant en chemin
Les tricornes guetteurs que son âge appréhende ;

Puis, l'enfant cherche, accoste et poursuit un badaud :
« Achetez un œillet ! » lui dit-elle tout haut ;
Mais, tout bas, elle ajoute : — « Achetez la marchande ! »

JULES DEMENTHE.

AUBADE DES MORTS

—

Dans un hameau perdu d'Alsace, au grave bruit
Descl oches, quand aux cieux sereins la lune brille,
On s'assemble le soir de Toussaint, en famille,
Et l'on dit le rosaire en attendant minuit.

Sur les fronts recueillis plane un pieux mystère
Et lorsqu'un frisson court dans les arbres rameux,
Tous se taisent, songeant aux âmes des aïeux
Qui viennent cette nuit, voltiger sur la terre.

Ensuite, à l'heure sainte, ils s'en vont par les champs
Tout le long des chemins blancs de givre et de neige,
L'air vibre au doux accord des cantiques touchants.

Et, dirigeant l'archet rebelle aux doigts glacés,
Un vieux ménétrier, en tête du cortège
Rythme d'un son criard l'aubade aux trépassés.

AUGUSTE VIERSET.

SOIR D'ÉTÉ

à Madame L. B.

— Il faisait nuit — Avril chantait, aux horizons
Bleuâtres, ses amours en brises parfumées.
Les grands chênes des bois, les pieds dans les gazons,
Berçaient le rêve vert des ramures pamées.

Comme la corde d'or d'un sublime instrument,
Par la main de l'artiste, éperdûment heurtée,
Dans la poussière des mondes en mouvement,
Vibrait, au firmament brun, la voie lactée.

Sur le calme, pareil au noir sommeil de mort,
Agonisait le chant des lunaires grenouilles;
La Brume s'élevait de la mare, qui dort
Rêveuse, dans les jonc où le soir met ses rouilles.

Dans l'âme grand'ouverte aux souvenirs béants,
Le souffle d'inconnu, plein de songes moroses,
Passait, comme le vent dans les arbres géants :
On entendait, au cœur, battre le cœur des choses.

A. M. CHAMPS D'AULNES.

DANS LES JONCS

TRIOLETS

A Monsieur Veinard.

La barque glissait doucement
En frôlant les ramures vertes.
Sur le ruisseau clair et dormant
La barque glissait doucement,
Une brise amoureusement
Enflait les voiles entr'ouvertes
La barque glissait doucement
En frôlant les ramures vertes

Le clair soleil faisait couler
Sur les branches ses broderies
Et, rieur, pour la cajoler
Le clair soleil faisait couler
Dans l'herbe en train de se soûler
Ses ors et ses argenteries;
Le clair soleil faisait couler
Par les branches ses broderies

Au fond de ton parasol blanc
Souriait ta figure rose
— Ce trait est du dernier galant ! —
Au fond de ton parasol blanc

On eut dit qu'en un lys tremblant
Sommeillait un bouton de rose;
Au fond de ton parasol blanc
Souriait ta figure rose.

Nous nous perdîmes dans les joncs
Qui dressent leurs thyrses par gerbe
Avec des sauts et des plongeons
Nous nous perdîmes dans les joncs,
Comme de longs poils sauvageons
Ils hérissaient çà et là l'herbe ;
Nous voilà perdus dans les joncs
Qui dressent leurs thyrses par gerbe

Nous étions seuls en ces fouillis
Aux minces hachures d'eau-forte,
Brodés de larges pissenlits;
Nous étions seuls en ces fouillis
Le plafond bleu pour ciels de lits
Et le soleil blanc pour escorte,
Nous étions seuls en ces fouillis
Aux minces hachures d'eau-forte

Qu'il faisait bon dans ce nid là !
Mais pourquoi tremblions nous, roses ?
Parce qu'au loin un chien hurla ?
Pouvait-il mordre en ce nid là ?
— Tendant la muffle un bœuf meugla
C'était-il si terribles choses ?
Qu'il faisait bon dans ce nid là !
Mais pourquoi tremblions — nous, roses ?

M. MATER.

SONNETS

à Paul Goffard.

I. LA REINE

Triste et lente, elle marche en relevant sa traîne :
— Les satins enflammés de rouges pierreries,
Les brocarts fascinants déroulent leur féeries, —
Un lotus d'or en main, lente, marche la reine.

L'éclat tourbillonnant d'une vague se traîne
A ses pieds alourdis par les orfévreries,
Dans le soir caressé de mièvres sonneries,
La danse des Willis en longs accords s'égrène.

Loin des villes, qui pour sourire et pour clartés,
Ont vos molles amours, ô pâles voluptés.
Règne le ciel fleuri de roses étincelles.

Méprisant son palais au fronton fulgurant,
De son pas triomphal sur les plages errant,
Elle rit à l'azur baisé des hirondelles.

II. Révolte

Pourquoi souiller ton âme aux viles calomnies,
Ton âme que j'implore, infime, à tes genoux?
Leur immonde bavure a suinté jusqu'à nous,
Secouant tout mon sang de strideurs infinies.

Et pourquoi violer l'orgueil royal des lys?
Pourquoi tacher de deuil le sommeil blanc des plaines?
Dans mon ciel où passaient les divines haleines
S'éteint la lèvre en feu des soleils appâlis.

Non, jamais un baiser n'effleura mes prunelles!
Mon cœur incendié de clartés éternelles
Garde le fier secret de la virginité.

Je rêve, tel qu'un saint au fond des basiliques,
Auréolé d'argent comme un beau soir d'été
Et le flanc étoilé de glaives symboliques. —

III. Vision

J'ai secoué la boue au seuil du ciel sacré :
— Les mornes souvenirs, les navrantes pensées,
Le deuil qui ruisselait sur mes ailes blessées
Comme un fleuve brûlant dans le vent éploré.

Et j'ai levé mon front vers Toi, Dieu vénéré,
Qui verses des deux mains à nos âmes lassées
Le rêve éblouissant des extases glacées,
Impassible gardien de l'abîme empourpré!.....

J'ai pétri les soleils sur mes seins pantelants,
J'ai rafraîchi ma lèvre aux baisers rutilants
Des soirs, aux grands sommeils morts des têtes coupées;

Et, debout dans le sang des monstres fabuleux,
Je souris aux éclairs fascinants des épées :
— O Dieu, voici la fin de tes paradis bleus. —

GEORGES KHNOPFF.

LA CHANSON DES BELLES PERSONNES

—

Les abeilles disent aux fleurs :
« Accueillez-nous dans les chaleurs
» De vos calices peu farouches! »
Les baisers disent à nos bouches
Ce que l'abeille dit aux fleurs.

L'astre tremblant dit à l'étoile :
« Je crois, quand ton rayon se voile,
» Que tout est sombre sous les cieux! »
Les regards disent à nos yeux
Ce que l'astre dit à l'étoile.

Le noir cyprès dit à l'oiseau :
« Pour l'arbre triste et le tombeau
« Chantez encore, nids de mousses! »
La douleur dit à nos voix douces
Ce que l'arbre dit à l'oiseau.

Le tiède Avril dit à la neige :
« Pâle neige, quand te verrai-je
« Fondre sous mes rayons vainqueurs? »
Les amours disent à nos cœurs
Ce que l'avril dit à la neige.

CATULLE MENDÈS.

CROQUIS FUNÈBRES

VI

LE JOUR DES MORTS

I

Auprès d'un tombeau, un homme se tient debout. Il est grand; la charpente a dû être robuste; elle est usée. Cassé, vieilli, il a les cheveux presque blancs, l'aspect d'avoir vécu beaucoup et souffert. A ses côtés, une jeune fille penchée sur le marbre, y dépose sa couronne d'immortelles. C'est son amie la meilleure dont la mère dort ici et la jeune fille aimante a pris sa part du culte de l'orpheline.

Elle a perdu sa mère, elle aussi ; elle ne pleure pas, n'a plus de larmes ; une trace en reste au long de ses joues hâves. Ses yeux agrandis sont ternes, fixes comme des yeux de morte. Elle était jolie naguère, et maintenant, à la voir ainsi parmi ces tombes, on dirait qu'elle vient y choisir la sienne. Et, c'est cette mère qui a fait cela ; car, si elle est morte pour les siens pour le monde, elle n'a pas de sépulture où ses enfants viennent mettre des fleurs et pour la pleurer, ils se cachent.

II

MAGGY
1860-1882
—
Son baby Paul
Avril-Mai
1882

A cette double inscription, d'or sur marbre blanc, — une petite femme toute jeune, gracieuse et coquette parfumée au parisianisme frivole, au bras de son mari nonchalamment appendue, et frôlant, clapotant, du froufrou de ses jupes, le granit tombal — s'arrête.

— C'est ici !

Un instant, elle rajuste sous son toquet de loutre, le bout de tulle fin que le vent plaque à mi-côte de son nez frileux.

Six mois que sa grande sœur Maggy est morte ont emporté le peu de larmes et le vilain crêpe dont il ne reste qu'un souvenir pâle. — Six mois ! — à peine en voilà deux que la pierre est posée.

Madame enlève du bras d'un laquais, un énorme bourrelet de violettes. Elle s'approche, se penche, retenant d'une main sa robe et de l'autre, incline, pieusement sur le marbre, les fleurs.

Il a coûté très cher, le marbre.

Elle se recule ; d'un coup d'œil d'artiste, l'examine à distance, un regard rapide aux tombes d'alentour, mesure, évalue, compare, et, de sa petite moue de vanité satisfaite :

— C'est bien.

Alors, comme la nuit vient, qu'il fait maussade et grelottant, elle se pelotonne plus câlinement sous sa pèlerine de fourrure, au bras qui la guide à travers la foule, vers son coupé tiède.

Elle sourit.

Songe-t-elle, la mignonne, au froid des tombes vides et qu'elle, après de longs jours coulés doucement lorsqu'on viendra la coucher là très vieille, y trouvera la couchette prête, le nid bien chaud, et Maggy sur le seuil, pour l'accueillir, son petit dans les bras ?..

—

III

Il faut laisser les enfants rire sur les tombes,
c'est plus gai pour les morts...
HIPPOLYTE DEVILLERS.

Au matin — bien avant l'heure de cette foire aux fleurs où la pleine foule vient jeter, par année, un rêve de vanité mondaine au sommeil des morts. — Une femme en noir est assise là, trois mioches avec elle. L'ainé, haut de sept ans, crâne, le torse qui se cambre et coiffé dans la nuque d'un feutre à rubans, s'ouvrant, au large retroussis du bord, sur un visage batailleur :

— « Mère, nous pouvons jouer ?

Elle ne dit pas non.

— « Une, deux, Rita, tu es le cheval : allons, hue !

Et, partis, battant le gravier, lançant à coups de jarrets leurs petites bottes dans le dos, ils plongent à la descente, au détour rapide du chemin.

Le calme est partout aux alentours de ce plateau désert.

Une coulée d'air frais balaie doucement le cimetière immense planté d'arbres nains. Pas de feuilles mortes au sol ; du gravier, de la pierre ; de l'herbe entre les tombes jonchées pour la plupart, de ces petits tas aunes qui sont du fumier de fleurs.

A la grille, un gardien somnole. Là-bas, devant la clôture, deux jardiniers ratissent ; leurs bustes silencieux, par delà cette pyramide de marbre, lentement, se balancent, d'un automatique balancement ; et se dressent, d'un tronçon de bâtisse rose, des maçons enlevant leurs silhouettes frottées de mortier sur le fond blême du ciel.

Loin de la ville, à ces hauteurs, à travers le bourdonnement décru de l'étendue, on n'entend ici que le bruit pâle de leurs voix et les coups de truelles aux briques qui sonnent dans l'atmosphère limpide du matin.

Alors, surgit à la jeune femme immobile et comme de dessous le banc où elle est assise, une miniature d'enfant, frôlante et douce, un petit homme en jupes, ayant les cheveux blonds en boucles et le bleu de ses grands yeux estompé d'un peu de blanc qui met du vague au regard.

— « Hé bien, Baby, dit-elle, pourquoi ne vas-tu pas jouer aussi ?

Baby hausse les épaules en faisant une moue d'indifférence qui veut dire : je ne sais pas. — Baby sait bien.

Il regarde sa mère. Elle rabat son voile, mais pas si vite que Baby ne l'ait vu pleurer. Il vient tranquillement, de l'air d'un *homuscule* détaché de toutes choses, se hisse de côté sur le banc trop haut pour lui, à force de petits coups de reins, s'y glisse jusqu'au fond, croise dans le dos les menottes et ne bouge plus. Son regard à sa petite mère suit une autre grosse larme qui roule de l'œil aux lèvres et ce regard vague du voile humide, au sol, au ciel, aux maçons, au gardien, à ses petits frère et sœur qui reviennent en courant par l'autre bout de l'allée.

Octobre 1885.

HENRY MAUBEL.

SOUVENIR DE CIRQUE

—

All right... miousic... hop.. hop.. » C'est la fin de la soirée, les douze étalons de Carré galopent dans l'arêne, faisant retentir la piste des coups sourds de leurs sabots et jetant des volées de sable sur les spectateurs qui contemplent avec admiration ce chapelet noir et ininterrompu défilant devant eux.

Il y a bien des applaudissements, bien des cris et pourtant cette représentation, la dernière de la saison, est empreinte de je ne sais quelle

tristesse. C'est un adieu bruyant, amusant même, mais c'est un adieu. Pour la dernière fois sans doute, nous voyons ces joyeux clowns, ces gentilles petites écuyères — ils s'en vont bien loin ; tout le cirque, peut-être baraque et artistes, sera dispersé, avant les neiges prochaines.

On hume une dernière bouffée de cette singulière odeur d'essence de sciure de bois, de poudre, de gaz. ce parfum de cirque qui bien longtemps restera accroché à nos vêtements, comme un souvenir du frileux mois de mars. On jacasse, encore appuyé aux piliers raboteux avec ce damné Wolff, ce grand garçon toujours naïf, toujours gai, et sous le chapeau de feutre comme sous la perruque rousse, toujours clown.

Dehors, le temps est froid, il gêle et sur la neige durcie on entend piaffer les chevaux des voitures, tandis que la bise sifflant dans les branches dénudées fait craquer lugubrement les ais de la porte de bois — Dans les écuries les préparatifs de départ commencent déjà — On tasse les banderolles, on réunit les fauteuils de Cendrillon, les énormes champignons des Niebelungen, et les grandes caisses sabrées de larges raies noires portant sur leurs flancs en caractères gigantesques : « Nederlansche Circus Oscar Carré », commencent à s'échafauder sous les robustes mains des palefreniers.

Nous nous étions groupés, quelques vieux habitués, autour d'un grand réchaud qui projetait ses reflets pourpres sur les selles à clous dorés des chevaux. Cinq ou six danseuses étaient venues nous rejoindre et parmi elles, ma ravissante Bertha, ma maîtresse de huit jours. Une jeune et jolie fille fraîche et vive, toujours gaie — le boute-entrain du ballet.

Nous étions un peu moroses ce soir-là — La mélancolie qui pesait sur la salle nous avait gagnés — Les plaisanteries, les bons mots nous restaient dans la gorge — Dans quelques minutes il faudrait se séparer et espérer de se revoir eut été téméraire. Malgré moi je regardais avec regrets mon petit diable rose fermer de sa main mignonne tous les cadenas de ses coffrets. Elle me sembla pourtant pensive. Elle vint étendre ses pieds cambrés devant les braises ardentes et un moment je crus deviner en voyant ce corps souple penché, immobile, ces clefs traînant à l'aventure sur sa jupe de gaze, ces bras nus abandonnés, ce gentil nez retroussé baissé vers le sol,— qu'une larme brillait dans ses yeux gamins. Etait-ce vrai? M'aimait-elle comme je sentais alors que je l'aimais? Je ne l'ai jamais su. Un grand brouhaha se fit soudain derrière nous ; les chevaux, l'écume aux dents, rentraient en caracolant et par la draperie soulevée je vis la représentation finie, le public en masse sombre descendant les gradins envahir l'arêne et s'engouffrer dans les couloirs de sortie.

Carré pouvait survenir d'un moment à l'autre et n'aurait pas hésité à infliger une forte amende à nos danseuses attardées. Le moment des adieux était venu. Nous nous dîmes quelques paroles banales — Pour moi j'étais ému comme un écolier; je pus à peine murmurer à Bertha, « Allons, ma chatte, au revoir » . « Oh? au revoir », fit-elle avec une petite moue — d'un geste brusque elle se jeta à mon cou et me planta deux gros baisers sur la joue, sur la bouche, au hasard. Puis ce fut tout, un nuage passa devant mes yeux et je ne vis plus que le maillot rose de la belle enfant escalader les derniers gradins de bois qui mènent aux chambres d'artistes. Je m'enfuis, sentant brûler sur mon visage ses lèvres ardentes. Et tandis, que sous les lumières mourantes, je trébuchais sur les barres, les cerceaux et les haies, je vis scintiller à mon habit une des paillettes dorées de son corsage. Je l'ai recueillie, je la possède encore, et souvent depuis, lorsque je la contemple en songeant à mon amour de quelques soirs, il me semble que c'est une étoile, tombée de mes ciels d'autrefois, qui vient brîller doucement sur mes présentes mélancolies !

HATTO.

MOI

(fumisterie psychologique).

—

La première fois que je Me vis, une sympathie instinctive me poussa vers Moi-même. Il me sembla que je trouvais enfin quelqu'un qui pût me comprendre, participer à mes ambitions, à mes joies, que sais-je? bref, je M'aimai. L'amour ne s'explique point, les affections ont de troublants mystères, et nul ne saura jamais pourquoi, au lieu de placer les miennes dans une créature humaine du monde extérieur, je la mis dans un être, *quelconque* en somme, qui est Moi.

Dès lors, quelle sollicitude n'eus-je point pour mon Idole! Je m'attachai à Lui donner toutes les jouissances, tous les plaisirs ; il m'arriva même de rendre heureux les autres pour Me donner la joie de la reconnaissance reçue. « Comme Tu es bon, Moi, Me disais-je alors en souriant et comme Tu mérites bien toute cette gratitude qui se manifeste autour de Toi par des petits soins, des airs doux, — sans compter la réputation de sagesse qu'on Te fait ! »

Je M'aime!

« Et puis Tu ne me tromperas pas, ô Moi! Tu n'auras pas les perfidies de la femme — qui ment, qui mord, qui griffe. ; je Me connaîtrai bien et je M'étudierai... jamais un nuage n'obscurcira la paix de notre affection. Comme Narcissus admirant ses formes d'éphèbe dans l'eau claire des fontaines, mon âme se mirera dans le flot pur de Moi-même, et mon amour sera si uni, si limpide et si inaltérable que parfois il me semblera que je n'aimerai rien, *tant je M'aimerai*! »

Voilà ce que je Me dis lorsque je Me rencontrai pour la première fois; je Me trouvai très bien d'ailleurs, très beau de forme et d'esprit et je Me considérai comme bien sot d'avoir pu songer un seul instant à donner à des inconnus l'inaltérable amitié que je sentais en moi et que je pouvais si bien Me donner.

Un jour, étant tombé à l'eau, j'eus une forte envie de m'enfuir et de crier : « Tire-toi de là, je m'en bats l'œil ! » mais mon dévouement au Bien-aimé revint et nageant vigoureusement, je Me sauvai.

Ainsi je connus l'Abnégation.

Un autre jour un matamore quelconque eut l'audace de Me provoquer en duel. Aussitôt j'appellai Moi-même et lui dis : « Tu ne te battras pas, ce misérable T'enlèverait à mon affection, es-Tu fou ? *j'en mourrais!* le vrai courage consiste à mépriser les injures ! »

Ainsi je connus l'héroïsme. Quelqu'un d'*extérieur* me dit : C'est lâche! — Deux jours avant, il avait empêché un *ami* de se battre et il trouvait lâche que je fisse la même chose! J'avait fait la même chose, n'est-ce pas, puisque Je suis mon meilleur ami.

Pourtant la douleur vint, je souffris — je ne sais pourquoi — *j'étais furieux contre moi-même* et je voulus Me punir ; je M'écoutai une nuit, je Me regardai lentement descendre dans un cauchemar de désespoir — car quelque chose m'avait manqué dans ma vie délicieuse — et froidement, sans crainte, inflexible, *je Me tuai.*

Des journaux prétendirent que c'était un suicide.

Les insensés !

Je n'avais fait que Me tuer !

MEMENTO

Tableaux flamands, par le Docteur Carat. Un vol. Paris. Marpon et Flammarion. — *Conte rouge*, par Emile Verhaeren. — *La joie de vivre*, par Emile Zola. — *Sensations d'Oxford*, par Paul Bourget. — *Pot-Bouille*. — Chronique théâtrale. — *Noces parisiennes*, par Alain Bauquenne. Un vol., Paris, Ollendorff, 3.50. — *Ludine*, par Francis Poictevin Un vol., Bruxelles, Kistemaeckers. 3.50. — *La Teigne*, *Rimes de joie*, *Entre Amoureux*. — Les Vingt. — *Chroniques des petits théâtres de Paris* par Nicolas Brazier, deux vol., Paris, Rouveyre et Blond. 15.00. — *Les Mémoires d'un Sceptique*, par Carle des Perrières. Un vol. Paris, Rouveyre et Blond. 3.50. — *L'Art dans la maison*, par Henry Havard. Un vol., Paris, Rouveyre et Blond. — *Marche célèbre* de Lachner, Bruxelles, Schott. — Charles Potvin au Moniteur. — Les deux Sonnets. — Bibliothèque Gilon. — *Le Petit Brantôme de poche*, par Émile Villemot. Un vol. Paris, Ollendorff. 3.50. — *Les Arts incohérents*.

***

Clovis Hugues, le poète député, auteur des *Soirs de Bataille* et des *Jours de combat*, viendra, dans le courant du mois de novembre, donner une conférence littéraire au Cercle des conférences que vient d'organiser *La Jeune Belgique*. Le jour n'étant pas encore fixé, c'est par la presse quotidiene que nos lecteurs en apprendront la date.

***

« *Tableaux flamands* » — tel est le titre d'une centaine de pittoresques et charmants sonnets du docteur Carat qui viennent de paraître chez Marpon et Flammarion en un très coquet volume que le paysagiste, en quête du site décrit, peut facilement glisser dans sa poche.

Le docteur Carat et moi, nous sentons souvent de même, pas toujours, ce serait monotone; c'est donc dire qu'il est mon ami dans la bonne et seule acception d'un mot dont on abuse. Je tâcherai de l'oublier en souhaitant la bienvenue à son volume. Dans une revue biographique, que je dirigeais il y a bienques années, j'ai déjà dit tout ce que j'espérais de cette nature éminement artiste, de ce peintre, de ce musicien, de ce poète.

Le docteur Carat exerce à deux pas de Paris, à Montrouge; mais il aime son pays, la Flandre française; sa pensée y vagabonde souvent, et il le chante :

Hourra ! je te salue, — ô ma terre flamande
Où s'ouvre le sillon plus gras et plus fécond,
Où le soleil gris-perle éclaire la légende
Des antiques Morins et du Nervien blond.

. . . . . .
Le flot qui t'enveloppe est fait de mélodie,
Et de ton rude accent, de ta voix alourdie,
Tu chantes sa louange au divin Gambrinus.

Les vers, très colorés, courent gaillardement bien pleins, bien construits, pleins d'humour souvent, de sentiment toujours. Le poète a la nostalgie de la mer du Nord, il aime la tristesse de son pays au ciel pâle, aux horizons sablonneux. Ses paysages ont les gris savants de nos peintres modernes, une somnolence qui berce, une poésie qui a son attirance et repose; il faut lire dans cette note : *les Moulins à vent, les Dunes, la Nuit, O pays, Ciel du Nord ;* autant de pièces qu'il faudrait citer en entier :

La dune a revêtu son manteau de ténèbres :
Les vents hurleurs ont pris la voix d'un décédé;
Dans le soir, on entend cliqueter les vertèbres
De ceux qui sont tombés sous Turenne et Condé.

Puis voici venir les joyeuses Kermesses, les bruyantes beuveries à la Téniers, le tout tracé d'une plume alerte par quelqu'un qui a vu, senti, vécu ces choses. Les femmes sont plantureuses et les couples s'étreignent à pleins bras, c'est la vie comme la peignait Jordaens. Voici la fin d'un « *Retour d'Islande ;* les pêcheurs rentrent :

. . . . . comme une proie elle a saisi son homme,
Un long frisson aux reins, pâle, affolé et comme
Une femme qui pleure au moins depuis huit mois.

Il embrasse le mousse, et tous trois dans la foule
Elle et lui consumés d'un désir qui les soûle,
Disparaissent, lançant un bon rire grivois.

Dans les Kermesses, les femmes promènent » *la rondeur de leurs charmes* ;» au cabaret :

Une fraîche figure au comptoir est assise
Surveillant les pots clairs où la cendre s'attise,
Où la pipe se pose. . . . .

Parfois le poète a des échappées dans le pays des rêves; il se fait mâcheur de haschich et lui demande à revoir « les forêts s'entr'ouvrant sous le vent bienfaisant, » — ailleurs, dans « *le Glas*, » il devient triste et dit : « Grande mystérieuse, ô Mort, je te salue ! » — Le docteur Carat est un penseur en même temps qu'un sensationniste; les impressions chez lui sont multiples, diverses; il vient d'écrire « *la Noce aux champs* » où, dans le chariot des nouveaux épousés, « On se baise à grands cris plus forts que dans les autres »,

lorsqu'une carcasse de navire échoué le rend songeur, et ces beaux vers nous trahissent une pensée profonde :

..... Sur les membrures grouille une sordide mousse,
Des végétations d'un aspect fainéant —
Et l'animal éclôt — et le bois se trémousse ;
La pourriture fauve est à son flanc béant.

Lisez « *le Carnaval* », « *le Carillon* », puis aussi « *le Reuze* », l'énorme mannequin que l'on sait, — (Bon pays, peuple enfant! c'est chez toi qu'est le Reuze,) — le Reuze poussé par cent marins, le Reuze à côté de la Reuzine, le Reuze enfin dont on va marier la fille à Gayant de Douai, — bonnes et naives légendes que tout cela, légendes que tue la désolante unification des races et que le poète a su rendre et fixer.

Encore une courte citation, elle est charmante ; trois vers du sonnet « *la Plage* :»

..... Ayant les gestes doux, effarés d'une vierge,
La mer recule, vient près la dune et submerge
Le sable, en y creusant de tout petits étangs.

Je sais un mien ami qui a peint cela : Jean Desbrosses; l'art a ses affinités.

Je m'arrête. Il faut lire ces pages intimes, familières, senties ; et, si j'ai tenu à en parler dans la *Jeune Belgique*, c'est que l'auteur a bien nommé son livre : « *Tableaux* flamands »; et, avec la plume, fait œuvre de peintre.

Hippolyte Devillers.

* * *

La troisième plaquette de notre collection sera mise en vente le 1er décembre. Elle est intitulée *Conte Rouge*, a pour auteur Emile Verhaeren et sera ornée d'un superbe dessin de Théo Van Rysselberghe. On souscrit dès aujourd'hui dans nos bureaux. Ajoutons que prochainement nos plaquettes ne paraîtront même plus en librairie, les cadres de souscription étant presque remplis. C'est conseiller, à ceux qui tiennent à avoir complète cette élégante collection, de se faire inscrire au plus vite. La nouvelle *Aux Ambassadeurs* est presque épuisée.

***

Gil Blas annonce la publication d'un nouveau roman d'Emile Zola : *La joie de vivre.*

***

Paul Bourget vient de publier dans la *Nouvelle Revue* (1er octobre) une étude exquise : *Sensations d'Oxford.*

***

Vient de paraître chez Marpon et Flammarion la dernière livraison du *Pot-*

Bouille d'Emile Zola, en belle édition grand in-8° Jésus, illustré par Georges Bellenger et Kauffmann. Le volume sera mis en vente au prix de 5 francs.

***

A partir de notre année prochaine, nous donnerons régulièrement dans notre revue une chronique théâtrale notant les pièces jouées pendant le mois, ainsi que l'historique et la critique des nouvelles pièces. Ce memento aura plus tard un très grand intérêt pour l'histoire de nos théâtres.

***

Alain Bauquenne, le jeune auteur déjà bien connu de l'*Ecuyère*, de *la Maréchale*, des *Ménages parisiens*, vient de faire paraître chez Ollendorff un nouveau livre : *Noces parisiennes*, où les délicats trouveront une panerée de nouvelles adorables, dans le genre Droz ou Gyp, mais plus sautillantes encore; M. Bauquenne, qui comprend si bien l'élégance, lui même un dandy aux ongles longs, à l'aspect britannique, d'un esprit très fin et très discret, a trouvé une note nouvelle qui n'imite ni la sentimentalité mondaine de Gustave Droz, ni la froideur un peu cruelle de l'écrivain d'*Autour du mariage*.

Il connaît son boulevard, mais préfère les salons parisiens où l'on cause, et son livre n'est qu'une longue causerie piquée de mots en l'air et d'observations intimes et justes, de drôleries bien dites — sans rire, — de petites saillies qui effleurent comme des ailes; tout cela est de bonne littérature bien moderne, à déguster en fumant des cigarettes, les soirs d'hiver — à deux.....

***

Que dire de *Ludine*, le roman de M. Poictevin qui vient de paraître chez Kistemaeckers? L'éditeur a toujours aimé de casser des vitres dans les jambes de ce bon public. Ce révolutionnaire, qui est arrivé à coups de poing et à coups de bec au premier rang dans la librairie française, devait éditer *Ludine*. Le livre en effet n'est pas bon mais très curieux, pas même français mais bizarre, avec un gros nuage sur chaque page, et, se dégageant — une *impression* de lassitude et d'énervement. Il faut que nos jeunes auteurs lisent *Ludine*; ce roman étrange leur montrera très clairement ce qu'ils doivent *ne pas faire* en littérature.

***

M. Henry Kistemaeckers annonce un nouveau roman de Lucien Descaves : *La Teigne*, une nouvelle édition des *Rimes de joie* de Théodore Hannon et un volume de Théo-Critt. : *Entre amoureux*. Nous espérons en rendre prochainement compte.

***

Nous lisons dans *l'Art Moderne* :

« Voici une bonne nouvelle artistique qui nous promet des expositions d'un intérêt tout spécial. Un groupe d'artistes belges vient de se former en vue d'or-

ganiser chaque année, du 1er février au 1er mars, une exposition de leurs œuvres et de celles de quelques artistes belges et étrangers, choisis avec soin parmi les plus méritants, qui seront invités à participer aux expositions. Le choix de ces derniers variera chaque année. On se rappelle le succès qu'obtient à Paris l'*Exposition internationale* de la rue de Sèze, organisée d'une façon analogue.

Le placement des œuvres sera fait individuellement par les exposants eux-mêmes qui disposeront chacun d'un panneau, ainsi que cela s'est fait à l'*Essor*.

Le groupe, qui portera la dénomination des *Vingt*, se compose de MM. Jef Lambeaux, Dubois, A. Chainaye, sculpteurs, Frantz Charlet, James Ensor, J. Delvin, Fernand Khnopff, Courtens, Willy Finch, Dario de Regoyos, Rod, Wytsman, Gustave Vanaise, Théo Van Rysselberghe, Charles Goethals, Verhaert, Verstraete, Willy, Schlobach, Guillaume Van Strydonck, peintres.

Un comité spécial de trois membres, tirés au sort et variant chaque année, est chargé des invitations, de l'organisation, etc.

La prochaine exposition, qu'on prépare dès à présent, présentera un grand intérêt artistique. On est assuré déjà du concours de MM. Vander Stappen, Vinçotte et Paul Devigne. Trois peintres belges, dont les noms ne sont pas encore définitivement arrêtés, seront invités. Quant aux peintres et sculpteurs étrangers, ce seront, cette année, MM. John Sargent, William Chase, Maris, Israëls fils et Leibl, peintres; MM. Injalbert Rodin et Gemito statuaires. »

Ils sont vingt, qui fondent, non pas une nouvelle société, maçonnée avec des statuts et des règlements, arcboutée sur un président, bastionnée d'un secrétaire et flanquée d'un trésorier, mais tout simplement un groupe, une bande, un bataillon. Point d'organisation académique — car tous sont jeunes, audacieux, révolutionnaires.

Tous aussi ou presque tous sortent de *l'Essor*. On se demande même ce que deviendra cette société, si *les vingt* s'en détachent pour soigner avant tout leur exposition annuelle; une scission devenait inévitable. L'art de certains de ces messieurs n'a rien de commun avec celui des Regoyos, des Ensor, des Khnopff et des Van Rysselberghe. Il y a antipathie fatale entre ces deux catégoires de peintres; on ne peut marcher en sens inverse en se tenant toujours la main.

Pour nous, pesant la valeur des noms qui forment la nouvelle bande, nous n'hésitons pas à la trouver superbe, forte en talent, ruisselante de hardiesse et choisie avec passion parmi les meilleurs et les plus crânes.

Le succès de son œuvre est certain.

***

Dans leur charmante collection, publiée sous le titre de *Curiosités Parisiennes*, les éditeurs Ed. Rouveyre, et G. Blond viennent de faire paraître les *Chroniques des Petits Théâtres de Paris*, par Nicolas Brazier, nouvelle édition, publiée par Ed. Rouveyre, son petit neveu, avec notices variantes et notes par Georges d'Heylli. Cet ouvrage forme deux beaux volumes in-12,

imprimés avec luxe sur papier vergé de Hollande, titre rouge et noir, couverture parchemin. Le recueil de Nicolas Brazier est, à proprement parler, de l'histoire et de la meilleure, bien qu'elle soit, « au pied levé », en déshabillé, appropriée, en somme, au sujet souvent badin et frivole qu'elle traite. C'est encore une mine inépuisable d'anecdotes et de récits intimes, dont quelques-uns sont tout à fait extraordinaires et réjouissants, et ont été souvent cités, sans que leur source précise ait jamais été indiquée. Que de faits bizarres, que d'existences tenant véritablement à la bohême par tous les côtés, que de vies étranges de variables cabotins et cabotines nous expose ce livre si minutieusement écrit et si curieusement informé !

Dans cette même collection de *Curiosités Parisiennes*, les éditeurs de la rue de Richelieu ont publié précédemment le *Théâtre des Boulevards*, réimprimé pour la première fois et précédé d'une notice par Georges d'Heylli. Ce *Théâtre des Boulevards* contient la plupart des parades, si salées et si plaisantes, qui amusaient tant nos pères, que n'effarouchaient pas les libertés un peu épicées de certains spectacles.

***

Les Mémoires d'un Sceptique, par Carle des Perrières, viennent de paraître chez Ed. Rouveyre et G. Blond, en un volume in-18. Inutile de faire l'éloge de Carle des Perrières, un des écrivains parisiens les plus connus et les plus aimés du public. Il faut lire ce volume, plein d'anecdotes de mots, facilement écrit, et retraçant de la manière la plus brillante la vie parisienne.

***

L'Art dans la maison (grammaire de l'Ameublement), par Henry Havard, dont la mise en vente prochaine vient d'être annoncée par les éditeurs Ed. Rouveyre et G. Blond, forme un magnifique volume in-8° jésus de 470 pages, et illustré de 52 planches hors texte et de 260 vignettes. A l'aide de cet ouvrage, spécialement écrit pour eux, les gens du monde pourront se constituer un intérieur qui sorte du commun, il leur facilitera leurs rapports avec les industriels et les artistes spéciaux qu'ils sont à même d'employer, leur fournira l'occasion de raisonner avec fruit de ces matières si intéressantes et leur donnera encore le moyen d'introduire la logique dans le choix de la disposition de leur mobilier, et la possibilité de prévenir ces fautes de goût qui sont parfois si choquantes. La compétence de l'auteur en matiere artistique est indiscutable, et le succès de ce magnifique volume est assuré par avance. Aussi bien croyons-nous utile, dans l'intérêt de nos lecteurs et surtout de nos lectrices, de les engager à s'adresser de suite aux éditeurs ! L'épuisement d'un tel livre, d'une si incontestable utilité, étant facile à prévoir.

***

Vient de paraître chez les éditeurs Schott, la *Marche Célèbre* de la 1re suite, de Fr. Lachner, exécutée au banquet d'inauguration du nouveau palais de

justice. Ce morceau très remarquable et très moderne aura un grand succès.

***

Monsieur Potvin (Charles — pour les intimes Charlot, au dire de l'*Épingle*) s'est confessé.

Confessé, lui ?

Confessé, oui ! .... à l'Académie !

Une petite confession auriculaire et publique, en vers.

Le confesseur demande successivement à Monsieur Potvin (Charles), s'il n'a

« .... .. Jamais suivi les médiocrités
A l'assaut des emplois, leurs mesquines bastilles,
Jamais capitulé pour le plat de lentilles
Des vaines popularités ? »

Monsieur Potvin (Charles) répond négativement. Parbleu ! Des lentilles ! C'était bon du temps d'Esaü !

Le confesseur reprend :

« Au triomphe légal du trafic malhonnête
Otes-tu le chapeau d'un faux respect humain ? »

Un chapeau que nous ne connaissions pas encore. Un petit Trois François qui fera fureur cet hiver.

Monsieur Potvin (Charles) répond par un vers cornélien :

« De rien qui ne fût net je n'ai tiré ressource ! »

Le confesseur tombe dans une rêverie profonde, et Monsieur Potvin (Charles en profite pour lui décocher les strophes suivantes :

« Oui, je tiendrai jusqu'au tombeau !
Don Quichotte obstiné du beau !
Traqueur des gloires mensongères !
Je marcherai, lance en avant,
Contre tous nos moulins à vent,
Tournant aux brises étrangères !

Qu'un autre... Ah ! L'on sait les moyens
De s'acquérir honneurs et biens,
Sans que du reste il vous soucie !
J'aime mieux, Belge impénitent,
Sur mon fumier vivre en chantant,
Mourir moi dans ma Béotie ! »

Fumier nous semble venir d'une contrition sincère, et *Béotie* d'un repentir attendrissant

Le confesseur ne bougeant plus, le pénitent finit par la cavatine ci-dessous:

« Terre et cieux ! La nature est belle !
Si pour les morts tout est perdu,
En amants séparons-nous d'elle.
Buvons la vie universelle
DANS L'URNE DE L'INDIVIDU !!!!!

L'urne de l'individu ! Ça fait rêver ! On a vendu beaucoup de ces urnes là, jadis, mais il y avait un œil au fond !

Et ces vers babyloniens ont paru dans le *Moniteur!*

Nous recommandons à Mr Potvin (Charles) pour sa prochaine confession, le *Moniteur des Valeurs à l'eau.*

***

Le dix-septième siècle a vu la querelle du sonnet de Job et du sonnet d'Uranie.

Le dix-neuvième assiste à celle du sonnet d'Emile Van Arenbergh et du sonnet de Paul Siret.

Il y a longtemps, longtemps, ces deux poètes écrivirent, en vue d'un concours des Jeux Floraux, sur un sujet *imposé*, chacun un sonnet.

Trop amis pour lutter l'un contre l'autre, ils résolurent d'envoyer le meilleur, ce qui fut fait.

Les deux sonnets, dont la pensée finale était la même, — les auteurs se l'étant communiquée, — et dont le sujet était le Stabat, se ressemblaient, — naturellement.

L'un d'eux fut publié en 1878 dans le *Journal des Beaux Arts* : il était signé Paul Siret.

L'autre a paru récemment dans la *Jeune Belgique* : il était signé Emile Van Arenbergh.

Un.... monsieur signale cette coïncidence dans une lettre anonyme publiée par le *Journal des Gens de Lettres*, et en tire la conclusion qu'Emile Van Arenbergh est un plagiaire.

Le docteur Emile Valentin ajoute un commentaire indigné.

Emile Van Arenbergh riposte par une lettre où il raconte les faits dans leur simplicité.

Le docteur Valentin insère, mais feint de ne pas comprendre, et maintient son accusation.

L'affaire en est là

L'avis de la *Jeune Belgique*, c'est que l'attitude du docteur Valentin a manqué de correction d'abord, de franchise après.

De correction. Si la *Jeune Belgique* recevait une lettre signée seulement d'initiales quelconques, — anonyme par conséquent —, où l'on signalât une rencontre de ce genre entre M. X, et M. Z, tous les deux poètes, et poètes

de talent, elle communiquerait la lettre à celui des deux que le correspondant accuse de plagiat, et attendrait, avant de lancer dans le public un cancan dont il restera toujours quelque chose, ses explications.

De franchise. L'explication étant donnée, entière et loyale, le docteur Valentin n'avait plus qu'à retirer son article, et faire un mea culpa.

Car la situation est claire :

Reprocher à Emile Van Arenbergh d'avoir signé *seul* son Stabat, c'est accuser, par dessus sa tête Paul Siret d'avoir signé *seul aussi et auparavant* le sien.

Et la querelle est d'autant plus odieuse que Paul Siret n'est plus là pour couvrir de son témoignage Emile Van Arenbergh — son ami le plus cher, et le confident de ses dernières pensées. —

Nous taxons le docteur Valentin d'étourderie, et le correspondant de.... malpropreté.

***

Bibliothèque Gilon. — N° 112. Ch. Gibbon, *Contes écossais,* traduits de l'anglais par Louise Juste. Trois contes de l'écrivain qu'on a surnommé le Walter Scott moderne, traduits avec goût. — N° 113. Teirlinck-Stijns, *Baas Colder,* traduit du néerlandais par J. Elseni et F. Gueury-Dambois Les traducteurs de contes de Geiregat, des sœurs Loveling et de Mme Courtmans, font connaître aux lecteurs français une intéressante nouvelle de MM. Isidore Teirlinck et Raymond Stijns, ces Erckman-Chatrian de Bruxelles. — N° 114. *La Justice des princes-évêques de Liége : le procès du chanoine Sartorius,* par Th. Juste. Un terrible épisode de notre histoire, où le mot de justice signifie qu'on sait dans cette démocratie liégeoise vaincue, devenue « le paradis des prêtres ». — N° 115 *Souvenirs de voyage. En Afrique centrale,* par E. Boulland. Un journaliste cherche dans ses impressions de voyage ce qui peut intéresser les lecteurs à ces expéditions lointaines, à leurs préparatifs, aux mœurs des habitants, aux exigences du climat, et il raconte ce qu'il a vu. — N° 116. *Le Ciel et la Terre,* par A. Lejeune, avec 36 figures. L'auteur est lieutenant d'infanterie. Il a consacré ses loisirs à donner des notions élémentaires sur notre système planétaire en partant de la ligne, des angles, des corps, pour arriver au calendrier. — N° 117. *Notes et souvenirs d'un voyage à la Plata,* par Albert Verhaeren. M. Albert Verhaeren est un ingénieur, qui a déjà publié des Souvenirs de voyage, des *Etudes techniques* sur le Brésil. Aujourd'hui, c'est dans la République Argentine qu'il conduit ses lecteurs, esquissant l'aspect des rues et des clubs, les mœurs religieuses et politiques, les guerres civiles et les vengeances féminines ; puis nous l'accompagnons, au retour, à travers la ligne de Rio-Janeiro à Bordeaux. — N° 118. *Mon fils,* par Salvatore Farina, traduit de l'italien par Ferdinand Gravrand. (*Communiqué.*)

***

Le petit Brantome de poche de Messire Bourdeau de Bourdeille (*Emile Villemot*), illustré de nombreuses vignettes de Loir Luigi, vient de paraître

à la librairie OLLENDORFF. Cet ouvrage, qui fait honneur aux presses de MM. Moureau et fils, de Saint-Quentin, forme un charmant volume, œuvre posthume du spirituel auteur des *Bêtises du cœur*, des *Femmes comme il en faut*, de *Ne vous mariez pas.*

***

On nous écrit de Paris : L'exposition des Arts incohérents vient de s'ouvrir :

La foule y était très cohérente dimanche dernier, jour du « vernissage ». Le « Tout Paris » de l'esprit s'y était donné rendez-vous. Grâce aux mesures habiles prises par l'organisateur M. Jules Lévy, il n'y a eu cependant aucun accident de personne à déplorer. Plus de trois mille visiteurs *utriusque sexus* ont rempli de une heure de l'après-midi à cinq heures les Salons trop étroits de la Galerie-Vivienne.

Comme l'a fait observer très judicieusement M. Paul Vivien, l'avocat bien connu, qui est portant créole de la Réunion : c'était beau, mais c'était chaud.

Mes lecteurs ne s'attendent pas de ma part à une revue détaillée des œuvres étourdissantes de cette exposition d'un nouveau genre. Nous avions l'art sincère, l'art officiel, l'art idéal, l'art réaliste; grâce à M. Jules Lévy et à ses adeptes, nous avons l'art fumiste. Qu'on le regrette ou non, le fumisme envahit la Société contemporaine. Il y a quelqu'un de plus grand que Victor Hugo : c'est M. Sapeck. Il y a quelque chose de mieux que le Salon annuel, que le Salon triennal ; c'est l'Exposition des Arts Incohérents.

Aussi bien des incohérents n'ont pas cherché à dissimuler leurs principes éminemment subversifs. C'est à une place d'honneur qu'ils ont exposé le tableau d'Antonio Gandara qui représente, avec toute l'outrance de l'impressionisme le plus convaincu, les grands hommes du Chat-Noir : Emile Goudeau, l'auteur exquis de *la Revanche des bêtes* et de *la Revanche des fleurs*, qui va nous donner cet hiver *les Poèmes ironiques*, Rodolphe Salis, l'artiste cabaretier, Jules Jouy, le très spirituel auteur de la *Marseillaise des Infirmes*, Rivière, Moréas.

L'incohérence, cette aimable contagion a gagné aussi le délicat dessinateur Georges Lorin, qui expose cette année, un curieux *Menu d'artistes* et un *Effet de lune* (lisez : nez fait de lunes).

L'espace et le temps ne me permettent pas décrir les désopilantes fantaisies de M. Eugène Mesplès. La plupart des œuvres des incohérents échappent d'ailleurs à l'analyse. Il faut les voir pour en apprécier toute la saveur capiteuse.

M. Émile Cohl, un des rares élèves du pauvre grand André Gill, expose cinq ou six tableaux des plus amusants. Je recommande surtout aux visiteurs sa parodie du *Bara* de Henner et son *saint Antoile*.

« Il suffit, dit le livret, de regarder fixement saint Antoile pendant 24 heures pour voir les yeux se fermer. — N. B. Les vôtres bien entendu. »

MM. Vast-Ricouard, qu'on ne s'attendait pas à trouver en cette affaire, ont

été portraicturés par le même Émile Bohl. Il a fait d'eux une nature morte qu'il appelle : *Vaste-Écritoire*. Ouf !

M. Gustave Fraipont nous présente une vue des environs d'Amsterdam avec des reliefs absolument extravagants. Metsu et Rude n'ont qu'à bien se tenir.

MM. Max Dhor (moins connu sous le nom de Jules Perroux) et Raymond Maygrier, les magnétiseurs bien connus, hypnotisent le public, le premier par un tableau sur ardoise intitulé : Excelsior, et éclairé à la fois par le soleil, par la lune et par une comète ; le second par un buste sans tête avec ruban rouge à boutonnière dont le socle est orné de ce quatrain :

Cette ébauche imparfaite
N'a pas encor de nom ;
On demande une tête,
Intelligente ou non.

Le sculpteur Taluet a envoyé un tableau intitulé : « Colère rouge et peur bleue » auquel j'aurais voulu voir accorder les honneurs de la cimaise.

M. Coquelin Cadet qui n'engendre jamais le spleen, malgré son air anglais, expose un *souvenir d'Etretat* qui est le comble de la plage. « Son élève » M. Bertol-Graivil a peint *le Pied des Alpes* (rien de Galopeau quoiqu'il s'agisse de *Corso*). Notre collaborateur Frédéric Dillaye a envoyé une tempête à la Vernet, dans un crâne authentique. Très curieux aussi l'envoi de notre confrère de Marthold.

Je regrette de ne pouvoir, comme je le voudrais, m'étendre sur les œuvres de MM. Jean Alesson, Ailais Angrand, Arthus, Auriol, Jean Benner, Bianchini, Paul Bilhaun, Blaisat, Blanchon, Caran d'Ache, Chaly, Choubrac, Delpy, Ferdinandus, Félix Galipaux, Henri Gray, Charles Hutin, Paul Lheureux, Maréchal, Paul Meyan, Marius Michel, Vanaume, etc., de Mmes Julie Ferhuyt, Eugène Godin, Camille Langlois, Berthe Lheureux, Suarez, etc.

Il faudrait presque un volume pour décrire un peu complètement les trois cents œuvres exposées aux « Incohérents » et pour donner une simple idée des incroyables conceptions qu'on peut admirer Galerie-Vivienne. Je ne puis qu'engager nos lecteurs à voir par eux-mêmes ce dont je ne pourrais leur donner une idée incomplète.

Je demanderai, en terminant, une feuille de vigne d'honneur pour Mlle Valtesse, l'auteur des *Lézards cohérents*, qui nous paraît délaisser en ce moment la politique pour les arts (sans calembour) libéraux jusqu'à la licence. A. B.

Notre collaborateur français Hippolyte Devillers nous enverra prochainement un article plus complet sur cette exposition.

NEMO.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME DE

LA JEUNE BELGIQUE

A. M. A.

Végétation occulte . . . 385

Arnoux (Jacques).

Le Caveau Verviétois . 229-311
Les Échos militaires du major la Flamme . . 349
Les Arts décoratifs . . . 390

Bataille (Frédéric).

Le Satyre (*sonnet*) . . . 228

Bauwens (Georges).

Obsession 118

Berlier (Paul).

Septembre (*sonnet*) . . . 20

Buffenoir (Hippolyte).

Prière (*poésie*) 178

Bock.

Exposition de l'ancien atelier Portaels 313

Burny (Maurice).

Sensations 97-216
Gustave Doré 121

C. (M.).

Amour, bonheur (*poésie*) . 387

Casembroot (Louis de).

A Camille Lemonnier (*sonnet*). 139
Messidor (*sonnet*) . . . 386

Champs d'Aulnes (A.M.)

Soir d'été *(poésie)* . . . 459

Chardel.

Chronique artistique : II *Exposition d'architecture* 439

Chomé (Léon).

La nonne (*sonnet*) . . . 386

Cressonio (Juan).

Novembre 175

Demblon (Célestin).

Contes mélancoliques : *Le vieux château* 307

Dementhe (Jules).

Sonnet parisien. 458

Destrée (Jules).

Au pays wallon : *Une soirée*. 146

Devillers (Hippolyte).

Le café Lafleur . . . 125-165
Le Salon de Paris . . 278-316
Square et mairie . . . 416
Les *Tableaux flamands*, par le Dr Carat . . .

Domkiki.

Le Rat (*monocoquelogue*) . 420

Fontainas (A.).

Rêve indien 184

Fuster (Charles).

Demandes vaines (*poésie*) . 140

G. D. G.

Chronique d'art. III *Exposition de M. Louis Van Engelen* 356

Gilkin (Iwan).
Gilbert (Ives).

Ballade pour le premier jour de l'an 41
Stercoraires (*poésie*) . . 63
Revue des livres. . . . 115
Villanelle de dèche . . . 351
Mer rouge (*villanelle*) . . 413
Clair de lune (*poésie*). . 457

Giraud (Albert).

Le vieux tambour (*sonnet*) 15
Revue des livres (Chronique littéraire) 71-105-150-193-. 238-357-440
Agar (*poésie*). 141
La nymphe (*sonnet*) . . 177
Rondels à la lune :
I. Spleen 304
II. Décollation . . 304
III. Brosseur de lune 304
IV. Rouge et Blanc. 304
V. L'Église . . . 305
VI. Messe rouge. . 305
VII. Supplique . . 305
VIII. Violon de lune. 305
IX. Nostalgie. . . 305
X. Parfums de Bergame 306
XI. Blancheurs sacrées 306
XII. Départ de Pierrot 306
XIII. Lune au lavoir. 386
Études d'esthétique I *L'Art social* 369
Au Waux-Hall 399
Sonnets 456

Goudeau (Emile).

La Bible de Méphisto (*poème ironique*) . . . .

Grün (Karl).

A une fille d'auberge (*sonnet*. 227

Hannon (Théodore).

Le Noël du pauvre (*sonnet*) 64
Noël du cœur (*poésie*) . . 91

Hatto.

Souvenir de cirque. . . 466

Huart (Ferdinand).

Au Café-Concert (*sonnet*) . 228

Icres (Fernand).

Malédiction (*sonnet*) . . 346

Jeune Belgique (La).

Le prix quinquennal . . 201
Le Banquet Lemonnier :
I. Liste des adhérents 249
II. Discours de Georges Rodenbach. . 253
III. Discours d'Edmond Picard . . 256
IV. Discours de Camille Lemonnier . 261
V. Poésie d'Emile Verhaeren 263
VI. Un futur prix quinquennal 264
VII. Lettre de Léon Cladel 268

VIII. Lettre d'Emile Zola 268
Correspondance. . . . 271
Le jeune mouvement littéraire 329
La Jeune Belgique . . . 449

Khnopff (Georges).

Soirs aux étangs de Nabeumont (*poésies*) . . . 226
Sonnets : *I La Reine*. . 461
II Révolte . . 462
III Vision . . 462

Lemonnier (C.)

Exposition des Aquarellistes 271

Lamber (Paul).

Remembrances 130
Pastorale (*sonnet*) . . . 225

Lavallé (Auguste).

Le prix de la vie . . . 189

Levis (Edouard).

Premier janvier (*sonnet*) . 62
Sonnet intime 179
La valse des muguets (*sonnet*). 303
Le vieux prêtre (*sonnet*) . 382
Réclamation (*Sonnet*) . . 457

Loise (Ferdinand).

Correspondance (*Droit de réponse*) 39

Mahutte (Frantz).

Gloire en toc 59

Marcy (Émile).

Andante des soupirs . . 352

Mater (M).

Dans les joncs (*triolets*) . 468

Maubel (Henry).

Le tribut de Zamora . . 26
Menuetto des Baisers . . 132
Revue musicale :
I Marie-Magdeleine 197
II La Rédemption . 234
Croquis funèbres :
I. Nature morte . . 346
II. Les bûcherons . 347
III. Les vieux. . . 348
IV. En faction . . 387
V. Immortelles. . . 388
VI. Le jour des morts 464

Ménant.

Les Rantzau. 142

Mendès (Catulle).

Le roman d'une nuit . . 421
La chanson des belles personnes. 470

Nemo.

Memento bibliographique. 118-198-286-326-365-403
Chronique de partout . . 155
Memento. . . .243-445-470

Picard (Edmond).

Triolets épithalamesques . 396

Pierrot.

La grande cavalcade des lieux-communs . . . 87

Pouthier (Alfred).

Vers bergamasques. . . 93
Celle qui peint en haut d'une rue 187
Vers pervers. . , . . 414

Réty (Marius).

Nouvelles de la grand'route:
I. La Saint-Lundi. . 392

Richard (Octave).

Sonnet 138

Rodenbach (Georges).

Un cabaret flamand (*triolets*). 16
A un petit mouchoir (*sonnet*). 139
Octave Pirmez 292
L'idéal (*poésie*) 412

Sulzberger (Maurice).

Trop sage 21
Camille Lemonnier . . 289

Van Arenbergh (Émile).

Sonnets :
I. Sonnet mignard. 335
II. Sonnet d'antan . 336
III. Le Ponton . . 336
IV. Camaïeu . . . 337
V. La Nymphe . . 337
VI. Souvenir. . . 338
VII. Devant la mer . 338
VIII. Moyen âge . 339
IX. Sonnet oriental . 339
X. Le Vésuve. . . 340
XI. De Profundis . 340
XII. Stabat . . . 341
XIII. Toujours . . 341
XIV. Sonnet mystique 342
XV. Sonnet de Brumaire 342

Verhaeren (Émile).

Pochade (*poésie*) . . . 95
La ronde des souvenirs (*sonnet*) 177
Chronique artistique I. *L'Union des arts* 232
L'Essor 234
La villa close 379
Chronique artistique :
I. Le Salon de Gand. 431

Vicaire (Georges).

Avril (*sonnet*) 65

Vierset (Auguste).

Aubade des morts (*sonnet*) 459

Waller (Max).

Hiver. 25
Revue des livres. . . . 30
Vieilles nouvelles :
I. Dans le monde. . 100
II. Chers souvenirs . 102
III. Réponse à une papetière. . . . 171
IV. Derniers bourgeois. 172
V. Le conte de Toone. 219
VI La dernière fredaine. 221
Au pays de Mannekenpis 217
Le prix quinquennal à la Chambre 275
La vie bête 301
Nouvelles pour les jeunes filles :
I. Variations sur « Les Prunes » . . 343
Chronique d'Art :
I. L'Essor. . . . 353
II. Exposition de MM. Vanaise et Wytsman . . . 355
Henri Conscience . . . 409
Valse allemande. . . . 452

Weber (Armand).

Chanson délectable (*poésie*) 383

X.

Conférence de Max Waller. 242

Zola (Émile).

Naïs Micoulin 1-43
Une cage de bêtes féroces. 161

***

Simple constatation. . . 216
Bibliographie de Camille Lemonnier 291
Chicane littéraire . . . 401

Dialogues des morts. 66-81-209
A l'Office de Publicité . . 193
Les joyeusetés de la Bibliographie nationale . . 394
Moi 468

TABLE

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES ANALYSÉS DANS LE TOME DEUXIÈME DE LA JEUNE BELGIQUE

Amic (Henri) *Plaisir d'amour!* (Paris, Calmann-Lévy) . . . 283
Art Moderne (L') (Bruxelles) . . 368
Art (l') de la femme (Paris, Rouveyre et Blond) 120
Bailly (Jules) *La proie pour l'ombre* (Bruxelles, Rozez). . . 239-363
Ballade (La) (Bordeaux). . . . 157
Banville (Théodore de) *Mes Souvenirs.* (Paris, Charpentier) . . 77
Barot (Odysse) *L'Inceste*, (Paris, Rouveyre et Blond) 58
Bataille (Frédéric) *Une lyre* (Paris, Lemerre) 443
Bauquenne (Alain) *Ménages parisiens* (Paris, Ollendorff). . . 75
Noces parisiennes (Paris. Ollendorff) 473
Bénigne (Ange) *Monsieur Daphnis et Mademoiselle Chloé* (Paris, Ollendorff.) 246
Berlier (Emile) *Matérialisme et Spiritualisme* (Bruxelles). . . 158
Blondel (Antony) *La vie privée de Camus (d'Arras).* (Paris, Dreyfous). 75
Boccace *Contes joyeux* (Bruxelles, Boitte) 36
Boniface (Maurice) *Les chansons parisiennes* (Paris, Marpon et Flammarion) 34
Bost (Th.) *La Liberté par l'instruction.* (Bill. Gilon) 157
Bourgeois (J. N. F.) *La défense immortelle* (Verviers. Crouquet) . 241
Bourget (Paul) *Sansations d'Oxford* 470
Brazier (Nicolas) *Chronique des petits théâtres de Paris.* (Paris, Rouveyre et Blond). 170

BRIO (Carolus) *Chattes et Renards* (Rouveyre et Blond) 79
BUFFENOIR (Hippolyte) *La vie ardente* (Paris, Lemerre). . . . 361
Bulletin semi-mensuel de l'Office de Publicité 248
CARAI (Dr) *Tableaux flamands* (Paris. Marpon et Flammarion) 470
Casserole (*La*) (Bruxelles) . . . 335
CASTELEYN (Joseph) *Basoef* ou *Les pieds de Philomène* 155
CAUDERLIER (Emile) *Du Saint-Gothard à Syracuse.* (Paris, Dentu) 72
Caveau verviétois (*Le*) . . . 229-310
CHANTRAINE (Guillaume) *Le Tournesol* (Bruxelles. Parent) . . . 338
CHENEVIÈRES (H. de) Les *qui* et les *que* (*Le Voltaire*), Paris . . . 246
CLAES (Louis) *Jacques Gervais.* (Bruxelles, Callewaert). . . . 74
COURTMANS (Mme) : *Tante Sydonie* (Bibl. Gilon) 286
CRÉBILLON FILS *La nuit et le moment* (Bruxelles. Brancart) . . 441
DARC (Daniel) *Voila l' plaisir, Mesdames!* (Paris, Ollendorff) . . 366.
DARDENNE (A.) *Les Monuments à travers les âges* (Bruxelles, Parent). 80
DEMBLON (Célestin) *Joseph Demoulin.* (Liège). 119
Do-Mi-Sol (*le*) (Verviers) . . . 80
DONALD (Charles) *La situation politique* (Bruxelles, Muquardt). . 79
EEKHOUD (Georges) *Kees Doorik*, scènes du Polder. (Bruxelles. Hochsteyn). 105-194
ERCKMANN-CHATRIAN. *Les Rantzau.* 142
— *Essai littéraire.* (L') (Bruxelles) . 326
— *Essai sur la condition des femmes en Amérique.* (Paris, Ghio) . . 160
FIANOCHE *Une séparation.* (Bruxelles) 405
FOURÈS (Auguste) *A las très nouiricos.* (Montpellier) 37
FRANCE (Hector) *Marie-Queue de Vache.* (Paris, Oriol) 445
GAUSSERON (B. H.) *Le Corbeau.* (Paris, Ghio) 154
GIBBON (Charles) (trad. LOUISE JUSTE) *Les Contes Ecossais.* (Bibl. Gilon) 356
GIRAUD (Albert) *Le Scribe.* (Bruxelles, Hochsteyn) 115
GOEY (Roger de) *Camille* (Huy). . 37
GONCOURT (Edm. et J. de) L'Art au XVIIIe siècle (Paris, Charpentier) 77
GREYSON (Emile) *Aventures en Flandre.* (Bibl. Gilon) 31
— *Entre Bourgeois.* (Bibl. Gilon) 336
GUÉRIN-GINISTY *Les Rastaquouères.* (Paris, Rouveyre et Blond) . 246
GUYOT (Dr. Jules) *Bréviaire de l'amour expérimental.* (Paris, Marpon et Flammarion) . . . 404
HAGHE (F. G.) *Les Papes et La Belgique.* (Bibl. Gilon). . . . 248
HANNON (Théodore) *Au pays de Manneken-Pis* (Bruxelles, Kistemaeckers). 287
— *Le Candélabre* (Bruxelles, Hochsteyn) 287
HAVARD (Henry) *l'Art dans la maison* (Paris, Rouveyre et Blond) . 477
HEUSY (Paul) Un coin de la vie de misère (Paris, Oriol) 238
HUGO (Victor) *La Légende des Siècles.* (Paris, Calmann-Lévy) . 337
HUYSMANS (J. K.) *L'Art Moderne.* (Paris, Charpentier) 362
HYMANS (Louis) *Confucius.* (Bibl. Gilon). 71
Jeune (*La*) *Revue.* (Bruxelles, Boitte) 326
LACHNER (Fr.) *Marche célèbre* (Bruxelles. Schott) 477
LA FLAMME (Le Major) *Les Echos militaires* (Bruxelles, Sermon) . 349
LAFOUGE-AGIMONT (Mme) *Ce que disent les poupées* (Bibl. Gilon) . 137
LANO (Pierre de) *Courtisane!* (Paris, Rouveyre et Blond) 442
— Laurent (Collection). (Bruxelles, Boitte). 366
LEAR (Fanny) *Le Roman d'une Américaine en Russie.* (Bruxelles, Boitte 245
LECOMTE (L. H.) *Vers et Chansons.* (Paris, Patay) 37
LEFÈVRE (Victor) *Trains de plaisir*, (Bruxelles, Parent). 218
LEMONNIER (Camille) *L'Hystérique.* 138
LEROY (Charles) *Le Colonel Ramollot.* (Paris, Marpon et Flammarion) 118

LOUVET DE COUVRAY *Les amours du chevalier de Faublas.* (Bruxelles, Brancart) 441
LOVELING (Virginie et Rosalie) *Scènes familières.* (Bibl, Gilon). 157
MARACDE (Auguste) *Talleyrand, prêtre et évêque.* (Paris, Rouveyre et B'ond). 248
MAURIAC (Jean de) *Les jeudis de M. Toby.* (Bibliothèque Gilon) . 37
MAUS (Octave) *Royal-Gommeux.* (Bruxelles, J.-B.) 404
MENDÈS (Catulle) *Monstres parisiens.* (Paris, Marpon et Flammarion) 403
MÉRIOT (Henry) *Les Scabieuses.* (Royan, Billaud) 255
MEUNIER (Lucien-Victor) *Baisers tristes.* (Paris, Rouveyre et Blond) 79
MIGNOT (Clovis) *Poésies.* (Nantes, Bellinger). 79
MON (Blanche D.) *Un Réveillon.* (Paris, Jouve) 286
MOUTON (Eugène) *Fantaisies.* (Paris, Charpentier) 362
NIZET (Henri) *L'aiguilleur.* (Bruxelles, Muquardt). 74
NOUN (Paul) *Nita.* (Paris, Ghio) . 80
— *Nord contemporain (Le).* (Bruxelles). 365
ORLLANGES (Ernest d') *Les nuits parisiennes.* (Paris) 38
PAËR (Auguste) *Contes à Zola.* (Paris, Rouff) 245
PARNY *Les galanteries de la Bible.* (Bruxelles, Boitte) 119
PERRIÈRES (Carle des) *Les mémoires d'un sceptique.* (Paris, Rouveyre et Blond.) 477
— *Petit Touriste (Le).* (Bruxelles) . 327
PICARD (Edmond) *Grelots progressistes.* (Bruxelles, Larcier) . . . 193
PIMODAN (de) *Le coffret de perles noires.* (Paris, Rouveyre et Blond). 287
PIRON *Œuvres.* (Bruxelles, Boitte). 365
— *Plage (La).* (Blankenberghe). . 365
POICTEVIN (Francis) *Ludine.* (Bruxelles. Kistemaeckers) 473
POTVIN (Charles) et FRENAY (Félix) *Essai de poésie populaire.* (Bibliothèque Gilon) 31
— *Histoire des lettres en Belgique.* (Bruxelles, Weissenbruch) . . . 72
PRADEL (Georges) *L'œillet bleu.* (Paris, Rouveyre et Blond) . . . 197
PRORREY (Emile) *Breton et Patrie.* (Paris, Librairie des Jeunes) . . 158
RIBÈRE (Othon) *Le livre de l'ange.* (Bruxelles, Rozez). 54
ROBIE (Jean) *Fragment d'un voyage dans l'Inde.* (Bruxelles, Parent). 328
ROD (Edouard) *La chute de Miss Topsy* (Bruxelles. Kistemaeckers). 75
RODENBACH (Georges) Conférence littéraire à Gand 156
Conférence littéraire à Verviers. . 286
ROLLINAT (Maurice) *Les Névroses* (Paris, Charpentier) 150
SACHER-MASOCH (trad. AUG. LAVALLÉ) *Juifs et Russes* (Bibl. GILON) 259
SILVESTRE (Armand) *Pour faire rire.* (Marpon et Flammarion . . 77
THÉO-CRITT, *La vie en culotte.* (Paris, Ollendorff). 366
TRANSER. (Dr. Emile). *Le livre de la toilette,* (Bruxelles, Delacre). 80
UN RUSSE DU GRAND MONDE. *Quelques mots sur la brochure de M. Laferté* (Paris, Ghio). . . . 160
VALVOR (Guy) *La Chanson du pauvre homme* (Paris, Oriol) . . . 406
VAN CLEEF (Isidore) *Juifs et Chrétiens,* (Paris, Ghio) 158
VAN DE WIELE (Marguerite) *Le roman d'un chat* (Bibl. Gilon). 80
VERHAEREN (Emile) *Les Flamandes* (Bruxelles, Hochsteyn) . . 109
Conte rouge 472
VIBERT (Théodore) *La race sémitique* (Paris, Ghio) 246
VILLEMOT (Emile). *Le Petit Brantôme de poche* (Paris, Ollendorff . 478
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM *Contes cruels* (Paris, Calmann-Lévy) . . 153
VOISENON. *Le sultan Misapouf et la princesse Grisemine* (Bruxelles, Brancart) 79
WAGENER (Félix) *Les deux Sentiers.* (Verviers). 33
WALLER (Max) *La Vie Bête* (Bruxelles, Brancart) 301
Conférence littéraire de Max Waller à Bruxelles. 242
Le Baiser (Bruxelles J. B). . . . 404

WODON (Paul) *Contes de Noël et d'Avril.* (Bruxelles, Lebègue). . 80
ZABOROWSKI (S.) *Nouvelles et curiosités scientifiques.* (Paris Marpon et Flammarion). 160
— *Le Capitaine Burle* (Paris, Charpentier). 76
ZOLA (Emile) *Au bonheur des Dames* (Paris, Charpentier) 195
La joie de vivre 472
Pot-Bouille 472

* * *

Per l'Alsacio-Lourreno (Montpellier) 407
Les tablettes de Pierrot (Bruxelles) . 408

3 2044 004 372 181